REVUE ROUMAINE

2050 ans
depuis la fondation
de l'État dace centralisé et indépendant
sous
BURÉBISTA

RR

Publication mensuelle de culture. Paraît en français, allemand, anglais et russe

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Rédaction: 1, Piața Scinteii, Bucarest, Téléphone: 17.38.36

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică », Calea Șerban Vodă, 133—135, Bucarest, Roumanie

Sur la couverture:

Portrait d'un Dace (IIe s.p.è.). Musée du Vatican

REVUE ROUMAINE 7-8

XXXIVe ANNÉE 1980

Sommaire

GEORGE G. POTRA 3 Nous

VALEURS ROUMAINES

EMIL CONDURACHI 37 Burébista, une grande figure du monde antique

MIHAI GRAMATOPOL 47 La politique balkanique de Burébista

RADU VULPE 56 Les monuments de la genèse du peuple roumain: la Colonne Trajane et le Trophée d'Adamclisi

ŞTEFAN PASCU 69 Histoire unique — civilisation unitaire

MIRCEA MUŞAT 79 Masses et personnalités dans l'histoire

DAN ZAMFIRESCU 90 Synthèse, équilibre, créativité

CONSTANTIN NOICA 104 L'Être et le parler roumains

ESSAIS ET COMMENTAIRES

CRISTIAN POPIŞTEANU 117 Histoire et morale

DAN BERINDEI 124 Clio à Bucarest

DIALOGUES—CONTACTS

130 La déchiffrement des origines

Poésies par ADRIAN PĂUNESCU (139) • GEORGE COȘBUC (141) • TUDOR ARGHEZI (143) • MIHAI EMINESCU (144) • VASILE ALECSANDRI (147) • OCTAVIAN GOGA (148) • LUCIAN BLAGA (150) • VASILE VOICULESCU (151) • VIRGIL TEODORESCU (152) • GEO DUMITRESCU (153) • IMRE HORVÁTH (155) • A. E. BACONSKY (156) • NICHITA STĂNESCU (157) • ION BRAD (158) • FRANZ JOHANNES BULHARDT (158) • MIHAI BENIUC (160) • CONSTANȚA BUZEA (161)

VASILE ANDRU 162 La nuit de l'empereur (IIe partie)

LA VIE DES ARTS

Beaux-arts

RADU FLORESCU 241 Les arts sur le territoire géto-dace

Musique

GHEORGHE CIOBANU 248 L'école musicale de Putna

Cinéma

ALINA POPOVICI 254 Rythmes d'épopée

LIVRES

Chronique

ION POPESCU-PUȚURI 262 L'Histoire dans l'œuvre du président Nicolae Ceaușescu

Notes de lecture

VIRGIL CÂNDEA 272 Témoignages sur les Roumains
TEODOR PAVEL 274 La permanence d'une idée
C. BUSUIOCEANU 276 La Collection « Bibliotheca Historica Romaniae »
ZOE PETRE 278 La Dacie à l'époque préromaine
PAUL CERNOVODEANU 280 « Dacoromano-saxonica »
NICOLAE CIACHIR 282 Un siècle de luttes décisives
VASILE NETEA 284 Une histoire de la ville de Bucarest
VALENTIN F. MIHĂESCU 285 Carmen Sæculare Valachicum

REVUE DES REVUES

VLAD PROTOPOPESCU 287 Revue Roumaine d'Histoire
LIDIA SIMION 289 Revue des Études Sud-Est Européennes
ADRIANA STOIA 291 Dacia
NICOLAE FOTINO 293 Revue Roumaine d'Études Internationales
PAUL PETRESCU 295 Revue Roumaine d'Histoire de l'Art

NOS COLLABORATEURS

« La lutte incessante pour le développement autonome, pour la liberté et l'indépendance, tel est le trait caractéristique fondamental de l'histoire de notre peuple, celui qui détermine son mode d'existence, ses conceptions et ses idéaux. Les innombrables combats que le peuple roumain s'est vu obligé de livrer dans le passé, de même que les pillages et les agressions destructrices qu'il a dû subir, les efforts qu'il a fait pour se redresser, les tributs qu'il a dû payer, ont eu des répercussions négatives sur son développement, ont rendu plus difficile et ont ralenti son évolution économique et sociale. En même temps, toutes ces souffrances et ces combats l'ont affermi, ont trempé sa volonté et son âpreté, ont augmenté son amour de la patrie, ont renforcé sa volonté de ne jamais céder devant les vicissitudes, de ne jamais reculer devant les sacrifices pour défendre sa patrie. On peut dire qu'il n'y a pas un seul coin de terre qui n'ait été arrosé du sang de nos aïeux, versé dans les luttes pour la liberté et l'indépendance, pour le progrès économique et social. »

NICOLAE CEAUȘESCU

Nous

Nous sommes ici depuis toujours. Ici, sur la terre que nous appelons et que nous ne cesserons d'appeler roumaine.

Une terre sur laquelle nous sommes nés, avons vécu et entendons vivre pour l'éternité.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient et nous appartient.

Notre amour jamais démenti pour l'harmonie, la beauté et la richesse de la terre roumaine. Harmonie, beauté et richesse qui n'ont pas besoin de documents pour être démontrées — car l'avidité des conquérants de tous les temps et des quatre vents qui les ont convoitées les atteste suffisamment — mais que les images prises du Cosmos mettent aujourd'hui en relief avec plus de force et de splendeur que jamais auparavant.

Notre amour jamais démenti pour l'harmonie, la beauté et la richesse de la terre roumaine. Harmonie, beauté et richesse qui donnent à chacun des fils de ce peuple le sentiment de se trouver chez soi sur la terre roumaine, en quelque partie du pays qu'il vive, un sentiment qui définit l'une des expressions les plus relevantes de la symbiose entre les hommes et la terre, un serment scellé pour chacun de nous par la naissance, la vie et la mort. Valachie, Moldavie, Olténie, Transylvanie, Banat, Dobroudja, Bucovine sont des noms particuliers pour un seul et même pays, un et indivisible, un pays pour toujours — la Roumanie, dont la terre harmonieuse, belle et riche — que le poète a fixée pour l'éternité dans l'image d'une inégalable beauté: « sur un pré pâtis, seuil de paradis » — a été le berceau du peuple roumain.

Contemplez l'harmonie, la beauté et la richesse de cette terre, dans les pathétiques jours des printemps et des automnes roumains. Le ciel y est plus élevé et plus bleu qu'ailleurs, les eaux plus claires et rapides qu'en d'autres lieux, le vert des forêts et l'or des moissons n'ont rien perdu du mirifique de la genèse. Les monts, les collines et les plaines se succèdent ici, chez nous, avec la gravité et la dignité des grands sanctuaires.

Contemplez l'harmonie, la beauté et la richesse de cette terre, si unitaire, et vous comprendrez qu'elle est l'habitat d'un peuple unitaire qui est né ainsi, qui vit ainsi, qui ne peut être autrement.

Contemplez l'harmonie, la beauté et la richesse de cette terre, avec tout ce qu'offrent son sol et son sous-sol, et vous comprendrez qu'on ne quitte pas une telle terre. Qu'elle n'a jamais été quittée. Qu'elle ne saurait être quittée.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient et nous appartient.

L'histoire de ce pays et de ce peuple.

Notre histoire multimillénaire de luttes et de sacrifices, qui n'a pas besoin de documents à l'appui — car les sceaux s'en trouvent dans chaque coin roumain, dans toutes les grandes archives et les grands musées du monde, mais qui bénéficie, en plus, de la révélation de tous les faux que les dénigrateurs d'hier et d'aujourd'hui ont produits avec autant de ferveur que d'impuissance.

L'ancienneté sur ce terroir trouve son corollaire naturel dans la continuité sur ce même terroir. Au long des millénaires, correspondant aux lois objectives du développement historique, toutes les organisations sociales connues sur le plan universel se sont succédées sur la terre roumaine. Les habitants de cette terre roumaine identifient tout au long de l'échelle historique les marques de l'existence des prédécesseurs — de leurs prédécesseurs, de leurs ancêtres et de leurs aïeux, et de leurs parents. Il n'y a pas de taches blanches dans notre histoire. Cette histoire ne s'est pas faite uniquement dans quelques centres isolés, surgis et disparus comme par accident. Cette histoire n'est pas l'histoire de familles nobles ou de maisons princières paraissant et disparaissant comme des météores. C'est l'histoire de tout un pays et de tout un peuple, d'un peuple dont la vitalité est du domaine des vérités irréfutables. Notre continuité sur cette terre est une vérité, notre grande vérité, pour le passé, le présent et l'avenir. Une vérité qui, par-delà toute contestation, non seulement ne perd rien des carats de son authenticité et de sa crédibilité générale mais en acquiert de nouveaux.

La constitution — il y a 2050 ans — de l'État dace centralisé et indépendant, moment d'une importance véritablement historique, atteste de manière significative aussi bien notre ancienneté que notre continuité dans ces régions, le degré supérieur d'organisation et le haut niveau de civilisation de nos ancêtres.

Placée, comme le dit le chroniqueur, «sur le chemin de tous les maux», cette terre roumaine a été trop souvent ébranlée par de terribles épreuves. Le soc impitoyable de la guerre, non désirée et non provoquée, s'est souvent enfoncé dans le corps du pays, bouleversant profondément les logis et les âmes de nombreuses générations, apportant souffrances et calamités, ensanglantant le corps sain d'un peuple né avec la vocation de bâtir.

Mille ans de terribles épreuves, période où ce pays et ce peuple ont constitué un bastion devant les flots des peuples migratoires qui se sont écoulés, sans interruption, écrasant apocalyptiquement sous les sabots de leurs chevaux sauvages les sillons de la terre roumaine, mille ans de résistance à un véritable holocauste n'ont pu venir à bout de ce peuple roumain, n'ont pu briser ce peuple roumain, n'ont pu l'abattre de son chemin.

Six cents ans d'autres terribles épreuves, au cours desquels ce pays et ce peuple, situés à l'interférence des grands empires de l'époque — otto-

man, des Habsbourg et des tsars —, ont résisté à tous les appétits conquérants, qui ont pris d'innombrables fois l'expression la plus brutale de l'agression. Six cents ans d'autres terribles épreuves n'ont pu empêcher l'apparition et l'existence des voïvodats roumains, leur concentration en de puissants États féodaux qui ont assuré aussi bien le développement vigoureux des forces de production que l'existence même du peuple, la défense de l'autonomie des pays roumains envers les grands empires de ces temps, l'élévation de la vie économique et sociale à un degré nouveau, supérieur, qui ont aussi inscrit dans l'histoire de l'humanité des périodes de grand épanouissement de la civilisation matérielle et spirituelle sur le territoire de notre pays.

L'histoire est le premier livre d'une nation. Elle y retrouve son passé, son présent et son avenir. Une nation sans histoire est un peuple encore barbare, et malheur au peuple qui a perdu la religion des souvenirs.

NICOLAE BĂLCESCU
(1819—1852)

Le « miracle » réside dans la vitalité de ce peuple, dans son amour jamais démenti pour sa terre, dans sa passion de construire, dans son optimisme foncier, qui lui ont donné la force de se défendre, de durer, d'être lui-même, qui lui ont donné la force de poser encore et encore, d'innombrables fois, les fondements de constructions toujours nouvelles. Notre histoire témoigne de cette vérité fondamentale que le joug de l'oppression étrangère peut freiner ou retarder pour un temps l'évolution d'un peuple, mais qu'elle ne peut empêcher la réalisation de ses aspirations légitimes, s'il est décidé à combattre jusqu'au bout avec fermeté et héroïsme.

Oui, il faut le reconnaître, en combattant pour leur existence, aux heures du jour comme à celles de la nuit, à l'aurore du printemps et au crépuscule de l'automne, nos ancêtres n'ont pas eu le temps de se soucier de menus orgueils, ils n'ont pas eu le temps d'écrire l'inventaire des combats et des succès de notre lutte titanique pour survivre.

Ils n'ont pas joué sur la scène de l'histoire un spectacle banal.

Car ils ont vécu sur la scène de l'histoire un drame sans pareil, dont rien ne pouvait mieux conserver le souvenir que la mémoire collective et orale, dans son pathétisme aux réverbérations de légende.

Oui, il nous faut le reconnaître, en se battant pour survivre, nos ancêtres n'ont pas eu le temps de se soucier de menus orgueils, ni la possibilité d'élever autant de monuments et de palais que dans d'autres pays.

Oui, placés aux portes de l'Europe, nous avons résisté. Symbole de la dignité et de la volonté d'être et de demeurer nous-mêmes.

Oui, placés aux portes de l'Europe, nous avons résisté. Endiguant le flot de ceux qui voulaient nous accabler et donnant à l'Europe, pendant des siècles, le temps et la possibilité d'élever ses fameuses cathédrales et d'inaugurer ses savantes universités.

Oui, placés aux portes de l'Europe, nous avons résisté. En affirmant et en démontrant notre appartenance et notre vocation européenne.

Oui, placés aux portes de l'Europe, nous avons résisté. Méritant ainsi la reconnaissance d'une Europe qui oublie parfois cette vérité.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient et nous appartient.

Notre attachement foncier pour l'indépendance et la souveraineté de ce pays.

L'histoire nous a obligés à ne pas considérer l'indépendance et la souveraineté du pays comme des notions abstraites.

L'histoire nous a obligés à en faire des valeurs fondamentales, des aspirations et des réalités avec lesquelles nous n'avons jamais transigé et nous ne saurions accepter ni compromis ni transaction.

L'histoire nous a obligés à faire de la défense de ces valeurs non seulement une cause nationale, mais aussi la cause individuelle de tout patriote roumain.

Nous honorons nos prédécesseurs avec la pleine vénération qu'ils méritent pour le sacrifice qu'ils ont fait sur le saint autel de l'indépendance du pays, pour le sacrifice de sang avec lequel ils ont écrit des pages de l'épopée roumaine de lutte contre l'oppression étrangère, pour la défense de la

Notre pays, c'est nous tous; nous tous et quelque chose de plus: tout le poids de l'impérieux devoir qui nous vient de la part de ceux qui l'ont fondé.

NICOLAE IORGA
(1871–1940)

terre ancestrale de notre patrie. Nous autres, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain, savons que sans ce sacrifice — pièce essentielle des armoiries de notre dignité nationale — ce pays et ce peuple auraient été forcés de passer sous les fourches caudines dressées par les grands empires voisins, perdant leur liberté et même leur existence, comme il en a été d'autres pays et d'autres peuples.

La liberté du pays n'est pas l'œuvre d'un petit nombre d'élus, bien que l'histoire nationale inscrive dans ses pages d'or tant et tant de personnalités d'exception.

C'est avant tout l'œuvre majeure des millions de paysans anonymes que notre histoire agitée a appelés au front des créateurs et des défenseurs des grands idéaux, des millions de paysans anonymes que notre histoire agitée a consacrés comme le facteur fondamental de toutes les transformations sociales, de la marche du peuple roumain sur la voie du progrès économique et social, de la lutte pour la justice sociale et la liberté nationale. C'est l'œuvre de tout un peuple qui revendique sa liberté, son indé-

pendance et sa souveraineté comme un déterminant fondamental et permanent. La mémoire du peuple roumain met à la place d'honneur, dans le Panthéon de ceux qui ont contribué par leur action et par leur sacrifice à la réalisation de la Roumanie libre, indépendante et souveraine d'aujourd'hui, tous ces patriotes qui ont fait preuve d'un dévouement sans bornes envers la destinée du peuple roumain.

Nous honorons pour toujours ceux qui ont donné leur vie pour leur pays à Posada, à Rovine, à Nicopolis, Baia, Podul Înalt, Valea Albă, Călugăreni et tant d'autres autels de l'immortalité roumaine.

Nous honorons pour toujours ceux qui ont donné leur vie pour leur pays, en 1877/78, à Plevna, Grivița, Smîrdan ou Rahova, tous ceux qui, en proclamant, en conquérant et défendant l'indépendance sur le champ de bataille, ont accompli un acte de grande dignité, ont satisfait un besoin vital, une aspiration historique, ont inauguré une nouvelle époque dans le devenir du peuple roumain, la voie de transformations nombreuses et complexes, ouvrant à notre nation de nouvelles perspectives de progrès, des prémisses authentiques pour la mise en valeur, dans un cadre fondamentalement modifié, de nos grandes possibilités créatrices.

Nous honorons pour toujours ceux qui ont donné leur vie pour le pays, en 1916/1918, à Oituz, Mărăști ou Mărășești, combattant avec héroïsme et abnégation pour défendre la terre ancestrale contre les occupants, pour la sauvegarde de son unité et de son intégrité territoriale, pour la liberté et l'honneur de la patrie.

Nous honorons pour toujours ceux qui se sont levés au cours des années troubles de l'entre-deux-guerres contre le danger fasciste, pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité de la patrie, unis par la responsabilité politique et morale ressentie à l'égard du destin de la Roumanie, à l'égard de l'avenir des autres pays et nations de l'Europe et du monde, à l'égard du sort de la civilisation de l'humanité que la peste brune donnait l'impression de devoir détruire au cours de cette longue nuit apocalyptique commencée le 30 janvier 1933 et achevée le 9 mai 1945.

Nous honorons pour toujours ceux qui ont donné leur vie pour le pays au cours des années 1944—1945, délivrant entièrement le territoire de la Roumanie et apportant une contribution importante à la libération de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie, à la défaite définitive de l'Allemagne hitlérienne. Nous fêtons 35 ans depuis la fin du plus grand carnage que l'histoire ait connu, avec le sentiment du devoir accompli. Dans l'affrontement avec les forces des ténèbres, avec les ténèbres du fascisme, le peuple roumain a payé un tribut considérable de biens et de sang — situant la Roumanie à la quatrième place parmi les nations du monde qui ont combattu contre le fascisme — ce qui le place dignement parmi ceux qui ont souffert effectivement et ont contribué effectivement à hâter le Jour de la Victoire, à ce que le Jour de la Victoire vienne un jour plus tôt. Cette fois encore le peuple roumain a sacrifié des dizaines de milliers des meilleurs de ses fils pour la liberté de la patrie, pour son indépendance et sa souveraineté,

pour que la paix conquise par des souffrances exceptionnelles devienne une réalité et une permanence.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient et nous appartient.

Notre aspiration multiséculaire à l'union et à l'unité nationale.

La lutte pour la réalisation de l'union et de l'unité nationale apparaît dans la perspective historique, de même que la lutte pour l'indépendance et la souveraineté du pays, comme une permanence de la pensée, du sentiment et de l'action du peuple roumain, l'élément fondamental de l'histoire de notre patrie. Cette particularité spécifique a posé son empreinte sur toute l'évolution sociale et politique de la Roumanie, sur la manière d'être et de penser du peuple roumain, sur son destin historique même, caractérisé par l'action décidée et pleine de sacrifices, pour le droit d'être maître dans son propre pays.

L'idée de constituer un État unitaire, pleinement et définitivement affranchi du joug de l'oppression étrangère, un État où les Roumains rassemblés puissent affirmer devant l'humanité leur propre destin, a dominé la pensée sociale et politique, les plans politiques, militaires et diplomatiques de nos prédécesseurs, des dirigeants politiques, des chefs militaires et des lettrés patriotes, pour devenir à l'époque moderne et contemporaine — où la consolidation de la communauté de vie économique et spirituelle a eu pour effet de transformer la conscience ethnique en conscience nationale — l'idéal suprême de toute la nation roumaine, son but politique fondamental. C'est pourquoi le grand érudit et révolutionnaire roumain Nicolae Bălcescu pouvait écrire en 1850: « L'unité nationale fut le rêve de prédilection de nos vaillants voïvodes, de tous nos grands hommes, qui incarnèrent en eux-mêmes l'individualité et la pensée du peuple, pour la manifester au monde. C'est pour elle qu'ils vécurent, œuvrèrent, souffrirent et moururent. »

L'aspiration à l'union et à l'unité nationale, le désir de vivre à l'intérieur des frontières d'un seul et même État, d'avancer fermement sur la voie du progrès et de la démocratie ont éclairé la lutte des révolutionnaires de 1848, en Moldavie, Valachie et Transylvanie, la pensée qui régnait dans tous les coins du pays roumain étant partout la même — la reconstitution du pays tel qu'il l'avait été aux temps anciens.

L'union de 1859 et l'union de 1918, établies sur la base de granit de la commune origine, de la communauté de vie économique et spirituelle du peuple roumain — peuple engendré unitairement dans une patrie commune —, ont trouvé leur support dans l'aspiration permanente à l'unité et à l'indépendance, au progrès et à la civilisation des fils de ce pays. Relevant cette caractéristique, le grand érudit et homme politique roumain Mihail Kogălniceanu disait en 1857: « Le désir le plus grand, le plus général, celui qu'ont nourri toutes les générations passées, qui est l'âme de la génération actuelle, celui qui, lorsqu'il sera accompli, fera le bonheur des géné-

rations futures, c'est l'Union des Principautés en un seul État, une union qui est naturelle, légitime et inévitable, parce que nous sommes un même peuple en Moldavie et en Valachie, un peuple homogène, identique, comme nul autre, parce que nous avons la même souche, le même nom, la même langue, la même religion, la même histoire, la même civilisation, les mêmes institutions, les mêmes lois et coutumes, les mêmes craintes et les mêmes espoirs, les mêmes besoins à satisfaire, les mêmes frontières à défendre, les mêmes douleurs dans le passé, le même avenir à assurer, et, enfin, la même mission à accomplir. »

L'union de la Roumanie en un seul État n'est pas une idée de quelques Roumains d'avant-garde; ce n'est non plus une idée issue des débats soulevés depuis 1848; elle a toujours été le sentiment national de toutes les régions de la Roumanie depuis que l'histoire a commencé à nous parler de la Dacie.

CEZAR BOLLIAC
(1813—1881)

Comme chaque individu, chaque nation a sa propre mission qu'elle ne saurait accomplir qu'en vertu d'une idée dominante, et seules l'unité, l'intégrité et la liberté peuvent fournir cette idée et constituer une nation, mais jamais la force, fût-elle celle d'un César ou d'un Napoléon.

C.A. ROSETTI
(1816—1885)

Il est absolument pertinent et significatif pour la valeur de notre idéal d'union et d'unité nationale que chaque fois que nous fêtons l'anniversaire de l'union de 1859 et celui de l'union de 1918 nous rendons hommage aux noms de Mircea l'Ancien, de Vlad l'Empaleur, d'Étienne le Grand, à l'acte énergique et inspiré, patriotique et révolutionnaire de la première union réalisée il y a 380 ans, en mai 1600, par Michel le Brave, aux noms de Matei Basarab et de Vasile Lupu, Şerban Cantacuzino et Constantin Brâncoveanu, à ceux de Tudor Vladimirescu, de Nicolae Bălcescu, C. A. Rosetti, Cezar Bolliac, Mihail Kogălniceanu, Alexandru Ioan Cuza, Costache Negri, Vasile Alecsandri, Ion Ghica, Dimitrie Bolintineanu et de tant d'autres qui ont conquis le droit de figurer comme effigies nationales.

Il est absolument pertinent et significatif pour la valeur de notre idéal d'union et d'unité nationale, que toutes les fois que nous commémorons l'union de 1859 et celle de 1918 nous pensons à tous ceux qui se sont joints dans les rondes de l'union à Focşani, Bucarest et Alba Iulia, dans tous les coins de la terre roumaine, élevant avec dignité le drapeau tricolore et que nous honorons de notre vénération tous les martyrs de cette sainte cause.

Il est absolument pertinent et significatif pour la valeur de notre idéal d'union et d'unité nationale, que l'organisation socio-politique la plus large et la plus représentative de notre pays, le Front de la Démocratie et de l'Unité Socialistes, ait choisi symboliquement, pour hymne, cette année

même, le vieux chant mobilisateur *Sur notre drapeau s'inscrit le mot « union »*.

L'union de 1859 et celle de 1918 — expressions de la volonté d'unité et de liberté nationalès du peuple roumain — ont mis en évidence une fois de plus, de la manière la plus convaincante, de même que tous les autres

Chaque fois que l'avenir a souri à la Roumanie, ses enfants n'ont pas manqué d'aspirer à l'union.

ION GHICA
(1817—1897)

J'ai compris, par bribes d'abord, plus clairement ensuite, que dans l'océan agité de l'humanité nous sommes une île à une flore particulière, et que permettre la destruction de cette île signifie tolérer un vol dans l'atelier de l'évolution universelle... Dans la conscience commune du roumanisme, au-delà des frontières éphémères, comme un reflet de l'instinct populaire et comme une résultante de l'évolution séculaire, s'était implanté dans toutes les âmes le slogan de *l'union*.

OCTAVIAN GOGA
(1881—1938)

processus et actes définitoires de notre évolution, le rôle des masses comme créatrices de l'histoire, ains que l'apport majeur que peuvent avoir les personnalités qui s'identifient aux aspirations des larges masses populaires et saisissent le sens du devenir historique. Le même Mihail Kogălniceanu synthétisait parfaitement cette vérité, en 1863, lorsqu'il soulignait: « L'union, messieurs, je ne reconnais à personne le droit de dire que l'union est son acte personnel, sa propriété exclusive; l'union est l'acte énergique de toute la nation roumaine, elle est notre grande conquête et c'est pourquoi, messieurs, je ne reconnais pas, et je ne reconnaîtrai jamais, pas même au prince, d'autant moins à un simple particulier, le droit de dire qu'il a fait seul l'union. Non, messieurs, l'union c'est la nation qui l'a faite. »

Événements cruciaux de l'histoire nationale, l'union de la Moldavie et de la Valachie, le 24 janvier 1859, l'accession à l'indépendance d'État de la Roumanie, le 9 mai 1877, et la formation de l'État national unitaire roumain, le 1er décembre 1918 par l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, n'ont pas été des événements fortuits, de conjoncture, un cadeau offert au peuple roumain, mais des conquêtes du peuple roumain, matérialisant des aspirations multiséculaires. Le rêve pour lequel se sont sacrifiées d'innombrables générations de prédécesseurs, l'accomplissement d'une nécessité objective du développement historique même.

Événements cruciaux de l'histoire nationale, toutes ces conquêtes ont été accomplies sur le champ de bataille, se fondant sur l'aspiration exaltante, sur le dévouement sans bornes, sur le patriotisme ardent et sur le labeur infatigable et le sacrifice généreux.

Événements cruciaux de l'histoire nationale, toutes ces conquêtes sont colorées par le sang du sacrifice et non par le vert des tables de négociations.

Événements cruciaux de l'histoire nationale, toutes ces conquêtes ont eu une importance cardinale pour tous les efforts développés par la suite par le peuple roumain sur la voie de son développement matériel et spirituel, du progrès et de la civilisation.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient.

La lutte pour la justice sociale, pour la démocratie, la civilisation et le progrès.

Notre histoire nationale atteste l'alliance permanente de la lutte pour la liberté et l'unité nationale avec la lutte pour la justice sociale, pour la démocratie, la civilisation et le progrès.

Cette vérité est certifiée par les grandes idées et les idéaux qui ont animé ce peuple au long des siècles, par les luttes ininterrompues marquées par le tribut de sang de dizaines de générations de héros anonymes et par le sacrifice exemplaire de tant et tant de patriotes éclairés, d'hommes qui ont compris les aspirations de leur peuple et les ont exprimées, par tous ces moments de véritable épopée où, unies autour de ces idéaux chers et jamais abandonnés, les masses se sont soulevées, encore et encore, en dépit toutes les oppressions sociales et nationales, pour affirmer leur qualité de d'authentique et unique maître du pays, leur droit de décider du présent et de l'avenir de la patrie.

Cette vérité est certifiée par les grandes luttes sociales qui ont secoué périodiquement la société féodale et la société capitaliste de Roumanie.

Ce sont pour toujours des symboles vivants de cette aspiration et de cette lutte que la révolte de Bobîlna de 1437, la révolte conduite par Gheorghe Doja en 1514 et celle conduite par Horea, Cloşca et Crişan en 1784, la révolution conduite par Tudor Vladimirescu en 1821, les révolutions de 1848 en Moldavie, Valachie et Transylvanie.

Ce sont pour toujours des symboles vivants de cette aspiration et de cette lutte que les grandes batailles de classe de 1920, 1929 et 1933, l'insurrection nationale armée antifasciste et antiimpérialiste d'août 1944.

La révolution a été et elle est chez les Roumains un trait spécifique de leur évolution même.

La révolution a été et elle est chez les Roumains un ressort intime et un facteur de dynamisation de leur évolution même.

La révolution a été et elle est chez les Roumains un état permanent, qui — par sa fréquence, profondeur, complexité, par son adhérence et ses formes d'expression, absolument remarquables — a accéléré le devenir historique roumain.

Comme idée, aspiration et engagement, la démocratie est, chez les Roumains, tout aussi ancienne que le pays, le peuple.

Comme idée, aspiration et engagement, la démocratie a eu chez les Roumains tous les attributs qui définissent une identité distincte et de nombreuses formes spécifiques de manifestation.

Comme idée, aspiration et engagement, la démocratie est pour les Roumains une valeur de référence politique, sociale et morale.

Comme idée, aspiration et engagement, la démocratie a représenté une des colonnes sans fin de notre conscience et de notre existence millénaire sur cette terre roumaine depuis toujours.

Comme idée, aspiration et engagement, la démocratie a représenté une permanence des Roumains, un des étendards sacrés de ce peuple, sous lequel se sont alignés pendant des dizaines de générations — avec une confiance inébranlable — tous ceux qui ont travaillé sur cette terre. La fondation du Parti Social-Démocrate des Ouvriers de Roumanie en 1893 puis, en 1921, la création du Parti Communiste Roumain ont élevé à un degré nouveau la lutte des masses populaires pour la justice sociale et la liberté nationale, pour le progrès, la civilisation et la paix.

Comme fait en soi, la démocratie n'est pas pour le peuple roumain un accident historique.

Comme fait en soi, la démocratie est pour le peuple roumain une conquête historique.

Comme réalité générale, la démocratie est une conquête irréversible de notre révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et anti-impérialiste, de l'ordre nouveau, socialiste.

L'identité distincte de ce peuple roumain se retrouve avec des pertinences diamantines dans une culture et une civilisation ou l'ancienneté et le génie réalisent par leur symbiose un caractère unique. Oui, certaines de nos valeurs culturelles de référence nous ont été volées, enrichissant des collections affichées çà et là avec une impudique ostentation.

Oui, certaines de nos valeurs culturelles de référence ont été détruites par les hordes étrangères qui se sont abattues sur le pays au long des siècles, dans leur vaine illusion qu'en les détruisant ils nous détruiraient aussi.

Oui, de beaucoup de ces choses il n'est resté que le regret et le souvenir.

Oui, mais nous avons encore les légendes et les contes, les ballades, les *doïnas*, que personne n'a pu et ne peut nous enlever.

C'est à leur lumière que se distillent tout l'éthos roumain, l'aspiration et l'idéal, le désir et l'accomplissement, la joie et la tristesse, l'abnégation, la ténacité et le sacrifice, la dignité et le courage, l'honnêteté et la fierté, l'optimisme et l'humaine compassion.

Oui, mais nous avons encore nos coutumes et nos traditions, nos costumes, chansons et danses, d'immémoriale ancienneté, que personne n'a pu et ne peut nous enlever.

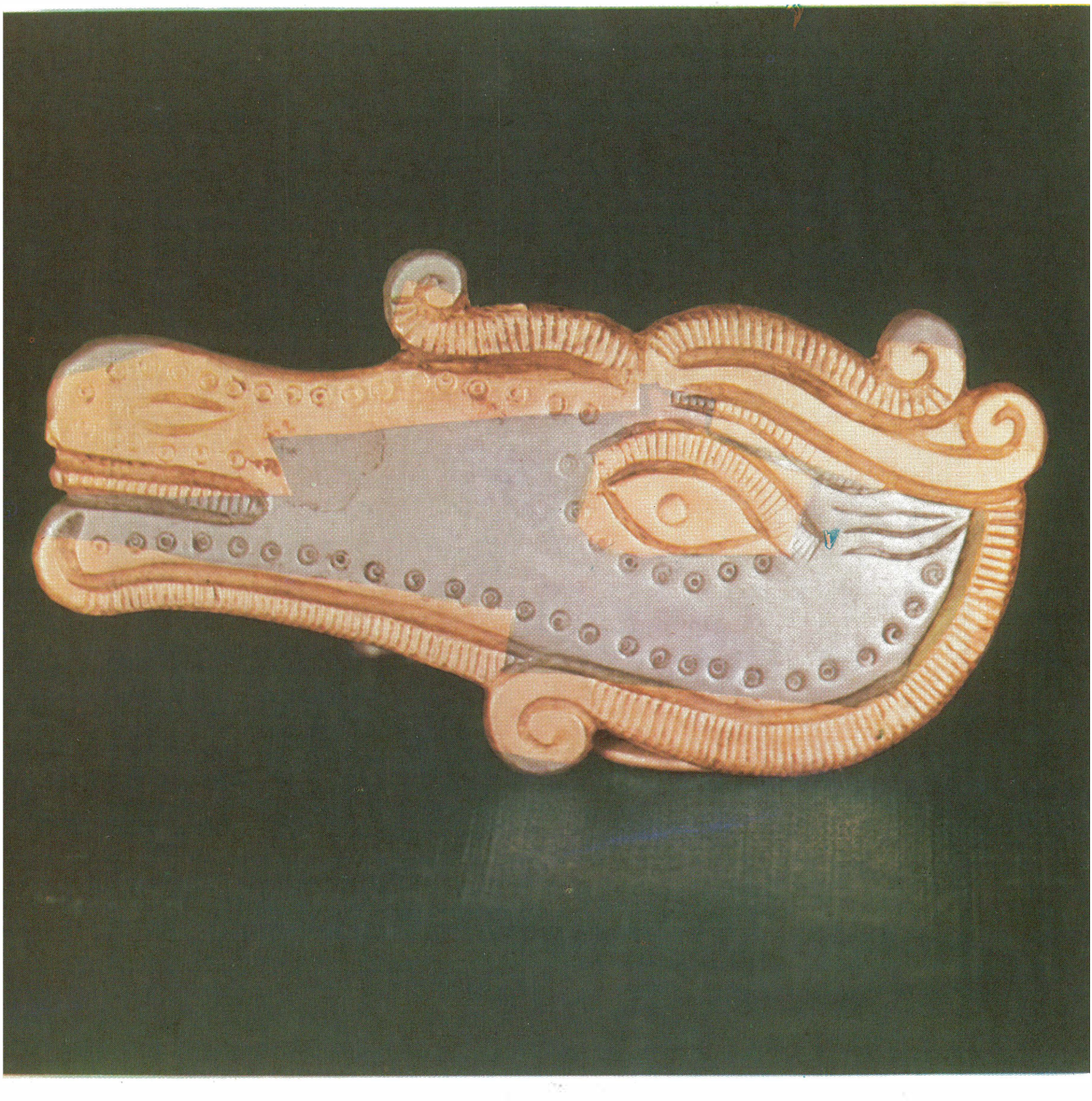
Comme en une goutte de lumière, la beauté et l'harmonie de la couleur, l'euphonie mélodique et la frénésie des rythmes distillent l'éternité. Elles n'ont pas d'âge. Ni de début ou de fin.

Casque en argent
Trésor thraco-gète de Peretu (V^{e}—IVe siècles av. n.è.)

Coupe en argent
Trésor thraco-gète d'Agighiol (IVe s. av.n.è.)

Le Casque de Agighiol — détail
(IVe s. av.n.è)

Applique en forme de tête de cerf
Trésor daco-gète de Craiova (IVe s. av.n.è.)



Venez les voir et les entendre. Venez nous voir et nous entendre dans les jours pathétiques des printemps et des automnes roumains.

Vous verrez combien toutes ces choses sont nôtres.

Vous verrez que sans elles nous ne pourrions pas être.

Vous verrez que sans nous elles ne pourraient pas être.

Nulle histoire de la culture et de la civilisation universelle ne pourrait faire abstraction de la contribution de génie offerte par cette terre et ses gens comme un message de valeur nationale autant qu'universelle.

Les dessins rupestres de Cuciulat, le couple de Cernavodă (Culture de Hamangia), la céramique de Cucuteni, les ornements géto-daces, les missels et les encologes enluminés et richement reliés des monastères moldaves et valaques, les églises à élégante architecture, recouvertes de fresques d'une beauté unique, s'élevant fièrement sur les belles collines de Moldavie (à Voroneţ, Suceviţa ou Moldoviţa), du Pays du Haţeg ou du nord de l'Olténie, les broderies et les costumes anciens, les sculptures en bois et en pierre, les icônes sur verre de Transylvanie, notre art populaire en sa totalité, dépositaire des efforts millénaires visant à créer la beauté et l'harmonie dans tout ce qui nous entoure, ne sont que les hypostases particulières d'un seul et même génie roumain.

Oui, nous avons l'orgueil de dire que si Mihai Eminescu et Lucian Blaga, Octavian Goga et Tudor Arghezi, Ion Creangă, Ion Luca Caragiale et Mihail Sadoveanu, George Enescu et Sergiu Celibidache, Nicolae Grigorescu, Ion Andreescu et Ştefan Luchian, Constantin Brâncuşi, Dimitrie Paciurea et Gheorghe Anghel n'avaient pas existé, la culture universelle en eut été plus pauvre.

Oui, nous avons l'orgueil de dire que si Dimitrie Cantemir et Nicolae Bălcescu, Bogdan Petriceicu Hasdeu et A.D. Xenopol, Nicolae Iorga, Vasile Pârvan et Mircea Eliade, George Călinescu et Tudor Vianu n'avaient pas existé, la culture universelle en eut été plus pauvre.

Oui, nous avons l'orgueil de dire que si Traian Vuia et Aurel Vlaicu, Henri Coandă et George Constantinescu n'avaient pas existé, la science universelle en eut été plus pauvre.

Oui, nous avons l'orgueil de dire que si Victor Babeş et Emil Racoviţă, Gheorghe Marinescu et C. I. Parhon, Nicolae Paulescu et Ştefan Odobleja n'avaient pas existé la science universelle en eut été plus pauvre.

L'ancestral besoin de paix du peuple roumain — dont l'histoire, en dépit de sa volonté, a été marquée par le feu de tant de guerres barbares, anciennes ou récentes — a engendré et a consolidé chez ses fils une vocation de paix authentique. Une vocation de paix jamais démentie. Notre pensée, nos sentiments et notre existence confirment indéniablement le rôle fondamental qu'a tenu le besoin et le désir de paix dans la définition de la physionomie de ce peuple.

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

Ils ont su et savent apprécier la paix parce qu'ils ont longtemps payé, parfois pendant plusieurs générations successives, le lourd tribut, impitoyable, accablant, des nombreuses guerres, que des empires étrangers se sont livrées à nos frontières ou sur notre territoire.

Ils ont su et savent apprécier la paix parce qu'ils ont payé le tribut lourd, impitoyable, accablant des sacrifices humains et matériels imposés par la nécessité de repousser les ennemis et de mater leurs désirs de conquête.

Enterrant avec dignité leurs morts, parents ou enfants, tous ceux qui ont donné leur vie pour que ce pays puisse vivre et dont la postérité a conservé la mémoire inaltérée, les fils de ce peuple ont recommencé à chaque fois à construire, avec acharnement, avec la foi dans l'œuvre qu'ils avaient à réaliser, mettant dans ce qu'ils ont légué à leurs successeurs toute l'ingéniosité et tout le talent d'un peuple né avec la vocation de construire.

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

La nation roumaine ne veut ni régner sur d'autres nations, ni accepter de se soumettre à d'autres, elle veut des droits égaux pour toutes les nations.

SIMION BĂRNUȚIU
(1808—1864)

Nous sommes l'un des rares pays à n'avoir jamais asservi des peuples étrangers.

CONSTANTIN DOBROGEANU-GHEREA
(1855—1920)

Se donnant pour but la défense des droits fondamentaux de notre peuple, la politique extérieure et la diplomatie roumaines ont affirmé comme principale note distinctive leur vocation pacifique. Étrangères aux tendances de domination, la politique extérieure et la diplomatie roumaines se sont consacrées au long des siècles à la conservation et à la défense de l'existence même du peuple roumain, de la continuité de l'État roumain, de l'indépendance et de la souveraineté, de la liberté et de la tranquillité du pays.

Se donnant pour but la défense des droits fondamentaux de notre peuple, la politique extérieure et la diplomatie roumaines ont affirmé et donné la preuve d'un sens et d'un contenu éminemment constructifs. Dérivant logiquement et nécessairement de la vocation pacifique, ces attributs confèrent à la politique extérieure et à la diplomatie roumaines des possibilités nouvelles et enrichissantes. Les institutions et les capacités diplomatiques roumaines ont été orientées avec persévérence vers le dialogue, cherchant à l'entretenir constamment et à le reprendre toutes les fois qu'il a été interrompu.

Se donnant pour but la défense des droits fondamentaux de notre peuple, la politique extérieure et la diplomatie roumaines ont apporté une contribution substantielle à l'entretien du climat d'amitié qui a caractérisé les relations de collaboration et d'entraide entre le peuple roumain et les peuples voisins dans la lutte pour l'idéal de la liberté nationale et de la justice so-

ciale, pour la liquidation des régimes historiquement périmés et l'édification d'une vie meilleure conforme aux exigences objectives du développement social. Nous ne nous sommes jamais sentis isolés et ne l'avons même jamais été effectivement, notre peuple établissant au cours des siècles des canaux de communication divers et multiples non seulement avec le sud-est européen, mais aussi avec des zones plus éloignées du centre de nos intérêts politiques et économiques immédiats et par ces canaux un échange de valeurs matérielles et spirituelles réciproquement profitable.

Il n'existe pas de difficulté issue des relations entre les hommes qui puisse résister à l'union et à la coopération internationales.
Quand la paix est menacée on n'y répond pas par la guerre mais par l'organisation de la paix.

NICOLAE TITULESCU
(1882—1941)

Se donnant pour but la défense des droits fondamentaux de notre peuple, la politique extérieure et la diplomatie roumaines — bénéficiant du sens des réalités, caractéristique foncière de notre peuple—ont exprimé sur le plan spécifique des préoccupations, des approches et des solutions une remarquable mesure et sagesse. Aux formules faciles, souvent attrayantes par leurs résultats immédiats, elles ont toujours préféré celles mûrement réfléchies, fondées sur la connaissance prolongée de tous les facteurs concourants et sur une juste prise en considération des traditions, du caractère spécifique et des centres de gravité, de nature à assurer l'équilibre et la stabilité des appréciations et des attitudes, dans la mesure permise par le complexe des circonstances historiques et géographiques de chacun des moments donnés.

Se donnant pour but la défense des droits fondamentaux de notre peuple, la politique extérieure et la diplomatie roumaines ont inclus la sincérité comme l'une des composantes fondamentales de l'échafaudage moral des institutions et des structures intellectuelles et spirituelles de ses serviteurs, préférant toujours l'argument logique, ouvert et sincèrement exprimé, en concordance avec la justice et l'équité, aux tentatives d'escamoter la vérité, de compliquer les choses simples, d'éloigner le moment et les possibilités de résolution des questions en suspens et de les conserver comme capital politique pour l'avenir.

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

La paix — désirée non comme un moment ou comme une étape, mais comme un état permanent de son existence — a été pour les fils de ce peuple non un interlude de passivité ou de confort, mais toujours, et avant tout, un état de lutte, de lutte pour la guérison des blessures, pour l'accomplissement des aspirations et des vœux de justice sociale et de liberté nationale, transmis de génération en génération comme un héritage, une lutte pour la dignité, la civilisation et le progrès.

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

Les 35 années d'histoire contemporaine de paix ont magnifiquement confirmé les vertus créatrices du peuple roumain, sa capacité de défier le destin — dans le bon sens du terme — de réaliser sur la terre de ce pays unique la plus ample, la plus profonde, la plus complexe des révolutions — politique, économique, sociale, culturelle, scientifique et humaine — que la société roumaine ait jamais connue au long de son existence, la révolution socialiste.

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

Jugé en soi, surtout par ceux qui n'appartiennent pas à ce pays, cet état de choses n'offre pas toujours et à tous les bases d'une juste appréciation.

Jugé par comparaison, surtout par les gens de ce pays, cet état de choses offre toujours et à tous des bases pertinentes d'appréciation.

Il y a moins d'un demi-siècle, la Roumanie avait la triste célébrité de compter parmi les pays les plus faiblement développés d'Europe.

Refusant au peuple roumain la capacité scientifique et technique, la force de création et le droit de s'inscrire sur la ligne du développement et du commerce, les hommes politiques et les spécialistes des divers cabinets étrangers — secondés par leurs acolytes indignes de notre pays — avaient réservé à la Roumanie le destin d'un pays éminemment agricole, de hinterland agraire des États fortement développés de l'Europe.

Il y a moins d'un demi-siècle, la Roumanie avait la triste célébrité de compter parmi les pays au revenu national par tête d'habitant le plus bas d'Europe.

S'emparant des positions les plus importantes de l'économie roumaine — avec l'appui de leurs acolytes indignes de notre pays —, les monopoles et les trusts étrangers ont pillé sauvagement la Roumanie, son or et son pétrole, ses fôrets et ses céréales, prenant tout ce qui pouvait être pris, réservant au peuple roumain la tristesse de vivre — comme le disait le poète — dans un « pauvre pays riche ».

Il y a moins d'un demi-siècle, la Roumanie avait la triste célébrité de compter parmi les pays où la famine et les maladies étaient des phénomènes endémiques.

Peu nombreux étaient ceux qui avaient la chance de manger trois fois par jour. Ce n'est pas un hasard si les parents criaient presque quotidiennement: « Nos enfants meurent de faim ! » Ce n'est pas un hasard si les parents demandaient pour leurs enfants: « Du pain ! » Peu nombreux étaient ceux qui avaient la chance d'échapper aux maladies de sous-alimentation, à la pellagre et à la tuberculose. Ce n'est pas un hasard si, dans ce « pauvre pays riche », la mortalité infantile et la morbidité générale

connaissaient des cotes parmi les plus élevées d'Europe. Ceux qui atteignaient la cinquantaine considéraient qu'ils avaient eu de la chance. Ceux qui atteignaient la cinquantaine, fatigués de tant de souffrances et de malchance, se préparaient à mourir, pensant à la mort comme à une libération.

Il n'y a pas eu au monde de peuple plus éprouvé que le nôtre. Il n'y a pas eu de peuple qui ait payé plus cher le droit de vivre dans son pays et selon sa loi, de peuple qui ait été poussé à de plus grands sacrifices par son profond amour de la patrie et sa soif d'indépendance.

ALEXANDRU VLAHUȚĂ
(1858—1919)

Il y a moins d'un demi-siècle, la Roumanie avait la triste célébrité de compter parmi les pays d'Europe ayant le plus grand nombre d'illettrés et de semi-illettrés par millier d'habitants.

Le droit à l'instruction constituait une chance théorique pour l'immense majorité des enfants de ce pays. La possibilité d'accéder à l'instruction demeurait une aspiration non réalisée pour l'immense majorité des enfants de ce pays.

Il y a moins d'un demi-siècle, la Roumanie avait la triste célébrité de compter plus de prisons que d'universités.

Le droit à l'expression politique demeurait encore un désir non réalisé pour les plus nombreux. Le droit à l'expression politique des plus nombreux s'est heurté dans ce pays à des barrières et à des répressions inimaginables, ceux qui ne se conformaient pas aux lois de l'ancien ordre étant jetés derrière les barreaux des prisons ou les barbelés des camps de concentration. Le droit à l'expression politique avait été assumé, au nom du peuple, par ceux qui bafouaient continuellement la démocratie, se servant de la tribune publique pour donner des spectacles de piètre qualité et nuisibles.

Elles sont innombrables dans notre histoire nationale les âges de souffrances et de douleur des plus nombreux.

Qui pourrait dire que ces choses n'ont pas été? Qui les connaît mieux que nous?

Comment pourrions-nous oublier? Comment pourrions-nous accepter ces tentatives maladroites de changer le noir en blanc, le mal en bien, d'embellir et d'humaniser ce qui ne peut être embelli ni humanisé?

Comment pourrions-nous oublier les fausses prophéties des oracles de ci et de là qui ont prédit notre faillite politique, économique, sociale, culturelle il y a plus de 35 ans, lorsque le peuple de ce pays tournait une nouvelle page de son histoire nationale, décidé de s'engager sur la voie d'un destin nouveau, de justice, de liberté et de civilisation, de progrès et de paix?

Les fils de ce peuple ont su et savent apprécier la paix.

Les 36 ans qui se sont écoulés depuis le déclenchement de la révolution nationale et sociale, antifasciste et antiimpérialiste marquent fondamentalement l'existence du peuple roumain, par des réalisations d'exception, d'une importance véritablement historique, dans tous les domaines, sur le plan intérieur comme sur le plan extérieur. Cette réalité complexe et pertinente est reconnue de plus en plus largement, avec des sentiments de considération, d'appréciation et d'estime, par l'opinion publique mondiale, qui décèle dans les efforts et les réalisations de la Roumanie un point de référence des aspirations et de l'audace, de la lutte pour la propre identité, pour la dignité et le bien-être, la civilisation et le progrès, d'une bataille gagnée par l'effort, la ténacité, l'abnégation et le sacrifice au nom de l'idéal suprême de l'humanité, du communisme et de la paix.

Les fils de ce peuple considèrent à juste raison que les 15 dernières années marquent dans le processus de la construction socialiste dans leur pays une époque de véritable renaissance, authentifiée par le sceau des gigantesques réalisations obtenues dans tous les domaines.

Les fils de ce peuple sont conscients qu'à la source de ce nouvel état de choses, de cette nouvelle dimension du destin roumain, se trouvent les décisions audacieuses et les programmes mobilisateurs des IXe, Xe, XIe et XIIe Congrès, et des Conférences nationales de 1967, 1972 et 1977 du Parti Communiste Roumain, ainsi que la conception et l'action de son leader, Nicolae Ceaușescu, admirable illustration de l'unité de la pensée et de l'action, de l'esprit de principe communiste et de l'esprit révolutionnaire, de la connaissance détaillée et profonde des besoins et des aspirations du peuple roumain, du courage d'oser et de la passion de construire, de la dévotion exemplaire aux intérêts suprêmes de notre nation socialiste.

Les fils de ce peuple sont pleinement conscients de la vérité que si aujourd'hui la Roumanie se présente comme un État ayant une industrie avancée et une agriculture en continuelle modernisation, une science et une culture florissantes, qui s'affirment vigoureusement, si les travailleurs connaissent aujourd'hui chaque année et chaque jour davantage les bienfaits que le socialisme ajoute au niveau de vie matériel et spirituel de tous les habitants du pays, si le peuple roumain s'est affirmé au cours des 15 dernières années comme le maître unique et absolu de son propre destin, si l'humanisme a acquis chez nous un contenu nouveau et avancé, se donnant pour but la formation d'un homme caractérisé par une haute conscience socialiste, un large horizon culturel, un profil moral avancé, si la Roumanie se présente aujourd'hui comme un État indépendant et souverain, largement et élogieusement connu, reconnu et apprécié sur le plan international, cela est dû en une mesure décisive au secrétaire général du Parti Communiste Roumain, au président de la République Socialiste de Roumanie, au camarade Nicolae Ceaușescu, à l'homme qui a placé le pays et le peuple au-dessus de tout, à l'homme qui a placé les gens de tous les coins du pays au centre de toute la politique du parti et de l'État, faisant de leur bien-être et de leur bonheur, de leur affirmation

multilatérale, de la qualité supérieure de leur vie, l'idéal suprême de la société que nous édifions.

Les fils de ce peuple savent bien combien chacun d'eux doit à Nicolae Ceauşescu, à l'homme qui a transformé chez nous la démocratie d'une simple parole en réalité, qui a élevé au rang de loi suprême la volonté du peuple, appelé à exprimer librement ses options dans tous les problèmes d'intérêt fondamental, de réaliser par lui-même et pour lui-même le nouveau destin du pays, à l'homme qui a fait de notre Agora roumaine non seulement un cadre de communication mais, en premier lieu, un cadre de participation.

Nous avons des raisons pour le dire, et avec orgueil, aujourd'hui aussi bien que demain, avec la même certitude que les paroles seront, aujourd'hui aussi bien que demain, parfaitement couvertes par les faits, que c'est par la lutte et couronnant une lutte, la lutte avec les forces sociales et politiques et les préjugés psychiques et moraux tout aussi rétrogrades du passé, que notre démocratie est devenue aujourd'hui une réalité.

Nous avons des raisons pour le dire et avec orgueil, aujourd'hui aussi bien que demain, avec la même certitude que les paroles seront, aujourd'hui aussi bien que demain, parfaitement couvertes par les faits — que notre nouvelle démocratie, socialiste, est née et qu'elle vit comme une large démocratie, réalisée par le peuple et destinée au peuple entier, qu'elle s'est affirmée et s'affirme comme une démocratie qui réunit en un équilibre stable des obligations et des droits consciemment assumés, qu'elle a mûri et qu'elle se perfectionne continuellement, étant pour nous, au seuil de la neuvième décennie, plus qu'une possibilité légale, son exercice représentant en égale mesure un droit et une obligation honorés avec une haute conscience de leur responsabilité par les hommes libres de cette libre terre roumaine.

Nous avons des raisons pour le dire et avec orgueil, aujourd'hui aussi bien que demain, avec la même certitude que les paroles seront, aujourd'hui aussi bien que demain, parfaitement couvertes par les faits — que nous réalisons une société pour tous les habitants de cette terre roumaine — qu'ils parlent roumain, hongrois, allemand ou serbe, mais parlant la même langue du travail, de l'égalité et de la fraternité —, une société délivrée de la pauvreté, de l'injustice, de la souffrance, de la peur, de l'iniquité, une société de la vérité et de l'optimisme, que nous forgeons une société humaine. Toutes nos pensées et nos actions, tous nos programmes ont, pour ressort intime, détermination fondamentale et finalité concrète, l'homme, son bien-être et son bonheur. C'est ce qui explique la solidarité et l'unité de notre société, sa force inépuisable, le courage de ses hommes, leur capacité et leur force de création, leur audace et leur confiance, leur décision de placer ce pays, le nôtre, la Roumanie, dans les deux décennies qui nous séparent de la fin du siècle, au rang des pays du monde ayant un rythme rapide de progrès et un haut niveau de civilisation.

Nous avons des raisons pour le dire et avec orgueil, aujourd'hui aussi bien que demain, avec la même certitude que les paroles seront, aujourd'hui aussi bien que demain, parfaitement couvertes par les faits — que nous jouissons d'une perspective large et claire, de directions de

Nous voulons seulement suivre notre temps, édifier une Roumanie où tous les citoyens de ce pays, sans distinction de nationalité ou de religion, se sentent chez eux; nou voulons que notre pays soit une bonne mère pour tous ses citoyens.

PETRU GROZA
(1884—1958)

développement certaines et objectivement clairvoyantes, que le Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de la marche de la Roumanie vers le communisme, adopté par le XIe Congrès, développé par les documents adoptés par le XIIe Congrès, assure à notre pays, au peuple roumain, des certitudes nombreuses et riches, les prémisses de l'ascension à de nouveaux degrés de progrès et de civilisation.

Certes, cela n'a pas été aisé. Certes il n'est pas aisé. Tout ce qui a été fait et se fait n'a pas été et n'est pas une marche triomphale, accompagnée de chants et de danses. Tout ce qui a été fait et se fait a demandé et demande du travail, l'effort et la mobilisation au maximum des énergies, du potentiel humain et matériel de tout le peuple. Nous savons tout cela. Nous l'avons accepté et nous l'accepterons sans hésiter, étant convaincus que c'est notre chance historique, maintenant et ici, de réaliser le pas décisif vers le progrès et la civilisation, ce pas désiré, attendu et mérité par le peuple roumain.

Certes, cela n'a pas été aisé. Certes, il n'est pas aisé. L'édification d'un monde nouveau, d'un monde pour lequel nous n'avons pas adopté d'autre modèle que notre propre aspiration, n'est pas une entreprise aisée, dépourvue d'hésitations et d'erreurs. L'édification d'un monde nouveau est une expérience historique unique en son genre, du moins par la spécificité des conditions historiques, géographiques, politiques, économiques, sociales et culturelles dans lesquelles elle a été commencée et se réalise. Nous avons eu et nous avons la force de reconnaître nos erreurs et nos insuffisances, nous avons eu et nous avons la force d'y revenir, nous avons eu et nous avons la force d'y remédier, de prendre des mesures pour ne pas les répéter. Dans tout ce que nous avons fait nous avons placé une confiance robuste dans la justesse de notre idéal socialiste et communiste, dans la force de création et le dévouement de ce peuple. À la fois réalistes et optimistes, nous avons refusé et nous refusons les chimères et le pessimisme d'importation. À la fois réceptifs et dynamiques, nous avons assimilé et nous assimilons tout ce qui répond aux besoins, aux possibilités et à nos exigences de civilisation et de progrès.

Les fils de cette terre, ses fils bons et aimants, ses fils nombreux et diligents, ont toujours placé ce pays au-dessus de leurs propres intérêts. Leur patriotisme et leur lutte ont maintenu le pays par-delà les siècles. Notre reconnaissance envers eux n'a pas de bornes.

Les fils de cette terre, ses fils bons et aimants, ses fils nombreux et diligents, ont fait leur profession de foi des paroles de leur chef, Nicolae Ceaușescu: « N'oublie jamais que tu es fils du peuple roumain ! » Leur patriotisme et leur travail maintiendront le pays par-delà les siècles, défendu et éclairé par cette force inégalable qui s'appelle amour du pays. Notre reconnaissance envers eux ne connaît pas de bornes.

Les fils de ce pays reconnaissent en Nicolae Ceaușescu un homme du pays et pour le pays, une brillante synthèse de dons. C'est l'homme attendu par le peuple roumain, l'homme désiré et aimé par le peuple roumain, parce qu'il incarne tout ce que ce peuple a eu et a de meilleur, l'amour pour le foyer ancestral, l'humanité et la générosité, le respect pour la vérité, la confiance, l'audace et l'esprit de sacrifice, toutes les vertus qui définissent ce peuple, vertus qui lui ont conféré une résistance de granit dans son affrontement avec toutes les vicissitudes de l'histoire.

Les fils de cette terre vivent avec sincérité et intensité la satisfaction d'être contemporains de ce que l'avenir consignera comme « l'époque de Ceaușescu », en un acte de légitime reconnaissance de la place et du sens de cette époque dans l'histoire de ce pays, dans l'histoire de ce peuple.

Les fils de ce peuple ont assimilé la vérité axiomatique et inéluctable de l'association intime entre le socialisme et la paix. Connaissant les malheurs de la guerre, connaissant les binefaits de la paix, choisissant librement et définitivement le socialisme comme un mode d'existence qui répond pleinement à ses idéaux et à ses aspirations de progrès à une vie meilleure, le peuple de ce pays aspire à la paix. Il y aspire du droit que lui donne son histoire agitée, il y aspire en vertu de l'expérience de sa construction tant de fois multiséculaire, il y aspire en vertu du besoin vital de continuer l'œuvre commencée, d'élever un nouvel et inégalable édifice de la dignité humaine sur la terre roumaine. L'unité structurale entre la politique intérieure et la politique extérieure vues comme des aspects inséparables d'un processus dialectique unitaire — synthétiquement défini par les termes de « construction » et de « paix » — a assuré à la Roumanie un développement rapide et harmonieux, la réalisation de progrès décisifs sur la voie de l'édification de l'ordre nouveau.

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec les étapes passées, plus ou moins récentes — que les 15 dernières années ont été marquées, sur le plan de notre politique extérieure, par un effort fructueux en vue d'élaborer — dans les nobles conditions objectives de l'entrée de la Roumanie socialiste dans une nouvelle étape de son développement — un système de pensée et un programme d'action qui soient en intime et pleine concordance avec les réali-

tés de notre société roumaine et avec les grandes évolutions transformatrices enregistrées à l'échelle mondiale. L'examen des faits découvrira sans aucun doute la signification véritablement historique qu'ont eue aussi pour ce processus spirituel les décisions des IXe, Xe et XIe Congrès, celles des Conférences nationales de 1967, 1972 et 1977 et, comme corollaire, les documents du XIIe Congrès du Parti Communiste Roumain. L'essence philosophique marxiste-léniniste de la pensée et de l'action de la Roumanie socialiste dans la sphère de la politique extérieure a pris au cours de ces années une nouvelle force d'expression comme une suite naturelle de l'approfondissement — dans une vision qui refuse, structuralement parlant, l'ankylose et l'unilatéralité — des déterminations qui découlent des traits historiques spécifiques de la société roumaine et de son évolution dans l'actualité.

Que la génération actuelle d'un peuple d'hommes libres n'oublie pas que celui qui bâtit sur les fondations du travail et du don de soi bâtit sur un roc à jamais inébranlable.

DIMITRIE GUSTI
(1880—1955)

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec les étapes passées, plus ou moins récentes — que les 15 dernières années représentent la période la plus dynamique et la plus fertile de la politique extérieure de la Roumanie. La chronique au jour le jour de ces années — avec leurs difficultés et leurs préoccupations multiples — atteste un nouvel engagement du potentiel de pensée et une dynamisation vigoureuse de la capacité d'action du peuple roumain, poursuivant, à la lumière des idéaux généreux du socialisme, de la paix, du progrès et de la collaboration, les exigences de l'édification d'un nouvel ordre politique et économique mondial, d'un monde plus juste et meilleur. Nous avons le droit d'affirmer qu'il n'y a pratiquement pas, au cours de cette période, de problème fondamental de la contemporanéité, qu'il n'y a pas eu d'événement majeur de la vie internationale à la discussion et à la solution desquels, pour le bien des peuples, la Roumanie socialiste n'ait pas participé d'une manière qui consacre sa conduite internationale comme un modèle de pensée et d'action en faveur de la paix. Nous soulignons cette réalité incontestable avec toute notre satisfaction de Roumains, de gens libres, de personnes appartenant à la cité mais aussi à l'univers, qui ont su depuis toujours qu'ils avaient quelque chose à donner au monde et qu'ils lui ont en effet donné, plus d'une fois, avec la satisfaction d'amis de la paix et de la collaboration, avec la satisfaction que le présent a relégué dans la sphère des souvenirs tristes la situation synthétisée dans les paroles pleines de tristesse, prononcées il y a plus de quatre décennies et demie par le grand diplomate roumain Nicolae Titulescu, « On sait peu de chose de mon pays, messieurs, et c'est dommage ! » L'expérience

des efforts fournis et des résultats qui les ont couronnés nous a confirmé à nous-même, la révélant en même temps à bien d'autres, la vérité que la place d'un peuple et d'un pays dans le monde et dans l'histoire est jugée, doit être jugée avant tout d'après la contribution que ce peuple et ce pays entendent apporter à l'œuvre consacrée à l'accomplissement des grandes aspirations à la paix, à la justice, au progrès et à la prospérité de l'humanité.

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec des étapes passées, plus ou moins récentes — que, dans la politique extérieure de la Roumanie, le souci de placer les nouvelles réalités et les intérêts fondamentaux du pays dans le contexte des phénomènes et des tendances de dimensions internationales a existé et s'est manifesté avec une intensité croissante au cours de la période historique qui a commencé avec l'insurrection nationale armée antifasciste et anti-impérialiste d'août 1944. Si une telle affirmation est pleinement valable, il n'en est pas moins vrai aussi qu'après que le socialisme eut triomphé pleinement et définitivement sur la terre roumaine, la Roumanie a ancré méthodiquement son action de politique extérieure dans l'universel. On identifie en cela un bond qualitatif effectif, qui révèle par lui-même les nouvelles dimensions de la politique extérieure de la Roumanie. Le Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et l'avance de la Roumanie vers le communisme — document historique par ses significations et son caractère — constitue, de sa première à sa dernière page, l'expression d'une telle vision.

La paix ne sera assurée qu'au moment où toutes les nations règleront leur conduite selon les principes de l'honneur, de la moralité et de la sincérité dans leurs rapports avec les autres nations voisines. L'avenir appartient, comme dans la vie aussi, aux nations honnêtes qui peuvent regarder autour d'elles tête haute.

GEORGE ENESCU
(1881—1955)

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec des étapes passées, plus ou moins récentes — que, au cours des 15 dernières années, les permanences de la pensée et de l'action roumaine de politique extérieure se sont enrichies de virtualités nouvelles, leur compréhension et leur promotion ont gagné en profondeur et en substance. Les options et les orientations fondamentales de politique extérieure de la Roumanie socialiste ont trouvé dans le processus historique de restitution de l'histoire nationale du peuple roumain leur raccord nécessaire et naturel aux traditions patriotiques et progressistes du passé. Tout ce qui avait un caractère avancé dans l'esprit et les efforts de ceux qui ont exprimé, au long des siècles, dans leur essence historique, la physionomie spécifique de la nation roumaine, son droit sacré à une existence

et à un développement indépendants, sa vocation du dialogue et de la collaboration, son attachement aux idées et aux principes de justice et de morale, son respect pour la personnalité des autres peuples, a été incorporé et assimilé à notre époque et se retrouve dans les actes politiques du temps présent. La transmission de l'expérience historique d'une période à l'autre et sa réévaluation permanente, y compris dans le domaine de la politique extérieure, se sont montrées ainsi comme étant une nécessité, en égale mesure pour éviter la répétition des erreurs, mais aussi, surtout, pour assurer une unité ascendante au processus de l'évolution.

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec les étapes passées, plus ou moins récentes — que l'expérience des 15 dernières années, vue à travers le prisme des résultats obtenus aussi bien sous le rapport du développement intérieur que sous celui des relations internationales, a permis l'identification et la mise en valeur progressive, à un niveau supérieur, dans les conditions résultant de l'engagement de la Roumanie sur la voie de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée, de la spécificité d'une nouvelle étape de matérialisation du destin historique du peuple roumain. La dynamique du développement et les transformations structurales accélérées des dernières années ont modifié non seulement l'image que le pays s'offre à lui-même — et notre nation socialiste est encore loin d'avoir découvert toutes les virtualités positives de son potentiel créateur — mais aussi l'image que le pays offre au monde, modifiant en même temps l'importance de la Roumanie dans l'ensemble de la vie internationale. Ces mutations ont déterminé nécessairement, sur le plan de la politique extérieure, une nouvelle dimension de la sphère des intérêts et l'adoption subséquente des voies et des moyens qui conduisent à leur réalisation. Il faut particulièrement souligner le fait qu'une synthèse heureuse s'est produite au cours de cette période entre les facteurs objectifs et subjectifs qui agissent au niveau des déterminations politiques, exprimant — dans la sphère de la détermination des intérêts, des directions principales et des objectifs concrets, du perfectionnement des moyens et des formes d'action — des réalités qui dérivent de l'association et de la concomitance du fonctionnement de paramètres tels que: la qualité de pays socialiste de la Roumanie, sa position dans les rangs des pays petits et moyens, son statut de pays en voie de développement, son identité européenne. L'élaboration et la promotion d'une politique extérieure fondée sur ces données objectives, contourant des buts, des intérêts et des possibilités spécifiques, constituent encore une autre dimension majeure de cette période, tant au niveau de la conception qu'à celui de l'action internationale.

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec les étapes passées, plus ou moins récentes — que pendant les 15 dernières années l'établissement des directions et des modalités d'action sur le plan de la politique extérieure s'est réalisé en liaison étroite et

permanente avec les nouvelles réalités de la vie internationale, résultant des mutations profondes et rapides qui se sont produites dans le rapport de forces sur le plan mondial. La ferme intégration de notre pays dans les rangs des forces représentatives et motrices du progrès, la coïncidence de fond entre nos intérêts nationaux et les coordonnées majeures du développement de l'humanité se retrouvent dans tous les actes de la politique roumaine, définissent la place et le rôle de la Roumanie dans l'arène de la vie internationale, le contenu et la valeur de sa contribution à la détermination d'évolutions positives, à l'échelle planétaire. L'analyse rigoureuse de l'essence des processus et des phénomènes du monde contemporain, la connaissance approfondie de l'étape actuelle d'évolution sociale et politique de l'humanité dans toute sa complexité — comprenant par là la découverte des ressorts objectifs et subjectifs, de l'interaction des divers facteurs, de la direction et du sens de développement — ont permis à la Roumanie socialiste de mettre en valeur, efficacement et de manière constructive, dans de nombreuses circonstances concrètes, sa capacité d'élaborer des solutions viables et d'agir pour leur matérialisation. L'aptitude à saisir la perspective et à prévoir la marche des événements, associée à la volonté ferme de notre pays d'apporter sa contribution à la discussion et à la solution des grands problèmes contemporains, l'ont constamment placé au centre de l'actualité. C'est ce qui explique l'influence réelle, positive, que la Roumanie socialiste a exercée et exerce sur le contexte international dans lequel elle agit.

Nous avons des raisons pour affirmer — en procédant à une comparaison nécessaire avec les étapes passées, plus ou moins récentes — que ces 15 dernières années resteront dans la conscience des générations comme une période où, par un processus dialectique complexe et ininterrompu de corrélation des intérêts nationaux roumains, vus à l'échelle historique, avec les idéaux du socialisme et avec les exigences présentes de la vie internationale, la politique extérieure roumaine a acquis une vision largement intégratrice, claire et réaliste, s'exprimant justement sur cette base, dans une activité d'un grand dynamisme, d'un plus large contenu, d'une plus grande efficacité. Cette affirmation trouve son support dans l'amplification des relations politiques et diplomatiques du pays, dans son engrènement intense et toujours croissant dans le circuit mondial de valeurs matérielles et spirituelles, dans sa présence largement remarquée et toujours plus active dans les organisations internationales, dans l'augmentation des cotes sans précédent de la contribution concrète, théorique et pratique, à la solution des problèmes complexes de l'époque contemporaine, dans la manifestation plénière de la personnalité et de l'identité distincte de notre pays dans le concert des nations, dans l'affirmation puissante de notre pays en tant que promoteur conséquent, par un apport original d'idées et d'action, de relations nouvelles et d'une politique nouvelle sur l'arène mondiale, en tant que facteur actif du progrès, du socialisme, de la démocratie, de l'indépendance, de la souveraineté et de la paix sur le plan international, de l'édification d'un monde meilleur et plus juste sur notre planète.

Nous entretenons actuellement des rapports politiques et diplomatiques, économiques, culturels et scientifiques avec la grande majorité des États du monde, ce qui témoigne d'une nouvelle dimension des relations internationales de notre pays, qui ont atteint une envergure incontestablement mondiale. Une analyse large et approfondie de ce processus particulièrement dynamique, de la préoccupation soutenue dans cette direction — exprimant la conscience claire de l'importance des rapports bilatéraux pour la normalisation réelle de la vie internationale, pour la consolidation de la paix et de la sécurité, pour la réalisation d'une collaboration internationale large et fructueuse — impose la constatation que nous nous trouvons, en fait, non seulement devant une nouvelle dimension quantitative mais, surtout, devant une nouvelle dimension qualitative de nos relations extérieures.

Nous entretenons actuellement des rapports politiques et diplomatiques, économiques, culturels et scientifiques avec la grande majorité des États du monde, rapports établis sur les instruments juridiques appropriés, assurant un cadre adéquat et stable à leur déroulement et à leur intensification. Au-delà de ce qu'ils ont signifié, directement, sous le rapport de l'établissement du cadre et de la définition des directions et des voies de collaboration, des mesures destinées à stimuler la coopération bilatérale, dans la direction de la création d'un vaste système de relations bilatérales qui tende à devenir universel et soit fondé sur des documents qui engagent, cette multitude d'instruments juridiques a eu un impact particulièrement positif sur l'atmosphère politique européenne et internationale, constituant une contribution concrète, d'une valeur théorique et pratique exceptionnelle, au processus de la détente internationale, à la promotion et à l'établissement de nouveaux principes de relations entre les États, qui répondent aux aspirations communes de paix et de collaboration, aux intérêts de tous les peuples, de l'humanité entière. Au-delà de l'innovation que représentent, dans leur contenu et leur forme, les traités d'amitié et de collaboration, les déclarations communes solennelles — recouvrant une grande variété d'États, ayant des organisations sociales et économiques et des régimes politiques différents, des dimensions et des niveaux de développement différents, appartenant ou non à des alliances militaires, — ils intègrent des éléments viables, d'avenir, de la vie internationale, associant l'orientation concrète sur les coordonnées majeures du futur avec l'effort persévérant pour faciliter la matérialisation des tendances démocratiques, progressistes, qui commencent à prendre forme dans le monde d'aujourd'hui, s'inscrivant harmonieusement sur la trajectoire des tendances et des nécessités historiques de détente et de collaboration, d'édification d'un monde plus juste et meilleur.

Nous avons des raisons pour affirmer que pendant ces 15 dernières années la Roumanie socialiste, par le chef du parti et de l'État, Nicolae Ceaușescu, a fait énormément pour affirmer et établir un nouveau concept de puissance, fondé sur la force du droit et non sur le droit de la force, pour l'affirmation et l'établissement de l'indépendance

et de la souveraineté nationale, de la pleine égalité en droits et de l'avantage réciproque, de la non-ingérence dans les affaires intérieures, du droit sacré de chaque peuple de décider de son destin en toute indépendance — comme principes cardinaux des relations internationales contemporaines. Si, en dépit de toutes les évolutions tellement complexes et contradictoires, de toutes les manifestations de l'ancienne politique impérialiste, notre monde est parvenu, du moins dans la sphère des principes, à une plus grande moralité, si ces principes et normes ont trouvé et trouvent aujourd'hui un espace de manifestation de plus en plus ample, si la confiance dans la justice et la raison s'est consolidée, si les peuples de la planète ont aujourd'hui une plus grande confiance en l'avenir, en un avenir de paix et de collaboration, pour l'édification duquel ils se sentent mobilisés et engagés avec tout leur être, ce monde le doit aussi à la Roumanie, à la pensée et à l'action de Nicolae Ceaușescu, dont le nom s'inscrit dans la conscience contemporaine comme celui d'un champion de la lutte pour la promotion des causes majeures de l'humanité.

Heureux les temps où tout ce qu'il y a de meilleur dans un peuple trouve un centre, une grande âme, autour de laquelle tous se réunissent et travaillent, animés d'une pensée commune, d'un sentiment commun pour le bien et l'élévation de la patrie.

A.D. XENOPOL
(1847—1920)

Nous avons des raisons pour affirmer que, pendant ces 15 dernières années, par le chef de notre parti et de notre État, Nicolae Ceaușescu, le dialogue politique de la Roumanie avec les autres États a gagné en fréquence, complexité, profondeur et réalisme. Les contacts politiques au plus haut niveau avec les facteurs responsables d'un grand nombre de pays ont constitué une puissante impulsion dynamisatrice des relations de la Roumanie socialiste avec les États respectifs, représentant en égale mesure des contributions d'une signification majeure à l'affirmation de notre pays sur le plan international, à la promotion de la bonne entente, de la coopération, de la sécurité et du progrès. Ils ont mis en relief avec prégnance le fait que la Roumanie d'aujourd'hui, un pays dont on savait si peu il y a quatre décennies et demie, jouit d'une estime et d'une appréciation notables, que son chef, celui d'un pays dont on savait si peu il y a quatre décennies et demie, est désiré, attendu et reçu dans des capitales situées aux antipodes, étant honoré de la même haute considération à Moscou et à Paris, à Beijing et à Londres, à Belgrade et à Washington, Phénian et Madrid, Lisbonne et Tokyo, Athènes et New Delhi. Et cela ne surprend plus personne que Bucarest reçoive aujourd'hui au cours d'une seule décade les visites d'un chef d'État, d'un premier ministre et de plusieurs ministres des affaires étrangères. Ceci n'est pas dû au hasard. La Roumanie est devenue et elle est un centre d'intérêt politique mondial. L'affirmation ne nous appartient

pas. Cette vérité est soulignée aujourd'hui sous de plus en plus de méridiens et l'affirmation ne contient aucune complaisance ou politesse protocolaire, transcrivant la réalité profonde qu'à Bucarest, la capitale d'un pays dont on ne savait presque rien il y a quatre décennies et demie, on cherche et on trouve aujourd'hui des solutions à des problèmes cruciaux de l'humanité contemporaine, qu'on y réalise toujours un large et fructueux échange d'opinions, que sur ce terrain propice au dialogue et à la compréhension on imagine davantage qu'ailleurs des solutions réalistes, propulsant sur les coordonnées ascendantes les démarches consacrées à la paix, à la sécurité, à la collaboration et au progrès. Le fait que Bucarest ait été et soit toujours plus souvent l'hôte de réunions à vocation universelle tient de cette même haute et profonde considération, de l'appréciation et du prestige dont jouit notre pays et son chef. En moins d'une décennie, se sont déroulés à Bucarest les travaux du Congrès mondial de la population, du Congrès mondial de futurologie, du Congrès mondial du pétrole. La liste pourrait continuer avec d'innombrables autres réunions, rencontres, séminaires, tables rondes, avec une brillante participation à l'échelle régionale ou internationale, et souvent tenus sous l'égide d'institutions spécialisées de l'Organisation des Nations Unies. Le Congrès international des sciences historiques de cette année s'inscrit tout naturellement dans la suite de ces manifestations prestigieuses, organisées en Roumanie comme un acte de reconnaissance de la contribution notable du peuple roumain à l'histoire de la civilisation et de la culture universelle, comme un acte de reconnaissance de la signification et de la valeur de la spiritualité roumaine, de sa contribution distincte et pertinente à l'affirmation et à la promotion des grandes valeurs humanistes, aux idéaux de la connaissance, de l'appréciation, de l'estime, de la collaboration, de la compréhension et de la paix.

Le bilan des 15 dernières années nous donne la satisfaction d'enregistrer le puissant développement des relations d'amitié et de collaboration avec tous les pays socialistes, l'amplification et la consolidation de la solidarité et de la coopération avec les pays en voie de développement, l'élargissement de la coopération active avec tous les autres États du monde, un engagement toujours plus intense de la Roumanie dans le circuit mondial de valeurs matérielles et spirituelles.

Nous avons agi et continuons à agir pour le développement et l'affermissement de l'amitié et de l'alliance fraternelle, de la collaboration multilatérale avec tous les États socialistes. Nous avons effectué des pas nouveaux et importants sur la voie du renforcement de la base politique et juridique des relations en divers domaines, par le renouvellement et la réactualisation, en concordance avec les nouvelles conditions, des traités d'amitié, de collaboration et d'assistance mutuelle existants, la signature de tels traités avec d'autres pays socialistes, la conclusion d'un grand nombre d'accords, conventions et autres instruments de collaboration. Les rencontres et les échanges de vues au sommet sur le plan du parti et de l'État,

aussi bien dans un cadre bilatéral, que multilatéral, ont exercé un rôle d'importance cardinale pour tout le développement des relations de la Roumanie avec les pays socialistes, donnant chaque fois des impulsions décisives pour la découverte et la mise en valeur de nouveaux domaines et de nouvelles formes de coopération. Nous avons voulu et nous voulons apporter une contribution substantielle à la cause du renforcement de l'unité des États socialistes, à l'augmentation de l'influence et de la force d'attraction du socialisme dans le monde, ayant sans cesse en vue l'importance historique des relations de type nouveau que les pays socialistes sont appelés à établir entre eux, des principes qu'ils doivent promouvoir dans leurs rapports avec les autres États — véritable prototype des futures relations entre États à l'échelle mondiale — soulignant la responsabilité historique de chaque pays socialiste envers l'image d'ensemble du système socialiste mondial, appelé à prouver par les faits la supériorité de la théorie et de la pratique du socialisme aussi dans la sphère des relations internationales, sa capacité intrinsèque d'autoperfectionnement.

Nous avons agi et agissons avec constance et vigueur pour étendre et approfondir la collaboration avec les pays engagés sur la voie du développement indépendant. Nos relations avec ces pays — direction prioritaire de toute l'activité internationale de notre pays — ont enregistré un tournant essentiel. Ce nouvel accent trouve sa détermination objective dans la situation même de la Roumanie, pays socialiste en voie de développement, dans la compréhension profonde de la place et du rôle joué par ces États dans la vie internationale — une des forces principales du progrès contemporain. Les peuples de ces pays ont fourni et ils fournissent une contribution active à la lutte pour l'élimination de l'ancienne politique de force et de diktat, pour l'éradication du colonialisme, du néo-colonialisme et des pratiques racistes, pour l'instauration d'un nouvel ordre politique et économique mondial. Dans bien des cas, l'existence de nombreuses convergences d'intérêts s'est développée — à partir de l'option et de l'effort consenti par certains de ces États pour l'engagement sur la voie du socialisme — en des identités de fond, offrant ainsi une base particulièrement fructueuse à la collaboration de la Roumanie avec les pays entrés sur la voie du développement indépendant, avec les pays non alignés. L'actif des relations avec ces pays, qui a enregistré ces derniers temps un véritable bond qualitatif, confirme avec une vigueur remarquable la validité des appréciations et des orientations formulées et suivies pendant ces 15 dernières années. L'histoire retiendra comme des moments de grande importance, de véritables événements internationaux, les nombreuses rencontres du chef de l'État roumain avec les chefs d'un grand nombre d'États d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine, rencontres qui constituent, dans leur immense majorité, des premières de la politique extérieure roumaine. La mesure de l'efficacité de ce dialogue, invoqué aujourd'hui sous de nombreux méridiens comme un exemple pour son esprit, son contenu et ses résultats, est donnée, pour n'en considérer que quelques aspects, par la signature de documents d'une importance exceptionnelle (traités d'amitié et de collaboration, déclarations solen-

nelles communes, accords, conventions, ententes et autres instruments de collaboration), par le développement à un rythme intense des relations économiques et la promotion de formes modernes, efficaces, de coopération, d'amplification de la collaboration dans la sphère de la vie internationale.

Nous avons agi et nous agissons pour l'élargissement de la coopération avec des États à organisations socio-économiques et régimes politiques différents. La réalité objective de l'existence de ces États s'est reflétée dans la politique extérieure de la Roumanie de manière plus ample et plus appropriée au cours des 15 dernières années, aussi bien sur le plan conceptuel que dans le contenu concret de ses relations extérieures. Consacrant des efforts soutenus à surmonter les obstacles et les préjugés engendrés par la période de la guerre froide — ses actions de pionnier pour la normalisation des rapports entre les États en Europe et dans d'autres continents se constituant en pièces de résistance du dossier de la détente politique de toutes ces années — la Roumanie socialiste a déployé une activité constante pou · inscrire ses relations avec tous ces États sur la voie réaliste et fructueuse de la coexistence pacifique active. Entendant et promouvant la coexistence comme un concept politique de large acception, en pleine concordance avec les lois du développement socio-historique contemporain, la Roumanie a cherché à fructifier les ressources multiples de ce concept, amplifiant et développant ses relations avec un grand nombre d'États de la catégorie de ceux qui ont une organisation sociale différente, y compris les pays capitalistes développés. Les rencontres et les entretiens au sommet, les autres formes du dialogue, ont mis en évidence le large éventail de possibilités pour une collaboration fructueuse, qui se matérialise dans une multitude de documents politiques et d'accords de coopération qui soulignent aussi bien le cadre de principe que le contenu concret des rapports bilatéraux.

Marqués par la paix, nos sentiments et notre existence, toute notre conception du monde, nous ont placés et nous placent constamment aux côtés de tous ceux qui, avec droiture et honnêteté, ont pensé et pensent que la guerre n'est pas une loi inexorable de l'humanité, qui pensent et agissent pour l'éliminer totalement et définitivement de la vie de notre planète.

L'idée que, dans les conditions du monde d'aujourd'hui, la paix et la sécurité sont indivisibles, que tout foyer de tension, même si on lui attribue un caractère local ou limité, finit par affecter directement ou par ses conséquences, les intérêts de tous les États et de tous les peuples du monde, a déterminé et détermine la Roumanie socialiste à agir constamment pour éteindre les conflits ouverts et pour régler les différends par la voie pacifique, pour supprimer les facteurs générateurs de tension, pour éliminer définitivement les pratiques discréditées de la violence dans les relations entre les États. La Roumanie a proclamé clairement son point de vue et a entrepris des démarches concrètes en vue de créer les conditions propices pour aborder les questions en litige dans un esprit réaliste et constructif, pour obtenir le climat politique de détente qui permette de leur donner

des solutions justes, établies sur des bases solides. La Roumanie socialiste ne s'est jamais arrogé le rôle d'intermédiaire, elle a présenté chaque fois une position propre, issue d'une analyse propre. Le fait que le mobile principal de ces actions ait été de toute évidence le désir d'obtenir des solutions valables qui reflètent de manière adéquate les intérêts légitimes des parties impliquées de par le libre accord de leur volonté, en éliminant progressivement les effets nocifs des pressions extérieures, a donné une large audience au point de vue roumain, constituant par lui-même une contribution concrète, constructive, à la réalisation de progrès notables sur la voie de la solution de situations conflictuelles dans différentes parties du monde.

Nous avons compris depuis toujours que notre paix dépendait de la paix des autres peuples. Et, partant, nous avons entendu tout faire pour que la paix devienne un bien dont bénéficie toute l'humanité.

Nous nous sommes prononcés et nous nous prononçons, nous avons agi et nous agissons pour une paix juste, pour une paix générale et durable. Car il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de paix fondée sur l'iniquité, car il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de paix véritable aussi longtemps que les flammes de la guerre brûleront sur le moindre coin de notre planète.

Nous avons subsumé à la paix et nous entendons consacrer à la paix tous nos efforts, tout notre potentiel de pensée et d'action constante, de principe, ingénieuse.

Une revue des points « brûlants » — qu'il s'agisse du Moyen-Orient, du sous-continent de l'Asie du Sud, de l'Est de la Méditerranée ou du Nord-Est de l'Afrique — et des efforts complexes pour y rétablir la paix et normaliser la situation met en lumière, avec des données concluantes, la valeur politique et la dimension concrète des actions entreprises par la Roumanie, de ses initiatives et de ses démarches, y compris celles au sommet, pour résoudre les litiges entre les États par la voie politique, par négociations et pourparlers, pour normaliser les relations entre les pays, pour affirmer l'entente et la coopération entre les nations et les peuples, pour l'édification d'un climat de collaboration, de sécurité et de paix. Il est certain que la connaissance des faits — à laquelle seule l'investigation future peut prétendre pour fonder des appréciations complètes et concluantes — permettra de donner à ces contributions roumaines, dans l'histoire politique et diplomatique de l'époque, la place qu'elles méritent pleinement dans le cadre des efforts destinés à sauvegarder la paix et la sécurité internationales.

Assimilant et appuyant le principe du droit et de la responsabilité qui reviennent aujourd'hui à chaque pays — quel que soit son niveau de développement, son potentiel économique, industriel ou militaire, sa position géographique ou son système socio-politique — de contribuer à la solution effective, juste et durable des grands et complexes problèmes qui se présentent à l'humanité contemporaine, la Roumanie socialiste a milité constamment et agit infatigablement pour l'instauration d'un climat de sécurité, de paix et de collaboration sur le continent européen, pour l'arrêt de la course aux armements et la réalisation du désarmement, du désarmement nucléaire en premier lieu, la liquidation du sous-développement et l'édifi-

cation d'un nouvel ordre économique et politique mondial, pour la démocratisation de toute la vie internationale par la mise en pratique rigoureuse des principes et des normes nouvelles de relations et par la participation assurée à tous les États — et particulièrement aux pays petits et moyens, aux pays en voie de développement, aux États non alignés, qui représentent la grande majorité des États du monde —, dans des conditions de parfaite égalité, à la discussion et à la solution des problèmes contemporains si complexes.

Nous voulons être les amis de toutes les nations, sans exception, mais quand il s'agit de nos propres affaires nous n'acceptons que nous-mêmes pour maître.
NICOLAE TITULESCU

Convaincue du rôle important qui revient dans le monde contemporain aux organisations internationales à vocation universelle, convaincue aussi de la contribution précieuse qu'elles peuvent apporter à la solution juste, équitable et durable des problèmes politiques, économiques et sociaux d'intérêt général, la Roumanie socialiste a considérablement accru sa présence dans les organisations internationales, sous le rapport quantitatif aussi bien que sous le rapport qualitatif. Le cadre de ces organisations, de même que celui des grandes conférences internationales, a été et est constamment utilisé pour exprimer des points de vue roumains, pour affirmer les exigences du présent et de l'avenir, pour avancer des idées et des initiatives, des propositions et des mesures concrètes capables de débloquer des situations gelées par des intérêts égoïstes et contradictoires, des vues limitées et des pratiques routinières.

Les exégètes de la philosophie politique et de l'action internationale de notre pays, du secrétaire général du Parti Communiste Roumain, du président de la République Socialiste de Roumanie remarquaient leur vision dialectique, unitaire et complète sur l'époque contemporaine, leur contribution essentielle à la réalisation d'une analyse complexe et profonde du monde contemporain, de ses structures et de ses problèmes, des contradictions et des forces propres à l'époque actuelle, une contribution remarquable à l'élaboration de modèles cognitifs et de programmes d'action visant à créer et à promouvoir un nouveau type de relations internationales, un nouvel ordre politique et économique mondial, une nouvelle manière de penser et de résoudre les problèmes du développement économique et politique, dans leurs corrélations et interconditionnements fondamentaux.

Nous avons des raisons pour affirmer, et avons l'orgueil de le faire, que de nombreux hommes politiques — et l'opinion politique internationale — reconnaissent et relèvent en Nicolae Ceaușescu la réunion des qualités de penseur marxiste profond et pénétrant, d'explorateur audacieux et lucide — ayant une large perspective visionnaire sur notre époque et une pensée d'une

grande sagacité et d'une extraordinaire mobilité — avec l'esprit critique, la sagesse, le sens de la mesure, le jugement droit, la fermeté et la conséquence. Reconnaissant son optimisme, les exégètes de son œuvre politique constatent également son profond réalisme, car il refuse, en égale mesure, l'euphorie et le pessimisme qui vous mettent dans un état de confort ou d'immobilisme, qui vous désarment en dernière instance.

Nous avons des raisons pour affirmer, et avons l'orgueil de le faire, que de nombreux hommes politiques et l'opinion publique internationale reconnaissent en Nicolae Ceaușescu l'image même de la synthèse heureuse entre le penseur et le combattant, la philosophie et l'action impliquant de manière intime la combustion incandescente pour le mieux-être de ses semblables et de la planète. Il n'est pas seulement un analyste consacré à la méditation politique, mais aussi, avant tout, un révolutionnaire, patriote et internationaliste convaincu qui fait de son combat pour un monde plus juste et meilleur un credo politique et moral, un programme concret d'action, vocation et sens de toute une existence.

Faisant sienne la vérité que la place d'un pays dans le monde et dans l'histoire est jugée — doit être jugée — en premier lieu d'après sa contribution à la réalisation des grandes aspirations de paix, justice, progrès et prospérité de l'humanité, la Roumanie socialiste a pris pendant ces 15 dernières années des initiatives politiques nouvelles et remarquables. Une évaluation de ces dernières ne saurait ignorer quelques-uns de leurs traits distinctifs.

Les initiatives roumaines forment un tout unitaire, couvrant systématiquement toutes les priorités de la contemporanéité. Elles sont, en même temps, le fruit d'un processus de longue et rigoureuse analyse scientifique des phénomènes et des tendances du monde contemporain, elles se fondent sur la connaissance parfaite de l'étape actuelle de l'évolution de l'humanité, comprenant par là les ressorts objectifs et subjectifs de sa dynamique, l'interaction des différents facteurs, le rapport de forces sur l'arène mondiale, les directions du développement de la vie internationale.

Les initiatives roumaines expriment des nécessités objectives longuement et profondément ressenties par toute la communauté internationale et en premier lieu par les peuples, elles ont pour origine et pour fondement les lois du développement socio-historique, et elles attaquent des problèmes véritablement vitaux, de la résolution desquels dépendent aujourd'hui plus que jamais auparavant l'obtention d'une détente réelle, d'une paix et d'une sécurité durables, le progrès général de l'humanité. Elles sont consacrées aux processus, aux phénomènes et aux événements contemporains essentiels, vus dans leurs interconditionnements majeurs, leur analyse et

leur solution, prenant en considération leur corrélation objective obligée, essentielle, ce qui exclut les vices d'une approche unilatérale ou simplificatrice où les composantes d'une même sphère soient traitées isolément, en ignorant leurs déterminations et interconditionnements objectifs. Le fait en soi a une remarquable valeur théorique et pratique, le politique, le militaire, l'économique, le social étant intégrés en une perspective d'ensemble. La même vision réaliste, dialectique, concernant l'essence des interdépendances actuelles, leur aire et leur forme de manifestation, leurs implications et leurs conséquences, les impératifs qui découlent de leur existence et de leur affirmation, patronne la conception roumaine des modalités et moyens de résolution, les facteurs appelés à contribuer à la recherche, l'élaboration et la mise en application des solutions. Vues sous cet angle, les initiatives roumaines attestent une large vision, intégratrice, cohérente, claire. Les mesures proposées par la Roumanie visent les aspects cruciaux, fondamentaux, se faisant remarquer par leur caractère concret, constructif, réaliste.

Les initiatives roumaines expriment clairement leur caractère concret, constructif, réaliste.

Les initiatives roumaines expriment clairement l'exigence si souvent formulée par notre parti et notre État concernant la nécessité de renoncer pleinement et définitivement à la diplomatie secrète, l'affirmation d'une diplomatie ouverte, en mesure de donner aux peuples la possibilité de connaître tout ce qu'on entreprend en leur nom sur le plan international. Les initiatives roumaines mettent en évidence comme une conclusion logique la nécessité de réaliser une unité étroite, à l'échelle nationale et internationale, de toutes les forces révolutionnaires, démocratiques, progressistes et antiimpérialistes, à la fois condition et garantie d'une réponse réelle, concrète, juste et durable aux grands problèmes de la contemporanéité.

Les idées et les propositions roumaines, engendrées par le sens de justice du peuple roumain, fondées sur une longue expérience historique au niveau national et international, sont fondées sur la profonde confiance dans la sagesse des peuples, dans leur capacité d'exprimer et d'accomplir les commandements de l'histoire.

Édifiant une société équitable sur la terre roumaine, notre peuple affirme, par ses idées avancées, un nouveau type d'humanisme dans les relations internationales. La perspective qu'ouvrent les propositions roumaines place en son centre l'homme, l'homme d'aujourd'hui et de demain, l'homme avec ses multiples préoccupations et ses hautes aspirations de civilisation et de progrès, préfigurant le monde de l'avenir comme une société délivrée de la pauvreté, de la violence, de la crainte, de la méfiance, comme une société qui ne connaîtra ni riches ni pauvres, ni vaincus ou vainqueurs, comme une société composée de membres véritablement égaux, bénéficiant des fruits de l'utilisation dans l'intérêt général des conquêtes les plus avancées de la science et de la technique du génie humain créateur.

La rétrospective des moments et des actions de politique extérieure les plus significatifs des 15 dernières années de la Roumanie socialiste mène logiquement à la conclusion que l'affirmation d'une position indépendante, inspirée des intérêts nationaux authentiques et ancrée dans les réalités et les exigences objectives de l'époque, est effectivement possible, plus même, qu'elle devient une nécessité de l'évolution contemporaine. Les faits de ces années persisteront dans la mémoire de l'histoire comme une illustration de la vérité que le dynamisme d'une politique inspirée par la philosophie la plus avancée du temps renforce à un niveau supérieur les résultats de l'action, qu'il élargit les limites du possible.

C'est une vérité présente dans la conscience de tous les fils de la terre roumaine que l'auteur du programme et de l'action roumaine de politique intérieure et extérieure, élaborés avec une conséquence et une continuité remarquables par les IXe, X^{e}, XIe et XIIe Congrès et par les Conférences nationales de 1967, 1972 et 1977 du Parti Communiste Roumain, est Nicolae Ceaușescu — le patriote ardent et l'internationaliste convaincu — qui s'est fait un article de foi de servir, sans réserves et avec un dévouement qui va jusqu'au sacrifice, le peuple roumain, la cause du socialisme, de la paix, de la collaboration et du progrès.

En même temps, l'opinion publique internationale prend conscience de la vérité que, placé à la tête du Parti Communiste Roumain et de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu a plus fait pour la paix et la collaboration pendant ces 15 dernières années que n'importe quel autre de ses contemporains, méritant ainsi, de la part de son pays et du monde, l'hommage qui lui a été rendu par le titre de « Héros de la paix ».

L'identité Roumanie — Ceaușescu est aujourd'hui un blason national définitoire pour notre existence et nos sentiments, un symbole évoqué avec respect, confiance et admiration sous tous les méridiens. Nicolae Ceaușescu a ouvert à la Roumanie la voie vers l'universalité, en la faisant connaître et respecter, en élevant sans cesse ses cotes de haut prestige dont elle jouit aujourd'hui dans le monde.

La réélection de Nicolae Ceaușescu en qualité de président de la République Socialiste de Roumanie, la réélection du jeune, sage et audacieux révolutionnaire qu'il est, offre à notre nation socialiste la garantie d'un avenir de travail et de réalisations, de prospérité et de progrès, elle lui offre la certitude de son ascension ininterrompue sur la voie du socialisme et du communisme, dans des conditions de liberté et de paix.

Nous sommes ici depuis toujours. Ici, sur la terre que nous appelons et que nous ne cesserons d'appeler roumaine.

Une terre sur laquelle nous sommes nés, avons vécu et entendons vivre pour l'éternité.

En porte témoignage notre amour jamais démenti pour tout ce qui lui appartient et nous appartient.

Passé, présent et avenir — degrés d'un unique devenir — sont rattachés dans le destin roumain par la persistance et la durée, par le courage et la confiance, par la foi et le sacrifice, par la ténacité et le travail, par le labeur et l'abnégation.

Une terre des hommes.

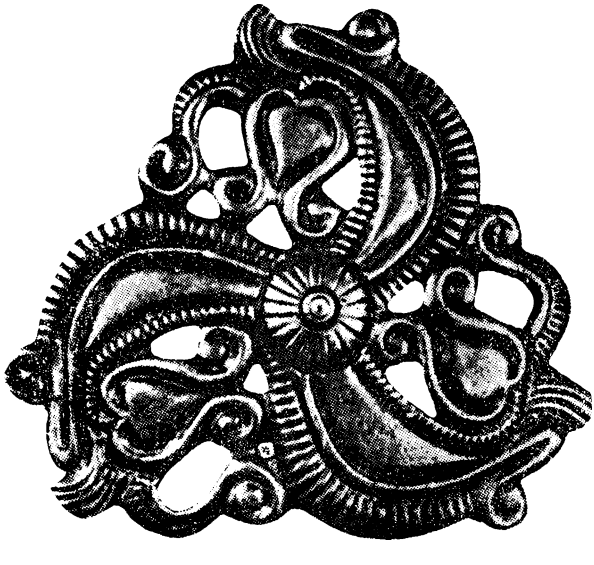
Une terre pour les hommes.

Une flamme de la permanence. Un étendard de lutte. Une effigie de la dignité. Un symbole de l'audace. Un engagement au nom de tous les grands idéaux.

Au nom de la paix, de la civilisation et du progrès.

Nous sommes ici depuis toujours. Ici, sur cette terre que nous avons appelée et que nous ne cesserons d'appeler roumaine.

GEORGE G. POTRA



Applique en argent —
Trésor dacique de Craiova (IVe s.av.n.è.)

Burébista, une grande figure du monde antique

Les recherches historiques de Roumanie et, en large mesure, les investigations archéologiques ont accordé depuis quelques décennies une attention croissante à la civilisation des Daces. L'évolution de cette civilisation, illustrée par de nombreuses et puissantes places fortifiées, par des armes et objets de parure, des sanctuaires (parfois de proportions inusitées), des outils, des objets de céramique et des vases métalliques, surtout en argent, ainsi que de nombreux dépôts de pièces de monnaie, peut être suivie tout au long du premier millénaire av.n.è. Plus encore, on peut affirmer que les Daces — connus sous ce vocable dans les sources latines, et sous celui de Gètes dans les sources grecques — sont les descendants directs d'une population de langue indo-européenne et proche parente des Thraces du sud du Danube et des Balkans, apparaissant comme eux dans ces régions dès le début de l'âge du bronze, autrement dit aux environs de l'an 2000 av.n.è.

La civilisation des Daces confirme d'ailleurs cette descendance. Elle révèle en même temps d'anciennes traditions de culture et des contacts, parfois fort étroits, avec les civilisations de l'Asie Mineure et de la Grèce continentale. Pour ce qui est de l'âge du bronze, surtout de la deuxième moitié du deuxième millénaire av.n.è., ces rapports se développent sous le signe de fortes influences égéennes, sourtout mycéniennes; ces relations prennent une ampleur particulière dans le millénaire suivant, surtout à partir du VIIe siècle av.n.è. dans lequel sont fondées les premières colonies grecques sur le littoral du Pont-Euxin, nommément Histria, Tomis, Callatis (dont les vestiges se trouvent en territoire roumain), Odessos, Messembria, Apollonia (sur le rivage bulgare). Cette conjonction de facteurs a favorisé l'évolution de plus en plus marquée de la civilisation des Thraces sud-balkaniques aussi bien que des Géto-Daces des deux rives du Danube et des Carpates à partir du VIe siècle. C'est ce qui explique d'ailleurs qu'Hérodote, narrant l'expédition de Darius contre les Scythes (514—513), tient à souligner que les Géto-Daces sont les seuls qui aient osé s'opposer à la marche vers le nord du grand roi: « Avant de parvenir à l'Ister, il (Darius) vainquit d'abord les Gètes, qui se croient immortels, car les Thraces, les habitants de Salmydessos et ceux qui occupent la contrée située plus haut que les villes d'Apollonia et de Messembria — qu'on appelle Scirmiades et Nipssènes — se sont soumis à Darius sans combattre. Mais les Gètes, parce qu'ils ont agi de manière déraisonnable, ont été asservis sans tarder, malgré qu'ils soient les plus vaillants et les plus justes des Thraces » (Hérodote, IV, 93).

Bien que relativement rares, les informations de l'antiquité sur l'activité politique et le rôle des Géto-Daces au cours des siècles suivants deviennent de plus en plus intéressantes. Il suffit de rappeler ici les événements relatés par l'historien grec Diodore de Sicile (XXI, 12, 1—6) qui rapporte, avec des détails intéressants, le conflit puis la défaite de Lysimaque, roi de Macédoine, dont l'expédition au nord du Danube des années 300 et 292 a été arrêtée par le roi Dromikaites, dont le territoire et l'autorité s'étendaient principalement au sud des Carpates. Le titre de « roi » que l'historien grec accorde à Dromikaites ne doit cependant pas nous abuser: il s'agit très probablement du chef d'une très puissante union tribale. De tels « rois » apparaissent encore dans les sources écrites grecques au IIIe siècle av.n.è., par exemple Oroles et Rubobostes mentionnés par Justin. Le même historien souligne d'ailleurs que, sous Rubobostes, la puissance de Daces « a beaucoup grandi ». D'autre part, certaines inscriptions grecques mentionnent aussi les noms de « rois » de moindre envergure: en Dobroudja, dans le voisinage immédiat des villes pontiques, un Zoltes, suivi pendant quelque temps, sans qu'il puisse s'agir d'une succession directe, par un Rhemaxos et un Zalmodigikos. Ce dernier, ainsi qu'il résulte d'une inscription très intéressante trouvée à Histria, garantissait à cette ville en échange d'un tribut annuel la liberté de commerce sur les deux rives du Danube, liberté sans laquelle elle n'aurait pu continuer de vivre et de prospérer.

Le commerce florissant et les relations étroites des Daces avec les villes grecques du Pont sont attestés par les découvertes archéologiques. La céramique grecque abonde dans les habitats danubiens géto-daces de cette période. Particulièrement les amphores portant l'estampille de magistrats de Taros, de Cos ou de Sinope attestent le goût de l'aristocratie locale pour ces marchandises raffinées. Bien loin vers le nord, à quelques 200 km du bord de la mer, près de Iași, on a découvert des fragments d'amphore du même genre datant environ des années 220 av.n.è. et portant l'estampille des magistrats de Rhodes.

Il ne faut donc pas s'étonner si, quelques siècles plus tard, Strabon, l'un des plus grands géographes de l'antiquité, rassemble dans sa *Géographie* des renseignements nombreux et documentés sur les Daces du Danube et des Carpates. Il souligne dans son ouvrage, qui date du commencement de notre ère, le sommet atteint par ce peuple, après une évolution séculaire, vers les années 80 à 44. Il souligne également l'activité infatigable d'un grand roi des Géto-Daces, Burébista, le fondateur de l'État dace, dans le sens le plus large du terme. La mention du géographe grec mérite d'être connue textuellement: « Parvenu à la tête de sa nation, qui était épuisée par de nombreuses guerres, le Gète Burébista l'a tellement relevée par des exercices militaires, l'abstention du vin et l'obéissance aux ordres qu'il a forgé en quelques années un État puissant et qu'il a soumis aux Gètes la plupart des populations voisines. Plus encore, il a même commencé à se faire craindre des Romains. Car, traversant audacieusement le Danube (. . .) — jusqu'en Macédoine et en Illyrie — il a dévasté les Celtes qui étaient mêlés aux Thraces et aux Illyriens et a complètement anéanti les Boïens qui

obéissaient à Critasiros et les Tamisques (. . .). Une preuve de l'obéissance que lui prêtaient les Gètes se trouve aussi dans le fait qu'ils se sont laissés convaincre de couper leurs vignes et de vivre sans vin. Pour ce qui est de Burébista, il a perdu la vie à cause d'une sédition, avant que les Romains n'aient eu le temps d'envoyer une armée contre lui »[1].

Si un excès de critique philologique et historique pourrait éventuellement nous faire voir dans ce passage l'exagération de réalités depuis longtemps révolues, exagération due à l'admiration pour Burébista de Strabon lui-même ou de la source antérieure sur laquelle il se fondait, il n'en est pas moins vrai qu'une source de l'époque même de Burébista confirme directement et immédiatement ses affirmations. Il s'agit d'une inscription grecque de la ville de Dionysopolis qui relève les mérites d'un citoyen de cette ville, nommé Acornion, qui a bien connu Burébista, auquel d'ailleurs il a rendu de grands services en qualité d'ambassadeur du roi dace auprès de Pompée, à l'époque où ce dernier s'apprêtait au combat décisif contre son grand rival, César, dans la bataille de Pharsale, en l'an 48 av.n.è. Voilà ce qui est dit dans ce décret honorable « (. . .) et dernièrement, quand Burébista fut devenu le premier et le plus grand des rois thraces et maître de tout le territoire de ce côté et de l'autre du fleuve (. . .) ».

On ne peut donc plus avoir aucun doute ni au sujet de l'époque de son règne ni à celui de l'appréciation accordée à son activité non seulement chez les Géto-Daces et les Thraces. Cette inscription confirme entièrement la qualité des informations que possédait Strabon au début du premier siècle. Nous pouvons donc, de ce point de vue, faire fond entièrement sur les informations du grand géographe grec et sur celles d'autres sources ultérieures, sources qui présentent les activités politiques et militaires de Burébista, un adversaire considérable aux yeux de César lui-même — par suite de son alliance avec Pompée, rival de César. On comprend mieux, dans ce contexte, un passage de la biographie de César écrite par Suétone au début du IIe siècle où il mentionne que César, peu de temps avant sa mort en mars 44 av.n.è., se proposait d'organiser une campagne contre ce « premier et plus grand des rois thraces ». En effet, dit Suétone à propos des derniers plans politiques et militaires de César: « il désirait mettre un frein à la puissance des Daces qui s'étaient répandus dans la Thrace et dans le Pont (. . .) La mort l'a surpris pendant qu'il effectuait ou projetait de tels travaux »[2].

Bien que extrêmement succincte, l'information de l'historien latin résume tout un ensemble d'activités militaires et politiques qu'il est possible de reconstituer — du moins en partie — en se fondant sur les sources de l'antiquité, celles déjà mentionnées ou d'autres rédigées plus tard mais fondées toutes sur des informations documentaires plus anciennes, parfois même du Ier siècle av.n.è., ou sur les témoignages archéologiques qui fournissent à leur tour une confirmation éclatante de l'activité du roi dace.

---

[1] Strabon, *Geographia*, VII, 3-11-C. 303—304
[2] Suétone, XL 7 V, 6—7

Cette activité, qu'on la considère du point de vue de la stratégie militaire et politique ou de celui de l'organisation intérieure de l'État, représente effectivement un apogée de l'histoire des Daces. C'est avec raison que le grand historien français Camille Jullian soulignait dans son *Histoire de la Gaule* que, parallèlement à Arioviste, Burébista pouvait être considéré le fondateur d'un grand empire, capable de défier l'État le plus puissant de l'Europe de ces temps, l'État romain [3]. C'est d'ailleurs aussi le point de vue de l'historien et archéologue roumain Vasile Pârvan, qui a consacré un ample ouvrage aux informations archéologiques et écrites traitant de l'histoire des Daces au cours du premier millénaire av.n.è., œuvre où il relève à juste raison, de même que l'historien français déjà mentionné, l'importance du moment politique Burébista et la constitution, il y a quelques 2050 ans, de l'État dace libre et centralisé. [4]

La constitution d'un tel État, forme supérieure d'organisation politique et militaire des Daces sous Burébista, a été bien entendu l'aboutissement d'un processus long et complexe au cours duquel se sont affrontés les trois principaux facteurs socio-politiques: la masse des gens du commun des tribus daces, mentionnés dans les textes sous le nom de *comati*, l'aristocratie gentilico-tribale, la noblesse, dont les membres sont désignés dans les sources antiques comme *pileati* ou *tarabostes*, et la monarchie, dont le représentant est appelé *basileus* ou *rex* suivant qu'il s'agit d'un document grec ou latin. Nous avons déjà signalé que ce titre, le seul à la disposition des historiens grecs et latins, est appliqué sans distinction à tous les chefs politiques daces, quel qu'ait été le degré de développement des formations politiques antérieures à Burébista.

La réalité qui résulte clairement des découvertes archéologiques ou numismatiques nous oblige à affirmer encore une fois qu'il ne peut être question de formations politiques complètes, ni dans le sens territorial ni dans celui de l'organisation, propres à un État unitaire et centralisé. Sans entrer dans les détails d'une discussion qui dépasserait le cadre limité de cette étude, il suffit de relever le fait assez éloquent que les pièces d'argent daces frappées tout au long du IIIe siècle av.n.è. en différentes parties du territoire roumain actuel imposent la conclusion qu'il existait un « polycentrisme » dans l'exercice de l'autorité de ces rois daces, autorité dont les centres ont pu être identifiés en partie par les fouilles archéologiques, en partie par les renseignements que fournit le géographe grec Ptolémée. En effet, bien que ces monnaies, qui imitent le plus souvent celles des rois macédoniens Philippe II, Alexandre et Lysimaque, dénotent une certaine unité iconographique — l'image de Zeus sur l'avers et celle d'un cavalier portant une palme sur le revers — elles n'en présentent pas moins une grande diversité dans leur réalisation artistique et dans leur répartition territoriale. Les séries de ces émissions monétaires qui s'éloignent de plus en plus du prototype macédonien, adopté peut-être par intermédiaire, sont non seulement

[3] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, Paris, 1921, pp. 37—43
[4] Vasile Pârvan, *Getica*. Bucarest, 1926

de plus en plus «barbarisées» à mesure qu'on s'éloigne des émissions premières dans l'espace et dans le temps, mais aussi groupées de telle sorte que leur étude impose la conclusion que nous avons affaire à des émissions locales, déterminées et rendues possibles par la présence et l'autorité d'unions tribales daces. Qu'il en est ainsi est prouvé aussi, entre autres, par le fait que ces émissions cessent à partir de l'époque de Burébista, leur place étant prise par une nouvelle monnaie dacique, copiée directement sur la monnaie républicaine romaine. « Le premier et le plus grand des rois thraces » entendait annuler ainsi, sur le plan économique en général, et plus spécialement sur le plan numismatique, l'expression plastique du morcellement antérieur à la constitution de son État, en imposant une monnaie d'un type nouveau, propre à son époque et à son autorité. D'ailleurs, un heureux hasard a fait découvrir dans la citadelle royale de Tilișca, dans la Transylvanie du sud-ouest, les coins de ce nouveau type monétaire, la monnaie romaine républicaine, considérée à juste raison en ces temps comme la plus forte des monnaies internationales.

Cet aspect de la politique intérieure de Burébista n'est d'ailleurs pas le seul à exprimer ses efforts en vue de l'unification politique qu'il a poursuivie jusqu'à ce qu'il ait dominé tous les territoires extra- ou intracarpatiques habités par des tribus daces.

Il faut souligner en premier lieu que les recherches archéologiques attestent ellesaussi une évolution politique similaire. Est significative à ce point de vue la répartition territoriale des cités daces qui atteint son maximum de densité dans la zone de l'actuelle Orăștie et son point culminant dans la grande citadelle royale de Sarmizegetusa. On y a découvert aussi de nombreux sanctuaires. Bien que la forme dans laquelle ont été découvertes ces cités avec leurs sanctuaires, présente dans la plupart des cas les restaurations dues au dernier roi dace, Décébale, l'imposant adversaire de Domitien et de Trajan, il faut néanmoins signaler que Strabon fait mention d'une montagne sacrée, le *Kogaïonon*, centre de la religion dace, et que Ptolémée, en parlant expressément de ces lieux, ajoute le terme significatif de *to'basileion*, c'est-à-dire cité royale.

Les discussions au sujet des différents centres fortifiés des Daces, existant avant Burébista ou après son règne, reconstruits ou bâtis pour la première fois par Décébale, sont encore en cours. Elles proviennent soit du fait que dans les siècles précédents certains des « rois » daces mentionnés par les auteurs anciens exerçaient leur autorité surtout au sud et à l'est des Carpates, soit de ce que les recherches archéologiques n'ont pas encore dit leur dernier mot, tout au moins du point de vue de l'identification sur le terrain des établissements fortifiés mentionnés par Ptolémée, surtout pour ce qui est du nord du Danube. Quoi qu'il en soit, l'impression générale qui se dégage de l'étude de toutes les sources littéraires-épigraphiques, archéologiques et numismatiques valables pour la fin du IIe siècle et pour tout le Ier siècle est que le noyau de l'État dace de Burébista et ses formes les plus claires d'organisation intérieure ont paru en Transylvanie, plus précisément dans la zone sud-est de cette province roumaine, dans la région des montagnes qui en-

tourent Orăştie — même si la dispute scientifique continue dans ce domaine autour d'hypothèses variées. En effet, cette zone et son voisinage immédiat, riches en minerais de fer encore exploités aujourd'hui à Ghelar et à Teliuc, riches en minerais d'argent et d'or qu'on trouve encore dans les Monts de Bihor, riches en bois et en pierre, expliquent le rythme plus vif, plus rapide, du développement des Daces du sud-ouest et de l'ouest de la Transylvanie par rapport à ceux qui habitaient au sud et à l'est des Carpates.

Sur le plan archéologique — en nous référant à toute la zone considérée — on peut assurément parler d'une antériorité de la citadelle de Costeşti par rapport à la citadelle et l'agglomération civile située dans la même région à une plus grande altitude sur la colline de Grădişte. Mais, comme on l'a remarqué à juste raison, les sanctuaires les plus anciens de ce dernier site semblent être contemporains de la citadelle de Costeşti et ils existaient certainement du temps de Burébista, c'est-à-dire à l'époque où, comme le relève Strabon, la légende de la « Montagne Sacrée » était déjà formée.

On peut ainsi entrevoir comment, prenant pour point de départ la citadelle de Costeşti et les sanctuaires de la « Montagne Sacrée », Burébista a ajouté à ce noyau initial toutes les autres places fortes des montagnes qui entourent le bourg d'Orăştie (Blidaru, Piatra Roşie, Feţele Albe, Fairag, Tilişca, etc.), disposées de façon à constituer un système de défense destiné à barrer la voie à toute attaque qui aurait menacé la citadelle royale et sacrée par excellence de Grădiştea Muncelului.

Nous sommes ainsi d'accord avec cette conclusion tirée par l'un des meilleurs connaisseurs de ces réalités: « Burébista fait son apparition sur la scène de l'histoire ancienne de l'Europe comme un potentat de l'intérieur de l'arc carpatique, dont le pouvoir a son origine, sur le plan économique-social, dans les grandes ressources de la région et dans le développement de cette région au cours des siècles précédents et, sur le plan politique, dans « l'accroissement de la puissance des Daces sous leur roi Rubobostes » dont parle si laconiquement Pompeius Trogus [5].

Certes, bien des problèmes se posent et peuvent être posés relativement à la chronologie du règne de Burébista et de ses activités politiques et militaires. Le premier est la date du début de ce règne. Si un repère sûr est constitué pour la période finale par l'information contenue dans l'inscription en l'honneur d'Acornion rappelant qu'il a été chargé par le roi dace d'une mission diplomatique auprès de Pompée, donc avant l'an 48 où a eu lieu la bataille de Pharsale et quelques années avant la fin brutale de César et de Burébista, donc avant 44, les discussions continuent encore sur la date du début de ce règne. De nombreux historiens ajoutent foi à l'information fournie par Jordanès, au VIe siècle, suivant laquelle Burébista règnait déjà en l'an 82 av.n.è., au temps où Sylla s'emparait du pouvoir à Rome: *Dehine regnantes Gothis Buruista Dicineus venit in quo tempore Romanorum*

[5] Trogus Pompeius, *Prolegomena*, 32: Incrementa Dacorum per Rubobostem regem; H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Éditions « Dacia », Cluj, 1972, p. 52.

Sylla potitus est principatum [6]. En dépit des nombreux points d'interrogation que suscite le texte de Jordanès, il ne faut pas oublier que sa narration se fonde sur *les Gétiques* du connaisseur si averti des réalités du Bas-Danube qu'a été Dion Chrysostome. D'autres historiens opinent plutôt pour faire commencer le règne de Burébista entre 70 et 65 av.n.è., préférence fondée essentiellement sur le décret dionysopolitain en l'honneur d'Acornion et sur l'improbabilité d'un règne aussi long (82—44 av.n.è.). [7]

Quelle que soit, toutefois, la durée que les historiens viendront accorder au règne de Burébista, ils doivent préciser leur point de vue sur la succession chronologique d'événements de politique étrangère dans lesquels Burébista a joué un rôle prépondérant: les campagnes contre les Celtes, la campagne contre les villes pontiques et sa politique envers la progression romaine dans les Balkans. Sans entrer avec notre exposé dans les détails de ces étapes et dans les discussions qu'elles ont suscitées, nous pensons que les guerres contre les Celtes entrent dans la première partie du règne de Burébista et qu'elles précèdent les deux autres aspects de la politique extérieure du roi dace. En effet, bien que les Celtes aient peut-être représenté un danger moins grave, il ne faut pas oublier que leur présence sur le territoire actuel de la Tchécoslovaquie, et peut-être aussi sur une partie de celui de la Dacie, avait constitué non seulement une pression permanente pour la sûreté politique de l'État dace, mais aussi une source d'incertitudes militaires et politiques de nature à obliger Burébista à résoudre ce problème en premier lieu. Il nous semble que M. Macrea [8] a apporté sur ce sujet des arguments convaincants, dans le sens que ce conflit daco-celte a pu avoir lieu en l'an 60 av.n.è. Fondant son argumentation sur l'analyse de certains passages des *Commentaires* de César et de la *Géographia* de Strabon, ainsi que sur l'analyse des émissions monétaires et des dépôts de monnaies celtiques dans la zone du Moyen-Danube et de la Tisza, l'historien roumain affirme à juste raison que Burébista a réussi, par des attaques aussi violentes que persévérantes, non seulement à intégrer dans les limites de son État les territoires habités en même temps par des Celtes et des Daces, mais aussi à se rapprocher du domaine du Suève Arioviste. Il se créait ainsi une situation politique et stratégique nouvelle, dont la signification ne pouvait échapper aux Romains et en premier lieu à César. Que les Romains aient attendu de ce contact — ou plutôt qu'ils en aient espéré — un conflit entre ces deux chefs, ou qu'ils aient considéré avec inquiétude l'éventualité d'une alliance entre les deux grands adversaires de Rome, une chose est sûre: l'activité de Burébista dans la zone de l'Europe Centrale pouvait paraître grosse de dangers

---

[6] Camille Jullian, *Op. cit.* t. III. Paris 1920, p. 144 et 152, accepte cette date.

[7] Voir par exemple: C. Brandis, *Dacia*, in Paully-Wissowa, *Real Enziklopädie*, IV, 2, col. 1958—59 et *Decebalus*, ibid. IV, 2, col. 2250; V. Pârvan, *op. cit.* 78—79; C. Daicoviciu, *Istoria României*, I. p. 286; H. Daicoviciu, *op. cit.* pp. 35—36 opte finalement pour une chronologie longue, donc pour l'information de Jordanès.

[8] *Burebista şi celţii de la Dunărea de Mijloc* (« Burébista et les Celtes du Moyen-Danube »), Studii şi cercetări de istorie veche / SCIV /, VII, 1—2, 1956, pp. 122—124.

en perspective pour Rome et pour César [9]. L'évolution de l'histoire du Ier siécle av.n.è. n'allait se matérialiser dans aucune de ces deux hypothèses. Arioviste et ses Suèves se dirigeront vers la Gaule, où ils seront écrasés par César en l'an 58 av.n.è.; quant à Burébista, il concentrera son attention sur la zone du sud-est de l'Europe, où le péril romain se dessinait en une perspective qui ne pouvait échapper au roi dace.

L'avance romaine dans les Balkans s'est effectuée en plusieurs étapes, au cours de trois siècles. La guerre contre la reine Teuta (229—228) avait signifié le premier pas dans cette direction. Le deuxième a été réalisé en l'an 146 av.n.è. quand la Grèce et la Macédoine, d'une part, l'Illyrie, d'autre part, deviennent des provinces romaines et constituent deux plate-formes stratégiques dirigées aussi bien dans la direction de la Méditerranée Orientale que dans celle de la Péninsule Balkanique. Les conflits avec Mithridate VI Eupator avaient même obligé les Romains à diriger leur attention plus tôt qu'ils ne s'y attendaient vers la zone pontique où le péril pour Rome était devenu subitement très grave. Après l'an 80, toutes les cités grecques du rivage septentrional et occidental de la Mer Noire, intégrées dans le système d'alliances et de coordination économique et militaire constitué par le royaume du Pont, pouvaient offrir à Mithridate une excellente tête de pont pour attaquer les Romains à revers et compromettre dangereusement leur front d'Asie Mineure. C'est ce qui explique aussi l'expédition dans le Pont Occidental de M. Terentius Varro Lucullus des années 73—72. Les traités qu'il a conclus avec les cités pontiques doivent être comptés comme des succès romains du fait que toutes ces villes, arrachées à l'alliance et à l'autorité de Mithridate, entraient en fait dans une véritable subordination à Rome, comme en témoigne le traité conclu avec la ville de Callatis [10]. En réalité, le contrôle romain qui s'exercera dorénavant dans toutes ces villes grecques constituait une base stratégique assurée. Les villes pontiques constituaient, du fait même de cette intégration, le flanc droit d'un front immense qui s'étendait de la Mer Adriatique à la Mer Noire, ayant comme poste de commandement la nouvelle province romaine de la Macédoine.

C'est seulement en tenant compte de ces événements, qui ont eu lieu dès les premières années du règne de Burébista qu'on se rend compte de la signification et de l'ampleur des contre-mesures qu'il a prises. Sa politique envers les cités grecques, d'Olbia jusqu'à Apollonia, signifiait avant tout le démantèlement de l'aile droite du front romain et l'élimination directe de la menace surgie sur le Bas-Danube. Il est significatif pour la manière de procéder de Burébista que la première ville attaquée ait été Olbia, à l'embouchure du Bug. Il est probable qu'Olbia n'avait dans ses murs à cette date aucune garnison romaine. Autrement dit, cela expliquerait justement l'attaque du roi dace qui a eu lieu vers l'an 55 av.n.è. aux dires de Dion

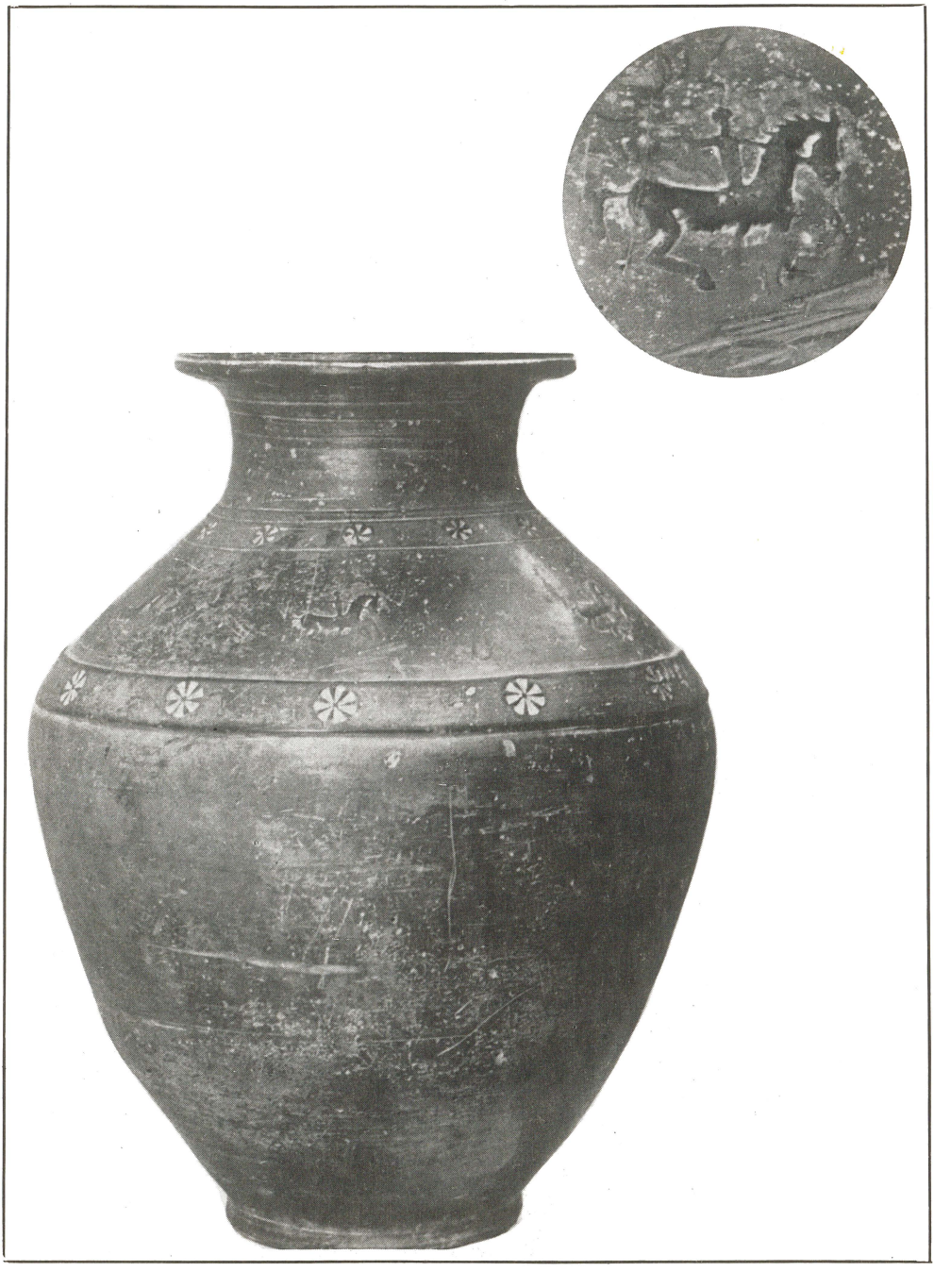
---

[9] C'est aussi le point de vue de J. Carcopino, *Histoire romaine*, vol. II, *César*, Paris, 1936. pp. 698—700.

[10] *Corpus inscriptionum latinarum*, Ier vol., IIe partie, n°. 2676

Rhyton dacique en os (IIIe – IIe s. av.n.è.)
Collection Severeanu

Vase daco-gète de Zimnicea — ensemble et détail
(IVe — Ier s. av.n.è)



Plaque de ceinture de facture daco-gète
découverte à Popeşti-Ilfov (IIe s.av.n.è. — Ier s.n.è.

Hanap gèto-dace en argent (II s.av.n.è.)
Collection Severeanu

Chrysostome [11]. Cette conquête a été suivie de celle de Tyres puis du siège d'Histria. Le fait que ce siège, comme il résulte du décret histrien en l'honneur d'Aristagoras [12], ait duré trois ans, intervalle dans lequel les murailles de la ville ont été détruites, est particulièrement significatif. Il ne s'agissait pas d'une razzia, d'une attaque destinée uniquement à satisfaire le désir d'un succès immédiat et premièrement économique, mais d'une action militaire poursuivie avec ténacité. Le siège n'a été levé qu'après de longs pourparlers. Ce siège, caractérisé dans le texte du décret mentionné comme « le malheur qui a frappé la ville », a signifié pour les Histriens le paiement d'un tribut et l'acceptation de l'autorité de Burébista.

Des actions similaires ont eu lieu simultanément, ou peut-être successivement, à Tomis et Callatis, à Odessos, Messembria et Apollonia. Quelques-unes de ces villes ont essayé de résister. Une inscription de Messembria honorait les stratèges de la ville qui s'étaient distingués dans les combats contre Burébista ; à Tomis la garde a été renforcée de jour et de nuit. Seule la ville de Dionysopolis a réussi, peut-être aussi grâce aux conseils d'Acornion, à sauver sa position, évidemment tout en se soumettant comme les autres à l'autorité du roi dace. En conclusion, les actions militaires de Burébista contre les ports de la Mer Noire faisaient partie du programme de défense de son État face à la progression romaine. La réalisation d'un tel programme stratégique et politique a demandé plusieurs années au bout desquelles une bonne partie du littoral pontique a été soustraite à l'autorité romaine et soumise à celle du roi dace qui, à partir des années 50—48, pouvait estimer détenir une position suffisamment consolidée pour discuter dans des conditions favorables l'équilibre des forces dans les Balkans. Qu'il ait misé sur une éventuelle victoire de Pompée, qui semblait maître de la situation, a été une erreur. Burébista n'était toutefois pas le seul homme qui ait surévalué la capacité militaire de Pompée. Comme ce dernier avait monopolisé pendant deux décennies la direction des affaires de l'État romain, il n'y a pas lieu de s'étonner si le roi dace, comme tant de ses contemporains, a pu croire que la victoire finale serait remportée par le rival de César. Une chose est certaine : c'est que, avec ou sans cette erreur, le programme politique et stratégique du roi dace avait pris vers l'an 48 av.n.è. des proportions considérables, non seulement à la mesure d'une activité lucidement orientée et réalisée avec persévérance, mais aussi à la mesure de réalités politiques majeures, qui embrassaient de fait la problématique de tout le Sud-Est européen.

Il n'est pas exclu, d'autre part, que l'incertitude politique qui a suivi nécessairement la défaite de Pompée et le vide politique résultant de sa disparition brutale aient contribué au réveil de certaines tendances centrifuges qui ont pu se manifester dans les rangs d'une partie de l'aristocratie dace. Le complot dont fut victime le roi dace après l'assassinat de César ne constitue pas un cas isolé dans l'histoire de l'antiquité. Il suffit de rappeler dans cet

---

[11] *Orationes*, XXXVI, 4.
[12] Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecorum*, vol. 3, No. 708.

ordre d'idées le cas de Philippe II de Macédoine. De même que le roi dace, Philippe avait réussi à vaincre la résistance de l'aristocratie illyro-macédonienne, lui imposant une discipline et une subordination politique difficilement supportable. De même que le roi dace, Philippe II de Macédoine avait réussi à constituer un État puissant et centralisé, ce qui ne pouvait qu'irriter certains des principaux représentants de l'aristocratie, accoutumés depuis des siècles à jouer des rôles de premier plan, particulièrement dans les zones périphériques de son État. C'était en réalité un conflit entre les nouvelles traditions politiques et les anciennes, d'autant plus dangereux que, hors de la zone du pouvoir central, l'autorité de ces aristocrates, nécessaires à la nouvelle monarchie, pouvait bénéficier surtout dans les zones périphériques d'une situation économique, politique et militaire privilégiée qui leur revenait en tant que descendants des anciens chefs de tribus. Toutefois, malgré cette fin dramatique, malgré le ralentissement du rythme de développement du nouvel État qui, aux dires des auteurs anciens, s'est démembré en quatre unités plus petites, la tradition de l'État dace de Burébista s'est maintenue jusqu'à ce que, un siècle plus tard, entre 87 et 106 il se reconstitue, dans des frontières plus étroites mais avec une capacité fonctionnelle accrue, par les efforts de Décébale. Les progrès réalisés sur les plans économique, politique et militaire sous Burébista ne pouvaient sans doute pas être effacés. Même après sa fin dramatique et en dépit des tendances centrifuges qui l'avaient causée, l'État dace pourra repartir vers une nouvelle unité, conservant aussi, du moins en partie, sa capacité militaire et politique, soulignée plus d'une fois par les sources historiques contemporaines d'Auguste, Domitien et Trajan. C'est l'époque où s'apprêtait, partant d'autres prémisses et dans un autre contexte historique, le dernier grand chapitre de l'histoire des Daces, celui de la lutte finale, conduite par Décébale, pour l'indépendance de l'État dace, chapitre qu'avait précédé l'ère du grand fondateur, stratège et homme politique qui avait été, entre les ans 82 et 44 av.n.è., Burébista, « le premier et le plus grand des rois de la Thrace et seigneur de tout le territoire de ce côté-ci et de l'autre du fleuve» [13].

EMIL CONDURACHI

[13] Dittenberger, *ibid*

La politique balkanique de Burébista

Les informations que nous possédons sur le roi géto-dace Burébista, bien que numériquement peu nombreuses, sont riches en substance et en implications concernant la politique balkanique au Ier siècle av.n.è.; elles sont fournies par des sources précises et dignes de toute confiance. La première, dans l'ordre chronologique, est un document contemporain de Burébista, le décret en l'honneur d'Acornion, fils de Dionysios, citoyen de la ville de Dionysopolis (Balcic), par lequel le Conseil et le peuple de cette cité récompensent les mérites qu'il a acquis au service du bien public d'une couronne d'or et d'une statue de bronze. L'inscription, gravée sur marbre, a été découverte à la fin du siècle dernier à Balcic et est conservée au Musée National de Sofia. Les actes méritoires d'Acornion y sont présentés par ordre chronologique, la seconde moitié du décret traitant de ses rapports avec Burébista et de l'activité de ce dernier dans les Balkans. Ce document, que nous apprend-il sur Burébista? Que peu de temps auparavant (le décret date de l'année 48 av.n.è., et est antérieur à la bataille de Pharsale du 9 août) il était dévenu le plus grand des rois de Thrace, étendant son autorité sur les terres situées au nord et au sud du Danube. Que Acornion était devenu l'ami fidèle de Burébista — après avoir été en bons termes avec le père d'un basileus dobroudjéen qui avait sa capitale dans une certaine Argedava de la Dobroudja, attestée par une inscription d'époque impériale *(R.R.H.* — XIV, 1975). Qu'il avait donné des conseils à Burébista dans bon nombre de questions importantes. Que son amitié et ses conseils lui avaient valu la bienveillance du roi dace quant aux besoins de la ville. Que Burébista l'avait par la suite désigné comme son ambassadeur auprès de Pompée qu'il rencontre à Héraclée Lyncestis, en Macédoine, et dont il obtient, s'acquittant ainsi avec honneur de la mission qui lui avait été confiée, la bienveillance en faveur du roi, engageant en même temps des négociations au profit de sa propre ville.

La deuxième source est le texte de la *Géographie* de Strabon (VII, 3, 11). Strabon (64 av.n.è. — ante 21) est né à Amasya, dans le royaume du Pont situé sur le littoral méridional de la Mer Noire; il avait donc 16 ans en 48 av.n.è. (année de l'ambassade de Burébista auprès de Pompée et de la défaite de ce dernier à Pharsale) et 20 ans à son arrivée à Rome, en 44 av.n.è., année de la mort de César et de Burébista. C'est donc un témoin conscient de la politique de son temps, et d'autant plus informé sur les événements qui nous intéressent, qu'il appartenait lui-même à la même zone géopolitique. La rédaction de l'ouvrage conservé (la *Géographie)*, pour laquelle il s'est

documenté dans les bibliothèques d'Alexandrie et dans les archives de Rome, a été effectuée, à ce qu'il paraît, dans l'Amasya natale, après l'an 7 av.n.è. Autrement dit, les informations de Strabon sur Burébista, dont il a été le contemporain, sont consignées environ quatre décennies après le moment de pointe de la politique de Burébista dans les Balkans.

Que dit Strabon de Burébista? Que les Gètes étaient épuisés par les guerres lorsqu'il est devenu leur roi. Qu'il a réussi à rétablir leur puissance en les obligeant à des exercices physiques et en leur imposant de renoncer au vin et d'obéir à ses ordres. Qu'il avait acquis, dans un bref délai une large autorité (d'État) en soumettant aux Gètes la plupart de leurs voisins. Qu'il avait franchi le Danube, traversant la Thrace jusqu'en Macédoine et en Illyrie. Qu'il avait décimé les Celtes mêlés aux Thraces et aux Illyriens et qu'il avait anéanti les Boïens, dirigés par Critasiros, et les Taurisques. La dernière information se situe du point de vue chronologique au début du règne de Burébista, et la pénultième (l'envahissement de la Thrace, de la Macédoine et de l'Illyrie), très probablement après 48 av.n.è. (l'année de la défaite de Pompée). Mais pour définir les directions majeures de la politique de Burébista, il convient d'expliquer les relations du roi géto-dace avec les cités grecques du littoral septentrional et occidental de la Mer Noire, en général, et notamment avec celles de la Dobroudja. Ceci est absolument nécessaire car, en corroborant des sources littéraires et des inscriptions qui ne font pas mention du nom du roi géto-dace, on a accrédité, pendant plus d'un demi-siècle d'exégèse historique, l'idée fausse selon laquelle Burébista n'aurait été qu'un barbare destructeur, un guerrier faisant la guerre par amour de la guerre, et, implicitement, dépourvu de vision et de stratégie politiques. Or, les cités pontiques étaient justement celles qui, sans empiéter sur les intérêts, de quelque nature qu'ils fussent, des Géto-Daces, contribuaient substantiellement à leurs échanges commerciaux, des preuves archéologiques relatives à la pénétration des marchandises grecques de toute sorte existant depuis le Ve jusqu'au Ier siècle av.n.è., éparses un peu partout, du Danube jusqu'au nord de la Transylvanie.

À cette fausse image de Burébista a également contribué la mentalité simpliste de ces archéologues qui, n'ayant pas découvert sur le territoire de la Roumanie un Parthénon comme celui d'Athènes, un mausolée comme celui d'Halicarnasse, ou un autel comme celui de Pergame, ont conclu à l'existence d'une proportionnalité entre la capacité de raisonnement des Géto-Daces et l'absence de monuments pareils à ceux mentionnés. Ces historiens ont probablement oublié — ce qu'ils ont appris dès le lycée, dans *De bello gallico* — l'admiration que portait César aux chefs gaulois pour leurs disponibilités politiques. Ainsi, n'ont-ils peut-être pas lu la véhémente invective de Démosthène dans la Ière Philippique, où le roi macédonien était traité, avec jalouse admiration, de « barbare » par les Athéniens qu'il manœuvrait, en fait, à sa guise.

Les actions militaires de Burébista ont eu une solide motivation politique. Ces actions étaient dirigées avant tout contre l'expansion celte vers

les territoires occupés depuis des siècles par les Géto-Daces. Si au IIIe siècle av.n.è. l'expansion celte, ni massive ni organisée militairement, s'était soldée par une rapide assimilation ethnique des groupes celtiques par les Géto-Daces, du temps de Burébista la menace militaire celte périclitait, dans le contexte politique chargé de l'époque, la sécurité même de la partie occidentale du pays. Ce n'est point par hasard que Strabon précise qu'en écrasant les Celtes Boïens (voir plus haut), Burébista a décimé jusqu'aux Celtes mêlés aux Thraces et aux Illyriens. Il est, en fait, question de l'anni-

Monnaie dacique (IVe av.n.è.) avec iconographie autochtone type « Jiblea pandacique » (Trésor de Jiblea-Călimăneşti) — avers et revers

hilation d'un élément hostile qui avait pénétré dans une ambiance ethnique (géto-daco-thraco-illyrienne) traditionnelle. Cette raison, de même que celles que nous allons exposer, fait ressortir de l'analyse objective des documents le caractère de grande personnalité politique de Burébista, profilée sur la toile de fond des événements historiques de son siècle.

Une information de Dion Chrysostome (40 — env. 112 de n.è.) relative à la conquête de la cité d'Olbia (près d'Odessa) et du littoral pontique tout entier jusqu'à Appolonia (Burgas), 150 ans avant l'arrivée de Dion lui-même dans la ville sise aux embouchures du Boug (information insérée dans le discours *Borystenitikos)* a été mise en rapport avec l'activité guerrière de Burébista. Les premiers à avoir fait cette relation ont été G. Dittenberger et V. Latichev commentant certaines inscriptions dont il sera question plus bas. La supposition que Burébista ait détruit les villes pontiques a été transformée en idée historique au moment où les fouilles archéologiques effectuées dans bon nombre de ces cités ont mis au jour des couches successives présentant des traces d'incendie, que l'on peut dater de la fin du IIe jusqu'à la fin du Ier siècle av.n.è. et même plus tard peut-être. Telle étant la situation, on a considéré que le décret concernant un certain Nikeratos *(I.O.S.P.E.*, I. 17) représente une confirmation

des actions militaires contre l'Olbia; de même, ont été considérées des confirmations de la destruction d'Histria, le décret concernant Aristagoras, le fils d'Apaturios *(Syll.*[3], 708) et un catalogue honorifique *(St. Clas,*. IX, 1967, p. 153—166) qui mentionne une « deuxième fondation de la ville » (catalogue dont nous avons prouvé qu'il date de l'époque impériale — *St. Clas.*, X, 1968, p. 375 — c'est-à-dire d'une époque où les cités de la Thrace et de l'Asie Mineure avaient l'habitude d'honorer, en guise de flatterie, du titre de « deuxième fondateur » de leurs villes l'empereur au pouvoir à Rome); comme confirmation de la situation difficile qui régnait à Tomis, une inscription que Dittenberger *(Syll.*[3], 731) met en rapport avec les faits de guerre de Burébista; comme confirmation de la destruction de la ville de Callatis, une épigraphe mentionnant certaines réfections de la cité *(A.E.M.*, VI, 55); comme confirmation des vicissitudes subies par Odessos (Varna), une inscription relative à la consécration des prêtres d'Apollon après leur émigration, dont — selon Latichev *(Syll.*[3], 730 = *I.G.B.*[1], I, 46) — la cause en serait toujours l'attaque de Burébista; comme confirmation des jours difficiles de Messembria, le décret *(I.G.B.*[1], I, 323) qui conserve les noms de trois stratèges s'étant distingués dans la guerre contre Burébista, sans mentionner quelque autre préjudice causé par ce dernier à la ville. *Il nous faut, cependant, souligner qu'aucune des inscriptions citées, aucun autre document épigraphique ou source historique n'affirme que Burébista aurait jamais détruit les cités grecques du nord et de l'ouest du Pont-Euxin.*

Comment doit-on comprendre, à la lumière de ce que nous venons de dire, l'affirmation de Dion? L'appauvrissement des cités grecques était un phénomène chronique, qui rendait sporadique, et souvent impossible, le paiement des subsides aux populations autochtones du hinterland, raison pour laquelle ces dernières ont entrepris des actions contre les cités-ports respectives. D'autre part, Mithridate VI Eupator ayant barré la voie des Sarmates Yazyges vers l'Iran à travers le Caucase, ceux-ci en furent obligés dans les décennies qui s'ensuivirent à se diriger vers l'ouest, et à contourner l'arc carpatique par le nord, pour s'établir finalement entre le Danube et la Tisza, ce déplacement ayant, bien entendu, provoqué à son tour des frictions et des effets secondaires dans l'ethnographie de la zone en question. Ces faits — tout comme d'autres encore inconnus — ont abouti à des conflits aigus entre les cités grecques et les populations de l'intérieur des territoires respectifs, parmi lesquelles les Gètes étaient les plus nombreux. Les recherches soviétiques *(Drevnîe frakiitî . . .)* attestent leur existence au sud de la Russie dès le Ve siècle av.n.è. Il est probable qu'avant et après le moment Burébista, ces Gètes aussi — autres que les Géto-Daces du royaume de Burébista — aient causé, parmi d'autres, les destructions répétées des cités grecques, attestées par l'épigraphie et l'archéologie, et auxquelles (en fait, à une seule d'entre elles) se rapporte Dion.

Si une action d'envergure contre la grécité du Pont s'était vraiment produite, elle aurait eu, certes, un écho dans l'œuvre de Strabon aussi, qui n'aurait pas hésité à la mettre au compte de Burébista si ce dernier en avait été l'auteur. Le décret de Dionysopolis, qui précise clairement qu'Acornion

a obtenu la bienveillance du roi en faveur de la ville, aurait lui aussi mentionné, comme un grand mérite, le fait que, grâce à l'amitié qu'il lui témoignait, Burébista a « épargné » la cité, cependant qu'il en aurait anéanti d'autres tout autour. Il est également significatif que les trois stratèges de Messembria étaient envoyés combattre Burébista quelque part *au loin* de la cité. Qui plus est, un texte d'Appien (IIe siècle) — *Les guerres civiles*, II, 51 — nous présente Pompée rassurant ses adeptes et ses compagnons en affirmant que la population de l'Orient et des contrées du Pont-Euxin, Grecs et Barbares, *sont toutes de son côté, et que les rois de ces derniers, aussi bien les amis des Romains que les siens*, lui fournissent des troupes, des armes, des aliments et toute autre chose dont il aurait besoin. Il aurait été, donc, impossible que, lors de son arrivée en Macédoine, Pompée acceptât l'alliance de Burébista, si ce dernier avait détruit les cités grecques. D'autre part, ces dernières, en dépit des supposées destructions, avaient de quoi aider *effectivement* Pompée et son armée dans la lutte contre César.

Ce qui vient d'être exposé plus haut nous autorise à ne voir dans l'affirmation de Dion qu'un simple topo rhétorique, une hyperbole, d'autant plus que ce rhéteur, après avoir été exilé de Rome par Domitien, en tant qu'impliqué dans une diversion politique antidynastique, était devenu l'ami de Trajan, dont il soutenait par des discours de propagande la campagne en vue de la conquête de la Dacie. Les choses étant telles, le texte de Dion ne peut plus être invoqué comme un argument péremptoire, car il est clair qu'il ne saurait être question d'aucune destruction des villes grecques par Burébista, mais, par contre — comme nous allons le voir plus loin — d'une brève période de calme dont ont bénéficié, au cours de ce siècle troublé, les cités se trouvant sous sa protection.

Afin de comprendre les raisons de la politique balkanique de Burébista, on ne doit considérer son rapprochement de Pompée ni comme une aventure personnelle ni comme une option hasardeuse pour l'un des deux prétendants à la direction des affaires à Rome, et ni même — avec notre optique rétrospective — comme l'appréhension d'une possible conquête de la Dacie par le vainqueur de la Gaule; César projetait de punir les Géto-Daces pour des raisons de prestige personnel et de politique intérieure plus que par la nécessité objective de garantir la sécurité des frontières romaines. Pour une meilleure compréhension des motivations de la politique de Burébista, il s'impose de rappeler les relations séculaires de la Dacie avec les Thraces balkaniques et les Grecs de l'Égée et du Pont-Euxin*, ainsi que

* Un moment important et particulièrement éloquent des relations des Géto-Daces avec les Thraces sud-danubiens et sud-balkaniques ainsi qu'avec le monde grec égéen ou avec les Macédoniens récemment rehellénisés est celui de l'apparition des premières émissions de monnaies en argent au nord du Danube. Le métal employé, le système pondéral auquel ces monnaies s'intégraient, leur iconographie témoignent de leur appartenance économique et culturelle au monde grec, thrace et macédonien et, du coup, de l'état évolué des tribus géto-daces au sein desquelles la monnaie était devenue une nécessité dès la première moitié du IVe siècle av. n. è. Nos recherches (*Numisma*, Madrid, III, n° 54—57, 1962, p. 29—80 = *Apulum*, Alba Iulia, IX, 1971, p. 209—256) ont démontré

l'attitude de Pompée à l'égard de l'Orient romain, à l'égard du monde hellénistique en déclin.

La présence des Romains dans les Balkans, mais aussi en Asie Mineure et en Syrie, présence qui y minait, du point de vue politique et économique, l'hellénisme, eut pour résultat de déstabiliser un ensemble économique reposant sur le libre-échange et sur l'avantage réciproque: une économie où étaient engrenés les cités grecques, les royaumes hellénistiques et les populations non-helléniques d'Asie, du nord de la Mer Noire et des Balkans, auxquels s'ajoute le monde géto-dace, traversé par les routes commerciales et les marchandises des fournisseurs grecs, thraces et, à peine à partir du commencement de notre ère, par l'afflux, timide au début, des produits provenant de l'occident romain (I. Glodariu, *Relații comerciale ale Daciei cu lumea elenistică și romană* — « Relations commerciales de la Dacie avec le monde hellénistique et romain » —, Cluj-Napoca, 1974). La conquête de la Macédoine par les Romains, la déclaration de Délos comme port franc et, plus tard, la reconstruction par César de Corinthe et sa transformation en escale pour les produits de l'Orient (qui, arrivés par voie maritime, s'y arrêtaient pour être ensuite dirigés directement vers l'Italie, abandonnant les routes et les liaisons commerciales de l'Égée et de l'Asie Mineure) ont représenté tout autant de coups portés au commerce grec et aux partenaires séculaires du nord des Balkans et du Pont-Euxin. Ce furent les publicains romains qui pillèrent littéralement l'Orient hellénistique, appauvrissant ainsi la Grèce et s'enrichissant outre mesure. C'est ce qui explique pourquoi Mithridate VI Eupator (contemporain de la première partie du règne de Burébista) est parvenu à coaliser les derniers éclats des mécontentements accumulés depuis des décennies contre la politique économique et fiscale

---

l'existence de trois séries monétaires géto-daces à iconographie autochtone (basée sur le substrat culturel thrace), séries qui ont précédé du point du vue chronologique les imitations d'après les monnaies de Philippe II et d'Alexandre le Grand, et dont des succédanés stylistiques existent jusqu'à la fin du monnayage dace (début du Ier siècle av. n.è.). L'emploi de la monnaie par les populations géto-daces dès une époque précoce est confirmé par la découverte de quelques trésors de pièces de bronze datant du règne de Philippe II, leur circulation au nord du Danube étant éloquente pour ce qui est de l'utilisation des monnaies, fussent-elles de petite valeur, dans les échanges commerciaux effectués dans cette zone.

C'est un fait connu qu'Alexandre le Grand, dès son avènement, a mis en circulation sur le « marché » nord-balkanique un grand nombre de tétradrachmes d'argent frappées par son père (Philippe II) et ayant deux grammes de moins que celles de ses propres émissions, et qu'il a continué d'émettre, à l'intention de cette même clientèle nord-thrace, des monnaies posthumes de type PhilippeII. Des mines de la Macédoine et de celles du sud de la Thrace l'on extrayait d'importantes quantités d'argent. Avant même que ces mines passent sous le contrôle des rois macédoniens, elles fournissaient de l'argent aux tribus thraces et thraco-gètes du nord des Balkans et du Danube. La Dacie était riche en or et pauvre en argent (la première exploitation, à Baia Mare, date du Moyen-Âge et la production de la Roumanie en 1938 en était de 20 tonnes environ, obtenues également par des procédés chimiques, bien au-dessous de la quantité livrée par les mines de Laurion, en Attique, au Ve siècle av.n.è.). D'autre part, on n'a pas connaissance d'émissions de monnaies en or en Dacie (à l'exception d'une seule, frappée, peut-être, justement par les successeurs de Burébista, soit parce que l'argent y manquait, soit — comme l'indique

de Rome en Orient. Le phénomène Mithridate a eu une signification à part pour les Hellènes et les non Hellènes des Balkans et de l'Asie Mineure. La défaite de celui-ci a également conduit à la liquidation des causes qui avaient déterminé la prolifération de la révolte dirigée par le monarque du Pont, révolte à laquelle la ville d'Athènes avait elle-même adhéré, frappant des monnaies à l'effigie de ce roi, ce pourquoi Sylla lui infligea une sévère punition.

Après avoir, en 67 av.n.è., nettoyé les mers de pirates, Pompée se voit offrir le commandement suprême en Orient (66—62 av.n.è.). Il anéantit la dernière résistance de Mithridate, réorganise les provinces, remet les dettes, exempte d'impôts pour plusieurs années les villes appauvries, fonde de nouvelles cités et s'attire la sympathie des rois locaux et des masses autochtones. C'est toujours cette sage politique qui — après le triste épisode de 62—61 av.n.è., des nombreux abus commis par Caius Antonius Hybrida, le proconsul de la Macédoine, au détriment des citoyens de la côte occidentale de la Mer Noire, abus qui provoquèrent la révolte de ces derniers contre le proconsul — a conduit à l'alliance ou au renforcement de l'alliance des villes riveraines du Pont-Euxin avec Rome (en ce sens, le traité entre Rome et Callatis — « *Dacia* », 3—4, 1927—1932 — ne pouvait être une exception, tout comme les bonnes relations de Burébista avec Dionysopolis ne constituaient point un cas particulier).

Pompée projetait le redressement économique de l'Orient hellénistique. Selon sa conception, ce dernier devait cesser d'être un domaine du pillage des Italiques et redevenir une force productive, une composante de la puissance romaine. « Depuis la Thrace jusqu'au Caucase — dit Ronald Syme (*The Roman Revolution*, Oxford, 1956, p. 30) — et jusqu'en Égypte, les contrées de l'Orient reconnaissaient son autorité. » *Voilà pourquoi Burébista*

---

l'iconographie de l'avers et de l'envers ainsi que le poids des pièces — pour se rapprocher des monnaies républicaines romaines d'or). L'or y était un monopole royal (nous rappelons la riche vaisselle d'or et d'argent dans laquelle le roi Dromichaites avait régalé Lysimaque — Diodor de Sicile, Ier siècle av. n. è., *Biblioteca istorică*, XXI, 12, 5). À cause de ses guerres et de sa politique d'hégémonie, Philippe II avait vidé la trésorerie. Son fils, Alexandre, commence la campagne contre la Perse avec 70 talents d'or (environ 1750 kg), somme infime par rapport à l'envergure de l'action, et qu'il avait réussi à amasser grâce à la politique monétaire mentionnée. Il est donc fort probable qu'une partie de cet or (les filons aurifères de la Macédoine et de la Thrace alors sous l'autorité de la Macédoine étant épuisés à l'époque) provienne de la Dacie (dont l'or parvenait à l'époque du bronze jusqu'à Mycènes, comme on le voit dans les analyses de O. Davies effectuées dès les années 30 de notre siècle) en échange de certaines quantités d'argent sous forme de monnaies de type Philippe II ou même de lingots (Arrien — IIe siècle — nous parle du commerce intense, à l'époque, entre le sud et le nord thrace, lorsqu'il raconte la traversée des Balkans par Alexandre, lors de son expédition contre les Triballes et les Gètes — *Anabasis*, I, 3—4).

L'économie gréco-macédonienne et thrace avait pour étalon monétaire l'argent. Les monnaies d'or y étaient, jusqu'à Philippe II et Alexandre, rares. Les émissions macédoniennes de monnaies en or étaient destinées à la lutte économique et militaire contre la Perse qui avait pour étalon monétaire et économique l'or (les dariques persanes avaient depuis longtemps facilité l'immixtion de l'empire dans les affaires politiques des cités grecques). Le fait que les Géto-Daces appréciaient l'argent et qu'ils l'employaient comme unique métal monétaire, sans en avoir sur leur territoire, prouve leur appartenance économique au monde thrace et égéen. Les tribus celtes voisines des Géto-Daces émet-

voyait dans la politique de Pompée, auquel il avait donné son appui, la possibilité de réactiver les relations traditionnelles d'échanges dans un monde exempt d'hostilité, où devait être restaurés les rapports pacifiques naturels entre partenaires.

La politique balkanique de Burébista, *politique d'entente et de bon voisinage avec tous les facteurs de la zone* (villes grecques, tribus thraces, éléments romains ouverts à la vision réaliste de Pompée) s'est heurtée à la résistance de ceux des Thraces de l'ouest de la péninsule, qui, pour des raisons souvent personnelles de leurs chefs, se traînaient à la remorque de la politique dictatoriale de César. Comme nous l'avons déjà dit plus haut, cette politique de Burébista n'était pas simplement une aventure du roi géto-dace, mais s'inscrivait dans la ligne des intérêts économiques et diplomatiques des tribus géto-daces, intérêts qui dataient déjà de la première moitié du IVe siècle av.n.è. Que telle était la situation est prouvé du fait que *l'orientation politique des Géto-Daces demeure la même après la mort de Burébista.* Dans le conflit qui se déroulait cette fois-ci entre Octavien et Marc Antoine (soutenu, à son tour, par la partie orientale du monde romain), les Géto-Daces se rangèrent du côté de celui qui devait être vaincu à Actium. Face à un pouvoir militaire agressif comme celui de la Rome gouvernée par César et pacifiée par Octavien, Burébista ainsi que les Géto-Daces qui lui ont suivi ne pouvait adopter qu'une attitude de résistance ferme afin de sauvegarder leur liberté, combattant le vainqueur de la Gaule aux côtés de son adversaire qui, par tout ce qu'il avait réalisé, symbolisait un *modus vivendi* en accord avec les intérêts économiques et politiques des tribus géto-daces.

Qu-est-ce que Pompée aurait demandé à Burébista? Tout d'abord, ce dont il avait un besoin urgent (et que mentionne Appien): des soutiens de toute sorte et en premier le concours armé, car la bravoure et le potentiel

---

taient en égale mesure des monnaies d'or et d'argent; mais ces Celtes tenaient à une autre sphère économique et culturelle, éminemment continentale. Qu'il en est ainsi, dès la première moitié du IVe siècle av.n.è., lorsque les Géto-Daces commencent à émettre des monnaies à iconographie propre grâce à leurs étroits rapports avec le sud, et sans y être poussés par le voisinage des Celtes qui, eux, n'émettent des monnaies propres qu'à partir du IIIe siècle av.n.è., que l'argent monétaire venait de Macédoine et de Thrace, en échange des produits naturels spécifiques de l'endroit (bois, fourrures, miel, cire, céréales — pour ce qui était de la Plaine du Danube — et, peut-être, aussi de l'or de Transylvanie) nous le prouve, en dehors des faits mentionnés plus haut, *la soudaine diminution du pourcentage de ce métal (l'argent) dans les monnaies géto-daces dès que les légions romaines eurent conquis la Macédoine (au milieu du IIe siècle av.n.è.) et se mirent à exercer le contrôle des mines d'argent du sud de la Thrace.* La pénurie locale d'argent, greffée sur la rareté des métaux précieux au cours des deux derniers siècles de la période hellénistique (IIe — Ier siècle av.n.e.), était devenue si grande que l'on trouve, dans de nombreux trésors de l'extérieur et de l'intérieur de l'arc carpatique, d'importantes quantités d'imitations de monnaies thasiennes tardives, provenues, très probablement, des zones avoisinant les exploitations d'argent des Balkans (qui n'étaient pas encore tombées sous la domination romaine), cependant que les émissions daces de la fin du IIe et du début du Ier siècle av.n.è. (les deux derniers, d'ailleurs) étaient de bronze argenté. Nous avons par là la preuve péremptoire de l'isolement de la Dacie par suite de la dissolution, comme une conséquence de la pénétration romaine, de ses relations fondamentales avec le monde gréco-thraco-macédonien.

militaire humain des Géto-Daces étaient considérables. Si la bataille de Pharsale avait eu une autre issue, peut-être que Pompée aurait confié à son allié la liquidation de l'état de perpétuelle belligérance des tribus de Thraces guerriers des Balkans, également embarrassant pour les cités grecques, pour les Thraces pacifiques des plaines du nord et du sud de ces montagnes et pour Pompée lui-même, sous le rapport de la politique globale qu'il projetait de promouvoir dans les Balkans et dans l'Asie Mineure. C'est vraisemblablement la précipitation des événements qui a empêché ce programme de prendre corps.

L'alliance de Burébista avec Pompée, d'une part, l'entente entre le roi géto-dace et les cités pontiques ainsi que la protection qu'il leur aurait accordée, d'une autre, constituent les preuves d'une diplomatie perspicace et conséquente. Partant de ces thèses, nous sommes à même de constater qu'il nous est possible de fournir plus d'explications que nous ne le soupçonnions sur Burébista et l'époque de son apogée politique, les actions du roi géto-dace acquérant, sous cet angle de vue, une signification plus réaliste et plus logique. Nous constatons, en même temps, que l'aspect dominant et, du coup, le plus intéressant de sa personnalité n'est pas celui de guerrier, mais principalement celui d'artisan d'une politique de sagesse.

Les raisons de la politique balkanique de Burébista étaient complexes et elles tenaient à une ligne traditionnelle et non pas à des conjectures d'un moment. C'est pourquoi nous pensons qu'il est possible de le considérer, dans ce coin du monde, en tant que la *première figure symbolique de la continuité d'une mentalité politique ferme et, à la fois, équilibrée, flexible, réceptive et constructive.*

MIHAI GRAMATOPOL

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

A.E.M. = Archäologisch-epigraphische Mitteilungen, Vienne
Dacia = Dacia. Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie, Bucarest
Drevnie frakiiti = *Drevnie frakiiti v severnom Pricernomorie*, Moscou, 1969
I.G.B.[1] = G. Mihailov, *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, vol. I—IV, Sofia, 1956
I.O.S.P.E. = V. V. Latichev, *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini*, vol. I—IV, Saint-Pétersbourg, 1885—1901
R.R.H. = Revue roumaine d'histoire, Bucarest
St. Clas. = Studii clasice, Bucarest
Syll.[3] = G. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum graecarum*, IIIe édition, 1917

Les monuments de la genèse du peuple roumain: la Colonne trajane et le Trophée d'Adamclisi

Les guerres daciques de Trajan des années 101—102 et 105—106, terminées par la victoire définitive de l'empereur romain et par la transformation d'une partie de la Dacie en province romaine, présentent une importance historique majeure aussi bien dans la perspective générale de l'empire romain, qui a résolu par ce succès un problème vital en consolidant sa défense dans la partie la plus exposée de sa frontière danubienne, que du point de vue particulier de l'histoire du peuple roumain, né de la fusion des civilisations dace et romaine. Toutefois, en dépit de leur importance insigne, ces guerres sont trop peu connues, les sources écrites qui en parlent ne subsistant qu'en petit nombre, fragmentaires, comportant de grandes lacunes. De l'abondante littérature ancienne qu'ont inspirée ces actions épiques il ne subsiste même pas les commentaires rédigés par Trajan lui-même. La seule source littéraire d'une certaine ampleur que puisse consulter à leur sujet l'historien actuel est l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, écrite en grec, mais là encore la malchance a voulu que de cette œuvre écrite plus d'un siècle après Trajan, ce soit justement le livre LXVIII, celui qui traitait du règne de cet empereur, qui ne subsiste qu'en un résumé obscur dû au moine byzantin Xiphilinos du XIe siècle. Les passages sauvés par ce dernier sont tellement brefs, décousus, d'un choix si arbitraire, qu'en se fondant uniquement sur eux on ne peut obtenir qu'une idée fort vague sur les événements en question.

Par bonheur, la pénurie des informations écrites est largement compensée par l'abondance des vestiges archéologiques, en premier lieu par deux monuments imposants érigés par Trajan justement à la gloire de ses guerres contre les Daces. Il s'agit de la *Colonne trajane* de Rome et du *Trophée d'Adamclisi* en Dobroudja.

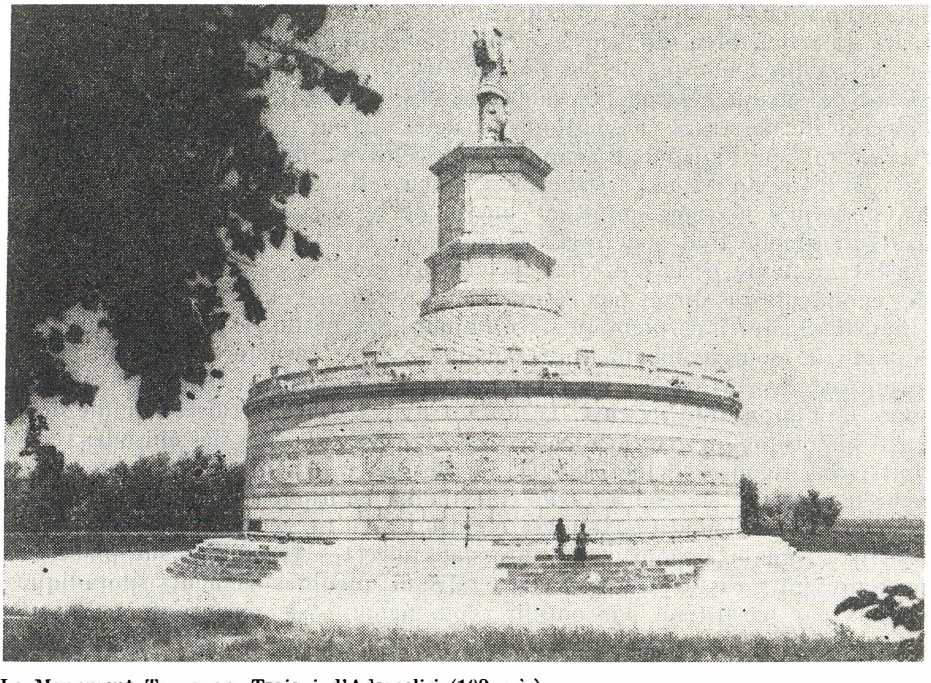
La *Colonne trajane*, haute d'environ 40 m, ayant un diamètre moyen de 3,50 m, élevée en l'an 113 au milieu du Forum de Trajan, est ornée d'un relief représentant le déroulement des deux guerres de Trajan contre les Daces. Le relief narratif a été conçu sous la forme d'une bande continue, large d'environ 1 m et longue de 200 m qui s'enroule en spirale autour de la Colonne. L'action est divisée en 155 scènes dont une série de 77 est attribuée à chacune des guerres, les deux séries étant séparées par une scène

allégorique où la Victoire inscrit sur un bouclier la gloire de l'empereur. L'art du relief, bien que non exempt de certains signes de décadence, n'en est pas moins remarquable par l'originalité du genre, la composition harmonieuse de chaque épisode, la noblesse des figures, le soin de l'exécution, l'ingéniosité des trucs conventionnels, mais surtout par le caractère réaliste et sincère, spécifiquement romain, des scènes et des figures représentées.

Il est certain que l'artiste qui a conçu cette grande « fresque » sculptée n'a visé qu'à la représentation concise de la vérité historique à laquelle il a subordonné tout souci artistique. D'ailleurs, le relief reproduisait fidèlement un texte écrit qui, dans la circonstance, ne pouvait être que celui des commentaires dictés par l'empereur. La colonne constitue donc un riche album d'illustrations pour un livre aujourd'hui perdu. D'où sa valeur inestimable de source documentaire, mais aussi le caractère énigmatique de la plupart de ses scènes qui se laissent fort difficilement déchiffrer en l'absence de l'appui de l'écriture. Il ne faut d'autre part l'utiliser comme document historique qu'avec prudence car, si l'ordre et le sens des épisodes reproduits sont rigoureusement exacts, on ne pourrait soutenir la même chose pour les détails tels que les armes, les maisons, les costumes, les types ethniques, les particularités topographiques, dont la véracité semble inégale. L'artiste romain, dépourvu d'impressions directes, recueillies sur place, n'a pu représenter ces détails qu'en généralisant quelques éléments sporadiques, connus par hasard ou par ouï-dire, ou même — en recourant à la pure imagination.

Le déchiffrement du relief qui revêt la colonne a fait de grands progrès dans les parties où on a pu établir un certain rapport avec les rares informations qui nous restent encore des auteurs de l'antiquité, spécialement dans les scènes concernant la première guerre dacique. Un premier pas vers la formation d'une idée juste sur cette guerre a été fait quand l'analyse des scènes représentées a révélé que cette guerre a comporté trois campagnes et quand on a constaté au moyen de quelques brèves indications des chroniques anciennes que l'une de ces campagnes s'est déroulée dans la région du Bas-Danube, en Mésie Inférieure, non seulement contre les Daces mais aussi contre des « Scythes » ou des « Sarmates », noms collectifs à signification géographique attribués à des populations habitant au nord et à l'est de la Dacie. Cette constatation est devenue une certitude après la découverte du *Trophée d'Adamclisi* qui a ouvert la voie à des interprétations fructueuses pour la reconstitution de toutes les phases des guerres daciques. Le premier qui ait eu une vision juste de la place qui revient au Trophée dans ce développement a été l'archéologue roumain Teohari Antonescu (1866—1910) après qu'il eut rectifié les premières conjectures de Grigore Tocilescu et d'Otto Benndorf, les explorateurs du monument.

Situé à quelques 60 km sud-ouest de Constanța, au bord de la commune d'Adamclisi, ce monument se présentait jusqu'à ces dernières années (quand il a été reconstitué dans sa forme ancienne avec de nouveaux matériaux) comme une ruine cylindrique massive haute de près de 12 m, ayant un diamètre de 30 m et constituée d'un massif en blocage lié d'un mortier dur.



Le Monument Tropaeum Traiani d'Adamclisi (109 n.è.)
(reconstitution)

À l'origine, ce noyau était revêtu de grands blocs de calcaire, travaillés, dont il ne reste aujourd'hui que les degrés de la base. Le reste des blocs, dont beaucoup étaient sculptés, s'est effondré au cours des siècles, les uns étant dispersés ou détruits par les habitants cependant que la plupart ont été sauvés grâce à la terre qui les avait recouverts et ont été retrouvés, à l'occasion des fouilles exécutées par Grigore Tocilescu en 1882—1894, autour du monument ruiné. C'est alors qu'on a découvert aussi les restes d'une inscription monumentale d'où il ressort que le monument représentait un trophée élevé par l'empereur Trajan en l'an 109 en souvenir d'une victoire remportée au cours des guerres pour la conquête de la Dacie. Le collaborateur de l'archéologue roumain, l'architecte viennois Georg Niemann, ayant étudié minutieusement les vestiges découverts, a produit une première reconstitution de la forme antique du monument à laquelle les études ultérieures n'ont plus apporté que des modifications de détail Le monument présentait à l'origine une hauteur de 39 m environ. La partie inférieure consistait en un corps cylindrique posé sur un socle en gradins, correspondant aux vestiges actuels. À mi-hauteur, le corps cylindrique portait une bande de 54 métopes (dont il existe encore 49), encadrées d'ornements à motif végétal et représentant en relief des scénes de combat. Au-dessus de la corniche, 26 merlons (23 encore existants) sculptés de figures de pri-

sonniers. Le corps cylindrique était surmonté d'une couverture tronconique, haute de 6 m, constituée d'écailles de pierre et au sommet de laquelle s'élevait un piédestal hexagonal, haut de 11 m environ et portant sur ses faces l'inscription mentionnée. Ce piédestal supportait, enfin, le trophée proprement dit, formé d'énormes blocs sculptés en façon de tronc d'arbre revêtu des armes prises aux vaincus. À la base de ce trophée se trouvaient trois statues colossales de captifs les mains attachées derrière le dos. On a récemment procédé, pour la protection du noyau de béton qui s'effritait continuellement par suite de sa structure friable, à une restauration de la forme antique du monument, en pierre artificielle, sur un squelette en poteaux et poutres d'acier, le tout habillant complètement la ruine authentique, mais avec des dispositifs permettant d'y accéder pour l'examiner. Les blocs sculptés originaux sont exposés, avec un grand soin pour leur conservation, dans un vaste musée spécialement construit à proximité.

De tous les éléments découverts, ce sont les métopes et les merlons à figures qui présentent le plus grand intérêt. Il est vrai que, contrastant avec l'architecture raffinée et originale du monument, ces sculptures dénotent une exécution primitive, fort loin des qualités remarquables du relief de la Colonne trajane. Ce sont les œuvres modestes de tailleurs de pierre recrutés dans la région. Ces sculpteurs rustiques, quoique manquant de technique, ont su donner à leurs naïves productions une vérité et un vigoureux dynamisme qui en font des exemples marquants de l'art provincial romain. La valeur documentaire de ces sculptures est d'autant plus grande que leurs auteurs, à la différence des artistes raffinés auxquels nous devons la Colonne de Rome, connaissaient directement les détails qu'ils essayaient de rendre. Nous trouvons particulièrement intéressants les renseignements qu'elles nous donnent sur les types éthnographiques des adversaires de Rome, caractérisés avec précision par leur aspect, leurs expressions, attitudes, costumes et armes. On distingue quatre types: 1) les *Daces*, assez semblables à ceux de la Colonne, mais sans boucliers et combattant avec un grand sabre en forme de faux, manié à deux mains, particularité qui dénote leur provenance d'une autre région que celle des Daces de Décébale, représentés sur la Colonne armés d'un bouclier et d'un coutelas en forme de serpe manié d'une seule main; 2) les *Sarmates*, vêtus d'un manteau de bure ouvert sur le devant; 3) les *Germains* qui combattaient avec la lance et le glaive, se portégeaient avec des boucliers et se particularisaient par la nudité du tronc et les cheveux noués en chignon au dessus d'une tempe; 4) un type hybride, portant la calotte des *piléates* daces, combattant comme eux avec une immense faux et sans bouclier, mais ayant le torse nu comme les Germains. Toutes ces populations coalisées provenaient de la région des Carpates septentrionales, la seule où elles pouvaient toutes se rencontrer, et elles sont souvent désignées collectivement par le vocable de « sarmatiques ».

Les Germains des sculptures d'Adamclisi ne peuvent être des Bastarnes, comme on l'a cru en raison d'une conjecture sans fondement, mais des *Bures*, une population du nord de la Dacie, dont un passage de Dion Cassius laisse entendre qu'ils ont eu un rôle principaal parmi les alliés

de Décébale dans sa première guerre contre Trajan, et dont Tacite, contemporain de ces événements, dit catégoriquement qu'ils étaient d'origine suève et que les Suèves se distinguaient des autres Germains justement par un nœud capillaire comme celui que l'on voit aux figures d'Adamclisi.

À la lumière de la corrélation entre les deux monuments — la Colonne de Rome et le Trophée d'Adamclisi — et de leurs concordances avec les informations écrites, les données de la première guerre dacique se présentent à nous tout autrement qu'on ne les avait supposées jusqu'à présent. Le théâtre des opérations a été bien plus vaste et leur déroulement bien plus ample et plus tumultueux, l'initiative appartenant presque toujours à Décébale, dont le talent stratégique s'est révélé à l'occasion de cette guerre comme tout à fait exceptionnel.

Quelle était la situation du roi dace à la veille de la guerre? Comme suite de la paix conclue avec Domitien en l'an 89, il était devenu un client stipendié de l'empire romain. Satisfait des subsides considérables qu'il recevait et, d'autre part, étroitement surveillé par les forces romaines du Danube, il avait fidèlement respecté cette paix pendant douze ans. Les progrès sensibles de sa puissance ne manquaient pas toutefois d'inquiéter les Romains, qui voyaient d'autre part dans les subsides qu'ils payaient un tribut humiliant, circonstances qui ont déterminé Trajan, dès son accesion au trône, à préparer une guerre qui mette fin à l'État dace. Décébale n'ignorait ni ces intentions, ni la disproportion entre ses forces limitées et l'armée considérable que l'empereur concentrait contre lui. Pour faire face au danger, il avait besoin d'alliés, mais ses efforts pour s'en faire se sont heurtés à la vigilance diplomatique des Romains qui se sont assurés presque partout de la neutrailité de leurs voisins.

La seule direction où le roi dace pouvait trouver des populations exemptes de toute pression romaine était du côté des Carpates septentrionales, où les tribus daces des Carpes, Costoboques, etc. rencontraient les Sarmates des aires actuelles de la Galicie et de la Haute Moldavie et les Bures de la famille suève établis en Slovaquie et dans le Maramureş. Décébale a pu les attirer par la gloire des succès remportés naguère sur les armées de Domitien. Il ne lui restait qu'à les employer de la manière la plus efficace, dans le cadre d'un plan si vaste et si audacieux qu'il surprenne totalement l'empereur et exploite justement le sentiment de sécurité que donnait à ce dernier la supériorité écrasante de ses forces. Il pouvait compter que Trajan, à la recherche d'un succès foudroyant et catégorique, marcherait avec toute son armée sur Sarmizegetusa, dans les Monts d'Orăştie, par la voie la plus courte, par le Banat et le pays du Haţeg. Le plan dace était justement de l'encourager dans cette intention et le faire s'engager au plus profond des Monts de Transylvanie pour que, au moment opportun, Décébale lance avec ses alliés du nord une diversion à travers la Mésie Inférieure, coupant les communications de l'armée romaine avec l'intérieur de l'empire et la saisissant entre deux fronts. Le résultat devait être une dispersion et un affaiblissement des forces romaines, avec la perspective d'un désastre sans précédent pour les Romains. Le moment attendu était le fort de l'hiver, quand le Danube gelé pouvait

être facilement traversé par les alliés venus du nord, tout en immobilisant la flotte de Trajan, le seul moyen dont il disposait pour des manœuvres rapides sur les lignes intérieures. Il fallait encore pour que le plan réussisse gagner du temps jusqu'au moment de l'exécution, garder le secret, dissimuler les mouvements coordonnés à distance de tant de forces hétérogènes opérant sur un espace immense. Il fallait encore la rapidité et la ponctualité de l'exécution. Le plan, digne par sa conception du talent des plus illustres stratèges de l'antiquité, a été exécuté exactement dans tout ce qui dépendait de la capacité militaire et de la sagacité psychologique du roi dace ou de la valeur des forces qu'il conduisait ou avec lesquelles il collaborait. Si le plan a finalement échoué, cela n'est dû qu'à des éléments impondérables. Mais suivons plutôt le cours des actions telles qu'elles apparaissent sur la Colonne.

Nous y voyons d'abord les troupes romaines traversant le Danube pendant l'été de l'année 101 sur deux ponts de bateaux, symbolisant deux armées qui, contournant les extrémités du défilé de Cazane, venaient: l'une de l'ouest, accompagnée de la flotte pannonique et pénétrant dans le Banat par Lederata (Ramna), Arcidava (Vărădia), Berzobis (Berzovia), Aizis (Firling), l'autre de l'est, assistée par la flotte mésique et marchant par Drobeta (aujourd'hui Drobeta-Turnu Severin), Dierna (Orşova), Ad Mediam (Mehadia), pour se joindre à la première à Tibiscum. Jusqu'à ce moment les Romains n'ont encore rencontré aucune force dace. Les scènes de la Colonne sont consacrées à des représentations de marches, de cérémonies, de constructions de routes et de camps. Le premier adversaire qui apparaît est l'envoyé des Bures, porteur du message écrit sur un champignon dont parle Dion Cassius et qui est aussi représenté sur la Colonne. Le message qu'il a présenté — comme le précise cet auteur — était rédigé sur un ton d'une insolence voulue — « Les Bures et les autres alliés conseillent à Trajan de rebrousser chemin et de faire la paix » — dans l'intention délibérée d'offenser l'empereur et de le déterminer à avancer sans hésitation.

La défense de la terre dace par le roi Décébale et son peuple a été un hymne d'amour, comme il y en a peu à avoir été élevés par les peuples à leur pays menacé.

VASILE PÂRVAN
(1882—1927)

Trajan s'engage dans le défilé de la Bistra avec toutes les forces dont il disposait sur les lieux. Décébale lui oppose une première résistance à Tapae, la partie la plus étroite du passage, à la limite entre le Banat et la Transylvanie. La bataille est rude mais non de grandes proportions. Du côté des Romains les troupes auxiliaires y participent seules car les légions, gardées en réserve, n'ont plus eu à intervenir. L'image allégorique de Jupiter Tonnans frappant les Daces et foudroyant un de leurs jeunes chefs signifie qu'un violent orage déchaîné pendant le combat a favorisé les Romains. Les Daces, vaincus plutôt par les éléments et par leur découragement superstitieux, rompent le combat et se retirent en bon ordre. Trajan, satisfait d'avoir pu

forcer la porte de la Dacie, les poursuit à travers la dépression de Haţeg et pénètre dans le massif d'Orăştie jusqu'à proximité des châteaux voisins de Sarmizegetusa Regia. On peut voir sur les remparts de l'un d'eux les trophées provenant de la désastreuse défaite de Cornelius Fuscus et non restitués à Domitien. La honte subie par les Romains est maintenant lavée. Les Romains avancent continuellement sans s'imaginer qu'ils se conforment pas à pas au plan conçu par Décébale qui, les attirant de plus en plus loin de leurs bases, cherchait en même temps à retarder leur marche par des actions de harcèlement, par la destruction des ressources de ravitaillement et par des offres de pourparlers. À un moment donné, Trajan se trouve en présence d'une délégation de Germains ayant le même aspect que ceux d'Adamclisi, accompagnés de cavaliers sarmates. Ce sont les Bures et leurs alliés, les auteurs du message précité, qui se présentent cette fois directement pour renouveler leurs prétentions. L'empereur repousse leur démarche, estimant que ces guerriers du nord de la Dacie ne pourraient l'attaquer de flanc mais, tout au plus, s'adjoindre aux défenseurs de Sarmizegetusa, ce qui n'est pas de nature à l'inquiéter. D'autre part, une vaste action de diversion qu'ils entreprendraient en coalition avec d'autres populations, traversant tant de montagnes jusqu'en Moldavie et parvenant en organisation compacte jusqu'en Dobroudja et jusqu'aux Balkans devait lui sembler inconcevable. De plus, il était convaincu qu'il allait en finir bientôt avec Décébale, éliminant du même coup la menace qu'il personnifiait. Trajan ne voyait dans la députation buro-sarmate qu'un essai d'intimidation de la part de Décébale dans le but de diminuer la pression romaine et d'obtenir un répit. Sa conviction de la situation critique du roi dace et de son besoin de gagner du temps n'a pu qu'augmenter quand il a vu se présenter une ambassade pour demander la paix, envoyée cette fois par le roi lui-même mais constituée uniquement d'hommes du commun, *comati* (ou *capillati)*, sans responsabilités politiques. La demande de paix, dont l'insincérité était évidente, fut refusée et l'offensive romaine reprise avec une énergie accrue. Le général romain Liberius Maximus, gouverneur de la Mésie Inférieure, qui accompagnait Trajan, surprend une forteresse importante, peut-être celle de Piatra Roşie, où il capture la propre sœur de Décébale. Nous voyons l'empereur romain l'invitant d'un geste déférent sur le chemin de la captivité. Elle constituait un gage important, destiné finalement à peser lourd sur la politique du roi dace.

Ce dernier était toutefois décidé à supporter provisoirement n'importe quel sacrifice en attendant le grand moment de son plan qui s'approchait rapidement. L'hiver vint enfin. Trajan dut interrompre les opérations sans avoir obtenu un résultat décisif. Ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver pleinement le sentiment de la victoire: il se trouvait avec toutes ses forces au cœur du pays ennemi, tout près de Sarmizegetusa Regia, et il pouvait espérer à bon droit la conquérir rapidement au printemps avec ses troupes reposées et finir la guerre du même coup. Soudain, au milieu de l'hiver, il fut réveillé de ces beaux rêves par la nouvelle surprenante que, loin de ses forces, aussi loin que l'est de la Mésie Inférieure, des masses considérables

de Sarmates, de Bures et de Daces septentrionaux (justement ceux des alliés de Décébale qu'il avait cru être restés dans les montagnes de la Transylvanie) avaient passé le Danube et assaillaient les faibles garnisons romaines laissées sur la rive droite du fleuve, dévastaient la Dobroudja et le reste de la province tandis que bon nombre d'entre eux se dirigeaient vers les Balkans. La nouvelle tomba comme un coup de tonnerre. C'est à peine alors que Trajan se rendit compte combien grave était la signification des menaces buro-sarmates. Ce qu'il avait pris pour une marche triomphale dans le cœur de la Dacie se révélait être au contraire un engagement imprudent dans le piège tendu par son habile adversaire qui, en fait, avait su conserver tout le temps l'initiative stratégique.

Le dispositif de guerre romain, si longuement ét si minutieusement préparé, était devenu inopérant. Il ne restait plus à l'empereur qu'à l'adapter d'urgence à la nouvelle situation. Il laisse en Dacie les forces nécessaires pour maintenir les positions conquises et se dirige en hâte avec le gros de l'armée vers Drobeta où l'attendait la flotte fluviale. Sa chance a voulu qu'en cette année-là, le gel, le principal élément duquel dépendait la réussite

Scène de combat entre les Daces et les Romains représentée sur la Colonne Trajane

du plan de Décébale, n'ait pas été aussi rigoureux que de coutume. La clémence de l'hiver, si inopportune pour le roi dace, est décelable dans la scène de la Colonne montrant les Daces et les Sarmates traversant le Danube dans des conditions désastreuses. La glace, trop mince, s'est brisée sous le poids de leur cavalerie; les uns se débattent dans les flots ou même disparaissent sous l'eau, d'autres parviennent à la rive épuisés. Pourtant le plus grand nombre réussit quand même à passer et on les voit attaquer un camp romain dont les défenseurs leur résistent héroïquement.

Plus loin, la sculpture de la Colonne présente Trajan en train de s'embarquer à Drobeta, puis les bateaux chargés de troupes, de chevaux et de matériaux flottant sur un Danube dégagé de glaces et, enfin, le débarquement dans un port de la Mésie Inférieure, probablement afférent au camp de légion de Novae Svistov. Sans perdre un instant, l'empereur s'avance à cheval dans l'intérieur de la province, à la tête de ses troupes de cavalerie auxiliaire, prenant contact avec les cavaliers sarmates cataphractaires qu'il met en pièces. Il se précipite ensuite avec toutes ses troupes vers le col de Chipka, réussissant à rattrap er une importante armée dace qui s'avançait vers ce principal passage du Balkan avec l'intention de pénétrer vers le sud, armée qu'il attaque pendant la nuit (action rendue par l'image allégorique de Séléné et par celle des Daces dormant). Les Daces et leurs alliés combattent avec l'énergie du désespoir mais finissent par être vaincus. Nous voyons ensuite les Daces qui s'étaient sauvés du désastre faisant leur soumission à l'empereur avec leurs familles. Les légionnaires sont montrés sur le lieu de leur victoire en train de construire la cité de *Nicopolis ad Istrum* afin de couvrir à l'avenir cette position importante. L'une des principales liaisons de l'armée de Trajan avec l'intérieur de l'empire, la grande voie conduisant de Singidunum, par Viminacium, Serdica, Philippopolis à Byzantium était sauvée.

Le plan de Décébale avait reçu un premier coup. Pourtant ses perspectives de succès subsistaient encore. Descendue de Moldavie, une nouvelle armée buro-daco-sarmate s'approchait le long de la Dobroudja, la plus forte de toutes, qui, se voyant interdire le col de Chipka tenu par les Romains, menaçait de contourner les Balkans par leur extrémité orientale non encore couverte par les Romains et, passant au sud, de prendre à revers la garnison au col et envahir l'intérieur de l'empire. Trajan se mit aussitôt en marche au devant du corps d'invasion avec toutes les forces dont il disposait, réussissant à le rencontrer à temps pour l'empêcher de s'acheminer vers le sud-est. La rencontre eut lieu au printemps de l'année 102 sur le plateau d'Adamclisi, dans la zone de sylvo-steppe du sud-ouest de la Dobroudja, à la bifurcation de deux voies majeures vers les points de traversée des Balkans. Ce fut la plus grande et la plus sanglante de toutes les batailles représentées sur la Colonne. On y voit participer toutes les catégories de troupes romaines: les légions, les prétoriens, les *alae* et cohortes auxiliaires, les machines de guerre, la garde personnelle de *germaniciani* de l'empereur (Suèves eux aussi, comme les Bures ennemis), les morts ennemis forment des hécatombes et, pour la première fois, ce document sculptural montre des blessés romains,

tant parmi les auxiliaires que parmi les légionnaires, dangereusement frappés aux jambes par les énormes sabres daces en forme de faux *(falces Dacorum)*. La victoire a été finalement gagnée par les Romains, mais chèrement payée. La Colonne montre les vaincus mis en fuite, d'autres capturés en masse, et Trajan haranguant ses soldats et distribuant des récompenses aux vétérans qui, avant d'être libérés du service, l'avaient aidé à remporter la victoire.

Mourir avec honneur pour sa liberté et sa terre est bien plus utile et plus louable que de vivre de longs siècles dans le déshonneur.

DIMITRIE CANTEMIR
(1673—1723)

C'est la bataille acharnée dont parle Dion Cassius et qui a été localisée erronément autrefois à Tapae. Ce n'est pas là-bas, dans le défilé de la Bistra, où le combat avait été court et peu sanglant, mais ici, en Dobroudja, que le nombre des Romains blessés avaient été si grand qu'il n'y avait pas assez de pansements et que l'empereur lui-même a dû déchirer ses vêtements pour en faire des bandages. Et c'est ici aussi qu'il a ordonné qu'on élève un *autel* en l'honneur des morts où des cérémonies commémoratives devaient être célébrées tous les ans. Les fondations de cet autel sont encore visibles, à 200 m seulement du Trophée et elles présentent un plan carré de 12 m de côté. On a pu déduire des restes découverts en creusant autour que c'était à l'origine un parallélépipède haut de 6 m et dont les parements, tout autour, étaient couverts d'une inscription dont on a retrouvé le commencement avec la dédicace: *In Honorum et in Memoriam fortissimorum virorum qui pugnantes pro Re Publica morte occubuerunt* (« En l'honneur et à la mémoire des vaillants hommes qui en combattant pour le bien public ont trouvé la mort ») et une partie de la liste des noms des soldats morts. On a calculé que leur nombre total était de 3800, un chiffre surprenant pour une armée victorieuse et en considération des effectifs du temps, ce qui donne une idée du caractère particulièrement violent de la bataille. On trouve en tête de la liste un *praefectus castrorum*, officier supérieur qui commandait les réserves, constituées de blessés récupérés ou de vieux soldats près d'être libérés mais encore sous les drapeaux: *missicii*. Ni ces réserves ni leur commandant n'avaient l'obligation de participer aux combats, mais dans les cas désespérés, quand la ligne romaine commençait à fléchir ou quand l'ennemi parvenait à la forcer et attaquait le camp même, son intervention à la tête de ces vieilles troupes pouvait être décisive pour rétablir la situation. De toute évidence, il y a eu à Adamclisi un tel moment dramatique où le début d'une défaite romaine a été suivi d'une victoire catégorique payée du sacrifice de ce brave officier et de tant de ses hommes. Ces *missicii* figurent parmi les morts inscrits sur l'autel. Il est probable que le préfet a été enterré séparément, dans le Mausolée rond construit de la même pierre que l'autel et dont les ruines sont visibles à une distance de 50 m seulement au nord du Trophée.

À Adamclisi, Trajan a frôlé la catastrophe et s'en est tiré victorieusement comme par miracle. C'est ici que le plan de Décébale a définitivement échoué et que l'initiative a passé à l'empereur romain sans possibilité de retour. C'est ici que s'est décidé le sort de toute la guerre. N'importe ce qui a encore pu se produire par la suite, la défaite finale du roi dace devenait inévitable. Il avait joué son va-tout et avait perdu. Il est vrai que pendant que Trajan se trouvait en Mésie Inférieure, Décébale avait passé à la contre-offensive sur son front des montagnes et qu'il avait écrasé les forces romaines qui y avaient été laissées, faisant beaucoup de prisonniers que l'on voit sur la Colonne torturés rituellement par les femmes daces. La nouvelle de ce succès dace, reçue par Trajan aussitôt après sa victoire d'Adamclisi pendant qu'il se rembarquait pour remonter le Danube et retourner en Dacie n'était pas de nature à le troubler. Il était dorénavant entièrement maître de la situation.

On comprendra facilement l'importance exceptionnelle qu'il a accordée au champ de bataille d'Adamclisi, où il a fait dresser tout un ensemble de monuments: le Trophée (seul monument de ce genre sur tout le vaste théâtre de ses deux guerres daciques), l'Autel et le Mausolée, auxquels vient s'ajouter comme un quatrième point la citadelle au nom significatif de *Tropaeum Traiani* qu'il a fondée à proximité pour veiller sur l'important carrefour de voies stratégiques situé en ces lieux. C'est dans le cadre des mêmes préoccupations de sécurité pour l'avenir qu'il a fondé aussi la ville de Marcianopolis (Reka Devnia) pour couvrir le passage des Balkans à leur extrémité sud-est, près de la mer.

La campagne de Mésie Inférieure de l'hiver 101—102 et du printemps de l'an 102 était achevée. La troisième campagne de la première guerre dacique commence, sur le relief de la Colonne de Rome, avec l'embarquement et le retour en remontant le Danube de l'empereur et de ses troupes, suivis de leur débarquement sur l'autre rive du fleuve, en Dacie, à l'ouest de Drobeta. Les troupes avancent ensuite au sud des Carpates d'Olténie et pénètrent par le défilé du Jiu dans le massif fortifié des monts de Sarmizegetusa qui est ainsi prise à revers. Après des combats acharnés pour s'emparer de chaque montagne fortifiée, combats où s'est distinguée la cavalerie du prince maure Lusius Quietus, allié des Romains, les troupes de Trajan parviennent à proximité de la capitale dace et, interceptant son approvisionnement en eau, déterminent Décébale à demander la paix à n'importe quelles conditons. C'était pour lui le seul moyen de conserver, avec l'existence de l'État dace, la perspective de circonstances plus favorables à l'avenir et d'obtenir la mise en liberté de sa sœur. D'autre part, Trajan était lui-aussi contraint de renoncer provisoirement aux intentions radicales avec lesquelles il s'était mis en campagne par l'impossibilité de demander de nouveaux efforts à ses soldats épuisés par les fatigues de deux années de campagnes continuelles. La paix fut conclue solennellement à la fin de l'an 102. Une ample scène de la Colonne montre l'épisode de la capitulation du fier roi des Daces, qui reste debout tandis que le long cortège de ses sujets le précédant s'agenouille devant l'empereur victorieux. Les conditions imposées par ce dernier — telles qu'elles sont spécifiées par Dion Cassius — étaient

des plus dures: livraison de toutes les machines de guerre, de tous les ouvriers et déserteurs romains au service du roi dace, obligation de ne pas en enrôler d'autres, démantèlement des places fortifiées, relations extérieures soumises à l'approbation de Rome. Pour s'assurer de l'exécution de ces obligations, une garnison romaine fut établie en plusieurs points à l'intérieur de l'État dace, la principale établissant son camp dans le pays du Haţeg, là où sera créée par la suite Colonia Ulpia Sarmizegetusa.

Cette paix n'allait durer que deux ans. Trajan se préparait intensément à une seconde guerre qui devait mettre fin à la question dace. Un pont permanent fut construit sur le Danube à Drobeta par l'art de l'architecte Apollodore de Damas. De son côté, Décébale, conscient du danger, décida d'enfreindre ses engagements et commença lui aussi à se préparer à la guerre. Pour s'assurer les avantages de l'initiative, il prit les devants en attaquant en l'an 105, mais sans succès, les garnisons romaines d'occupation. Ses tentatives d'obtenir de nouveau des alliés furent décevantes: aucun des peuples qui l'avaient assisté dans sa première guerre ne voulut plus se joindre à lui; au contraire, ils allaient pactiser avec Trajan. Ce dernier, alarmé par les nouvelles qu'il recevait de Dacie, traversa l'Adriatique et les provinces illyriennes et s'arrêta à Naissus (Niš) en Mésie Supérieure, où des déserteurs romains soudoyés par Décébale essayèrent en vain de le tuer. Voyant sa tentative déjouée, le roi dace eut recours à un autre moyen désespéré en capturant par traîtrise, sous couvert de négociations, Longin, le commandant romain en Dacie et en essayant d'imposer à Trajan des conditons pour sa mise en liberté, plan que le captif fit échouer par un suicide héroïque. La Colonne nous montre l'empereur intervenant d'abord dans le Banat et le pays du Haţeg, en 105, pour y dégager ses garnisons de la pression dace. L'hiver fini, en 106, il reprend les opérations à une grande échelle en faisant passer le gros de l'armée sur le pont de Drobeta et s'avançant dans la région montagneuse de la capitale de Décébale après avoir traversé l'Olténie. Dans cette situation sans issue, ce dernier prend le parti d'une résistance acharnée avec le seul espoir d'user les forces romaines.

Les épisodes de la seconde guerre dacique reproduits sur la Colonne sont généralement difficiles à interpréter par suite de l'insuffisance des indications écrites. Il est probable que pour parvenir à un encerclement complet, les Romains ont attaqué suivant plusieurs directions. Toutefois, les actions principales se sont déroulées dans le massif d'Orăştie. Les citadelles des montagnes ont été conquises une à une, au prix de grands efforts pour parvenir enfin à investir Sarmizegetusa Regia. Résistant vaillamment à tous les assauts, la capitale dace n'est tombée qu'après que l'accès aux sources lui fut coupé et quand, comme on le voit dans une dramatique scène de la Colonne, ses défenseurs sont tombés vaincus par la soif. En dernière instance, Décébale et une suite de nobles, tous à cheval, réussissent à se faufiler par des sentiers cachés à travers les rangs des assiégeants dans le but d'allumer en d'autres points du pays de nouveaux foyers de résistance. La cavalerie romaine lancée à leur poursuite leur coupe la retraite. La scène suivante, d'une grandeur sublime, montre le dernier roi dace écroulé

au pied d'un chêne après s'être donné la mort au moyen de son poignard recourbé au moment où les cavaliers ennemis tentaient de le prendre vivant. Sa tête coupée, présentée peu après à l'armée romaine, allait être portée à Rome où, avant d'être jetée au Tibre, elle a été exposée sur les degrés des Gemonies afin que tout le peuple de la ville sache que son grand adversaire avait péri et que les guerres tellement dures contre lui avaient pris fin.

La Dacie conquise et devenue province romaine fut intensément urbanisée et colonisée avec des populations provenant « de tout le monde romain » *(ex toto orbe Romano)*. Il s'ensuivit un processus de romanisation duquel allait naître, en Dacie de même que dans les autres pays carpato-danubiens, le peuple roumain, héritier en égale mesure de la valeureuse souche géto-dace et des valeurs de la civilisation venue de Rome.

La Colonne trajane constitue, par toute sa série d'images narratives, le document capital, le plus riche et le plus authentique de la grandiose épopée qui fut à l'origine de ce représentant constant de la romanité orientale. D'autre part, le Trophée d'Adamclisi représente, avec les autres ruines commémoratives qui l'entourent, le témoignage du moment culminant de cette épopée, celui où s'est décidée l'issue de l'héroïque confrontation entre les énergies les plus insignes de ces temps. Deux monuments symbolisent dans leurs significations symétriques les actes de naissance de peuple roumain: l'un à Rome, à la source de la civilisation latine, l'autre en terre roumaine, en la possession directe du peuple géto-dace de jadis qui a fait sienne, avec une ténacité absolue, cette noble civilisation qu'il proclame par son nom de *Romanus* (Român, Roumain), par sa langue fondamentalement latine, par sa conscience nationale, par son aspiration au progrès.

RADU VULPE

Histoire unique — civilisation unitaire

Interview * avec le professeur ŞTEFAN PASCU, de l'Académie

— *Vous avez, cher professeur, consacré plusieurs décennies de votre vie à l'étude du passé de la Transylvanie. Votre activité dans ce domaine a été consacrée par de nombreux ouvrages inscrits dans le patrimoine de notre historiographie, dont je me bornerai à mentionner* Istoria Transilvaniei *(« Histoire de la Transylvanie »,* 1944) et Marea Adunare Naţională de la Alba Iulia *(« La grande Assemblée nationale d'Alba Iulia »,* 1968*). Vous avez aussi publié récemment un second volume de l'ample synthèse* Voievodatul Transilvaniei *(« Le Voïvodat de Transylvanie »), et une nouvelle monographie de la Transylvanie* (History of Transylvania) *embrassant une période encore plus longue que celle présentée dans votre ouvrage paru en 1944, se trouve actuellement sous presse aux États-Unis. Nous vous prions de nous donner en votre qualité de profond connaisseur de l'histoire du pays roumain d'en deçà des Carpates, un aperçu de la place que celui-ci occupe dans l'histoire générale du peuple roumain.*

— C'est là une question que formulent presque tous ceux qui dialoguent avec un chercheur s'occupant de l'histoire de la Transylvanie, non parce que l'idée serait devenue un stéréotype, mais parce qu'elle est absolument légitime et pertinente, car ce n'est qu'intégrée à l'histoire générale du peuple roumain que l'histoire de la Transylvanie se laisse déchiffrer dans ses aspects fondamentaux, dans ce qui peut être considéré comme sa permanence. La démonstration de l'affirmation n'est pas bien difficile, au contraire, une compréhension plus profonde des processus historiques concernant la Transylvanie ou en général l'histoire du peuple roumain mettant nettement en relief cette intégration organique.

Tout d'abord à cause du fond ethnique commun sur tout le territoire habité par le peuple roumain, fond ethnique qui constitue l'ethnie roumaine même, d'une majorité et homogénéité impressionnantes sur les territoires roumains au sud et à l'est des Carpates, et formant depuis toujours la majorité absolue en Transylvanie. C'est sur cette réalité ethnique homogène que se sont appuyées d'autres réalités qui dans, l'histoire du peuple roumain, intéressent l'histoire de la Transylvanie. Chacune de ces réalités prise à part et toutes ensemble surtout expliquent et justifient l'apparte-

* Parue dans la revue « *Vatra* », Tîrgu Mureş, n° 3, 1980.

nance de l'histoire de la Transylvanie à l'histoire du peuple roumain. C'est la relation dialectique qu'il y a entre le tout et les parties: le tout est l'histoire générale des Roumains, les parties, les provinces historiques roumaines et les territoires habités par les Roumains. Une autre raison de l'intégration est sans aucun doute l'origine du peuple roumain, synthèse du substrat gétodace, de la couche romaine et de certaines adjonctions provenant de l'adstrat, c'est-à-dire des populations qui se sont arrêtées plus longtemps sur ces territoires et avec lesquelles le peuple roumain a cohabité.

Cette synthèse daco-romaine comprend aussi la langue roumaine, une langue unitaire, plus unitaire que toute autre langue romane, sans dialectes, avec seulement des parlers locaux ou régionaux. L'explication en a été cherchée et a été formulée par de remarquables érudits roumains et étrangers, connaisseurs de l'ethnogenèse du peuple roumain et de la formation de sa langue. De Ureche à Costin et Cantemir, du *stolnic* Cantacuzino aux lettrés inspirés du siècle des Lumières, complétés au point de vue de l'information et de la conception par des historiens et des linguistes des temps plus récents, ou modernes — Hasdeu, Xenopol, Iorga, Pârvan, Puşcariu, Drăgan, Capidan, Iordan, Rosetti et bien d'autres encore parmi les Roumains; de Weygand à Patsch, à Leo Homo et Alf Lombard, de Bartoli à Gamillscheg et maints autres, parmi les étrangers. Les savants historiens et linguistes roumains ont eu tout d'abord l'intuition du processus de l'ethnogenèse et de la formation de la langue roumaine et surtout de son unité et ont pu l'expliquer plus complètement et plus véridiquement. En ce sens que la langue roumaine dérive du latin populaire et non du latin officiel, de chancellerie, parce que le latin populaire était la langue de tous les jours de toutes les couches et catégories sociales qui, par leurs relations ininterrompues avec toutes les zones géographiques, l'ont répandue de manière uniforme. L'unité que la langue roumaine a connue depuis ses origines a été une réalité qui n'a jamais cessé de se compléter au fil du temps, grâce au contact entre les hommes, par-delà les frontières politiques artificielles, et au truchement des livres manuscrits et imprimés qui eux aussi circulaient sans entrave d'un côté et de l'autre des Carpates. Les Roumains tenaient à tel point à leur langue qu'ils en éveillèrent l'étonnement de l'humaniste italien Antonio Bonfini, lequel finit par conclure ses réflexions en formulant cette juste constatation: les Roumains ont tenu à leur langue autant qu'à leur vie.

D'autres réalités viennent compléter celles qui ont été déjà mentionnées. Il s'agit des usages et des coutumes, d'origine ancestrale pour la plupart, observés par le peuple roumain avec une opiniâtreté qui suggéra au polyhistorien transylvain du XVIIIe siècle, Iosif Benkö, la comparaison selon laquelle on aurait plus facilement réussi à arracher sa massue à Hercule qu'à arracher les usages et les coutumes de la conscience du peuple roumain.

Parmi les réalités qui expliquent l'unité du peuple roumain et l'intégration organique de l'histoire de la Transylvanie à son histoire, on ne saurait pas non plus ignorer la vie matérielle, car les produits des artisans et même parfois ceux des agriculteurs et des mineurs, circulaient d'un côté et de l'autre

de la chaîne carpatique, qui n'a jamais séparé le peuple roumain, triomphant même au besoin des restrictions imposées par les autorités. Les nécessités et les possibilités étaient plus fortes que les dispositions ou les mesures officielles, car il existait une complémentarité d'ordre économique entre les trois pays roumains, ceux-ci s'intégrant et se complétant au point que les commerçants de Transylvanie, ceux de Valachie et de Moldavie étaient toujours présents dans les trois pays. Les nombreux privilèges accordés par les voïvodes de Valachie et de Moldavie aux commerçants transylvains, par les rois de Hongrie et les princes de Transylvanie aux commerçants moldaves et valaques, pour leur permettre de vendre leurs produits n'importe où sur le territoire habité par le peuple roumain en constituent les preuves concluantes. Outre ces privilèges, la vie de tous les jours se chargea de multiplier les échanges, pratiqués au grand jour ou en cachette, qui passaient par la douane ou qui l'évitaient, si bien que la notion de « marché unique » doit être comprise en ce sens, plus large, de circulation des biens matériels avec, partout, une fréquence et une intensité remarquables.

Si l'on y ajoute aussi l'aspect culturel, qui signifie, comme nous l'avons déjà dit, la circulation des manuscrits et des textes imprimés en roumain, indifféremment de leur provenance transylvaine, moldave ou valaque ainsi que la circulation, ininterrompue elle aussi, des lettrés, dont certains ayant atteint cette qualité par leurs propres efforts, sans école institutionnalisée, on pourra plus aisément comprendre cette intégration de l'histoire de la Transylvanie à l'histoire générale du peuple roumain.

Pour rendre cet aperçu panoramique tant soit peu complet, il convient de ne pas ignorer non plus la vie politique, déterminée par la présence en Transylvanie des princes de Moldavie et de Valachie avec leur entourage de boyards, de toutes catégories, avec la vie et les institutions roumaines qui étaient respectées, sur les différents domaines qu'ils y possédaient dans différentes régions de ce pays et non seulement dans celles qui avoisinaient la Moldavie et la Valachie, tels ceux de Bistrița, de Făgăraș ou de Geoagiu, car ni le domaine de Ciceu, ni celui de Cetatea de Baltă n'étaient voisins de la Moldavie, de même que celui de Bologa, possession de Mircea l'Ancien, ne se trouvait pas non plus à proximité de la Valachie. La présence de la Moldavie et de la Valachie ne s'est pas limitée à ces domaines, mais s'est étendue à des territoires beaucoup plus vastes, où s'étendait aussi leur influence politique, culturelle et spirituelle, les princes moldaves et valaques jouissant en Transylvanie presque de la même popularité que dans leurs pays respectifs.

Et l'union des forces militaires — en fait une activité politique face aux menaces du dehors —, qui revêtit parfois des formes supérieures de collaboration, par exemple celle de fédération, constitua un autre liant intégrateur de la Transylvanie dans l'histoire générale du peuple roumain. De Mircea l'Ancien à Michel le Brave, de Bogdan II à Jean Hunyadi (Iancu de Hunedoara), d'Étienne le Grand à Petru Rareș, puis de nouveau à Michel le Brave, l'idée envahit parfois jusqu'à la politique de certains princes de Transylvanie, tels que Gabriel Bethlen ou Gheorghe Rakóczi II.

Enfin, pour comprendre le problème de l'intégration de l'histoire de la Transylvanie à l'histoire du peuple roumain, il convient de souligner encore une autre réalité: l'autonomie large, allant presque parfois jusqu'à séparer du royaume hongrois le pays roumain intracarpatique, la Transylvanie, qui avait ses propres institutions, et tendait à s'orienter vers le sud et l'est. Après la transformation du voïvodat en principauté autonome, la situation, fort ressemblante au point de vue politique et institutionnel, des trois pays roumains sous la domination ottomane les rapprocha encore plus. Si bien que l'union, à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, des trois pays roumains sous un seul sceptre, réalisée par Michel le Brave, ne revêt pas le caractère d'une simple conquête par la voie des armes, mais celui d'une finalité depuis longtemps mise en œuvre sous tous les aspects mentionnés.

L'idée est devenue aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles le fil rouge des désirs et des tendances, transformés ensuite en insistances et lutte ouverte pour la réalisation, sur un plan supérieur, certes, de l'union accomplie par Michel le Brave. En d'autres termes, le testament de Michel le Brave a constitué une réalité et une permanence dans la conscience des hommes, de tous les Roumains dans une égale mesure, lettrés et masses populaires, jusqu'à l'historique réalisation de 1918.

— Le problème du rôle et de la contribution des différents peuples à l'histoire de la civilisation, de l'humanité, préoccupe de nombreux historiens, et pas seulement eux. Malheureusement il y en a aussi qui essaient de minimiser, voire de nier, la contribution spécifique, originale, l'apport propre des peuples plus petits. Voulez-vous caractériser la place que les Roumains occupent dans l'histoire universelle?

— Il me vient à l'esprit le titre d'un ouvrage de N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle.* Le grand historien avait intégré dans cet ouvrage des réalités qui s'étaient nettement manifestées à différentes époques. Des réalités appartenant à la civilisation thraco-géto-dace qui émerveille les grands érudits étrangers de nos jours et qu'ils comparent à celle des Grecs et des Romains, ou à la civilisation de la Renaissance et de l'humanisme, avec ses réalisations culturelles — Nicolaus Olahus en est un exemple — et artistiques — les monuments d'art de Bucovine, surtout, mais aussi d'Olténie et de Valachie, en sont un autre exemple; appartenant aussi à l'époque de l'humanisme et à celle du courant qui précéda le siècle des Lumières, quand l'érudition de Nicolae Milescu lui valait la réputation d'« homo universalis », quand le *stolnic* Cantacuzino et surtout Dimitrie Cantemir — dont le nom figure à une place d'honneur au frontispice de la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris — comptaient parmi les grands érudits du monde, quand s'épanouissait l'art de Brancovan, constituent des preuves éloquentes du « rôle » et de la « contribution » spécifiques des Roumains dans l'histoire universelle. « Rôle » et « contribution » qui se pro-

longent au siècle des Lumières par le truchement des coryphées de l'« École transylvaine » dont Gh. Şincai, un de ses représentants, était comparé par Edgar Quinet à l'Italien Muratori et qui continuent avec la génération d'Avram Iancu et Bălcescu de Cipariu et de Bariţiu, de Kogălniceanu et de Cuza, d'Eminescu et d'Alecsandri, de Conta et de Xenopol, de Iorga et de Pârvan, de Paulescu et de Babeş, de Saligny et de Cantacuzino, de Vlaicu et de Vuia, de Sadoveanu et de Panaït Istrati, de Pompei et de Tiţeica et de nombreux autres.

— *Vous êtes au courant de nos travaux d'historiographie. Nous voudrions connaître votre opinion sur eux et surtout sur ceux qui ont paru ces dernières années. Peut-être pouvez-vous nous indiquer aussi quelques ouvrages d'exception.*

— Notre historiographie contemporaine se trouve en plein déploiement, elle traverse une période de continuelle recherche, désireuse qu'elle est de remplacer certaines pages blanches et signes d'interrogation de notre histoire par les couleurs véridiques de la réalité historique. Quantitativement parlant, les dix dernières années de notre historiographie signifient environ 20 000 titres: volumes, monographies, synthèses, études et articles dans des revues de spécialité chez nous et à l'étranger, qui apportent des nouveautés ou des points de vue nouveaux. Je ne saurais affirmer que tous ces 20 000 titres signifient qualité pure, mais ils n'en signifient pas moins des résultats importants, soit par l'information nouvelle mise en circulation, soit par les points de vue nouveaux exprimés. Et ce qu'il convient de souligner en plus, c'est l'effort de conjuguer les recherches de plusieurs domaines d'activité, c'est-à-dire de l'application du principe des « parois mobiles », selon la caractérisation que les érudits de nos jours donnent à la pluridisciplinarité. Parois que l'on peut écarter si c'est nécessaire pour permettre la circulation de la substance scientifique, pour homogénéiser les résultats et pouvoir ainsi présenter le tableau complexe de la société. C'est la période la plus fertile de l'histoire de notre historiographie, en ce qui concerne la quantité, la diversification, la variété.

On peut nommer quelques titres d'une valeur particulière, sans que j'ose toutefois me servir souvent du qualificatif « d'exception » pour désigner beaucoup de ces ouvrages. Je puis néanmoins affirmer que plus d'un de ceux qui ont paru ces derniers temps surtout se distingue par les horizons qu'il dévoile, par la nouveauté de l'information, par une conception nouvelle et novatrice, parce que je pense que la quasi-unanimité de ceux qui travaillent dans le domaine de l'histoire sont d'accord pour considérer que l'histoire événementielle ne satisfait plus, que l'énumération logique et chronologique des événements ne signifie plus un pas en avant dans la compréhension du processus historique. C'est pourquoi je ne m'enthousiasme pas quand je me trouve en présence d'un ouvrage qui ne contient pas des idées, même s'il est chargé de dates, même s'il se trouve encadré dans une architecture correcte au point de vue logique et chronologique.

Pour répondre à la question qui m'a été adressée, en me rapportant au passé très récent, je choisirais pour commencer l'année 1968, année du cinquantenaire de la Grande Union de 1918. Au point de vue historiographique, l'événement historique d'il y a 62 ans s'est concrétisé en de nombreuses études, dont trois monographies — deux, ouvrages collectifs, une, ouvrage d'auteur — considérées comme « fondamentales », chacune d'entre elles conservant son caractère actuel et son importance. La parution de plusieurs livres consacrés à de grands événements répond à l'idée fertile selon laquelle un grand événement historique a droit à plusieurs recherches; même s'ils se superposent par l'information dont ils font état ils ne se superposent pas du point de vue de l'horizon qu'ils embrassent et de la présentation du fil conducteur du processus historique.

Parmi les bons livres de cette période se trouvent aussi celui qui traite de la domination autrichienne en Olténie, celui qui suit l'évolution de la Valachie durant la première moitié du Moyen Âge, puis les monographies portant sur Vlad Ţepeş, Petru Rareş, Avram Iancu, l'Union des Principautés, le prince Al. I. Cuza. Il convient de mentionner également l'ouvrage concernant la vie politique dans la période qui suit la première guerre mondiale.

Pendant cette période, à l'occasion des anniversaires de leurs chefs-lieux, ont paru également des monographies des départements de Cluj, Alba Iulia et Arad — nécessaires, utiles et importantes elles aussi.

Ont paru aussi des études portant sur l'histoire ancienne de la Roumanie, la civilisation dace, préromaine, ou bien sur la Dobroudja romaine, sur la réforme agraire réalisée après la première guerre mondiale et d'autres encore qui analysent différents aspects du développement de la société de Roumanie après la révolution de libération sociale et nationale du 23 Août, le développement de l'industrie, le développement de l'agriculture.

Dans l'appréciation des plus récentes « parutions éditoriales », je n'userais pas, moi, de la caractérisation faite dans la revue estudiantine « *Amfiteatru* » de la fin de l'année dernière, qui, consignant la nouvelle, utilisait le terme d'« exceptionnel » pour qualifier les volumes *Răscoala lui Horea* (« La Révolte de Horea ») et *Voivodatul Transilvaniei* (« Le Voïvodat de Transylvanie »). Je ne sais s'ils sont exceptionnels, mais ils sont certainement importants, l'un par sa riche information, l'autre par sa structure nouvelle et originale et par l'information qu'il offre aussi complète que possible.

— *Les premiers volumes du traité de* Istoria României *(« Histoire de la Roumanie »), tellement nécessaire, vont paraître sous peu. Par quoi ce monumental ouvrage se distinguera-t-il de l'édition antérieure?*

— La plus grande partie des dix volumes du traité d'*Histoire de la Roumanie* seront offerts en 1980—1981 à ceux qui s'intéressent au passé du peuple roumain. Cette *Histoire* est, comme on le sait, une nouvelle édition du traité partiellement paru en 1960—1964, qui devait compter sept volumes mais dont quatre seulement ont paru. La nouvelle édition prévoit 10 volumes. Je suis persuadé qu'ils paraîtront tous: neuf présentent

l'histoire du peuple roumain des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et le dixième renferme l'histoire de l'historiographie roumaine du Moyen Âge jusqu'à nos jours. Cette édition est supérieure à la précédente par l'ampleur de sa problématique, par l'élimination, grâce aux recherches des quinze dernières années, de nombreuses pages blanches et de plusieurs signes d'interrogation et par la fermeté de conception des auteurs de cette édition. La synthèse des problèmes qui se prêtent à être synthétisés pour tout le territoire habité par le peuple roumain est une autre qualité de ce traité, qui se distingue ainsi de la première édition où la présentation des problèmes a été faite par provinces. Et s'il s'agit de qualités, il convient également de mentionner dans cette nouvelle édition l'effort d'intégration de l'histoire du peuple roumain dans l'histoire universelle, réalisée volontairement par ses auteurs.

— On sait que le patrimoine de l'historiographie roumaine comprend dans le passé des synthèses d'auteur très appréciées, dues aux érudits A. D. Xenopol, N. Iorga et C. C. Giurescu. Après la publication du traité, pouvons-nous aussi nous attendre dans un proche avenir à voir paraître un ouvrage dans le genre de ceux qui viennent d'être mentionnés?

— Après la parution de ce traité on pourra élaborer une synthèse ou un ouvrage d'auteur dans le genre des trois synthèses déjà parues. Cependant, cette synthèse ne sera pas, ou plutôt ne devra pas être semblable aux trois précédentes, mais devra être l'histoire de la civilisation dont je vous parlais, une histoire qu'il ne sera possible de réaliser, du moins je le pense, qu'après que paraîtront une histoire de l'agriculture et de la paysannerie, une histoire de l'industrie et des métiers, une histoire de la bourgeoisie, une histoire de la classe ouvrière, une histoire de la culture et de l'intelligentsia et une histoire de l'armée. La synthèse de l'histoire de la civilisation comprendra ce qu'il y a de plus important et de plus original de tous ces domaines, ce qui en est de valeur européenne, voire universelle.

— Une question qui se rattache en quelque sorte à la précédente. J'ai constaté que toujours plus d'ouvrages portant la signature de Nicolae Iorga ont paru et continuent à paraître ces dernières années. En particulier des anthologies de ses écrits de publiciste qui sont sans doute d'une certaine utilité. Pourquoi cependant, dans le climat culturel favorable à la mise en valeur de notre héritage culturel-historique, exploité d'ailleurs avec un grand art par les historiens littéraires, pourquoi ne sont pas rééditées ses grandes sysnthèses historiques, par exemple son Istoria românilor *(« Histoire des Roumains »)? L'affirmation et la question sont valables aussi pour l'œuvre de A. D. Xenopol.*

— Votre question est difficile et la réponse encore plus difficile. Pour la formuler, je prendrais pour point de départ un fait, observé et observable par tous ceux qui visitent les librairies et sont curieux de connaître le contenu des rayons. La synthèse collective de l'*Istoria românilor* parue il y a quelques

années n'a pas connu l'audience à laquelle s'attendaient les auteurs et les éditeurs. On trouve encore des exemplaires du premier et du second volume bien qu'il s'agisse d'un livre paru il y a plusieurs années. Je me dis alors que les synthèses de Xenopol et de Iorga, dont la valeur est indiscutable et indubitable et qui, au moment de leur parution — la dernière synthèse de Xenopol, œuvre posthume, date de l'entre-deux-guerres et l'*Histoire* de Iorga, également de l'entre-deux-guerres — ont fait époque, sont quelque peu dépassées sous l'aspect de la structure et de l'information. Une nouvelle édition de l'*Histoire* de Xenopol — parue il y a 50—55 ans — se prêterait à de nombreuses additions et amendements. De l'*Histoire* de Iorga en dix volumes ne pourraient paraître qu'environ la moitié: dans les 45 années qui se sont écoulées depuis sa parution l'information s'est évidemment enrichie et par conséquent y est déficitaire de ce point de vue, de plus elle n'est pas infaillible sous l'aspect de la conception. Pour ma part, je pense à autre chose. Le devoir — scientifique, professionnel et patriotique en même temps — d'un jeune historien serait de réaliser une synthèse de ces dix volumes en utilisant l'information riche, voire touffue, les idées brillantes et les caractérisations ayant la valeur d'un métal précieux que l'on trouve dans les chapitres où l'on s'y attendrait le moins, où l'on n'aurait pas l'idée de les chercher, et qui sont d'une grande beauté stylistique car, là aussi, Iorga a essayé d'appliquer un principe qu'il avait adopté dès sa jeunesse, déclarant qu'il regrettait de n'être pas un assez grand poète pour être un assez grand historien.

— Vous n'ignorez sans doute pas que les littéraires se réfèrent souvent à une certaine décennie — bien qu'à proprement parler il ne s'agisse pas seulement d'une décennie — devenue presque un cheval de bataille pour certains écrivains. Quelle sorte de répercussions a eu cette période sur notre historiographie?

— Sans avoir défini ni délimité cette décennie, je crois avoir bien deviné que vous vous référez à la période dite de Roller, des années 50 de notre siècle. Les choses furent alors délibérément présentées autrement qu'elles ne s'étaient passées parce qu'il fallait délibérément découvrir telles choses là même où elles n'existaient pas, qu'il fallait délibérément présenter certains événements sous un faux jour.

— Je ne conteste pas à l'écrivain la capacité de déchiffrer avec les fines antennes de sa sensibilité les profondeurs et les vérités essentielles de l'histoire. Pourtant, en ce qui me concerne, je n'ai jamais recours d'abord à une pièce, une nouvelle ou un roman et ni à un film historique pour connaître un événement ou une époque. Le document authentique est souvent plus poétique, plus épique et plus dramatique qu'un ouvrage littéraire. Poursuivant donc le fil de notre entretien, je vous demande si nos historiens, ceux surtout qui se préoccupent de l'histoire contemporaine, ont pleinement fait leur devoir? Il me semble que notre histoire contemporaine qui va de pair avec le déroulement le plus rapide

Mosaïque romaine de Constanța
(IIIe — VIIe s.n.è.)

Phalère de Herăstrău
(IXe s.av.n.è.)

et le plus riche en transformations, est présentée schématiquement dans certains ouvrages, traitée d'une façon non différenciée et sans expressivité.

— Les littéraires, en effet, sont plus audacieux dans ce qu'ils ont écrit et écrivent à ce sujet. En ce moment même je lis un roman de Ion Lăncrănjan, *Fiul secetei* («Le fils de la sècheresse»), qui traite aussi de la décennie dont nous parlions, avec ses systèmes, son style, ses abus, ses gauchismes et ses dogmatismes présentés dans les dialogues qui opposent les deux personnages principaux, Pozdare et Jeler, l'un Moldave l'autre Transylvain. Le Moldave est — à ma grande surprise, je dois l'avouer — plus « révolutionnaire » plus fougueux, plus intransigeant, plus gauchiste. Je dis à ma surprise, parce que généralement les Moldaves sont plus lents, plus calmes, moins batailleurs ! Le Transylvain y est présenté comme plus tempéré, plus équilibré, alors qu'en réalité c'est tout le contraire.

En historiographie on n'est pas allé jusqu'à dévoiler d'une façon aussi courageuse et offensive les insuffisances de la décennie respective. Des études ont été écrites qui ont reconstitué la réalité sans y mettre l'accent polémique et le langage audacieux de la littérature. Mais notre historiographie nous est encore débitrice d'ouvrages fondamentaux pour cette époque, pour cette décennie. Les institutions ou personnes spécialisées dans l'histoire de cette époque n'ont pas encore fait pleinement leur devoir. L'histoire du Parti Communiste Roumain, que les spécialistes nous promettent depuis si longtemps, est probablement en cours d'élaboration, et cette histoire rétablira, avec courage, la vérité concernant l'époque respective et ses manifestations dans différents domaines, y compris dans le champ de l'historiographie. D'autant plus que, autant que nous le sachions, la quantité de documents rassemblés permet de reconstituer la décennie respective sous tous ses aspects et rend possible l'étude au point de vue historique de ces temps.

— Comment l'historiographie roumaine est-elle connue à l'étranger?

— L'historiographie roumaine, les résultats de la recherche historique ne sont pas connus à l'étranger comme ils le mériteraient eu égard à la valeur des ouvrages et à l'importance des problèmes abordés. C'est pourquoi des hommes de bonne foi mais qui ne sont pas informés sur les dernières recherches, commettent parfois des erreurs concernant des problèmes d'histoire roumaine. Cette carence est due en partie au fait que le roumain n'est pas une langue de circulation universelle et en second lieu à ce que nos revues ne se préoccupent pas suffisamment de populariser le livre d'histoire à l'étranger. En troisième lieu, notre propagande à l'étranger est, en général, déficitaire en ce qui concerne la culture roumaine, y compris les résultats de la recherche historique. Aussi les étrangers sont-ils contents de trouver des livres renfermant des résumés dans des langues de circulation internationale. Ainsi s'explique d'ailleurs le désir du Bureau du Comité International des Sciences Historiques d'organiser, à l'occasion du XVe Congrès des sciences historiques, un stand pour la vente de livres d'histoire

roumaine. La motivation est expresse: les historiens étrangers n'entrent que difficilement en possession de livres roumains. Cet intérêt à l'égard de l'historiographie roumaine nous a fait plaisir et le désir du Bureau International sera exaucé dans la mesure où la Centrale des Éditions a pris note de ce désir que nous avons fait connaître au directeur de la Centrale avec la prière de constituer un stock de livres d'histoire parus ces dernières années en vue de leur diffusion à l'occasion du Congrès.

— *Quelle est l'importance et la signification de ce point de vue et, en général, quelle est l'importance du Congrès Mondial des Sciences Historiques qui aura lieu cette année à Bucarest au mois d'août?*

— Toute réunion scientifique, quelle que soit la science qui réunit des spécialistes venant de pays de tous les continents, marque sa signification et son importance par les problèmes soumis aux débats et par les participants à ces débats. La signification et l'importance du XVe Congrès International des Sciences Historiques découlent du fait qu'il représente une fort opportune occasion de communiquer les nouvelles, les dernières recherches et découvertes dans le domaine de l'histoire, sur le plan national et mondial, et aussi du fait que les spécialistes réunis dans ce forum peuvent confronter leurs points de vue, leurs opinions, leurs conceptions sur les problèmes variés qui sont soumis à leurs débats. Dans le domaine des sciences, toujours plus nombreuses et plus complexes, comme dans tout domaine d'activité créatrice, la communication des résultats et la confrontation des opinions sont devenues impérieusement nécessaires. Ce qui s'impose impérieusement aussi, est l'adoption par les spécialistes des conceptions, des méthodes et méthodologies qui facilitent à la recherche historique d'atteindre son but, en fait la raison d'être de la science historique: la reconstitution véridique, objective, réaliste du tableau de la société, à une époque ou pendant une période quelconque dans une zone historique et géographique quelconque. Un congrès international d'histoire justifie également son organisation du fait que, dans de nombreux problèmes concernant un passé plus ou moins lointain, où même l'époque présente, ceux qui s'occupent de l'étude du passé et du présent de l'humanité ne cultivent pas tous le vieux principe toujours nouveau, depuis Tacite à nos jours, celui de présenter l'histoire *sine ira et studio.*

J'ai la conviction que les travaux du congrès de Bucarest de cet été feront triompher l'esprit de la totale objectivité scientifique, car ce n'est qu'en servant la vérité historique que l'histoire peut remplir sa haute mission de science humaniste, mise au service de la paix, de l'entente et de la coopération entre tous les peuples du monde.

Propos recueillis par
GRIGORE PLOEȘTEANU

Masses et personnalités dans l'histoire

Depuis sa constitution comme partie composante de la réalité spirituelle, la pensée historique a inscrit parmi les thèmes favoris de la réflexion la tentative d'expliquer le contenu et le sens du développement de la société, de mettre en lumière l'origine et la nature même de l'acte créateur d'histoire. Les historiens se sont efforcés au cours des temps, de répondre à la question: quels sont les facteurs créateurs d'histoire? Les réponses ont évidemment été différentes à différentes époques, comme l'étaient d'ailleurs les intérêts politiques, de classe, que reflétaient les conceptions historiques respectives, elles-mêmes variant en fonction de l'époque où elles s'affirmaient.

Le matérialisme dialectique et historique a apporté, en ce sens, d'importantes précisions sur le concept de masses populaires, qui sont formées d'« individus bien déterminés . . . tels qu'ils le sont en réalité, c'est-à-dire tels qu'ils agissent, produisent des biens matériels, donc tels qu'ils se manifestent activement dans certaines limites, prémisses et conditions matérielles, indépendantes de leur volonté ». « Selon la conception matérialiste de l'histoire, écrivait Engels, le facteur décisif en histoire est, en dernière analyse, la production et la reproduction de la vie réelle », et Marx précisait que le travail était « le premier acte historique et une condition fondamentale de toute l'histoire » [1].

En Roumanie, dans l'atmosphère du courant démocratique régénérateur de la révolution de 1848, le grand penseur révolutionnaire Nicolae Bălcescu affirmait: « L'histoire ne doit pas s'occuper seulement de quelques personnes privilégiées, elle doit nous présenter le peuple avec ses institutions, ses idées, ses sentiments et ses habitudes à diverses époques » [2]. À son tour, Mihail Kogălniceanu écrivait: « Jusqu'à présent, tous ceux qui se sont occupés de l'histoire nationale ne se sont intéressés qu'à la biographie des princes, sans jamais mentionner le peuple, source de tous les mouvements et exploits, et sans lequel les souverains ne seraient rien » [3]. Partant des données économiques en tant que faits historiques fondamentaux, le matérialisme dialectique a pu élaborer cette conception de l'histoire qui « voit la

---

[1] K. Marx, F. Engels, *Opere* (« Œuvres »), vol. 3, IIe édition, Editura politică, București, 1962, p. 26.

[2] Nicolae Bălcescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. I, București, Editura Academiei R. S. România, 1974, p. 95.

[3] Mihail Kogălniceanu, *Opere* (« Œuvres »), vol. II, București, Editura Academiei R. S. România, 1976, p. 394.

cause finale et la force motrice décisive de tous les événements historiques importants dans le développement économique de la société, dans la transformation du mode de production et d'échange, dans la division de la société en différentes classes, qui en est le résultat, et dans les luttes entre ces classes »[4].

Les masses populaires sont les forces actives qui, à certains moments, à ceux marqués par les révolutions surtout, réussissent à imposer leur point de vue aussi dans le domaine de la vie socio-politique. Dans toutes les sociétés fondées sur la propriété privée des moyens de production elles représentent la principale force motrice de la société, le principal véhicule du devenir historique. « Toute l'histoire du pays — affirmait le président Nicolae Ceaușescu à propos de l'expérience historique roumaine — prouve que le peuple travailleur, ses forces révolutionnaires, progressistes et patriotiques ont réalisé toutes les grandes transformations révolutionnaires, ont assuré le progrès de notre société. Tous les moments importants de la vie de notre patrie se rattachent à la lutte des masses, de tout le peuple — le moteur du progrès social, le vrai créateur de l'histoire de la Roumanie »[5].

L'histoire du peuple roumain justifie pleinement cette appréciation, car les aspects nationaux de son évolution, la nécessité de la lutte pour la défense de l'indépendance et de la souveraineté, pour la réalisation de l'unité nationale ont souvent été prioritaires, la réalisation de ces objectifs déterminant directement la solution des questions sociales. Pour nous en tenir à la révolution roumaine de 1848, qu'y a-t-il de plus révélateur que le « testament » que nous a laissé Nicolae Bălcescu: « La révolution future ne peut plus se limiter à vouloir que les Roumains soient libres, égaux, propriétaires terriens ou de capital et frères associés à la réalisation d'un progrès commun. Elle ne se contentera plus d'exiger la liberté par l'intérieur, impossible à obtenir sans la liberté par l'extérieur, sans se libérer de la domination étrangère, elle exigera l'unité et la liberté nationales. Sa devise sera *Justice, Fraternité, Unité.* Elle sera une révolution nationale[6] »

L'identité organique d'idéaux sociaux et nationaux a mis une empreinte indélébile, spécifique, sur toute l'évolution du pays, sur la manière d'être et de penser du peuple roumain, sur son destin historique même. L'émancipation sociale rendait impérieusement nécessaire l'instauration d'un cadre national autonome, et les aspirations à la liberté nationale étaient alimentées par les desiderata de justice sociale des masses, par leur volonté de suivre la voie du progrès. Cette forte interdépendance est amplement illustrée par l'amour de la terre ancestrale, quintessence des aspirations populaires à

---

[4] K. Marx, F. Engels, *Opere alese* (« Œuvres choisies »), vol. 2, IIIe éd., București, Editura politică, 1967, p. 88—89.

[5] Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construcției socialiste* (« La Roumanie sur la voie de l'édification du socialisme »), vol. 1, Editura politică, București, 1968, p. 336—337.

[6] Nicolae Bălcescu. *Opere* (« Œuvres »), vol. I, IIe partie, București, 1940, p. 106—107.

la justice sociale et à la liberté nationale, aspirations toujours plus profondes, cristallisées à un niveau toujours plus élevé, affirmées sans cesse et défendues, plus d'une fois, au prix d'immenses sacrifices. « Toute l'histoire du peuple roumain est l'histoire des permanentes luttes de classe, des batailles menées par les masses populaires pour la liberté et la justice sociale, pour la défense de l'être national et de l'indépendance, pour le progrès et la civilisation » [7].

Sur le plan des actions politiques et militaires, dans la lutte contre les oppresseurs étrangers, les masses populaires se sont partout illustrées par leurs actes d'héroïsme, ont fait preuve d'une haute conscience patriotique, qui reflétait leur ferme attachement à la terre de la patrie, aux biens de la culture matérielle et spirituelle hérités de leurs ancêtres et qui devaient s'enrichir de nouvelles valeurs.

Il est bien connu que le peuple roumain a dû affronter depuis des temps très anciens les grands orages de l'histoire — invasions, conquêtes, guerres dévastatrices, oppressions étrangères — ce qui l'a déterminé à choisir la lutte solidaire comme seul moyen de résistance. Toutes les fois que son sort, aété en jeu, le peuple roumain a su non seulement serrer les rangs mais aussi faire preuve de vitalité et de force, envoyant sur la scène de l'histoire ses représentants les plus authentiques, capables de triompher des adversités et de le conduire à la victoire. Les succès de ces personnalités sont dus au fait qu'elles se sont appuyées sur les masses, sur les forces fondamentales de la société roumaine, et tout d'abord sur les paysans, qui des siècles durant ont été la vigie et le rempart du sol ancestral, le principal élément d'opposition aux oppresseurs de l'intérieur et de l'extérieur, créateur de vie matérielle et spirituelle, la source qui a alimenté les troupes des grands chefs de pays ou d'armées — au fond, le facteur essentiel de stabilité de la nation. En même temps, les masses populaires ont été les principales créatrices et dépositaires des richesses culturelles et spirituelles, de tout ce qui pouvait illustrer le besoin du beau chez l'homme.

Soulignant le rôle décisif des masses, comme élément fondamental du développement historique, le matérialisme dialectique et historique ne nie pas pour autant la place et le rôle de la personnalité dans le déroulement des événements historiques. Au contraire il a expliqué pour la première fois, de manière scientifique, la place et le rôle de la personnalité historique. Marx a précisé, par exemple, que « chaque époque sociale a besoin de grands hommes et, si elle ne les trouve pas, elle les invente » et Engels a noté, à son tour, que « la Renaissance a eu besoin de titans et a engendré des titans » [8].

Les grandes personnalités ne sont pas apparues et n'apparaissent pas au hasard. La réalité prouve qu'elles s'affirment d'habitude dans les moments cruciaux de l'histoire, de transition d'une époque à une autre, ou

---

[7] *Programul Partidului Comunist Român de făurire a societății socialiste multilateral dezvoltate și înaintare a României spre comunism* (« Le Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et de la marche en avant de la Roumanie vers le communisme »), Editura politică, București, 1975, p. 19.

[8] Karl Marx, F. Engels, *Opere alese* (« Œuvres choisies »), IIIe édition, vol. II, Editura politică, București, 1967, p. 477.

quand ont lieu d'importantes transformations dans la structure de l'un ou l'autre des régimes politiques, de manière à leur permettre de mieux répondre à la nécessité historique. En ce sens, on devrait réfléchir davantage sur la manière dont Nicolae Bălcescu résout le problème du rapport entre la science de l'histoire conçue comme histoire du peuple et les grandes personnalités historiques. Selon le penseur roumain, une grande personnalité exprime les idées et les sentiments du peuple, étant son individualisation. Un vrai grand homme n'est pas un maître absolu mais un chef qui incarne dans un potentiel exceptionnel, quel que soit son propre destin, l'image du peuple. Bălcescu écrit: « Michel le Brave (qui a réalisé la première union des pays roumains, en 1600, n.n.) incarne l'esprit et l'individualité de la nation, il est le symbole de l'union nationale »; et Tudor Vladimirescu, le chef de la révolution de 1821 a élevé « sa voix au nom du peuple et a personnifié son éveil ». Très attentif aux coordonnées essentielles de l'histoire des Roumains, N. Bălcescu affirmait que «toujours, dans les temps difficiles et malheureux, la terre féconde de notre patrie a engendré des vainqueurs » [9].

En effet, la sagesse léguée par les millénaires d'histoire et enrichie de l'expérience séculaire a toujours été la source qui a permis au peuple roumain de se faire guider par ses meilleurs fils. L'histoire a donné au pays l'homme glorieux à l'époque glorieuse, des hommes nouveaux en temps nouveaux. Les moments cruciaux de l'existence et du devenir du peuple roumain se sont transfigurés dans la personnalité, la volonté, le courage et la haute stratégie politique de quelques grands dirigeants, illustres participants à l'ascension de notre histoire au nom et en raison des aspirations de ce pays, de ce peuple.

L'expérience historique du peuple roumain a confirmé que les grands dirigeants politiques s'étaient toujours fait remarquer par une profonde connaissance des nécessités du temps, par la recherche et l'apport des moyens pratiques requis par le processus historique objectif. Comme on le sait, le peuple, quoique séparé pendant des siècles par des frontières artificielles, a gardé intacte la conscience de son unité, de sa langue et de son être, des traditions de culture et de civilisation par lesquelles il s'est affirmé au cours du temps comme individualité historique distincte. Ce fil historique a conduit le peuple roumain à agir solidairement sur le plan de la création matérielle et spirituelle, à affirmer avec force l'idéal de l'union à l'intérieur des frontières naturelles de tous les Roumains. Comme le remarquait à juste raison N. Bălcescu, « la grande idée de l'unité nationale était un sentiment populaire » [10]. « Elle a été — écrivait Cezar Bolliac — le sentiment national de toute la Roumanie dès que l'histoire eut commencé à parler un peu de la Dacie. » [11]

Cette aspiration s'est matérialisée sur le plan politique et diplomatiques, a fait corps avec l'action de quelques remarquables chefs de pays et d'armée.

---

[9] N. Zane, *N. Bălcescu, Opera, Omul, Epoca* (« N. Bălcescu, L'Œuvre, l'Homme, l'Époque »), Éd. Eminescu, Bucureşti, 1975, p. 38.

[10] N. Bălcescu, *Opere* (« Œuvres »), vol. I, 1940, p. 21.

[11] « *Republica română* », Bruxelles, n° 2/1853, p. 281.

« L'unité nationale — écrivait Bălcescu en 1850 — fut ce que nos vaillants princes, tous nos grands hommes ont rêvé de montrer un jour au monde. »[12] Mihail Kogălniceanu affirmait à son tour que « L'Union des Principautés a été le rêve d'or, le but justifiant les exploits des grands hommes de la Roumanie, celui de Iancu de Hunedoara et d'Étienne le Grand ou de Michel le Brave, celui de Vasile Vodă ou de Matei Basarab »[13].

L'idée de l'union, présente dans la conscience et l'action des masses dès 1600, quand avait été réalisée, malheureusement pour peu de temps, l'union des pays roumains sous Michel le Brave, s'est affirmée à l'époque moderne avec toujours plus de force, concentrant dans un véritable torrent révolutionnaire toute la conscience et l'énergie d'un peuple décidé à édifier son destin historique selon ses nécessités et aspirations. En 1859, par l'élection d'Al. I. Cuza comme prince de la Moldavie et de la Valachie, les masse, populaires ont fait preuve une fois encore de leur courage et de leur sagesses de leur capacité de déterminer le cours des événements. Ce sont elles qui ont fait échouer les manœuvres de certains milieux rétrogrades de l'intérieur de même que les intentions de certaines puissances européennes qui voyaient s'évanouir, par la création de l'État roumain unitaire, leurs intentions d'expansion dans cette partie du continent. Les dizaines de milliers de travailleurs, artisans, commerçants et paysans qui ont appuyé, auprès des assemblées électives de Bucarest et Iaşi, la double élection de Cuza, avaient la profonde conviction que celui-ci s'identifiait au plus haut degré à leurs aspirations, qu'il incarnait amplement à ces moments-là le sens du devenir historique. Évoquant le moment de la double élection d'Al. I. Cuza, les journaux de l'époque notaient: « Ce vote, qui a commencé par le cri de joie: *Vive Cuza!*, a eu un profond écho dans les cœurs de Roumains. » Ce cri « volait de bouche en bouche, de cœur en cœur; les embrassements les plus chaleureux, les regards les plus enthousiastes, les effusions étaient le seul spectacle qu'on pût voir dans les rues, à tous les carrefours, dans tous les endroits publics »[14]. De sentiments similaires étaient animés également les Roumains se trouvant encore sous la domination étrangère, qui ont vu dans le Prince Cuza une raison d'espérer en l'union avec le pays. Voilà pourquoi, « quand Cuza fut élu prince — remarquait Al. Papiu-Ilarian en 1860 — l'enthousiasme chez les Roumains de Transylvanie était peut-être plus grand que chez ceux des Principautés »[15].

En effet, par toutes ses actions, qui ont contribué à l'édification de l'État roumain sur des fondements modernes, le prince Al. I. Cuza a répondu à l'appel du pays, a confirmé le serment de fidélité qu'il avait prononcé devant le peuple: « Je jure devant mon pays que je défendrai scrupuleusement les droits et les intérêts des Principautés Unies; que pendant tout mon règne

---

[12] N. Bălcescu, *Opere* (« Œuvres »), tome I, IIe partie, Bucureşti, 1940, p. 105.
[13] « *Steaua Dunării* », n° 1, du 1er octobre 1855.
[14] « *Românul* », no. 11, du 27 janvier 1859.
[15] Apud *Gîndirea social-politică despre Unire* (« La pensée socio-politique à propos de l'Union »), Editura politică, Bucureşti, 1966, p. 274—275.

je veillerai à ce que soient respectées les lois pour tous et en tous points et que je n'aurai d'yeux que pour le bien et le bonheur de la nation roumaine » [16]. Il a confirmé par ses actions le désir des masses tel que l'avait pressenti et exprimé M. Kogălniceanu: « Pour les temps nouveaux, des hommes nouveaux ».

L'image de l'histoire comme réalité, et cela vaut pour toute époque, reflète nettement la conclusion que, pour pouvoir imposer son point de vue et réaliser ses intérêts, toute classe doit s'exprimer aussi bien par des programmes que par des actions politiques concrètes, à travers ses propres dirigeants, capables non seulement de plaider sa cause, mais aussi de la conduire effectivement au cours des affrontements historiques avec la force sociale ennemie. Mais à mesure que le progrès historique s'accélère, que l'évolution de la société devient de plus en plus complexe, l'époque moderne fait intervenir dans le rapport entre les masses et les personnalités des éléments nouveaux, engendrés par la réalité historique objective elle-même. L'essence de cette relation réside en ce que le prolétariat, comme force sociale fondamentale de la société et principale composante des masses populaires, est une classe constamment révolutionnaire, une classe appelée par l'histoire même à édifier une société nouvelle, qui lui ressemble en tous points, mais qui incarne réellement l'idée de liberté, l'idée de l'épanouissement de l'homme en tant qu'homme. Pour réaliser sa mission la classe ouvrière a eu et a elle aussi besoin de dirigeants qu'elle trouve ou forme elle-même dans le processus de la lutte révolutionnaire. Cependant, la classe ouvrière recruta certains dirigeants dans les milieux bourgeois leur conférant une nouvelle physionomie et des traits qui lui sont propres, leur permettant de s'affirmer au vif de la lutte révolutionnaire, pour la réalisation des idéaux révolutionnaires.

Les grands hommes d'un peuple n'appartiennent pas aux cieux sous la voûte desquels ils furent obligés de limiter leur œuvre; ils appartiennent à la nation tout entière . . . et dépassant même les bornes de leur peuple, deviennent le bienfait de toute l'humanité.

A.D. XENOPOL

Démocrate est celui qui veut élever son peuple sur ses propres épaules, non pas celui qui veut s'élever soi-même sur les épaules du peuple.

NICOLAE IORGA

À propos de ce processus d'apparition et d'affirmation des personnalités de la classe ouvrière et du contenu historique de la relation dialectique entre les masses populaires et le nouveau type historique de personnalité, attachée par mille fibres aux aspirations et aux rêves du peuple, le président Nicolae Ceaușescu s'exprimait en ces termes: « Au cours des grandes luttes

[16] « *Naționalul* », no. 19, du 12 février 1859.

sociales et nationales se sont illustrés et s'illustrent encore des milliers et des milliers de combattants révolutionnaires, militants et remarquables chefs politiques issus du peuple. S'identifiant aux idéaux des masses, aux intérêts de la nation, s'élevant au niveau de compréhension des nécessités objectives du développement social, de connaissance scientifique des lois de la lutte de classe, ils peuvent jouer un rôle important dans l'action d'organiser et diriger la lutte révolutionnaire, apportant ainsi une contribution précieuse au progrès de la société. Le marxisme-léninisme nous apprend que l'activité des différents militants, personnalités révolutionnaires et politiques, peut être présentée de manière juste seulement si on les met en stricte relation avec la classe sociale à laquelle ils appartiennent. C'est ainsi qu'on pourra éviter aussi bien d'exagérer les mérites de certains militants, que de nier leur contribution à la lutte pour le développement social. Aucun dirigeant, aussi imposant qu'il soit, ne peut être présenté pour seul auteur des événements historiques, sans que cela ne mène à sa déification, à la négation des masses, du peuple ».

Attachés à la cause de la classe ouvrière ou provenant, dans certaines conditions, directement de celle-ci, grâce au soin que prend le parti de former les permanents nécessaires à tout moment de la lutte révolutionnaire, les dirigeants de la classe ouvrière parviennent à s'illustrer tout d'abord par la capacité d'analyser les processus socio-économiques et de saisir leurs directions de développement, par l'établissement, sur cette base, de la stratégie et de la tactique révolutionnaires, et par l'orientation de la lutte des masses sur la voie la plus juste. Ces dirigeants se sont affirmés et s'affirment constamment au cours de cette activité, préoccupés qu'il sont d'instruire les masses, de les guider dans leur action, mais aussi de s'instruire auprès d'elles, d'étudier sans cesse leur expérience, qui peut à tout moment suggérer une pensée nouvelle, une idée féconde. Le contact direct et permanent entre les dirigeants et les masses, contact effectif, fondé sur un dialogue authentique, au cours duquel la pensée du dirigeant rencontre l'expérience concrète de celui qui donne forme matérielle à l'idée, et qui est confirmé par sa viabilité, voilà ce qui assure le caractère fluent de la pratique révolutionnaire; c'est ce qui fait le réalisme de l'activité du parti de la classe ouvrière et la confiance des masses en leur parti. Par leur expérience, les masses enrichissent et renouvellent constamment la conception et la politique de la force dirigeante, en dernière analyse l'exercice même de son rôle. Le parti de la classe ouvrière peut ainsi s'exprimer comme centre vital des masses, de la nation; entre lui et ceux qu'il représente et conduit sur la voie de la création consciente apparaît et se développe un mouvement historique intégratif. C'est un processus dont l'évolution conduit directement au renforcement continu de l'unité de tout le peuple autour de son avant-garde, qui consolide la cohésion de la société, de tous ses membres, sans distinction de nationalité. Ce processus contribue à ce que le parti et le peule forment une unité indissoluble, pouvant générer à son tour de multiples forces pour la solution des problèmes créés par la vie, par l'acheminement vers les formes supérieures du socialisme, vers le communisme.

Comme le prouve l'expérience historique roumaine, le rapport parti-masses s'est réalisé pratiquement dans le cadre institutionnalisé de la démocratie socialiste, celle-ci étant, par sa nature même, capable d'assurer aussi bien l'augmentation du rôle dirigeant du parti de la classe ouvrière — le Parti Communiste Roumain — que sa capacité d'entraîner les masses populaires dans l'activité de création historique consciente.

S'inscrivant sur ces coordonnées, l'affirmation du parti comme personnalité collective et de son dirigeant comme personnalité individuelle doit connaître nécessairement de nouvelles dimensions. C'est l'expression d'une telle nécessité, d'une telle corrélation dialectique que représentent la pensée et l'action historiques du secrétaire général du Parti Communiste Roumain, le président de la Roumanie socialiste, Nicolae Ceaușescu, en qui est concentrée la conscience de soi du peuple roumain, sa manière propre d'être et de se manifester dans l'histoire contemporaine.

Grand législateur ne sera pas celui qui choisira d'imiter des lois étrangères, traduites de codes éloignés qui ont subsisté et qui subsistent encore en d'autres circonstances, mais celui qui saura codifier les coutumes de son pays et la solution que le peuple donne, au plus profond de son coeur, aux problèmes respectifs.

MIHAI EMINESCU
(1850—1889)

La biographie même du dirigeant du parti et de l'État roumain est en ce sens exemplaire. Fils de paysans très modestes, entré très tôt — à 11 ans — dans les rangs de la classe ouvrière, il a lié son destin à celui de la force sociale la plus avancée du pays, il a vécu, a travaillé et a lutté au milieu du peuple travailleur; il en a directement connu les aspirations; il s'est identifié parfaitement à la manière d'être et de penser des masses. Nicolae Ceaușescu n'avait que 15 ans quand il a commencé à militer dans le cadre de l'Union de la Jeunesse Communiste; la maturité d'esprit, son dynamisme et son courage, l'abnégation et la persévérance révolutionnaires,le patriotisme ardent, le remarquable sens de l'organisation allaient en faire assez tôt un chef de la jeunesse révolutionnaire. En 1933 il fut arrêté pour la première fois pour « incitation à la grève » et diffusion de manifestes « contre l'ordre d'État ». En 1934 il fut de nouveau arrêté comme « agitateur communiste dangereux », selon la fiche de la police, pour avoir apporté au procès de Craiova, intenté aux dirigeants des grèves des cheminots et des ouvriers du pétrole de 1933, les lettres de protestation des ouvriers bucarestois. La même année, il fut désigné par le secrétariat du Comité Central du Parti Communiste Roumain comme représentant de la jeunesse démocratique de la Capitale dans le Comité National Antifasciste. À la fin de l'année 1935, le parti confia à Nicolae Ceaușescu la charge de secrétaire du Comité régional Prahova de l'Union de la Jeunesse Communiste. C'étaient les années où la Roumanie et d'autres États européens étaient menacés du danger hitlérien. Outre sa préoccupation d'intensifier l'activité révolutionnaire dans les diffé-

rentes catégories de la population, le Parti Communiste Roumain a visé la réorganisation de l'activité de l'Union de la Jeunesse Communiste, considérant que la dissolution de cette organisation en 1936, sur la recommandation de l'Internationale Communiste de la Jeunesse, a représenté une grave erreur politique. À cet effet, le Comité Central du Parti Communiste Roumain a décidé, au début de l'année 1939, la constitution de la Commission centrale de réorganisation de l'Union de la Jeunesse Communiste, dans laquelle un rôle important revint à Nicolae Ceaușescu.

Un moment essentiel dans la lutte contre la guerre et le fascisme, pour la sauvegarde de l'indépendance et de l'intégrité territoriales de la Roumanie l'ont représenté les grandes manifestations du 1er Mai 1939. Ayant eu lieu sous le signe de l'unité ouvrière, du Front Unique des communistes et des socialistes, les démonstrations du 1er Mai 1939 ont exprimé la décision ferme de la classe ouvrière, du peuple roumain de s'opposer de toutes ses forces au fascisme et à la guerre. Dans l'organisation et la direction de ces amples actions révolutionnaires, le rôle le plus important revint à Nicolae Ceaușescu, que le parti avait désigné pour faire partie de la Commission d'organisation des manifestations.

Dans la période difficile de la dictature militaire et fasciste des années 1940—1944, Nicolae Ceaușescu est de nouveau enfermé dans les prisons et les camps de concentration de Văcărești, Caransebeș, Tîrgu Jiu. Animé par l'idéal suprême de la libération de la patrie de sous la domination fasciste, de l'édification d'une Roumanie nouvelle, libre et indépendante, Nicolae Ceaușescu — ainsi que tant d'autres héros de la classe ouvrière, de tout le peuple — a agi avec courage et compétence pour la préparation et le déroulement de l'insurrection du 23 Août 1944, qui a représenté le commencement de la révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et antiimpérialiste, du peuple roumain.

Le parti, dans sa signification synthètique, n'est pas un simple mot de deux syllabes. Le parti est une entité. Parti-substance. Parti-prestige. Parti-critère. Parti-souveraineté; souveraineté qui émane du peuple.

TUDOR ARGHEZI
(1880—1967)

Dès les premiers jours de l'insurrection d'Août 1944, le parti a confié à Nicolae Ceaușescu la direction de l'Union de la Jeunesse Communiste, en tant que secrétaire général. Dans l'esprit d'une continuité historique lourde d'enseignements, on créait ainsi les conditions nécessaires à la mobilisation de la jeune génération pour la réalisation des impératifs spécifiques de la nouvelle étape du processus révolutionnaire. Sous la direction du parti, l'Union de la Jeunesse Communiste a contribué énergiquement au succès des actions insurrectionnelles, a prêté son appui à la lutte héroïque de l'armée roumaine au front antihitlérien et, par la suite, aux grandes luttes sociales qui ont conduit à l'instauration du pouvoir populaire et à la victoire

du nouveau régime socialiste en Roumanie. Remplissant des tâches de haute responsabilité dans le cadre du parti, ayant reçu d'importantes fonctions d'État dans les années de la révolution et de la construction socialiste, Nicolae Ceaușescu a agi avec passion révolutionnaire pour la réalisation des grandes transformations socio-économiques de Roumanie. Élu, dès 1965, à la tête du Parti Communiste Roumain, et Président de la République Socialiste de Roumanie depuis 1974, il a déployé et déploie une riche activité de consolidation de la ligne politique générale, de la tactique et de la stratégie dans l'étape d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'acheminement vers le communisme, d'élaboration théorique, créative, à la lumière de la conception matérialiste-dialectique et historique, à partir de l'étude approfondie des réalités nationales et internationales, du contact permanent et direct avec les travailleurs de toute profession, de tout le pays, sans distinction de nationalité. Ceci constitue une contribution inestimable au patrimoine de la pensée socio-politique contemporaine et est à l'origine de l'esprit de profond renouveau révolutionnaire et démocratique, de passion créatrice mûre, de justice et d'équité, qui anime depuis une quinzaine d'années la vie de la Roumanie sous ses aspects les plus divers, et dont l'infatigable promoteur est le président Nicolae Ceaușescu. Voilà pourquoi tout le peuple se trouve naturellement attaché au dirigeant qu'il a souhaité et choisi, qu'il estime et suit avec une volonté inébranlable.

Dans l'édification de la nouvelle société, les options déterminantes des temps socialistes pour les idéaux de progrès social, d'indépendance et de souveraineté nationale s'identifient de manière heureuse à l'énergie créatrice de la personnalité choisie par les masses pour en être guidées. La pensée socio-politique et philosophique du président Ceaușescu atteste une profonde connaissance de l'ensemble des lois du développement de la société; son adhésion aux enseignements essentiels de l'histoire nationale se matérialise en actes politiques intelligents figurant parmi les pages les plus glorieuses de l'histoire de ce peuple, participant aujourd'hui, après la conquête définitive de sa liberté et sa dignité, à une immense œuvre de construction. Portant au-delà de nos frontières le message de paix et de collaboration entre pays et peuples, proposant au monde une vision réaliste sur la nature des relations entre les États et une conception sur la nécessité de fonder constamment ces relations sur un esprit d'équité et de justice, sur la raison triomphante, sur le refus des guerres qui menacent notre planète, de l'ignorance et de la misère, le président Nicolae Ceaușescu — dont les actions politiques et les contributions théoriques jouissent d'un haut prestige dans le monde, d'une large reconnaissance et approbation — agit pour que la voix de la Roumanie soit écoutée partout avec respect.

La réélection de Nicolae Ceaușescu, pendant le XIIe Congrès du Parti Communiste Roumain, de décembre 1979, dans la haute fonction de secrétaire général du parti — option fondamentale des communistes roumains, de notre nation socialiste — reflète une fois encore, de manière très évidente, la cohésion monolithique du parti et du pays autour de celui qui a conféré de nouvelles et substantielles dimensions à notre patrie, cristallisant,

dans son paysage social, économique et politique, la force novatrice du développement dynamique, de la démocratie humaniste, d'une éthique profondément révolutionnaire, généreuse — des actes et de la vie du communiste humain. L'énergie et la volonté d'un parti, d'un peuple et d'une patrie solidaires vont tailler de nouvelles étapes dans la longue série d'années qui permettront au socialisme et au communisme d'inscrire leurs repères toujours plus solides et plus avancés dans l'histoire de la Roumanie.

Les mots prononcés par le président Ceaușescu à la tribune du haut forum des communistes roumains à l'occasion de sa réélection comme secrétaire général du parti ont été accueillis par tous les citoyens du pays avec le sentiment que son engagement solennel exprimait non seulement sa ferme volonté de servir la cause de son peuple, mais aussi celle de promouvoir le caractère essentiellement humaniste de cette cause: « Je vous assure, vous, le parti et tout notre peuple, que je ferai tout mon possible pour justifier cette confiance et pour remplir la mission que m'ont confiée le parti, le Congrès, le peuple. J'ai agi et j'agirai pour la réalisation du socialisme sous son vrai jour, sur des principes humanitaires, à savoir le socialisme et le communisme humains ! C'est la condition essentielle pour que le socialisme s'affirme comme société supérieure, la plus humaine du monde. Nous, notre nation, notre peuple, quand nous parlons d'homme humain, nous parlons de l'Homme, car homme n'est que celui qui sert sa patrie, qui ne la trahit jamais ! ».

Pour la troisième fois, au début du printemps 1980, le peuple roumain a mis à la tête de l'État, dans la suprême fonction de Président de la République, l'Homme qui incarne au plus haut degré les aspirations de tous les habitants de ce pays. Prononçant son engagement de fidélité et dévouement envers la patrie, le président Nicolae Ceaușescu a exprimé leur volonté unanime d'édifier leur avenir prospère et heureux en totale liberté et indépendance, élevant la Roumanie sur les plus hauts sommets d'une civilisation mise intégralement au service de l'homme; il a exprimé la décision de ce peuple dont il est l'illustre représentant, de faire tout son possible pour que tous les peuples, grands ou petits, de tous les continents, aient libre accès aux conquêtes de la civilisation et qu'ils puissent, avant tout, bénéficier de ce droit fondamental et sacré qui est le droit à la vie et au travail pacifiques générateurs de valeurs matérielles et spirituelles qui constituent non pas la dégradation de l'être humain mais sa noblesse et sa gloire. Infatigable champion de l'affirmation et de la défense des grands principes qui doivent créer un nouvel ordre dans la vie internationale — le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, l'égalité en droits, la non-ingérence dans les affaires intérieures, l'avantage réciproque, le renoncement à la force et à la menace de s'en servir — le président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, s'est imposé non seulement comme la personnalité la plus représentative de son pays, mais aussi comme une grande personnalité du monde contemporain. Comme un de ces créateurs d'histoire que l'Histoire engendre.

MIRCEA MUȘAT

Synthèse, équilibre, créativité

Pour comprendre l'évolution de la culture roumaine et déterminer la place, la valeur et le rôle des créations roumaines dans le cadre de la civilisation européenne il nous faut partir de la formation en Europe, au Moyen Âge, de deux zones de culture distinctes, de deux types de civilisation.

La première zone est dominée du point de vue confessionnel par l'Église catholique romaine, qui a utilisé jusqu'à l'apparition des littératures nationales le latin comme principal moyen d'expression et a vécu des glorieux souvenirs de l'empire romain lequel avait unifié, vers la fin de l'Antiquité, la civilisation méditerranéenne. C'est à cette zone, qui intégra également, du Ve au VIIe siècle, les peuples germaniques et anglo-saxons, futurs promoteurs de la grande révolution spirituelle moderne qui fut la Réforme, qu'appartiennent, aujourd'hui encore, tous les peuples néo-latins, à l'exception des Roumains.

La deuxième zone culturelle et le deuxième type de civilisation gravite autour de Byzance, unissant, en une synthèse originale la conception romaine de l'État, le territoire de la partie orientale de l'Empire, et le grec comme instrument culturel; elle cultive, à partir du IXe siècle et de plus en plus, le souvenir et la fierté de l'héritage hellène.

Le moment où les deux zones aboutissent à une cristallisation évidente est la fin du VIIIe siècle et tout le IXe, époque où en Occident, Charlemagne organisait son empire, créant les conditions favorables à la « Renaissance carolingienne », tandis qu'à l'Est se produisait la première « Renaissance byzantine » et le « Schisme de Photios », événements auxquels s'ajoute celui, essentiel, de la christianisation des Slaves grâce à l'activité des frères Cyrille et Méthode. Cette christianisation ouvre, en 863, un chapitre nouveau dans la culture européenne et crée la troisième langue universelle du Moyen Âge — l'ancien slave d'église devenu, au cours des siècles, le slavon des différentes écritures nationales. Du Xe au XIIIe siècle nous assistons donc à la constitution, aux côtés de la Byzance grecque, d'une Byzance slave, bulgare pour commencer, russe par la suite, à Kiev, serbe enfin, chacune avec ses moments de gloire et de rayonnement.

Par ce « Moyen Âge byzantin » (Nicolae Iorga), qui comprend aussi bien Byzance proprement dite que le monde slave des coordonnées de la civilisation byzantine, *l'Europe de l'Est inscrit un chapitre glorieux dans l'histoire de la civilisation de l'Europe médiévale, se manifestant, avec une personnalité propre, pleinement affirmée, dans les processus historiques qui engendrent, au XIIIe siècle, « l'Europe » nouvelle, enfin détachée du cordon ombilical qui la reliait à l'ancien monde romain et byzantin, résolument tournée vers l'avenir.*

Cependant, tandis que l'Europe occidentale créait l'épopée française et allemande et s'apprêtait à engendrer un Dante, à l'Est des rivalités épuisantes et des calamités extérieures concouraient à affaiblir les fondements, à peine posés, d'un brillant démarrage culturel. Au début du XIe siècle Byzance anéantit l'État bulgare et, de 1018 à 1185, la flamme qui s'était impétueusement élevée au temps du tsar Siméon commence à vaciller. À son tour Byzance se trouve confrontée aux grandes difficultés que lui créait la venue des croisés occidentaux (lesquels finiront par la conquérir en 1204, y régnant en maîtres jusqu'en 1261) et à des crises intérieures qui favorisent le soulèvement des Vlaques sud-danubiens dirigés par Pierre et Asan (1185) et la révolte de Stepan Nemanja (1183). Le premier mène à l'instauration, aux côtés des Bulgares, de l'État des «Bulgares et des Vlaques» sous l'autorité de la dynastie des Asan, État qui devient rapidement la plus puissante réalité militaire et politique au Sud du Danube et qui, venant à bout premièrement de Byzance, ensuite des croisés installés à Constantinople (Baudouin de Flandre sera fait prisonnier par le cadet des frères Asan), rejettera définitivement l'Empire byzantin hors du circuit des grandes puissances européennes.

En posant les bases de l'État serbe et en conquérant son indépendance à l'égard de Byzance, Stepan Nemanja lui assure un essor qui atteindra son apogée sous Stepan Dusan en 1346, quand celui-ci se proclamera empereur et disputera son titre à celui de l'empereur de Constantinople.

La Bulgarie du « Second Empire » (vlacho-bulgare ou bulgaro-vlache) aussi bien que la Serbie de la dynastie Nemanja créeront une magnifique civilisation médiévale au XIIIe et au XIVe siècles (la dynastie serbe se prolongera jusqu'au milieu du XVe siècle), mais les rivalités qui opposeront les peuples et les États sud-danubiens les désignera tous (y compris les Grecs de « l'Empire » restauré par les Paléologue en 1261 comme simple État grec, mais privé de tout pouvoir, quoique affichant encore des prétentions impériales) comme une proie facile pour le nouveau conquérant ottoman. La brillante civilisation byzantine du XIVe siècle et de la première moitié du XVe, connue sous le nom de « Renaissance des Paléologue » sera détruite en même temps et par la même faux qui mettra fin aux civilisations médiévales bulgare et serbe.

Cependant, le destin du Sud-Est européen fut encore plus dramatique au seuil de ce que l'Europe occidentale allait nommer « l'Europe moderne ». Pour cette région la conquête ottomane a signifié l'extinction pour plus de quatre siècles de l'État et de la culture bulgare (1393; 1396), la liquidation de Byzance en 1453, puis de la Serbie et de sa civilisation médiévale en 1459. (En 1463 la Bosnie devient une province ottomane et en 1483 le duché de Zète, ou Monténégro, est conquis.) Quant aux héritiers directs de Byzance — les Grecs — ils seront obligés, de 1453 à 1821, d'accepter un rôle proéminent dans l'économie et la diplomatie de la « turco-cratie », mais sans pouvoir aspirer à une vie politique indépendante, expression de la nation grecque. D'où l'impossibilité d'une continuité culturelle normale et, en dépit de

l'existence, dans tout cet intervalle, de nombreux érudits grecs authentiques, l'impossibilité de réaliser une culture grecque néo-byzantine notable.

C'est dans ce contexte que nous allons examiner la place et le rôle joué par la culture roumaine en cet intervalle.

Pour pouvoir écrire l'histoire de la civilisation européenne il est obligatoire de se débarrasser autant de l'idée d'une Europe vue exclusivement de Paris, de Londres ou de Berlin, que de la tentation de répondre à cette perspective par une autre, exclusivement orientale, par une histoire vue de Constantinople ou de Bagdad, pour employer l'expression (et la proposition) d'un historien roumain du passé. Les chercheurs occidentaux ou ceux qui adoptent leur point de vue sont attirés presque exclusivement par Byzance, par la Grèce moderne — héritière des grands souvenirs classiques — ou par le bloc massif du monde slave, dont l'action sur les destinées spirituelles et politiques occidentales a commencé avec l'irruption « des grands Russes » dans la littérature. Mais cette manière de considérer les affaires orientales ignore souvent des réalités essentielles — et c'est ce que nous essayerons de suggérer dans ce qui suit.

Nous devons trouver le point de vue d'où la réalité nous apparaisse entière et la vie du continent acquière une unité organique, qui tienne compte à la fois de la diversité des nations et des cultures nationales et de l'existence des grandes zones de culture à fondements propres lesquelles forment toutes ensemble, le grand, le puissant et le profond fondement de la civilisation européenne.

Trouver un tel point de vue réellement européen, purifié de l'orgueil occidentalo-centriste, mais aussi de toute philosophie karamazovienne, tentée de voir sur le continent des oppositions irréductibles ou de considérer l'Occident comme un vaste champ de décadence, régénérable par la conquête physique et spirituelle au nom d'on ne sait quels messianismes fumeux, est, pour les Roumains, un impératif catégorique. Car, c'est ainsi seulement que la place de leur histoire nationale et de la culture roumaine apparaîtra sur la carte du continent dans ses dimensions réelles. Les études des roumanistes peuvent contribuer à l'élaboration de telles perspectives nouvelles car, loin de se limiter à un territoire qui n'est pas des plus grands et à une langue et à une culture qui ne sont pas des plus célèbres, ces études ont, au contraire, la qualité de familiariser le chercheur avec un angle de vue inédit sur l'histoire et la culture européenne.

Le peuple roumain s'affirme sur la scène de l'histoire plus tard que d'autres peuples européens, après avoir mené une existence anonyme de plusieurs siècles, dont la principale vertu fut de lui assurer la durée, c'est-à-dire de préserver, dans des circonstances difficiles, son identité, la langue et même le nom (les Roumains étant le seul peuple d'origine latine qui ait gardé le nom de Romains). Jusqu'au XIVe siècle les Roumains ont vécu dans des formes de vie étatique qui ne leur permettaient ni un grand déploiement de forces, ni des actions culturelles de grande envergure. Mais à partir du XIVe siècle il nous est possible d'ouvrir dans l'histoire de la civilisation européenne un chapitre roumain bien net (sans oublier pour autant que

les Roumains sont les descendants de deux peuples qui ont profondément gravé leur nom dans l'histoire et la civilisation antique).

Jusqu'au XIVe siècle les circonstances historiques empêchèrent le peuple roumain d'édifier, en dehors de son folklore, une culture propre. La première composition originale écrite de la littérature roumaine dans ce latin médiéval de l'Orient qui fut le slavon date du début du XVe siècle *(Le martyre de Saint Jean le Nouveau de Suceava)*. Face aux brillantes civilisations médiévales centenaires et pluricentenaires, que firent nos écrivains? Se laissèrent-ils dominer par un complexe d'infériorité? Se couvrirent-ils de cendres? Non ! Ils commencèrent par se «mettre au courant» de ce que les autres avaient créé, par se « synchroniser » — comme allait dire, quatres siècles plus tard, notre grand critique Eugen Lovinescu. Sur le fondement d'un siècle d'assimilation intense de la culture byzantino-slave parurent ensuite les premiers chefs-d'œuvre roumains. Utilisant des modèles et des sources étrangères, profitant de l'expérience littéraire ainsi acquise, ils exprimèrent, pour la première fois, notre éthos spécifique, le génie propre à la culture roumaine.

Tout ce que nous pouvons croire sans commettre d'attentat contre la lucidité, c'est qu'il nous a été dévolu d'éclairer avec notre fleur de demain un coin de la terre. Tout ce que nous pouvons espérer sans nous laisser à la merci des illusions, c'est l'orgueil de certaines initiatives spirituelles, historiques, qui jaillissent, de temps en temps, comme une étincelle au-dessus des têtes d'autres peuples aussi.

LUCIAN BLAGA
(1895—1961)

Paradoxalement, c'est justement ce retard qui allait devenir la condition de la destinée ultérieure de la culture roumaine, car cette présence tardive sur la scène de l'histoire, à laquelle s'ajoute la position géographique du pays, n'offre pas aux Roumains les conditions nécessaires pour pouvoir, au Moyen Âge, s'affirmer pleinement et de façon notoire dans l'une des deux civilisations juxtaposées et souvent rivales. Au moment où l'histoire universelle et l'histoire de la culture les enregistrent, *ils apparaissent comme une « charnière » intéressante entre les deux zones constitutives de la civilisation médiévale européenne.*

Les Roumains sont Latins par leur origine et leur conscience. Cependant ils ne sont pas catholiques, mais orthodoxes, gravitant, sous rapport confessionnel, autour de Byzance. Toutefois, la terminologie fondamentale de la foi chrétienne est, en roumain, d'origine latine, ayant ses racines au IVe siècle, ce qui confirme une christianisation au niveau populaire plus ancienne que la configuration de la synthèse byzantine proprement dite (il est à supposer que la conversion des Roumains au christianisme s'est achevée au VIe siècle), et de beaucoup antérieure à l'organisation de l'Église en une institution médiévale à la manière d'un contrefort idéologique du pouvoir séculier. Cette organisation de type byzantin, beaucoup plus récente que le christianisme, fut probablement empruntée par les Roumains au Xe siècle,

non pas directement de Byzance mais par l'entremise des Slaves. C'est pour cette raison que la terminologie est, dans ce secteur, slave, et que la langue adoptée par l'Église est le slavon d'église. De l'Église il passera dans la chancellerie et la culture, ce qui fait que, du XIVe et jusqu'à la fin du XVIe siècle, la culture roumaine écrite des États féodaux roumains récemment fondés ainsi que celle du voïvodat de Transylvanie est en même temps un chapitre de l'histoire générale des cultures de langue slave. Les Roumains produisent quelques écrits originaux remarquables dans cette langue, dont le chef-d'œuvre de valeur universelle *Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose.*

Compte tenu de ces prémices, nous nous attendrions à voir les Roumains définitivement intégrés dans la sphère d'influence byzantino-slave, avec laquelle ils avaient en commun la confession et la langue culturelle. Il n'en est pourtant pas ainsi. Car les Roumains médiévaux sont voisins au Nord et à l'Ouest de deux civilisations de type occidental: la polonaise et la hongroise, par lesquelles l'Occident catholique avait, depuis plusieurs siècles, acquis une frontière commune avec le territoire roumain. Avec cet Occident polono-hongrois, de même qu'avec celui, plus lointain, italien, allemand et français, les chancelleries entretiendront leur correspondance diplomatique en latin (le scribe de langue latine ne manquant jamais à partir du XIVe siècle) et ensuite seulement en polonais, italien ou français. À leur tour, les érudits roumains emploient le latin toutes les fois qu'ils écrivent pour leurs confrères de l'Occident (Nicolae Milescu, Dimitrie Cantemir au XVIIIe siècle).

Il y a plus: la conquête de la Transylvanie par les Hongrois — dont l'arrivée en Europe et l'option occidentale avaient achevé, du Xe au XIe siècle, la configuration ethnique et spirituelle du continent — a déterminé une colonisation appréciable du territoire roumain d'au-delà les montagnes, principalement avec des Allemands de Saxonie, qui transplantèrent au pied des Carpates la culture de l'Occident germanique.

À partir du XVIe siècle les Roumains, les Hongrois et les Allemands de Transylvanie commencent à écrire dans leurs langues nationales, ce qui fait que de nos jours encore il y a en Roumanie une littérature de langue hongroise et allemande, respectée par tous les Roumains. Les interférences et les inter-relations entre les trois cultures et peuples sont, souvent, des plus significatives, comme en témoigne la carrière du Saxon Gaspar Haltai, devenu le père de la prose hongroise et le plus grand écrivain de langue hongroise du XVIe siècle, ou celle de Nicolaus Olahus, un Roumain qui devient primat catholique de Hongrie et l'un des grands humanistes de l'Europe. À son tour la culture hongroise de Transylvanie offre aux Roumains le texte qui leur servit à la première traduction en roumain des deux premiers livres de l'Ancien Testament *(Palia de la Orăștie*, imprimée en 1582).

La tradition gréco-byzantine, la culture du vieux slave et la civilisation occidentale trouvent donc, sur ce territoire de l'ancienne *Dacia Felix*, un lieu d'interférence, de symbiose et de synthèse unique en Europe.

Pour les Roumains les résultats sont dignes d'être retenus. En effet, ce peuple latin parvient à détenir une place capitale dans . . . l'histoire de la culture du vieux slave, non seulement comme gardien et propagateur des œuvres des érudits slaves, mais aussi comme auteur d'écrits originaux en slavon ! Toutefois, même à l'apogée de la culture du vieux slave chez les Roumains, celle-ci ne détient pas l'exclusivité du phénomène culturel car l'emploi courant du roumain pour des documents de moindre importance se confirme depuis lors *(Les enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, rédigés en slavon, datent de la même époque que *La lettre de Neacşu*, le premier document en langue roumaine parvenu jusqu'à nous). C'est à la même époque que s'amorce en Occident la grande révolution spirituelle de la Réforme. Or, les Roumains, les Ukrainiens et les Biélorusses sont les seuls peuples de la zone orientale sur lesquels se fût exercée fortement, dès le XVIe siècle, l'influence de la Réforme luthérienne et calviniste, allant jusqu'à des actions de conversion partielle ou de rejet, caractéristiques pour la configuration de la culture de ce temps.

Le premier document signé par un Roumain, Lațcu de Mățești, sur l'influence de Luther en Allemagne et en Hongrie, date de 1534, l'année où Luther achève de traduire la Bible. Le premier livre imprimé en roumain est un catéchisme luthérien (Sibiu, 1544) et le premier livre d'influence calviniste est imprimé en roumain par Coresi, au temps où Calvin vivait encore !

La coopération culturelle entre Roumains, Allemands et Hongrois sous le signe du triomphe de la langue nationale dans l'Église et la culture — idée soutenue par la Réforme — est un chapitre définitoire pour la culture roumaine au XVIe siècle. La culture roumaine offre donc un phénomène typique pour l'époque moderne, qui l'assimile aux cultures de la zone occidentale, où la Réforme coïncide avec la prise de conscience définitive de la valeur culturelle des langues nationales.

C'est toujours au XVIe siècle que s'établissent les premiers contacts des Roumains avec le mouvement culturel anti-réformé (plus tard avec le mouvement anti-catholique) des zones culturelles ukrainienne et biélorusse (la célèbre *Cazanie* ou *Recueil de Sermons de Zabludovo*, imprimée par Ivan Feodorov en 1569 est traduite en roumain et imprimée à Brașov en 1581), contacts qui atteindront leur apogée au siècle suivant, au temps du métropolite roumain de Kiev, Petru Movilă.

Tout le XVIIe siècle roumain se trouve sous le signe d'une vaste ouverture vers l'humanisme de la Renaissance (lequel pénètre par trois voies: la Pologne, la Hongrie et l'Italie) et le Baroque européen, véhiculé par la Contre-Réforme. La fin du XVIIe siècle fait de Constantinople une autre source puissante pour la diffusion des idées occidentales à l'Est.

D'ailleurs, le XVIIe siècle et les premières décennies du XVIIIe représentent «l'âge d'or» de la littérature roumaine ancienne de même que la fin du XVe siècle et le XVIe siècle avaient marqué l'apogée de l'art ancien roumain (des monastères de Neamț et d'Argeș à ceux de Voroneț et de Sucevița, si admirés aujourd'hui partout dans le monde). La synthèse roumaine

du XVIIIe siècle atteint son point le plus haut dans l'œuvre de la personnalité la plus puissante que l'Est ait jamais produite depuis la chute de Constantinople, le prince Dimitrie Cantemir, un phénomène unique et incomparable même dans la culture russe. Des personnalités comme Grigore Ureche, Miron Costin, le métropolite Dosoftei, Nicolae Milescu, le *Stolnic* Constantin Cantacuzino et surtout Cantemir, polyglottes de grande envergure, connaisseurs de la culture antique et de plusieurs cultures européennes de facture occidentale moderne (comme l'étaient celles de Pologne et d'Italie), porte-voix de la conscience nationale du peuple et admirables stylistes de la langue roumaine, sont des phénomènes qui ne trouvent pas de points de comparasion dans toute la zone de l'Est européen. Ils représentent l'expression de la maturité acquise par la langue et du génie national dans de larges horizons européens et situent en même temps la culture roumaine au premier rang dans le contexte oriental, non seulement pour le degré qu'avait atteint son évolution mais aussi pour la valeur de ses jugements.

Le trait essentiel de ce phénomène d'apogée est son caractère national, général-roumain. De médiévale dans l'esprit, la conscience (universaliste) et la langue culturelle (le slavon), comme elle l'était du XIVe au XVIIe siècle, la culture roumaine devient *une culture nationale par la conscience*, les *idées avancées* (l'unité ethnique, l'origine latine, la grandeur du passé héroïque des siècles antérieurs et la fierté de la descendance romaine et dace), *par la langue* (le roumain) et *par l'unité du phénomène culturel* des trois formations politiques: la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

En même temps, par le rôle essentiel que jouèrent dans sa configuration les courants culturels de l'Europe moderne — la Renaissance, la Réforme, l'Humanisme, la Contre-Réforme —, nous pouvons dire que la culture roumaine du XVIIe siècle était *une composante déjà intégrée à « l'Europe »*, non à la suite d'un tournnant violent, mais en vertu d'un lent processus d'assimilation et de synthèse qui avait commencé des siècles auparavant et se manifestait pleinement dans la personnalité et l'œuvre des érudits de ce siècle. Il y a un *humanisme roumain* structuré comme un véritable courant culturel, avec une idéologie propre (l'idéologie nationale), des représentants de grande valeur et des sources directes dans l'humanisme européen de la Renaissance et du Baroque. Un phénomène similaire ne s'est produit ni dans la culture néo-grecque ni dans la culture russe (où le premier courant littéraire proprement dit est le classicisme) et moins encore dans les cultures slaves sud-danubiennes.

En conséquence, *la culture roumaine du XVIIe siècle et des premières décennies du XVIIIe peut être considérée une réalité spirituelle notable de l'Europe de l'Est, le phénomène culturel le plus complexe, le plus évolué, le plus divers et le plus richement représenté par des personnalités proéminentes et originales.* Minimiser ou exclure cette réalité du paysage culturel du continent créerait arbitrairement une tache blanche.

Après la seconde décennie du XVIIIe siècle il fallait tout naturellement passer par le processus d'adoption et d'adaptation des formes littéraires et artistiques, de refonte, dans des moules nouveaux, du fonds autochtone.

Qu'il existait non seulement des prémices objectives mais aussi des hommes capables de mener à bien cette tâche est prouvé par la carrière littéraire d'Antioh Cantemir, fils de Dimitrie Cantemir et de Cassandre Cantacuzino, elle-même fille du voïvode Şerban Cantacuzino (1678—1688). Cependant, la conjoncture historique a voulu qu'Antioh Cantemir soit devenu non pas notre premier écrivain roumain moderne, mais le promoteur de la littérature russe moderne et qu'il ait laissé à d'autres érudits, Ion Cantacuzino (1758—1828) et Ion Budai-Deleanu (1763—1820), le soin d'accomplir cette mission. Le demi-siècle qui sépare la première satire d'Antioh Cantemir du premier recueil de poésie roumaine, imprimé en 1792 ou 1796 par Ion Cantacuzino, suggère le décalage entre les deux cultures orientales. Il est le résultat du coup de massue que l'histoire infligea à la culture roumaine, exactement à la veille d'un grand envol, un envol évident et réalisé seulement en partie par une pléiade de grands esprits tragiquement éliminés: le *Stolnic* Cantacuzino pendu à Constantinople, les fils du prince Brâncoveanu décapités toujours à Constantinople, Dimitrie et Antioh Cantemir exilés, Antim Ivireanu exécuté sur l'ordre du premier souverain phanariote, Nicolae Mavrocordat. Aux calamités découlant de l'instauration du régime turco-phanariote s'ajoutent les guerres incessantes et les rivalités turco-russes qui prenaient souvent le territoire habité par le peuple roumain comme théâtre de guerre et toujours comme objet de marchandage et de pillage.

Nous ne sommes pas une culture et un État dont les formes de vie soient copiées d'après celles de l'Occident, dont la vie sociale, économique, culturelle et politique ait des sources d'emprunt, mais un vrai pays habité par un vrai peuple que personne n'a le droit d'ignorer et de mésestimer.

DIMITRIE GUSTI

Peuple abandonné au carrefour des orages qui y sévissent depuis des siècles et qui séviront à jamais dans ces contrées de séduisante richesse et de passage des armées... Capables de la plus haute civilisation et contraints de vivre d'un exode à l'autre. N'importe quels autres se seraient dissipés aux quatre coins du monde... Nous y sommes restés. Veillant le glaive à la main attentifs à tous les horizons et, lorsque l'acier s'est brisé un instant pour de nouveau, secrètement, se tremper, nous avons tendu à la brutalité l'arme subtile de notre intelligence. Ainsi, nous sommes toujours chez nous.

NICOLAE IORGA

Un siècle ravagé, sur lequel pesait l'épouvante d'une tyrannie à son déclin, artificiellement maintenue dans un ordre économique et social suranné, ne pouvait engendrer une grande époque culturelle, mais seulement une lutte héroïque pour la survie et la résurrection à l'heure de la délivrance. C'est tout ce que pouvait donner le « Siècle des Lumières » à la culture roumaine de l'Est et du Sud des Carpates. À une seule exception près, le phénomène Paisie. Sans arrêter l'accumulation de faits culturels susceptibles de préparer l'âge moderne de notre littérature, Paisie n'en a exclu qu'une

seule chose: la création majeure. Dans une société cultivée où il était de mode de lire la littérature européenne en grec ou en français et où l'on n'utilisait le roumain que pour des traductions de la littérature byzantine ecclésiastique et de romans populaires (c'est à ce moment que l'on traduit l'*Erotocrite* de Cornaros) nous ne pouvions nous attendre à voir apparaître des écrivains de facture moderne. C'est ainsi que le personnage le plus caractéristique et le plus influent de l'époque fut Paisie Velicicovski de Neamţ, véritable fondateur « d'école », un émigrant venu non de Géorgie comme Antim Ivireanu mais d'Ukraine, qui s'est réalisé dans le milieu culturel roumain et parmi les Roumains en y créant un véritable courant à résonance universelle.

Dans ces conditions, le centre vital de la culture nationale se déplace en Transylvanie où, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières décennies du XIXe, « l'Ecole transylvaine » déployait son activité. Samuil Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, lettrés patriotes d'une formation encyclopédique, solide, sont comparables aux grands précurseurs du siècle passé, dont ils continuent la tradition. Quant à Ion Budai-Deleanu, il est le génie littéraire de l'époque. Ayant réussi à se soustraire au destin dramatique qui poursuivit ses collègues et amis, il écrivit dans son exil volontaire de Lemberg la *Ţiganiada* (« L'epopée des Tsiganes »), créant ainsi le premier chef-d'œuvre de notre littérature moderne.

Achevé dans sa première forme avant 1800 et s'inspirant des agitations politiques roumaines de l'époque, ce poème « héroï-comique » témoigne d'un auteur au courant de toutes les grandes littératures d'Europe, maître des moyens de création moderne et capable d'ajouter à la littérature satirique du siècle de Voltaire une œuvre digne de figurer parmi ses monuments représentatifs, une création à nouveau sans pareil dans la zone orientale, mais malheureusement singulière, en un temps où la Russie, engagée dans la voie ouverte par Antioh Cantemir, avait déjà produit deux générations d'écrivains remarquables et un premier « classique » (Krylov). *Ţiganiada* est toutefois la dernière manifestation par laquelle, même dans les conditions précaires de l'époque, la littérature roumaine réussit à affirmer sa présence, une présence confirmée antérieurement, par Neagoe Basarab au XVIe siècle, par tout le XVIIe siècle et par Dimitrie Cantemir dans le premier quart du XVIIIe siècle.

Il n'y a peut-être pas d'époque plus instructive pour les questions qui nous préoccupent que celle d'Heliade Rădulescu et d'Asachi dans la première moitié du XIXe siècle et son complément dialectique, l'époque de Nicolae Bălcescu et Mihail Kogălniceanu.

C'est au temps d'Heliade qu'on a créé les moules et les voies de la culture roumaine moderne, les degrés qui devaient mener de Dosoftei à Eminescu et de Neculce à Sadoveanu. Comme au temps de Gavril Uric de Neamţ, on travaillait fébrilement afin de réduire le handicap de plusieurs siècles dans la création d'une littérature artistique nationale semblable à celles que l'on trouve, après la Renaissance, dans presque tous les pays européens. On y sent le fiévreux désir de se débarrasser des anciennes coor-

données culturelles pour pouvoir en créer d'autres, à la mesure des impératifs nationaux et culturels du siècle, l'agitation d'une nation consciente de ses droits et de ses possibilités parmi les nations européennes. On répétait sur une spirale supérieure ce qui s'était passé au XVIe et au XVIIe siècles. La culture roumaine élargissait de nouveau, et bien plus loin, ses horizons intellectuels et ses aspirations.

Cependant, à un moment donné, cette aspiration libératrice faillit nous transformer — en dépit de ses bonnes intentions et de sa fonction momentanément positive — en d'éternels apprentis des autres, ce qui signifiait s'affranchir d'une servitude pour tomber dans une autre. L'époque d'Heliade, admirable dans son effervescence, n'a pas produit et ne pouvait pas produire un Eminescu, elle ne pouvait que l'annoncer. Pour qu'il paraisse, il fallait qu'apparaisse l'esprit de la revue « *Dacia literară* » de Mihail Kogălniceanu, c'est-à-dire l'appel aux racines profondes de l'épopée nationale, l'impératif à redevenir, sur cette spirale nouvelle « nous-mêmes ».

Ce n'était pas une époque qui s'opposait à une autre, et pas non plus une direction à une autre direction, mais les éléments constitutifs du génie national qui recherchaient leur équilibre dans une nouvelle synthèse. Cette dernière, ce fut la génération de 1848 qui la réalisa grâce aux personnalités de premier ordre qui en firent partie, telles que Bălcescu, Kogălniceanu ou Alecsandri, à la fois maîtres et précurseurs de la génération suivante. La sagesse de la génération héroïque qui a forgé la Roumanie moderne fut de n'avoir pas posé le rapport « national-universel » comme une alternative, comme un problème d'option; ses représentants furent nationaux et devinrent « eux-mêmes » par l'universel; mais ils furent universels justement pour s'être entièrement consacrés à la cause nationale et avoir traité, dans ce « siècle des nations », des réalites nationales.

Kogălniceanu, l'éditeur des anciens chroniqueurs, n'est devenu le novateur et le père de l'historiographie roumaine moderne qu'après avoir connu l'historiographie romantique française et allemande, A. Thierry, Michelet et Ranke. En leur qualité d'hommes politiques, aussi bien lui que Bălcescu sont des figures européennes, de la même espèce que Mazzini et Cavour. La lutte du peuple roumain est une partie de l'épopée de l'éveil des peuples européens, du triomphe des « nations ». L'union de 1859 des principautés roumaines a été réellement une page de l'histoire universelle: elle a démontré la victoire implacable d'un principe lorsque un peuple entier s'unit pour le promouvoir. L'Italie fut la première à en tirer les conclusions. Cette fois-ci, c'était nous qui étions devenus des précurseurs, un exemple à suivre; nous n'allions pas tarder à devenir aussi un facteur actif: celui qui étudie l'histoire de la Renaissance bulgare sait que sa base d'action fut la Roumanie, que la victoire de la Roumanie et la naissance d'une vigoureuse culture roumaine moderne ont eu leurs pleins effets dans la stimulation de la lutte nationale et de la conscience culturelle du peuple voisin et ami.

Toutefois, le programme culturel de la génération de Bălcescu et de Kogălniceanu était insuffisant pour la génération suivante, pour Maiorescu, Eminescu, Hasdeu ou Odobescu — ce dernier succédant à la génération

de 1848 et ayant son propre programme. Il ne suffisait plus d'avoir une culture roumaine moderne, si rapidement créée, en une moitié de siècle. On rêvait de la perfection de la forme et du fond, on exigeait un art non « pour l'art » comme d'aucuns le comprenaient à tort, mais pour doter une nation victorieuse sur le plan politique d'une existence spirituelle apte à se signaler au monde autrement que par le pittoresque et la poésie populaire. C'est à cette génération qu'appartiennent en fait les premiers érudits roumains de l'époque moderne qui, comme Cantemir un siècle auparavant, s'étaient inscrits sur l'orbite d'une notoriété universelle: Odobescu, écrivain et archéologue éminent de son temps; Hasdeu, membre de plusieurs sociétés scientifiques et académies étrangères: Xenopol, philosophe de l'histoire, partout connu et cité.

Notre histoire est dans les traditions du peuple, dans les innombrables tumuli qui bigarrent nos vastes plaines, dans les monastères que nos pieux et braves voïvodes ont érigés à la mémoire des victories remportées, dans les documents et dans les parchemins et, enfin, dans les chroniques des Greceanu, Popescu, Ureche, Costin et de tant d'autres hommes qui d'une main tenaient le glaive pour en défendre la patrie et de l'autre la plume pour en consigner leurs hauts faits.

MIHAIL KOGĂLNICEANU
(1817—1891)

Cependant, si Odobescu et Hasdeu avançaient dans des voies déjà tracées et ne forçaient pas les habitudes, Maiorescu, Eminescu et Caragiale apportaient une expérience et une formation violemment opposées à la mentalité du jour, avec une culture de beaucoup plus solide et une supériorité intellectuelle qui ne consentait pas à une descente vers des formes facilement populaires. Ils ébranlèrent les mentalités courantes, les goûts, la paresse et la commodité intellectuelle, le recours à la médiocrité ennoblie par les bonnes intentions, le faux vernis culturel qui avaient malheureusement succédé à l'admirable effort des grands révolutionnaires de 1848.

Leurs contemporains n'ont senti que le brusque renouveau de la sensibilité et des horizons, un revirement dans les ambitions et les idéaux artistiques, qui provoqua même, parfois, la révolte de certains d'entre eux. Nous, ceux d'aujourd'hui, qui bénéficions de la perspective du temps, de même que leurs successeurs immédiats — la génération de Iorga, par exemple — reconnaissons dans la révolution accomplie par la génération des classiques les mêmes forces novatrices et de continuité qui avaient fait d'Eminescu le plus national des poètes roumains et l'un des grands romantiques européens. Nous découvrons la même propension à communiquer, par des antennes d'une extrême sensibilité, avec l'univers, tout en nous retrouvant nousmêmes en lui.

Les grands classiques ont témoigné de la capacité qu'avait la culture roumaine moderne de produire des œuvres parfaites sous le rapport de l'art, des chefs-d'œuvre comparables à n'importe quelles autres cultures. Les

circonstances ne leur ont pourtant pas permis d'imposer la culture roumaine à l'attention européenne plus large, de situer la problématique de la culture roumaine sur le parallèle historique le plus avancé, d'en faire une « présence » mondiale.

Cette absence de l'esprit roumain de la scène mondiale, malgré une victoire de la taille d'Eminescu, a dominé, qu'elle fut avouée ou non, l'atmosphère littéraire du premier quart du XXe siècle. Mais c'est précisément les réussites antérieures des classiques qui justifiaient cette aspiration à un « destin universel » de la culture roumaine, auquel Hasdeu avait osé tendre, dans lequel Iorga allait croire aussi et pour lequel s'affronteront les opinions des « traditionalistes » et des « modernistes ».

Du combat entre les tendances et de la confrontation des solutions — qui opposeront Iorga et Ibrăileanu à Densuşianu et Lovinescu — il ressort, en fait, une dualité de tendances qui, découlant d'une unité dialectique de deux éléments, ne pouvait admettre une solution unilatérale. Ce qui fait que ni les apôtres du « synchronisme », dédaigneux de la tradition, ne l'emportèrent, comme ne l'emportèrent pas non plus ceux des dogmes « spécifiques » dans le sens des partisans de « *Semănătorul* » ou du populisme, hostiles aux expériences de défrichement effectuées dans les coordonnées du climat littéraire universel. Dans ce sens des équilibres obtenus par voie de synthèse, la première époque de la culture roumaine à estimer qu'elle ne devait plus rattraper personne, mais créer dans le sens d'un dialogue direct avec le mouvement culturel mondial, fut sans conteste l'époque de l'entre-deux-guerres, celle qui vit la pleine maturité de Tudor Arghezi, de Mihail Sadoveanu et de George Bacovia ainsi que l'impétueuse affirmation de Lucian Blaga, Ion Barbu, Camil Petrescu, George Călinescu, Tudor Vianu, Mihai Ralea et tant d'autres.

Nous, les travailleurs, devons lutter pour laisser à nos successeurs la richesse de la culture et de l'organisation, qui nous conduise à pas sûrs vers la beauté et la vérité, vers un état meilleur.

ŞTEFAN GHEORGHIU
(1879—1914)

La Roumanie, en tant qu'État participant à l'engrenage international, sait défendre le patrimoine scientifique qui stimule ses penseurs et ses créateurs, et maintenir la destination de ces inventions par un état de veille qui ennoblit l'idée, la grande idée créatrice.
Comme homme de science, je lui suis reconnaissant.
Comme Roumain, j'en suis fier!

HENRI COANDĂ
(1886—1972)

« Le problème de notre génération — disait le critique Tudor Vianu dans une interview — était de découvrir le style majeur de la culture roumaine: nous voulions nous prononcer sur tous les grands problèmes du

monde, donner notre réponse, en tant que représentants du peuple roumain, à toutes les questions qui agitaient le monde. » C'était tout autre chose que l'aspiration du groupe de « *Semănătorul* » ou des symbolistes qui voulaient « attirer l'attention sur nous », soit en émettant un son « propre », « spécifique en direction de l'univers, soit en imitant les derniers courants à la mode. La culture roumaine s'estimait parvenue à un stade de son évolution qui lui permettait de viser plus haut. Le temps était venu pour elle non seulement de se faire « entendre » mais aussi de « se faire écouter » (la célèbre formule employée au Congrès de Berlin de 1878 ayant été: « La Roumanie sera entendue, mais non pas écoutée »). Nicolae Iorga, lors de son étape d'après-guerre à la Sorbonne et dans la phase d'inauguration des congrès internationaux de byzantinologie de Bucarest; Vasile Pârvan, au faîte de sa gloire; la pléiade de savants et de penseurs dans d'autres domaines qui atteignent aujourd'hui à la maturité et à la notoriété universelle créaient la toile de fond de cette aspiration de la nouvelle génération, qui ne s'avéra pas vaine: la culture roumaine de l'entre-deux-guerres fut, en effet, une composante du mouvement culturel européen, et non seulement grâce à Tristan Tzara et à Benjamin Fondane (mais pas sans eux non plus). Les revues de l'époque nous apparaissent tout aussi bien informées, discutant les problèmes sans crispation et avec autant de compétence que dans n'importe quel centre culturel d'Europe; le livre étranger est reçu avec une promptitude jamais démentie et sans surprise ou désorientation; les principaux courants littéraires et philosophiques sont enregistrés sans syncopes. L'effort de construction culturelle conscient de son but et des impératifs de chaque étape, commencé par la génération d'Heliade et poursuivi, tour à tour, par leurs successeurs, parvenait à ses fins. L'instauration du régime fasciste et la deuxième guerre mondiale allaient précipiter dans un gouffre cet épanouissement spirituel.

La révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et antiimpérialiste, déclenchée le 23 Août 1944 et réalisée ces dernières décennies, a sollicité tous les efforts créatifs dans une voie nouvelle et a aspiré, en premier lieu, à l'édification d'une réalité nouvelle, d'une société nouvelle. La culture est devenue, comme au temps de Bălcescu, un pouvoir germinatif de la réalité nationale et sociale, d'un esprit et d'une force morale ayant une finalité trans-culturelle. Ce qui ne signifie aucunément que des valeurs esthétiquement solides ne se sont pas manifestées. Mais la direction principale reste, comme en 1848, sociale et politique. Pendant deux décennies, et par sa fonction même de créateur, l'artiste s'est engagé dans une œuvre de construction aux côtés de tous les constructeurs du nouveau pays.

La nouvelle réalité qui en est résultée devait à son tour déterminer une nouvelle étape dans le développement de la culture, dans le cadre de laquelle l'aspiration vers le grand art, un art capable de répondre à une gamme d'exigences et de marquer en même temps notre contribution à la problématique universelle de l'époque, n'a jamais cessé de s'imposer. Nous sentons à nouveau le besoin de « donner notre réponse, en tant que représentants du peuple, à toutes les questions qui agitent le monde » et nous

assistons effectivement ces dernières quinze années à la grande manifestation d'une aspiration qui, sur des plans multiples, a trouvé son accomplissement comme jamais auparavant.

Un processus massif de finalité spirituelle et morale de toutes les expériences de notre histoire contemporaine, d'une intensité et d'une ampleur sans précédent dans le passé, s'est déroulé ces dernières années. Des mutations et des cristallisations ont lieu, qui nous permettent de voir, de plus en plus clairement, qu'un nouvel âge spirituel est sur le point de naître. L'effervescence culturelle renaît, une nouvelle course frénétique vers des horizons universels se produit. Une grande soif de culture, un public aux vastes disponibilités intellectuelles — création de l'œuvre de l'édification socialiste multilatéralement développée — soutiennent aujourd'hui l'effort du créateur.

Qu'y a-t-il donc de fondamentalement nouveau dans tout cela?

Le fait que la Roumanie et son peuple se trouvent aujourd'hui sur un promontoire de l'histoire contemporaine. Grâce à la révolution socialiste et à l'expérience historique et morale de ces dernières quatre décennies, nous nous trouvons à l'avant-garde d'une nouvelle humanité qui se dessine. Nous sommes les lampadophores non seulement d'un idéal et d'un espoir, non seulement de la foi dans les forces de l'homme de décider soi-même de son sort, mais aussi les porteurs d'une entéléchie qui peut, effectivement, donner une force à l'effervescence, aux aspects parfois déconcertants, mais caractéristiques, de notre époque. Nous avons, devant nous, un monde qui vit dans un ordre différent et dans un autre état d'esprit. Pourtant, même dans ses rangs se signalent, de plus en plus clairement, ceux qui participent sincèrement à la problématique mondiale de l'homme contemporain, se détachant de ceux qui veulent maintenir à tout prix l'état de choses et les privilèges de classe, qui essaient par tous les moyens de démoraliser les tendances positives et de minimiser ou de présenter sous une lumière fausse nos idéaux et nos aspirations. Nous sommes aujourd'hui convaincus qu'une exploration lucide de la condition humaine de notre siècle, le pathétisme de la recherche d'un nouvel équilibre ne sont pas le monopole exclusif d'un monde ou de l'autre. Mais, en même temps, nous nous rendons compte, de plus en plus nettement, où se trouvent les vraies prémices de cette nouvelle Renaissance qui, polarisant, comme la première, les aspirations universelles, ne peut se déclencher que là où les structures économiques, sociales, spirituelles sont celles de l'avenir.

DAN ZAMFIRESCU

L'Être et le parler roumains

Comme tout être en ce monde, un peuple est une bonne fermeture qui s'ouvre. Les déterminations en soi-même du peuple roumain sont connues. Ses ouvertures ne sont pas encore achevées.

La culture roumaine a eu dans le passé trois grands penseurs qui se sont posé le problème de l'être: la langue, un poète et un sculpteur.

Pour une fermeture qui s'ouvre notre langue a un mot particulier, la préposition *întru* (en, dans, à l'intérieur de, au sein de, au milieu de, vers), qui ne trouve pas facilement son équivalent dans d'autres langues. Pour un locuteur de langue roumaine, il est superflu de mettre en lumière les nuances de *întru*. On pourrait tout au plus lui rappeler que, venant de l'adverbe latin *intro*, qui signifie « à l'intérieur », cette préposition a transmis aussi le sens *în spre* (vers), lui donnant ainsi une bonne tension, qui est de l'essence de l'esprit, celle d'être en même temps *dans quelque chose* (dans un horizon, dans un système) et de *tendre vers* ce quelque chose.

Ainsi, par les déterminations de sa propre histoire, notre civilisation a été *întru* (dans, à l'intérieur *d'*) *un espace donné*. Elle n'a pas essaimé, comme l'a fait la civilisation grecque, créant des colonies sur toutes les côtes avoisinantes, elle ne s'est pas approprié l'espace comme la civilisation allemande; elle n'a pas colonisé les autres comme l'a fait la civilisation anglo-saxonne. Elle a été *întru* (dans, à l'intérieur de) l'espace qui entoure les Carpates. D'autres peuples aussi sont passés par cet espace; mais ils n'ont fait que passer. Nous, nous y sommes restés. Et nous sommes si bien restés *întru* (dans, à l'intérieur de) cet espace, que certains peuples migratoires ont dû s'établir sur son pourtour, et que d'autres se sont fondus dans notre être.

Tout comme dans un espace, notre civilisation a été *întru* (dans) *une langue*, la langue latine. Les voisins du midi, du levant et du ponant nous ont donné des mots nombreux et admirables, mais tous se sont laissés sertir dans cette langue de souche latine. Et quand, au XIXe siècle, nos rapports avec le reste du monde latin se furent totalement rétablis, la latinité de notre langue s'est retrouvée non seulement en tant qu'origine, mais aussi en acte, par l'absorption, comme en puisant dans son propre cellier, de nombreux mots de la langue souche et des langues sœurs néolatines.

Notre civilisation, même au niveau de l'esprit, s'est développée au long des temps surtout *întru* (dans) quelque chose: *întru natură*, dans la nature. Notre vie spirituelle s'est écoulée *întru* (dans) la réalité vastement compréhensive et pleine de significations de notre Mère Nature, nous don-

nant ce sentiment du réel concret dont parlent tous ceux qui connaissent l'âme roumaine. Et tandis que d'autres peuples opposent la nature à l'esprit, ici ils se sont alliés, la force extrême de l'esprit ne se transformant jamais en ses excès.

Quand notre civilisation s'est élevée à la culture, elle n'a pas tout créé à partir de rien, mais elle a été, de même que devant la nature, *întru* (au milieu de) *les cultures historiques* données. Nous n'avons pas ressenti la tentation vaine de la nouveauté totale. Nous avons su apporter le nouveau *întru* (dans, au sein de) de ce qui nous était historiquement propre. C'est pourquoi on a pu dire, par exemple, de notre art que son originalité consistait à réaliser « une synthèse harmonieuse », c'est-à-dire à faire que la nouveauté ne soit pas simplement dans la chose en soi, mais *întru* (dans + vers) cette chose.

On a dit que notre civilisation se trouve entre deux mondes. Ne serait-ce pas plutôt *întru* (en) *deux mondes?* Nous sommes entre le Proche-Orient, mais aussi l'Extrême-Orient, d'un côté, et l'Occident de l'autre. Ni l'un ni l'autre n'a apposé son sceau sur nous, mais de même que nous avons géographiquement une position intermédiaire, ne pourrions-nous pas avoir aussi, spirituellement, une fonction médiatrice?

Quoiqu'il en soit, notre civilisation a le privilège de se trouver *întru* (dans) *une tradition* qui peut représenter un facteur actif. Certains peuples, accablés par le nombre des siècles révolus, n'ont pu maintenir active leur tradition que dans une moindre mesure, ce qui fait que pour eux, vivre dans l'esprit de la tradition, ou de la modernité, a pu signifier un déchirement continuel. Nous pouvons continuer à être *întru* (dans, à l'intérieur de) *ce que nous avons été*, tout en progressant avec le siècle (vers).

En vertu de cette tradition, le peuple roumain a une rencontre plus large que d'autres avec les valeurs de l'esprit; car la tradition signifie par elle-même la conservation *întru* (au sein de) l'esprit qu'il y a eu de bon dans le passé. Mais une telle position appropriée *întru* (au sein de) *les choses de l'esprit* eut pu se traduire plutôt par une fermeture, quelque brillante qu'elle fût, par exemple dans une culture folklorique — pas plus. Du reste, la nature de cette culture folklorique, de même que celle de notre rencontre avec les valeurs, ne se refusent pas aux nouveautés du siècle, mais s'y allient étonnamment bien.

Peut-être que le siècle lui-même a besoin d'engager ses terribles nouveautés *întru* (en) *quelque chose.* En ce sens notre expérience spirituelle nous a enseigné comment être nous mêmes *întru* (dans) le monde actuel, mais aussi comment être utiles à un monde de ce genre.

Mais voilà que, pour une fois, nos ouvertures doivent être importantes et en vérité elles semblent l'être. Comme il est naturel, la plupart des peuples tentent de réaliser une bonne ouverture vers leur espace; de même tentent-ils, par la culture, une ouverture de leur langue. Mais à l'heure de la révolution technique et scientifique toutes les communautés n'ont plus une bonne ouverture vers la nature comme elles n'ont plus une bonne expérience de la tradition et des valeurs. Et ce qui certainement n'est pas donné

à bien des communautés d'aujourd'hui, c'est l'ouverture possible *întru* (vers) les deux mondes. L'Occident avec l'Extrême-Occident et le Proche-Orient avec l'Extrême-Orient, deux mondes dont la rencontre est sur le point d'avoir lieu. Nulle part ailleurs la situation de la « fermeture qui peut s'ouvrir » n'apparaît avec un tel relief historique: deux mondes massifs enferment à leur point de rencontre une communauté qui au lieu de se laisser écraser par eux, comme à un carrefour, peut s'ouvrir vers eux et, surtout, *les ouvrir l'un vers l'autre.*

On pourrait inscrire ici, avec un rôle positif, notre adéquation ou notre affinité pour les nouveautés du siècle, en même temps que la conservation de valeurs qui sont plus anciennes que le siècle.

Si on se demande pourquoi ce peuple a si bien réussi à se signaler dans le passé, et pourquoi il conserve dans l'Europe d'aujourd'hui ses perspectives de bonnes ouvertures, la réponse pourrait être: parce qu'il a une rencontre adéquate avec l'être. La manifestation de l'existence n'est pas la même pour tous; il n'est pas donné à chacun de la ressentir comme une manière « d'être *întru* » (engagé dans, vers). Il est des consciences pour lesquelles l'être est une manière « d'être en » quelque chose d'absolu, de donné, d'inébranlable. D'où aussi, en partie, les chutes possibles.

Mais l'être est clairement une sorte d'« être *întru* ». Il suffit de penser à l'être de l'homme. Chacun d'entre nous est déterminé, en tant que personne, par une nature individuelle, dans laquelle il se sent limité, mais par laquelle il est tenu de s'ouvrir vers l'humain; chacun tient d'un être national et d'un autre social, par lesquels il peut et il a le devoir de s'ouvrir vers l'universel. De même tout être est en limitation, mais, pour l'être véritablement, il doit passer d'une limitation qui limite à une autre qui ne limite pas.

Lorsque l'esprit s'éveille au monde, il le place sous le signe de l'interrogation. Car tout ce qu'il voit est différent de ce qu'il lui avait semblé au premier abord: c'est une sorte de chiffre manifesté, loi, sens et/ou raison. *Intru*, qui suggère justement une telle limitation qui ne limite pas, est en fait une question.

Mais comment ce qui est est-il possible?

Quand on voit les mers, les rivières et les sources, on se demande habituellement: comment la mer est-elle possible? comment les rivières sont-elles possibles? mais non aussi: comment les sources sont-elles possibles, et encore moins la source en général. On est accablé par l'immensité de la mer, comme on l'est par celle de la réalité; mais par comparaison à la passivité et à la placidité des mers ou des océans, on est surpris par l'activité comme incessante des rivières — pour les Grecs anciens les rivières étaient masculines et les mers féminines — de même qu'on est surpris, sur le plan de la réalité, par les processus incessants qui ont lieu en son sein. Les sources, en revanche, restent dans la minorité de la nature.

Et pourtant le monde de la source est peut-être plus étendu que celui de la mer et en tout cas plus complexe. Un océan, dans son immensité apparente, est cependant fini. Mais pour que soit possible la source, avec

son murmure incessant, il ne suffit pas de l'œuvre secrète qui s'accomplit dans les profondeurs des montagnes et de la terre, il faut encore la collaboration de toute l'atmosphère. Une simple source met en jeu une solidarité des éléments, plus intime et plus étendue que dans le cas des mers ou des rivières, et s'approfondir dans ce monde de la genèse est plus difficile mais aussi plus rempli d'enseignements que de rendre compte des grands étangs ou des eaux courantes de la nature.

Il existe dans le parler roumain toute une œuvre de modulation de l'être. La méditation implicite sur l'être, effectuée par la langue roumaine au long des siècles, mérite d'être mise au jour. Elle s'avérerait d'autant plus opportune qu'elle ne se présenterait pas comme un reproche adressé au siècle mais comme une tentative d'accomplissement.

On a dit que, dans un certain sens, tout adverbe représente une modalité. Voici, par exemple, dans l'utilisation roumaine du verbe *a fi* (être), un critère pour restreindre les modalités qu'il peut y avoir dans l'infinité des nuances adverbiales: c'est qu'il n'y aurait pas une infinité de modalités, tout au moins « logiques », mais peut-être seulement celles que donnerait le verbe être avec lui-même. En définitive, c'est lui le souverain, dans les affirmations concernant l'être, y compris sur les formes affaiblies et approximatives, d'autres fois renforcées, de la pensée et du parler *întru* (au sein de) l'être.

Telles sont les choses lorsqu'on se place dans la perspective de la logique. Mais si l'on passe dans celle de l'être, alors l'expérience de la langue roumaine pourrait fournir une page encore plus intéressante. Il existe, bien entendu, une perception de la réalité, totale ou partielle, que nous entendons qualifier par « este ». Et il existe encore — en dehors de la réalité possible ou nécessaire — une sorte d'imminence du réel *(este să fie* — cela doit se produire), une tentative dans le réel *(era să fie* — cela était sur le point de se produire / cela a presque été), des non-accomplissements dans le réel *(n-a fost să fie* — il n'en a pas été ainsi), des absolutisations dans le réel *(a fost să fie* — c'était inévitable / le sort l'a voulu / le sort a voulu ainsi), ou des relativisations en lui. Quelles régions de l'être décrivent-elles? Et ne s'agirait-il pas de zones tout aussi importantes que celles que nous explorons habituellement par « este » (il est)?

Peut-être est-ce justement l'expression *fragedă fire*, « frêle/tendre nature », utilisée parfois dans le passé de notre langue, qui serait en mesure de suggérer la signification relative à l'être qu'on peut déduire du sentiment roumain de l'être. Car « fraged » vient, paraît-il, du latin *fracidus*, et le terme est apparenté à *frango*, qui donne *fracture*. Il s'est produit ici aussi une fusion de contraires, significative pour l'esprit et la créativité de notre langue. La fracture, qui est le désordre du rigide, de l'inerte, de de l'inorganique, de l'os, est devenue solidaire de *fraged* (tendre) qui est de l'organique et de la chair. Incarné dans le réel, entré dans le temps et la chair du réel, l'être perd sa rigidité, sans quoi il se briserait par sa simple incarnation en autre chose. Il devient « tendre », consent à la modu-

lation, compose avec le monde et avec ses créatures éphémères. Ne sont-ils pas tous, individus, pensées et galaxies, des créations éphémères dans le grand cosmos? Mais l'être doit se trouver en eux et ne peut le faire autrement qu'en devenant « tendre », et non en se brisant. Par conséquent, voir l'être dans le monde signifie suivre à la trace les situations dans lesquelles il est entré.

Si on invoque les situations dans lesquelles on place l'être, par le moyen des formes de composition avec soi-même du verbe *a fi* (être), on s'aperçoit qu'elles peuvent rappeler les modalités de *l'interrogation*, telles qu'elles peuvent être retrouvées également dans le roumain. Il existe ainsi une situation de suspension de l'être par *ar fi să fie* (cela se pourrait), qui peut parfaitement correspondre à la suspension interrogative. Il en existe aussi une de retournement et de reflet, toujours comme dans les questions, avec *fost-a să fie* (il lui a été/lui a-t-il été (possible) d'être). Le négatif de la question apparaît lui aussi dans les situations de l'être, non seulement au propre et directement, avec « il n'en a pas été ainsi »: *n-a fost să fie*, mais aussi indirectement, avec *era să fie* [cela allait être (mais ne l'a pas été)]. L'indétermination apparaît avec *va fi fiind* (il se pourrait).

L'interrogation indirecte, qui utilise le *dacă* (si), semble formulée à nouveau dans les situations créées par le même *ar fi să fie* (cela se pourrait), tandis que *este să fie* (cela doit se produire) et *a fost să fie* (il en a été ainsi) (parmi ce qui aurait pu être) envoient la pensée aux décisions disjonctives et à la richesse d'alternatives qui existent au sein des questions mûries. Les fonctions de la question ne sont pas étrangères aux situations de l'être.

Le parler roumain met en jeu, dans les grandes lignes, les six situations suivantes de l'être, dénommant tout autant de régions présentes autour de l'être présent, qui est bien entendu le principe de vie, le facteur actif de la réalité. Il s'impose de soi-même dans toute langue, et l'originalité de notre langue consiste à développer de nouvelles modalités qui convergent vers cet être présent et se valident à travers lui:

N-a fost să fie — «il n'en a pas été ainsi » (le sort ne l'a pas voulu)
Era să fie — « cela était sur le point de se produire »
Va fi fiind — « il se pourrait »
Ar fi să fie — « cela se pourrait »
Este să fie — « cela doit se produire »
A fost să fie — « il en a été ainsi » (le sort l'a voulu)

Pour toutes ces situations, l'être lui-même en est le centre ou plutôt le point d'accumulation, comme dans les mathématiques.

A fi (être) a chez nous des degrés qui vont de la rumeur de l'être, passent par les préparatifs ascendants du devenir et finissent dans l'être accompli. Mais même pour l'être accompli et achevé, nous ne disons pas seulement *este* (il est). Nous disons *a fost să fie* comprenant par là que la loi de la chose est devenue manifeste comme un texte écrit.

Quiconque a devant soi le tableau des modulations de l'être ne peut plus faire à l'âme roumaine l'injustice de la comprendre en une seule

Coupe d'argent
Trésor dacique de Sîncrăeni (1er s.av.n.è.)

Fibule
Trésor dacique de Coada Malului (Ier s.av.n.è.)

tonalité, par exemple, celle de la *Miorița* (« L'agnelle voyante »). Cette ballade peut être une réussite unique de la création folklorique, mais non aussi l'unique mesure de la sensibilité philosophique d'une âme à laquelle l'être et le non-être semblent infiniment mieux orchestrés.

Il existe pour l'âme roumaine plusieurs manières d'être, ou/et aussi de ne pas être. L'injustice qui a été faite à la conception roumaine de l'être, en insistant exagérément sur l'absence d'alarme devant la mort illustrée dans la *Miorița*, est pareille à celle que lui font les tentatives philosophiques, trop sommaires, entreprises couramment au sujet de notre mot *dor* (désir, nostalgie). Les fonctions et les suggestions du mot *dor* sont en effet de premier ordre et nous les avons relevées dans un essai sur les mots roumains, retenant en priorité deux de leurs fonctions: l'une, sémantique, celle de prouver que dans notre langue l'harmonie rationnelle se réalise entre opposés (douleur et plaisir, dans le cas du *dor)* par la fusion des sens et non par la composition; l'autre, philosophique, de suggérer qu'il y a autour de chaque concept un champ, une étendue, un horizon qui peut même donner lieu à une théorie des champs de connaissance et des champs logiques. Dans son contenu, toutefois, le mot *dor* est trop chargé de sentimentalité, en sorte que parler d'une conception de la pensée à travers *dor* c'est faire du romantisme philosophique. De même, tenter de rendre la conception roumaine de l'être seulement par *Miorița* signifie se limiter à un seul son ou, alors, il faudrait forcer les limites d'une admirable pièce poétique.

D'une façon générale, il est impossible d'explorer la sensibilité d'une communauté ou sa conception de la vie et de l'être par un seul vocable, comme *dor*, ou même par un seul poème, populaire ou savant. Quel rapport avec la réalité un tableau de la vie du peuple anglais pourrait-il avoir qui serait esquissé à partir d'un sonnet de Shakespeare ou même de l'admirable recueil de ses sonnets?

La conception que se fait un monde de la vie et de l'être est véritablement celle d'un monde. Il faut chercher dans la vastité d'un monde particulier ses sens intimes; et si on nous imputait que, pour le moment du moins, nous n'avons cherché, nous aussi, la conception que se fait de l'être le monde roumain que dans la langue, nous répondrions: une langue exprime tout de même la vastité d'une communauté. Même en nous restreignant à ce que nous avons obtenu jusqu'à présent, nous pourrons dire que, de manière inattendue peut-être, la conception du monde roumain sur l'être est infiniment moins simple que celle des ontologies savantes aussi bien traditionnelles que modernes, et c'est peut-être pourquoi sa leçon mériterait d'être retenue, philosophiquement ou préphilosophiquement.

Dans sa représentation antérieure, l'idée d'être se révèle effectivement plus complexe et peut-être plus intriquée dans un sens favorable, que dans les visions théoriques traditionnelles. Pourquoi l'être serait-il monolithique? Quelque chose de la pensée sur le *pré-être et l'être* de Chesarie Rîmniceanul, grand érudit de la fin du XVIIIe siècle et exceptionnel écrivain de langue roumaine, transparaît lorsqu'il dit, dans des termes qui sont à lui mais

aussi ceux de son temps: « La grâce divine accourant avec une démarche sans bruit, avec une voix qui n'est pas entendue, dit... à l'un de se cacher, à l'autre de se montrer ». Ainsi fait, peut-être, l'être, tel que nous l'avons vu dans ses modulations: tantôt il est caché, tantôt prêt à paraître, et d'autres fois en pleine vue.

Parlant des dominations qui se sont succédé en Valachie, Chesarie Rîmniceanul dit encore, à un autre endroit, quelques paroles d'une rare pénétration sur n'importe quel plan, y compris celui de l'ontologie. Il écrit: «...De même en est-il du gouvernement de la Valachie, étant encore plus soumis à l'inconstante loi des choses humaines, étant son cours par des ravins et des pierres invisibles, ayant ses rives sans refuges, on a comparé sa domination au marées, c'est-à-dire aux eaux qui le matin coulent un temps vers l'amont puis, après un temps, tournent leur cours vers l'aval ».

En effet, c'est ainsi qu'apparaît l'être, sous la suggestion de ses modulations; entré sous une loi inconstante, celle du réel, coulant à travers les ravins des galaxies et les pierres cachées des astres, de même que sur cet astre à nous, aux rives sans refuges, sur la terre comme dans le ciel, et coulant parfois vers l'amont *(ar fi să fie* — « cela pourrait être »), pour qu'après un temps il coule vers l'aval *(a fost să fie* — « il en a été ainsi/le sort a voulu que cela soit ») et se répétant sans cesse.

Replié sur lui-même, mais n'en tendant pas moins avec persévérance à l'accomplissement, tel apparaît l'être chez nous, de par la signification de l'expression *a fi întru* (« être en »), au sein de laquelle il existe des limites et aussi absence de limites, il existe la progression mais aussi le recul.

Réduire la conception roumaine de l'être à la vision de la *Miorița* est par conséquent un renoncement, gracieux mais coupable. Car, devant la « gravité » de l'être dans d'autres conceptions ontologiques, l'idée d'un être aussi divers et désinvolte pourrait donner à quelqu'un le sentiment d'un « détachement », attribuer ainsi à l'homme roumain une absence de crainte mioritique devant la mort, ce qui n'est en fait que rhétorique — mettons belle rhétorique. La légèreté de l'être n'est que l'expression de la liberté, presque de l'exubérance qu'elle acquiert dans la vision roumaine. Mais la *féerie* de l'être chez nous dit ainsi plus que la gravité de l'être sombre et accablant des ontologies traditionnelles. Et une telle féerie est naturellement différente de celle, artistique au premier chef, de *Miorița.*

Le poème *Hypérion* d'Eminescu pourrait illustrer le modèle ontologique dans le prolongement du sentiment roumain de l'être. En fait, il y a là plus qu'une illustration du modèle; il constitue un approfondissement et une mise en relief du modèle.

Bien qu'issu d'un conte, le poème d'Eminescu n'a pas été compris aussi ontologiquement, dans l'être, et trop souvent seulement dans le psychologique. La simple notation d'Eminescu sur le conte qu'il poétisait, peut conduire à de fausses interprétations, si elle est mal lue: «... le sens allégorique que je lui ai donné — écrivait-il — est que si d'une part le

génie ne connaît pas la mort et son nom échappe à la nuit de l'oubli, d'autre part ici sur terre il n'est capable ni de rendre quelqu'un heureux, ni d'être heureux lui-même. Il n'a pas de mort, mais n'a pas de bonheur non plus. Il m'a semblé que le sort d'Hypérion dans le conte ressemble beaucoup au sort du génie sur terre et j'ai donné ce sens à l'allégorie. »

Deux choses sont à retenir d'ici. D'abord qu'il ne s'agit pas directement du génie, mais du sort d'Hypérion (reste à voir quel sens d'existence il faut lui attribuer), un sort auquel celui du génie ne fait que « ressembler beaucoup ». Et il faut souligner que ce « ressemble beaucoup », signifie moins que « ressemble », de même que « je t'aime beaucoup » signifie moins que « je t'aime ». En second lieu — et c'est la pensée essentielle — on ne trouve pas trace, dans la propre interprétation du poète, de la misère de l'âme terrestre et de son impuissance de s'élever jusqu'à un idéal, mais il s'y agit, au contraire, de manière troublante, de la misère de cette nature générale et supérieure qu'est le génie ou, dans le conte, Hypérion.

En effet, c'est bien d'ici qu'il faut partir, d'Hypérion. Qu'est-ce que Hypérion? Il est hyper-ion, celui qui marche au-dessus, en grec, celui qui n'est pas fixé dans une condition individuelle, comme nous tous, mais qui de par sa nature générale passe au-dessus de nos destins. Il est donc nature générale, un esprit, une « âme », comme tout astre pour les Grecs, mais une âme qui n'a même pas la généralité stable des autres astres, mais erre comme une planète (étoile errante), dans son pur détachement de toute chose. Le conte dit qu'il lui est donné, pour un instant, le désir de se fixer en quelque chose, par amour pour une fille de la terre, et tout le poème décrit la désolation du général de ne pouvoir devenir un être réel.

Mais il existe des généraux qui se matérialisent, c'est-à-dire revêtent une image individuelle, de même qu'il existe des individuels qui se rattachent à quelque chose de général, et par là conduisent aussi à l'être. Ceci, en vérité, pourrait être le conte de l'être, ou son modèle: un individuel donne ses déterminations qui s'attachent en une nature générale; ou un général se détermine, se spécifie et s'incarne. Donnons un nom, alors, à l'interprétation dans l'être que peut suggérer le poème dans la ligne de ce que nous venons de dire. D'une part une nature générale (Hypérion) se donne toutes les déterminations qui lui sont possibles; d'autre part une nature individuelle, Cătălina, la terrestre, l'accueille avec ses propres déterminations, avec son appel et son don de soi — mais leurs déterminations ne se rencontrent pas et le modèle de l'être ne s'accomplit pas. Ou, dans les termes de la modulation roumaine de l'être: un *va fi fiind* (il se pourrait) oscillant dans le monde du général et un *ar fi să fie* (cela se pourrait), oscillant dans le monde individuel, se tendent la main — mais leurs mains ne peuvent se joindre.

Le monde de la nécessité et le monde de la contingence ne se sont pas rencontrés. Mais ils se sont cherchés. Et si Hypérion se retire dans sa fatalité d'être *immortel et froid*, ce monde d'en bas a appris effectivement a lever les yeux vers lui, ou vers un autre comme lui, comme s'il était sur

le point de briser son cercle étroit, dans lequel, comme le dit le poète, seule la chance l'accompagne.

C'est maintenant à peine qu'on peut éventuellement comprendre l'explication donnée par le poète sur le sens allégorique mis en jeu par lui. Le sort d'Hypérion est le sort du génie, dit Eminescu; il ne peut rendre heureux personne et lui-même ne peut être heureux. Mais le génie, pour lui, ne représente pas une simple hypertrophie du moi, comme le voulait parfois le XIXe siècle, dans sa vision psychologiste courante; il représente le moi qui a appris *qu'il y a en nous quelque chose de plus profond que nous-même*, par conséquent le moi qui a trouvé son soi. Le génie est celui qui connaît les sens généraux du soi, des lois et de la nécessité. Si le génie ressemble à Hypérion, c'est parce qu'il porte en lui le général, jusqu'auquel il veut élever le monde du hasard, du contingent. Descendre vers ce monde, il ne le peut, même si un instant il l'eut désiré. Élever directement l'individuel à l'ordre, à la loi, au général (faire un astre de Cătălina) ne lui est pas donné. Le malheur du génie est donc d'ordre ontologique lui aussi. Car le génie est informé sur l'être, tandis que l'homme ordinaire ne l'est pas. Le monde devrait acquérir son être par le génie, mais n'en demeure pas moins un monde de la contigence.

Et pourtant, le passage du génie à travers le monde, de même que le passage d'Hypérion — celui qui marche au-dessus —, laisse derrière lui une traînée de lumière et une rumeur de l'ordre. Le passage d'Eminescu dans notre monde, quel ordre extraordinaire n'a-t-il pas apporté, que d'être n'a-t-il pas institué, malgré tout le malheur et le désordre qui étaient en lui ! Si l'être roumain existe aujourd'hui, c'est en une certaine mesure (peut-être pas encore pleinement éclaircie, mais certaine) parce qu'un Eminescu a traversé son monde.

Voici, donc, qu'il se passe quand même quelque chose d'exceptionnel dans le monde d'en bas, un monde que le génie n'a pas pu sauver dans la manière qu'il désirait. Il se passe même quelque chose d'incroyable: c'est ce monde d'en bas qui vient sauver le génie, de même que ce qui sauvait Faust ce n'était pas sa foi ou son œuvre scientifique et humaine, mais la pitié de Marguerite.

À la fin du poème d'Eminescu, un sentiment d'harmonie perdure, en dépit de la disharmonie entre les deux ordres, celui du général et celui de l'individuel. Pourquoi harmonie? Parce que, tandis que l'ordre du général a été tout le temps violent et agité, l'ordre ou le désordre de l'individuel et du terrestre se sont maintenus avec sérénité — nous dirions dans les termes ontologiques mentionnés: de par la bonté de *a fi întru* — sous le signe de l'ouverture, du don de soi et de la transfiguration.

A première vue, l'œuvre de Brâncuşi peut éveiller l'inquiétude. N'a-t-il pas fait couler la nature et ses créatures? Tout est devenu «disparent» dans un art qui, comme le sien, n'est plus représentatif, mais qui ne se veut pas abstrait non plus, mais cependant supérieurement pré-

sentatif. Chaque chose est devenue autre chose. Mlle Pogany n'est pas Mlle Pogany, l'oiseau n'est pas oiseau, le baiser n'est pas baiser. Jusqu'à la manière d'enregistrer du spectateur, jusqu'aux tréfonds de ses sens, devient autre chose devant cette œuvre. La plus grande souffrance, lorsqu'on regarde une sculpture de Brâncuşi c'est de ne pas pouvoir la caresser, de sortir ainsi de l'éloignement et de l'instantanéité de la vue, pour passer dans la proximité et le doux glissement du toucher. C'est, pour les anciens, le premier des sens, qui reparaît dans tous les autres. La vue elle-même est toucher, comme le dit aussi Eminescu dans une de ses notes.

La seule chose qui ait pu surprendre dans l'art de Brâncuşi, c'est ce qui aurait dû définir en toutes circonstances les œuvres de l'homme et de l'artiste, une sorte de Contre-Nature. Les œuvres de la Nature sont unes: faire tout se transformer. Les œuvres de l'homme sont autres: mettre tout en place, ce qui signifie en une autre manière de, en une meilleure transformation.

Elle est véritablement humaine et bonne la Contre-Nature chez Brâncuşi, dans la manière où il organise et présente les choses. Quand il comprend que la tendance de toute chose qui a pris une figure est et doit être l'affranchissement de la gravitation, la non-dépendance, l'entrée dans une forme de liberté, alors il rêve du vol au long de toute une vie et fait en sorte que tout puisse voler, même la tortue, c'est-à-dire soit *întru* (dans, en) le vol. Car l'agencement adéquat des choses se trouve sur une voie: l'entrée dans l'ordre, comme dans une orbite, doit être une sorte de roumain *aşterne-te drumului* (prends ta course). Ce que Brâncuşi cherche et qu'il trouve est une voie et une raison, un sens, une juste direction ou disposition, dans le lit de leur écoulement, pour toutes les choses qu'il lui a été donné d'emporter dans son Arche. Fin ou aboutissement n'entrent pas dans sa vision. En effet, une chose qui frappe chez Brâncuşi l'artiste, le fait que presqu'aucune de ses œuvres ne s'achève, ne se complète et ne devient « unique », qu'absolument toutes pourraient être reprises, que la plupart sont même reprises par lui, n'acquiert une signification que lorsqu'on saisit la pensée plus profonde, *întru* (au sein de) *l'être*, de l'artiste. C'est la pensée de Milarepa le Thibétain, ou celle de Bach, ou la pensée de n'importe qui connaît l'ordre. On ne saurait finir, assurément, une fois entré dans l'ordre. En dépit de ses admirables finals, Bach n'achève pas. Dans le cas de Brâncuşi, de même, on n'a pas de repos. Le réel, en général, se non-repose par son immersion dans l'ordre, par son entrée dans la loi et la forme. Et une telle impuissance de finir, avec un sens positif, existe aussi dans notre préposition *întru* et même elle exprime sa nature d'être Voie.

Nous avons le devoir de voir si on ne peut trouver à la joie inattendue, mais significative, de sa création des antécédents dans la culture ou dans le parler roumains. Et l'antécédent — le principal, parce qu'il est celui de la langue, c'est-à-dire de la matière dans laquelle s'inscrit tout ce qui est création — nous l'avons déjà nommé: c'est la préposition *întru*, avec son rayonnement dans tout ce qui est roumain.

Il y a quelque chose de frappant dans l'œuvre du sculpteur roumain. Même si, par impossible, quelqu'un en contestait la valeur, il ne pourrait en contester le caractère, peut-être unique dans l'histoire de l'art, d'universalité. Et ceci n'est pas valable seulement pour les spectateurs humains, cultivés ou non, qui peuvent pourtant être amenés à comprendre quelque chose du *Coq* de Brâncuşi, par exemple, ou de l'envol de l'oiseau, de celui de la *Colonne sans fin;* nous le soutenons même en pensant à un spectateur extra-terrestre. Le *Parthénon,* les cathédrales, la *Venus de Milo* et le *Penseur* de Rodin, toute création d'art, même un monument qui ne prétend pas à l'art, mais porte une charge spirituelle, comme les *Pyramides,* ne serait pas intelligible par elle-même à un visiteur extra-terrestre. Il faudrait pour cela donner à ce dernier un minimum d'explications. En échange, quelques-unes au moins des œuvres de Brâncuşi pourraient être comprises du premier coup.

Quand, il y a quelques années, le *Coq* de Brâncuşi (ou un de ses coqs, car presque toutes ses œuvres ont des isotopes, comme dans la vision roumaine de l'être, et comme en ont les substances du monde) a été placé devant le *Parthénon,* c'était sans doute un hommage à l'art de Brâncuşi. Mais ne serait-ce pas aussi à son intelligibilité? Plus même, nous soutenons — indépendamment de la valeur artistique intrinsèque de l'œuvre antique par rapport à celle de notre contemporain — que « le grand étranger » comprendrait quelque chose du *Coq,* tandis qu'il hausserait les épaules (à condition qu'il en ait) devant le *Parthénon,* son incompréhension étant encore plus profonde si le temple était restauré dans sa forme originale.

On dira: c'est, d'une part, une œuvre d'art ayant un contenu spirituel, d'autre part une sorte de schéma et une suggestion d'œuvre. Mais la *Pyramide* n'est-elle pas aussi un schéma? Et les œuvres de Brâncuşi n'ont-elles pas, elles aussi, un contenu spirituel?

Toutes les créations de l'homme semblent avoir un dedans, comme la *Pyramide* a son tombeau caché; en échange, quelque chose de l'ordre du *Coq* a un dedans — dehors, son essence est à découvert, c'est une chanson qui grandit, un être ou un gosier qui grandit, en un mot une croissance, et ceci est quelque chose qui est perçu par n'importe qui !

Les œuvres de Brâncuşi sont, dans l'universel de l'être, en « essence », dit-il lui-même, elles ne sont plus dans la simple existence. Mais ceci signifie qu'elles sont effectivement dans l'universel de l'être, exprimant quelque chose de l'être en tant qu'être. Même une œuvre qui exprime plutôt un être particulier, comme *Mademoiselle Pogany* — d'autant plus une créature spécifique, mais dans sa généralité, telles que: la *Muse endormie, La Maïastra, la Tortue* — rentrée dans l'être général, lorsqu'elle est reprise dans d'autres versions. Si l'étranger ne comprenait pas ce que représente une image de Mlle Pogany, il comprendrait ce que sont les istopes d'une même créature et verrait en eux ce que nous suggérons ici pour la créature même: une sorte de devenir *întru* l'être d'une créature, reflétant le devenir *întru* l'être d'ordre général. Si, de même, il ne réussissait pas à

saisir dans le vol d'un oiseau l'universel du vol, il comprendrait dans les vols repris l'universalité et une forme essentielle d'être.

Et comment la *Table du Silence* ou la *Colonne sans fin* ne lui suggéreraient-elles pas un sens? Il pourrait lui être clair qu'il y a, dans le cas de la *Table*, non seulement une *présence*, dans un objet central avec ses petits, avec son multiple et avec son organisation, mais il lui serait tout aussi clair qu'il y a là une absence: que la *Table*, avec les chaises qui l'entourent, attend encore quelque chose, ou qu'elle a été quittée par quelque chose, comme l'atome ionisé par la perte d'un électron. Tout ce que sait l'étranger extra-terrestre — et il faut bien qu'il sache quelque chose: la numération, c'est-à-dire l'unité et la multiplicité, la procréation d'êtres vivants, c'est-à-dire préfiguration de vie, pensée rationnelle, c'est-à-dire ouverture d'une pensée en un éventail de pensées — tout peut être inscrit, non pas dans le schéma, mais dans le concret de cette *Table du Silence* qui est, à tout bien prendre, aussi une Table de la Parole, comme elle l'est tout autant *de la Mort* que *de la Vie*.

Et la *Colonne?* Celui qui ne sait rien du devenir roumain *întru* l'être, c'est-à-dire de la réponse que nous pourrions suggérer — mais seulement suggérer bien entendu — à la question séculaire d'Aristote (qu'est-ce que l'être en tant qu'être?), devrait regarder attentivement la *Colonne sans fin*. S'il cherche la mécanique, il a là le plus splendide déploiement mécanique; s'il cherche l'organique il voit pleinement la croissance nœud par nœud, la vertébration et l'organique proprement dit; si, enfin, il cherche l'image de l'esprit, il trouve là la plus parfaite réaction en chaîne de la pensée. Veut-il l'infini? Mais c'est justement ce qui lui est offert là, en capsule. Et tout cela est possible, parce que Brâncuşi n'a pas entrepris de sculpter l'être en tant qu'être.

Mais il a considéré que c'était en fait un devenir *întru* être, comme la pensée roumaine le sent infusément elle aussi. De même que, conformément au sentiment roumain de l'être, ce dernier vacille, l'artiste fait vaciller l'Immobilité.

De là aussi — une fois réalisée la réunion des deux grands ordres ontologiques, l'être et le devenir, leurs sens opposés les soudant, non pas les composant de l'extérieur — la simplicité avec laquelle Brâncuşi peut faire que l'impossible prenne un aspect familier et qu'un monde de féerie devienne réalité. Ce n'est d'ailleurs pas l'artiste qui impose à la réalité naturelle un monde de féerie: il le trouve au sein même de la réalité, tout comme le folklore roumain trouve partout la féerie du conte. On peut voir dans la ville où il a élevé sa *Colonne sans fin*, placés dans le jardin de la maison où Brâncuşi avait habité à l'époque, de grosses pierres magnifiquement polies non par l'artiste mais par les eaux. Brâncuşi avait trouvé dans les eaux du Jiu une expression directe pour une sorte de devenir dans l'être de la pierre.

Et de même qu'il voit l'impossible ou qu'il l'obtient simplement dans la nature, il lui donne un aspect de la réalité, dans les vols exprimés par la pierre ou une autre matière et dans la pluralité d'une personne ou

d'une créature unique, rendue autrement que ne faisait Rembrandt successivement, dans le temps, ses autoportraits. Car maintenant nous ne sommes plus au temps de l'écoulement; mais nous sommes dans une sorte de temps et dans une forme d'écoulement. Et nouvelle impossibilité vaincue, sculptée simplement pourtant, il réduit l'infini à l'échelle de l'homme et capte dans la sculpture l'incaptable.

Il ne saurait y avoir de doute que notre esprit est doué de l'organe du général, un *équilibre* du ré-équilibre permanent; non pas la mesure naïve de nature à bloquer, mais la position mouvante d'un devenir *intru* l'être.

Quelque chose flotte en vérité plus loin, comme sur des eaux, avec l'esprit roumain. En un sens, il est comme une rivière qui ne parvient pas toujours aux grandes eaux, mais qui ne semble pas non plus cesser de les chercher. Il y a ici aussi une primauté du possible sur le réel: la rivière ne rejoint pas les grandes eaux, mais ensemble avec les autres eaux dans lesquelles elles s'est jetée, elle continue à les chercher.

La synthèse à l'intérieur de la conscience roumaine est l'expression d'une fermeture qui s'ouvre vers les deux universels que cette conscience a porté implicitement en soi: l'esprit rationaliste européen et le Ressouvenir oriental de l'absolu.

CONSTANTIN NOICA

ESSAIS ET COMMENTAIRES

Histoire et morale

« L'histoire, c'est la politique passée et la politique, c'est l'histoire présente. »
JOHN ROBERT SEELEY

Il y a quelque deux siècles, Gœthe écrivait: « Le poète crée son monde à volonté, le pétrit selon sa propre vision et peut donc le présenter en une forme parfaite et finie; l'historien, lui, a moins de liberté car il doit intégrer dans le monde qu'il construit tous les fragments que l'histoire a conservés. C'est pourquoi son œuvre ne sera jamais parfaite et l'effort qu'il dépense à chercher, découvrir, recueillir et réunir des matériaux serait toujours à recommencer. »

Ces pensées du grand romantique allemand me sont venues à l'esprit pendant que je lisais l'ordre du jour du Congrès international des sciences historiques qui a lieu cette année à Bucarest. Pour la quinzième fois, depuis le début de ce siècle, les historiens du monde entier se sont donné rendez-vous afin de présenter, dans un véritable forum de la vérité scientifique, les découvertes, conclusions, interprétations, hypothèses et points de vue les plus récents des écoles nationales de différents pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique, des deux Amériques, du Sud et du Nord, et de l'Australie. De l'extrême diversité des sujets constituant la matière des débats du Congrès et des 18 commissions internationales affiliées, dont les travaux se dérouleront dans la capitale de la Roumanie, nous avons retenu des thèmes qui nous semblent en heureux accord avec l'année 1980, quand l'humanité se trouve véritablement à un croisement de routes — pour rappeler l'idée formulée dans un célèbre rapport du Club de Rome. Il s'agit de thèmes comme: « L'Europe de l'Est — aire de convergence des civilisations », « Les problèmes de la paix dans l'histoire », « La femme dans la société », « Le langage de l'historien », « Problèmes et méthodes d'histoire orale », « La place et le rôle de l'enseignement de l'histoire pour la formation de l'homme du XXe siècle ». Tout ceci — et je n'ai cité que quelques-uns des principaux rapports — m'a rappelé une fois encore que les sciences historiques (qui connaissent actuellement une diversification et un approfondissement qui nous font penser que l'histoire même est devenue pluridisciplinaire) ont une importance capitale et jouent un rôle cardinal dans les processus de connaissance, d'éducation et d'orientation pour les quelque 5 000 000 000 habitants de la Terre.

L'histoire — la plus politique des sciences sociales, puisqu'elle explique la vie et les phénomènes sociaux au cours des millénaires par l'évolution des rapports de forces des classes, des nations et des peuples—est toujours indissolublement liée au problème fondamental de toutes les philosophies: la connaissance. Ces rapports sont d'autant plus marqués à notre époque qui connaît des transformations sociales et nationales d'une ampleur et profondeur sans précédent, quand les peuples sont décidés à liquider la domination impérialiste, colonialiste, néo-colonialiste et, en général, toute domination étrangère, quand dans les relations entre États et nations s'affirment de nouveaux principes, de parfaite égalité et de respect de l'indépendance et de la souveraineté nationales, de renonciation à la force et au diktat, à toute menace de s'en servir. L'histoire est plus que jamais le théâtre du combat que se livrent les tendances qui font avancer la société humaine sur la voie du progrès, de la détente, du désarmement, de la coopération, de la paix et les tendances contraires, celles qui intensifient la course aux armements et la tension internationale dans le désir évident de procéder à un nouveau partage des sphères d'influence et de domination impérialiste.

Dans les conditions où la neuvième décennie a commencé par la plus grave accentuation des tensions internationales de l'après-guerre, où la crise mondiale énergétique, alimentaire, de matières premières mène à l'intensification et à la radicalisation de nombreux processus et phénomènes de la vie intérieure des États, et aussi de la vie internationale, imposant la recherche de nouvelles solutions par la coopération, où toute l'évolution économique et politique de l'histoire contemporaine confirme impérieusement la nécessité d'un nouvel ordre politique et économique mondial — problème devenu si pressant pour l'ensemble des États du monde que l'Organisation des Nations Unies consacrera, cette année, une session spéciale de son Assemblée Générale au nouvel ordre économique mondial —, de hautes responsabilités pour le destin de tous et de chacun incombent non seulement aux facteurs de décision politique, mais aussi à tous les États et peuples, à tous les hommes de science et de culture. Et c'est là sans doute qu'on doit mettre en pleine lumière la responsabilité éthique de l'historien. Une prémisse essentielle de cette branche de la science, la relation entre la recherche de la vérité scientifique, des faits historiques tels qu'ils furent, et la morale est, de ce point de vue, intrinsèque. Et cela sans égard à l'orientation philosophique ou méthodologique de l'historien, à ses convictions politiques ou religieuses, sans égard aux classes auxquelles il est attaché et aux intérêts nationaux qu'il défend. Sans attribuer à l'histoire une signification qu'elle n'a pas, on ne saurait la séparer de la morale.

Cela d'autant plus que, dans les décennies si mouvementées de la fin de ce siècle et millénaire, l'histoire déclare être la plus apte des sciences sociales à jeter des ponts solides entre les États et les peuples, à contribuer à la coopération entre tous les pays du monde, à faire avancer réellement l'entente sur le plan international et humain.

Les transformations révolutionnaires fondamentales du monde contemporain, la construction d'une nouvelle société dans de nombreux pays

d'Europe, d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique, l'affirmation de nouveaux États indépendants, l'activité des forces sociales démocratiques, progressistes, révolutionnaires, le rôle assumé avec toujours plus de conscience par les masses d'édifier leur propre histoire dans les conditions d'une révolution technico-scientifique des plus totales — surtout dans les moments de tension de l'année 1980 — n'inspirent pas seulement l'optimisme et la foi en l'avenir, ne multiplient pas seulement les forces qui militent pour la paix, la sécurité et la coopération internationale, mais exercent aussi une influence bénéfique dans l'évolution historique de l'humanité de même que dans le champ de la science historique. La thématique, présentée plus haut, du Congrès international des historiens de Bucarest de 1980 me suggère précisément une telle relation de détermination entre les facteurs socio-historiques fondamentaux de l'époque, l'intérêt et les préoccupations des différentes écoles nationales d'historiographie.

Il existe deux réalités dont nous ne sentons pas le poids immense, écrasant, mais sans lesquelles nous ne pouvons pas vivre: l'air et l'histoire.

LUCIAN BLAGA

Comme l'écrivait Gœthe, la substance de la vérité scientifique se laisse difficilement saisir dans l'histoire; sa consolidation, par la mise à jour de tous les éléments susceptibles d'éclairer les époques, est une entreprise qui exige non seulement de la patience et de la ténacité, mais aussi une vertu morale indispensable: la probité.

Et pourtant...

Une science qui compte environ 1.000 000 de chercheurs et de professeurs de 160 États du monde connaît encore le divorce entre cex notions, ce dont aucune ne tire profit.

Une récente affirmation de l'ex-premier ministre français, Michel Debré (*Le Figaro* du 13 mars 1980), m'a fait penser à certains historiens qui fabriquent des conclusions se situant aux antipodes des faits du passé. Debré écrit fort justement: « Je ne sais s'il existe sur les bancs de l'assemblée de la Communauté européenne un représentant doué du talent, voire du génie, d'un auteur de théâtre. Il aurait certes parfois matière à écrire une bonne pièce — notamment la semaine où furent abordés successivement les débats sur la faim dans le monde et les débats sur les excédents agricoles. Nous entendîmes d'abord d'excellents discours sur la nécessité, au nom de l'humanité, au nom de la charité, au nom de la civilisation, de venir en aide, d'extrême urgence, aux millions d'affamés d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Sud, et de consacrer à cette œuvre des sommes importantes. Après quoi nous entendîmes de non moins excellents discours contre les excédents européens de produits agricoles. Certes, il convient d'aider les pays sous-développés à fertiliser leur sol et à produire leur nourriture. Mais, en attendant, que faire si ce n'est leur donner nos excédents? Quel meilleur emploi de

l'argent communautaire ! Ne pas le faire éclaire le discours sur la faim dans le monde d'une grande hypocrisie. Quant à nous expliquer qu'on ne saurait à qui donner du beurre, c'est quelque peu braver l'honnêteté. Que d'enfants, dans le monde, attendent pain et beurre, sous une forme ou sous une autre... »

Il en va de même de ceux qui soutiennent encore le rôle messianique des Européens à l'époque de la colonisation de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Amérique Latine. Geoffrey Barraclough, auteur de l'édition anglaise de l'Atlas de l'histoire mondiale, écrivait récemment dans un article intitulé de manière suggestive: *Le centre du monde n'est pas toujours ce que l'on pense* (*Le Courrier de l'UNESCO, n° 2/1979*) « Il semblait important de mettre l'accent sur les liens existant entre les différentes civilisations et les différents groupes culturels, depuis une époque étonnamment ancienne (. . .) Encore une fois, il s'agissait surtout d'éviter l'eurocentrisme. L'Europe aux treizième et quatorzième siècles était moins avancée que le Mali et le Songhai. La carte traditionnelle de l'impérialisme européen entre 1870—1914, événement sans doute majeur de l'histoire mondiale, a été complétée par une planche unique en son genre, me semble-t-il, sur la réaction anti-colonialiste en Asie et en Afrique entre 1881—1917. »

À son tour, Paul Henry Chombart de Lauwe constate dans son ouvrage *La culture et le pouvoir* (Stock, 1975): « La rencontre entre la civilisation industrielle et d'autres civilisations a provoqué des cassures et des frustrations, d'abord masquées par les affirmations colonialistes de la supériorité des Occidentaux, dont nous commençons seulement à mesurer les conséquences. » Cependant que François Chevalier, dans *L'Amérique Latine et l'indépendance à nos jours* (Presses Universitaires de France, 1977) fait appel à notre mémoire: « Les premiers contacts des Européens avec les Indiens (il s'agit des Indiens d'Amérique — N.A.) ont presque invariablement représenté l'imposition plus ou moins brutale de la loi du plus fort. Dès qu'un Espagnol débarquait aux Indes il était un maître et un seigneur en puissance, par rapport aux Indiens tenus en fait pour des serfs, sinon des esclaves. »

C'est vraiment là le cas d'évoquer à ce propos l'esclave Caliban, héros du drame shakespearien *La Tempête*, qui prononce dès 1612 un véritable réquisitoire anticolonialiste sur toutes les scènes du monde: « *I must eat my dinner. / This island's mine, by Sycorax my mother, / Which thou tak'st from me. / (. . .) For I am all the subjects that you have, / Which first was mine own king; / and here you sty me / In this hard rock, whiles you do keep from me / The rest o'th'island. /* »

S'il existe des auteurs qui n'éprouvent aucune gêne à tenter de réhabiliter l'ère coloniale, dont le grand Will a surpris avant la lettre la physionomie historique, il en existe bien d'autres encore qui nous frappent de stupeur par leurs allégations sur un passé encore plus éloigné. Il s'agit de l'histoire même de notre antiquité, de la grande époque de la civilisation gétodace qu'atteste nettement, parmi tant d'autres témoignages, la formation de l'État centralisé et indépendant de Burébista, il y a 2050 ans. Dans un ouvrage du professeur John Bouwle, publié à Oxford University Press, et qui a connu plusieurs éditions, nous lisons que les Daces étaient « des Bar-

bares pittoresques», établis dans la «plaine hongroise» au IIe siècle, qu'ils constituaient un «peuple de la steppe» et qu'«ils adoraient un ours sacré dont ils croyaient descendre».

Ces «incursions» historiques révèlent quelque chose de plus grave que l'ignorance. Elles témoignent d'une mauvaise foi. Car on ne saurait trouver d'autre explication à une telle... fantaisie. Au fond, l'auteur cité fait bon ménage avec ces historiens qui, de Rösler à nos jours, tâchent vainement de prouver que, sur le sol roumain, après la retraite d'Aurélien il y a eu un vide. Ces assertions, qui veulent s'articuler en théories du vide, se retrouvent dans l'approche «historique» du passé des divers peuples qui ont dignement défendu leur existence nationale à travers les orages des millénaires, et appartiennent à des auteurs qui n'ont rien de commun avec la recherche et le respect de la vérité. De Hérodote à Strabon et de Michelet à Toynbee, tous les grands historiens du monde ont respectueusement évoqué les Géto-Daces, ont estimé et souligné la contribution des Roumains à la civilisation européenne. Même sans invoquer la pléiade d'historiens roumains, des chroniqueurs du XVIe siècle à l'historiographie de l'année 1980, on peut affirmer qu'au sud-est et au centre du continent les Roumains ont toujours représenté un facteur de progrès et de civilisation, d'amitié et d'hospitalité, d'entente et de collaboration avec les peuples voisins ou plus éloignés. Ces qualités ne constituent pas seulement une richesse psychologique de notre peuple, elles incarnent en même temps une tradition et une réalité historique glorieuses.

Ouvrons l'Histoire, le livre témoin des siècles, et, à la lumière de sa philosophie, nous verrons que depuis 18 siècles la nation roumaine n'a pas végété, qu'elle n'a pas piétiné sur place mais qu'elle est allée de l'avant, en se transformant et en luttant sans trêve pour le triomphe du bien sur le mal, de l'esprit sur la matière, du droit sur la violence, pour l'accomplissement, tant chez soi que dans le monde, de la justice et de la fraternité...

NICOLAE BĂLCESCU

Il faudrait seulement se rappeler que, cinq siècles durant, les Roumains ont résisté, avec courage et ténacité, stratégie politique et sagesse diplomatique, à tous les appétits de conquête des empires qui nous entouraient, faisant de leur pays une citadelle de la civilisation européenne. La lutte courageuse pour leurs droits, pour la liberté, l'unité, l'intégrité, l'indépendance et la souveraineté a été le feu sacré qui a animé l'idéal des Roumains, représentant le trait dominant de l'histoire du peuple roumain. Et dans cette longue période, qu'il s'agisse du passé ou des temps modernes, le peuple roumain ne s'est jamais approprié ce qui n'était pas sien, n'a pas formé de projets de conquête ou de domination des autres.

Rappelons-nous que, au siècle dernier, presque tous les peuples voisins ont trouvé auprès des Roumains l'appui et l'assistance nécessaires pour leur renouveau national, qu'ils ont joui du fait historique que les Roumains avaient conservé une large autonomie et tout d'abord leur existence étatique.

Rappelons-nous encore que, en août 1944, quand a sonné l'heure de la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et antiimpérialiste, le peuple roumain ne s'est pas contenté de conquérir sa propre liberté, mais a payé aussi un lourd tribut de sacrifices humains et matériels pour la libération de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de l'Autriche, luttant dans les rangs de la coalition antihitlérienne jusqu'à la victoire finale sur le IIIe Reich.

De même qu'un peuple n'a pas besoin d'un certificat de naissance, son histoire n'a pas besoin de «faveurs». Le brave et fier peuple roumain a fourni la preuve non seulement de sa présence constante sur les terres de sa patrie, mais aussi des sentiments pacifiques et fraternels qu'il a toujours éprouvés à l'égard des autres peuples de cette partie de l'Europe.

Tout d'abord, l'internationalisme et le patriotisme, dans le véritable et meilleur sens de la parole, non seulement ne s'excluent pas, mais sont nécessairement liés l'un à l'autre.

CONSTANTIN DOBROGEANU-GHEREA
(1855—1920)

Nous voulons que chaque nation conserve son indépendance, autrement il n'y aurait pas de vraies et de solides relations entre les peuples, par lesquelles chaque nation apporte son tribut de culture à l'ensemble de la civilisation humaine

MIHAIL GHEORGHIU-BUJOR
(1881—1964)

Dans l'œuvre historique entreprise aujourd'hui par le peuple roumain nous retrouvons la meilleure preuve que notre existence sur ce territoire remonte aux temps les plus reculés, que nous avons lutté pour conserver et faire reconnaître nos droits mais aussi que nous avons vécu, cohabité et collaboré avec les peuples voisins, de l'espace du sud-est et du centre européen, de même qu'avec ceux de tout le continent et de partout. L'édification de la nouvelle société que nous entreprenons aujourd'hui est accompagnée du sentiment puissant et durable de l'amitié envers tous les peuples du monde. La solidarité et l'unité de notre nation socialiste, remarquablement affirmées ces quinze dernières années, répondent à notre solidarité inébranlable avec la lutte de tous les peuples pour la détente, le désarmement, la sécurité et la coopération, pour un monde plus juste et meilleur sur notre planète.

L'égalité en droits de toutes les nations, grandes ou petites, est un concept né à l'époque des Lumières et s'est trouvé validé tout au long de l'histoire. Le matérialisme dialectique et historique, le droit international contemporain ont pleinement, totalement et définitivement consacré ce concept fondamental de l'histoire. Le respect de l'histoire de chaque peuple est le corollaire immédiat de l'égalité des États et des nations. Dans l'œuvre remarquable et prodigieuse du président de la Roumanie, Nicolae Ceauşescu, la formulation des problèmes fondamentaux de l'histoire nationale et universelle occupe une place à part, se révélant d'une inestimable valeur théorique

et pratique. Voilà les termes essentiels dans lesquels le président Nicolae Ceaușescu définit la manière dont la réalité historique oblige les historiens à envisager le concept d'égalité des États et des peuples: « Pendant des siècles et des millénaires, les peuples, fixés sur certains territoires, se sont développés, devenant des nations et des États indépendants. C'est là une réalité historique objective que personne ne peut changer — qu'elle convienne ou non à certains historiens. On ne saurait aucunement apprécier les peuples en fonction de la date de leur établissement sur un certain territoire et, à partir de là, procéder à des discriminations en ce qui concerne leurs droits, mais il s'agit d'appliquer, fermement, à partir des réalités historiques que personne ne peut plus modifier, une politique d'égalité totale et de respect réciproque entre les peuples, entre les nations et les nationalités, de respecter l'être national et la solidarité dans la lutte commune pour la liberté et la justice sociale et nationale, le progrès et la prospérité de chaque peuple, la cohabitation et la coopération pacifiques de toutes les nations. »

Il n'existe pas de plus noble mission pour les historiens que celle de prouver que les peuples, qui au cours de l'histoire se sont établis dans les régions où ils vivent encore aujourd'hui, doivent et peuvent trouver effectivement le moyen de liquider toute politique impérialiste de domination et provocation, de dissension et de diktat.

La conscience de l'historien est tout aussi nécessaire à la vérité scientifique que l'authenticité des documents. Leur rencontre seule nous autorise à parler dans le même sens d'histoire et de morale.

CRISTIAN POPIȘTEANU

Monnaie dacique (IVe s.av.n.è.)
avec iconographie autochtone type « tête de déesse à double face »
(représentant la double nature ouranienne-chtonienne de Zalmoxis-Gébéléizis) —
avers et revers

Clio à Bucarest

Interview accordée par le professeur Dr DAN BERINDEI, secrétaire du Comité National des Historiens de Roumanie

— Quelle est, selon vous, l'importance des Congrès Internationaux des Sciences Historiques, dans le contexte de la civilisation contemporaine, si visiblement désireuse de définir sa spécificité?

— Dès le début de ce siècle, les historiens du monde entier se sont rencontrés tous les cinq ans — sauf pendant la période des deux guerres mondiales — chaque fois dans une autre capitale, afin de débattre en commun des problèmes d'intérêt général du domaine de l'histoire universelle et des histoires nationales. La réunion de quelques milliers d'hommes de science, venus de tous les méridiens, l'approche et le débat d'une thématique majeure confèrent à ces réunions internationales — lesquelles représentent incontestablement les manifestations scientifiques les plus remarquables qui se déroulent au plan mondial dans le domaine de l'histoire et de l'historiographie — une importance particulière. Ils nous faut cependant considérer l'importance de ces congrès, y compris de l'actuel, non seulement sur le plan de la détermination de la spécificité de la science historique, mais aussi — et en premier lieu — sur celui de l'approfondissement de la connaissance, du déchiffrement du sens et des traits caractéristiques de certains grands processus — y compris des conclusions qui s'en dégagent pour l'époque contemporaine — de la mise en lumière (voire, si vous préférez, de la solution) de l'apport concret d'un peuple ou d'un autre à l'apparition et au développement de certaines civilisations, à la promotion et à l'affirmation des idéaux de justice sociale et de liberté nationale, de progrès et de paix, sur le plan de la mise en évidence des responsabilités scientifiques et morales de l'histoire et de l'historien, de la mise en relief de la vérité, de la promotion de la connaissance et du respect, de l'amitié et de l'entente entre les peuples du monde.

— Depuis quand les historiens roumains participent-ils à ces congrès?

— Les historiens roumains ont, dès avant la première guerre mondiale, pris part aux congrès qui se sont déroulés à Rome, à Berlin et à Londres. À ce dernier, en 1913, l'une des figures centrales fut Nicolae Iorga qui s'y imposa par son extraordinaire érudition et sa capacité de synthèse, par

l'ardeur de sa passion de savant patriote et de promoteur de la collaboration internationale des historiens. Pendant l'entre-deux-guerres, lorsque fut organisé le Comité International des Sciences Historiques, le grand historien et archéologue roumain Vasile Pârvan se trouva au nombre de ses initiateurs et, au cours de la quatrième décennie de notre siècle, Nicolae Iorga en devint vice-président. Durant tout cet intervalle, la présence des historiens roumains se fit remarquer aussi bien par le caractère substantiel des communications et des rapports présentés que par leur participation active aux discussions. Après la seconde guerre mondiale, les historiens roumains reprirent leur participation à partir du Xe Congrès qui se tint à Rome en 1955. Aux congrès qui suivirent — à Vienne en 1965, à Moscou en 1970 et à San Francisco en 1975 — les spécialistes roumains furent particulièrement actifs, leurs contributions jouissant des appréciations positives des historiens du monde entier.

— *Les chercheurs du domaine de l'histoire, des autres disciplines humanistes, l'opinion publique roumaine attendent avec un intérêt particulier une réunion scientifique d'une telle ampleur. Nous vous prions, pour les lecteurs de notre revue, de nous parler des circonstances dans lesquelles il fut décidé que la Roumanie soit l'hôte de cette rencontre des historiens.*

— En 1970, lors du XIIIe Congrès International des Sciences Historiques, le projet en fut discuté dans l'assemblée générale du Comité des Sciences Historiques, cependant la décision n'en fut prise par la même assemblée générale qu'à l'occasion du XIVe Congrès tenu, en 1975, à San Francisco. La décision fut adoptée avec une grande majorité des suffrages, mettant ainsi en lumière la position de prestige de la science de l'histoire roumaine au niveau international. Le rôle important de la Roumanie dans le monde surtout en ce qui concerne la recherche des voies les meilleures pour assurer le développement pacifique de l'humanité, les actions qu'elle entreprend pour défendre et consolider la paix et la bonne entente entre les peuples, l'importance qu'elle accorde au dialogue en général et à celui scientifique et culturel en particulier n'ont certainement pas peu contribué à ce choix.

La décision de tenir à Bucarest le XVe Congrès d'histoire témoigne aussi de la reconnaissance et de l'appréciation des traditions et des réalisations actuelles de l'école historiographique roumaine, illustrée par de grands savants qui ont substantiellement enrichi le trésor de la recherche historique d'ouvrages qui jettent une lumière nouvelle sur l'histoire des Roumains aussi bien que sur l'histoire d'autres peuples.

Dans ce contexte, il convient de souligner qu'on a créé, en Roumanie, aux historiens, surtout au cours des dernières années, par des décisions de la direction de parti et d'État, d'excellentes conditions de recherche et de mise en valeur des études, dans un nombre accru de publications périodiques de spécialité et de maisons d'édition; ce qui a donné une nouvelle impulsion à l'activité de recherche historique fondée sur la rigueur scientifique, sur l'objectivité, caractère essentiel de l'activité des historiens. Il nous faut encore rappeler

que l'on a aussi assuré des conditions pour l'affirmation plénière de l'histoire dans l'enseignement de tous les degrés de notre pays. Le président de la Roumanie lui-même manifeste un intérêt particulier et constant pour l'ensemble des problèmes historiques, ce qui, au cours des 15 dernières années, nous a permis d'assister à un développement et à une affirmation de premier ordre de la science historique roumaine, développement et affirmation qui se produisent dans un climat d'ample restitution de l'histoire nationale dans l'esprit de la vérité scientifique, d'une conception profondément patriotique qui n'en implique pas moins la communication créatrice avec d'autres cultures et peuples. Par-delà les déterminations du domaine, cette décision a en vue un pays et un peuple reconnus pour la densité et la valeur de leur histoire, estimés pour les efforts et les sacrifices faits au nom de valeurs historiques — passées, présentes et futures —, d'idéaux de liberté, de justice, de progrès. Enfin, la capacité de la Roumanie d'organiser de telles manifestations d'envergure est unanimement appréciée, comme en témoigne le succès dont ont joui certaines réunions mondiales de futurologie, de démographie, de physique, d'esthétique, de linguistique, etc. qui se sont déroulées dans notre pays. Cette fois encore les hôtes ont tout fait pour que les travaux du Congrès d'histoire se déroulent dans les meilleures conditions possibles.

— *À que moment le XVe Congrès International des Sciences Historiques se déroulera-t-il et quel en sera, dans ses grandes lignes, le programme?*

— Conformément à la décision commune du Bureau du Comité International des Sciences Historiques et du Comité National des Historiens de Roumanie, le Congrès se déroulera du 10 au 17 août 1980. Le premier jour aura lieu la séance solennelle d'ouverture, suivront six jours de travail et le septième jour, le dimanche 17 août, aura lieu la séance de clôture. Les 11 et 12 août sont réservés aux travaux des organismes internationaux affiliés au Comité International des Sciences Historiques ainsi que des commissions internes de ce comité, et les trois autres sections dérouleront leur activité dans les quatre jours suivants. Les débats les plus importants seront centrés sur les quatre problèmes historiques figurant au programme de la première section, celle des « grands thèmes ». « L'Europe de l'Est, aire de convergence des civilisations »; « Les formes des problèmes de la paix dans l'histoire »; « Les États fédératifs et pluralistes »; « La femme dans la société ». Comme vous le voyez, il s'agit de thèmes présentant un intérêt majeur même pour les non-spécialistes. La deuxième section est celle qui traite de problèmes de méthodologie et qui devra également mettre en question une problématique d'un intérêt plus large, dépassant en général le cadre des préoccupations des historiens. Voici les quatre thèmes de cette section: « Le langage de l'historien »; « La place et le rôle de l'histoire dans le cadre de l'enseignement secondaire »; « Problèmes et méthodes de l'histoire orale »; « Démographie, épidémie, écologie ». La troisième section, la section chronologique, soumettra aux débats plus de 70 communications groupées en quatre sous-sections: « Antiquité »; « Moyen Âge »; Histoire

moderne »; « Histoire contemporaine ». En lignes générales, seront poursuivis des problèmes tels que: les rapports entre l'Est et l'Ouest, civilisations et sociétés, mutations sociales et économiques, relations entre les continents, idées et sociétés, relations internationales, etc. Enfin, la quatrième section est celle des organismes affiliés et des commissions internes du Comité International des Sciences Historiques. Elle sera sans doute le cadre de vifs débats sur des problèmes de large intérêt. Plus de vingt commissions ou organismes internationaux déploieront leurs travaux dans le cadre du Congrès, dont nous citons: l'Association internationale d'histoire économique; la Commission internationale d'histoire des mouvements sociaux: L'Association internationale d'histoire militaire comparée; la Commission d'histoire des Universités; la Commission internationale d'études slaves; la Commission internationale d'histoire de la presse, etc. Certains de ces organismes ou commissions soumettront au débat des rapports imprimés, dans d'autres la discussion sera libre, centrée autour de thèmes donnés. En tout cas, l'intérêt manifesté par les spécialistes à l'égard de cette section est vif et justifié.

— *L'expérience d'autres réunions scientifiques confirme l'intérêt dont bénéficient, dans les rangs d'une large catégorie de spécialistes et de lecteurs non spécialistes, les études et les interventions qui se produiront dans le cadre du Congrès. Que pourra-t-on leur offrir en matière de textes imprimés?*

— Trois volumes de rapports comprenant tous les actes qui seront présentés au Congrès sont actuellement sous presse. Ces volumes doivent paraître avant l'ouverture des travaux et seront distribués aux participants dès leur arrivée à Bucarest. Un quatrième volume, qui renfermera les débats du Congrès, ne paraîtra évidemment qu'ultérieurement, toujours par les soins du Comité roumain d'organisation. Conformément aux décisions adoptées, les trois volumes de rapports sont inclus dans la taxe d'inscription au Congrès, fort modique d'ailleurs. Je veux souligner en outre que pour la première fois après 1965 les travaux d'un congrès international d'histoire seront édités en volume. Nous espérons que cet effort des organisateurs sera apprécié par les participants à la réunion.

Quel sera l'apport scientifique roumain aux travaux du XVe Congrès International des Sciences Historiques?

— Le Bureau du Comité International des Sciences Historiques a confié la rédaction des rapports proprement dits aux Comités nationaux. À la Roumanie a été attribuée l'élaboration d'un rapport sur un thème important de la première section: « L'Europe de l'Est, aire de convergence des civilisations » ainsi que trois co-rapports pour la section de méthodologie, sur les thèmes suivants: « Le langage de l'historien »; « La place et le rôle de l'histoire dans l'enseignement secondaire »; « Démographie, épidémie, écologie ». Aux historiens roumains est également revenu la tâche de rédiger trois rapports pour la section chronologique: « Les Daces et leur civilisation »;

« La philosophie du siècle des Lumières dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe et ses implications politiques »; « Les réformes agraires de l'entre-deux-guerres ». Il faudrait ajouter aussi que quelques historiens roumains, membres de commissions ou d'organismes internationaux, ont élaboré en cette qualité des rapports et des communications, ou prendront activement part aux travaux de la quatrième section. Il faut d'ailleurs préciser qu'outre les rapports et les co-rapports les historiens roumains seront présents à tout le débat et que, sans aucun doute, leur apport ne manquera pas d'importance.

— Quel rôle attribuez-vous à cette prestigieuse réunion internationale dans le resserrement des contacts entre les historiens roumains et ceux de l'étranger?

— Toute réunion internationale constitue une occasion pour établir et resserrer des relations, d'autant plus une réunion de l'importance et de l'envergure de ce Congrès, compte tenu aussi du grand nombre des participants et de celui des pays d'où ils viennent. Les spécialistes dans les différents domaines de l'histoire auront l'occasion de se connaître, de renouer d'anciennes relations ou d'en établir de nouvelles, de discuter en commun des problèmes d'intérêt général. Pour les historiens roumains, ce sera une occasion de plus de présenter, directement, à leur confrères les résultats de leurs recherches, de leur faciliter ainsi la compréhension des phénomènes historiques roumains, de souligner les spécificités de l'histoire nationale mais aussi son appartenance à l'ample cours de l'histoire universelle.

Un hasard heureux veut que le déroulement du XVe Congrès International des Sciences Historiques coïncide avec la célébration du 2050e anniversaire de la constitution de l'État dace indépendant et centralisé conduit par Burébista. L'anniversaire de la fondation de l'État dace offrira aux historiens roumains l'occasion de présenter, dans le cadre du grand forum scientifique de Bucarest, les résultats de leurs recherches, des études et des synthèses dans les domaines de l'histoire politique, économique, militaire, culturelle, dans les domaines de l'histoire de l'art, de la démographie et de la sociologie historique. Les maisons d'édition, les publications de spécialité, toute la presse accordent un large espace aux problèmes d'histoire. Des synthèses originales, des dictionnaires, des recueils d'études, des monographies consacrées aux différents chapitres de la civilisation roumaine et universelle ont paru et continuent de paraître. Viennent aussi s'y ajouter les nombreuses traductions d'écrits appartenant aux spécialistes de l'étranger. Cela étant, la rencontre du mois d'août des historiens est attendue avec un intérêt particulier dans tous le pays, l'atmosphère intellectuelle nécessaire au Congrès se trouvant de ce fait assurée.

Les congressistes — je me réfère aux participants venus d'autres pays — auront la possibilité de connaître, de constater la place que la science historique (et l'histoire même) occupe dans la spiritualité roumaine de nos jours, de comprendre que le présent roumain s'édifie sur toute une expérience historique, assimilée, distillée, enrichie par l'action historique présente même.

— Concrètement, quelles sont les actions que les organisateurs entreprennent afin de rapprocher davantage les participants au Congrès du passé et du présent roumains?

— Outre les débats proprement dits, quatre itinéraires d'excursions d'études ont été prévus, qui embrassent presque tout le territoire du pays. Le premier trajet comprend des centres historiques d'Olténie et la visite de Curtea de Argeş, première capitale de la Valachie, où l'on trouve de remarquables monuments d'architecture, attestant la créativité et le niveau de civilisation atteint il y a des siècles par le peuple roumain. Le deuxième trajet, lié justement à la célébration du 2050e anniversaire de la création de l'État dace gouverné par Burébista, conduira d'abord les participants à travers d'importants centres urbains de Transylvanie — Braşov, Sibiu et Alba Iulia — pour leur présenter ensuite la zone des citadelles daces des Monts d'Orăştie, la ville de Deva et, au retour, la ville-municipe de Piteşti. Le troisième trajet comprend la Dobroudja, avec ses importants vestiges archéologiques, et le quatrième, la Moldavie et la Bucovine, où les participants pourront admirer les réalisations artistiques du Moyen Âge moldave. Les participants au Congrès pourront retrouver, ou bien découvrir, notre culte des héros de l'histoire, des valeurs nationales, de l'inestimable patrimoine soigneusement conservé et mis en lumière. En plus des monuments déjà entrés dans le circuit international (telles les fresques et l'architecture du nord de la Moldavie), les hôtes rencontreront partout en Roumanie des monuments dont bon nombre méritent à bien des titres d'être inclus parmi les chefs-d'œuvre enregistrés par l'U.N.E.S.C.O. en tant que témoignages de l'épanouissement d'une civilisation millénaire, originale, en cette partie de l'Europe.

Il va sans dire qu'en plus des excursions on a prévu aussi des visites aux musées — et en premier lieu au Musée d'Histoire de la République Socialiste de Roumanie — ainsi que la participation à différentes manifestations artistiques. Nous espérons que ce sera là une occasion pour les hôtes venus d'outre-frontières de connaître la Roumanie et sa nouvelle histoire, son nouveau devenir humain, ses efforts et ses réalisations. En ce qui nous concerne, nous les attendons avec estime et amitié, avec l'espoir que, tous ensemble, nous obtiendrons à ce Congrès de bons résultats qui bénéficieront de l'écho qu'il convient dans la conscience de l'humanité, témoignant des possibilités qu'ont les hommes de science, les historiens y compris, d'apporter leur contribution spécifique à l'affirmation de certains idéaux généreux du monde contemporain.

Nous avons la certitude que, venant en Roumanie, les participants au Congrès apprendront à connaître et à aimer un peuple ouvert au dialogue, épris de beauté et de vérité, ayant une nette et fertile vocation de la coopération et de la paix.

Propos recueillis par
CONSTANTIN PRUT

DIALOGUES—CONTACTS

Le déchiffrement des origines

La fin de l'année 1979 et le commencement de 1980 ont connu, sur le plan du dialogue culturel international, un échange d'expositions prestigieuses: « Les origines de Rome», organisée à Bucarest, et « La civilisation daco-gète dans la période classique» ouverte à Rome. Les deux expositions sont bien entendu appelées à parcourir de longs itinéraires sur le globe. C'est toutefois aux points d'intérêt maximum de la rencontre du peuple romain et du peuple daco-gète qu'elle délivrent toute leur richesse scientifique et morale pour servir à une incursion nécessaire vers les sources de l'histoire, vers les temps où sur les bords du Tibre aussi bien que dans l'espace marqué par les Carpates, le Danube et le Pont-Euxin, se développaient des civilisations aux personnalités profondément originales, destinées, à travers les siècles, à contribuer avec leur richesse spécifique à la spiritualité inscrite sur la Colonne Trajane et dans la mémoire et la vie d'un peuple nouveau et d'un pays qui s'appellera la Roumanie.

Les deux expositions ont été organisées sous le haut patronage du président de la République Socialiste de Roumanie, Nicolae Ceaușescu, et du président de la République Italienne, Sandro Pertini.

La civilisation daco-gète dans la période classique

Réalisée par un groupe de spécialistes roumains et utilisant le patrimoine de quelques importants musées situés dans les villes de Bacău, Baia Mare, Brăila, Bucarest, Buzău, Cluj-Napoca, Constanța, Oradea, Satu Mare, Sfîntu Gheorghe, Slatina, Tulcea, Rîmnicu Vîlcea, l'exposition a été présentée tout d'abord à Bruxelles et Luxembourg, puis dans le Forum romain de la capitale italienne, ses prochaines escales devant être dans des villes de Hollande, Grande Bretagne, France, Danemark et, l'année prochaine, des États-Unis et du Canada. Les 422 pièces, aux destinations variées — utilitaires, rituelles, ornementales, etc. —, exécutées dans une grande diversité de matériaux — céramique, pierre, fer, argent, etc. — et exposées conformément aux principes les plus rigoureux, illustrent la culture matérielle et spirituelle du peuple daco-gète depuis les commencements du IIe millénaire avant notre ère jusqu'aux premiers siècles de notre ère, quand, dans le cadre d'un processus complexe réalisant la synthèse daco-romaine, les inerties positives de l'histoire continuaient à produire,

sur le territoire de la Dacie, des formes de civilisation qui appartenaient par leur structure au fonds ethnique local. La démonstration que se sont proposée les archéologues, les historiens et les historiens d'art roumains qui l'ont organisée est résumée dans le catalogue de l'exposition, dans un texte introductif signé par Suzana Gâdea, président du Conseil de la Culture et de l'Éducation Socialiste de Roumanie: « Les centaines d'objets exposés apprendront au visiteur ce que furent le peuple dace et sa civilisation il y a deux mille ans (...) Cette civilisation a atteint son apogée, sur tout le territoire de la Dacie, dans la première moitié du Ier siècle av.n.è., quand l'État fondé par Burébista embrassait tous les Gèto-Daces. Conquis par les Romains au commencement du IIe siècle de n.è., l'État dace est devenu la province romaine de la Dacie, mais même durant cette période de romanisation des échos des anciennes traditions des populations locales se laissent percevoir. L'exposition constitue le message adressé au monde par le peuple roumain, héritier des Daces et des Romains, peuple désireux de paix et d'amitié avec tous les peuples du monde ».

Dans la période précédant l'ouverture de l'exposition à Rome, l'importante collection d'objets représentatifs de la civilisation géto-dace a suscité l'intérêt de différents savants italiens, dont l'éminent archéologue Massimo Pallotino, président de l'Institut d'études étrusques et italiques.

Après l'inauguration, l'exposition a été amplement commentée par des publications de divers centres d'Italie. Nous publions ci-dessous quelques fragments extraits aussi bien des journaux que de l'étude de Massimo Pallotino pour le catalogue de l'exposition.

« L'intérêt absolument nouveau de cette exposition, sur le plan scientifique et culturel, réside dans la présentation des aspects spécifiques et authentiques du peuple dace ou daco-gète et du rôle, d'une originalité nullement négligeable, qu'il a tenu dans la formation et l'évolution des expériences historiques de l'Europe antique aux confins de la gréco-romanité.

Connaître et faire connaître les Daces, non pas du point de vue des Romains mais, si l'on peut dire, du point de vue des Daces eux-mêmes, c'est-à-dire par leurs témoignages directs, est une entreprise inédite, tout au moins en Italie; cette initiative nous vaut le plaisir de remercier les autorités et les savants roumains. Le fait que non seulement les historiens et les archéologues mais aussi le grand public soit mis en présence de ces documents et appelé à méditer sur leur signification constitue, à mon avis, entre autres, une contribution positive à cette amplification des connaissances sur l'antiquité qui s'avère aujourd'hui, au-delà du domaine très limité de la tradition des études classiques, de plus en plus nécessaire à la compréhension des fondements de notre propre civilisation.

On s'intéresse aujourd'hui, avec une attention accrue et une intensification des recherches, aux phénomènes des populations et des cultures dites « périphériques » (par rapport, évidemment, au monde gréco-romain) qui, au niveau du développement protohistorique et à différents degrés de définition et de cohérence ethnico-linguistique, politique ou sociale, ont

constitué l'hinterland européen du classicisme méditerranéen, dont elles ont absorbé lentement les éléments — qui seront par la suite déterminants pour leur développement — mais qu'elles ont en même temps considérablement influencé; il s'agit des Ibères, des Celtes, des Germains, des Illyriens, des Thraces, des Daco-Gètes, des Scythes (. . .)

Réduire la connaissance de l'antiquité au seul monde gréco-romain est considéré aujourd'hui, à juste titre, comme une erreur d'autant plus préjudiciable que le monde gréco-romain lui même ne saurait être compris dans toute sa splendeur si l'on faisait abstraction de la contribution portée au développement et à l'épanouissement du monde « classique » par les peuples « barbares » qui voisinaient avec ce monde au Nord et au Nord-Est en Europe, à l'Est en Asie, au Sud sur le continent africain. L'apport de ces peuples, situés à la périphérie du monde antique, à l'enrichissement de la culture matérielle et spirituelle de l'antiquité ne peut être contesté et, comme on le sait, il a été en grande partie reconnu.

L'exposition sur les Daces (. . .) se présente donc non seulement comme un événement dans l'ensemble des échanges culturels, mais aussi — et surtout — comme une opération actuelle et viable, d'un haut niveau scientifique. Elle n'offre pas de « trésors » sensationnels mais reflète avec sérieux et fidélité la vie d'un peuple, même sous ses aspects d'apparence plus modeste. Le programme de l'exposition a été établi dans un esprit d'efficacité scientifique et à la lumière d'importantes découvertes archéologiques par Hadrian Daicoviciu qui, continuant la tradition paternelle et celle des nombreuses études dues, entre autres, à V. Pârvan, D. Berciu, R. Vulpe, D. M. Pippidi, R. Florescu, études remontant au grand historien Nicolae Iorga, est aujourd'hui le représentant des positions critiques avancées au sujet de la civilisation daco-gète.

On ne peut reconstituer l'histoire de cette civilisation — et celle des autres grands peuples de la protohistoire européenne — qu'au moyen de témoignages fragmentaires, ceux des sources littéraires classiques, de même que par les reflets extérieurs des vestiges monumentaux et de tout ce que mettent au jour les fouilles archéologiques (. . .)

Branche nordique bien définie du groupe ethnico-linguistique des Thraces, cette population a occupé un territoire qui correspond essentiellement à celui de la Roumanie d'aujourd'hui, territoire où pénétrèrent aussi, au cours de l'histoire, plus ou moins profondément, d'autres peuples, les Celtes ou les Scythes, par exemple, et en bordure duquel se sont établies les colonies grecques d'Histria, Tomis, Callatis, etc. Les multiples royaumes et formations tribales des Gètes ont constamment défendu leur indépendance contre les envahisseurs du Nord et les considérables pressions méridionales, principalement macédonienne et romaine, tout en maintenant des relations commerciales amicales avec les Grecs de la région côtière; ceci jusqu'à la formation au Ier siècle av.n.è. du vaste « empire » unitaire du roi Burébista, autour des centres de la Transylvanie méridionale — les célèbres citadelles des montagnes boisées d'Orăştie. L'exposition illustre particulièrement cette dernière période de la civilisation daco-gète, de

Fruitière dacique
de Sighişoara, période daco-romaine (Ier — IIe s.n.è.)

Vase dacique
(Ier s.n.è.)

l'époque de Burébista à celle de Décébale, où l'empereur Trajan, après avoir passé le Danube et brisé la résistance héroïque des Daces, a soumis le pays en y créant la province de la Dacie. Ce drame historique apparaît comme la toile de fond d'un exposé visant surtout à mettre en lumière les aspects de la civilisation matérielle et spirituelle des Daco-Gètes, leurs localités fortifiées, les centres religieux et les cultes, la production métallurgique et céramique, les coutumes et les ornements, les formes artistiques, l'organisation économique et sociale, dans leurs manifestations dialectiques, d'originalité ancestrale, et d'assimilation et réaction envers les modèles méditerranéens, jusqu'à leur survivance à l'époque de la romanisation. »

MASSIMO PALLOTINO

(Catalogue de l'exposition)

« . . .La victoire romaine n'a pas eu pour effet la mort des Daces mais une transition qui a été à la fois mort et renaissance. Loin d'être détruits physiquement, les Daces ont cohabité avec les Romains vainqueurs, dont ils assimilaient la culture sans pour autant laisser mourir la leur. Hadrien, le successeur de Trajan, a ajouté au nom de la capitale de la province l'ancien nom autochtone de Sarmizegethusa. Des éléments daciques sont entrés dans les rangs de l'armée et de l'aristocratie romaine.

Le résultat ne fut pas la mort du peuple dace mais la naissance, par l'union avec les Romains, du peuple roumain (. . .) S'il existe une preuve évidente qui atteste combien est fausse l'affirmation suivant laquelle la « colonisation » a toujours signifié la mort du peuple vaincu — elle est offerte précisément par l'origine des Roumains.

Quiconque éprouve des doutes sur la profondeur de cette puissante symbiose qui marque, il y a deux millénaires, l'origine des Roumains, n'a qu'à regarder les éléments funéraires exposés dans la dernière vitrine: l'un est de facture typiquement romaine-provinciale; le couvercle est romain-provincial, mais d'un modèle qui n'existait qu'en Dacie; le fragment de vase est de facture typiquement indigène, appartenant à une tradition dace très ancienne. Nous sommes au IIIe siècle de n.è. et ce tombeau n'est ni celui d'un personnage dace ni celui d'un Romain provincial. C'est le tombeau du premier *Roumain.* »

CLAUDIO FINZI

(« *Il Tempo* », du 30 décembre 1979)

« Qui étaient donc les Daces qui, conduits par le roi Décébale, ont si longuement résisté à l'empereur Trajan?

C'est à cette question que répond aujourd'hui, par de très significatives découvertes archéologiques, l'exposition sur les Daces inaugurée au Forum romain, dans l'édifice de la Curie. Organisée par le gouvernement roumain, avec la collaboration des meilleurs spécialistes de ce pays (. . .), l'exposition présente des centaines d'objets originaux, dont la plupart re-

montent à la période qui précède immédiatment la conquête romaine. Il est particulièrement émouvant que de les voir exposés à si petite distance de la Colonne Trajane (. . .)

Proximité topographique, mais différence substantielle. Car si la Colonne présente le monde des Daces tel que l'ont vu les Romains, l'exposition exclut rigoureusement tout ce qui n'est pas de provenance purement dace, témoignage vivant et direct de leur civilisation. Civilisation qui, au point de vue logistiqiue, s'est fondée sur de puissantes citadelles de montagne, retranchées derrière de doubles courtines qui impressionnèrent assez les conquérants pour qu'ils les appellent « mur dacique ». Les constructions religieuses, bien caractéristiques pour les Daces, sont les temples, quadrilatères ou carrés, dont le plus important est celui de la capitale — Sarmizegethusa — ayant un pavement qui représentait le soleil, symbole des cultes qu'on y célébrait.

Tous ces faits sont illustrés par les dessins et les reconstitutions qui font partie de l'exposition et aussi par le volume d'études qui l'accompagne. Pour ce qui est des témoignages concrets, entre les pièces transportées à de si longues distances pour être exposées, la première place revient aux objets en fer — industrie extrêmement développée dans la région: il s'agit soit d'objets d'ornement (anneaux, chaînettes, plaques, mors), soit d'instruments d'usage courant (charrues, hachettes, marteaux, limes, tenailles) ou bien d'objets militaires, tels que flèches, lances, poignards, boucliers.

Mais le fer n'épuise pas à lui seul la production des Daces qui développent aussi l'industrie de métaux plus précieux, tels le bronze et l'argent. Ces matériaux servent à la confection d'objets sur lesquels apparaissent des motifs représentant des images de héros ou de divinités, d'animaux fantastiques ou réels. On y trouve aussi des images géométriques, allant des spirales aux écailles de poisson, aux motifs ondulés ou croisés. Les fibules, les chaînettes, les boucles d'oreille, les bracelets, les anneaux surtout en argent attestent l'existence d'une classe dirigeante habituée non seulement à manier les armes mais ausi à vivre dans l'aisance. La céramique y est présente également, décorée elle aussi par des artisans, frustes parfois mais doués d'une puissante force d'expression, de capacité de synthèse et d'abstraction. Tel est le monde que les Romains ont conquis; allez vous y plonger pour une fois en posture de vaincus ! »

SABATINO MOSCATI

(*«Corriere della Sera»*, du 22 décembre 1979)

Les origines de Rome

Une exposition à thème bien défini, réunissant les objets mis au jour par les longues et patientes fouilles archéologiques, est un événement qui, en accord avec l'intérêt toujours plus marqué pour le phénomène historique, doit nécessairement être pris en considération.

Ce n'est certes pas le moment d'insister sur les difficultés inhérentes à l'organisation d'une exposition de ce genre. Les organisateurs doivent choisir en principe entre le spectacle et la science, chercher à susciter l'intérêt par des éléments capables de frapper l'œil ou à stimuler la réflexion sur les significations du développement historique. Il arrive parfois que les deux possibilités coïncident, surtout quand les matériaux utilisés pour illustrer le degré d'évolution de la culture matérielle et spirituelle d'une époque ont un caractère éminemment artistique. Il y a dix ans, des milliers de visiteurs formaient, chaque jour, de longues queues à l'entrée du Louvre pour voir le trésor de Tout Ankh Amon. Dans certains pays l'intérêt pour l'archéologie s'est brusquement éveillé au niveau des masses grâce à ce genre d'expositions-choc dont le succès a été immédiat et retentissant. Lors de l'excellente exposition, organisée il y a quelques années dans le Palazzo Ducale, à Venise, et intitulée significativement « L'or des Scythes », j'ai pu observer pendant quelques heures les réactions du public: le passage de la stupéfaction à la curiosité était assez rapide.

Cependant, il y a aussi des expositions où l'élément spectaculaire n'est pas mis, sciemment, au premier plan. C'est le cas de l'exposition « Les origines de Rome », organisée aux mois de janvier et février de cette année 1980 dans les salles du Musée d'Histoire de la République Socialiste de Rumanie et qui a suscité un intérêt bien mérité. Ses organisateurs ont choisi la voie la plus épineuse pour présenter des matériaux très divers, susceptibles de fournir au visiteur une image concrète de ce qu'ont été les racines de la civilisation romaine, des différentes composantes culturelles qui l'ont marquée et en ont déterminé la spécificité. « Il s'agissait — comme l'affirmait dans un entretien avec nous Massimo Pallotino, président de l'Institut d'études étrusques et italiques, l'animateur et le coordonnateur des opérations d'organisation de l'exposition — de mettre en relief un important aspect de l'histoire locale, dont le point culminant est à trouver, on ne doit pas l'oublier, dans la naissance de Rome, ville qui a profondément marqué l'histoire du monde antique, à l'intérieur duquel elle s'est affirmée comme un puissant facteur de civilisation». C'est une remarque à laquelle on peut souscrire sans réserve, surtout en ce moment où nous assistons, dans le domaine des études historiques, à une véritable offensive des ouvrages qui se proposent d'examiner, dans de nouvelles perspectives, la quantité de matériaux et d'informations existants. Le processus d'établissement de l'identité spirituelle des peuples est d'ailleurs inconcevable sans le retour constant à la source, à la souche historique.

La présence, à Bucarest, de l'exposition « Les origines de Rome » revêt, en ce sens, une signification toute particulière, car elle se veut un point de référence dans l'image que chaque époque se fait du passé dont elle tire ses origines. Car, c'est à une époque très ancienne, antérieure à la légendaire fondation de Rome, que remontent ces événements qui, par la suite, se sont avérés essentiels pour l'évolution de la civilisation de la Rome antique, laquelle, à son tour, a profondément marqué la naissance

même du peuple roumain. L'équipe de spécialistes éminents qui a sélectionné les matériaux et assuré la présentation scientifique de l'exposition — le professeur Giovanni Colonna de l'Université de Bologne, Adriano la Regina, le surintendant pour l'archéologie de Rome, et Stefania Quilici Gigli, chercheur au Centre d'études d'archéologie étrusco-italique et auprès du Conseil national des recherches — a voulu mettre en relief, en exposant les objets provenus des fouilles archéologiques, précisément ces composantes culturelles qui ont conféré à la civilisation romaine le caractère d'ample synthèse. Les modestes commencements de Rome ne pouvaient pas être mieux présentés, dans la vision des organisateurs de l'exposition, que par des témoignages archéologiques à même d'illustrer les efforts fournis par le peuple latin pour acquérir une identité culturelle propre. Les modifications qui interviennent au cours des siècles dans les aspects de la culture matérielle de Latium ont été amplement illustrées pour mettre précisément en évidence le dynamisme du processus culminant par la formation et la consolidation de la ville de Rome.

L'exposition reprend généralement la chronologie ordinairement acceptée pour l'évolution de la culture au Latium à partir de l'époque du bronze. On y trouve des pièces remontant aux XIVe — XIIe siècles av.n.è. et provenant des fouilles de Rome (Sant'Omobono) et de Pratica di Mare. Significatifs, pour une période ultérieure (XIe—Xe siècles), sont les vases en céramique du Campo del Fico Ardea, les objets d'usage courant (fibules, petites haches, bédanes, etc.) de Rimessone.

La première période de la culture proprement dite de Latium se situe à la fin de l'époque du bronze et au commencement de l'époque du fer. La culture agraire-pastorale des petites agglomérations rurales de Latium présente une relative homogénéité, comme nous permet de le voir l'inventaire des tombeaux (X^{e}—IXe siècles) de San Lorenzo Vecchio, de la Vallée du Forum, de Gabies ou de Lavinium. Les objets en métal sont encore rares, ce qui prouve que les échanges sont assez médiocres.

À une époque ultérieure (VIIIe—VIIe siècles) les échanges s'intensifient et les fouilles mettent au jour les premiers vases en céramique grecque, à style géométrique d'importation, ce qui influencera et encouragera la production locale. L'activité métallurgique s'amplifie, comme en témoigne, par exemple, le dépôt d'outils du VIIIe siècle découvert à Ardea, formé de splendides fibules « a sanguisuga », et de petites haches à ailerons. L'inventaire des tombeaux (Gabie Tivoli) prouve déjà à cette époque l'existence d'une différenciation sociale très marquée.

Sensiblement diversifiée, la production artisanale annonce l'essor des VIIIe—VIe siècles, quand la prospérité de bien des familles atteint un niveau sans précédent. Autour de l'année 675 av.n.è. on passe à l'écriture, fait attesté par l'inscription sur la fibule en or découverte dans le tombeau Bernardini à Praeneste, dont l'inventaire est d'une exceptionnelle richesse, le défunt ayant emporté dans sa tombe des parures d'usage personnel, en métal précieux. L'inventaire de ce tombeau, de même que celui, toujours à Praeneste (Palestrina) de l'important tombeau contemporain Castel-

lani, constitue un point d'attraction de l'exposition, où l'élément spectaculaire dont nous parlions tout à l'heure s'allie au caractère rigoureusement didactique de la présentation. Si l'on y ajoute l'inventaire du sarcophage trouvé sous ce qu'on appelle « Héron d'Aineias » de Lavinium (VIIe siècle), on a une excellente preuve de la circulation permanente de motifs et d'influences. Les vases en céramique brune ou rouge, ayant l'aspect local évident d'une culture à caractère oriental, voisinent avec des vases de type Kantharoï, les tripodes en bronze, et les vases protocorinthiens d'importation. Ils constituent un répertoire de formes et de modèles qui, vers la moitié du VIIe siècle av.n.è., correspondent à une étape décisive pour le processus d'urbanisation.

À mesure que l'on approche des temps modernes on trouve très fréquemment une documentation édifiante, qui permet d'apprécier l'intensification de la vie urbaine. L'inventaire particulièrement riche des tombeaux de l'époque antérieure, appartenant à une aristocratie vivant sur le plan social l'expérience des modèles étrusques et grecs, le cède à des manifestations funéraires plus sobres, témoignant d'un certain équilibre des activités concernant la vie civique. C'est l'époque des figurines antropomorphes en lamelle de b onze (Rome—Capitole), de la splendide antéfixe d'argile à masque de Silène (Rome—Esquilin), du groupe statuaire Hercule et Athéna (Rome—Sant'Omobono), qui datent du VIe siècle. Le fait que de tels objets soient très fréquemment mis au jour par les fouilles archéologiques indique une concentration des efforts dans l'élaboration de programmes de travaux publics cohérents.

On voit donc se préciser, par cette exposition, une image complexe de ce qu'a signifié la formation de la civilisation matérielle de la Rome antique, image qui échappe à la tutelle des sources écrites, lacunaires, contestables et vérifiables seulement par les inestimables témoignages de l'archéologie. Intégrés au flux d'informations sur le développement de l'ancienne civilisation italique dans son ensemble, et de celle du Latium en particulier, les témoignages archéologiques concernant la formation et l'évolution des formes matérielles de manifestation de la vie urbaine romaine acquièrent une signification plus édifiante encore, se définissant comme le point final d'un long processus et, en même temps, comme point de départ des expériences ultérieures. Le sens et la valeur exceptionnelle de cette exposition résident, selon nous, dans l'énergie qu'elle emploie à illustrer l'idée que, au-delà d'un simple enchaînement d'événements, l'histoire se présente comme une accumulation progressive d'éléments enrichissant le patrimoine d'une culture afin que, une fois réalisé par eux, le moment de synthèse ouvre la voie à de nouvelles et fécondes manifestations.

GRIGORE ARBORE

(*«România literară»* du 17 janvier 1980)

HYMNE ÉTERNEL AU PAYS

Il n'existe pas de poète important de la littérature roumaine et, ajouterais-je, sans crainte d'erreur capitale, de la littérature du monde, dont la lyre n'ait pas vibré à l'unisson des idéaux de son peuple, dont le vers n'ait pas résonné à la gloire des héros de son peuple, fondateurs de leurs pays et lampadophores de la spiritualité nationale, dont les sentiments patriotiques, transposés en images poétiques, n'aient pas jailli, avec la force incandescente de la lave volcanique pour s'élever en sonorités d'hymnes ou pour vitupérer contre les oppresseurs. Il a été dit que, pour un grand écrivain, le patriotisme signifie cultiver la langue nationale, la ciseler, l'assouplir, la rendre apte à exprimer toute la sensibilité humaine. Définition qui est valable, assurément, mais insuffisante. Et, en ce sens, ce n'est pas un effet du hasard, si le poète, philologue et historien roumain Ienăchiţă Văcărescu (1740—1797) a laissé à ses successeurs, dans un mémorable poème-testament, comme le plus précieux des héritages, le soin de « cultiver la langue roumaine et d'honorer la patrie». L'histoire de la poésie roumaine, depuis les vers conçus par le métropolite Dosoftei (1624—1693), promoteur actif de la littérature en langue nationale et jusqu'à ceux du débutant de 1980, enregistre, pour dimension dominante, ce désir toujours vivant *d'honorer la patrie*. Et l'œuvre d'Eminescu, de ce poète *sans pareil*, comme le nommait son grand exégète G. Călinescu, demeure, pour nous les Roumains, la plus éclatante illustration de cet impératif emblématique. L'évocation du monde légendaire de la Dacie préromaine, l'énergie virile et la dignité de nos voïvodes s'attachant à défendre par les armes et à sauvegarder l'entité nationale de leur terre ardemment aimée, la vision d'une Roumanie dont l'avenir soit à la mesure de la gloire passée — ce sont là autant de pages immortelles d'épopée nationale et de traits spécifiques du peuple roumain qui ont trouvé dans l'œuvre d'Eminescu des correspondances inoubilables. Aux côtés d'Eminescu, un Vasile Alecsandri, un Ion Heliade Rădulescu et, leur succédant, George Coşbuc, Octavian Goga, Lucian Blaga, Tudor Arghezi, Ion Pillat, Vasile Voiculescu ont servi par leurs vers les aspirations du peuple, en ont exprimé les joies et les douleurs, ont chanté leur pays. Tel un fleuve intarissable qui trouve sa source dans le cœur immortel de la terre, les poètes de la Roumanie contemporaine continuent l'œuvre de leurs illustres prédécesseurs, ajoutant à la symphonie du passé le chant du présent effervescent et la foi dans les temps à venir.

Adrian Păunescu
(n. 1943)

LES DACES LIBRES

A qui devons demander la permission pour chanter les Daces libres,
Il n'y a pas de comité à caractère mondial
Dont l'attribution soit de chanter les Daces libres.
Nous seuls et de nous-mêmês nous chantons les Daces libres.
Pas besoin de pot-de-vin pour qu'on nous donne Décébal.
Beaucoup ont eu le front de blesser les Daces libres,
Beaucoup ont voulu faire accroire que les Daces libres ne sont guère plus,
Mais cherchez de part en part dans le chaos les Daces libres,
Ils sont la nation qui ne meurt pas, ils sont un pays — les Daces libres,
Ils ont le ciel s'il y en a qui ébréchèrent leur terre.

Jamais les Daces libres, jamais les Daces libres
Ni chaînes ni épaulettes n'endosseront,
Personne, entendez-vous, n'ose jouer aux Daces libres,
Ils ne se vendent ni ne trahissent jamais, les Daces libres,
Si vous ne les sentez pas c'est qu'ils sont vivants et que vous non.

Si la vie vous interroge, interrogez les Daces libres,
Cherchez-les dans la langue, les coutumes et du sang les profondeurs,
Vos os brillent doucement car ce sont des os de Daces libres,
Votre voix est une chanson répétée par les Daces libres,
Les Daces libres dorment sous les verbes, sous la terre qui est leur.

Nous ne demanderons pas à l'UNESCO la permission de continuer les Daces libres,

Nous n'aimerons pas nos ancêtres lorsque le veulent les grandes
puissances,
Là où vécut Burébista ne sont pas morts les Daces libres,
Leur alphabet a changé, mais ils sont demeurés des Daces libres,
Ce qui est aujourd'hui ne sera pas demain, demain plus riche
qu'hier avance.

La Transylvanie et le Banat sont pleins de Daces libres,
Nulle paix ne peut jeter le Pays en proie au commerce mondial,
La Dobroudja est vivante toute jusqu'à ses frontières de Daces libres,
Le Maramureş, la Moldavie brûlent secrètement de l'âme des
Daces libres,
Dans le Prout et la Tissa coule le sang de Décébal.

Ils se sont tus pendant deux mille ans les doux Daces libres,
Se sont tus dans l'attente l'espoir et le mythe encore,
Vous qui êtes leurs fils, n'oubliez pas, vous êtes de la race des
Daces libres,
Salut, Dacia Felix, et vivent les Daces libres,
Dis-te-toi bien Europe, les Daces libres ne sont pas morts.

Ils jettent le blé du pays dans le sillon, les Daces libres,
Ils n'ont de paix, de sommeil, car ils veillent aux frontières,
Ils ont soutenu Mircea et Ştefan, les Daces libres,
Mihai et Avram, Tudor, Bălcescu, les Daces libres,
Ils portent le sceptre et montent la garde pour leur chef comme hier.

Ils se succèdent en nous comme la nuit suit le jour, les Daces libres,
Nous lisons en eux à livre ouvert, dans leurs légendes et leurs descendants.
Comme un phénomène de l'histoire et de la nature, les Daces libres,
Mis à l'index de temps en temps, ils refluent avec plus de force encore,
les Daces libres,
Ne craignent pas les invasions et se moquent des géants.

Tout notre être prend sa sève en jetant un pont vers les Daces libres,
Nous leur faire transgresser leur siècle comme ils ont jeté un pont
vers nous,
Montrer à nos descendants ce que sont les Daces libres,
Montrer que nous sommes leurs fils qui portent dans leur cœur
les Daces libres,
Et les restituer à l'éternité comme ils sont venus à nous.

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

George Coșbuc
(1866—1918)

DÉCÉBALE PARLANT À SON PEUPLE

Cette vie n'est qu'un bien perdu,
La vie à contre-cœur vécue ;
Le mal premier fut d'être né ;
Puis, les bourreaux vinrent jeter
Nos jougs. Alors, un mal de plus
S'ajouta au premier.

Notre dette de mort demeure,
Fussions-nous fils de dieux. Qu'on meure,
Vieillard, jeune homme ou nouveau-né,
Cela est bien égal. Oui, mais
Cela ne l'est plus quand on meurt
Comme un chien enchaîné.

Celui qui lutte en murmurant,
Fût-il placé aux premiers rangs,
N'a qu'un seul nom: celui de lâche.
Qu'il reste en place ou qu'il se cache,
C'est toujours un fuyard niant
La juste tâche.

L'art de se taire est le talent
Des morts. Les autres, les vivants,
Joyeusement, gaîment, préfèrent
Rire aux éclats à travers airs;
Cascades de tonnerre allant
Des cieux jusqu'aux enfers.

Les flots de sang ont envahi
Les champs. Ton bras de fer brandi
Sème la mort. Ça fait pitié
De voir la peur faire trembler
Le corps de ce pauvre ennemi
Supposé sans pitié.

Ils sont Romains? Latins? Eh bien,
Que le Grand-Prêtre, le Très-Saint
Zalmoxes vienne avec ses dieux,
Pour qu'il nous dise ce qu'il veut,
Des terres? Point n'en ont besoin!
Ils ont, pour eux, les cieux!

Prenez, les gars, vos boucliers!
Tant pis pour nous si sommes nés!
Mais vous, vendeurs vendus, oui, vous
Qui avez peur du méchant loup,
Allez, filez, débarrassez
Le plancher de chez nous!

Ceci sera mon dernier mot.
Prenez vos boucliers, héros!
Comptez sur vos forces ailées
Et sur celles des dieux. Pensez
Que les dieux sont bien loin, là-haut,
Et l'ennemi tout près!

En français par D.I. SUCHIANU

Tudor Arghezi
(1880—1967)

DACIQUE

Vase d'argile ancien, je te regarde.
Trois milliers d'ans tiennent là sous ta garde.
Vaincus par toi, ces temps de l'inconnu
Se sont blottis dans tes cieux, tout menus,
Et de l'éternité chaque âge,
Laissant un peu de sable en témoignage,
L'a déposé, tranquille, dans tes flancs.
Tout siècle meurt; l'instant seul est vivant.

Lourd de secrets, le rebord ébréché,
Tout au fond du sillon tu t'es caché.
Nul souvenir ne dure
Des ossements de qui te figea sous l'émail
Et te donna souche nouvelle en son travail.
Il n'en est pas resté une rognure.
Même terreau, ni plus, ni moins mauvais:
Te voici. — On dirait qu'il n'exista jamais.

Mais plongé dans le sang et la sueur,
Son ongle a mis sur ta joue une fleur
Et d'un trait qui sur ta hanche se noue
Finement, a permis que s'émeuve la boue.

Qu'il ne soit plus, que tu sois, il se peut.
Son geste est là, intact, victorieux.
Tu n'appartiens plus au seul Dieu
Comme une étoile, un désert, le soleil
Tu es aussi à l'un de mes pareils.
Ta ceinture, vivant lorsque les mains sont mortes,
Fait que le délicat toucher l'emporte.

Le potier t'a dressé sur sa paume tendue:
Ta réponse à son doigt fut par lui entendue.
Le frêle son, uni et lisse, doucement
Vibre aujourd'hui, comme au commencement.

Vase où le rêve à la terre s'accole,
Il t'a donné la voix. Je te donnerai la parole.

En français par ANNIE BENTOIU

Mihai Eminescu
(1850—1889)

TROISIÈME ÉPÎTRE
(extraits)

....

D'une rive à l'autre on jette un pont mouvant de larges barques
Et la troupe s'y engage au premier signe du monarque.
Fiers spahis et janissaires — les enfants chéris d'Allah —
Obscurcissent cieux et terres à Rovine et au-delà.
Ils essaiment, se répandent, déployant déjà leurs tentes . . .
Seul, à l'horizon de brumes, le vieux bois de chênes chante.

Un ambassadeur s'avance, présentant son drapeau blanc.
Le sultan de haut le toise. Il est dur et méprisant:
— Que veux-tu ! Paix et concorde désormais, Votre Hauteur.
Tenez, notre Voïévode veut parler à l'Empereur.

Un geste, et la voie est franche : voici que vers eux s'en vient
Un vieillard tout simple en gestes, en paroles et maintien.
— Ton nom est — car il me semble le savoir — Mirtcha? — Oui, Sire.
— Et tu viens devant mon trône te soumettre à mon empire?
— Quels que soient, ô Très-Haut Sire, ta pensée ou bien tes buts,
Tant que paix et trêve durent, sois chez nous le bienvenu.
Pour ce qui est de l'hommage, cela est toute autre affaire.

Que Votre Hauteur entende nous faire subir la guerre
Ou bien retirer ses troupes — quel que soit Votre désir,
Nous Vous prions d'avoir, Sire, la bonté de nous le dire.
— Quoi? qu'entends-je? Quand le monde tout entier tremble à mon nom
Vais-je dans ma fière course trébucher sur un moignon?
Malheureux vieillard, sans doute tu ne sais combien nombreux
Furent ceux qui, rois et princes, empereurs et nobles preux,
Eurent cette audace folle de marcher sur mes brisées.
Braves chevaliers de Malte — hauberts fins, lance aiguisée —
Et le pape au grand trirègne symbolique, tous unis,
Foudre contre cette foudre du croissant de lune qui
Engloutit entre ses cornes tous les peuples de la terre...
À un signe de leurs princes, tous ces chevaliers de fer,
Tout cet Occident, athlète de la Croix, pris de frayeur,
Tous se sont rués, en armes, vers ces terres de malheur.
Les voici battant les chaumes, les grands bois, les vastes mers,
Noircissant plaines et routes de leurs boucliers de fer,
Comme des forêts immenses de rapières et de piques.
Frissonnaient sous leurs navires les eaux prises de panique.
Ils se croyaient mur de bronze, digue, cime inaccessible.
À Nicopole ils apparurent, innombrables et terribles.
Quand je vis leur multitude, pullulant comme herbe aux champs.
Je me fis, vibrant de haine, dans ma barbe le serment:
D'une traite jusqu'à Rome, dans la Sainte Cathédrale
De Saint Pierre faire prendre de l'avoine à mon cheval...
Et tu veux à ma colère présenter comme un rempart
Un bâton? Une béquille chancelante de vieillard?
— Vieillard? Oui, peut-être, Sire. Mais le vieillard que voici
N'est pas un quelconque prince; c'est le maître, c'est l'ami
Des foyers et des chaumines du Pays de Valachie!
Tu te vantes de soumettre gens et villes sans merci?
Point, Seigneur, ne te souhaite d'arriver à nous connaître.
Ni de voir sous l'onde mate du Danube disparaître
Tes spahis. Au long des âges, que de hordes de rapine
Traversèrent nos frontières, saccageant, semant famines!
Les Barbares y passèrent tour à tour, races diverses,
Jusqu'à Darius lui-même, fils d'Hystaspe, roi des Perses;
Que de fois nous vîmes poindre ponts de barques en chaînons
Déversant sur nos campagnes mort et désolation.
Empereurs insatiables qui trouvaient la terre entière
Trop petite, chez nous vinrent pour y chercher eau et terre.
Qu'advint-il de ces armées? Point voudrais porter trop haut
Nos mérites, mais tous furent transformés en terre et eau...

Tu es fier d'avoir fait mordre les poussières de l'enfer
Aux cohortes en armures, et aux preux bardés de fer
Accourus des innombrables terres du Soleil Couchant?
Mais qu'attendaient tous ces braves? Que cherchait cet Occident?
De ton front couvert de gloire t'arracher les lauriers!
Pour la Croix et leur panache combattent ces chevaliers!
Moi? Mon bras défend mes hommes, leur misère et leurs soucis.
Aussi bien, tout ce qui vibre sur ces terres et pays,
Les rivières et les roches, bêtes, branches, vents du ciel,
Tous me sont amis et frères, tous te sont danger mortel.
Nos armées sont petites, mais l'amour leur est un guide
Et un mur qui n'a point cure de ta gloire, Bayazide!

Le vieux Prince part. À peine part-il que déjà ses pas
Font jaillir du fond des chaumes, font sortir du fond des bois
Mille cavaliers qui brillent. Leurs chevaux vifs et adroits
Sentent sonner sur leur ventre les grands étriers de bois;
De leurs sabots ils balafrent le visage de la terre,
D'innombrables lances luisent et les flèches dans les airs,
Comme vibrent les rafales et la grêle de la pluie,
Ont rendu obscur le monde, le ciel bas couleur de suie.
Les champs hurlent, le sol tremble, l'horizon s'emplit de voix
Et du bruit des cavalcades et de cris: Allah! Allah!
Le sultan est là; il hurle comme un lion pris de rage,
Mais la mort étend ses ombres et redouble ses ravages.
L'oriflamme verte essaie vainement de se frayer
A travers les hosts passage. Les barbares foudroyés
Sont jetés bas de leurs selles; d'autres tombent à genoux
Pour y voir leurs rangs qu'écrase du ciel le profond courroux,
De partout flèches s'abattent comme le ferait le gel,
Comme si sur les campagnes s'effondrait le toit du ciel.
De son bras Mirtcha lui-même déchaîne le fol orage
Qui déferle et tourbillonne, foulant tout sur son passage.
Les chevaux vont ventre à terre, mur de lances jusqu'aux nues,
Ouvrant dans les hordes turques de profondes avenues.
Vers le soir, la horde toute, toute entière, ivraie au vent
Se disperse, se débande; les enfants d'Ali Othman
Sous la pousse d'une grêle faite de fer et d'acier
Vont finir dans les abîmes du Danube au bras glacé!
Et derrière ces désastres, harcelants et sans merci,
Les guerriers du Voïvode, les soldats de Valachie!

En français par D. I. SUCHIANU

Vasile Alecsandri
(1821–1890)

LA RONDE DE L'UNION

Allons, donnons-nous la main
Nous qui avons le cœur roumain
Et formons une hora *unie*
Sur le sol de la Roumanie !

Plus de mauvaise herbe ici
Ni haine dans le pays !
Qu'entre nous à jamais demeurent
Des fleurs et l'humaine chaleur !

Viens-t'en, Valaque, voisin
Viens-t'en me donner la main
Demeurons amis dans la vie
Et que la mort aussi nous lie !

L'homme seul n'est pas très fort
Pour résister à son sort
Si l'on est deux pour une cause,
L'ennemi en sait quelque chose !

Même mère nous avons
Sommes pareils pour de bon,
Sur même tronc deux branches fières
Les yeux d'une même lumière.

Tous deux avons même nom
Et la même condition
Toi et moi nous sommes des frères
Et nous avons même âme fière !

Viens au Milcov, hâte-toi,
D'un coup, buvons-le, ma foi
Pour construire une route altière
Là où était notre frontière

Et que le soleil sacré
Voit en ce jour tant fêté
La hora *fraternelle, humaine,*
Sur nos chères plaines roumaines !

En français par ANDRÉE FLEURY

Octavian Goga
(1881—1938)

L'OLT

Les runes, savantes traces du temps,
Ignorent cet instant de grâce
Qui a uni à tout jamais
Notre allégresse et nos angoisses.
Que le matin qui a scellé
Nos justes noces soit béni !
Toi, vieil Olt, les lèvres sèches,
Nous effleurons ton cher flot gris.

Dans la cité de tes eaux dorment
Toutes nos chansons ; couve encore
La peine secrète de tous nos rêves
Brisés, perdus, qui semblent morts.
Tu tresses nos larmes en arcs-en-ciel,
Trésor de ceux qui ont pleuré,
Et tu charries vers le Danube
Le sable saint de nos contrées.

Auprès de toi, les douces vierges
Au crépuscule s'en vont rêver,
Et, le matin, les jeunes épouses,
Ceignant leur taille d'un tablier.
Les pâtres habillés de blanc
Jouent de leur flûte la nostalgie
Et il y a tant de chants, de pleurs
Qu'en voyageant tes ondes charrient.

Toi, voyageur songeur, pensif,
Tu as du mal à nous quitter,
En embrassant longuement nos plaines,
Tu te retournes pour regarder.
Tu coules, paisible, car tes ondes
Rêveuses portent la souffrance
D'un peuple qui depuis longtemps
Espère fêter sa délivrance.

Jadis tu devenais haïdouk,
Toi, vieil Olt : c'était le temps
De notre gloire : des rois perfides
Sur leur épée allaient jurant
D'anéantir notre sainte loi.
Toi, frère, tu partageais nos pleurs
Et nos révoltes, hurlant aux cieux
Ta peine, ton effrayante fureur.

Ils tressaillaient, saisis de peur,
Chevaux ambleurs et guerriers,
Armées aux casques de cuivre
Et alezans aux freins dorés
Quand, accourant à ton appel,
Munis de haches et de cognées,
Les fils de notre belle Iliane
Quittaient, vaillants, les hautes futaies.

L'épaisse futaie criait victoire :
Dans la poussière l'armure gisait
Anéantie ; rompant les digues,
Toi, notre frère, tu triomphais,
Et, rougissant, toi, l'indomptable,
Tu traversais les vaux profonds,
Courbant tes majestueuses épaules,
Mais redressant, rebelle, le front.

Débris de notre gloire passée
Perdus dans la nuit du temps !
Toi, Olt, l'empereur t'a enchaîné,
Brisé comme nous, impuissant.
Tes ondes pleurent, écrasées
Et nous, tes frères, s'il nous fallait
Mourir ensemble, ce jour-là,
Toi, Olt, tu pourrais nous venger.

Je veux que tu inondes, cruel,
Nos champs de blé, nos champs dorés
Et que la terre de nos ancêtres
Sous le déluge soit noyée.
Tu fouilleras nos tombes bénies,
La poussière de nos aïeux,
Et ramassant toutes tes eaux,
Nous partirons vers d'autres cieux.

En français par OLGA GALAŢANU

Lucian Blaga

(1895—1961)

LE PONT SUR LE MURESH

Au-dessus du gué, un pont de bois, au toit d'échandoles,
S'étirant comme la rue d'un village,
Enjambe le Muresh. Rive à rive, à jamais voulant unir.
C'est ainsi que le pays l'a hérité des vieux âges.

Les grands événements, les hauts faits ont tous leur barde.
Le vieux pont n'écoute que l'eau qui, sous lui se pressant
De tout lui parle et de tous ceux qui sur lui passèrent
Comme à travers une longue et droite maison,

Maison où, sur le seuil, finit la route
Pour, traversant le pont, recommencer
à l'autre bout, de nouveau vieille route, sortant
au jour, comme le veut la Loi, courant le monde en liberté.

Ici, au temps jadis, des guerriers passèrent,
Radou le Bel, des alezans princiers, des roues ferrées,
Larmes et trésors, paysans de l'ouest, troupeaux
et vents, vaincus, vaiqueurs, drapeaux, regrets.

La nuit, lorsque les fées des mines d'or s'acharnent,
On peut les voir encore sous les éclairs
passer d'une rive à l'autre, quand le glas
sonne pour leur salut, au-dessus du gouffre-enfer.

Quel silence règne au gué maintenant et quel midi sans ombres !
Seul le parfum doux d'un regain flotte dans l'air de l'histoire,
Seul un serpent lézarde sous le pont, long, immobile,
Comme un emblème rare de l'ancienne gloire.

En français par OLGA GALAȚANU

Vasile Voiculescu
(1884—1963)

À MON PAYS

Habitué de tout temps au vent, à la tempête
Le mont entier de roche est à jamais vivant.
Il sait bien, lui, de quoi ses assises sont faites
Que rongent les racines et mangent les torrents.

Dans les silex anciens que font les pluies, ô dites
Qui se livrent sur eux à tant de durs travaux?
Elles baignent les pierres qui sont de vase enduites
Mais la lave demeure et c'en est le noyau.

C'est en vain que grossit la pression écumeuse
Des torrents qui sapent des abîmes sans fond
Plus fort au pied des monts l'escarpement se creuse
Et plus haut vers les cieux s'en élève le mont.

— Ô toi ! mon beau pays, ô cimes impavides
Où tant de sang versé a creusé des sillons
Bien plus haut que jamais, et lourd et intrépide,
Tu t'élèves en gloire, aujourd'hui, des tréfonds.

En français par ANDRÉE FLEURY

Virgil Teodorescu
(n. 1909)

ROND

La sphère,
disait un érudit grec,
est la forme parfaite de la géométrie.
L'homme —
le plus beau et le plus noble
de tous les êtres de ce vaste monde —
est digne d'habiter la forme la plus pure,
la plus élevée de la géométrie.

Voilà pourquoi la terre est ronde.

Voilà pourquoi mon pays est rond

au limpide contour d'eaux,
de prairies, de passereaux et d'hommes,
d'objets, d'inventions, de faits,
de reflets doux dans le tendre azur,

de voûtes et d'arcs,
de graciles fontaines,
d'enfants vifs et espiègles
et de vieillards —
pareils aux arbres en fleurs
d'ancienne chanson, de chanson-matrice
gravée dans l'entaille des outils,
de roseaux sonnant, de jardins
et de sagesse bien équilibrée,
— mesure pour tous et pour chacun —
juste sagesse de mon pays
dans la témérité du rond envol.

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

Geo Dumitrescu
(n. 1920)

REGARDEZ-MOI DANS LES YEUX

Je ne répéterai pas : Attention ! Écoutez !
J'ai un cœur là, dans ma poitrine, et qui chante !
je ne rabâcherai pas : pourpre, ah,
comme notre drapeau est le sang de mes veines,
que ce cœur pousse et chasse et tourmente ! . . .

Je ne répéterai pas chaque jour de ma vie,
matin et soir :
de chair je suis, et cette chair est terre,
la terre même de mon pays !

Mais regardez-moi dans les yeux, droit comme flèche,
si je suis gai, à l'ombre, ou bien au soleil, triste,
voyez la couleur que mes yeux donnent à la vie,
vous saurez si je suis un homme, non, je veux dire : un communiste.

Ne me couronnez pas quand je suis patient,
contrit, satisfait des backchichs du hasard,
mais quand acide, inapaisé, brûlant, mon regard
braque le projecteur de l'interrogation.

Mes poings n'ont pas grossi pour que j'en tambourine
à grand fracas mon cœur ! bercé en dérive complice !
L'étendard rouge m'a donné charge et droit
d'en frapper sans répit l'injustice.

De dieux, je n'en ai plus. Ni ne bâtis d'églises
pour quelque saint d'emprunt sans forme et sans présence —
dans le brûle-parfum de mon esprit, pour peu qu'on gratte,
on trouve de la braise humaine, et point d'encens.

je ne parlerai pas chaque jour de ma vie,
matin et soir,
mais regardez-moi dans les yeux, mesurez
à mon chant, à mon pas,
a ma voix,
combien cher m'est le drapeau de la lutte,
combien cher mon pays.

Mais regardez-moi dans les yeux. Évaluez
Mon ombre et sa hauteur, ma lumière et son poids.
Mesurez-moi loyalement, vous verrez que
si les œillets sont rouges, c'est aussi grâce à moi.

En français par ANNIE BENTOIU

Imre Horváth

(n. 1906)

TERRE ENSOLEILLÉE

Vous m'entourez, vagues de chaleur, vous m'enveloppez
telle une colline ou des guérets
le soir encore tout chauds, brûlants,
Tel est mon peuple, tel mon pays qui prend
Aux feux de mon âme mille visages !
J'aime le sentier étroit au pâturage,
la source qui sur le gravier murmure,
et le moulin, et son écho qui dure,
la plaine assoiffée de pluie maintenant,
l'arbre piqué des piverts, aussi le vent
qui berce le maïs tout doucement ;
tout épi, la moindre fleur des champs.
Les collines et les vallées ensemble,
le four rustique pesant et mes semblables
qui ont bâti le four, j'aime leur labeur ;
la lampe à gaz, toute frêle, sa lueur,
la table, le broc d'argile, les oies,
les bœufs paisibles et lourds qui suivent leur voie,
et les chevaux tout hennissants,
les cruches à l'épaule des femmes s'appuyant.
Et les prunes sur la branche qui ploie
— ailleurs, qu'il y en ait autant, je ne crois pas.
La palissade à mille fêlures,
et, incrustées à maintes figures,
les portes, le ménétrier qui n'a pas d'égal au violon,
le soir, aux fêtes, quand le monde danse tout en rond.
Chaque doïna me fait frémir, m'enflamme ;
j'aime le cimetière aussi, les tombes où les âmes
des nôtres se reposent après un rude labeur.
Mais ce que j'aime surtout c'est la première lueur,
l'aube de ce temps : le peuple en liberté,
les faucilles qui se disputent le pré,
et la batteuse qui nous mâche l'épi,
l'ombre des bêtes de somme sans répit.

Femmes, hommes, la foule aux grands travaux,
chemises suintantes au dos,
et les jeunes gens qui parlent aux séances,
et sur les mains les traces d'anciennes souffrances.
De pair avec le peuple tout entier,
c'est l'avenir que je défends, car j'aime la paix.
J'aime ces contrées roumaines
aux fenêtres ensoleillées, les plaines
les monts et les rivières qui coulent sans répit.
Cette terre est ma patrie aussi !

En français par DAN-ION NASTA

A. E. Baconsky
(1925—1977)

AVEC TOUT CE QUE J'AI

Avec tout ce que j'ai, j'appartiens à cette terre
Au-dessus de laquelle brûle
Une étoile brillante entre toutes.
Avec chaque murmure, avec chaque parole,
Avec tout ce que j'ai, j'appartiens à cette terre,
Avec toutes mes amours et avec tous mes chants.

Sa vie, la vie de ce peuple,
Voilà le fleuve immense dont je fais partie ;
Tant que je mesurerai mon chant à son cours
Jamais ne descendrai
Tout auprès de la mort.

C'est ici que j'ai vu la première lumière,
La première feuille et la première étoile,
Le vent de ces plaines,
Ainsi qu'en mille flûtes,
Chante en mon cœur.

Avec tout ce que j'ai, j'appartiens à ce temps.
La lumière du communisme, à l'horizon,
Tel un nimbe au-dessus des Carpates,
Dissipe la nuit évanescente,
Avec tout ce que j'ai j'appartiens à ce temps.
Et me confonds dans son remous immense.

O ! chants neufs, mélodies,
Superbes rêves d'or,
Dont me dotèrent ces sites,
Même lorsque je ne serai plus,
Couronnez de grandes feuilles de laurier
Ces temps et ce pays !

Nichita Stănescu

(n. 1933)

NOUS

Nous sommes sa semence et cette terre est nôtre,
Nous seuls connaissons ce pays, sa passion, son destin,
Nous seuls connaissons sa loi et sa marche en avant
Et sommes, s'il le faut, pour lui, larme ou dent.

Nous ne demandons rien à personne, mais chacun
Est notre ami et voisin, s'il le veut :
Le sel et le pain toujours les attendent sur la table
Que seuls avons dressée, bâtissant nos maisons.

Nous ne disons de mal de personne, nous, les maîtres
Vigilants de ces terres où reposent nos ancêtres.
C'est pourquoi libre, au-dessus de nos têtes,
L'universelle voûte bleue pour nous peut briller.

En français par OLGA GALAŢANU

Ion Brad
(n. 1929)

TERRE DE MON PAYS

Rivage des lumières pures et
Mariée aux cheveux verts — les forêts,
Durant des siècles, Cendrillon
Que cherchait un Prince Charmant affamé,
Gars de mon pays riche en raisins et en vins,
Crucifié sur les arbres, par la fièvre et la souffrance secoué,
Qui porte son génie en auréole autour de son front,
Fouetté pendant mille ans, pendant mille ans révolté,
Avec le bonheur de l'amour qui tout inonde,
Je me souviens, à vos noces j'ai dansé,
De la plus pure ivresse malade suis tombé :
Faire danser les pierres,
Remplir les cruches des cœurs d'eau vive, plein d'émoi . . .

Terre de mon pays, tu es ma mère et ma lumière,
Les montagnes de mon cœur se prosternent devant toi !

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

Franz Johannes Bulhardt
(n. 1914)

OÙ QUE JE SOIS

Dans les carreaux de terre cuite de la résidence viennoise
j'ai vu tourbillonner
les tours des potiers de Transylvanie.
À Potsdam, j'ai collé mon oreille contre le bois sculpté
de la commode de Frédéric le Grand

et j'y ai entendu bruire les forêts des Carpates.
J'ai mis notre Église Noire
au centre du dôme de Cologne
lui prêtant aussi
des proportions familières.
J'ai sorti le Sphinx des monts Bucegi
des profondeurs du lac Léman
où les nuages l'avaient caché
et j'en ai couronné les pics des Alpes.
Avec le bleu de Voroneț, celui de notre ciel lumineux,
j'ai irradié
les fresques de la basilique Saint Marc de Venise.
J'ai transporté les sveltes constructions de Mangalia
tout près d'Amsterdam
pour faire don aux rives de la mer du Nord
de notre joie de vivre.
J'ai détourné les yeux devant Saint-Sébastien
mais j'ai profondément salué
le char à bœufs de Grigorescu
traversant le Louvre
sur un rayon de soleil.
Du haut du mont Gellert j'ai embrassé le Danube
car lui seul pouvait comprendre mon amour,
coulant à flots, comme le sien,
vers notre pays.

Partout où j'ai été, où je suis et serai,
le monde m'apparaît à travers les yeux de ma Patrie
à qui je dois
tout ce que je suis,
tout ce que je pense,
tout ce que je fais.

En français par TISA BĂDULESCU

Mihai Beniuc
(n. 1907)

LES BALLADES DU TEMPS NOUVEAU

Qui donc est-ce qui écrira les ballades
De ce monde aux fraîches aubades,
Avant même qu'il ne porte ses fruits
Et ne nous tire de la nuit ?
C'est l'époque des grands courageux,
Des pics, des tourbillons, des grands feux !

Oh ! Les mains, les mains de l'homme
Défont le nœud même de l'atome,
Et les fils intelligents des foules
S'en vont imprimer aux hauteurs leur moule.
C'est l'époque des grands courageux,
Des pics, des tourbillons, des grands feux !

Le crépuscule auréole les dieux,
L'époque rajeunit Prométhée, le vieux,
Et le travail, de ses bras d'or,
Nous fait don de ses trésors.
C'est l'époque des grands courageux,
Des pics, des tourbillons, des grands feux !

En français par ANDREEA DOBRESCU-WARODIN

Constanța Buzea
(n. 1941)

GLOIRE À LA ROUMANIE SOCIALISTE

Mon regard à sa naissance, mes deux mains et mon ouïe,
Mon visage en cours d'ébauche de son ciel le tout premier,
Mes liesses matinales, goût de pain ou plante amie,
Mes premières aventures en nature et en penser,

Contenaient un quelque chose qui tourbillonnait sur l'onde,
Dans nos fruits voulant irrompre, s'égarer au firmament,
Car je tins sous mes paupières tout ce que m'offrait ce monde,
Dès l'instant où la lumière se cogna à mon tympan.

De héros ma terre est faite, c'est par eux que je regarde,
Par-delà mon corps d'argile j'appartiens à ce pays,
Dans cette aigle toute rouge, sous devise qui la garde,
Je voudrais qu'on me ramasse pour l'idée en quoi je vis.

Gloire à ceux qui renouvellent ce pays, sans se dédire,
A ces murs que l'on apprête pour nos bâtiments nouveaux,
Aux étés qui s'effarouchent de leur sol aimé des lyres,
Aux champs mûrs où tient ses noces le pollen des végétaux.

Quand ces temps futurs avancent, qui égaux pour tous existent,
Je dédie aux gens en file de grands hymnes de bons vœux,
Roumanie, ô lumineuse, héroïque, socialiste,
Âge d'or de notre terre pleine de cités de feu.

C'est ainsi que nos corps mêmes, octroyés par la naissance,
Et au cours de l'existence de leur sol se nourrissant,
Du pays sont des parcelles, que l'on tient pour leur défense,
Sous les rênes souveraines de ces modeleurs de temps.

En français par YVONNE STRAT

LA NUIT DE L'EMPEREUR*

par Vasile Andru

Les gardes de la porte prétorienne attendent la relève. Les soldats qui montent la garde devant les dépôts ne peuvent plus tenir en place. Les sentinelles des fossés de défense ont commencé elles aussi à s'agiter. La fin de la veille se laisse attendre, tous ont l'impression que la veille est finie, qu'il est temps qu'on les relèvent, tous ont l'impression qu'on les a oubliés là jusqu'au matin, il y en a qui font déjà de beaux rêves bien au chaud sous leurs couvertures, tandis que nous autres on tombe de fatigue; ce monde est plein d'iniquités, murmure le jeune camarade de garde de Calpurnius.

Calpurnius, vétéran qui, dans sa vie, en avait vu de toutes les couleurs, garde son calme, il sait que tout va bien, monter la garde n'est pas chose difficile, et il adresse, de temps à autre, la parole à son camarade, pour qui le temps passe trop lentement, car il est encore trop jeune et il n'a aucune expérience de la vie militaire.

Calpurnius a parlé tout le temps, avec précaution au début, ensuite de plus en plus fort, jusqu'à l'imprudence; il a vidé son cœur devant son jeune camarade, lui a raconté toute sa vie, ainsi que toute l'histoire de l'Empire romain vue du seuil d'un magasin de vivres.

Le jeune homme avait dû l'écouter malgré lui, il n'aime pas les gens qui se confessent à qui que ce soit, qui vous font part de leurs misères, qui vous transmettent leur petitesse. La vie de ce vétéran ne lui dit rien, lui semble peu intéressante, absurde, sans aucun sens, une vie manquée, pleine de concessions et d'humiliations; il l'écouta donc avec pitié, avec la confiance secrète qu'il ne partageait avec celui-ci que cette heure de veille, cette guerre, et que lui, il avait une voie différente à suivre. Il est persuadé que, dans cette guerre dacique, il n'a rien de commun avec le vieux soldat, à part les quelques nuits sans sommeil, des nuits de corvée. La vie de Calpurnius représente pour lui une vie terminée, qui ne se justifie par rien, qui ne prouve par rien de palpable qu'on l'avait méritée. Le jeune soldat est incapable de concevoir la vie autrement que sous la forme d'une montée continuelle. La vie ne peut pas être pour lui un chemin plat de campagne. Sa pensée est encore trop abstraite pour qu'il puisse expliquer ce qu'il entend par le but et par les chemins de la vie, il ne peut pas esquisser d'une manière concrète le cadre d'une biographie modèle,

---

* Suite du numéro précédent

de sorte qu'il se le représente tout à fait approximativement, par des impulsions affectives intenses.

Calpurnius, avec son existence pratiquement terminée, ne s'impose à lui par rien de brillant, par rien d'exemplaire, par rien qui lui confirme que la peine qu'il s'est donnée d'arriver à ce point n'a pas été vaine.

Calpurnius venait des brumes de l'Albion, était issu d'une famille indigente. Il n'avait pas considéré l'armée comme une carrière, mais plutôt comme un servage plus doux, préférable en tout cas au précédent. En plus, la perspective de racheter, après 25 années de service, le péché de ne pas être né ROMAIN. Il allait obtenir la citoyenneté romaine. 25 années s'étaient écoulées dans l'attente de cet événement; bientôt, l'heure attendue sonnerait pour lui. Telle avait été donc sa vie. — Quand je me suis engagé dans l'armée, dit-il, j'avais ton âge, peut-être un peu plus. Maintenant je suis plus vieux d'un tour du monde, avec quelques blessures reçues à Mogontiacum, avec cinq étés syriens dégueulasses et quatre africains, et je ne sais combien d'hivers germaniques et danubiens. J'ai servi sous huit empereurs, celui-ci est le neuvième. J'ai parcouru la terre entière; je suis en Dacie pour la deuxième fois. Celle-ci est ma dernière guerre. Non, je n'ai pas l'intention de casser ma pipe juste en ce moment. Les Daces se battent comme des lions, mais n'aie pas peur ! Moi, j'ai combattu contre eux la fois passée, ils m'ont laissé ce souvenir au bras droit, voilà, j'espère leur en avoir laissé moi aussi ! Les Daces, ils savent se battre, mais, écoute-moi bien, quand tu as un adversaire à ta mesure, tu vas péter des flammes !... Moi, je m'en tirerai sain et sauf, je le sens. Encore un peu de temps et je rachèterai ma liberté, c'est-à-dire que j'obtiendrai la citoyenneté romaine. Eux, ils ont l'impression que je raffole de leur citoyenneté ! J'a un fils, ça lui serait bien utile, je voudrais bien lui laisser ça... Mais, moi, tu crois que si j'étais citoyen romain, je me sentirais mieux dans ma tombe? J'ai couru le monde à la recherche de ma liberté, je l'ai vue chaque année plus près de moi. Patienter quelques mois encore ! La guerre ne me fait pas peur. C'est un métier, crois-moi, pas plus compliqué que les autres. A Mogontiacum, j'ai failli y laisser ma peau, mais je m'en suis tiré quand même. Je crois qu'il faut avoir non seulement de la chance, mais aussi de l'expérience. Je me suis battu également contre les Barbares, et contre les Romains; depuis Galba et jusqu'à Nerva, on a eu de nombreuses occasions de se battre avec les nôtres. Certain gouverneur de province découvrait sa vocation de chef, tu comprends, et il se ruait sur Rome avec son armée. On se massacrait entre nous héroïquement, on s'éventrait pour une noble cause, comme on nous disait dans les discours. Je suis sûr de pouvoir un jour en finir avec cette vie. Je me fixerai peut-être dans ces parages. Je ne me sens nulle part étranger. En Syrie je faisais mon service aux approvisionnements; j'étais plus connu aux environs d'Éphèse que le gouverneur lui-même. Mais j'ai vécu le plus longtemps dans les garnisons du Rhin et du Danube. J'ai passé trois années dans le camp de Ratiaria. J'entends depuis longtemps parler de cette guerre, j'entends depuis longtemps déjà le son des épées qu'on aiguise, le hennissement des chevaux qu'on ferre.

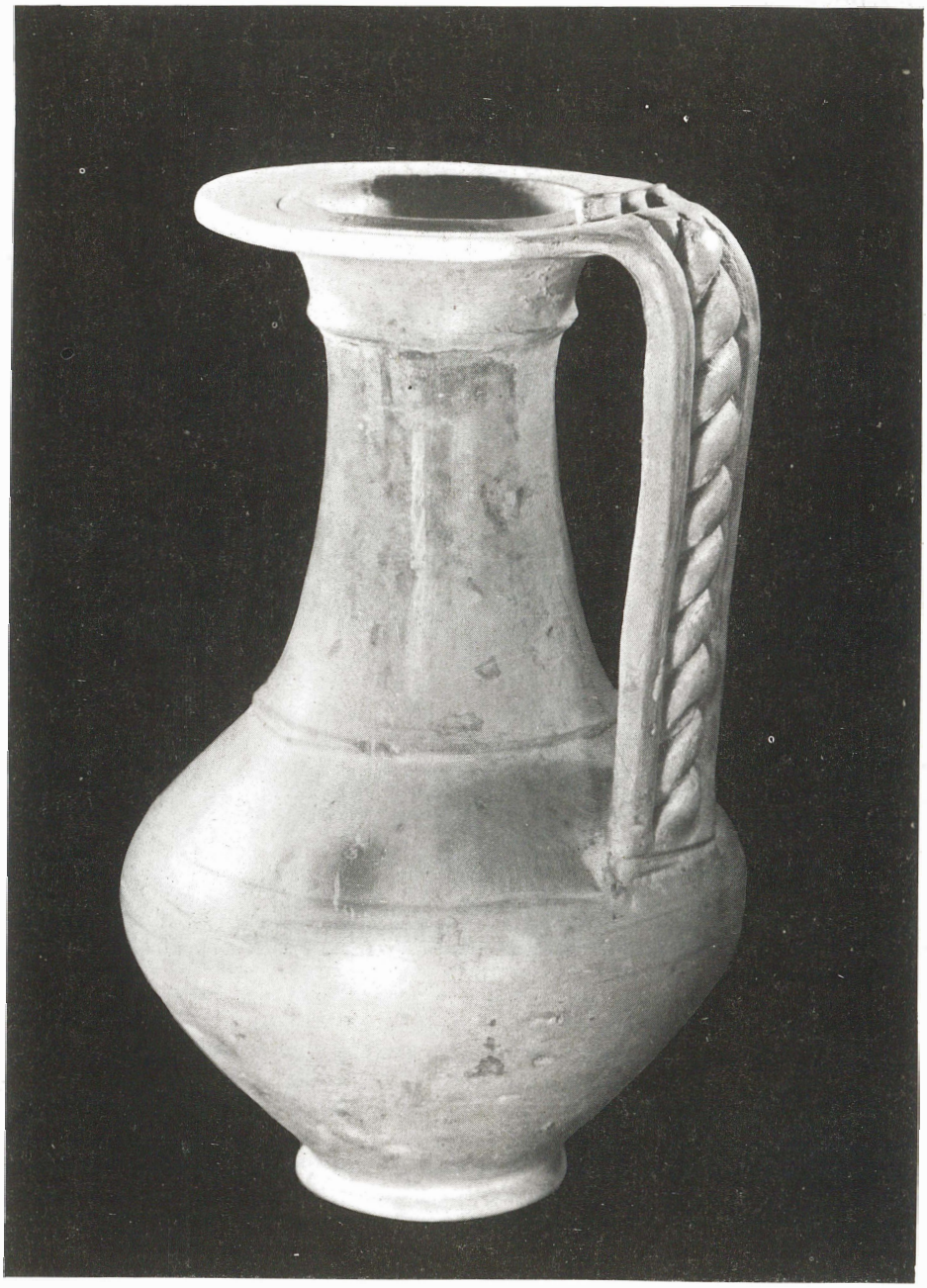
J'ai vu les Daces et les Roxolans se déchaîner; il y a quelques années, en hiver, ils ont passé le Danube, même qu'ils ont cerné notre camp. Mais lorsqu'on s'est bagarré une fois avec un adversaire, la seconde fois on a plus de courage. Une année, ça passe vite. Après cela, mon garçon, je suis libre; ma liberté, je l'ai bâtie avec mes mains. Je m'établirai peut-être à Ratiaria. Je connais là-bas beaucoup de gens. Il y a une veuve, j'ai vécu avec elle plusieurs années, on s'entendait bien; elle a une maison et m'attend. Ou bien je m'installerai avec elle sur le terrain que me donnera l'empereur, je verrai ça. J'ai un fils d'elle. Je suis à envier n'est-ce pas, avec un bébé sur les bras à mon âge. Il y avait un Grec qui disait que l'homme mûr donne naissance à des enfants intelligents, qu'il leur transmet tout ce qu'il a acquis de meilleur dans sa vie; c'est peut-être vrai, je ne sais pas, mon garçon n'a qu'un an. Mais, à ce qu'il paraît, les chemins de la vie s'incrustent en nous, et nos enfants naissent avec. Et puis c'est normal que votre enfant commence son apprentissage ayant au moins comme base votre ignorance. Je connais aussi une foule de gens dans les environs de Ratiaria. Je sais marchander et alors on m'envoyait souvent chercher des provisions dans les régions voisines. Il y a deux ans, en hiver, le blé nous manquait, l'année avait été mauvaise. Les céréales, ça coûtait les yeux de la tête. Nos deniers ne valaient plus grand chose et on revenait du marché pratiquement les mains vides. Les prix étaient devenus exorbitants et jusqu'au printemps on risquait de mourir de faim. Alors on a décidé de tenter notre chance de l'autre côté du Danube. On s'est arrêté d'abord à Dierna, ensuite on a poussé plus loin. Partout on parlait de la guerre. Nous, ça faisait déjà quelques années qu'on se préparait, des mesures de défense, qu'on disait, et les Daces ils disaient la même chose... C'est clair, non? La paix est éternelle, personne n'attaque personne, tout le monde ne fait que se défendre. Je m'habillais en marchand, autrement j'étais foutu. D'ailleurs ce que je faisais c'était du commerce, vrai? Je connaissais du monde même à Arcidava. J'ai acheté là-bas du blé rouge, à gros grains.

Une vie pauvre et terne — la vie de ce vétéran, pense le jeune soldat. Toujours changer de camp, toujours se déplacer pour l'approvisionnement en vivres de l'armée... Et sa veuve qui l'attendait à Ratiaria, et son bébé qu'il a eu à cet âge, et quoi encore? Un repas fait avec les miettes du repas des autres, avec les restes du festin des autres. Quoi d'autre encore? Quelque chose qui vous montre clairement que oui, ça vaut la peine! Attendre 25 ans pour devenir libre! Trembler pendant 25 ans, pour qu'on vous jette ensuite un diplôme de citoyen romain! Changer sans arrêt de caserne, changer de guerre, être transféré des troupes auxiliaires aux troupes d'approvisionnement, aller chercher du pain pour le ventre de ses chefs et de ses camarades... Une telle vie lui semblait banale, tournée et chantournée par d'autres, une vie guidée et dirigée par d'autres qui ne vous demandent même pas ce que vous pensez de ça;

et il était heureux de ne pas être Calpurnius, heureux d'être lui-même; heureux d'être jeune, de se trouver au début de sa vie, avec ses chances non consumées, ses chemins non parcourus, son énergie non épuisée, ses

Vases daciques
(Ier s.av.n.è. — Ier s.n.è.

Cruche dacique de luxe
(1er s.av.n.è — 1er s.n.è.)



combats non soutenus, ses espérances intactes non souillées, non brisées. Et la vie de ce vétéran, par contraste, mettait en relief sa propre supériorité, excitait sa vanité, de sorte qu'il daigna l'écouter encore.

Calpurnius surprend dans les yeux de son camarade une lueur d'accusation, un éclair de mépris, car les jeunes ne vous pardonnent aucune chute, ne vous font aucune concession, sont capables de vous condamner définitivement pour ce qu'ils appellent lâcheté. Ils ne jurent que sur les mots, très grands et très précis. Leurs yeux sont impitoyables, pétillent d'intelligence (et pourtant ils ne vous croiront pas si vous leur dites que vous avez connu un homme, un tisserand, venu des profondeurs de l'Asie, qui distinguait deux cents nuances d'une seule couleur, et que plus on distingue de nuances, plus on est éveillé). Enfin, son camarade appartient à la catégorie de ceux qui moulent le blé et qui mettent la farine dans le sac, mais ne voient pas le moulin, ils n'entendent pas le crissement de ses meules, pense Calpurnius, et il continue:

Il est vrai que certains ont tenté de se révolter contre cette vie. Trebonius et moi, par exemple, on a été copains inséparables, on s'est connus en Britannia comme jeunes recrues dans les troupes auxiliaires. Lui aussi il a résisté à tout ça pendant une vingtaine d'années. Après un séjour en Antioche, on s'est retrouvés séparés, je me rappelle ça très bien, c'était à l'époque où Titus avait pris le trône. Nous, on avait occupé Tibériade et Hiérosolyma, et Trebonius y avait été blessé; notre commandant, c'était le vieux Ulpius, le père de notre empereur. C'est donc à cette époque-là que l'on nous a séparés. On ne s'est revus que beaucoup plus tard, après des années, quand le destin nous a jetés dans le même camp. C'est que Domitien, le nouvel empereur, avait senti son trône s'écrouler sous ses fesses dodues et alors il avait fait venir sur le Rhin rebelle les légions de Judée. J'ai donc retrouvé Trebonius et on est resté ensemble pendant quelque temps. Et comme je te disais, mon ami a résisté pendant une vingtaine d'années, et puis hop ! il n'a plus voulu de cette vie. Un jour, le voilà qui me dit: moi, c'est fini, je me tire, et il ne demande si je voulais aller avec lui. Moi, ça m'a réjoui d'apprendre qu'il y avait réussi. Mais je n'ai pas considéré que j'étais plus faible que lui si je suis resté. Ça c'est une question de courage. Lui, il a eu le courage de s'enfuir, moi, j'ai eu le courage de rester. A cette époque-là, les chemins les plus commodes pour vous conduire à *autre chose*, à un autre monde, semblaient être la voie de Ctésiphon et la voie de Sarmizegethusa. Mon ami Trebonius a essayé l'une et l'autre. En Orient, il a tenté de s'enfuir chez les Parthes; son rêve de liberté s'est longtemps appelé Partie. Mais les chemins de l'Orient sont longs et torrides, et il a raté son coup. Puis, de Judée il est venu sur le Rhin, comme je te l'ai déjà raconté; ensuite il y a eu la guerre que Domitien a faite aux Daces. C'est au début de cette guerre, il y a six ans depuis, qu'il a filé, Trebonius. Quand il s'est vu là... Il ne m'en a parlé que deux jours avant ça. Décébale accueillait tous les fugitifs et il les payait royalement. Mais ce n'est pas l'argent de Décébale qu'il convoitait, tu te rends compte. Il ne pouvait plus supporter cette vie, il n'avait jamais pu la supporter.

Même que je lui disais: tu as attendu pendant 20 ans, attends encore un peu, que diable! Tu crois que chez les autres c'est le paradis? Je ne voulais pas le décourager mais simplement lui faire voir la partie vilaine des choses. Je lui raconte cette histoire, tu la connais peut-être, cette histoire du soldat romain qui réussit à passer aux Perses, voulant échapper aux chaînes romaines. Mais une fois là-bas, le roi parthe lui met des chaînes... en or. Je lui demande: C'est ça que tu veux? Fuir les chaînes de fer pour des chaînes d'or? Mon copain riait, les anecdotes ça ne l'impressionnait pas. Je lui ai dit encore: Si la guerre finit mal pour Décébale, et si Domitien demande qu'on lui rende ses déserteurs, tu sais bien ce qui t'attends! Ici, au moins, il y a un terme, une date qui mettra fin à tout... Je ne pouvais pas le convaincre. Je craignais pour lui, il n'était bon à rien, il ne connaissait aucun métier, or Décébale, c'est les spécialistes qu'il recevait bien. Qui a besoin, dis-moi un peu, de tous ces individus qui se trimbalent d'un roi à l'autre? Qui a besoin de ta présence s'il n'en tire pas profit? Quoi te dire encore? Décébale s'en est bien tiré alors. Mais le règlement de comptes n'est pas terminé. Maintenant je crains à nouveau pour mon copain. Est-ce qu'il est toujours là? Il disait que s'il allait retrouver là-bas la peur et le bâton, il n'y resterait pas, il s'en irait chez les Perses, à Ctésiphon. — Et une fois chez les Perses où tu pourrais t'en aller encore? que je lui demandais. Quand les Romains soumettront les Perses... de quel côté que tu t'en iras? — Je ne sais pas, qu'il me disait, mais aujourd'hui à cette heure, il y a encore dans ce monde des coins où les Romains n'ont pas encore imposé leur justice et leur paix... Je me demande maintenant ce qu'il a pu encore faire. Il a réappris à être libre? On dit que les gens comme nous apprennent difficilement à être libres. C'est-à-dire qu'on l'obtient, on l'a, la liberté, je veux dire, et on ne sait pas comment faire pour que ça ressemble à une vraie liberté, et pas à une singerie. Tu comprends? Voilà, moi, j'ai ce sentiment que tout n'est pas perdu, que la liberté se trouve à portée de ma main. Parfois je quittais le camp, la nuit, sans être vu: je faisais un tour, je flânais au voisinage du camp, en liberté, je remplissais mes poumons de cet air d'au-delà des murailles, de l'air pur et non enclos. Après, je retournais au camp. Je me sentais un autre homme quand je faisais ça. Tu ne me croiras pas, mais j'aurais bien voulu faire comme mon copain. J'hésitais, je pesais le pour et le contre. Et quand on a passé le Danube, quand j'ai mis le pied sur cette rive, j'ai éprouvé comme une sorte de soulagement. A Ratiaria, l'Empire me semblait être une prison, entourée de murailles et de distances impossibles à percer. Arrivé sur cette rive, je me suis rendu compte que ce n'était pas difficile de franchir le pas, de percer le mur. Quand les troupes d'avant-garde avancent à pas de tortue,

et que chacun pense à sa peau, vert de peur, il n'y a plus personne à vous surveiller. C'est-à-dire qu'on marche comme ça, en colonne, et puis hop! on est déjà en pleine forêt. Tu penses s'ils osent te suivre! Mon centenier, par exemple, il ne ferait pas un seul pas dans ces forêts. Il te porte disparu et ne s'occupe plus de toi. Mais depuis que tout me

semble facile, depuis que je sens cette odeur de la délivrance, je ne me tourmente plus. Je me tiens tranquille. Tu te rends compte, si je le veux, une nuit comme ça, par exemple, je peux me tirer en douce, sans anicroches. Rien de plus facile: tu n'as qu'à enfiler le chemin des soldats, la partie la moins fréquentée, tu entends? tu marches en direction de la *porta sinistra*, tu entends? doucement, tout doucement, et puis hop ! par-dessus le talus ! Trois bonds et tu te retrouves à l'abri de la forêt, un point, c'est tout. C'est comme si tu étais libre, c'est comme si à chaque moment tu te décidais à rester ou à t'en aller. Au fond, c'est ça qui compte décider toi-même.

Le jeune homme se tait, les paroles du vieux soldat lui font peur. Ce bonhomme est timbré, pense-t-il. Bavard et dangereux. Un type comme ça peut vous fourrer dans le pétrin... Quelle mouche l'a donc piqué? Un sentiment étrange de complicité non voulue s'est emparé de lui et cela le gêne. Il lui dirait bien: tais-toi, idiot, les murs ont des oreilles ! — Mais il vaut mieux faire semblant de n'avoir rien entendu. Je ne l'ai pas entendu parler, je n'en sais rien. Ce n'est pas à moi qu'il parlait.

Calpurnius devine sa gêne. Il lui dit:

On voit bien que tu as servi sous Domitien. Même que c'est alors que tu as fait tes débuts et ça c'est encore pis. La peur, ça saisit l'homme jusqu'aux moelles. Sous Domitien on ne pouvait même pas ouvrir le bec; un seul mot et c'était les galères. Aujourd'hui encore il y en a beaucoup qui ont des taches de peur sur leur âme; et ça ne s'enlève pas facilement. J'ai vécu ces temps-là, moi aussi, mais quand même, comme tu vois, je n'ai pas perdu la parole. Ça c'est déjà quelque chose, pas vrai? Je me rappelle bien, mon gars, comment ça se passait: tu pensais tout seul, tu vivais tout seul, tu évitais les autres; tu ne parlais qu'avec toi-même; à voix basse, bien entendu. Tu pouvais partager ton morceau de pain avec un camarade, mais pas les chagrins de ton cœur. Le cœur, c'était un problème personnel, je dirais même honteux. Je n'osais ouvrir mon cœur à personne, même pas à mon meilleur ami: je m'en portais garant pour hier, mais pas pour aujourd'hui... La bassesse, la saleté, ça pressait si fort que même les plus purs tombaient dedans, jusqu'à la fin. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'à un moment donné on avait perdu le sens de la notion de pureté, tu comprends? Après tant de menteries, personne ne savait plus la couleur de la neige immaculée. Qui aurait pu dire encore combien blanc peut être le blanc? A cette époque-là, mon vieux, être mouchard, c'était la bonne vie. Les cafards, ça remplissaient leurs poches. On payait les délations mensongères à prix d'or et c'est à cause de ça que le mensonge était devenu une marchandise de choix. On vendait et on achetait du mensonge; on faisait du marché noir, quoi. Mais le silence n'était qu'une cachette à moitié sûre parce que, comment te dire, se taire, c'est donner une réponse, faire un choix, et à la fin on évente toujours la mèche. Et alors tu es foutu. J'ai eu moi aussi ma portion de poison. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé une fois. J'étais soldat dans les troupes d'approvisionnement, je n'avais pas à me plaindre. Je ne dérangeais personne,

personne ne me reprochait rien. Mais une fois j'ai chantonné cette petite chanson que tu connais sans doute: Domitien-l'empereur-attrape-mouches, et un mur m'a entendu probablement, de sorte que le lendemain, j'étais muté, dare-dare, sur le Rhin, en première ligne de bataille. Et je peux t'affirmer que je l'ai échappé belle, ça pouvait être pire. Beaucoup ont été envoyés aux galères ou on leur a interdit l'eau et le feu. Ça t'a surpris sans doute de m'entendre te parler sans façon de ce projet d'évasion; mais quoi de plus beau que de parler librement? Quoi de plus beau que de rêver sans entraves? Tu as appris certainement que Trajan leur a cloué le bec, à tous ces cafards. Il n'a pas encore réussi à détruire leur semence, ça, tu peux en être sûr, mais il leur a fermé le bec. Je ne sais pas si le mouchardage le dégoûte, mais je sais qu'il punit ça. Tu as entendu dire ce qu'il leur a fait faire, aux cafards, à Rome? Eh ben, mon vieux, ça m'est allé droit au cœur! Il les a fait ramasser et embarquer tous sur des bateaux sans gouvernail, après quoi on les a abandonnés en pleine mer pour que les vagues fassent justice. Bon, tu te rends compte qu'après ça personne n'ose plus cafarder, personne n'ose plus rapporter. Un type formidable, notre empereur! Si au moins ils étaient plus nombreux, les types comme lui! Avec lui les gens apprennent à ne plus avoir peur de leur ombre, ils apprennent que leur bouche n'est pas faite seulement pour dire des mensonges dorés. Si toi, ou un autre, tu allais chez le centenier lui rapporter: Calpurnius est un salaud, il sait où et comment son copain s'est évadé il y a cinq ou six ans, et il l'a aidé à filer. Eh ben, mon gars, avec ce nouveau règne si tu fais ça, tu est flambé, crois-moi! — Mais qu'est-ce que je te racontais? Ah oui, je te parlais de mon copain. J'aimerai bien revoir Trebonius et lui demander comment ça va, dans le monde... Tu n'as pas envie parfois de savoir ce qui se passe dans le monde? Peut-être bien que je le rencontrerai. Qui sait quel sera son sort après cette guerre? Beaucoup de choses changeront après cette guerre.

Le jeune homme ne peut s'empêcher de sympathiser ce vieux toqué. Bien sûr, il n'a pas changé complètement d'avis, il continue d'être convaincu que ce Calpurnius incarne l'image d'une vie inutile et ratée; et il croit toujours que sa propre vie ne sera investie que dans des actions d'éclat, dans des projets substantiels; ses chances à lui sont intactes. Un kaléidoscope de *possible* le fait se croire déjà riche, privilégié, ennobli. La *corona muralis* possible. Le collier. Un collier de médailles. Sarmizegethusa possible. Et d'autres possibilités encore, qui n'ont pas de nom, care elles sont trop grandioses et ne peuvent pas avoir de nom ou de catégorie, elles n'ont qu'un écho, une pression affective qui vous fait bomber la poitrine. (Oh mon Dieu, ce jeune camarade de veille fait moudre les grains mais ne voit pas le moulin, il ne voit pas ce dispositif parfait formé de leviers et de roues qui transforment le blé en farine vivante, Et alors à quoi ca sert d'avoir des yeux si on ne voit pas le moulin? s'interroge Calpurnius, le sourire aux lèvres). Il est toujours plus convaincu du fait qu'il ne partage avec ce vétéran que cette nuit, cette baraque, ce pain de caserne, ce pouls vert-de-grisé et cette guerre, mais que leurs chemins sont par essence différents. Son

chemin à lui est immaculé, a la grandeur de l'ouvrage non encore baptisé. Et il est difficile de savoir si le monde de son âme, mesuré en unités de profondeur et d'intensité, n'est pas plus ambitieux que celui de l'âme de l'empereur.

Pourtant, comme la conversation rapproche les hommes, et comme les dernières révélations de Calpurnius l'avaient choqué, il convient que ce vétéran traîne-misère n'était pas le dernier des mortels. Un bonhomme. Un certain mode de vie. Un certain type de conduite. Il lui pardonne d'avoir traîné ses savates à travers tout l'Empire: ses lâchetés donnent le fond de contraste pour une audace, la sienne. Il lui demande, se décidant enfin à ouvrir la bouche: S'il a reçu des distinctions militaires, des diplômes ou des médailles.

Quant à ça, mon garçon, je ne peux pas m'en vanter. Quand on décerne les couronnes militaires . . . si c'est à ça que tu penses . . . alors là, oui, c'est un beau spectacle, je me réjouis pour les autres. Mon centurion, après la bataille de Tapae, a reçu huit couronnes pour le même combat. Moi, je te dis, je n'ai pas été bon dernier mais il y en a d'autres qui ont été peut-être plus braves que moi. Les dangers, la trouille, la peur de mourir, ça crée des braves en série, sur le champ de bataille. Ce qui fait que, pendant ces années on ne m'a décoré que des palmes de chêne.

La couronne civique ! s'exclame le jeune homme. Vous avez sauvé des vies humaines ! dit-il encore avec une grande admiration, car il savait qu'une telle couronne n'était accordée que pour un tel exploit.

Allons, allons, j'espère que ça ne t'émotionne pas; il ne faut pas me voir autrement que je ne suis, dit Calpurnius. Tu y passeras, toi aussi, et bien des fois, j'espère, tu verras alors comment ça se passe. Je crois que c'est plus facile de sauver quelqu'un que de te sauver toi-même . . . C'est plus facile de tuer un ennemi enlacé, au milieu du combat, à un camarade à toi, n'est-ce pas? Et si tu ne le tues pas, il peut descendre ton camarade et se jeter sur toi. Tu n'a pas à choisir, ta seule issue c'est de devenir héros.

Et la deuxième veille s'en allait, s'en allait . . . Le jeune homme desserre de nouveau les dents, il lui demande: Et leurs cités, comment sont-elles? Vous en avez vu pendant l'autre guerre? Y êtes-vous entré?

Oui, après la victoire de Tapae. Ma cohorte est entrée dans une ville-forteresse dace. Nous y pénétrâmes en trombe; mais quand on s'est retrouvés de l'autre côté des portes, on s'est arrêté le souffle coupé; notre impétuosité tomba brusquement. Car ce qu'on y voyait était d'un éclat qu'on ne rencontre qu'en Orient, des sanctuaires avec des colonnades en marbre blanc qui frappaient l'œil, et des pavés polis, et des mosaïques sobres, et des symboles bizarres gravés sur les plaques de pierre, et la rue qui menait au palais du commandant de la cité bordée de piliers sculptés, le tout était magnifique, d'une magnificence inattendue, ce qui renversait notre idée qu'on allait y trouver un repaire de Barbares. Un prêtre tout vêtu de

blanc est venu à notre rencontre, il avait l'air vieux et imposant, et ses yeux pénétrants pouvaient tenir tête à une cohorte. — Mais le miracle produit par cette surprise dura peu; une flèche lancée par quelqu'un d'entre nous renversa le prêtre, les Romains se déchaînèrent, et on voyait bien que cette fois ce n'étaient pas les Daces qu'il fallait traiter de Barbares...

La deuxième veille approchait à sa fin. Si elle a paru au jeune soldat un peu trop longue, c'est que son temps s'écoule plus lentement, pour lui accorder le répit de vivre la vie qu'on lui a donnée, d'apprendre cette vie telle qu'elle est. Au vieux soldat en revanche, elle sembla brève, comme le repas ou comme le sommeil. On découvre cela peu à peu. On apprend ainsi à aimer toutes les heures d'un amour égal, à trouver dans chacune le bon côté des choses. Pour lui les heures n'étaient pas faciles ou difficiles, elles avaient toutes la même épaisseur et la même mélodie. Ainsi donc les heures agréables se reproduisent; faciliter une tâche c'est tout simplement la codifier en heures agréables, voilà le secret. C'est le secret de la bonne vie, pense Calpurnius; et cela s'apprend peu à peu.

Ainsi chacun d'eux arriva à la fin de la veille, en suivant des routes différentes, avec une humeur différente, avec des tourments différents, soumis à une taxe différente; pour se rencontrer au même point. Car la deuxième veille prenait fin pour tous.

Les vigiles de la troisième veille s'installent dans leurs postes.

Les deux soldats, ayant été relevés, se dirigent lentement vers leur tente. Ils marchent dans la rue prétorienne. Quand ils passent à la hauteur de la maison impériale, ils aperçoivent Trajan, qui ne dormait pas à cette heure chaude de la nuit. Il était entouré de quelques prétoriens.

Un empereur que la troisième veille trouve debout inspire de la joie et le sentiment tonique que les peines et les soucis sont équitablement partagés entre tous, que dans ce camp tout le monde, les grands comme les petits, assume des responsabilités égales. Ce sentiment s'empare du jeune homme, lui fait vivre avec fierté ce moment de confrontation, lui fait sentir intensément la brûlure de l'œil incandescent de l'empereur.

Ils regagnent bientôt leur tente. Calpurnius n'entre pas, il demande la permission qu'on le laisse quelques instants encore respirer l'air frais de la nuit: à mon âge, dit-il, quelques heures de sommeil me suffisent. Vous autres, allez vous coucher, dormez bien, faites de beaux rêves, c'est la meilleure chose à faire à cette heure. Moi, je voudrais regarder un peu les étoiles. Mes parents me disaient que celui qui dort pendant cette première nuit retrouve le sommeil des agneaux. — Ses paroles amusent l'officier de service, qui rit légèrement, n'a aucune objection à faire, on ne peut pas refuser ça à Calpurnius, même si c'etait contraire au règlement. Son jeune camarade surprend sur son visage un sourire polysémique, dont seuls les vieillards ou les conspirateurs subtiles sont capables, et qui veut dire soit adieu, soit à bientôt, soit je te pardonne tout.

Au bout d'un moment, poussé par la curiosité, se sentant obligé de donner une réponse surgie brusquement à la suite d'une gestation inconsciente, le jeune homme se lève et sort. Mais Calpurnius n'était plus là.

Une silhouette se coulait furtivement dans la rue des soldats, vers la porte gauche. Un petit bond, étouffé, et l'ombre disparaît derrière la dernière baraque. Ensuite c'est le silence. Le jeune homme, frappé par ce qu'il vient de voir, est long à comprendre ce qui vient de se passer, et il reste pendant quelques instants encore à scruter l'opacité de la nuit, ensuite il rentre. Son cœur bat la chamade, il se sent brusquement oppressé, saisi par le froid.

La troisième veille

Aburianus fixa de nouveau, avec insistance, l'épée que son disciple portait à sa ceinture; il avait l'air de lui reprocher de ne pas avoir encore choisi entre l'épée et la science, du moins c'est ce que comprit celui-ci, qui se vit donc obligé de préciser pour la seconde fois: Si je porte l'épée, c'est que l'empereur ne supporte pas de voir à l'intérieur du camp des gens non armés. Mais je ne m'en suis jamais servi.

C'est vrai, dut reconnaître Aburianus, depuis la chute de Tibériade vous n'avez pas dégainé votre épée, elle est probablement toute couverte de rouille. Depuis la chute de Tibériade . . . , il y a si longtemps depuis, n'est-ce pas? Toute une vie d'homme.

Vous avez raison, dit le vieux disciple — peut-être aussi vieux que son maître — mais qui n'avait jamais fait cas de cette égalité d'âge.

J'ai compris; le dégoût que vous avez montré après les massacres de Tibériade et d'Hiérosolyma n'a été qu'un prétexte pour m'approcher, car, à la vérité, vous étiez avec moi depuis longtemps. Je ne vois pas d'autre explication . . . Guerrier, vous ne l'avez jamais été. Je ne crois pas aux conversions subites; je ne crois pas non plus à la capacité du guerrier d'accéder à la prophétie. Quant à vous, c'est par votre conversion, si on peut la nommer ainsi, que votre vrai caractère s'est fait jour. Oui, vous ouvrirez avec vos propres mains les portes des semences non encore explorées. Il se tut, mais le disciple trouva la suite de ses paroles dans une discussion qu'ils avaient eue auparavant; Aburianus lui avait dit: On suppose que dans le noyau d'un gland il fait nuit noire. Mais ceux qui affirment cela ne sont jamais entrés là-dedans. Le disciple avait compris d'abord qu'on lui parlait de fécondations successives. Son maître avait continué: Pour les non admis cela peut être une chute dans un vide immense. Car les chemins d'un noyau sont infinis ! Mais pour les admis ce sera la montée, c'est-à-dire l'éternité. Ne vous pressez pas; si jamais vous avez la force d'y entrer, ne vous précipitez pas de le faire; demandez-vous d'abord si vous êtes purifié de tout ce qui souille. — Ce chemin, dont vous parlez, est un chemin d'aller ou de retour? avait-il demandé. — Vous en reviendrez multiplié et métamorphosé en une infinité de visages, de sorte que les parties fécondées de votre être ne se reconnaîtront que très difficilement.

L'horloge anaphorique allait bientôt marquer minuit. Ils regardaient le ciel de l'horloge, en attendant que minuit vint s'emparer du monde. Le disciple rattacha ce que son maître lui avait dit naguère au premier moment de la troisième veille. C'est pendant la troisième veille, lui avait-il dit, que la nuit fait ses preuves. Ce premier moment s'accompagne toujours d'un éclat de lumière, ce qui montre que la nuit n'est pas, comme on le dit, le visage sombre du jour. Savoir que la nuit a un noyau, un noyau où sommet et abîme se confondent, c'est comme si l'on savait que toutes les choses sont à leur place, c'est comme si l'on était initié aux secrets de la fin et du commencement. Le repos tend des embûches apaisantes, des filets euphoriques, mais il amène aussi l'inquiétude et l'épouvante, de sorte que chacun puisse choisir ce qui lui est dû, ce qu'il mérite.

Il avait déjà médité à ces deux types de connaissance: celle de jour et celle de nuit. Le jour c'est la liberté, la nuit c'est la profondeur. Le jour c'est le soc qui trace les lignes de démarcation, les frontières; la nuit distingue le tout, brûle les immondices, amoncelle les menues choses pour en forger une grandeur instable. Les choses se séparent de leurs formes et de leurs noms. Et quand il fera de nouveau jour, les choses d'hier n'auront plus leurs noms d'hier. La nuit est plus propice à la perception de l'être intérieur, pensait-il. Et ceux qui ne se sont jamais regardés eux-mêmes, qui ont vécu san se connaître, étrangers à eux-mêmes, qui ont vécu sans trouver la clé de la porte de leur âme, sont incités à découvrir le sentier qui mène à leur soi-même. Cette propulsion, insuffisante pour accomplir à elle seule le miracle de la connaissance, constitue un point de départ indispensable. Car de toute façon, accéder aux grands secrets de la connaissance, cela tient à l'ingéniosité de chacun. Ceci révèle le pouvoir de la troisième veille . . . Toutes les choses remontent ainsi vers leurs origines, vers le non créé. Vers l'énergie pure. C'est l'heure où les étoiles plongent dans la vie des hommes. Et il y a des étoiles qui se révoltent et tuent leur compagnon terrestre, mourant en même temps que celui-ci.

Une explosion de lumière marque, pour un temps indéfini, le milieu de la nuit. Le disciple, le vieux disciple d'Aburianus, porte la main à ses yeux. Aburianus comprend, à son geste, que le disciple avait vu l'éclat et que, dans ce camp, deux autres hommes encore avaient vécu cet instant grandiose. Cela avait été un choc lumineux, instantané, explosif, comme si le ciel s'était ouvert.

Quand le disciple découvrit ses yeux, battant des paupières, comme étourdi, cette pointe de seconde était déjà passée. Il regarda son maître avec reconnaissance; ils avaient à peu près le même âge, mais aujourd'hui Aburianus méritait bien les quelques années qu'il avait de plus. Du seuil de leur tente installée non loin du prétoire, ils contemplèrent leur camp et les montagnes. Des nuages rocailleux bouchaient momentanément l'épanchement de la lune sur la terre; il faisait noir, un noir laiteux. Ensuite ils

entrèrent dans leur tente, laissant tous les autres vivre ce minuit, chacun suivant son rôle, son choix, son caractère.

*

Dans le groupe de prétoriens, uniformisés par leurs vêtements, par leurs armes et par l'obscurité, la stature de Trajan se distingue à peine; il est plus grand que tous les autres, plus libre dans ses mouvements. Une certaine tension rend le silence suffocant et la discussion non propice. Attente. L'empereur récompense par un regard un jeune gardien qui le regarde les yeux tout grands, soit par curiosité — on ne voit pas toujours d'aussi près le visage d'un empereur ! — soit pour se faire voir par le souverain dans ces moments décisifs.

Les gardes de la deuxième veille se dirigent vers leurs tentes, chacun d'eux a l'air d'un homme qui a fini de jouer son rôle, qui n'a plus rien à dire, qui quitte la scène.

L'empereur fixe ses regards sur le poste d'observation installé sur la colline, en face du camp, à une distance de quelques milliers de pas. Il est inquiet: là-haut, on avait lancé plusieurs signaux d'appel.

Il écarte, en faisant quelques pas, l'avalanche des hypothèses inutiles à propos de ces signaux. Il n'encourage pas, non plus, Claudius Livianus qui a tendance à se lancer dans toutes sortes de suppositions; il lui dit: « Du calme, voyons ! Nous saurons tout à l'heure ce qui est arrivé. »

Le poste d'observation avait été installé non loin de la cité dace encerclée. Les Romains n'avaient pas eu besoin de chercher cet endroit: il se trouvait là, devant eux, dominant par sa hauteur toute la région, semblant avoir été depuis toujours destiné à devenir, un jour, un poste romain d'observation, et voilà que ce jour était arrivé! Trajan avait inspecté l'emplacement de ce poste, bien avant le coucher du soleil: il avait dû grimper une pente tellement escarpée, tellement malaisée, qu'il était arrivé en haut tout essoufflé. Une pareille pente vous faisait découvrir que vos jointures avaient perdu leur souplesse d'autrefois, que vos reins étaient plus gourds que vous ne le pensiez. C'était une pente qui démasquait sans pitié votre âge véritable, cet âge qu'on cache avec tant de soin pendant les cérémonies.

Mais une fois là-haut, il avait constaté que l'endroit était magnifique; de là, son œil pouvait embrasser, sans encombre, une vaste étendue de terrain tout autour; de là, les montagnes semblaient moins effrayantes, presque disposées à se laisser fouler par les sandales romaines, à dévoiler à l'envahisseur leurs sentiers secrets. Regardant leurs sommets, Trajan avait découvert une meilleure route pour ses troupes, une route de crête, plus convenable que celle qu'il avaient suivie jusqu'ici, la vallée de la rivière Apo; et il avait décidé que, pour pouvoir traverser ces montagnes en direction de Centum Putei, il leur fallait prendre cette route de crête. Il avait contemplé de là-haut son camp dans son ensemble, en avait admiré le plan rigoureux, incrusté dans la plaine. Il avait donc pu l'embrasser d'un coup d'œil, et ce qu'il avait vu lui avait plu. Ce qui prédominait, c'était les lignes droites qui inspiraient l'ordre, l'autorité, la fermeté, la domination. C'est ainsi qu'il

s'imaginait les pays dont on a pris possesion — enfermés dans la paix des lignes droites.

Il s'était senti submergé par un sentiment puissant d'harmonie. Des lignes austères des portes, des fossés, des palissades irradiaient la sécurité, le renouvellement, la force;

et l'ancienne cité dace de la colline, avec les méandres de ses contreforts, avec ses angles arrondis, avec ses créneaux ovales avait un air lunaire, évoquait une architecture sélénique, comme il plaisait à Balbus de dire. Oui, les cités daces, leurs murailles, les ornements de leurs portes et de leurs pierres se distinguaient par une grande richesse de lignes courbes et de zigzags, de contours arrondis et ondulés, ce qui donnait de la grâce ou plutôt de la mollesse à toutes ces fortifications cyclopéennes et redoutables. Et le camp romain constituait une réplique de plaine de la cité dace, qui se dressait sur la montagne, devant leurs yeux, arrogante et têtue, aujourd'hui les portes encore verrouillées, mais demain, espère-t-il, enfoncées.

Maintenant, il attend Licinius Sura qui est parti en reconnaissance (c'est Licinius même qui lui a demandé cela), accompagné d'un détachement de prétoriens. Il scrute la nuit. Ses nerfs sont tendus à craquer. Il éprouve comme un frisson d'angoisse dans le dos. Le temps ne bouge presque plus. Son esprit voudrait inventer des dangers. Il n'y a pas de place pour les suppositions, car celles-ci compliquent les choses et tourmentent le cœur. Or, en ce cas, on ne pourrait laisser de la place qu'à des suppositions rassurantes tout au plus: les signaux lumineux ne semblaient pas inspirer l'urgence, semblaient être plutôt un simple appel. Il avait laissé là-haut assez de soldats pour qu'un éventuel désordre pût être prévenu. La cité dace est cernée. Serrée dans ses tenailles. Et les villages semés ça et là au pied de la montagne semblent endormis. Non, les villages ne lui font pas peur. Ce n'est pas là qu'éclatera la foudre. Il en est presque convaincu. Ces villages, situés entre Apus Fluvius et Arcidava, il les a traversés hier, au galop de son cheval. Dès la première halte, tout de suite après le passage du Danube, à Apus Fluvius, il avait tenu à voir de plus près ces indigènes, à scruter les lignes de leurs visages crispés, à les regarder droit dans les yeux. Ils avaient la physionomie typique des gens des localités de frontière, métissée et difficile à classer. Là s'opéraient des fusions, des brassages.

Cela confirmait une fois de plus le fait que les frontières ne séparent pas, mais qu'elles unissent. Elles ne délimitent pas, elles amalgament. Une frontière comme le Danube ne pouvait donc qu'unir les gens. Le Danube n'est pas une barrière, mais une voie; c'est d'ailleurs le sentiment qu'éprouvent les habitants des deux rives. Trajan apprit que ceux-ci passaient d'un côté à l'autre, avec ou sans la permission des autorités, usant de toutes sortes de stratagèmes pour s'assurer cette liberté.

Dans cette partie du monde, les soldats romains ne se sentaient pas entièrement dépaysés. D'ailleurs Trajan n'avait pas oublié, quand il avait prononcé son discours avant le passage du fleuve, de leur rappeler qu'ils se trouvaient dans leur pays. Ce territoire était considéré, depuis Domitien, comme appartenant aux Romains, ayant été annexé à l'Empire par les lé-

gions victorieuses de Tettius Iulianus. Mais Domitien n'avait pas réussi à mener à bonne fin ce qu'il avait commencé, il n'avait pas réussi à achever sa conquête par une législation ou par d'autres empreintes romaines, il croyait que c'était suffisant de faire des conquêtes pour la pose, oubliant ou ignorant que ce n'est qu'après la victoire que commence la véritable conquête; or ces terres, bien qu'occupées par les Romains, étaient toujours hostiles à Rome et toujours non soumises, ce qui mettait en évidence de manière presque ridicule le style de « conquérant » de Domitien. L'administration romaine n'avait pas pu s'implanter sur ce territoire, le premier légat envoyé par Domitien y avait trouvé sa mort dans des circonstances non encore élucidées, ensuite on avait renoncé à en envoyer un autre, de sorte que cette annexion était restée formelle et les Romains avaient eu du mal à garder quelques têtes de pont, jamais sûres, sur l'autre rive du Danube. Pratiquement les Romains n'étaient donc les maîtres de ces lieux que de nom, dans les apologies mensongères de Domitien, et en réalité c'était Décébale qui continuait à contrôler ce territoire qu'il considérait comme sien, et le sénat avait qualifié ceci d'abus et avait protesté avec véhémence à maintes reprises. Mais il était à supposer que le roi non plus n'avait pu exercer ici son autorité d'une manière complète, car ces lieux étaient trop proches de l'Empire pour qu'ils puissent conserver une homogénéité dacique. C'est ce que Trajan avait compris lors de sa première halte, courte il est vrai, dans le camp d'Apus Fluvius (où le tribun Fabius avait fait venir même un autochtone pour souhaiter la bienvenue à l'empereur !).

Mais à mesure qu'ils s'étaient éloignés du fleuve, Trajan avait été obligé à une correction amère de cette première impression: les foyers abandonnés, les regards durs des rares habitants qu'ils rencontraient montraient clairement qu'on se trouvait en pays étranger, et la distance qui les séparaient de Rome devenait brusquement réelle, immense.

L'entretien que Trajan avait eu avec Aptasa, l'un des chefs daces de la région, l'avait renforcé dans l'opinion que la cité de la colline, Arcidava, allait être conquise sans difficultés. Cette cité résistait, semblait-il, plutôt par son hostilité que par le nombre de ses défenseurs. Et si Trajan n'avait pas fait enfoncer dès la veille les portes de la cité, cela était dû à son extrême prudence, à son désir de débuter par une victoire, d'avancer lentement et sûrement, d'avoir d'abord un *castrum*, un nid, un lit pour ses hommes, un toit, un endroit où il se sache en sécurité.

Il est convaincu que la cité d'en face vit sa dernière nuit, avec son arrogance vieillotte et la rondeur sélénienne de ses murailles. Elle imposait le respect, il doit l'admettre. Construction austère. Durable. Murs en blocs de pierre cyclopéens. Style ancien, très ancien. La cité avait la prestance des choses à emblème connu, à blason non rouillé. Le commandant de la ville est un certain Drepalas, un parent d'Aptasa. Cet Aptasa, se dit Trajan, en sait plus long sur cette cité qu'il ne le dit. D'ailleurs les choses nous paraissent claires, et l'air mystérieux d'Aptasa, quant aux surprises que nous pourrions avoir, est déplacé. Au cours de leur discussion sur Arcidava, Aptasa en avait parlé sur un ton déroutant, comme s'il savait déjà qui allait rem-

porter la victoire finale, comme s'il savait qu'il y avait un piège quelque part, et il jubilait discrètement en attendant que nous tombions dedans... Mais Trajan remonte son moral, il a confiance en ses légions, en ses catapultes à longue portée, en ses scorpions. Cette cité n'a plus d'importance militaire, un œil exercé s'en aperçoit facilement. Par sa position en quelque sorte excentrique, située à l'écart du noyau fortifié du pays, avec des voies de communication étroites et incertaines, par son importance stratégique de seconde main, cette cité semble être défendue d'une garnison plutôt symbolique, les hommes capables de porter les armes avaient été sans aucun doute incorporés par Décébale dans son armée. Trajan avait fait cerner la cité, avait fait placer près de ses portes fortifiées un nombre de soldats suffisant pour empêcher la sortie des guerriers daces au cours de la nuit. Pour le reste, les Romains n'avaient pas eu de difficultés. Il n'y avait eu que quelques petits désordres dans ce village du pied de la montagne, un village cossu (c'est à cause de cela peut-être qu'on ne l'avait pas abandonné complètement; les biens, la fortune, ça vous retient, ça vous attache aux lieux comme à un piquet), où quelques soldats de la cohorte de Praesens avaient pillé une grande maison; Trajan avait dû ordonner l'exécution immédiate de trois soldats afin de punir ce pillage (précoce) et de prévenir, par cet exemple sévère, d'autres désordres de ce genre. Le chef Aptasa, à qui il avait demandé des garanties de la part des villages, était venu lui-même au camp pour se porter garant. Mais la présence d'Aptasa dans ce camp romain ne signifiait pas grand chose; la guerre avait ébranlé les rangs et les titres et il était difficile de savoir ce qui était resté du respect dont ce noble jouissait autrefois grâce à sa richesse et à ses liens de parenté avec le commandant d'Arcidava.

Le village dace vivait la tension d'un ordre nouveau et non voulu, et Trajan devenait prudent. Beaucoup d'habitants avaient gagné la montagne ou s'étaient abrités derrière les murailles de la cité. Ceux qui étaient restés au village s'étaient ou bien barricadés dans leurs maisons, attendant un moment favorable pour s'enfuir eux aussi, ou bien tâtonnaient les nouvelles autorités, soupesant la paix claironnée la veille par les émissaires de Trajan. Les portes étaient verrouillées, les cours étaient désertes, les jeunes femmes et les jeunes filles — cachées dans la forêt. On entendait les chiens hurler à la mort.

Trajan n'avait pas peur; avec une armée comme la sienne, on n'a peur de rien. Mais il sait qu'il y a des combats qu'on ne livre pas avec les armes, des combats plus subtils, que seuls les grands généraux sont capables de gagner; ceux-ci ont d'ailleurs inventé un terme qui n'est pas tout à fait chimérique et qu'ils ont appelé *pacification*, un mot avec tant de visages!

A part cela, Trajan ne pouvait pas oublier qu'à partir d'ici les montagnes devenaient plus rudes et plus sombres, les sentiers plus étroits et plus tortueux, les sapins plus gros et plus serrés. Il n'y avait que des montagnes, rien que des montagnes, à perte de vue, insondables et insoumises, amies des Daces. D'où n'émanait que le froid du danger. Qui écrasaient. A force

de les regarder, on devenait lourd, lourd. A force d'y penser on devenait pierre.

Avec toutes ces forêts on ne peut être sûr de rien, ses conseillers ne peuvent pas comprendre leur frémissement, ce langage leur est inconnu, se dit le César dont les regards s'arrêtent maintenant sur le village dace. Ce village semble aspirer à une vie citadine. On y ressent un ferment urbain qui tend à changer la physionomie typique des villages barbares qui lui sont familiers. La rue principale est large, empierrée d'une main de maître. On aperçoit, côté ouest, un mur; il n'est pas encore terminé, il a l'air tout neuf, il confirme le développement récent de cette localité. Ses pierres sont taillées d'une manière particulière, plus souple, plus grecque. Les temps changent, le style des constructions aussi; le luxe n'épargne pas ces lieux bénis non plus; le luxe et les frivolités de la vie s'étendent, envahissent, pervertissent.

La vieille cité du haut de la colline semble elle aussi un point civique très actif, qui ne renonce pas à sa primauté sur ces lieux. Comme Licinius Sura n'est pas encore de retour, Trajan se met à scruter à nouveau l'ombre de la cité. Rien ne vous laisse soupçonner que cette localité pourrait avoir une certaine importance militaire. Vulnérable comme position, solitaire, cachant ses vieillesses sous son air solennel. Il connaît l'histoire de cette cité, et sait que sous le règne de Burébista elle avait été l'un des trois points d'explosion du pouvoir des Daces. Il avait appris que ses murailles dataient d'avant Burébista, mais que ce dernier, — parce qu'il n'aimait pas les choses passagères et insignifiantes et qu'il souffrait de l'éternité — les avait fait consolider et élargir, avait prolongé leur vie. Elles sont encore solides et peuvent tenir tête à un assaut. Les précautions prises par l'empereur étaient donc parfaitement justifiées: l'installation méticuleuse et prudente des troupes, les mesures minutieuses de défense avant le déclenchement de l'attaque.

On lui avait dit que beaucoup des habitants de cette localité parlaient latin. L'interpénétration des langues et des coutumes est visible dans ces agglomérations de frontière. Ainsi il y a des Barbares enragés, acharnés, qui vous laisseraient mourir de faim tout simplement parce que vous êtes étranger, mais qui rendent hommage en latin au Danube, le fleuve sacré. Cela expliquait aussi pourquoi sur l'une des pentes de la colline il y avait deux temples; à côté du temple de Gebeleisis, on avait construit, quelques années auparavant, un temple de Jupiter, car plusieurs citoyens romains s'étaient établis ici sous le règne de Domitien. Ces deux temples, avec une architecture et une ornementation distinctes, avaient pourtant un élément commun qui sautait aux yeux: ils étaient découverts, n'avaient pas de toit, communiquaient directement avec le soleil, la pluie et la foudre, c'étaient donc de vrais sanctuaires consacrés aux dieux du ciel et de la lumière.

Le voisinage de ces deux temples avait étonné Trajan, mais Aptasa lui avait dit que personne n'était empêché d'adorer le dieu latin si telle était sa croyance et celle de ses parents; mais, que, lorsqu'il avait permis la construction de ce temple il n'avait pas admis que le temple romain dépasse en hauteur le temple dace, c'est pourquoi on l'avait construit plus bas d'une colline, car leur dieu, Gebeleisis, était plus grand que tout autre dieu.

Glitius a ramassé et systématisé les listes des soldats qui s'étaient distingués pendant l'élévation du camp et des parapets, car, au repas du soir, l'empereur avait communiqué à ses généraux, — quelle idée bizarre ! — qu'il avait décidé que des médailles seraient accordées le lendemain. Distribuer des médailles aux soldats avant qu'ils aient eu l'occasion de montrer leurs qualités au cours d'un combat décisif, cela avait l'air bien saugrenu, d'autant plus que cette idée venait de la part d'un empereur-soldat, et devant pareille extravagance toute l'assistance en était restée muette d'étonnement. Il était vrai que quelques anecdotes marrantes avaient perpétué le fait que, jadis, Fulvius Nobilior avait eu une idée semblable, ce qui l'avait exposé à la raillerie de Cato. Mais Trajan n'avait demandé l'avis de personne et s'était contenté de préciser que l'élévation d'un camp en un temps record était tout aussi importante pour cette guerre que la conquête d'une cité. Seul Balbus, qui, même dans les situations solennelles, ne savait pas réprimer ses explosions d'enthousiasme, s'était exclamé: « Elle est bien bonne ! », sur un ton inimitable.

Les listes avaient été dressées avec l'aide des décurions, des centeniers et des tribuns, chaque proposition avait été soigneusement pesée et examinée, on s'était même disputé à cause de cela, mais l'empereur n'était pas intervenu, avait demandé qu'on lui apportât les listes le lendemain dans la matinée. Glitius, apprenant qu'il ne dormait pas encore, s'empresse de les lui porter maintenant, sachant que le sommeil de l'empereur est plus profond quand toutes les choses ont été menées à bonne fin.

Trajan promène ses regards sur les listes, se met à lire lentement, a l'air de délibérer sur chaque nom mais, en réalité, il déchiffre assez difficilement ces noms, dont la plupart ne lui sont pas familiers. De temps à autre il demande des détails sur un nom, la justification d'un choix, semble se contenter des explications souvent vagues de Glitius qui lui non plus n'en sait davantage. Soudain, Trajan se souvient de Nevius, ne trouve pas son nom sur ces listes, se rend compte que son omission était due non pas à la rancune du centenier, mais à son caractère récalcitrant, car n'importe qui pouvait voir qu'il ne se tuait pas au travail; mais l'empereur dit: Inscrivez aussi le soldat Nevius de la cohorte de Vocula ! Il espère avoir obtenu ainsi un ouvrier acharné et un adepte définitif, même si le prix en est assez élevé: l'affaiblissement de l'autorité d'un centenier honnête et zélé.

Et ce Lucanius, qu'est-ce qu'il vient faire dans cette liste? Je ne le vois pas travailler, celui-là !

On lui répond: Il vient de mettre la main, pendant qu'il faisait sa ronde, sur un certain Calpurnius, qui, semble-t-il, voulait déserter. C'est un vétéran qui a servi dans les garnisons de la Mésie. Il a été capturé sur la ligne de nos avant-postes juste avant de gagner la forêt; on aurait pu croire qu'il n'avait pas tenté de s'enfuir, mais il s'est battu avec les gardes, n'a pas voulu se rendre de bon gré. Pour l'instant on n'a pas encore décidé son supplice et son exécution.

A-t-on trouvé quelque chose de suspect sur lui? s'enquiert Trajan.

Non.

Des armes, de l'argent, de l'or?

Non. Rien.

Comment a-t-il expliqué sa conduite?

Il a répondu, ayant l'air de se moquer de nous, qu'il voulait se promener librement et qu'ensuite il serait rentré réconforté. Il dit qu'autrement il étoufferait, qu'il ne pourrait pas nous supporter pendant trop longtemps nous tous et notre camp déguelasse. Il prétend qu'il n'a pas voulu s'enfuir, qu'il a voulu tout simplement respirer une bouffée d'air frais, une bouffée de liberté.

Il s'en repentira amèrement ! Mais dites-moi un peu, dormir n'est pas être libre? Travailler n'est pas être libre? Faire la guerre n'est pas être libre? Bizarre. Si c'était un jeunot, on aurait pu dire au moins que c'était un chaud lapin qui ne pouvait plus tenir en place. A quoi ressemble-t-il? Il était parti peut-être en quête d'une aventure galante, j'ai entendu dire qu'il y en a qui sautent par-dessus les haies. Cela pourrait être une explication. Est-il vigoureux? Ainsi, il voulait donc se sentir libre ! Eh bien, vous verrez, il le payera cher ! Quant à ce Lucanius qui lui a mis la main dessus, je ne vois pas pourquoi on le décorerait. Je l'ai dit clairement, je crois, demain ne recevront des distinctions que ceux qui ont nivelé la rue décumane, qui ont construit les quatre portes du camp, qui ont élevé ce prétoire où nous nous trouvons en ce moment. Ne confondons pas les choses ! Nous récompenserons de tels actes de bravoure à une autre occasion, pour le moment nous récompensons ceux qui ont combattu avec la pelle, la pioche, la hache, la scie, la poulie. Demain je demanderai à chacun, quand je lui remettrai sa décoration, de me montrer ses mains, et celui qui n'aura pas la paume des mains pleine de cals et de durillons, eh bien, celui-là aura affaire à moi ! Reprenez donc ces listes et examinez-les bien, et demain, je veux dire aujourd'hui, vous me les rapportez, vous avez compris? Votre idée d'inscrire mon nom sur ces listes n'est pas tout à fait mauvaise. Qui a eu cette idée? Tout le monde? Bon. Les soldats aimeront bien me voir à leurs côtés recevoir une phalère... Seulement, vous ne me ferez pas exhiber les cals de mes paumes, d'accord?

*

Il est encore trop tôt pour mettre en balance les gains et les pertes, se dit Trajan. Mais il faut bien le faire. Il avait cette bonne habitude de peser trois fois, avant d'aller se coucher, tous les événements de la journée qui venait de s'écouler. Ce n'était pas difficile. Il en faisait une récapitulation brève, objective, schématique, évitant de se montrer à ses propres yeux plus brave qu'il ne l'était. Dans les lettres que sa chancellerie envoyait au sénat (révérence intelligente, formalité qui assurait sa tranquillité de la part de la gérontocratie sénatoriale), il se permettait parfois d'exagérer les gains, de claironner une victoire, de minimiser les pertes; mais devant lui-même il ne trichait pas, il devait lire la balance sans l'intermédiaire des verres déformants. Parfois les pertes arrivaient jusqu'à lui sous la forme d'un témoignage ou d'un rapport, dépouillés de tragique, gardant seulement leur

caractère statistique, tant de soldats tués au Danube lors du passage du fleuve, tant de chevaux blessés, tant de machines de guerre perdues, tant de morts et de blessés dans les troupes de Laberius Maximus. Les gains lui apparaissaient un peu plus évidents, plus palpables, plus liés à sa personne, et la première victoire claire était son arrivée en Dacie, cela équivalait à l'occupation de positions fermes, toutes les légions avaient éprouvé ce sentiment, il aimait croire que, après que ses hérauts eussent annoncé aux légions son arrivée, le pouls de son armée s'était accéléré, accéléré . . .

Il considérait également comme un succès son entrevue avec le noble Aptasa, le maître de cette contrée où ils venaient de s'installer, et parent du commandant de la cité d'Arcidava (cité qu'il espère écraser en une journée ou deux). Une entrevue mémorable, pense Trajan en souriant. Au début, tâtonnement dés deux côtés, surveillance attentive et rusée, sourire aux lèvres. Aptasa avait déjà vu un empereur romain, Trajan voyait pour la première fois le visage d'un noble dace, et c'est pourquoi le duel de leurs regards avait commencé par un léger désavantage pour lui. Plus sûr de lui, Aptasa croyait qu'il s'agissait de faire face à une nouvelle vague de périls qu'il devait traverser à la nage et non pas en fuyant (eh bien, c'est vrai, cette vague, elle est énorme, mais il réussira, lui, à passer à travers les mailles), par conséquent, encore qu'amené ici de force, il laisse l'impression d'être venu de sa propre initiative afin de discuter, de négocier. Aptasa prend des airs de monarque de province, de *princeps;* bien sûr, il serait disposé à engager des pourparlers, mais Trajan, après avoir fait verrouiller les portes derrière lui, répond que oui, certainement, ils sont en pourparlers; et ils parlent à voix basse, tous les deux, sur un ton distingué, l'un écumant d'une rage contenue, l'autre ne pouvant pas cacher son arrogance. Oui, on est en pourparlers. Des coupes de vin leur avaient été apportées et ils avaient trinqué, et ils se rendaient compte qu'ils étaient tous les deux des esprits rusés, que leur sourire était empoisonné et que leurs yeux étaient pillards. Ils se guettaient, se flairaient, l'un voulant tout prendre, l'autre essayant de sauver ce qu'on pouvait encore sauver, et leurs coupes étaient pleines, et le vin était amer.

Je l'ai traité comme un prince, se dit maintenant Trajan, et si je me suis comporté ainsi c'est qu'il était le premier noble dace à qui j'aie eu affaire au cours de cette campagne, et le gagner à notre cause ce serait donner du courage aux autres chefs daces, lesquels devraient passer de notre côté au moment venu, quand il serait clair pour eux qu'ils n'avaient pas d'autre issue. D'autre part, cet homme avait plu à l'empereur. Plus encore, l'empereur s'était plu à lui-même, il avait aimé la manière dont il avait parlé lui-même, dont il s'était débrouillé; il a le sentiment d'avoir livré un combat délicat, d'avoir eu le dessus, oui, le dessus, c'est également l'avis de Licinius Sura et de Claudius Livianus qui avaient pris part à cet entretien. Et tous les siens, ses lieutenants, ses camarades, ses témoins avaient eu l'impression qu'un combat subtile avait été *presque* gagné . . .

L'empereur ne s'était pas comporté comme un vainqueur, car il ne l'était pas encore; son invasion, pour retentissante et tumultueuse qu'elle

Céramique peinte des Monts d'Orăştie
(1er s.av.n.è. — 1er s.n.è)

Vase dacique avec inscription de Grădiştea Muncelului
(1er s.av.n.è. — 1er s.n.è.)

fût, ne signifiait pas une victoire. Aptasa non plus ne s'était pas conduit comme un vaincu, il ne semblait pas intimidé par les javelines des gardes qui l'avaient escorté en le poussant, en le bousculant et en le brusquant, il fait semblant de ne pas prendre au tragique de telles choses, au contraire, il *comprend* que Trajan l'avait honoré d'une escorte prétorienne... et ce n'était pas le cas, pour lui, de se considérer comme un vaincu, ce déferlement d'armées déchaînées ne signifiait pas nécessairement la défaite, ce n'était pas la première fois qu'il voyait déborder un torrent romain... Et pendant qu'il pense tout cela, il aborde de nouveau son sourire de prince qui enlève lui-même sa couronne tout simplement pour éviter que le vent ne la lui enlève, ou pour ne pas provoquer son hôte, oui, cet hôte, arrivé à l'improviste avec ses soudards. Aptasa a l'air de détenir une arme secrète à laquelle il n'a pas encore eu recours, mais dont il peut à la rigueur se servir: il ne le dit pas franchement mais l'insinue avec habileté. Et ils sont restés à la même table, face à face, à se tromper l'un l'autre, à se soupeser, et ils ont levé une coupe de vin, une seule, une coupe de vin triste, protocolaire.

Ils ont passé ensemble deux clepsydres, non pas pour le plaisir de la conversation, non pas par complaisance. A entendre Aptasa l'empereur avait appris une chose très nécessaire — le fait qu'il allait pouvoir se servir de la fierté et de l'orgueil des chefs daces qui n'acceptaient pas aveuglément l'autorité de Décébale, ils lui obéissaient, mais ils avaient aussi leur propre opinion de l'autorité. Trajan sait que ceux qui ont leur propre opinion, différente de celle du chef, eh bien, ceux-ci... oui, ceux-ci doivent s'apercevoir qu'il y en a qui respectent leur opinion à eux. Il exploitera donc cet état de choses, il sèmera la discorde, il encouragera ces nobles qui ont de l'influence dans les régions de frontière, qui aspirent à l'indépendance, s'opposant à leur roi. Il tâtonne la voie des dissensions intestines, grâce à laquelle aucun gouverneur romain n'a jamais manqué son coup.

Aptasa, lui, avait eu l'occasion de connaître Domitien, il l'avait connu à une époque où ce dernier se trouvait dans une situation précaire et avait peur, donc on peut dire qu'il l'avait bien connu. Il est d'ailleurs l'une des rares personnes qui parlent de Domitien avec compréhension. Il le compte parmi les empereurs romains les plus réputés. Trajan avait écouté avec plaisir ses paroles, car il y trouvait une excuse et une justification de son attitude de serviteur zélé et sage de l'empereur Domitien. En ce qui le concernait, Trajan ne rejetait pas le souvenir malheureux de son prédécesseur, il avait ses propres opinions là-dessus, mais il ne les affichait pas, de peur de susciter des passions dans le sénat. Il savait que plus tard on parlerait autrement de Domitien. Il avait pensé vaguement à faire réhabiliter Domitien, mais jusqu'ici il n'en avait soufflé mot à personne, car le sang n'était pas encore séché sur les poignards qui l'avaient assassiné.

Trajan traitait le sénat avec un peu trop de ménagement, et parfois il enviait Domitien qui avait su remettre à leur place messieurs les sénateurs. Certes, mal lui en avait pris d'affronter, avec un courage fou, ce corps uni, solidaire, ossifié, à la peau épaisse de pachyderme sur laquelle on se casse les dents, ce dragon à 600 têtes, difficile à vaincre, qu'il est inutile d'affron-

ter; d'autant plus que ce corps respectueux ne vous demande que de remarquer de temps en temps qu'il existe, ne vous prétend que de demander son avis avant de faire couper la gorge d'un condamné. En d'autres termes, il vous offre l'occasion de ne pas assumer à vous seul une responsabilité, une exécution, une cruauté, mais de la partager avec 600 autres personnes. Domitien, qui se croyait issu de la cuisse de Jupiter, avait décidé que là où commençaient ses atributions, cessaient définitivement celles du sénat: c'était là une attitude aussi vexante pour les honorables sénateurs qu'inutile pour l'empereur, de sorte qu'il avait fini par porter sur ses épaules, à un moment donné, le lourd fardeau des péchés qu'accumule inévitablement un empire prestigieux dans sa lutte pour l'existence et pour la prospérité. Voilà autant de choses dont Trajan s'était entretenu, dans son camp, non loin du Danube, avec le chef dace Aptasa, qui, bien que de tempérament sentimental (comme la majorité des gens de ce coin du monde) n'était pas dépourvu de sens politique.

Aptasa avait sondé aussi le cœur de Domitien, avait saisi chez celui-ci cette faiblesse qui se manifeste sous forme de force et de fermeté, mais qui n'est pas de la fermeté car elle repose sur quelque chose de maladif et de fragile; cette fausse autorité, qui se manifeste de façon crispée et discordante, par saccades, par des actes brutaux et par des hurlements. Et cette solitude mesquine, égoiste, qui est plutôt un isolement, une fuite, une aliénation. Domitien n'avait su partager avec les autres aucun des échecs de son règne, Trajan l'avait constaté lui aussi, voilà pourquoi chaque soir il demandait à son scribe d'écrire au sénat en termes respectueux, et il attendait de la part du sénat des confirmations, des mandats, des investitures, des garanties, et il projetait des victoires au nom du sénat, sachant qu'il l'impliquait ainsi dans ses éventuelles défaites.

Domitien n'avait pas su prendre de pareilles précautions. Il avait assumé tous les grincements d'un empire-géant, tous les craquements de ce magnifique échafaudage, la rouillure de ses charnières, il avait assumé les défaites désastreuses subies par les armées romaines au cours des guerres avec les Quades et les Marcomans, le traité confus conclu avec les Daces et les difficultés financières de l'Empire. Que pense Aptasa du traité signé par Domitien et par Décébale, que pense-t-il de ce traité tellement controversé?

Aptasa répond: l'échec de Domitien dans sa guerre avec Décébale fut mal interprété: les Romains le mirent sur le compte de sa faiblesse et non pas sur le compte de l'habileté de Décébale. Cette entorse faite à la vérité fut donc une double injustice. Et Aptasa continue sur le ton de celui qui apporte la lumière sur une affaire obscure: Domitien perdit la partie, non pas parce qu'il fut un mauvais commandant, mais parce que Décébale sut être meilleur que lui. L'insuccès de Domitien ne fut pas dû à son incapacité ou à celle de ses généraux (d'ailleurs ce sont ces mêmes généraux, ces mêmes soldats, qui, comme vous le savez, apportèrent plus tard la victoire au divin Nerva) mais à la difficulté de triompher de son adversaire à l'époque respective, dans ce pays.

Trajan approuve de la tête, il comprend très bien où veut en venir son interlocuteur. Il comprend très bien ce que celui-ci veut insinuer. C'est pourquoi il oriente la discussion vers des choses réalistes, présentes. Trajan assure à Aptasa qu'il conservera son titre de chef de cette région, de *princeps loci*, et d'ailleurs est-ce qu'il pourrait avoir de meilleures perspectives, lui, un Dace entouré par les javelines et par les épées romaines? Quelle autre voie pourrait choisir un homme coincé, gardé de près dans ce camp . . . Aptasa fait semblant de ne pas sentir l'épée romaine qui lui pique les reins, il sourit, libre, désinvolte, ne se laisse pas détrôner moralement.

L'empereur connaît ce sourire, fait semblant de prendre au sérieux les airs de prince non détrôné d'Aptasa, fait semblant de négocier, lui, un grand empereur, avec un petit noble de campagne, oui, oui, vous garderez votre rang dans cette région, vous garderez vos hommes, bien sûr . . . ceux qui ne se montreront pas hostiles à Rome. Quant à ceux qui se montreront hostiles: crac ! — et il fait le geste de destituer quelqu'un de ses fonctions ou de lui trancher la tête, on ne peut jamais traduire avec exactitude ce geste impérial qu'on fait avec la main, horizontalement et un peu de biais.

Aptasa n'a pas l'air troublé, il montre qu'il comprend le côté humain de ce geste, cela veut dire que les personnes hostiles à Rome seraient simplement écartées, sans avoir à subir d'autres violences, d'autres blessures, à part la blessure de leur vanité (pour laquelle on serait dédommagé). Il s'agit de la générosité de Rome, ose-t-il dire d'un air amusé. C'est exact, lui répond Trajan, *humanitas*. Aptasa sourit, comme s'il frappait de sa massue hérissée de pointes de fer la grosse caboche de l'empereur et sa justice.

Trajan avait intercepté le sourire-massue, avait bien supporté, et avait renvoyé la balle tout aussi promptement et finement, et ses lieutenants qui suivaient la scène, médusés, avaient eu peur que les deux adversaires ne se prennent à la gorge. Aptasa a-t-il des instincts contrôlables ou on le verra tout à l'heure sauter à la gorge de l'empereur? se demandait Licinius Sura. Pendant ce temps Claudius Livianus imaginait l'hypothèse inverse: l'empereur se jetant sur le petit noble dace et le déchirant.

Mais non, il ne s'était passé rien de tel, les deux adversaires se révélèrent au-dessus d'un soupçon pareil. Aptasa sait que sa vie ne tient qu'à un fil et il est décidé d'appeler le temps à son secours. Trajan sait lui aussi qu'il a besoin d'intermédiaires entre le pouvoir romain et le monde dacique, et plus ces intermédiaires seront nombreux, plus efficace sera le tampon entre les Romains et les Daces et moins le choc de leur rencontre historique... oui, historique, sera fatal, écrasant. Rome a l'expérience de ces chocs et de leurs possibles amortissements,

c'est pourquoi Trajan ne méprise aucune occasion, c'est pourquoi il recherche ces possibles, virtuels intermédiaires. Il supporte leur regard courroucé, leur orgueil de prince en exil; il ne force pas la situation, ne se hâte pas. Il sait qu'entre semailles et récolte vient s'interposer toute une saison, l'attente, le sarclage. Il ne regrette pas d'avoir investi un peu de diplomatie dans son entrevue avec Aptasa, il ne regrette pas de lui avoir fait quelques concessions, car Aptasa doit le voir disposé à négocier, même s'il est venu

ici accompagné de ses terribles armées; le voir disposé à tenir compte de la présence de ceux qui sont nés ici. Oui, semble penser Trajan, nous avons besoin de cette piste pour pouvoir légaliser notre pas, notre force, nos abus; c'est un élément qui a depuis toujours caractérisé la politique des Romains. On ne peut pas agir autrement. Certes les légions que j'ai fait venir ici sont bien nombreuses, mais une fois la guerre terminée, la plupart d'entre elles quitteront ce pays et pour pouvoir parler d'une conquête durable il faut voir les choses en perspective. On dit dans le sénat que sous la domination romaine les provinces mènent une vie heureuse et souvent on y donne lecture des lettres de remerciement envoyées par les provinces, les populations pacifiées manifestent ainsi leur reconnaissance d'être incorporées dans le grand Empire, oui, on lisait régulièrement de telles lettres pathétiques arrivées des territoires de frontière par lesquelles les peuples soumis remerciaient les Romains de leurs bonnes lois, de leur sage administration, des constructions édilitaires qu'ils avaient initiées, etc. Trajan sait que certaines de ces lettres sont truquées par les gouverneurs qui voulaient prolonger leur mandat ou monter dans son estime, ils mentaient effrontément, nous les Bithyniens remercions Rome, nous, les Arméniens, et nous, les Africains avons, grâce aux Romains, tout ce qu'il nous faut, les Romains nous ont fait connaître la prospérité, ils sont entrés en compétition avec les forces de la nature et ils les ont vaincues, car lorsque notre Nil sacré n'a pas pu nous donner de céréales, ce sont les Romains qui nous en ont donné ! Et ils nous ont donné aussi des ponts, des routes, des thermes et des amphithéâtres, ils ont fait endiguer une rivière qui nous inondait, etc, etc. Trajan ne désapprouvait pas de telles lettres, il savait que ce n'étaient pas de vilaines truquages, car il y avait là-dedans de bonnes intentions, il savait que c'était à partir de là que commençait le chemin tortueux de la vérité, et personne n'était si puissant pour renoncer à tout cela, à tous ces mensonges sur lesquels repose la vérité des empires. Oui, les paroles sont également nécessaires, on ne peut pas administrer des territoires seulement par les armes, on ne peut pas vivre tout le temps en état de guerre, les légions s'en vont et les hommes restent. Trajan s'est souvenu de toutes ces choses, incité par son entretien avec Aptasa,

et au même moment où Sura et Livianus, silencieux et tendus, s'attendaient à les voir se prendre à la gorge, les deux adversaires avaient saisi d'une main crispée et tremblante leur coupe de vin, en avaient bu, et le vin de l'empereur avait un goût de cendres.

Que restera-t-il de ce moment? se demande Trajan, troublé et désorienté. Il prend la tablette de cire où son secrétaire avait consigné, pour son journal dacique ou pour le sénat, cette entrevue:

« Le noble Aptasa contrôle un territoire étendu; c'est un personnage connu et influent. Il établit des relations commerciales avec l'Empire avant l'avènement de Domitien. Il connut Cornelius Fuscus. Indépendant sous le roi Diurpaneus. Décébale, cet homme à poigne de fer, vainquit son arrogance. C'est l'un de ces *tarabostes* qui n'acceptèrent pas facilement le sceptre de Décébale, qui gardèrent ensuite une certaine distance, étant donné qu'ils

s'estimaient frustrés quant à la distribution des dignités de l'État, blâmant le roi qui avait l'habitude de nommer aux plus hautes fonctions ses nombreux parents. Pourtant Aptasa ne crie pas contre Décébale, parle de son maître avec le respect qu'on doit à un grand roi. Aptasa ne semble pas très enchanté d'être notre ami et il ne le cache pas. — Trajan lui donne des assurances, il restera le chef de ce territoire, on reconnaîtra son rang et ses prérogatives, par un diplôme romain d'investiture. On lui recommande de demander à son parent, Drepalas, de ne pas exposer la population de la cité par une résistance absurde et inutile. (Nouvelle tablette de cire.) Trajan lui laisse la liberté de garder ses anciens collaborateurs à condition qu'il se porte garant de la fidélité de chacun d'eux envers Rome. Pour ce qui est du Conseil des Anciens, Trajan en parle avec admiration, il est bien d'accord qu'on le maintienne, mais en le régénérant par des formes juridiques avancées, c'est-à-dire romaines. (Régénérer c'est détruire, avait marmonné Aptasa, réplique que le secrétaire n'avait pas consignée). Aptasa demande encore qu'on laisse en fonction les gens chargés d'inspecter les travaux agricoles, et il parle avec une arrogance visible de la science qu'ont les Daces de la culture de la terre. Ils se considèrent comme les plus anciens agriculteurs du monde, et ils disent que c'est leur ancêtre géant, le demi-dieu Novac, qui, dans les temps anciens, leur avait appris à labourer la terre, en leur donnant la charrue et en creusant le premier sillon, profond, exemplaire, que l'on peut voir aujourd'hui encore. En effet, nous y avons trouvé une agriculture plus avancée que chez les autres Barbares, mais Rome a encore beaucoup de choses à leur apprendre. — Aptasa se plaint du fait que les soldats romains démolissent une solide muraille que les Daces ont élevée avec des sacrifices, pour se défendre contre les invasions des nomades venant de l'ouest. Les soldats romains ont déjà mis en pièces une partie de cette muraille, en ont enlevé les blocs de pierre pour consolider ce camp. Je sais qu'il vous est plus facile d'élever des fortifications avec les blocs de pierre taillés par nous, dit Aptasa. Mais si les Romains se vantent d'être grands bâtisseurs, ils ne devraient pas s'abaisser à détruire ce que nous avons construit sur ces terres. Il dit encore que le soldat qui avait conduit les autres à cet acte irréfléchi avait été maudit de mourir d'une mort affreuse: coupé en deux par un bloc de pierre, ce qui était d'ailleurs arrivé. Et si nos femmes ont eu le pouvoir d'appeler la malédiction sur ce soldat, en bien, que les Romains apprennent que nos hommes, eux, savent manier l'épée pour se défendre. Et le chef dace insista tant et si bien qu'il réussit à obtenir la garantie que nous ne toucherions pas à leurs constructions civiles. — A la fin, l'empereur lui dit qu'il avait l'obligation de mettre à sa disposition des citoyens aptes au travail, pour terminer l'élévation de ce camp. Aptasa répond qu'il ne peut pas rassembler le nombre d'hommes que prétend l'empereur, car Décébale a fait appeler aux armes tous les hommes valides, et que dans ses villages ne sont restés que les vieillards et les enfants. Trajan lui dit qu'ils sont obligés — du moment qu'ils jouiront de la protection romaine et d'une série d'avantages qui en découlent, tels que le prestige et la supériorité sur les autres Barbares — de donner aux Romains une partie de leurs céréales et

de leur bétail. Aptasa répond que les Romains ont déjà pris leur part en réquisitionnant les bêtes des gens et en vidant les greniers des villages, et en se rendant ainsi odieux à la population. Oui, nous savons qu'il y a eu des réquisitions, dit Trajan, mais ceci est légal et conforme aux lois de la guerre, et vous serez dédommagés de tout ce qui dépasse vos obligations envers nous. Mais vous avez caché beaucoup d'autres provisions. (Nouvelle tablette de cire.) Sur ce, Aptasa rappela qu'il ne cherchait qu'à obtenir la paix pour son peuple et qu'il n'avait pas l'intention de devenir l'esclave des Romains. Et si les Romains allaient se montrer rapaces et cruels, alors aux siens, il ne leur restait qu'à chercher refuge dans les montagnes, suivant l'exemple de leurs compatriotes. Trajan dut le rassurer; il assura Aptasa des bonnes intentions des Romains. Ils convinrent pourtant que le corps d'armée qui resterait dans ce camp pour maintenir l'ordre dans cette partie du pays serait approvisionnée par Aptasa. Cet accord fut consigné sur une tablette de cire, selon la bonne habitude des Romains qui aiment donner une longue vie aux choses une fois décidées, et qui n'aiment pas changer du jour au lendemain les traités qu'ils ont conclus. Aptasa demanda que la phrase finale du texte renfermât une malédiction, le malheur frapperait ainsi celui qui ne respecterait pas cet accord. — Pendant l'entrevue, Trajan constata avec étonnement que son interlocuteur parlait couramment le latin et cela lui fit éprouver le sentiment qu'il était mêlé à la vie de cet homme bien avant de l'avoir rencontré. Le latin d'Aptasa ressemblait à celui qu'on parlait en Mésie. »

Oui et non, dit Trajan finissant de lire et demeurant songeur. Il a un sourire sceptique. Les faits notés par son secrétaire lui semblent différents de ce qui s'est passé en réalité: oui, tout ce qui est écrit là lui semble étranger, presque méconnaissable. Plus rien de la tension nerveuse de ce duel entre Trajan et Aptasa n'était resté sous le style d'ivoire du secrétaire. Ni les regards pillards, cinglants qu'ils s'étaient jetés. Ni le choc prémonitoire qu'il avait ressenti et qui préfigurait sa rencontre avec le pays des Daces, avec leur roi. Ni leurs craintes à eux deux, ni leur suspicion, ni leur rage à peine contenue. Ni son étonnement, son inquiétude: Si cet Aptasa manie avec tant d'adresse les armes du silence et des monosyllabes effrayantes, de l'intimidation et de l'insinuation, quelles surprises pourrait-il bien avoir lors d'une entrevue avec Décébale même? Décébale ne doit pas être nécessairement plus habile que ses nobles, se dit-il; pourtant il ne pouvait s'imaginer Décébale qu'en prenant cet Aptasa comme point de repère... Si Aptasa a une carrure pareille, combien de fois faut-il multiplier son image pour obtenir celle du roi dace?

Trajan se remet à lire le texte de son secrétaire, en diagonale, de plus en plus méfiant; il a le sentiment que celui-ci a relaté là un autre moment, une autre entrevue, tellement la distance était grande entre son duel avec Aptasa et ce qui restait écrit. Les chroniques sont pareilles à un squelette dont les os ont été dépouillés de leur chair, se dit-il. C'est-à-dire qu'elles sont blanches et exactes, elles attestent avec précision l'existence d'un homme,

elles donnent une idée de sa stature; seulement, ses yeux ne brillent d'aucun éclat, ses blessures ne saignent pas, son corps n'accepte pas les cicatrices.

Le jeune médecin Fulcinius Apuleius, c'est Vocula qui l'avait capturé Comme le prisonnier ne lui avait pas plu et comme l'explication de sa présence dans ces parages lui avait semblé un peu trop compliquée, Vocula avait décidé de le faire exécuter. Une telle décision aurait été appliquée sans délibérations et sans remords, maintenant, en temps de guerre. Criton, par solidarité professionnelle peut-être, ou tout simplement parce qu'il avait un cœur d'or, ou pour ces deux motifs à la fois, en avait informé Trajan, le priant avec insistance de recevoir le jeune médecin. Il avait évoqué devant Trajan la bonne renommée de la famille dont était issu Fulcinius. Mais les choses n'étaient pas aussi simples que cela et Trajan dut réfléchir longuement avant de savoir s'il allait ordonner son exécution ou s'il allait saluer la sagacité de son esprit assoiffé de science.

Accusé d'être un transfuge, Fulcinius Apuleius se défendit avec le plus grand calme, rejetant cette accusation: Il était venu dans ce pays en temps de paix, sans rien craindre, sans fuir personne, usant comme bon lui avait semblé de sa liberté de citoyen romain: investissant sa liberté individuelle dans la servitude qu'il s'était choisie lui-même. Il se trouvait en Dacie depuis trois ans; au moment de son arrivée, personne ne parlait de la guerre, au contraire, il y avait les conventions et les traités aux termes desquels les Daces devaient recevoir de la part des Romains des subsides, en tant que défenseurs des frontières de l'Empire.

Entendant cette vieille histoire, Trajan fronça le sourcil, mais il avala le morceau et le laissa continuer.

Il était venu ici comme voyageur, car il aimait voyager et briser les chaînes de son âme. De plus, il se sentait attiré par la médecine que pratiquaient ces gens et il avait cherché à recevoir l'enseignement des médecins indigènes, dont la célébrité s'était étendue au loin, franchissant les frontières de leur pays. Fulcinius avait appris l'art de guérir dans les écoles romaines et grecques; c'est au cours de son séjour à Athènes qu'il avait entendu parler pour la première fois de la science médicale des Daces; Fulcinius y avait entendu parler aussi d'un médecin du monde civilisé qui avait eu comme maître un sage gète. Ainsi même les Grecs, qui avaient fait le plus de progrès dans la science médicale, étaient loin de mépriser la connaissance qui leur venait de cette partie du monde.

Arrivé en Dacie, trois ans auparavant, Fulcinius avait eu du mal à trouver ces médecins qui vivaient dans les montagnes, plutôt en solitaires, comme des saints, fortifiant leur pouvoir guérisseur par la méditation. Ils connaissent de bons remèdes qu'ils préparent des plantes et des pierres tombées du ciel; mais le pouvoir des remèdes est limité, et là où l'action du remède cesse de se faire sentir, ils font appel au pouvoir de leur incantation dont on ne connaît pas les limites. Ici on conserve encore l'art de l'incantation tel

qu'il fut laissé aux hommes par les dieux guérisseurs. Fulcinius avait gagné la confiance de ces médecins-anachorètes et ils l'avaient initié à certains de leurs secrets, de sorte qu'il avait pu ajouter aux connaissances qu'il avait acquises à Rome et Athènes des principes utiles ou, plus précisément, un troisième secret de la science de la guérison.

Trajan: N'avez-vous pas pris connaissance de l'arrêt du sénat par lequel les Daces étaient déclarés ennemis de l'Empire? Le bruit que le glaive avait été dégainé n'était pas parvenu à vos oreilles? Et du moment qu'on était en guerre, tous les Romains n'avaient-ils pas l'obligation de retourner dans leur patrie? Il y a eu des Romains vivant en captivité, faits prisonniers par Décébale au cours de la guerre précédente; certains d'entre eux ont risqué leur vie mais ils ont réussi à rentrer, parce qu'ils ont voulu rentrer. Votre conduite me semble d'autant plus étrange, car vous, vous étiez libre de revenir. Le sénat a décidé que, dans ce cas, ceux qui ne revenaient pas seraient considérés comme déserteurs et qu'ils seraient exécutés s'ils étaient pris. Vous êtes un homme instruit, vous savez donc ce que c'est que se trouver en état de guerre.

Fulcinius: Moi, j'entretiens avec ces gens des relations d'amitié, et le sénat ne peut rien décréter quant aux sentiments personnels des citoyens de l'Empire.

Trajan rétorque que si les lois existent c'est pour que les hommes soient protégés des caprices des sentiments personnels. Et il ajoute qu'il sera obligé de le faire exécuter comme insoumis, devant les légions, pour l'exemple.

Fulcinius Apuleius dit qu'une telle mesure serait abusive et ne ferait que diminuer la réputation d'homme intègre de l'empereur. Tout le monde sait que vous ne prononcez une sentence qu'après mûre réflexion et que vous ne châtiez que pour les délits trop évidents. On dit que c'est vous-même qui avez affirmé qu'il vaut mieux ne pas punir quelqu'un de coupable que condamner un homme supposé coupable.

Mmm, fait Trajan, flatté, qui se rappelle vaguement avoir dit une chose pareille, bien sûr, ça chatouille l'oreille, et il aime que l'on mette sur son compte ces belles paroles.

Moi, je suis médecin et non pas militaire. Et j'ai prêté, moi, un seul serment — guérir les hommes selon mes moyens — et je me suis efforcé de ne pas l'enfreindre.

Vous voulez dire peut-être que le médecin n'a pas de patrie, et qu'il peut s'insurger contre l'empereur?

Ce que je veux dire c'est que pour un médecin tous les hommes sont égaux et non pas adversaires devant la vie.

Vous ne servez donc personne?

Dans tous les camps, le médecin n'a qu'un seul ennemi . . . Dans son âme il n'y a pas de place pour l'aversion contre ce qui est fait de chair et de sang, son âme ne renferme que des commandements de vie. Je me suis efforcé de dépasser la haine et le parti pris qui asservissent les gens simples en général et les soldats en particulier tout comme le soleil qui ne hait et ne favorise personne, distribuant sa chaleur et sa lumière à tout le monde,

sans choisir ses privilégiés, donnant la vie sans aucune discrimination... Pourquoi ne punissez-vous pas le soleil? Parce qu'il réchauffe les Daces aussi, n'est-ce pas? Le soleil est-il notre ennemi simplement parce qu'il envoie ses rayons aux Daces? Voilà ce que m'apprend le soleil, le premier maître des médecins. Mon oppresseur, je l'éviterai, en tant qu'homme, mais je lui porterai secours en tant que médecin. Je me suis aperçu, pendant notre brève discussion, par exemple, que vous avez la respiration difficile. Et alors que vous pensiez peut-être à mon exécution, moi je me disais qu'il existait bien un remède pour vous et que votre souffle pourrait redevenir ainsi normal. Car vous perdez une charge d'air nécessaire sur dix respirations, à chaque minute vous écourtez votre vie d'une seconde; et si vous additionnez tout cela, sans tenir compte de toute autre faiblesse de l'organisme, vous verrez le résultat terrible que cela donne. Mes regards ont percé votre tempe et ont tâté le battement de votre cœur et ont surpris l'instant de vie que vous perdez tout simplement parce que vous ne savez pas le garder.

— Criton ! s'écria Trajan, en riant, sur un ton à moitié amusé à moitié sérieux. Cet individu se moque de nous. Qui avez-vous amené ici, devant nous? J'espère, mon ami, que vous avez voulu tout simplement dérider mon front ! (À Fulcinius) Je ne sais pas si c'est ici que vous avez appris à être impertinent ou si vous l'étiez avant. Ainsi donc, c'est par ma tempe que vous avez tâté mon cœur ! Et vous dites que ma respiration est difficile?

Votre respiration semble profonde, elle ressemble à la respiration d'un homme bien portant: mais elle est plus courte que celle que permettrait votre grande poitrine. Moi, je pensais donc aussi à la riche arborescence de vos poumons, au besoin d'air de votre grand corps et

Une maladie présentée en termes flatteurs, cela éveille l'attention de Trajan; il hésite donc entre le plaisir d'entendre Fulcinius vanter son corps (oui, il est persuadé qu'il a un corps magnifique, le poumon solide comme un chêne, il tient à ce que l'on remarque cela) et l'inquiétude d'apprendre que ce corps prospère n'est pas aussi bien protégé qu'il le croyait. Il devient donc attentif, il se peut que cet homme en sache quelque chose.

Vous voulez forcer mon attention, essayant d'inculquer dans mon esprit la crainte pour une maladie que je pourrais avoir, dit Trajan, à qui personne, jusqu'alors, n'avait osé glisser une telle idée. Il se sentait bien portant, il n'avait recours aux services de Criton que rarement, quand, après avoir bu un verre de plus, il avait la gueule de bois, il lui demandait alors quelque potion qui le revigore; ou bien, quand il était fatigué: il aimait alors qu'on lui frotte le dos et la plante des pieds, et pour cela il avait besoin des mains d'un médecin qui sache, de source orientale, les canalicules par lesquels la fatigue s'écoule en terre.

Vous n'êtes pas malade aujourd'hui, mais ceci ne m'empêche pas de voir s'installer en vous un mal qui éclatera, ravageur, d'ici une dizaine d'années.

Je serai malade dans dix ans?

C'est à ce moment-là que les signes de la maladie se manifesteront nettement.

Et c'est aujourd'hui que vous voulez me soigner?

Il sera alors trop tard. Quand votre maladie deviendra visible, quand vous la sentirez clairement, elle sera difficile à combattre. Un corps robuste comme le vôtre ne sent la maladie que lorsqu'elle parle le langage de la mort. L'homme de fer que vous êtes ne connaît la maladie que lorsqu'elle est bien proche, vêtue de l'habit imposant de la mort.

Et quel est votre avis? D'où pourrait bien venir le mal?

Votre corps est prédisposé aux maladies de l'été.

Écoutez, l'ami, mon médecin ici présent en sait long sur les maladies et sur les hommes. Il ne m'a jamais parlé de telles bizarreries, et il a bien fait. Il ne ment pas quand il affirme que je suis l'homme le plus robuste de ce camp. Moi-même je me rends compte de cela, car aucun de mes organes ne donne des signes de fatigue.

Je ne dis pas le contraire. Mais il se trouve qu'il existe aussi des maladies cachées dans notre corps. Voilà ce que j'ai cherché à apprendre pendant toutes ces années: la science de découvrir le mal invisible.

Criton, dont ces paroles touchent la corde sensible, intervient dans la discussion avec enthousiasme et il vante encore une fois les qualités de son jeune confrère. Trajan fait un geste las de la main, mais Criton n'a pas perdu tout espoir. Si Trajan vous écoute, c'est qu'on a la chance de survivre. En principe Trajan n'écoutait pas un homme dont les jours étaient comptés, qu'on allait mettre à mort. Il évitait, tout simplement, de discuter avec des cadavres. Criton considérait donc Fulcinius comme sauvé, tandis que Trajan, lui, considérait cet homme comme irrécupérable pour les réalités de ce monde, et il ne parvenait pas à lui trouver une place convenable dans l'espace réaliste et rigoureusement organisé de son esprit. Il n'était pas encore convaincu qu'il devait lui laisser la vie, mais en même temps aucun fait délictueux ne semblait s'imposer. Son intuition, qui jouait un rôle décisif quand il exerçait la justice et prononçait les sentences, lui disait que cet homme allait vivre, qu'il allait s'arracher de ses griffes. Mais il ne trouvait pas le point d'impact entre le désordre politique où il encadrait cet homme et la raison de la science, qu'il respectait. Il se demande en son for intérieur: Est-ce que la science, l'adresse, le talent, l'instruction transforment certains hommes en privilégiés devant les lois profanes? Ce Fulcinius, qui ne respecte pas une décision du sénat . . . Existerait-il un État de l'esprit au-dessus des États politiques? Il était tourmenté par ce paradoxe: César dit qu'on peut enfreindre la loi pour pouvoir régner; mais ce genre d'hommes, dont fait partie Fulcinius, n'ont même pas l'ambition du pouvoir. Et ce n'était pas tout: tous deux, lui, comme le médecin, avaient franchi le fleuve, étaient venus là, à la recherche de quelque chose . . .

Trajan: On vient de m'apprendre que vos incantations sont efficaces, mon ami Terentius Scaurianus me disait que vous l'aviez guéri des douleurs qu'il éprouvait dans l'hémisphère droite du cerveau. Je vois que vous n'êtes pas resté les bras croisés depuis que vous vous trouvez parmi nous, vous vous êtes donc servi de votre captivité pour gagner la reconnaissance des personnes influentes . . . Vous savez aussi guérir les blessures?

Oui, Votre Majesté. Mais le danger qui vous guette, vous, ne viendra pas des hommes. Vous êtes né sous une bonne étoile, qui vous protège contre le fer et les flèches. Vous avez un corps bien bâti, capable de résister plus de cent ans: Mais vous, vous vivez en désaccord avec votre corps. Votre sang circule dans vos organes comme un marchand ambulant qui prend sa nourriture et qui ensuite va son petit bonhomme de chemin. Voilà une mésentente qui se vengera. Demandez-moi les vers qui font que la pensée se mélange au sang qui font prolonger la vie. Je crois que vous ne mourrez pas de la main des hommes.

Ne seriez-vous pas aussi prophète?

Le médecin qui n'est pas prophète ne peut pas guérir complètement. Les sens prémonitoires, l'interrogation des étoiles et l'exploration des voies que nous suivons prévienent la maladie bien avant son arrivée et gardent les portes par où elle pourrait pénétrer. Il existe donc des portes de printemps et des portes d'automne (par où entrent les maladies de l'été) et vous devez commencer à les garder dès le mois d'août. Et il existe encore des portes de pleine lune et des portes zodiacales, dont j'ai entendu parler mes maîtres; et des portes subtiles s'ouvrant à des dates qui semblent n'obéir à aucune loi, mais ce sont là des choses que seul mon maître connaît. Gardez vos portes d'automne, pas trop près de l'Orient. La douleur, le gardien de notre corps, ne s'en apercevra même pas.

Trajan: Je suis surpris de vous entendre rendre hommage à la douleur.

Fulcinius: Le médecin qui ne glorifie pas la douleur causée par la maladie ou par la nature ne fera que séparer encore plus l'homme de ses sources. La souffrance est une branche féconde de l'arbre humain.

Leur médecine est-elle meilleure que la nôtre?

J'ai trouvé ici certaines choses qui complètent heureusement la nôtre. Les Romains ont oublié l'un des moyens de la guérison, à savoir la voix. Asclepios, Zoroastre guérirent par les remèdes, par le bistouri et par la voix. De ces trois secrets de la guérison les Romains ont cru qu'il leur était suffisant d'en savoir deux. Ils ont renoncé au moyen le plus difficile: la voix.

Criton: Vous avez tort d'accuser les Romains. Vous-même qui êtes Romain, avez été poussé par la curiosité à chercher le troisième secret, avez cédé à l'impulsion de découvrir le pouvoir mystérieux de l'incantation dans la guérison. Ceci démontre que les Romains ont un esprit inquiet, assoiffé de connaissances, sont réceptifs à tout, ont une vocation universelle. La preuve c'est que vous êtes ici.

Fulcinius: Je ne vois pas comment Rome aurait pu s'élever aussi haut si elle n'était pas réceptive à la science des autres. Je ne sais pas comment notre sagesse aurait pu devenir plus riche s'il n'y avait pas eu celle qu'on a reçue des autres ou qu'on a volée aux autres. D'ailleurs notre histoire même a débuté par cela. Essayez de mettre en évidence ce qui compose l'esprit romain et ce *cultus romanus*, vous verrez qu'ils sont formés des alluvions apportées par tous les fleuves du monde. Nous avons vaincu, mais ceux que nous avons soumis nous ont vaincus à leur tour. Au fond, qu'est-ce qu'ils ont eu les Romains, au début, si ce n'est que leur pouvoir, leur stature im-

posante, leur ambition de dominer et leur bonne étoile? Car ce sont les Sabins qui leur ont appris l'adoration des dieux, sans quoi on aurait été perdus. Ce sont les Étrusques qui leur ont appris à organiser l'État et à nommer des dignitaires, sans lesquels on n'aurait pas eu de bonnes lois et l'État se serait démembré. Ce sont les agriculteurs latins qui ont donné aux Romains anciens leur langue, comme le dit notre tradition. Ce sont les Grecs qui leur ont appris certaines sciences et l'art de bien parler. Ce sont les Osques qui leur ont appris à rire sur la scène pour corriger leurs défauts. Ce sont les Égyptiens qui leur ont laissé une série de rites et le calendrier, sans lequel le soleil aurait continué à tourner, étranger à leurs activités et à leurs journées, comme il arrivait dans les temps anciens. C'est l'Orient qui leur a transmis la magie. Chaque territoire annexé et chaque peuple soumis nous ont apporté au moins deux richesses: une richesse éphémère, l'or, et une autre durable, qui confère sa permanence à la latinité même: le génie des peuples soumis. On ne se rend pas compte, sur le moment, de tout cela et on a l'impression que c'est l'or qui vaut le plus. L'or c'est notre seul profit, pensons-nous. Mais il n'est qu'un appât par lequel le destin nous mène peut-être à notre perte, ou peut-être au rachat d'un péché ancien.

Trajan: Je sais qu'après avoir vécu pendant quelque temps parmi les étrangers, on est plutôt porté à les défendre. Ceci est bien triste, mais c'est vrai. Ne nous contredisons donc pas sur des problèmes où le cœur a plus de poids que la raison. Un Dace qui vient à Rome est à jamais gagné par son éclat. Il est triste, bien triste, que l'inverse soit aussi possible. J'espère que vous êtes une exception, mon pauvre Fulcinius.

Fulcinius: Ce pays se trouve à une trop grande distance de nous, et c'est pourquoi les premiers arrivés semblent être des exceptions.

Si je vous épargne, dit Trajan, qui avait deviné dès le début que cet homme allait vivre, je ferai cela parce que vous vous rendez coupable d'une faute que je ne peux pas nommer. Une faute non encore formulée par nos codes. Je ne peux pas vous punir pour avoir perdu le sens de la réalité ou pour le péché de tomber de la lune, ou pour le fait que votre sensibilité perd sa sonorité latine. Criton, entretenez-vous avec lui. Je sais que vous êtes désireux d'apprendre les bizarreries des Barbares, je sais que vous les consignez avec grande passion.

Criton: Cela est vrai et en même temps explicable, car ici toutes les choses sont nouvelles et inconnues. Bien des choses nous étonneront jusqu'à ce que nous connaissions ces Barbares, jusqu'à ce que nous apprenions leur pays.

Trajan: Tâchez de vous étonner le moins possible. S'étonner c'est commencer à céder. La curiosité engendre l'intérêt, l'intérêt engendre la recherche, et la recherche l'adhésion, voilà l'un des préceptes de mon professeur de rhétorique d'Éphèse, lequel me vient maintenant à l'esprit. Étonnez-vous le moins possible, si vous voulez rester Romains !

Fulcinius: Je voudrais retourner dans les montagnes, continuer mon apprentissage. Je dois recevoir la deuxième initiation, qui donne le pouvoir

d'appréhender la maladie beaucoup plus tôt que je ne peux le faire maintenant, et qui montre l'emprise qu'exercent les planètes et les saisons sur la vie des hommes. Et la dernière étape, la troisième, vous initie à l'immortalité.

Vous ne pouvez pas retourner chez les Daces. C'est impossible. Vous serez pardonné et vous resterez avec nous, dit Trajan.

Je ne suis pas tenu à rester ici. Je n'ai pas prêté le serment des armes.

C'est votre qualité de citoyen qui vous retient ici.

Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un qui voudrait connaître la sagesse d'un autre peuple, désobéirait par cela à sa qualité de citoyen. Recevant les trois initiations — si évidemment je me rends digne de les recevoir — je ne perdrai pas ma qualité de citoyen, au contraire, je l'ennoblirai davantage.

Trajan: C'est votre opinion. Mais, c'est que, cette qualité, vous ne la perdez pas brusquement, et c'est pourquoi vous n'êtes pas conscient des changements qui s'opèrent en vous. D'autre part, j'ai une responsabilité, moi, envers les Romains qui se trouvent ici et qui courent de grands dangers pendant la guerre.

Il y a des endroits que la guerre n'a pas encore gagnés et que peut-être elle ne gagnera jamais, car les chemins du guerrier ne passent pas par là. Là-haut, sur les crêtes des montagnes, dans la transparence des grottes. Il y a là un silence fait de puretés primaires, qui n'a pas été troublé par des bruits terrestres depuis la création du monde. Là-haut on ne perçoit que le bruit de la foudre et son éclair blanc, la rumeur d'en bas n'arrive pas jusque là, ce qui permet aux sens de saisir et d'accumuler des nouvelles provenant des lointains. Le silence prolongé et lucide aiguise la vue et l'ouïe. Les lointains renferment des pelotes de scènes troublantes dont le silence dévide le fil. Le silence des montagnes apprend aux sens à transformer le non silence de l'homme en langage divinateur. Il transforme notre expérience et celle de notre origine en une lettre du destin. Il distille et réorganise notre histoire, met devant nous un éclair sibyllin, total. La vue devient clairvoyance. L'ouïe devient prophétie. L'instruction, gaine d'oracle. Le connu devient plus connu. — Et Fulcinius avertit Trajan du danger qu'il court s'il venait à pénétrer, non initié, dans cet espace troublant et sublime.

Pourquoi tenez-vous tellement à retourner chez eux? demande Trajan, interrompant ainsi le discours pathétique du médecin, imposant la sobriété et rétablissant le cadre réaliste dans lequel devait avoir lieu la discussion. C'est votre envie de continuer votre prétendu apprentissage qui vous pousse à cela? Ou bien est-ce l'argent de Décébale qui vous appâte?

Celui qui met la science au-dessus de toute autre chose est toujours suspecté, et, à cet égard, Décébale vous ressemble. J'ai eu l'occasion de lui parler et la chance d'échapper à une condamnation. Vous, vous m'avez accusé d'avoir déserté mon devoir de citoyen romain, lui, il m'a soupçonné d'être votre espion. Ici j'ai été défendu par ce bon médecin Criton, à Sarmizegethusa c'est toujours un médecin qui m'a aidé à m'en tirer, le prêtre dace Diodela. Je suis devenu incommode pour le roi, au moment où, voulant garder la liberté de mon esprit, j'ai refusé son or. Décébale, tout comme vous,

fait bon ménage avec ceux qui parlent le langage du denier. Cela ne vous fâche pas, j'espère, d'entendre la vérité, je sais que vous aimez et appréciez la vérité (il prend ses précautions, observe Trajan), c'est pourquoi je voudrais vous dire que vous, empereurs et rois, vous êtes maîtres dans l'art de vendre et d'acheter, et que c'est ainsi que la plupart des hommes se donnent à vous, en renforçant votre sentiment du pouvoir que vous avez sur les humains. Vous autres, vous considérez comme suspect tout individu qui exerce son métier sans chercher à en tirer profit.

Nous devons comprendre donc qu'il serait inutile d'insister à ce que vous soyez récompensé pour la peine que vous vous êtes donné de nous avertir des maladies de la vieillesse.

Je suis content quand on me donne l'occasion de conseiller un malade. Il existe des moments de jour et des moments de nuit. Dans le dernier cas surtout, celui qui sait est appelé à parler; celui qui comprend est appelé à dévoiler; celui qui voit est appelé à montrer; celui qui entend ne doit pas se taire... A part cela, le médecin devrait remercier le malade pour lui avoir donné la possibilité d'accomplir son don de guérir.

Il dit encore: Dans un livre, considéré encore comme hérétique, j'ai lu ceci: « L'homme ayant un don reçu de la nature, devra l'accomplir sans rémunération. Le don de guérir, le don de parler sagement, le don d'encourager, le don de voir plus loin que la vue sont pareils au fruit des plantes: il mûrit et se laisse cueillir. La myrtille ne demande pas à être payée pour ses baies. »

Ces paroles ne tombaient pas trop mal à propos pour l'état d'esprit de Trajan; il les suivit donc, avec le vague sentiment qu'il perdait son temps, mais aussi avec un sursaut d'intérêt. Cependant un procès ne doit pas traîner, l'empereur même en avait réglementé la durée, un plaidoyer par exemple ne devait pas dépasser trois clepsydres. Les plaidoiries les plus intéressantes deviennent fastidieuses et s'éloignent de leur but si on ne sait pas les enchâsser dans un cadre strict. Un argument qu'on a fini de présenter laisse la place à un autre; une pensée mûre en engendre une autre. Et il n'y a que la règle de la clepsydre qui sait mettre fin à ce jeu de l'esprit.

Il se décide donc de mettre fin à ce procès qui risque de se prolonger indéfiniment. Il prononça une sentence plutôt de pontife que d'empereur, c'est-à-dire qu'il pardonna.

Fulcinius avait demandé la permission de regagner les montagnes, pour continuer ses recherches et ses méditations, car il avait bien des choses encore à apprendre, et il espère pouvoir recevoir d'autres enseignements sur l'incantation et aiguiser sa vue au point de voir au-delà de l'apparence des choses, pour pouvoir être admis à un moment donné parmi les *capnobataï*.

Vous pouvez partir, lui répond-t-on sèchement. Et les yeux de l'empereur semblaient compléter: Mais je suis sûr que vous allez nous rencontrer sous peu, nous-mêmes ou les fonctionnaires romains qui mettront de l'ordre dans ce pays; car nous ne sommes pas venus ici pour apprendre des sortilèges; si nous nous trouvons ici c'est pour faire des lois. — Ou peut-être que

ses regards durs repoussaient un possible étonnement et sa pensée continuait à opposer de la résistance à l'ordre qu'il venait lui-même de donner: étonnez-vous le moins possible.

Une fois les deux médecins sortis, Trajan fit appeler un de ses hommes de confiance et lui ordonna de poursuivre Fulcinius, très discrètement, pour découvrir où se trouvait la demeure secrète des guérisseurs daces. Trajan avait été averti, à maintes reprises, de leur puissance spirituelle formidable. Ils vivaient dans les montagnes, dans des lieux difficilement accessibles; on leur obéissait et on les redoutait tant pour leur prestige de guérisseurs que pour leurs pouvoirs mystérieux et magiques; ils connaissent des incantations, des touches hermétiques, capables de lier et de délier les âmes. Ces médecins-mages aident le roi aussi efficacement que les soldats, même plus, car leur pouvoir c'est le sortilège et l'incantation qui ont une longue portée et qui percent les armures.

Trajan considère qu'on exagère un peu trop, quand même, cette histoire d'ermites; son réalisme latin lui conseillait de ne pas admettre le surnaturel. Et il gardait sa lucidité, en dépit de certains signes qui l'avaient impressionné depuis qu'il se trouvait dans ce pays, en dépit des preuves (non édifiantes pour lui et qu'il mettait sur le compte de cette capacité qu'a le nouveau de frapper les sens) que la Dacie enfantait les miracles sous ses yeux, en dépit de la facilité avec laquelle les autres se montraient prêts à croire toutes ces choses. Il aurait eu même le courage de rencontrer ces médecins-sorciers, de leur prouver qu'il résistait à leur magie qui n'était que science pure, il aurait voulu les démasquer, les faire sortir de leurs caches oniriques, les faire descendre du haut de leurs montagnes à la lumière des plaines.

Généralement, il évitait froidement, sans aucun scrupule de conscience, tout individu ou toute situation qui lui suggéraient le contact avec la magie. S'il avait prêté l'oreille aux histoires que Criton, Balbus et Fulcinius racontaient sur les Daces, c'est qu'il espérait apprendre d'eux des choses utiles concernant ce pays, c'est qu'il voulait connaître les réalités de ces lieux, car il savait qu'il était plus compliqué de gouverner que d'être vainqueur, plus compliqué de vaincre que de massacrer. Il se rappelle que les prêtres celtes solitaires, retirés dans leurs abris secrets, en Gaule et même en Hispanie, pays qu'il avait gouverné lui-même, avaient formé des noyaux de résistance, entretenant les espérances de liberté des habitants, longtemps après leur pacification. Il avait appris qu'il fallait commencer par découvrir ces points névralgiques qui, chez les Barbares, étaient les montagnes et les prêtres, les montagnes et les savants en vêtements sacerdotaux.

Au-delà de son inclination naturelle vers la connaissance, Trajan était donc un homme calculé. Évidemment tout ceci constituait un objectif secondaire de cette campagne, tout à fait secondaire, pour le moment, mais si l'occasion se présentait... Il écoutait, s'informait, s'armait pour plus tard. Il avait l'impression que les personnes de son entourage cédaient trop faci-

lement, et il s'irritait de voir la facilité avec laquelle les hommes se convertissaient, oubliaient qui ils étaient. Lui, il ne court pas ce risque, se dit-il. Son scepticisme latin et provincial le met à l'abri de tout, le protège aussi bien contre les tentatives de l'Orient qui se glissent sous l'armure de l'âme que contre ces Hyperboréens. Son esprit rectiligne, géométrisé, lucide en un mot, le soutenait fermement, et ce n'est que très rarement que cette géométrie s'écroulait, en rêve.

Toutefois, il était conscient de l'envahissement des sens, de la véhémence du silence de ces lieux. Il devait reconnaître l'assaut, la pression des plaques d'air pur, vif, de la nuit dacique, et le silence qui vous vidait de vos vieilles pensées, de vos ambitions brumeuses, dans cette plaine fermée entre les montagnes, abritée par les murailles des forêts, protégeant les sens du bourdonnement du monde entier. Il était venu ici avec ses armées bruyantes et turbulentes, la flotte du Danube avait fait gronder les rives, les légions avaient fait frémir les forêts, et pourtant, il se révélait que le vacarme avait été absorbé, comme s'il n'avait pas existé . . .

Fulcinius Apuleius l'avait averti de la capacité de ces lieux d'absorber la haine, le tumulte, le cliquetis des armes . . . Il se trouvait encore sous le charme de ce médecin curieux; il était convaincu d'avoir résisté à ses paroles enveloppantes, mais elles s'étaient glissées dans son âme par des voies inconnues et profondes, et voilà que maintenant elles germaient. Sa raison avait résisté, mais Fulcinius avait parlé à son non sommeil; sa voix fluette d'homme mal nourri avait une portée plus longue, s'était insinuée jusqu'au tréfonds de son être. Il s'apercevait maintenant que le médecin n'avait pas parlé inutilement. Fulcinius appartenait à cette catégorie de personnes qui sèment sur leur passage un étonnement qui va s'amplifiant. D'abord son apparition énigmatique dans le voisinage du camp, comme s'il avait voulu être pris . . . se dit Trajan. Sa manière tout à fait personnelle de se disculper, il ne s'était pas défendu, il leur avait fait tout simplement part de ses aventures. Sa défense n'avait été qu'une occasion de parler de la grâce divine de ce lieu. Le silence, les brumes de la nuit, les cristaux du froid. C'étaient des certitudes, Trajan ne peut ne pas l'admettre. La plaine, fond de coupe, où se dissolvait le camp massif. L'immersion dans la nuit, dans l'air septentrional. La subtile dilatation des poumons. Un tourbillon grisâtre l'enveloppe, le boit. Oh ! je suis fatigué, se dit-il, vivant l'impression que toutes les choses, lui-même, se dissippent, se liquéfient dans la coupe de cette dépression des montagnes. Ses sens, nourris de silence de sapin, apportent des témoignages étranges . . . Ses sens, abreuvés du blanc de la lune infiltrée dans sa maison prétorienne, connaissaient une excitation indicible, un riche accueil, l'avalanche du temps et du monde. Le vert d'une prairie ensoleillée remplit ses prunelles. Le rêve s'empare de moi, se dit-il, en résistant. Une mélodie de plus en plus vigoureuse, en forme de butte, effleure ses tympans, et il se dit: c'est le rêve ! et il secoue la tête, il résiste.

Si nouvelle et si peu commune que lui semble l'expérience de cette nuit, elle répond à un fond affectif, sensibilisé à la voix des sibylles.

Il regrettait de ne pas avoir retenu Fulcinius pour continuer leur discussion. Il aurait pu le prier de le conduire chez les sages daces, ses maîtres. Je sais que cela n'est pas possible, mais j'aurais voulu leur demander de me dévoiler l'avenir. Je ne crois pas qu'ils soient plus forts que le destin et qu'ils pourraient s'interposer entre moi et Décébale, ou qu'ils pourraient détourner le chemin et la volonté du sort et des dieux qui en sont les interprètes. Mais ils ont peut-être le don d'interroger et de prédire l'avenir . . . Et cette brûlante envie de l'empereur fut si sincère, douée d'une telle puissance, qu'elle ne resta pas sans écho et il arriva que Fulcinius fût obligé de retourner en motivant qu'il devait récupérer un bouquet de simples qu'il avait oublié là-bas. J'ai fait tant de chemin pour trouver ces plantes, et maintenant m'en aller sans ! disait-il. Et peut-être que ce n'était même pas Fulcinius, c'était peut-être son ombre, une ombre matérialisée par la volonté de l'empereur. Néanmoins son pas était ferme et consistant, c'est-à-dire qu'il marchait en faisant du bruit et en déplaçant les objets.

Trajan secoue de nouveau la tête, se rend compte qu'il rêve déjà. Et le rêve l'engloutit irrésistiblement, l'aspire et l'arrache sans difficulté aucune de sa chambre, le projette sur les sentiers de la montagne. Il se démena, voulut sortir de son rêve, mais le rêve, pareil à un entonnoir, l'absorba, l'avala d'un trait; il devint aérien, léger, et c'était si agréable ! Devant lui marchait Fulcinius dont les pieds nus laissaient dans la terre molle des traces chaudes et difformes. Trajan lui emboîta le pas, poussé par le besoin impérieux de connaître l'avenir.

Son jeune guide, Fulcinius, échappa à sa pursuite. Sa disparition fut tout aussi mystérieuse que son apparition. Mais Trajan sentit qu'on lui avait donné l'impulsion initiale et tracé la direction vers les demeures des savants-ascètes des montagnes: les empreintes des pas de Fulcinius étaient bien profondes, de véritables fosses fumantes, et Trajan tombait dedans et ensuite se donnait bien du mal pour en sortir, et pendant qu'il grimpait pour remonter à la surface, il ne cessait de répéter cette question: Comment finiront toutes ces choses? Où allons-nous? Qui nous pousse? Qui parvient à toucher le but que nous n'avons même pas aperçu? Qui se réjouira avec notre joie? Pour qui battra notre cœur? Qui haïra avec notre amour? Qui aimera avec notre haine? Qui retournera la terre avec notre charrue? Qui racontera avec notre bouche?

Il se rend compte que ces mots, ce n'est pas lui qui les avait prononcés, mais un archer se tenant à cheval sur un aigle carpatique qui planait et tournoyait au-dessus de sa tête, et une peur intense le saisit et alors il se dit: si je ne rêvais pas, il est sûr et certain que je me trouverais en grand danger ! L'aigle s'évanouit, c'est-à-dire qu'il se révéla être une forme du pic qui se dressait devant lui. Il continua son ascension. Il grimpait avec effort, gagnait le versant pas à pas; mais là où il avait cru pouvoir atteindre le pic, il trouvait un autre versant, et, les mains en sang, il se remettait à grimper le mur vertical du rocher. Il aperçoit enfin le bout et avec un dernier effort, stimulé par la peur, il se retrouve soudain en haut, il réussit.

Un plateau de haute montagne. Ses regards sont attirés par un cérémonial étrange, insolite. Il s'avance doucement, embrassant des yeux la procession: quelqu'un est à l'agonie, quelqu'un d'important, constate-t-il. Il vit le roi, c'est-à-dire qu'il vit un homme tellement différent des autres, tellement regardé par les autres, enveloppé dans l'éblouissement et dans les flammes de leurs yeux, qu'il devina que ce ne pouvait être que Décébale. Le roi était entouré d'une foule immense, compacte, et, à regarder l'abondance végétale de l'endroit, on aurait pu croire que les plantes et les herbes prenaient part également à cette cérémonie. Il y avait là des femmes et des hommes, des nobles et des pauvres, tout un peuple. Le prêtre ennoblissait le moment en invoquant les dieux. Trajan demanda à un enfant qui se trouvait à côté de lui: Que se passe-t-il?

L'enfant voulut répondre, puis éclata en sanglots.

Pourquoi torturez-vous les enfants? demanda un homme, d'une voix sourde mais tranchante: Regardez vous-même, regardez bien, c'est l'âme qui quitte les os . . . Trajan comprend brusquement que le rituel de la transmutation dont il avait entendu parler peu de temps auparavant était en train de s'accomplir là, sous ses yeux. Mais jusqu'ici personne ne lui avait dévoilé ce mystère et maintenant, bien qu'il ignorât le langage des signes qui se déroulaient lentement, son être s'était à tel point ouvert, ses instincts étaient à tel point assoiffés et réceptifs qu'il se sentit fraterniser avec ces Barbares, devenir un des leurs, et cela était plus fort que le besoin de comprendre. Il n'avait pas assisté à ce rituel depuis le début et ce qu'il voyait là, maintenant, c'était peut-être le moment culminant, le plus difficile à vivre. Le roi avait défait les sept tuniques de son cœur, et il en étendit une sur les plaines, une autre sur les enfants, une autre sur les sanctuaires et sur les villages, et ainsi de suite, il partagea son essence, sa moelle, entre la terre, le soleil et les montagnes. Il rendit à la terre ce qui appartenait à la terre; le reste, il le distribua aux siens, il se donna aux siens, demeurant intact et vivant, s'accomplissant par leur accomplissement. Initié aux mystères de la mort, le roi dace savait demeurer vivant en donnant la vie; la force irradiait de lui, avec lui on ne craignait plus les ténèbres de la mort. Il y eut ensuite, sur ce plateau, des signes et des rites que l'empereur ne put pas saisir, car il s'était dérobé à un pareil accomplissement. Il comprit pourtant que, recevant une nourriture unique, une nourriture-nom, une pulsation unique, le tout avait là-haut un rythme unique. Peut-être que Trajan non plus n'était pas exclu de cette harmonie, étant donné que le hasard avait voulu qu'il se trouvât là.

Lorsque le roi enleva sa couronne, le peuple — hommes, herbes et arbres — s'inclina.

Le roi se dirigea vers un gros sapin dont l'écorce ressemblait à la peau écailleuse d'un dragon de bronze. Ce sapin était le plus haut et marquait probablement l'endroit où se tenait l'assemblée. Décébale lui fit un signe, le sapin s'inclina profondément, et le roi mit sa couronne sur sa cime, comme s'il en faisait son héritier et le sacrait roi à sa place. Le sapin redressa son tronc, portant la couronne sur sa tête. Il brillait d'un éclat solaire. Décébale dit:

Celui qui veut régner doit montrer qu'il en est capable et grimper jusqu'au haut de cet arbre. Moi-même, je passai cette épreuve de vaillance il y a longtemps. J'étais alors dans toute la vigueur de ma jeunesse et je croyais que j'allais accomplir de nombreuses prouesses, plus que je n'en ai fait. Ce sapin était alors aussi haut qu'aujourd'hui et portait le même nom divin de *sapin.* Mon bon père m'avait amené ici et encouragé. Diurpaneus, mon parent, qui fut un roi plus grand que je pus l'être moi-même, mit la couronne, de ses propres mains, sur la cime de ce sapin dont il fit notre maître et notre protecteur. Moi seul réussis à grimper jusqu'au haut pour prendre la couronne. Maintenant le temps est venu que je paraisse devant les dieux.

Décébale n'a pas l'air d'être à l'agonie s'il a pu s'élever tellement haut, pense Trajan, stupéfait et en même temps décidé de participer à cette épreuve. Il fait un pas en avant, demande la permission de prendre part au tirage au sort qui établissait l'ordre des participants.

C'est un étranger ! grognèrent les Anciens du conseil. C'est un étranger ! protestèrent les jeunes. La couronne doit appartenir à quelqu'un des nôtres.

Mais Décébale leur répondit que l'étranger pouvait aussi essayer. S'il est étranger, ce n'est pas de sa faute, leur dit-il encore. Ses ancêtres les plus lointains, que lui non plus ne connaît pas, et dont les vieux livres ne parlent que vaguement, naquirent des hommes-arbres qui avaient des branches à la place des bras et des feuilles à la place des cheveux. Et nos vieux préceptes (j'espère que vous ne les avez pas oubliés !) disent que jadis, il y a plus de mille huit cents tours solaires depuis, à l'époque où les Daces s'installèrent sur ces terres, ils y trouvèrent des géants, nés des hommes-arbres, dont la peau était semblable à l'écorce des arbres; et les nôtres se mêlèrent à eux. Nos os et nos chairs ont l'âme de l'homme et de l'arbre. Mais une compétition reste une compétition, et l'histoire que je viens de vous rappeler n'a rien affaire avec tout ceci.

La lutte pour la couronne commença.

Les premiers qui essayèrent de monter ne réussirent qu'à blesser leur corps et leur vanité. Ensuite, ce furent les forts et les braves qui essayèrent leurs forces, et ils firent de véritables prouesses, furent tour à tour vainqueurs, mais aucun ne réussit à monter. Trajan était de plus en plus sûr de sa victoire. Le nombre des concurrents était encore assez grand, quand ce fut, par la volonté du sort, le tour de Trajan. À moi, maintenant ! se dit-il décidé de gagner la couronne. Il cracha dans ses mains, se mit à grimper, vit qu'il pouvait le faire, que cela marchait. Il montait avec tact, par petites étapes, équilibrées, ménageant ses forces et les répartissant pour tout le haut du chemin. Une portion de tronc finie, il s'arrêtait pour réfléchir, avant de donner l'assaut de la suivante.

En bas, au pied de l'arbre, les vieillards, les vieilles femmes se lamentaient et criaient misère. Et les jeunes gens, violant la règle du concours, se mirent à lui tirer des flèches avec leurs arcs. Une flèche s'enfonça dans sa jambe et le sang se mit à couler et l'arbre fut marqué d'une traînée rouge. Trajan ne s'arrêta pas, quoique sa blessure lui fît mal. Décébale dut intervenir et gronder les coupables: Montrez vos talents quand ce sera votre tour !

Le prêtre envoya, sur l'ordre du roi, une abeille, qui mit une goutte de miel sur sa blessure.

De sorte que Trajan put continuer son ascension, franchissant une nouvelle étape; il avait déjà escaladé plus de la moitié de l'arbre, la partie la plus difficile de sa montée.

La détresse des vieillards était grande, leurs larmes abondantes; arrosé de leurs larmes, le sapin-roi se mit à pousser. Trajan montait, et l'arbre poussait. La cime couronnée de l'arbre, la couronne du roi s'éloignaient de lui sans arrêt. Le temps passe extrêmement vite, Trajan espère que le temps prendra son parti, il a toujours eu cette conviction. Il espère que ces vieillards toqués trépasseront, et l'arbre s'arrêtera de pousser. On ne peut rien mener à bien, aucun nouveau projet, tant que les anciens sont en vie, se dit-il.

Et les vieillards trépassèrent en effet l'un après l'autre; seulement, ils laissèrent à leurs enfants leurs yeux et le pouvoir de pleurer. Ils regardaient leur cité sacrée, Sarmizegethusa, avec désespoir et avec acharnement, et Trajan pouvait mesurer, une fois de plus, combien durait l'écho des chutes, et quelle force pouvaient avoir les malédictions. Il connaît la tragédie des grandes cités prises et détruites par les Romains, Carthage, Numance, Tibériade, Hiérosolyma, les deux dernières étaient des blessures encore fraîches, des événements très récents, son père avait pris part à leur assaut, s'était affirmé à cette occasion; c'était maintenant le tour du fils, c'était son tour à lui . . . Et on voyait bien comment la chute de Sarmizegethusa provoquait la même haine et la même détresse que la chute des grandes cités du monde. On prêtait des serments en sourdine, on jurait de reconstruire le grand sanctuaire de la cité-capitale, et ce n'était qu'après cela qu'on allait pouvoir se réjouir à nouveau. Ce n'est qu'après avoir vengé leurs blessures qu'ils allaient pouvoir rire à nouveau. Où ai-je déjà entendu ce grincement des dents? se demande Trajan, car tout ceci lui semble connu. Oui, son père lui avait relaté comment était tombée Hiérosolyma, il y avait eu là tant de violence et de malheur, tant de serments, tant d'espérances, tant d'acharnement, que les impressions et le trouble du père ressuscitaient ici, par son fils. Et sa mère, Valicli, lui avait peint un tableau semblable sur la chute de la ville de Numance, en Hispanie. Cette constatation le met en colère; la symétrie, la répétition des désastres l'incitent, et il se remet à grimper avec plus d'acharnement encore.

L'arbre couronné continuait à grandir, et sa montée ne ressemblait plus qu'à une tentative absurde. Si, au début, le sens de la marche avait été clair, maintenant, en cours de route, il avait du mal à le comprendre. Il aurait voulu crier: Où peut-il bien se trouver la cime de cet arbre? Combien cet arbre peut-il grandir? Quel est le but mystérieux vers lequel tendent les arbres, les hommes, le monde entier? Qui donc régit ses lois fondamentales? Où commencent les racines et où se termine la cime? Quel est le point final que celle-ci veut atteindre?

Le soleil est si bon ici-bas, pourquoi les arbres s'élancent-ils vers le soleil? N'est-il pas trop brûlant, là-haut? Est-il vrai que là-haut toutes les

choses fondent? La couronne du roi dace est-elle déja fondue? Et celui qui la cueillera, fondera-t-il lui aussi dans le torrent cosmique?

Les yeux qui n'étaient pas morts avaient cessé de pleurer; probablement, le temps était venu de se réjouir. Peut-être que leur soif de vengeance avait été satisfaite. Peut-être qu'ils avaient récupéré le sanctuaire de leur cité, comme ils avaient juré de le faire. Mais le sapin n'arrêtait pas de grandir, il se nourrissait de lui-même, il dévorait son propre feuillage et il buvait la rosée galactique; il devenait de plus en plus sapin. Trajan eut l'air de comprendre que le sapin ne poussait pas parce qu'il voulait l'éviter mais tout simplement parce qu'il obéissait à sa nature de sapin.

Alors l'empereur retourne chez Décébale, pour lui demander conseil. Il n'y avait qu'eux deux au milieu du plateau désert, eux deux et leur destinée, et ils ne se reconnaissaient presque plus.

Trajan: Aidez-moi à monter, car de tous ceux qui ont convoité la couronne, c'est moi qui ai réussi à monter le plus haut.

Décébale: Vous avez eu tort. Vous avez ignoré une chose élémentaire. La cime de cet arbre se trouve dans le ciel et pour l'atteindre, vous devriez connaître le chemin du ciel. Cherchez donc ce chemin. Allez au ciel, et là vous n'aurez qu'à tendre la main et vous réussirez, vous obtiendrez tout.

.....

On lui annonce l'arrivée inespérée de l'un des éclaireurs envoyés en reconnaissance. Trajan se lève d'un bond. Faites-le entrer tout de suite, dit-il. On introduit le décurion Bitugentus, le chef de la patrouille d'éclaireurs que l'on croyait perdue. L'empereur l'embrasse avec effusion, comme un père qui a retrouvé son fils. Je t'attendais, vieux! lui dit-il. Mais où sont les autres?

Bitugentus lui répond qu'il est rentré seul.

Raconte-moi tout, lui demande Trajan, dont le front s'assombrit.

Bitugentus trempe ses lèvres dans le vin qu'on vient de lui offrir: il a besoin d'éclairer sa gorge. Puis il se met à raconter d'une voix nette. Lui et ses éclaireurs avaient remonté le cours d'une rivière. Ils étaient partis du pied droit, semblait-il. Ils avaient repéré deux cités daciques — dont l'une était inconnue aux Romains — leur mission s'annonçait fructueuse. *Cités*, c'est un terme impropre, dit-il. Il s'agit plutôt de sommets de montagnes fortifiés, entourés de murailles énormes. Même qu'on se posait la question: Quel est cette catégorie d'hommes qui ne bâtissent leurs cités que sur les sommets des montagnes? Montent-ils là-haut pour se protéger contre leurs ennemis ou bien pour vivre plus près des dieux et de la foudre?

Pourrais-tu faire un plan de ces cités? lui demande Trajan durement.

Oui. Mais avant, je voudrais vous raconter le reste. Nous remontâmes donc cette rivière, car nous nous rendions compte qu'elle était une sorte de colonne vertébrale d'un corps à plusieurs têtes-cités. Ses rives brillaient de l'éclat de ses cailloux et de ses sables aurifères, ce qui nous créait une disposition excellente. Nous en avons pris d'ailleurs quelques échantillons, mais j'ai dû tout jeter, pendant ma fuite précipitée. De l'or! s'exclame

Bitugentus, fiévreux, et Trajan se rend compte qu'il est sur les nerfs. Il décide de l'envoyer immédiatement se coucher, car il n'aimait pas converser avec des gens à bout de forces.

Avez-vous découvert des camps militaires ennemis? Ce sont les informations d'ordre militaire qui nous intéressent en tout premier lieu. Avez-vous surpris des mouvements, des manœuvres ou des déplacements de troupes? Voilà l'or que vous auriez dû apporter ! Les Daces vont-ils se défendre seulement à l'abri de leurs grosses murailles? Que préparent-ils au dehors de leurs forteresses?

Nous n'avons pas réussi à apprendre cela, mon maître.

Qui est-ce qui vous a surpris?

Nous avons troublé un rituel.

Un rituel?

Si j'ai bien saisi ce que mes yeux ont vu, il s'agit, je crois, d'un rituel, par lequel les garçons passent à l'âge mûr, avec tous les enseignements qu'ils reçoivent à cette occasion. Pendant cette saison de la germination, les adolescents pour qui le temps est venu de quitter leur enfance sont préparés à faire le saut à un autre âge. L'adolescent ne peut pas devenir homme par le nombre de ses années, mais par les enseignements qu'il reçoit. Il connaîtra ainsi les lois de sa tribu, de son peuple. Son corps jeune et inexpérimenté connaîtra la mort et puis la renaissance: ainsi, dans son corps pénétreront, par des souffrances atroces, un autre esprit, d'autres passions, d'autres commandements; c'est ainsi qu'il devient un homme mûr. J'avais entendu parler de ces choses-là quand j'étais enfant, car je suis né en pays thrace, et les vieillards de mon village n'avaient pas oublié les coutumes originaires de mon peuple. Ce rituel se déroule dans le plus grand secret, et les intrus (même ceux qui assistent par pur hasard, comme nous) sont sacrifiés. Car chaque tribu a son propre secret, que seulement celui qui meurt et renaît dans la loi de cette tribu est censé connaître. Voilà ce qui nous a perdus, mon maître.

Trajan, déçu par les renseignements précaires de cette mission, lui dit: Je constate que tu es bien fatigué et j'ai bien peur que tu ne t'endormes en parlant. Tu ferais mieux d'aller te coucher et demain tu me donneras des détails sur l'emplacement et les dimensions des cités que vous avez découvertes.

Bitugentus: Qui sait si demain je serai encore en vie ! Laissez-moi vous raconter maintenant, ô mon maître, les péripéties de notre aventure. Nous marchions en direction de la troisième cité, nous l'avions aperçue de la vallée et nous étions en train de marquer sa position d'après certains repères. À ce même moment, notre attention fut attirée par une clairière au milieu de laquelle se dressait une maison, pareille à celles des villages des Daces Bièphes, pas plus grande; son entrée, pourtant, était aménagée d'une manière étrange. Devant la maison, un groupe d'adolescents préoccupés de quelque chose. Je me rendis compte qu'on était tombés sur un rituel mystérieux de ces indigènes et qu'il nous fallait être très prudents et essayer de quitter ses lieux au plus vite. Mais Burnus opina que c'était une cabane

de chasseur et qu'il aimerait bien manger un morceau de gibier, et que, si c'était nécessaire, il pourrait très bien se mesurer avec ce chasseur et l'abattre. Je l'arrêtai, usant de mon grade. Mais nos autres camarades se moquèrent de moi, me traitant de lièvre peureux; ils me dirent: Tu as peur de ces enfants? Mieux vaut nous en approcher et leur tirer les vers du nez; les enfants, ça devient très bavards si on sait par où les prendre.

On vit bientôt que c'est moi qui avait eu raison, continue Bitugentus. L'endroit était gardé, des hommes armés surgirent des bosquets et nous essayâmes de nous enfuir. Nous nous élançâmes vers la forêt, mais la forêt s'épaissit brusquement, les arbres resserrèrent leurs branches et ne nous laissèrent pas nous abriter sous leurs feuillages.

Bon, bon ! lui coupe Trajan la parole. J'ai compris. Sois plus concis ! Il parle sur un ton brutal et tranchant, car il veut mettre fin à cette discussion avec cet éclaireur exalté et un peu déséquilibré à la suite de ce qu'il venait d'endurer.

Donc, nous fûmes entourés par quelques montagnards osseux, dit Bitugentus, qui, cette nuit, oublie sa discipline et croit que les dangers qu'il venait d'affronter lui donnaient le droit de parler avec l'empereur plus que celui-ci n'en avait envie. Les compagnons de Trajan échangent des regards inquiets, attendent le signal d'expédier Bitugentus. Mais l'empereur ne fait aucun geste, le laisse user du droit de celui que l'on a attendu longuement, le droit de celui qui a affronté la mort: Nous voulûmes nous cacher dans les bosquets, mais tous les bosquets resserraient leurs branches et ne nous laissaient pas nous cacher là. Moi seul réussis à me cacher dans un fourré, car ma mère, paysane thrace de Rhodope, m'avait appris la formule par laquelle on ouvre les arbres ensorcelés.

Les éclaireurs avaient été pris à la suite d'un combat inégal et acharné. Burnus avait trouvé la mort au cours du combat. Bitugentus, ils ne l'avaient même pas cherché, car ils avaient cru que tous les Romains étaient tombés entre leurs mains. — Pendant un bon moment, je dus me tenir tranquille dans ma cachette, en attendant que les choses se calment; ils étaient très agités et ils renforcèrent les gardes pour que le rituel pût continuer. Je me vis donc obligé de rester là, obligé de regarder, obligé de profaner. Je ne sais pas pourquoi ils sacrifient ceux qui voient leur rituel, car de toute façon, même si on regarde, on ne peut pas raconter ce qui se passe, votre bouche ne peut rien dire et c'est à peine si vos sens ont reçu quelque enseignement qu'ils ne peuvent pas traduire. J'assistais à un spectacle incompréhensible, une série de signes, une sorte d'alphabet inconnu, fait de gestes et de silence. Leurs mouvements se combinent pour former des scènes, et ils racontent l'histoire sacrée de leur tribu, son origine, les hauts faits de leur peuple. D'autres séquences dévoilent le sens de l'âge viril et ses commandements qu'on plante dans les corps par la souffrance. Il m'était difficile de les comprendre, leur parole était lente, leur geste hiératique, parfois ils demeuraient longtemps immobiles, comme cloués sur une colonne. Comment lire une colonne? Il arrivait que l'un d'eux ne résistait pas à cette épreuve, il sombrait dans le sommeil, et alors on l'écartait, son sommeil prouvait

qu'il n'était pas capable de recevoir l'investiture de la virilité. L'épreuve des quatre veillées est chez certaines tribus daces l'épreuve la plus importante et elle accompagne tout le parcours initiatique. Seulement, je n'avais pas la clé de ce code incrusté dans la pierre bleue de l'air et je lisais le rite en le traduisant dans le langage latin de mes sens, et c'est pourquoi je ne peux pas vous en dire davantage, c'est pourquoi mes phrases sont imprégnées de mon propre étonnement, de ma propre interprétation des faits. Mais je n'ai pas tout à fait tort, car je fus saisi par certains de leurs gestes. Et ceux de leurs gestes qui ne s'emparèrent pas de moi me resteront à jamais étrangers. C'est comme si on voulait lire la danse d'une abeille. Je me demandais: Pouvons-nous rencontrer les choses d'au-delà de notre langage? Je sentais qu'entre ses séquences il existait un langage, le langage du but à toucher, qui excluait la confusion et le brouillage des tâtonnements . . .

Cet homme fait un mauvais éclaireur ! dit Trajan à ses compagnons, regrettant de faire si tardivement cette découverte, bien que, pendant des années, il n'ait eu rien à reprocher à Bitugentus. Et pourtant, jusqu'ici il a toujours été à la hauteur ! ajoute-t-il encore, ne sachant pas si en Bitugentus se révoltait un fonds poétique réprimé ou si cette aventure qui lui était arrivée, la perte de ses camarades, les dangers, le choc ne lui avaient pas fait perdre la raison.

Ce que je vis n'est qu'un fragment, continue Bitugentus. Ils font des préparatifs bien longtemps avant. Moi, je crois les avoir surpris avant de faire le pas essentiel: avant de dévoiler l'origine primaire de leur tribu, le nom de leur dieu protecteur et sa volonté, les noms qu'il faut dire dans différentes situations et la mission confiée à leur peuple. La beauté des vers qui habillaient ces histoires et ces commandements donnait de l'éclat au rituel. Ainsi, les adolescents étaient préparés pour la mort et pour la renaissance. Ils connaîtront peut-être, cette nuit, la mort et demain, au petit jour, la résurrection magique. J'ai aperçu les potions et les instruments par lesquels ils allaient connaître la mort. J'ai vu le couteau qui allait s'enfoncer dans leurs corps. Cette nuit, peut-être, après mon départ. Et la résurrection aura lieu vers la troisième veillée. Ça s'est déjà accompli, peut-être. Ou peut-être que cela se passe en ce moment même . . .

Que firent-ils de nos éclaireurs?

Mes camarades furent ficelés et ils allaient être sacrifiés à la tombée de la nuit. Car c'est un péché que d'assister à ce moment du rituel, c'est un sacrilège que l'on paye de sa vie. C'est la loi; celui qui trouble le rituel, qu'il soit étranger ou non, s'il voit la procession initiatique, on le met à mort.

Qui prononce la sentence?

Le Conseil des Anciens.

Leur roi en fut averti?

Non, ils n'ont pas eu le temps, je crois. Je les ai entendus qui se disputaient; ils n'étaient pas décidés s'ils allaient porter ou non ce fait à la connaissance du roi. Un homme, un fonctionnaire public, à ce que j'ai pu comprendre, prétendait que ces Romains (c'est-à-dire mes camarades) étaient prisonniers de guerre; il disait: Nous sommes en pleine guerre,

Lampe à suif romaine trouvée à Histria
(IIe – IIIe s. n.è).

Stèle funéraire romaine représentant Liber et Libera
Musée de Turda (IIe—IIIe s.n.è.)

l'ennemi a envahi nos terres; il faut qu'on interroge les captifs sur leur armée et sur leur empereur. Mais les anciens ne démordaient pas de leur avis, ils disaient que mes amis n'étaient pas du tout prisonniers de guerre, mais des hommes qui avaient profané, ils ne pouvaient donc pas être traités en prisonniers et ils allaient être sacrifiés comme profanateurs. Nous vénérons Décébale, disaient-ils découvrant leurs vieilles têtes, mais dans le cas présent les choses sont bien claires et elles entrent dans les compétences des Anciens. Pour nous, la tradition passe devant les raisons politiques, pour nous les coutumes sont sacrées. Ils disaient: Il est nécesaire de préserver ce qui est sacré, même pendant ces temps difficiles pour notre peuple. Si Décébale veut gagner une bataille à ce prix-là, c'est-à-dire en laissant profaner nos traditions, pourquoi et pour qui veut-il alors gagner la guerre? S'il est prêt à sacrifier les traditions pour le gain, en ce cas nous devons dire que le jour est proche où les dieux ne nous donneront plus la victoire, où nous ne méritons plus la victoire. Et ils disaient encore: Cherchons les voies de la victoire qui ne passent pas par la profanation. Car, autrement, pourquoi voulons-nous vaincre? Si nous irritons les dieux de nos ancêtres, ils passeront du côté des Romains qui les appâtent par leurs grands sanctuaires, leurs riches offrandes et leurs prêtres à la parole abondante.

Le fonctionnaire du roi ne se souciait guère des discours pathétiques, n'avait pas l'air d'un homme de Dieu, ou peut-être que son Dieu à lui était porté à encourager la partie pratique et utile des choses. Il disait: Bon, je comprends, la tradition c'est la tradition, mais attendez donc un peu, ne soyez pas bigots, ne sacrifiez pas les prisonniers avant que le roi n'en soit averti. Ces prisonniers pourraient nous être utiles, nous pourrions obtenir d'eux des informations concernant les plans militaires des Romains, le déplacement de leurs troupes et une série d'autres détails importants, il faut profiter de cet incident, il faut les garder. Ils nous seront également utiles au cas où l'on serait obligés de procéder à un échange de prisonniers, plus tard. Ils sont peut-être des personnes importantes et, en ce cas, nous pourrions, par eux, contraindre l'empereur à nous faire certaines concessions. Mais les vieillards ne voulaient même pas l'entendre, ils ne savaient que répéter ceci: ces Romains ont vu une séquence de la naissance magique de nos hommes, ils doivent payer cela de leur vie, selon les lois anciennes que Décébale lui-même nous a ordonné de garder. (Je dois vous dire, mon maître, que jusqu'à moi ne parvenaient que des fragments de leur dispute, et que j'ai dû donc compléter de mes propres paroles, par ci par là, certaines lacunes, tout en m'efforçant de ne pas dénaturer la vérité.)

Mais comment ces gens-là osent-ils affronter leur roi! fit Trajan, irrité, par esprit de solidarité avec le roi, car à ce moment Décébale ne lui apparaissait plus comme un adversaire, mais comme un principe d'ordre.

Quand je quittai les lieux, les choses étaient pratiquement décidées, on préparait déjà l'exécution, malgré les insistances du fonctionnaire royal, furieux que la grande distance qui le séparait de la capitale ne lui permît pas d'en prévenir plus vite le roi; et il ne cessait de leur demander d'attendre le messager qui devait apporter la réponse du roi. Mais si les anciens ne

voulaient pas retarder l'exécution c'était pour la même raison, c'est-à-dire qu'ils ne voulaient pas que le roi s'en mêlât, ils craignaient que la métropole ne leur offrit quelque surprise. Ils plantèrent donc dans le sol les poteaux sur lesquels allaient sécher au soleil les crânes de mes camarades. Je fus saisi de peur et je m'en allai avant de connaître la fin; mais il n'est pas difficile de deviner qu'ils ont déjà accompli ce qu'ils avaient décidé. Je m'enfuis donc à l'abri de la nuit et de la forêt.

C'est loin l'endroit où se passèrent ces choses?

Bitugentus lui explique. Trajan pense envoyer une petite expédition pour récupérer les captifs, mais il se ravise vite, il se rend compte que son intervention serait tardive et qu'il mettrait en danger d'autres vies humaines. Et puis ce village de montagne lui semble se trouver un peu trop loin pour qu'on le cherche, à des distances irréelles. Loin de Rome et loin de Sarmizegethusa.

Bitugentus: Je suis à peu près sûr qu'ils ont découvert aussi ma présence et qu'ils m'ont suivi. J'ai le pressentiment qu'il m'arrivera malheur. Ils ont des malédictions puissantes qui vous frappent où que vous vous trouviez. On dit que celui qui réussit à s'échapper après avoir commis ce sacrilège est frappé par la malédiction.

Trajan: N'aie pas peur, vieux ! Un Latin doit s'élever au-dessus des superstitions.

Puis il se rappelle que Bitugentus était pourtant un Latin de fraîche date, dans ce camp où ils étaient nombreux ceux qui n'avaient pas eu le temps de blanchir sous le harnois latin. Pendant ces temps qui ne toléraient pas les choses anciennes ! Combien, dans son armée, pouvaient se vanter d'être Latins anciens? Et il considérait que c'était bien ainsi. Il aimait croire que sous son règne rien ne stagnait, personne ne moisissait dans des fonctions et des rangs héréditaires, dans des éthnies héréditaires. La plupart des choses, c'était du neuf, lui-même misait surtout sur sa nouveauté. Certes, il était le fils d'un passé glorieux, mais il trouvait que c'était plus intéressant de savoir ce qu'on avait devant plutôt que derrière soi.

Il continue à encourager Bitugentus: Tu es Latin, toi, tu es au-dessus des préjugés, n'aie pas peur ! Ici tu es à l'abri du danger, notre camp est redoutable. Ceux qui savent élever des camps pareils ne doivent avoir peur des malédictions de personne.

Mais Bitugentus a de la peine à suivre ses paroles; il s'assoupit en dodelinant de la tête, se réveille en sursaut; il commence à trembler et à se disculper en rêve, devant des fantômes, probablement. Trajan le secoue, le remet sur pied et lui montre la porte. Poussé par un prétorien, Bitugentus sort, comme en transe, d'un pas raide et poreux. Il laisse derrière lui comme une sorte de vide glacial.

Resté seul, Trajan ne regrette pas d'avoir eu la patience d'écouter jusqu'au bout le récit de Bitugentus. Toutes ces choses acceptées sans plaisir, avec indifférence, n'étaient pas sans trouver finalement leur place dans sa vie et s'avéraient toujours utiles.

D'abord, il éprouva une satisfaction incertaine. Il s'imagine la colère terrible que provoquera à Décébale la perte des prisonniers. Il s'imagine le roi furieux contre ces vieillards imperturbables, ne se souciant de personne, candides, persuadés que même dans les temps durs l'homme doit rester homme; persuadés qu'on peut rester agneau quand tous les autres deviennent des fauves. Ils dressaient contre la tempête la force de leur tradition, ils se cramponnaient à leur ancienneté, ils résistaient à leur manière. Y en a-t-il d'autres comme eux dans les montagnes de la Dacie? se demande le César. À part les Bièphes, réputés pour la riche variété de leurs rites et de leurs coutumes, y en a-t-il d'autres comme eux? Oui, le roi doit être furieux contre cette catégorie de ses sujets qui échappent à son œil de lynx, à sa poigne de fer. L'empereur connaît assez bien Décébale, sait qu'il n'est pas l'esclave des rites; il révérait les dieux avec ferveur, surtout ceux qui étaient nés des nécessités profondes de son peuple et qui exigeaient des sacrifices inspirés de la destinée de son peuple. Pour pouvoir nous résister, il s'est mis à nous imiter, de sorte qu'il nous ressemble de plus en plus, constate le César. Et peut-être qu'un beau jour, quand il en aura fini avec sa révolte, quand il aura gagné le titre d'ami des Romains, il fera rassembler tous ces vieillards, arrachera la vieillesse collée à leurs visages et leur dira que la tradition et le dieu qui n'inspirent pas des voies de survie périssent en même temps que celui qui leur rend hommage.

Et à son entendement s'ouvrent maintenant d'autres portes. Il sait aussi que son adversaire lutte avec des armes en partie romaines, il a des machines de guerre que son armée avait capturées à Domitien et que ses ateliers avaient multipliées; il fait le commerce avec des monnaies daces et romaines, il prend comme modèle les techniques de construction romaines et il n'a pas voulu rendre à Rome les ingénieurs qu'il avait reçus en temps de paix; ses érudits écrivent plutôt en caractères latins que grecs. — Le César fronce les sourcils en pensant à cet inconnu qui lui ressemblait comme un frère: même ambition, même fierté, même esprit aventureux.

Trajan fut à cet instant-là si près de Décébale — dangeureusement près, se confondant presque avec lui — qu'il simplifia la guerre et entrevit même une alliance convenable avec le roi. Il se l'imagine auprès de lui, parfaitement à son aise, sans cette suspicion et cette distance vaniteuse, caractéristique aux rencontres de deux grands adversaires; probablement, il se l'imagine même dire:

Nous deux, voilà longtemps que nous aurions dû nous rencontrer, pour . . . pour mettre ensemble la bride au loup dacique, pour . . .

Et Trajan lui répondrait: Dites, mon vieux, je sais que vous voulez marier votre fille Andrada. Que diriez-vous d'Hadrien, mon cousin? Ils feraient un beau couple.

Et si l'intelligence humaine avait été unique, Trajan aurait gardé peut-être un peu de son idée chimérique qui avait effleuré son esprit comme un battement d'aile, à peine perceptible. Mais c'est que le cerveau humain, cette boite noire si compliquée, cache une multitude, une infinité d'intelligences:

une intelligence première et une intelligence dernière,
une intelligence à porter et une intelligence à garder,
une intelligence fabuleuse et une autre rationnelle,
une intelligence qui détruit et une autre qui répare,
une intelligence ouranienne et une autre tellurique,
une intelligence tendre et une autre cynique,
une intelligence ancienne et une intelligence nouvelle,
une intelligence magique et une autre dogmatique,
une intelligence pour marcher et une autre pour languir,
une intelligence en expansion et une autre en contraction,

entrelacées, conjuguant leurs forces, souvent en discordance, rarement en harmonie, des intelligences innombrables données à l'homme pour ses chemins et pour ses impasses,

et Trajan rejeta, à l'instant même, l'idée d'une paix aussi simple, qu'il appela faiblesse.

Il a un sursaut de colère contre ses éclaireurs qui ont échoué lamentablement, qui sont tombés dans le piège comme des novices, il ne sait même pas s'il doit les considérer comme des héros ou comme des nigauds, s'il doit les mentionner dans son rapport parmi les Romains sacrifiés à la cause romaine, maintenant qu'il voit qu'ils n'ont pas péri pour leur propre cause, mais pour une autre — une cause ancestrale, étrangère aux Romains, ils ont péri pour que, comme un défi à la guerre, le rite du printemps pût s'accomplir et que des adolescents pussent devenir hommes. Il est furieux contre ses éclaireurs: Mourir pour rien ! Pourquoi ne se sont-ils pas battus? Même s'il n'avaient aucune chance de survivre, ils auraient dû se battre, mourir en soldats ! Comme Burnus, le seul vrai Romain de cette patrouille !

Le César ne pouvait pas accepter ce dénouement qui donnait satisfaction à une tradition, à des vieillards. Il aurait réagi bien différemment si on lui avait annoncé que cette troupe d'éclaireurs avait disparu au cours d'un vrai combat où les lames des épées auraient brillé et le sang aurait coulé ! S'ils avaient péri au moins vaincus par des guerriers et non pas par quelques montagnards gardiens de lois ancestrales. Trajan ne pouvait pas admettre cette déviation de ses soldats vers les fantasmes. Ses soldats, victimes d'un rituel pour adolescents ! . . . Il ne pouvait pas sentir ce déplacement de son expédition vers des combats où la bravoure perdait son sens latin, solaire, son sens de fer, d'armures, de muscles, de poignards !

Le César était mécontent aussi parce que sa campagne débutait sous le signe de cet incident malheureux. Il était sensible aux signes et aux prémonitions. Cet incident avait le prestige et le pouvoir de la première impression. Le commencement a un éclat d'augure. Il vous oblige à interpréter. Il fouette le silence. C'est un présage. Quand on fait le premier pas, tout devient un signe prémonitoire; le domaine du significatif est ample et tyrannique. On se pose la question: Tel est le sens de la guerre, telle est sa lecture? Ils continueront toujours à respecter leurs rites transmetteurs de sagesse et leurs dures épreuves, l'accueil du printemps, les mélodies agraires, l'initia-

tion des garçons aux langages séléniens ! Et les profanateurs sont châtiés, et on continue de transmettre des messages ancestraux, de dévoiler le but de l'homme, la mission de son peuple . . . Oui, tout cela, pesait sur lui, tout cela avait une puissance prémonitoire. Les petits événements du commencement semblent préfigurer le cadre des grands événements. Mais comme les conséquences d'un fait ne sont pas lues linéairement, il fit place à l'espérance.

★

Un gémissement étouffé venant de dehors attire son attention. Un prétorien découvre à proximité du prétoire le corps de Bitugentus; il gît par terre, la poitrine percée d'une flèche . . .

Trajan envoie chercher Criton d'urgence. Criton, tiré de son sommeil, arrive à la hâte; on transporte le blessé dans la chambre du médecin; Criton retire la flèche et nettoie la blessure, prépare une once du remède d'Andromacus.

Les gardes vont et viennent en tous sens, essayant de réparer par l'agitation ce qu'ils n'ont pas pu prévenir par la vigilance. Ils sont devenus durs, impitoyables, ils font du barouf; l'empereur tempère leur agressivité, leur fait comprendre par quelques mots le ridicule de leur zèle tardif, leur demande de ne pas provoquer la panique parmi les soldats, leur dit qu'il s'agit d'un commando punitif, que dans le camp ont réussi à s'infiltrer deux ou trois ennemis tout au plus.

Bitugentus se mourait. Le coup avait été terrible. Le médecin ne pouvait pas faire grand-chose pour lui. Le célèbre remède d'Andromacus se créait, à la suite de cet incident, une mauvaise réputation quant à ses pouvoirs miraculeux. Trajan vint auprès du blessé, comme s'il voulait demander à Bitugentus s'il n'avait pas oublié de lui dire certains détails de sa mission; mais le moribond délire, ne reconnaît plus personne, ne fait plus la différence entre l'empereur et le serviteur, entre la patrie et le cosmos. Bientôt il reprend ses esprits et prie Criton de le coucher de manière à ce que son visage soit tourné vers le levant, et Criton doit vite inventer le levant, car il ne connaît pas encore les points cardinaux de l'endroit où ils se trouvent. Devinant que l'empereur attend avec avidité qu'il lui parle encore des Daces, Bitugentus dit, sans qu'on le lui demande, que leurs cités se trouvent dans les cieux, qu'ils se retranchent derrière toutes les choses, derrière nos armures même, qu'ils s'insinuent dans nos corps, dans nos noms et ils nous battront avec nos propres bras. Ensuite il lui demande d'une manière un peu rhétorique si son bras droit n'avait pas saigné, sans raison; vous n'avez rien découvert de malveillant, d'intimement étranger, de dangeuresement hostile, dans votre propre être? pourquoi êtes-vous venu ici, majesté?

Bitugentus rendit l'âme sur ce signe d'interrogation, usant de son droit de dire n'importe quoi à l'instant suprême. — Il délire, le malheureux, dit Criton, mais le regard de l'empereur lui fit regretter d'avoir parlé ainsi.

Trajan, comme s'il avait fait une libation, répand sur le sol quelques gouttes de vin, selon l'habitude des Thraces de Bitugentus. Ensuite il entre dans le prétoire. Sur les fonds de vase de sa fatigue se mirent à pousser, de ces impressions, par des combinaisons et des transformations radicales, des plantes fantastiques. Mais il se reprend rapidement, stoppe leur germination.

Peu de temps après, les gardes lui apportèrent la nouvelle que l'ennemi infiltré dans le camp avait été capturé. Lorsqu'il s'était vu entourer de toutes parts, il s'était donné la mort, en se transperçant la poitrine d'un coup d'épée.

Trajan demanda que des mesures sévères soient prises et que soient punies les sentinelles de la troisième veille qui n'avaient pas pu prévenir l'entrée d'un ennemi dans le camp. On lui communiqua que la ronde venait de découvrir justement qu'un des gardiens s'était endormi, et que par conséquent la faute retombait forcément sur lui. Trajan savait que ce garde n'était pas le seul coupable, mais il ne pouvait pas le défendre, parce que, pour le fait de s'être endormi, il s'était de toute façon condamné à mort lui-même.

La quatrième veille

La nuit, avec ses heures de printemps, courtes et féminines, accomplissait son troisième quart, sa troisième veille, et on sentait approcher cet instant décisif où l'obscurite allait enfanter les premières lueurs de l'aube.

Il y a alors dans l'ossature du monde un je ne sais quoi de confus et d'amorphe. Une sensation de prénatal, de non solidifié flotte dans l'air. L'ozone est d'une tendresse et d'une épaisseur aquatique, maternelle. Le monde a une odeur de gestation, de création. Ceux qui ne dorment pas vivent en ce moment une joie étrange, complète, inconsciente, une joie de fœtus, de non né ; ils se sentent à l'abri de toute agression, car il leur semble que l'impulsion agressive n'est pas encore apparue sur la terre. Et personne ne *sait rien*, il n'existe que des sentiments profonds, qui ne peuvent pas porter témoignage, qui enregistrent vaguement une expansion, un épanouissement de la paix, jusqu'aux pointes embryonnaires du repos, et plus loin, jusqu'au non créé.

L'empereur, se laissant dominer par le rythme de plus en plus lent de son corps, est près de s'abandonner au sommeil, sans regrets, avec le sentiment qu'il n'a rien remis au lendemain. Il lui semble avoir mené à bonne fin toutes les choses, il lui semble s'être acquitté de tous ses devoirs. C'est un moment tendre, le même pour tous, où les grands perdent leur titre et les pauvres leur misère, où tout homme, devenu pur, innocent, comme un nouveau-né, peut se réjouir tranquillement de la paix. Un paradis redécouvert en toutes choses, et en soi-même, en la place qu'il occupe depuis

toujours, débarrasse l'homme de sa fatigue de vouloir s'élever au rang des dieux. L'empereur traversait l'un de ces moments où il sentait qu'il n'existait plus de ponts non jetés, plus de métropoles non fondées, plus de Dacies non pacifiées, plus d'Indes non conquises, un de ces moments où il sentait que la vie était merveilleuse par elle-même, par l'air que l'on respire, par la chaleur que répand la chaufferette remplie de braise, par l'eau que l'on boit, par la pensée et par les bras qui ont été donnés à l'homme et non pas par la course folle, écervelée, à travers le dédale des soucis qui dérivent, en se ramifiant, de plus en plus imposants, les uns des autres. Dans cet état de son esprit engourdi de sommeil, le plan de l'avance de ses troupes pour les jours suivants lui apparut extrêmement simple, inutilement facile, toute sa campagne s'en retrouva énormément simplifiée.

Le visage de l'empereur était détendu; sous les paupières lourdes, délivrées, ses yeux battirent imperceptiblement, vers les merveilles. Son corps, dépourvu d'identité, avait sombré dans un repos profond.

À cet instant, d'autres incidents vinrent troubler son sommeil.

D'abord il y eut la pluie, qu'il entendit crépiter sur le toit de la maison prétorienne, et cela le rendit inquiet pour le jour qui allait commencer. Brusquement ses plans étaient déjoués, renversés. Le spectre de ses soldats pataugeant dans la boue, les bagages et les effets imbibés d'eau, le rhume et le refroidissement. La claustration. Les machines de guerre embourbées, impossibles à manier. Les journées perdues . . C'était une pluie inattendue, rien ne l'avait annoncée; elle avait échappé même aux prédictions du Chaldéen, qui lui avait assuré qu'il y aurait une semaine ensoleillée. Une pluie muette, sans coups de tonnerre, sans éclairs, rien que de l'eau, de la ruse liquide, du sabotage céleste. Il voulut sortir, aller au bivouac de la chevalerie, impatient de savoir si les chevaux se trouvaient à l'abri.

Puis on lui annonça l'arrivée d'Ascanius, le messager qui assurait la liaison entre lui et la colonne de Labérius Maximus. (Vous le faites entrer à n'importe quelle heure, même si je me trouve dans mon bain ! avait-il ordonné). Sa liaison avec Labérius Maximus fonctionnait irréprochablement ce qui donnait du courage à Trajan, c'était là une preuve que la machine de cette guerre n'était pas dirigée aussi mal que cela. Il était même étonné de voir que, depuis qu'ils avaient franchi le Danube, c'était pour la seconde fois qu'on lui apportait des nouvelles de Maximus, or ce dernier se trouvait avec son armée bien loin de là. Cela renforçait son sentiment qu'il était maître de la situation, qu'il tenait bien en main cette campagne, qu'on entendait sa voix et qu'on lui obéissait. Il recevait des nouvelles, donnait des instructions à ses autres armées se trouvant à des distances qu'il ignorait, armées qu'il lui était difficile de localiser, mais auxquelles il pouvait donner des ordres. Labérius Maximus avait passé le Danube en aval de Lédérata, non loin de Dierna, et avait progressé assez rapidement, trop rapidement même, en confondant l'avance linéaire avec . . . l'occupation, mais tout en respectant le plan de campagne établi, après quoi les deux troncs d'armées, le sien et celui de l'empereur allaient fusionner en un seul.

Ascanius, le messager, arrivait en même temps que la pluie. Ses vêtements répandaient une odeur d'herbes mouillées. Il était venu informer l'empereur qu'un accrochage avait eu lieu entre les troupes de Labérius et les Daces Albocensses; il lui donne d'abord la mauvaise nouvelle: une centaine de soldats romains tués. Trajan lui pose des questions, le presse et le harcèle, et Ascanius doit répondre à toutes ses questions, certaines le dépassaient, il n'était, lui, qu'un simple messager, ce n'était pas lui le reponsable de ce qui était arrivé. Mais Trajan lui parlait sur un tel ton, comme s'il le considérait, lui, Ascanius, le principal coupable, comme s'il rejetait sur lui la responsabilité de cet accrochage, des soldats tués et des machines de guerre incendiées. Ascanius résiste à cet interrogatoire, donne des réponses qui dépassent son mandat, se dépasse lui-même, joue tour à tour le rôle du messager et du général; il remplissait souvent de telles missions et il savait faire face à pareils assauts, il avait de l'expérience. À la fin, épuisé, à bout de réponses et de forces, il succomba à un sommeil de plomb.

Trajan ne parut pas s'en étonner, ce n'était pas la première fois qu'il voyait cela. Il se met à récapituler les faits. Cela pouvait être pire, se dit-il en concluant. Ce qui l'irrite c'est que Labérius restait dans le provisoire, cette situation lui portait sur les nerfs. Il était à croire que les ennuis de Labérius Maximus ne faisaient que commencer et qu'aux escarmouches d'aujourd'hui pourraient suivre demain un vrai désastre.

Comme Ascanius le lui avait dit, ils n'avaient pas oublié de prendre certaines mesures de défense; l'endroit qu'ils avaient choisi pour se fortifier était propice à l'installation d'un camp rectangulaire ! ils s'étaient donc mis à creuser des fossés et, sur un flanc, ils avaient aménagé un talus, avec un bout de palissade. Le travail avait continué même sous les flèches de l'ennemi; l'attaque des Daces une fois repoussée par la chevalerie, on continua à travailler jusque tard dans la nuit. On les avait attaqués par surprise, une attaque rapide et ahurissante; la confusion qui s'en était suivie, le harcèlement qui avait duré presque deux heures, les apparitions brusques de l'ennemi, ses retraites répétées à l'abri de la forêt, tout cela rendait impossible la mise sur pied d'une réplique ferme, tout cela avait tenu les Romains en état d'alerte, les obligeant à ralentir le rythme des travaux de fortification. Vers les dix heures, les Romains avaient passé à une contre-attaque vigoureuse et les Daces s'étaient retirés; peu après ils avaient lancé une nouvelle attaque sur le flanc opposé, pour disparaître ensuite définitivement dans les profondeurs de la forêt.

Labérius avait décidé que les travaux d'aménagement du camp ne seraient pas arrêtés; il allait laisser là-bas une partie de ses soldats et de ses *muneri*, et il allait poursuivre son avance avec le gros de son armée en direction d'un endroit que les Romains avaient appéle Pluteum, où les patrouilles d'éclaireurs n'avaient signalé aucune résistance de l'ennemi. Il ne pouvait pas préciser combien de temps allait mettre sa colonne pour rejoindre celle de Trajan, car les difficultés étaient de plus en plus grandes.

Trajan se met à arpenter la pièce, lâchant quelques jurons à l'adresse de son camarade Labérius, le dégradant et le réhabilitant coup sur coup.

Heureusement que Labérius était trop loin pour s'entendre gronder; s'il avait été là, cela aurait tourné mal pour lui. Mais Trajan recouvre peu à peu son calme et se dit qu'il est encore trop tôt pour juger ses généraux, trop tôt pour juger qui que ce soit. Son regard s'arrête sur le messager Ascanius. Tout à fait insensible à ce qui aurait pu se passer autour de lui, Ascanius était capable de dormir tout aussi profondément dans une écurie que dans une tente impériale... Trajan le réservait pour les missions difficiles, car cet homme était doué d'une mémoire prodigieuse. Ascanius ne portait jamais de message écrit sur lui, il était suffisant de lui montrer un plan, de lui expliquer une situation, il copiait fidèlement le tout dans sa mémoire et le reproduisait sans la moindre erreur. À regarder son visage inexpressif, son apparence malingre, on n'aurait jamais deviné quelle mémoire fantastique se cachait sous son front bombé. À part cela, Ascanius était l'un de ces rares individus qui savent se servir dans la vie de tous leurs cinq sens.

Trajan laisse Ascanius et sort. Apercevant l'empereur, le commandant des gardes s'empresse de réveiller les gardes du corps; ils se mirent en marche, derrière l'empereur, mal réveillés, trottant, comme un petit troupeau de moutons.

Une fois dehors, l'empereur oublia tous ses ennuis. La pluie venait de cesser et il n'en restait que ses traces bienfaisantes: elle avait raffraîchi la nature, tonifié l'air, lavé les plantes et les étoiles. Les effluves fortes exhalées par les herbes mouillées et par la terre vivifiée, troublaient les sens, étaient pareilles à celles qui avaient fait de la terre la mère des premiers hommes. Sans trop savoir pourquoi, Trajan remercie en pensée Valicli.

Cette fraîcheur lui plut, elle effaçait ses appréhensions concernant son plan d'action pour l'étape suivante. L'ondée n'avait fait qu'arroser la terre, étanchant la soif des plantes; le sol était dur et l'avance de ses troupes n'en était pas périclitée.

Et comme chaque Latin cache dans son âme un reste de paysan jamais réprimé, un germe virulent de vie agraire, un fond champêtre considérable, un hennissement de la première pousse du blé, Trajan s'éprit de cette averse, l'accepta avec la joie intense du paysan.

Il marche à travers le camp plongé dans le silence, suivant la rue prétorienne. Les baraquements, les tentes grises, immobiles, donnaient l'impression d'un monde qui avait trouvé son équilibre. Seul quelque rêve dévergondé, jaillissant par la toile d'une tente, lui révélait que ce calme portait des blessures légères.

L'empereur s'approcha de la porte prétorienne. Point fortifié et monumental. Des blocs de pierre la fixaient solidement dans le sol; un assemblage de grosses pièces de bois s'élevaient dessus. La porte se détache, imposante, dans l'obscurité: on dirait la démence soumise. De gros parapets, suggérant davantage une place cruciale qu'une place forte. Trajan avait la supersitition des places cruciales du camp — les portes, les carrefours, la place des aigles impériales — et lorsqu'il s'en approchait, il oubliait qu'il était un

homme, devenant battement et flamme de sang. Les Anciens attribuaient à la porte prétorienne la qualité de pouvoir délier la langue des bons signes. « La fortune ne vient que par la porte prétorienne », disaient les Romains anciens . . .

Quelques pas plus loin, il distingue les silhouettes figées des vigiles; ils reconnurent à leur tour l'empereur.

Quand il lève les yeux pour voir si les nuages se sont dissipés, pour voir ce qui se fane là-haut, il aperçoit, dans le ciel nocturne, un arc-en-ciel. Il ferme les yeux, bat des paupières, comme s'il voulait s'assurer que ce n'était pas une illusion optique. L'arc-en-ciel se dessinait bien nettement, avec ses sept couleurs, majestueux, autoritaire. De le regarder si longuement, lui donna le torticolis. Il dégourdit son cou en faisant quelques mouvements, puis se remit à regarder le firmament où s'épanouissait l'arc-en-ciel.

. . . . . .

Revigoré par cette promenade, sûr maintenant que la pluie ne compromettait nullement les plans immédiats de son expédition, que, bien au contraire, elle l'aidait, Trajan ne sent plus du tout sa fatigue, se refuse à l'idée de prendre un peu de repos. Il voudrait s'entretenir avec un ami. Il éprouve le besoin de parler. Il ne pouvait pas rester seul trop longtemps. Car le vieux vin que l'on boit en solitaire n'a pas d'arôme, le vin de l'aube sans compagnon n'a pas de goût. Il faut toujours faire part à quelqu'un d'autre de votre état d'esprit lumineux. Il faut toujours renforcer votre sentiment de vous trouver au centre de la terre.

Ce serait une cruauté de ma part, si je faisais réveiller quelqu'un en ce moment, se dit-il. D'autant que ceux qui lui étaient proches s'étaient couchés bien tard. C'est pourquoi il hésite à envoyer chercher Licinius Sura, devant qui ses joies allaient s'intensifiant, prenaient toujours un contour plus net, plus précis.

Il renonça vite à cette idée, se souvenant de son journal de campagne, qui remplaça à l'instant même tous ses camarades possibles. Il fit venir son secrétaire et ils se mirent à écrire. Ils écrivirent sur cette ambassade qu'il n'avait pas reçue. Qu'il avait chassée. Il estime s'être conduit dignement, et c'est pourquoi le style en ivoire du scribe traça une belle phrase. Non, il n'a rien à se reprocher et la conscience de ce fait donna naissance à un paragraphe bien construit. L'arrivée des envoyés de Décébale l'avait mis en colère, car ils n'étaient pas venus demander la paix, mais montrer leur orgueil et proférer des menaces. Ils n'étaient pas venus apporter des présents à un grand empereur selon l'usage ! . . . De plus, les messagers du roi n'étaient pas nobles. Le roi ne lui avait pas envoyé des aristocrates à bonnets de belle fourrure et à manteaux somptueux, mais des plébéiens tête nue ! Trajan considère que le roi avait cherché à exciter ainsi sa colère, à lui faire perdre la tête: quand on perd la tête on donne de mauvais ordres. Eh bien, vous vous trompez, mon ami ! Plusieurs sentinelles avaient retenu les messagers à la lisière de la forêt; un seul d'entre eux, celui qui portait le message écrit, avait pu entrer dans le *castrum*. Ici on lui donne cette ré-

ponse: Partez ! L'empereur ne veut pas recevoir votre ambassade. L'empereur ne veut pas traiter avec vous. — Maintenant il relate cette histoire avec l'aisance que vous donne la fierté d'avoir fait face à une situation complexe. Pendant qu'il écrit, il a la satisfaction d'avoir répondu à l'offense par l'offense. La volupté d'outrager. Le plaisir de frapper. L'ivresse égoïste d'avoir le dessus. Eh bien, mon vieux, rira bien qui rira le dernier !

Ensuite, il consigne dans son journal la lettre que lui avaient envoyée les alliés de Décébale. En réalité, il vient d'inverser l'ordre chronologique de ces deux événements. Cet ordre lui était imposé probablement par l'impression que tout cela avait produite sur lui. Le fait qui vous frappe le plus efface les autres, devient une sorte de présent obsédant et n'a plus de passé.

Il avait reçu la lettre des alliés un peu après son arrivée en Dacie. Les Romains venaient à peine de passer le fleuve et de faire des sacrifices aux dieux, quand on lui annonça leur messager. Cette promptitude avait irrité Trajan, cela lui prouvait nettement que ce pays avait bien un maître. Le messager, un Anarte, était venu sur son petit cheval fougueux apporter une lettre par laquelle les tribus alliées à Décébale conseillaient à l'empereur de rebrousser chemin avec ses armées. La liste des alliés était assez longue. Trajan était persuadé qu'ils l'avaient enflée expressément. Qu'ils aillent au diable ! Ad inferos ! Dans leur lettre les alliés rendaient hommage à Décébale, à son pouvoir et à son habileté, à sa politique sage, ils y parlaient des droits qu'il avait devant les hommes et devant les dieux, disaient que le roi Untel, le chef Untel, le prince Untel, tous les voisins de Décébale, avaient décidé de se joindre à celui-ci et demandaient aux Romains d'arrêter leur marche, avant qu'il ne fût trop tard. La lettre était signée par les Roxolans et par d'autres tribus sarmates, par les Bures et les Bastarnes, par les Britogallois et les Scythes, et par d'autres peuplades encore, dont Trajan n'avait jamais entendu parler. Le message était bref et modéré en apparence, mais en réalité plein de menaces. Écrit en latin. Il produisit une impression niaise sur les deux lieutenants qui accompagnaient Trajan. Claudius avait opiné qu'on devrait convoquer un conseil de guerre pour que tous les généraux prissent connaisance de ce message et qu'on pût le juger en toute tranquillité. — Pas question, mon ami, lui avait répondu Trajan. Nous ne convoquerons aucun conseil ; depuis le passage du Danube et jusqu'à présent nous ne faisons que convoquer des conseils de guerre. Cela suffit !

À cela était venue s'ajouter la lettre des Daces, que Trajan avait reçue après son arrivée dans le camp d'Arcidava. Un messager appartenant à la tribu des Sargates (dont Décébale choisissait ses gardes du corps), avait apporté un message écrit en caractères latins, mais en langue dace ; ce n'était pas parce que leurs érudits ignoraient la langue des Romains, mais ils voulaient probablement souligner qu'ils étaient fiers de leurs liberté. La version latine, assez inexacte d'ailleurs, complétée par des explications et des adaptations inévitables, était la suivante:

« Le pas irréfléchi que les Romains firent sur nos terres en franchissant le fleuve, sera vengé par le sang. Si, à part la passion des guerres, les Romains

avaient reçu de leurs dieux le don de se souvenir et de prévoir, ils auraient maintenant bien des raisons pour avoir peur de nous et ne pas violer à nouveau nos frontières. Car des exploits anciens et récents parlent du pouvoir des Daces et de leurs victoires. Toi, Trajan, n'as-tu pas encore appris que notre peuple est issu du grand arbre des Thraces, lesquels naquirent directement de Gaia? N'as-tu pas entendu parler des nombreuses victoires que notre peuple inscrivit dans son livre sacré? N'as-tu pas entendu parler de sa bonne renommée, de sa vaillance et de son amour pour la liberté? Nos premiers rois qui régnaient sur une vaste étendue de la terre étaient issus de l'invincible Hermès. Décébale reçut, en même temps que son trône, le mystère du pouvoir qui nous vient de cet ancêtre. Et si les Romains conquirent le royaume des Thraces jusqu'au fleuve que l'on nomme Danube ou Ister, cette expansion leur fut permise afin que le destin s'accomplît et que la vengeance de la foudre qui vous attend ici fût plus dure. Plus votre déraison est grande et plus loin elle vous mène, plus votre chute sera douloureuse. Dans les livres sibyllins des Romains on parle de votre future décadence. Si Trajan avait déchiffré le sens des livres sibyllins, il aurait compris que le Septentrion tranchera l'une des sept têtes immorteles de Rome, lui faisant racheter par la souffrance son péché ancestral. L'épée de Décébale est en fer et ce fer tomba du ciel. Elle se nourrit de sang de grand prince. Retourne dans ton pays et laisse le nôtre tel qu'il est. Six jours te suffiront pour rassembler tes armées et pour les reconduire au-delà du fleuve, nous te laisserons partir en toute liberté. Si tu pars tout de suite, nous n'attaquerons pas tes légions, nos flèches n'atteindront pas tes soldats. Nous oublierons le jour de ton agression et le Danube redeviendra notre frontière commune, tel qu'il fut jusqu'à présent. Telle est la volonté du Roi. Si tu veux discuter, dis au messager l'endroit et le jour qui te conviennent. Les présents que nous te ferons à cette occasion, seront la preuve de notre magnanimité et non pas une tentative de t'amadouer. Défendons nos opinions sans armes, mais avant que ne s'écoule le délai de six jours qu'on vous a accordé, car ces terres ne peuvent pas supporter plus longtemps l'offense d'avoir été foulées aux pieds par des étrangers. Si tu ne pars pas maintenant, tes Romains ne pourront plus jamais quitter ce pays. Ils y resteront tous, morts ou vivants, ils ne pourront plus jamais s'en aller, ni par mer, ni par terre, ni sous terre, ni par air. Les portes de ce pays se refermeront sur eux, verrouillées par les montagnes. Et toi seul retourneras, peut-être, à Rome, pour raconter. »

Trajan demanda à son secrétaire de retranscrire ce texte en entier et de l'intégrer dans ses *Commentaires sur la Guerre dacique;* il demeure songeur. On peut facilement deviner qu'il est mécontent. Cela avait ravivé en lui une blessure non guérie, la colère qu'il avait ressentie en recevant ce message.

Licinius Sura lui avait dit subitement: Si vous le permettez, et l'ordonnez, j'irai moi-même rencontrer le roi; j'aurai même le courage d'aller jusqu'à Sarmizegethusa, quels que soient les dangers.

Trajan lui avait répondu: Mais non! Qu'est-ce qui vous passe par la tête? Qu'est-ce qui vous arrive à tous? Vous avez perdu la tête après une simple

lettre de menaces? Vous oubliez que les Barbares ont l'habitude d'intimider leurs adversaires par des paroles enflammées? Vous oubliez qu'ils ont la parole facile et qu'ils apprennent à réciter devant le feu?

Licinius Sura: Je ne l'oublie pas. Je sais qu'ils exercent leur éloquence et leur mémoire en récitant des vers devant le feu. Mais je sais aussi que c'est toujours devant le feu qu'ils croisent leurs épées et qu'ils s'exercent au glaive ! Je vous répète donc que je suis prêt, sur votre ordre, à aller traiter avec le roi.

Trajan: Vous n'irez nulle part, et nous ne traiterons avec personne. Je ne suis pas venu ici avec dix légions pour traiter ! Je vous laisse juger vous-même leurs paroles: Leurs rois descendent d'Hermès ! Mais nous, nous descendons de Quirinus ! Qu'est-ce qui est plus fort, la sagesse ou l'épée? Moi, j'estime qu'Hermès n'est puissant qu'en temps de paix. Ils oublient qu'Hermès fut surnommé aussi « le maître des rêves » !

Cela vous semble être peu important? demande Licinius Sura. « Le maître des rêves » tient en son pouvoir nos avant-pensées.

Trajan: Bien que nous révérions aussi Hermès, je suis certain que maintenant c'est Quirinus qui est appelé à décider. Quant à une possible entrevue avec le roi, eh bien, cela est hors de question pour le moment. Qu'est-ce qu'il se croit, celui-là? Nous n'accepterons aucune de ses propositions avant de lutter, avant de nous battre comme des lions. Ils doivent voir d'abord à qui ils ont affaire. Laissons d'abord parler les armes. Ce n'est qu'apprès que viendront la diplomatie, les pourparlers, les présents et tout le reste. Vous irez traiter la tête haute, quand vous aurez derrière vous dix cités daces de prises et une centaine de balistes prêtes à lancer leurs projectiles sur Sarmizegethusa. Ce n'est qu'après avoir occupé la moitié de ce pays que nous traiterons avec eux. En latin.

Ensuite il avait gardé un moment de silence ; mais on pouvait deviner qu'il avait continué de plaider impétueusement sa cause, par la pensée: Lui faire plier la nuque, secouer la couronne qu'il porte sur sa tête . . . la voir tomber par terre comme un fruit mûr . . . , le couronner ensuite de mes propres mains ; c'est au moment où il recevra le sceptre royal de mes mains que je voudrais l'entendre se vanter de sa vaillance. C'est moi qui déciderai s'il gardera ou non la couronne, c'est moi qui signerai son diplôme de vaillance et non pas l'ancêtre Hermès ou l'ancêtre Novac. Fini Novac, finis les ancêtres nés de la terre, des dieux chtoniens et des géants diluviens et des cyclopes ! Finis les Pélasges ! finis les Hyperboréens ! L'ancêtre c'est Marcus Ulpius Trajanus ! C'est moi qui lui donnerai son titre de prince, c'est moi qui dirai si Décébalus restera ou non le rex de ce pays. Je veux sa tête et je l'aurai: pour la faire couper ou pour la faire couronner, on décidera de cela plus tard.

Trajan met le point final. Il ordonne le point final. Le scribe, qui vivait la même effervescence d'idées que son maître, appuie avec tant d'ardeur sur son style que la pointe se casse. La tablette se casse aussi, avec un craquement sec. Vengé, Trajan lui adresse un sourire radieux.

Il dit au scribe d'aller se coucher. Il renonce à consigner un fait assez nébuleux, un détail assez confus, concernant ces missions. Ainsi, le Dace

qui avait apporté la lettre, attendait non loin du prétoire. Il avait demandé la réponse de l'empereur. Non, il n'y a pas de réponse. Nous ne traitons pas, nous ne discutons pas. Salut ! — Le messager se préparait de sauter en selle. À ce même moment, le hasard avait voulu que Trajan sortit du prétoire. L'empereur brillait, autant à cause de son armure qui reflétait la lumière du soleil, autant à cause de la lumière particulière qui émanait de ses yeux. Le messager dace qui avait déjà mis un pied à l'étrier l'aperçut, le regarda fixement, perdit son équilibre (car il ne s'appuyait que d'une jambe, l'autre étant dans l'air), chancela et tomba. Ceux qui se trouvaient là se mirent à pousser des cris de joie et acclamèrent longuement l'empereur et l'effet que son apparition avait produit sur le Dace.

Le messager s'était relevé, avait de nouveau regardé dans la direction de l'empereur, mettant la main en visière, il l'avait regardé avidement, soit que son apparition le fascinât (c'est ce qu'ils avaient cru) soit qu'il vît pour la première fois la figure d'un César, ce qui lui fournissait matière à raconter, une fois retourné parmi les siens. L'empereur, satisfait de ce résultat, content d'avoir vu tomber le messager devant sa grandeur, s'était retiré dans le prétoire, accompagné par les acclamations et les ovations de ses soldats. Plus tard, on lui raconta une chose incroyable. Le messager avait demandé une cassolette de braise, expliquant que c'était pour son cheval. Comme tout le monde vivait l'enthousiasme d'avoir assisté à l'effondrement prémonitoire de leur adversaire, on s'était empressé de satisfaire à sa demande. On lui apporta donc de la braise sur un bouclier de bronze, le messager la donna à son cheval qui avala vite cette nourriture peu ordinaire. Certains dirent qu'entre temps la braise s'était transformée en cendre, mais ce fait n'est pas sûr et reste de toute façon extraordinaire. Après quoi, le cavalier enfourcha son cheval qui poussa un hennissement et, d'un bond d'une force insoupçonnée, prit son vol comme un pégase; en un clin d'œil il s'évanouit. Tous ceux qui avaient assisté à cette scène avaient relaté à Trajan que le cheval s'était littéralement envolé. Mais cela reste une chose difficile à préciser; le cheval avait disparu avec une extrême rapidité dans un nuage de poussière qui cachait la vue.

L'empereur regrette de ne pas être resté pour assister au départ du messager, il n'aurait pas été, lui, la proie des illusions optiques; il n'avait pas cru ce qu'on lui avait raconté et avait riposté brutalement à ceux qui soutenaient que le cheval s'était élevé dans les airs.

En dépit de cette conviction, sa disposition impeccable d'il y a quelques minutes s'en va en fumée. Le sommeil lui apparaît maintenant comme le seul salut possible, devant cet excès de réalité qui l'exténuait. Il pense au sommeil comme à la dernière jouissance de l'homme, il y pense donc avec le désespoir de celui qui renonce. Une heure de sommeil, tout de suite. C'est fini. L'heure d'avant l'aube. Je veux me reposer, dit-il. Moi aussi j'ai le droit de me reposer. Ne laissez personne entrer ou faire du bruit devant ma porte; je n'ai fermé l'œil de la nuit. C'est clair? — Oui, *domine*, personne ne troublera le silence.

Sa chambre. Tout ce qu'il touche est doux, moelleux. Ses jambes ne lui obéissent plus. Il chancelle. Ses paupières, au corps mou de mollusque, sont lourdes de sommeil. Déclin général. Son cœur se débrouille mal, gauchement, n'a pas d'expérience. Il bat précipitamment, comme un cœur jeune. Son pouls n'est pas rythmique, rationnel, il pompe le sang par saccades. Sa vie est oscillante, manque de centre. Dans son cerveau fatigué, divisé en parcelles oniriques, vacille la flamme de la peur: la mort. Non, ce n'est pas la peur. C'est l'étonnement. C'est le silence. Cette heure est dense et concentrée à tel point qu'on peut percevoir, avec un sens profond, le point d'intersection de la mort et de la renaissance. Son cœur a le rythme saccadé et rapide des bébés. Comme si ce n'était plus son cœur à lui, son cœur apprivoisé, son vieil ami; comme si c'était le cœur sauvage d'un enfant, d'un poulain. L'impression confuse de vivre, de fondre dans sa propre existence.

De nouveau la sensation du point d'intersection vie — mort. Et la facilité avec laquelle son corps s'apprête à céder. Mais il s'assure que le battement suivant de son cœur, le suivant et le suivant, ne font que nier la mort, la chasser avec des coups de pierre, avec des coups de cœur — pierre.

Pas de joie, pas de regret. L'indifférence de renaître. Le sentiment — détaché, nébuleux — de vivre à partir de ce moment, à partir de ce moment-ci, de ne pas avoir de passé. Oui, il y a peut-être un je ne sais quoi de vieux dans sa figure. Mais il y a aussi quelque chose qui vient à peine de naître, qui est issu de ce battement de cœur. Non, pas du précédent: de celui-ci. —Et ce vertige, cet absurde vertige, qui lui a provoqué une peur subite du sommeil. Qui lui a dévoilé que quelque autre part, au pays du sommeil, se trouve la demeure de la mort. Et cette peur chasse définitivement sa fatigue. Même s'il se dit: « ce n'est qu'une hallucination, je ne dois pas y faire attention ! », pourtant son sommeil s'est envolé pour de bon. — C'est bizarre, constate-t-il encore, je ne me suis pas proposé de ne pas dormir cette nuit et pourtant j'ai veillé. J'ai eu tant à faire, tant de problèmes à résoudre ! se dit-il, cherchant à motiver, à expliquer, avec la simplicité de celui qui ne s'est pas encore distancé de son aventure.

. . . . . .

Il leva son regard vers la clepsydre; l'eau qui gargouillait dans son réservoir apportait des nouvelles du temps qui s'écoulait. La clepsydre montrait l'heure présente, mais gardait aussi en elle les heures écoulées, consumées: du temps en cendres. Il eut l'impression d'apercevoir sur le socle de la clepsydre de petits tas d'heures calcinées, puis il se rendit compte que c'étaient des gouttes d'eau qui avaient fui par l'orifice du flotteur . . . Ensuite il crut entendre frémir près de lui, très près de lui, en lui-même, un arbre frais, il crut qu'il marchait dans l'herbe. Il crut qu'il allait commencer un nouveau rêve: « et vous considérez que cela n'est pas important ? » (la voix de Licinius Sura, comme un écho, de plus en plus faible). Il s'efforce de rester éveillé, son regard fait le tour de la chambre, s'arrête au jeu des flammes qui vacillent dans le petit poêle de fer, ses narines sont assaillies par l'odeur résineuse du mélèze (dans quelle forêt sont-ils allés couper

ce bois? j'ai oublié de leur demander cela; cette essence parfumée me semble plus indiquée pour les offrandes; quelle idée ils ont eue ! chauffer ma chambre avec ce bois ! et les flammes, pareilles à des poignards ensanglantés, ont un jaillissement dur, belliqueux . . .) ensuite il se sent arraché de sa tente et projeté en direction de la baraque où avaient été enfermés les prisonniers qu'il voulaient interroger. Et l'impression de marcher était si forte, si réelle qu'il ne sait pas s'il rêve ou s'il est vraiment sorti du prétoire.

Une fois arrivé devant la baraque des prisonniers, il voit, à sa grande surprise, que les gardiens s'étaient endormis. Il sent la colère le saisir: Comment est-ce possible ! Nous sommes ici dans la gueule du loup et eux, ils dorment comme des loirs ! Et les prisonniers? Se seraient-ils évadés?

Il se met à secouer les gardiens pour les réveiller, mais il ne réussit pas à faire grand-chose. L'un des gardiens se retourne sur le côté pour chercher une meilleure position, après quoi il se remet à ronfler de plus belle. Un autre, après avoir reçu un coup de pied dans le ventre, marmonne entre les dents un juron si terrible que quelqu'un d'impressionnable, à l'entendre, serait mort de peur. Trajan lui envoie un nouveau coup de pied dans la cuisse droite sur laquelle celui-ci rampait vers lui; il frappa, mais il se fit mal au pied, car le gardien avait une cuisse solide, une cuisse de soldat romain. Il obtint encore un juron, en un latin rude, de caserne, avec des accents pannoniens.

Avant d'appeler ses gardes et de leur demander de remettre de l'ordre, d'emmener de force ces fainéants, de leur infliger le supplice de la bastonnade et de les mettre à mort comme des scélérats, il fit encore quelques pas en leur marchant dessus, voulant se convaincre que le prisonnier qu'il cherchait était toujours là.

Il ouvrit la première porte; le prisonnier dormait sur une brassée de branches de sapin dont on avait improvisé un grabat. Son visage était serein — le visage de l'homme qui dort dans son lit, à l'abri des dangers. Et comme le sommeil a la qualité d'enlever les masques, Trajan put voir son visage illuminé d'un sourire paisible, et alors il l'aima d'un amour définitif, lui et ses descendants.

Il le secoue. Le prisonnier eut l'air de se réveiller; en tout cas il dit: Laisse-moi dormir, je suis fatigué, j'ai chassé le sanglier du matin jusqu'au soir, je l'ai tué et je l'ai apporté chez moi; ma femme en a prépare le dîner; cherche sous la nappe, tu y trouveras du bon rôti de sanglier. Mange, tu t'habitueras à cette nourriture, tu verras; ensuite, mets-toi au lit, et ne te tourmente plus.

Il est fatigué à ce point, se dit Trajan, qu'il se croit chez lui, dans son lit. — Mais je suis bien chez moi, dans mon lit, lui répond le prisonnier, comme s'il avait entendu sa réflexion; je suis bien chez moi. Trajan continue à le secouer, lui crie: Tu es entre mes mains, l'ami! Il reçut une autre réponse: Je t'ai dit de manger ta part de sanglier, que je t'ai laissée exprès, ensuite cherche-toi une place et couche-toi, ne te crois pas seulement celui que tu es. Trajan s'amuse et dit: Un sommeil sibyllin ! Un sommeil sibyllin ! Le Dace poursuivit: Tu as entendu sans doute parler de la soif des pierres; on

Relief sur un *costume de parade romain*
trouvé à Arcalia (IIe — IIIe s. n.è)

Stèle funéraire du Dace Skirtos
(IIe – IIIe s.n.è.)

dit que la pierre attend le sens. Le son est planté, mais aucun d'entre nous ne pourra voir comment le son enfante l'arbre. Les dieux qui vivent 12000 tours solaires ne voient que les chênes géants, millénaires. Trop grands pour les mortels, insignifiants pour les dieux, les arbres séculaires vivent seuls, on ne remarque pas leur existence. Or, leur vie est violente, leur instant est convulsif, ils violent le sol en profondeur, obéissant à des commandements qui font mal, pareils au venin que l'on met sur la blessure.

Le prisonnier se lève, marche vers l'un des gardiens qui dormaient d'un sommeil de plomb. Il défait les cordons des sandales que celui-ci avait aux pieds, les chausse et constate qu'elles lui vont parfaitement, on aurait dit que'elles avaient été faites à son pied. La plante nue du gardien ressemblait à celle du Dace, c'est-à-dire que chacune avait cinq mille chemins non encore parcourus. Le prisonnier ehausse les sandales, attache les lanières sans aucune joie, sourcils froncés.

Trajan attend qu'il finisse. Il lui dit: Je constate que tu as de l'instruction, et ceci me réjouit. Hier, je ne savais pas encore que mes soldats avaient fait une telle capture, mais maintenant je vois que nous tenons un érudit. Mais, je te prie de continuer tes accusations, j'ai cru saisir derrière tes paroles ton mécontentement, j'ai cru entendre des menaces.

Des menaces? Tu devrais regarder cela ! et ouvrant la paume, le Dace tend à Trajan un grain de blé, lui demande de le couper en deux; Trajan saisit un couteau sacrificatoire, coupe le grain et trouve dedans cinq mots, des mots qu'il connaît. Je ne comprends pas le sens de ces mots, dit-il. Ce n'est pas difficile, lui répond-t-on. Mets-les en terre ! Trajan les mit en terre et de ces cinq mots poussa le blé. Oui, dit Trajan se rasserénant, je commence à comprendre !

Le prisonnier était occupé a ôter la *lorica* d'un gardien, cette armure en cuir, renforcée d'une plaque de fer; elle était attachée solidement, et il eut de la peine à en défaire les courroies. Enfin, il réussit à l'enlever, et la cuirasse était chaude et fumante. Il attend d'abord que la sueur latine sèche, ensuite il prie Trajan de l'aider à se la mettre.

Trajan lui donne un coup de main, mais sans trop de conviction. J'espère le faire sortir de son mutisme, se dit-il. Il croit avoir trouvé la voie qui le conduirait à cet homme. Il le laisserait déployer son éloquence prophétique, lui dirait des paroles louangeuses, ensuite, montant l'échelle de la flatterie, il arriverait, par des questions banales, à lui tirer les vers du nez. Il présume que ce Dace n'est pas qu'une mine d'érudition, sa tête ne cache pas que des dissertations livresques mais aussi des renseignements militaires; et même s'il n'est pas militaire, un homme intelligent n'est pas sans connaître le pouls de son temps et il possède des secrets qu'on ne lui a jamais confiés. Il pourrait surprendre peut-être, par cet homme, le défaut de la cuirasse de ce pays.

Le Dace, toujours impassible, le remercie de l'avoir aidé à passer son armure. Le voilà qui examine maintenant les épées des gardiens endormis: il les compare, les soupèse du regard cherchant la meilleure. Enfin, son choix est fait, et l'épée qui pendait à la ceinture d'un Romain entre en sa posses-

sion. Trajan suit ses gestes avec les yeux de l'homme qui ne croit pas ce qu'il voit. Il se sent de nouveau submergé par une colère froide contre ces gardiens; lui faire ça à lui ! Il fouille dans sa mémoire, afin de trouver une peine exemplaire pour ces misérables, à qui il paie de grosses soldes pour rien ! Il cherche une torture affreuse. Il n'était pas trop ingénieux en matière de tortures, car il avait opté pour ces méthodes qui, bien que châtiant durement, ne font physiquement pas de mal. De sorte que maintenant il en est un peu embarrassé. Il se met de nouveau à leur taper dessus, mais sans obtenir autre chose qu'un grognement d'homme endormi et inconscient. L'un des crânes des gardiens s'aplatit sous ses coups, et il ressemblait maintenant à un champignon.

Le prisonnier, équipé comme un soldat romain, était couché sur son lit de branchages. Il était difficile de reconnaître le Barbare sous le casque et sous l'équipement qu'il avait pris aux gardiens. Trajan s'apprêta à sortir; alors le Dace se leva et se mit à marcher derrière lui.

Où vas-tu? lui demande Trajan, étonné.

Je t'accompagne jusqu'au prétoire.

Comment cela? Pourquoi?

Je veux te protéger.

Me protéger? Toi?

Ne sois pas étonné. Les tiens se sont endormis. Il est difficile de retrouver le chemin.

Mais c'est absurde ! Toi, un adversaire, me protéger dans mon propre camp ! Ici je n'ai pas besoin de protection, et d'ailleurs mes gardes prétoriennes veillent sur moi. Et n'oublie pas que tu n'es qu'un prisonnier.

Tu devrais te rendre compte que je suis le seul, en ce moment, à te porter secours.

Une flèche, puis une autre, sifflèrent aux oreilles de l'empereur. Une autre allait même le frapper, mais le prisonnier, avec son bouclier, détourna sa trajectoire.

Bizarre ! se dit Trajan. Il est difficile à admettre d'être protégé par un prisonnier. Quelle ironie du sort !

Tu peux avoir raison, mais écoute-moi bien. Quand on se met en route, on ne sait pas toujours quels seront vos compagnons. Or toi, tu t'es mis en route, n'est-ce pas?

Trajan lui permet de l'accompagner. Il vit que c'était un compagnon agréable.

Tu ne veux pas devenir prétorien? C'est une dignité importante et je peux te la donner sur-le-champ, lui proposa-t-il. Il me semble que tu feras parfaitement l'affaire, et, au fond, c'est toi-même qui t'es offert comme garde.

Non, je ne veux pas. D'ailleurs, tu fais là une proposition que tu ne peux pas réaliser, une promesse que tu ne peux pas tenir.

Que je ne peux pas tenir? Moi? — Mais qui est cet homme? se demande Trajan, révolté. Ensuite, à haute voix: Pourquoi ne veux-tu pas ce poste? Réfléchis donc un peu! Tu perds là une belle occasion, crois-moi, une occasion

rarissime. Tu peux m'être utile et, une fois conquise la province, tu pourras être utile aux tiens, mettant un frein à ma fureur contre les Daces, ou demandant des postes importants pour ta famille.

Je t'ai déjà dit que tu ne pourrais pas tenir ta promesse, alors n'en parlons plus ! Tu donnes une interprétation un peu trop personnelle de notre rencontre: tu ne veux oublier aucun instant que tu es un distributeur de fonctions et de richesses. Mais il y aura un moment où les pouvoirs terrestres ne compteront plus, où ton argent n'aura plus cours.

Trajan ne parvient pas à riposter. Le chemin est accidenté; une rivière surgit devant eux, son lit est bien large, mais ils peuvent la traverser aisément par l'endroit qu'a choisi le Dace. Trajan passa le gué en marchant sur de gros galets argentés et glissants. Ce n'est que plus tard qu'il s'aperçut que ce n'étaient pas des galets mais des dos de truites et de saumons.

Cette rivière lui était inconnue, il ne l'avait pas vue au moment de son arrivée. On n'apercevait pas les sentiers résultés de l'agitation de la veille, de l'installation du camp. On ne voyait ni les baraques, ni les tentes des derniers arrivés, ni le remblai qui entourait le camp, ni la tour imposante de son établissement. Qu'était dont devenu tout cela? Au bout d'un moment, il se sentit fatigué et alla s'asseoir sur un petit tertre moelleux. Il constata que c'était un ours.

Dépêche-toi ! lui crie le prisonnier.

Ils marchaient maintenant sur un chemin de terre qui, petit à petit se transforma en une route empierrée, tracée d'après la technique romaine la plus moderne. Sur les dalles de granit, Trajan découvre des sigles romains, très populaires. Ils avançaient vite, presque en courant, planant dans l'air sur certaines portions du chemin.

Je crois qu'on s'est égarés.

Non, c'est la bonne direction.

On aurait dû déjà être arrivés.

Le chemin est parfois plus pénible qu'on ne l'imagine.

Je voudrais qu'on rentre.

Où donc? et comment?

Retourner, c'était en effet impossible; à leur suite, la forêt devenait compacte, impénétrable. Trajan redoutait les forêts nordiques, elles lui inspiraient une peur authentique, c'était son obsession, il aurait accepté de se battre avec n'importe quel adversaire, à condition que la bataille fût livrée en rase campagne (où il y a des possibilités réelles de manœuvre et de bravoure) et non pas dans des fourrés perfides, pleins de mystères primitifs.

Derrière eux, le chemin semblait avoir été coupé. Il s'était consumé à mesure qu'ils l'avaient parcouru. Les dalles du pavement, les bornes, fondaient, étaient englouties dans le néant, au fur et à mesure qu'on les laissait en arrière. Il n'y avait pas d'autre route à part celle qu'ils avaient sous leurs pieds et devant eux. Et il vit que ce n'étaient pas eux qui suivaient cette route, mais que c'était la route qui coulait, qui passait, sans retour. La forêt passait, l'espace passait. Les cités passaient, la planète passait.

Ils continuèrent donc leur route. Le prisonnier l'avait distancé largement, c'est que son chemin passait plus vite.

De temps en temps, Trajan, lui criait: Holà ! Hé ! Attends-moi ! et il devait faire de grands sauts pour le rattraper.

Soudain, les fourrés s'écartèrent et ils virent, devant eux, une cité; sur les portes on pouvait déchiffrer l'inscription S P Q R.

Qui donc bâtit ici, en pleine Inde Dacique, une cité latine? s'enquit Trajan.

Mais son compagnon se taisait; il regardait. Trajan s'efforça de se rappeler où il avait déjà vu cette cité, ce qui l'y atachait. Car entre son âme et cette cité il existait une liaison certaine, un cordon ombilical non encore sectionné. N'est-ce pas? demanda-t-il au prisonnier. Il me semble avoir déjà passé par là . . . Il fallait se rendre à l'évidence: c'était bien son style, son faire; ses plans avaient pris forme là, dans les lontaines contrées gètes; on pouvait voir partout son empreinte. Ensuite il se rappela qu'il avait pris part à l'inauguration de cette *ulpia*. Il aperçut à ses pieds une charrue; il regarda ses mains et il comprit: ses paumes étaient sèches et lisses, car il avait tenu les mancherons de la charrue quand il avait tracé le sillon rituel de la fondation.

Devant lui parut Decimus Terentius Scaurianus. Il avait l'air joyeux et tenait à la main une truelle de maçon.

Salve! Salve! lança-t-il à Trajan et il agitait sa truelle remplie de mortier.

L'empereur se réjouit d'avoir rencontré Scaurianus; dans son âme, Scaurianus remplaçait le frère qu'il n'avait jamais eu. Ils s'embrassent. Decimus Terentius Scaurianus remercie Trajan une fois de plus pour l'avoir nommé au poste de gouverneur de la Dacie. Trajan ignore qu'un tel événement ait pu avoir lieu, mais il accepte ses paroles de remerciement et lui souhaite la prospérité. Ensuite il prend son bras et le conduit vers l'entrée de la ville.

Attendez un instant, lui dit Trajan, j'étais accompagné par un ancien prisonnier à qui j'avais donné le rang de prétorien dans mon escorte personnelle.

Je n'ai vu personne, lui répond Avidius Nigrinus, sur un ton mielleux; sa toge somptueuse, de couleur pourpre, révèle un homme qui attache de l'importance à son apparence extérieure, qui tient à donner de l'éclat à son rang par son aspect vestimentaire.

L'empereur le toise en silence, regarde autour de lui, n'aperçoit plus la truelle.

Mais où est Terentius Scaurianus? demande-t-il?

Vous l'avez rappelé à Rome, à la suite de cette sale histoire où il s'était fourré. Il a commis une bévue, il n'y a pas de doute, mais généralement c'est une personne honnête. En tant que gouverneur de cette province, il avait trouvé le moyen, semble-t-il, de gagner beaucoup d'argent.

Ce n'est pas possible, proteste Trajan, qui ne supportait pas les frictions et les dénonciations entre ses dignitaires. Decimus Terentius Scaurianus

est mon ami, prenez donc garde à ce que vous avancez. Il est mon compagnon d'armes, mon frère de blessures et de désespoir. Je l'ai vu se battre, je le connais mieux que personne. Mais dites-moi, où est-il en ce moment? Il était là, il m'a donné une truelle que je ne retrouve plus. Aidez-moi à la retrouver, car elle était marquée d'un disque solaire et du signe du pont.

Avidius Nigrinus se met à rire et repond: On vous attend sur le forum. Vous devez recevoir le salut des citoyens.

L'empereur perçoit le tumulte du forum, s'imagine l'assemblée bigarrée de la place, entend le bavardage des badauds. Il n'était pas sans connaître la psychologie du forum, les soi-disant experts en politique dont le métier était de s'adosser aux colonnes et aux idoles de pierre qui bordaient le forum, de commenter et d'interpréter abusivement les décrets impériaux, de se moquer et de proférer des injures, de critiquer des dispositions mûrement réfléchies, d'en proposer des retouches comiques, d'adapter les grandes lois à leurs aspirations mesquines, de crier qu'on ne pouvait plus vivre dans cet Empire ! Ils n'arrêtent pas de demander des changements, eh oui, figurez-vous, des changements, et cela après tout ce que j'ai fait et changé moi-même, après toutes les libertés et les facilités que mon règne apporta. Ils demandent sans cesse des réformes, des remaniements, or les meilleurs changements, c'est bien connu, sont ceux qui mènent à l'équilibre. Et ils ne pensent même pas que, fatalement, les changements les plus saugrenus et les plus radicaux tendent à instaurer une nouvelle stagnation.

C'est pourqoi Trajan n'a pas envie de se montrer au forum. Il se dit: au diable tous ces individus qui fainéantent sur les places publiques et qui font profession de blâmer les édits impériaux ! Il voulut s'esquiver sans tarder. Mais il entend une voix d'homme imposante et autoritaire:

Silence, Germanicus Dacicus Parthicus va bientôt arriver !

Alors, Trajan demande à Nigrinus: Allez, conduisez-moi au forum; vite !

Mais Nigrinus n'était plus là, il avait disparu sans laisser de traces. Et l'empereur avançait tout seul en direction du forum, suivant une ruelle mal pavée qui ne finissait plus.

Il s'arrête à une bifurcation de la route. Là il y avait un édifice à coupole, ayant l'air d'un petit temple, avec des ornements impressionnants. Comme la porte était ouverte, il jeta dedans un regard prudent. Il y vit un homme monumental. Son corps commençait là et vous donnait la sensation qu'il était infini.

VOUS ÊTES TRÈS HAUT, s'exclame Trajan, ébloui, avec des majuscules dans sa voix.

Oh, je suis tout à fait éveillé; ce que tu vois ici, ce n'est pas ma hauteur, mais ma veille. C'est ma veille que tu vois.

Et il ajoute encore (d'une voix complète où habitaient toutes les choses; même l'empereur habitait parmi les sons de cette voix):

Il y a eu un homme, il s'appelait Grégoire, qui a témoigné en ta faveur. Grégoire le Grand.

Puis il lui fit signe de s'en aller, de le laisser seul, et sa volonté était telle, que, Trajan n'ayant pas bougé, il s'évanouit se laissant absorber par les choses environnantes. Trajan essaya de le retrouver dans les émanations des choses, mais c'était extrêmement difficile, car chaque chose, chaque fragment de matière en avaient pris leur part.

Il continua sa marche en direction du forum, entendant comme un écho: « Silence, Dacicus Parthicus va arriver ! » Il voulut récompenser celui qui avait prononcé ces paroles. Mais il ne parvenait pas a atteindre le forum. Il se trouvait sur une colline; il voit à ses pieds une vie active; un homme faisait le débuttage de la vigne, deux femmes tondaient des brebis, un enfant frappait son père à coups de verge, un charpentier taillait des douves pour les tonneaux, une vieille femme teillait le chanvre, un forgeron marquait le bétail au fer rouge.

Il arrive enfin au forum. Il le trouve vide, désert; une tempête se leva.

Qui est-ce qui a dit: Dacicus va arriver?... demande-t-il, mais il constate qu'il est tout seul, et le temple de Liber Pater était en ruine, et l'autel de la déesse Sarapis abandonné par les prêtres. Autour de lui: des chapiteaux de colonne en marbre gisant pêle-mêle, des bustes renversés, mutilés. La poitrine d'une déesse aux seins fissurés. Des mains et des têtes éparpillées sur le sol. Trajan ramasse un bras de pierre et s'imagine ses gestes possibles, ses faits de lance. Ensuite il laisse tomber le bras de pierre près d'une tête de pierre qui semblait penser des idées de pierre.

Quelques pas plus loin, il voit des plaques de marbre avec des dédicaces qui vantaient toute sorte de gens qui avaient passé par là, qui disaient que ces gens avaient été formidables et qu'ils avaient fait progrésser le monde romain. Et des dalles rongées par les pluies. Et la renouée des oiseaux triomphait partout, envahissant le forum.

Par endroits, la mosaïque en forme de rayons était restée intacte, c'était celle qu'il aimait le plus, car il sentait que le pavement de son cœur devait être une mosaïque en rayons de miel.

Il voit des tuiles romaines, des tuiles faîtières et des briques estampillées. Il en cueille une, qui porte, en relief, quatre poignards romains et deux sabres daces, recourbés, et il déchiffre aisément le message: la IVe Légion Flavia Felix, et il reprend courage, après cette rencontre familière. C'était signe qu'il se trouvait chez lui, en pays latin. Les poignards romains se sont éléves au rang des chiffres, et l'épée dacique s'est métamorphosée en lettre. Il se dit: Il s'est passé des choses bien étranges dans cet endroit; ils ont laissé les épées se transformer en lettres et les poignards en chiffres.

Il marche, tête baissée, cherchant du regard des tuiles et des briques portant des marques romaines. Il se sentait moins seul quand il découvrait des estampilles tégulaires, des inscriptions imbibées de tumulte, de désirs, d'égoïsme et de candeur, de fantaisie et de bêtise. Des inscriptions imbibées de cœurs. Ces lettres étaient imprégnées de vie et scellaient des destinées, des espérances. Elles parlaient de combats et de la sélection des forts. Elles suggéraient les intrigues et l'hypocrisie. Chaque lettre: une biographie, un monde. L'immortalisation des services et des servitudes. Il voit des autels

portant des inscriptions; les maisons étaient tombées en ruine, s'étaient effondrées, il n'en était resté que les autels. Des sanctuaires en marbre, endommagés, comme s'il y avait eu là un combat entre les dieux; des autels — des ossements blancs de dieux, lavés par les pluies, égalisés par la mort, pareils à tous les ossements.

. . . . . .

— Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! s'écrie un homme qui surgit de derrière un pan de mur, suivi d'un groupe d'enfants. C'était un maître avec sa classe de disciples. Ils se mirent à nettoyer la mosaïque du Palais d'Augustalia qui se trouvait dans un état pitoyable. L'homme qui surveillait les enfants prenait des airs importants, affichait une figure de grand connaisseur, essayait de restaurer certains fragments, du moins c'est ce qu'il prétendait. Mais il donna dans le ridicule devant Trajan lorsque, se précipitant vers l'enceinte, il renversa une belle amphore, qui se cassa en mille morceaux. De l'amphore cassée coulèrent sur le sol des lentilles.

Les gens mangent toujours des lentilles ! se dit Trajan, ce provincial qui avait un faible pour les bonnes habitudes qui ne se perdaient pas. Il regretta moins l'amphore que les lentilles éparpillées par terre.

Trajan suit son chemin, pensif; à ses pieds, dans l'herbe, un médaillon de plomb à tête de Gorgonne retient son attention. Il le ramasse, le nettoie de la terre, et l'emporte avec lui, dans son poing serré.

Le maître et le groupe d'enfants avaient disparu sans avoir fini leur travail, laissant le tout sans dessus dessous.

Des éclats de rire, des bruits de voix jeunes, nues, provenant d'une maisonnette qui se trouvait dans le voisinage, arrivèrent jusqu'à ses oreilles. Trajan pressa le pas. Arrivé devant la maison, il aperçoit un jeune homme en train de lutiner une jeune fille, sa bien-aimée. Trajan leur adresse la parole, mais eux ne l'entendent pas, ne le voient pas, et il se rend compte qu'il lui était arrivé quelque chose d'étrange. Les amoureux se lèvent et s'en vont, se tenant par la taille et s'embrassant. Ils se retirent derrière un portail à moitié effondré, dans un endroit où les hautes herbes et les buissons pouvaient les cacher à la vue. Mais l'empereur les voyait qui prenaient leur ébats, enlacés; il apercevait, par instants, dans l'herbe ondoyante, le dos souple de l'homme et le bras nu de la jeune femme qui le tenait pressé contre elle. Il s'étonne à la vue de ce beau jeu, qui, regardé à distance, semble être une violence, un combat acerbe. Autour d'eux, une végétation luxuriante, fraîche, d'un vert explosif, des herbes débordant de santé, la guimauve juteuse, la jusquiame aux feuilles craintives, l'épervière d'une vitalité exubérante. C'était un tout fécond et les deux amoureux s'aimaient entre les herbes, et Trajan était subjugué par la santé du champ et du vert, et plus qu'autre chose, par la beauté du genou de la jeune femme, d'une carnation fine, rose.

Il les abandonne à leur sort, s'en éloigne. Pendant un bon moment, il poursuit son chemin — un chemin qui choisissait seul sa direction entre toutes les autres — et son établissement apparut soudain devant ses yeux et il se réveilla dedans, projeté dans sa tente prétorienne. Il se retrouve dans

son bureau, tous les objets sont à leur place, les plans de campagne, les lampes à huile, la vieille clepsydre magiquement intime, respirant l'eau mélodieusement, fusionnant presque avec sa propre respiration.

Sur le pilier des heures ne s'était écoulée aucune division; son voyage nocturne vers la cité du rêve s'était donc passé durant la chute d'une seule goutte d'eau, planète de temps.

Il éprouve du dépit se rendant compte qu'il avait perdu la plupart des séquences de son rêve, il ne s'en rappelle que quelques fragments, il se rappelle avoir vu deux femmes tondre leurs brebis, et . . . oui, il avait vu en rêve Decimus Scaurianus, et . . . des ossements, des ossements. Mais le rêve frémissait en lui comme un arbre diffus, mêlé à ses chairs, à son âge vécu et non vécu.

Il s'efforce de refaire son trajet de rêve, oui, cela avait été long, compliqué, dans sa mémoire ne vacillaient plus que des images vagues, qu'il fallait fixer avant de s'évanouir complètement, il se concentre, touche un nouveau détail, qui revêtait sur-le-champ un coloris émotif intense.

Ce n'est qu'à la fin, qu'il se rend compte que son poing est fermé et qu'il le serre douloureusement. Quand il l'ouvre, il aperçoit au creux de sa main un médaillon de plomb reproduisant la tête d'une Gorgone.

Trajan perçoit l'approche de l'aube au tréfonds de lui-même. La courbe de sa vie intérieure monte sensiblement et ce moment où le jour point sur une terre nouvelle le retrouve dans un état d'allégresse; il est plein de lui-même, dominé par le sentiment qu'on peut facilement entrer en possession des choses convoitées, ce sentiment qui donne de l'audace aux petits enfants et leur fait tendre la main et demander tout ce qu'ils voient autour d'eux. Il jette un regard sur la carte de la Dacie, étalée sur sa table de travail, une Dacie immense, aux frontières irréelles, perdues dans les brumes hyperboréennes; ensuite il se lève et, écartant d'un geste le rideau de l'entrée, il regarde la même Dacie, c'est-à-dire un coin de terre, pas plus grand qu'une anse d'amphore, qu'il voit à travers la porte et l'obscurité. Une anse à saisir. Il fait demi-tour, se rassoit, se reproche vaguement, mais très vaguement, de n'avoir presque rien dicté pour ses Commentaires, de s'être contenté de relire et de revivre quelques séquences, mais il n'en est pas trop alarmé, il a tout le temps de faire cela, et son secrétaire, traînant encore les racines du sommeil dont on l'avait tiré, attendait, le style en bataille.

Près d'eux, Volusius ranimait une lampe. Trajan apprécie cette fois encore la promptitude de son esclave, qui remettait de l'huile dans les lampes qui avaient éclairé toute la nuit; et il décide de lui donner la liberté. Il veut commencer sa journée par une bonne action; il lui dit:

Volusius, à partir de maintenant, tu es libre ! Tu peux faire ce que tu veux, rester ou t'en aller, tu peux choisir la vie que tu aimes le plus et l'esclavage le plus doux.

Volusius remercie, le visage rayonnant de joie, et c'est à ce moment-là que Trajan put voir de près l'incandescence de la liberté; des rayons humides fusèrent des yeux de l'esclave, tandis que des flammes bleuâtres fil-

traient à travers ses doigts. La poignée discoïde de la lampe de bronze, qu'il tenait à la main, fondit sous l'effet de cette combustion intérieure.

Le tout ne dura qu'un instant, ce fut quelque chose de bref, d'intense, de convaincant. Ensuite Volusius demanda qu'on lui permît, tout en étant libre, de garder son poste de lampiste impérial. Trajan donna son accord lui disant: comme tu veux.

Il dicte un nouveau paragraphe, relatant la progression de l'autre colonne, qui avait passé le Danube à Dierna, avant son arrivée, et qu'il allait rencontrer vers la fin-juillet, s'il n'y avait pas d'événements imprévus qui le détournerait de son plan, et si les cités des Daces tomberaient de manière tout aussi spectaculaire qu'elles tombaient maintenant, dans sa tête, devant ses regards chauffés par l'aube. Il voulait noter aussi les nouvelles que venait d'apporter Ascanius. On avait donc porté à sa connaissance le fait que cette colonne avait abattu du chemin et, après des péripéties, réussi à avancer de manière satisfaisante, mais Labérius Maximus n'avait fondé encore aucun *castrum* — ce qui aux yeux de Trajan définissait une situation déplorable, misérable, que l'on pouvait comparer au mépris que vous provoque un homme marié qui n'a pas de logement — et l'empereur, n'ayant pas encore de raison pour critiquer, se permet une autoflatterie: cela prouvait que son pas, plus réfléchi que celui de ses généraux, constituait un modèle de la manière dont il fallait mener cette guerre. Néanmoins, les accrochages entre Labérius et les Daces se situaient sur le premier plan parmi les faits d'armes de cette expédition, et sans les sacrifices indispensables de celui-ci, qui sait si même l'arrivée des cohortes impériales aurait été possible.

« Les légions de Labérius Maximus, avançant sur le territoire des Daces Saldensses, occupèrent l'une des routes principales, par laquelle ceux-ci communiquaient avec la capitale du pays. Un combat fut livré et Labérius remporta notre première victoire. Il avait avancé en rase campagne, atteignant la plus importante route menant à Sarmizegethusa; contrôler cette route c'est tenir en main ce territoire limitrophe et l'isoler du reste du pays. Ainsi les Romains rentrent en possession d'un territoire que Cornelius Fuscus conquit au prix de sa vie. Les Daces Saldensses sont bien connus aux Romains; entre tous, ces Barbares semblent avoir la nature la plus douce et un penchant prononcé à l'imitation des coutumes nouvelles. Les commerçants romains se sentaient en sûreté dans le pays des Saldensses avant notre arrivée; cependant, ce n'est que très rarement qu'ils osaient s'aventurer dans les contrées habitées par d'autres tribus. Les Saldensses furent les premiers à apprendre les avantages du commerce, et, grâce à eux, à côté des marchandises romaines, les mots romains purent pénétrer jusque dans les contrées les plus éloignées du Danube. Maximus continua son avance vers le nord; au bout d'une journée de marche il s'approcha, sans trop de péripéties, du pays des Daces Albocensses, où il dût, pour plusieurs raisons, arrêter la marche de ses troupes. Les pluies avaient cessé depuis plusieurs jours déjà, mais les torrents des montagnes étaient toujours gonflés, ayant débordé par endroits, ce qui rendait leur passage difficile, de sorte que l'étape suivante fut décourageante et les troupes n'avancèrent guère. On jeta deux ponts sur la rivière appelée

Zernis; la route sur laquelle allait s'engager la colonne fut aménagée avec lenteur, car il fallait la dégager des blocs de pierre et des rochers qui la bouchaient, tombés là à la suite des éboulements de terre ou des interventions de l'ennemi. L'un des ponts de Zernis, construit près de l'endroit que les Romains appelèrent Antrum, fut détruit par les Barbares et la troupe de garde fut massacrée. Pendant ce temps, d'après les renseignements que nous possédons, les Saldensses ne bougèrent pas; cette attaque avait été préparée et lancée par les Daces Albocensses, lesquels, depuis notre arrivée, s'efforcent par tous les moyens de retarder notre progression. Labérius Maximus ordonna que l'on reconstruisît le pont et renforça la garde; il envoya M. Blaessus, à la tête de trois cohortes, à la poursuite des agresseurs qui, selon les dires des prisonniers et des espions, se trouvaient encore aux alentours. Celui-ci réussit à surprendre une bande de Kéïasiges qui se préparaient à nous harceler et qui avaient déjà causé des pertes à nos troupes auxiliaires; coupant leur retraite, les Romains obligèrent les Kéïasiges à engager la bataille dans un endroit découvert, qu'ils avaient évité tout le temps pour des raisons faciles à comprendre; le combat fut bref et les survivants détalèrent, se perdant dans les fourrés. À la suite de ces événements, Maximus continua son avance sur le territoire des Albocensses avec plus de prudence. Quand ses éclaireurs lui eurent annoncé l'imminence de nouveaux périls, Maximus décida de s'arrêter et chercha un endroit convenable pour l'élévation d'un *castrum.* » Ils en étaient là, marmonne Trajan, levant les yeux du rapport de Maximus; et voilà ce que vient de nous raconter Ascanius: « Après l'installation de la tente du général, on fit le mesurage du terrain choisi et on commença les travaux de fortification. C'est à ce moment que les guerriers daces lancèrent une attaque foudroyante. Ils étaient peu nombreux mais féroces au combat. La surprise, la rapidité de leurs mouvements, la connaissance des lieux leur créèrent d'abord certains avantages. Les nôtres étaient épuisés après une journée de marche pénible à travers un territoire difficilement accessible. En outre, le commandant avait réparti ses hommes, certains pour se reposer, d'autres pour ramasser les matériaux de construction nécessaires, d'autres pour creuser les fossés, et il avait laissé une ligne de défense assez mince, comptant en échange sur la cavalerie. Le détachement de guerriers daces les attaqua sur le flanc, là où ils s'attendaient le moins. Le combat fut acharné, les Daces cherchant à obtenir en peu de temps le maximum de résultats possibles, les nôtres se défendant plutôt avec leurs outils qu'avec leurs armes. Mais les soldats, avant même qu'ils eussent réussi à s'emparer de leurs armes et à se mettre dans la formation de combat qu'imposait le terrain, virent que l'ennemi se retirait en toute hâte: la chevalerie les dispersa et diminua leurs rangs. Trois heures après, les Daces s'étant regroupés, attaquèrent de nouveau l'infanterie. Bientôt ils durent se retirer avec de grandes pertes devant le courage des Romains; Labérius Maximus décida que ce n'était pas le moment de nous lancer à leur poursuite et qu'il fallait d'abord consolider notre position. On suppose que ce détachement dace avait eu l'intention de découvrir le plan de notre camp ou de nous attirer dans un combat sur un terrain inconnu. » Trajan estime que cet épisode s'est conti-

nué au cours de la nuit, après le départ d'Ascanius, et que les soldats romains n'avaient pas connu le repos; mais comme il n'a pas encore reçu d'autres nouvelles, il commence un autre paragraphe, le dernier de son Livre premier, car il sent que la nuit tire à sa fin.

Où en sommes-nous restés? demande-t-il à son secrétaire, voulant passer sur le commentaire de son parcours et de la colonne impériale. Oui . . . « nous fîmes des offrandes aux dieux en signe de gratitude et nous avançâmes, laissant loin derrière nous la rive du fleuve, à travers une région montagneuse. Nous atteignîmes, après une journée de marche, un endroit découvert, avec des sources d'eau potable et suffisamment d'herbages pour les chevaux. Les éclaireurs furent envoyés cueillir des renseignements sur les cités-clé de la Dacie, des cités sans lesquelles le pays ne pouvait pas résister. Pendant la première étape, en surveillant les chemins qui relient la région habitée par les Daces Albocensses et Bièphes à Sarmizegethusa, nous consoliderons nos positions dans cette partie de la Dacie et pourrons établir des liaisons plus étroites avec la tribu iranienne de Iasyges, encore hésitants, mais ayant assez de raisons pour en vouloir aux Daces. Empêcher une possible entente entre les Daces et les Iasyges, sera donc . . . heu . . . . » Le rythme de la dictée est capricieux est alerte, et le secrétaire est obligé d'abréger, de résumer, Trajan prend son élan, se tait pendant de longues minutes, en mâchant les mots, ensuite se met à parler vite — un déluge de paroles, mal articulées et souvent mal enchaînées, mais qui ne manquent pas de nerf; on voyait bien qu'il vivait un sentiment neuf, une bravoure inédite; il trahit pour un instant son investiture de général, revêt celle de barde, d'homme qui n'obéit pas aux commandements éphémères, et il lit en lui-même les racines et la naissance du commandement, le dénouement heureux des événements malheureux.

Et si le commencement de ce livre lui avait demandé tant d'efforts, et s'il l'écrivait plutôt par l'inertie de suivre son modèle (les commentaires de César ou les éphémérides royales d'Alexandre le Grand), par un parallélisme entre lui-même et l'un de ses devanciers, maintenant son livre s'impose à lui par soi-même, par la magie de la transmutation des faits en paroles écrites, le tout passant par son cerveau, par le gué de son sang, comme un mystère de la naissance, comme une fusion entre un hier calciné, consumé, et un temps de la page, long, illusoire, mirage de l'infini. Trajan compose encore les lignes suivantes, avec lesquelles il achèvera son Livre premier. À cet effet, il utilise la plupart des notes prises par Dion, reconsidérées, complétées par des données nouvelles recueillies sur les lieux par lui-même.

« La dernière retouche du plan d'avance fut faite en tenant compte des renseignements fournis par nos éclaireurs. À Berzobis, que nous atteindrons dans quelques jours, ils surprirent des mouvements de troupes ennemies, un remue-ménage étouffé, le travail ininterrompu aux ouvrages de défense, la veille et l'attente. La cité de Berzobis a des fortifications solides, mais son emplacement sur une hauteur médiocre permet qu'on la cerne facilement de toutes parts et rend possible l'utilisation des machines de guerre. Il faut surveiller aussi les routes menant à Tibiscum et prévenir les

surprises qui pourraient nous attendre de la part des Bièphes du nord; l'échec d'une patrouille romaine d'éclaireurs nous tient dans le même état d'incertitude quant à l'appréciation des obstacles. De toute la troupe ne revint qu'un seul survivant, la mission mal accomplie. J'attendais qu'il vérifiât l'existence d'une cité qu'un transfuge nous avait révélée dans son charabia un peu nébuleux, et qu'il renforçât nos soupçons concernant l'affaiblissement de la cité d'Aixis. Le hasard voulût qu'il se trompât de chemin et qu'il connût un rituel des Daces Bièphes, payant très cher pour cela, c'est-à-dire de sa vie . . . Comme il est plus facile de combattre contre un ennemi que l'on connaît et comme l'inconnu épouvante toujours, je ne méprisai aucun détail nouveau concernant ce peuple. L'éclaireur assista aux premiers enseignements qu'ils donnent à leurs adolescents. Mais ces choses furent mieux comprises par Dion Chrysostome, qui en prit connaissance non pas en se dissimulant, mais en s'entretenant avec les notabilités daces. Ainsi donc, Dion mentionne deux voies: la première voie comprend les connaissances nécessaires pour la vie, que la communauté transmet à tous les jeunes du village, au moment venu, par des exercices, par des rituels, et des épreuves sévères. La seconde voie, réservée surtout aux fils de nobles ou à ceux qui manifestent une intelligence peu commune, comprend des enseignements essentiels qui sont donnés par les prêtres, les ermites et les sages; il leur dévoilent le mystère de l'univers, la loi des offrandes qu'il faut faire aux dieux, la connaissance des jours et des fêtes, la guérison du corps et de l'âme. Les plus doués sont initiés, par la suite, aux mystères de la prophétie. Dion dit que les Daces se servent de l'alphabet latin pour leurs textes profanes, c'est-à-dire pour les actes de chancellerie, les traités et les décrets; ils utilisent également des lettres et des symboles particuliers pour graver sur les murailles des cités les noms des dieux et des héros déifiés, avec leur jour anniversaire et le rituel par lequel il sont adorés. (Cette réglementation date du temps de Décénée; ce fut lui qui mit de l'ordre dans les fêtes des Daces, éliminant celles qui se perpétuaient inutilement et celles qu'avaient apportées les Iraniens). Ils se servent aussi d'un alphabet rituel, une longue liste de signes obscurs, inspirés soit de leur origine, soit des nécessités de leur vie, soit des révélations faites par les sages. Cet alphabet précède et accompagne leur livre oral. Leur livre non écrit est vénéré par tous les Daces, inspire une confiance totale et engendre la sagesse. Ces livres non écrits, certains sous forme de chants, d'autres sous forme de recuils de lois brèves et brillantes, ne sont en rien inférieurs à nos livres d'histoire, de droit, de prophétie ou à nos traités sur la nature. Ils sont concis, se basant sur la profondeur du Verbe et non pas sur son étendue.

Leurs cités ont des sanctuaires, tout aussi nombreux que les nôtres, et, si au début de sa visite à Sarmizegethusa, Dion voulait leur reprocher le temps qu'ils gaspillaient pour des exercices guerriers, plus tard, il cherchait à les détourner de la foule de pratiques religieuses, aussi compliquées et aussi excessives que les nôtres. La plupart des autels et des sacrifices sont voués au roi de la foudre, Gebeleisis. Mais autant on redoute Gebeleisis, autant on adore Zamolxis. Car personne ne vit le premier, et tous sentirent

sa rigueur implacable, tandis que le second est issu de ces terres, élevé au rang des dieux par la volonté du ciel, par la grâce divine, par les initiations, et, d'après les légendes, par sa naissance d'une dieu et d'une femme. Les Daces consacrèrent également un grand nombre de sanctuaires au dieu Tireur-à-l'arc, gardien de la métropole, au dieu Inventeur, considéré par la légende comme l'ancêtre des premiers rois thraces, et aujourd'hui comme le conseiller des sages. La sœur du roi, femme autoritaire, ayant pouvoir de décision dans les affaires de l'État, fit bâtir de nombreux autels consacrés à la déesse Bendis, qui était célébrée avec une grande ferveur dans les temps anciens et qui, à une certaine époque, fut même considérée comme la divinité principale; elle fut, plus tard, évincée de cette place par le dieu Archer. Les dieux plus importants possèdent quatre vertus et quatre visages sous lesquels ils sont invoqués et par lesquels ils s'annoncent. Dans les temps anciens, les divinités des Daces étaient si nombreuses qu'elles ne portaient d'autre nom que celui de la chose dont elles incarnaient le génie. Ensuite, toutes furent placées à des degrés de pouvoir différents et toutes se soumirent à Zamolxis. Celui-ci imposa aux Daces une idée supérieure des forces qui tiennent le monde, leur apprit que les dieux qu'ils adoraient n'étaient que les branches minces d'une puissance unique. Cette vérité de Zamolxis fut renforcée par un miracle, car après qu'il fut mort, s'en allant visiter les mondes invisibles à l'homme, il revint à la vie au bout de trois ans.

On dit que les Grands Daces gardent avec le plus de fidélité les croyances et les coutumes de leurs ancêtres; ils constituent aujourd'hui encore un réservoir inépuisable de dieux; car vivant aux confins de la terre, dans des forêts impénétrables, et menant une vie conforme à la nature, chez eux, les dieux descendent de leurs sphères et s'unissent aux mortels. De nombreux titans, issus de ces unions, vivent au milieu des hommes et leur vaillance est absorbée dans des actes communs, ordinaires, c'est-à-dire permanents; leur grande étoile ne leur sert qu'à rendre plus éclatant le vêtement quotidien. S'ils le voulaient, ils pourraient aisément connaître la célébrité; mais il est bien connu que ceux qui acquièrent la sagesse n'ont pas envie de surpasser les autres, ne convoitent pas la gloire. Généralement, ces bâtards divins sont respectés par le peuple, mais enviés par les princes; et s'ils n'étaient pas protégés par leur naissance divine, ils auraient à endurer toutes les souffrances imaginables de la part des humains. Car les hommes ont une tendance naturelle à vénérer les dieux invisibles et à rendre la vie amère à ces dieux qui, fatalement, doivent partager avec eux les joies terrestres.

Mais de toutes ces choses et de tant d'autres encore, parleront mieux certains de leurs textes, que nous retranscrirons dans notre deuxième livre sur la guerre dacique».

Finissant de tracer ces dernières lignes du Livre premier, le scribe pressent que la suite de ce texte sera bien plus difficile, car les journées à venir allaient être si pleines, si folles que personne n'aura plus le temps de penser à continuer la relation des événements. Il y aura des journées où l'écriture semblera être une activité insignifiante à côte de celles qu'on devra accomplir. On attachera plus d'importance au savoir de frapper, et la sagesse

semblera une lâcheté. La mort donnera à la vie son sens primaire; elle apprendra à l'homme la première loi de la terre, la destruction. Sculpter des phrases, cela apparaîtra comme une peine négligeable ou même ridicule, et on oubliera que par cela on modèle même la nature cruelle de l'homme. On arrachera aux lettrés leur style et on le leur remplacera par l'épée, par l'outil. Il y aura des journées où l'effort de survivre absorbera toute la vigueur, ne laissant pas de place aux préoccupations artistiques. Même maintenant, l'empereur avait demandé au scribe de porter l'épée, d'apprendre à la manier; à lui non plus, serviteur des lettres, on ne lui permettait pas de rejeter les armes.

Le scribe avait les paupières lourdes de sommeil. De petits nuages blancs lui volaient devant les yeux. C'est pourquoi il eut, à un moment donné, l'impression que le texte qu'il venait d'écrire sur les tablettes de cire s'effaçait, disparaissait. Il se dit: l'empereur me punira, j'ai mal tracé les lettres. Que s'est-il passé? Les tablettes sont vides... Aurait-il gravé les phrases trop superficiellement? Ou bien c'est Trajan qui avait dicté des paroles que le temps n'acceptait pas, des paroles auxquelles la durée avait refusé son consentement, et c'est pourquoi on n'avait pas retenu son témoignage... Ce n'est que sur une seule tablette que l'on pouvait distinguer encore quelques traces, quelques mots: *inde Berzobim deinde*..., des mots qui s'évanouissait à leur tour, lentement, et qui ne signifiaient plus rien. Le texte s'était évaporé inexplicablement. Tout ce qu'il avait incrusté là, les rapports des généraux et des tribuns, les bégaiements de Trajan où la nervosité de son verbe, son discours, les menaces faites par les alliés de Décébale, tout ce qu'il avait systématisé avec minutie, tout avait fondu. Qui est le coupable? La chaleur, la fièvre de ses mains? Ce feu de bois de mélèze? Oh, l'empereur va être mécontent! cela va mal tourner pour moi!

Le scribe prend son courage à deux mains et ose dire à Trajan que le texte s'était effacé et que leurs efforts avaient été vains. Trajan rit d'un air moqueur, ha ha! Tu t'es endormi, l'ami! Tu t'es assoupi, ouvre l'œil et tu verras que le texte est intact, là, sous ton nez! — .Le scribe secoue la tête pour chasser son sommeil et voit que c'est vrai, il s'était assoupi, le texte se trouvait là, sur les tablettes de cire. Il s'est rendu ridicule devant son maître, se dit-il. Et il se met à bredouiller, pour réparer sa gaffe:

Oui, les tablettes ont gardé tout ce que j'ai écrit, mais je continue à croire que les matériaux dont nous nous servons pour écrire sont fragiles et exposés aux dégradations. Nous possédons des machines de guerre redoutables, qui mettent en morceaux toute maçonnerie, des catapultes qui lancent des projectiles de plomb à grande distance, mais nous écrivons sur la cire! Nous possédons des machines que peuvent incendier tout ouvrage fait par la main de l'homme, et pourtant nous écrivons sur le velum, sur le papyrus et sur les tablettes de cire... Nous devrions inventer quelque chose de durable, sur quoi nous pourrions incruster à tout jamais les événements. Un beau jour, nos propres machines à incendier, accomplissant leur véritable et destructive destination, réduiront tous ces livres en cendres.

Ce n'est pas tout à fait vrai, lui dit Trajan.

Et Volusius, qui se trouvait tout près, soutient l'empereur avec ses arguments d'ami du feu: Servant depuis de longues années la flamme des lampes, voilà ce qu'elle m'a dévoilé: ce qui est pris par le feu, sera conservé éternellement. Le feu restitue le visage entier des choses, à des hauteurs que seule la pensée peut toucher.

Trajan envoie dormir ces amis insignifiants et utiles, qui l'avaient suivi fidèlement au cours de cette nuit, qui lui avaient tenu compagnie jusqu'à l'aube.

La flamme des *lucernae* a une transparence inhabituelle. Les choses connaissaient un état nocturne, et la tempe de chaque objet de la pièce palpitait, battait, voulait pousser des bourgeons et des branches, se révoltaient contre son infécondité, — De l'air ! s'écria-t-il, et les toiles et les rideaux de cuir qui bouchaient les entrées s'écartèrent, l'air de dehors le lécha de sa langue humide, épaisse, hérissée d'aspérités.

Au lointain, les sapins bruissaient, sombres, tous à la fois, et cela renforça peut-être son sentiment du présent, de l'inimitié. Deux pays, deux camps, deux armées, deux grands capitaines: toutes les choses recouvraient leur stature, se différenciaient, retraçaient leurs limites précises, refaisaient leurs contours; la nuit s'était consumée. Les nuances agonisaient. Les choses que l'obscurité de la nuit avait mélangées se séparaient à nouveau en bouillonnant, avec violence. Des cruautés s'accomplissaient ouvertement au nom de la pureté. Des forces de répulsion se multipliaient, plaçant les choses entre le blanc et le noir.

Près du mur, sur le tapis, quelqu'un bouge, en marmonnant. Il jette son regard de ce côté-là. Ascanius, le messager de Labérius Maximus, se réveille; il saute sur ses pieds, demande pardon. Il déclare qu'il s'est reposé suffisamment et qu'il est capable de continuer sa mission, de retourner chez Maximus. Prends ton temps, repose-toi bien, lui dit Trajan; il fait encore nuit; attends le jour ! — Non, le jour n'est pas le meilleur ami de celui qui se cache, répond Ascanius. D'ailleurs il en a assez de dormir, il a même trop dormi, il a avalé un bon quartier de sommeil, dit-il gaiement dans son langage coloré. Ça l'a remis d'aplomb. Alors, l'empereur se met à lui esquisser les directions de l'avance des troupes, qu'ils devaient suivre, afin que les deux troncs d'armée puissent se rencontrer, en vue du grand assaut de Tibiscum. Il avertit Labérius de l'existence d'un défilé où les Daces s'étaient retranchés, non loin de Tibiscum, juste avant qu'on débouche sur la plaine, et dont il devait s'emparer préalablement, afin d'assurer le fusionnement des légions. Il insiste sur le fait qu'il est nécessaire que Maximus procède à une investigation détaillée des lieux avant de continuer sa marche. Il lui donne des renseignements sur les fortifications daces qui bordent la vallée d'Apo; bien que celles-ci ne se trouvent pas sur la route de Labérius, il est bon de connaître leur système de défense. Ascanius copie dans sa mémoire les paroles du César, le ton haut, les phrases elliptiques avec tout ce qu'elles contiennent d'implicite, les nuances variées qui colorent ce plan, et ce grincement

des dents qui donne une apparence de certitude aux moments d'hésitation, et le poing serré qui masque le tremblement intérieur. Ascanius plie le genou, pivote sur ses talons, marche vers la sortie, et comme il était un peu impatient et probablement mal réveillé, il buta sur le support de la clepsydre, la renversa, on entendit un bruit de verre cassé, le messager tourna vivement son visage vers l'empereur, cherchant à lire dans sa réaction la gravité du fait qu'il venait de commettre, mais celui-ci regardait les tuyaux ébréchés et l'eau qui s'écoulait, et quand l'eau se fut terminée, une flamme bleuâtre jaillit de la clepsydre; leur éblouissement transféra sur-le-champ le mécontentement sur un autre plan, Ascanius au moins en sentit la compensation, il attendait un mot de la part de Trajan, mais les lèvres de l'empereur étaient serrées, collées, deux cailloux violacés, et ensuite les lèvres-cailloux esquissèrent un sourire, Ascanius se rasséréna, continuant à regarder le visage de l'empereur: les rides profondes au coin des yeux formant comme une sorte de clôture délabrée, et les grands cernes violets, pareils à deux flaques sombres, et les yeux qui avaient l'air tout jeune, tout neuf, comme s'ils venaient à peine de s'allumer sur son visage. D'un geste las de la main, Trajan lui fait signe qu'il pouvait s'en aller; Ascanius quitte la maison prétorienne, disparaît englouti par son chemin.

Trajan voit la broderie d'émanations lumineuses — l'aube. Il a le sentiment d'avoir passé par une dure épreuve, non imposée par personne: il n'a pas fermé l'œil pendant la quatrième veille non plus. Il ne ressentait pas la fatigue, il n'éprouvait qu'une douleur sourde dans ses os, dans ses muscles, une douleur qui ne lui appartenait même pas, car elle venait de la partie ancienne de son corps. Il se sentit riche, riche de cette journée dont il pouvait faire n'importe quoi. Il l'avait devant lui, non entamée, intacte, immaculée, toute à lui ! Gagnée. Sa tête tombe sur sa poitrine, comme détachée du tronc, et il doit mettre sous son menton une aiguille, la pointe d'un style, pour qu'il soit obligé de relever la tête aussitôt que la pointe lui écorcherait le menton. Ainsi il saigna, et put se tenir éveillé, pendant un bon moment. Il reçut l'aube par les pores de sa peau, par les paumes de ses mains. Il aperçut sur sa main un grain de rosée, et par terre, dans un coin, un escargot. Il avait un goût amer dans la bouche, il se dit que ce ne pouvait être que le goût du blanc de l'horizon et de la bonne journée qui s'annonçaient déjà.

Il se couche sur son lit, se couvre sommairement. Le feu s'était éteint, mais il n'allait punir personne; il ne demanda pas qu'on le rallumât. L'humidité, la fraîcheur de l'aube se glissaient sous les couvertures, enveloppant son corps.

La rosée coiffe ses mains, son visage. Il crut que c'était de la sueur et il porta la main à ses lèvres: c'était doux, c'était de la rosée. C'était comme s'il buvait sa propre main.

Il vécut la sensation que tout son corps se transformait en rosée, en monticule de rosée. Et au milieu de ce monticule, ses yeux restaient ouverts,

La déesse Vénus (art romain) de Gherla
(IIe — IIIe s.n.è.)

Lampes à suif (tasses daciques)
(Ier s.av.n.è. — Ier s.n.è.)

fixes, baignés de rosée. Ce fut la dernière image qu'il eut de lui même. Et ce fut aussi la peur — qui allait en diminuant — qu'il se transformerait en rosée. Que deviendraient tous ces hommes qu'il avait emmenés là? Que feraient-ils sans lui? Allaient-ils pouvoir se débrouiller sans lui? Ils allaient se perdre tous, personne ne les aiderait, ils étaient si maladroits, ne connaissaient rien à la vie, ce n'étaient que des enfants, de vieux enfants pleins de rudesse... Et il y a tant de rosée, et des troupeaux d'escargots sortent de terre, des milliers d'escargots, ils viennent à lui, montent sur son corps. Il les sent distinctement nager en lui, s'abreuver à lui, des escargots gros comme des pommes.

La quatrième veille tirait à sa fin. L'aube continua son chemin, d'abord avec précaution, ensuite avec fermeté, dégringolant par les portes des rivières et les défilés des montagnes. Les lueurs de l'aube poussaient de la terre, grandissaient: c'était comme une herbe rouge, un regain pour les chevaux du soleil.

Aburianus contemplait l'acharnement de l'air et de la terre, le dessèchement des chemins, la tension du printemps. Le battement de la sève dans les tiges des plantes. L'explosion sourde des semences. Son regard se faufilait partout et mettait à nu des adversités subtiles, des agressions de la nature contre elle-même. Les racines des herbes, de toutes les plantes, brisent les mottes de terre. Enfoncent les portes de la glaise. S'entretuent, se séparent. Le regard d'Aburianus monte plus haut, là où l'on connaît toutes ces violences et où des législateurs cruels ouvrent les veines du soleil et donnent à la terre son sang embrasé, jamais le même.

Les soldats dormaient profondément, accablés, après une nuit de vague inquiétude, de vague adaptation. Un silence paralysant, inhabituel, régnait sur le camp endormi.

Mes mains sont couvertes de rosée, dit le disciple d'Aburianus. Et mes joues. Et mes tempes.

Ne vous inquiétez pas, répond Aburianus.

Et maintenant tout mon corps... comment vous expliquer... voilà, mes mains, mes doigts se sont transformés en rosée.

Ne vous inquiétez pas, répète Aburianus. Il était temps.

Aburianus avait par trois fois regardé le camp. D'abord les tentes enveloppées dans l'obscurité lui semblèrent être des sépultures qui étaient descendues sur eux. Des amas de terre, des tumuli funéraires. Le camp entier avait l'air d'une nécropole. Il regretta ceux qui étaient enterrés, vécut un moment de désespoir. Et comme sa science lui donnait le pouvoir de comprendre, de surmonter son découragement, il se dit: quand le silence sera retombé sur toutes les choses, combien resterai-je du père que j'aurais pu avoir à la place de celui que j'ai? Combien durerai-je encore de son étoile?

Mais les paroles et le calme que lui inspirait sa philosophie pâlirent à la vue des tombeaux. Que cela ressemble à un champ de nécropoles!

s'exclame Aburianus, vaincu par la réalité. Il connaît le sort des buttes funéraires: elles s'amenuisent peu à peu, tombent en poussière. Mais maintenant ses yeux voyaient le processus inverse: au lieu de s'aplatir les tumuli se dressaient ! Car l'aube, qui rétablissait les contours et les formes des choses, rendaient ces buttes de plus en plus proéminentes. Après qu'il eût fait tout à fait jour, l'impression de tumulus, d'enveloppe protectrice d'un tombeau, se dissipa et on put voir que là-bas il y avait des tentes solides, capables de résister pendant une centaine de campagnes. Aburianus se rappela que le temps s'écoulait en sens inverse, non pas vers l'érosion des tombeaux, mais vers leur révélation. Non pas vers la poussière, mais vers leur naissance. Sous ses regards, le temps dévorait le camp du côté de ce qui semblait être la mort, vers ce qui pouvait être la vie.

Les vigiles de la porte prétorienne aperçoivent l'officier de la ronde, l'attendent avec une lassitude altière, les heures leur ont passé dessus, des branches interdites palpitent dans leurs lances. Une journée toute jeune, non vécue et grisâtre. L'air est épais, enrichi, et on sent toujours que le ciel commence à partir des hommes. Le camp, cité rocheuse, le village, tout se dessine en couleurs fraîches, jusqu'à une sensation de brûlure. L'eau de la rivière est une corde de harpe, qui attend impatiemment jouer la tristesse ou la joie. Le jour attend aussi, indifférent, égal, entier, bon pour tout le monde, bon pour en sculpter ce qu'on en a envie.

Un trompette reçoit l'ordre de sonner le cor. C'était un signal familier, dans un camp, le matin, mais un vigile avoua plus tard que le son qu'on avait entendu alors ne semblait pas venir des clairons, il était bien plus puissant, avait une vibration à part, un ton différent, une composition différente; et il dit encore que cette plainte venait du côté de l'astre: le soleil, montrant sa tête de derrière les sapins, poussait ce cri de nouveau-né.

En français par VIOREL VIŞAN

2050 jours et nuits pour «LA NUIT DE L'EMPEREUR»

Des témoignages pertinents affirment que l'empereur Trajan est l'auteur d'un journal (commentaire) de ses campagnes en Dacie. Le journal de Trajan s'est perdu pendant l'Antiquité; seul un fragment de phrase nous est parvenu: « inde Berzobim deinde Aixim processimus » « ensuite nous avançâmes vers Berzobis et, de là, vers Aizis ». Ces cinq mots agirent sur moi comme un ferment. Ma première intention, le point de départ de mon roman *La nuit de l'empereur*, fut donc de reconstituer ce *De bello Dacico* de Trajan. En 1972 j'en écrivais déjà une première variante qui avait l'air d'une sorte de journal fragmentaire et ambitieux. Je me rendis aussi sur les lieux pour me documenter, et reconstituai ainsi l'un des « itinéraires » de la première guerre dacique.

Je mis plusieurs années à approfondir le sujet de mon roman. J'en écrivis la deuxième variante en janvier 1976, lorsque j'entrepris un *assaut* complexe du sujet. Un assaut des cités daces des Monts d'Orăştie, d'abord, que je « conquis » l'une après l'autre; j'allai trois fois sur « les lieux mêmes des guerres »: je visitai les murailles cyclopéennes des Daces, les fouilles, les vestiges des camps fortifiés romains. Un assaut de la bibliographie ensuite: je lus des milliers de pages, je compulsai les ouvrages essentiels de nos historiens et ceux des historiens étrangers. J'étudiai à fond la Colonne Trajane (la reproduction qu'on en a faite et qui se trouve à Bucarest, au Musée d'Histoire de la République Socialiste de Roumanie, est excellente; j'apaisai ainsi ma nostalgie et le sentiment de frustration que je ressens pour ne pas en avoir encore vu l'original, à Rome). Je participai au Congrès de Thracologie, ne perdant pas une occasion d'assaillir les historiens de questions difficiles, embarrassantes; j'échangeai une centaine de lettres avec le dr Virgil Mihăilescu-Bîrliba, numismate distingué, troublant souvent son assurance de spécialiste; je portai des discussions avec des anthropologistes et des paléographes.

Cependant et bien que ce thème de l'antiquité daco-romaine eût préoccupé bon nombre d'écrivains, je me rendis compte que l'information ne s'en présentait pas moins sous une forme désarticulée, exsangue. Il y manquait un livre en prose qui possédât, en sus de l'art épique, la vocation d'articuler ces informations, de faire revivre l'histoire à travers ses grands protagonistes.

Ainsi, mon intention de reconstituer l'ancien journal de campagne de Trajan passa au second plan: l'hypothétique corps de notes des *Commentaires* de Trajan, que je pus reconstituer, n'occupe qu'une cinquantaine de pages

sur l'ensemble de mon roman. Le reste, c'est le récit d'une nuit que l'auteur vécut avec son protagoniste impérial non loin du Danube, à Arcidava (aujourd'hui, le village de Vărădia).

Le long travail de documentation que j'avais entrepris m'aida plutôt à éviter les erreurs qu'à écrire, car je crois également à l'imagination, à la déduction, à l'intuition, qui peuvent donner couleur et sens à un tel livre. Le résultat final me semble être à la fois un roman psychologique (je crois que c'est bien le premier « Trajan » vu d'une perspective psychologique) et un roman initiatique, car il s'agit là d'une initiation aux mystères d'un espace particulier — l'ancienne Dacie.

La nuit évoquée dans mon roman, la première nuit que passa Trajan après la traversée du Danube, s'inscrit dans des coordonnées historiques vérifiées, réelles: le printemps de l'an 101, les légions romaines déchaînées, l'ancienne cité d'Arcidava rappelant le fameux roi dace Burébista, le camp romain installé à proximité, l'arrivée des premiers émissaires des alliés de Décébale, les premières rencontres entre les troupes de Labérius Maximus et les Daces Saldenses. Mon roman développe en même temps une symbolique de la *nuit*, de la genèse, de la création, de la fertilité. Les convulsions historiques sont ainsi subordonnées à des rythmes naturels, le temps historique déborde et se dissout dans le temps cosmique. J'ai choisi la nuit comme durée optimum de la narration, durée qui puisse assurer la conjugaison d'un rythme historique et d'un rythme mythique.

Les personnages du roman sont pour la plupart authentiques: le roi dace Décébale, l'empereur Marcus Ulpius Trajanus, son épouse Plotina, ensuite Licinius Sura, Claudius Livianus, Hadrianus, Domitien, le sénateur Nerva, le médecin Criton, le topographe Balbus, le rhéteur Dion Chrysostome. Nombre de personnages sont inventés: Aburianus le Chaldéen, Fulcinius Apuleius qui me fut suggéré par la figure du médecin Dioscorides, celui qui s'intéressa à la pharmacopée des Daces, le noble dace Aptasa, l'armurier Barsames, l'éclaireur Bitugentus, le Scribe de Trajan, le vétéran Calpurnius . . .

Pour ce qui est de l'écriture, du style, je m'employai à traiter ce thème historique avec une instrumentation moderne. L'élaboration du roman fut longue: je ne sais plus maintenant si elle me prit exactement 2050 jours, mais ce chiffre est presque réel. Jusqu'en 1979, le roman connut 12 variantes; au long de ces variantes, la matière du roman s'est structurée lentement, les personnages ont pris forme lentement; plusieurs niveaux se sont peu à peu décantés. Ce roman a aussi des chapitres de rêverie, d'escapades dans la fantaisie. C'est un livre où la politique et le rêve s'allient.

Si j'ai respecté la vérité historique? Oui, avec obstination. Même lorsque j'ai employé une suggestion offerte par le folklore roumain, qui affirme tranquillement que Trajan n'est pas mort de sa belle mort, mais qu'il s'est transformé en Rosée.

VASILE ANDRU

Les arts sur le territoire géto-dace

C'est au cours du premier millénaire avant notre ère que se déroule le processus de détachement des Géto-Daces de la masse des Thraces, autrement dit, celui du parachèvement de l'ethnogenèse des Daces. Ce processus se trouve reflété de manière adéquate dans le développement de la culture à l'intérieur de l'aire comprise entre les Balkans et les Carpates Boisées, ayant connu une trajectoire complexe qui a subi au cours des siècles d'importantes modifications.

Cette trajectoire présente deux moments de climax — d'apogée — où se font jour dans le cadre de la culture géto-dace, des manifestations artistiques profondément originales qui, dans leur ensemble, définissent *un art dace.* Bien que les moyens d'expression soient empruntés au répertoire de formes des grandes cultures avec lesquelles les Géto-Daces étaient en contact, la profonde originalité de cet art réside dans sa manière de sélectionner ces formes, de les transformer et de les regrouper dans des ensembles à caractère spécifique, qu'on ne saurait plus confondre avec les manifestations similaires propres à d'autres peuples.

Le premier moment d'apogée, marqué par la première période d'épanouissement artistique, correspond à une première structuration différenciée et hiérarchisée de la société nord-thrace — V^{e} — IVe siècles av.n.è. — qui se manifeste maintenant, par rapport aux voisins plus proches ou plus éloignés, comme une seule organisation politique unitaire et cohérente, connue par les Grecs sous le nom ethnique de *Gètes* et illustrée, entre autres, par la figure du roi Dromichaites.

C'est à ce moment que prend corps, pour la première fois sur le territoire géto-dace, un art d'aspect aulique, expression sur le plan spirituel d'une aristocratie constituant le groupe dirigeant, la couche sociale dominante, détenant le pouvoir politique dans une société structurée hiérarchiquement.

Sur l'ensemble du territoire font leur apparition de grands *oppida,* en général de terre — éperons collinaires ceints d'amples circonvallations de terre, doubles pour la plupart —, à l'intérieur desquels l'aire d'habitation est souvent restreinte, mais qui, parfois, comme à Stînceşti, sont caractérisés par de trésors rituels suggérant l'existence dans leur cadre de centres cultuels ou seigneuriaux.

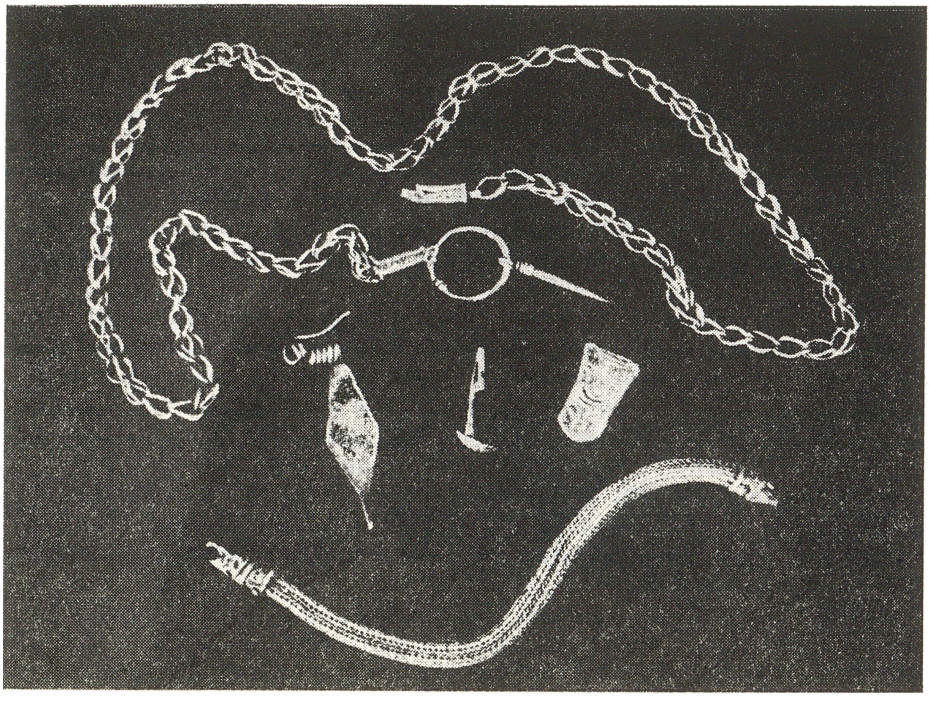
Dans un autre cas, à Albeşti. l'*oppidum* est construit de blocs de pierre régulièrement taillés, appareillés en deux parements, au remplage *(emplecton)* également en pierre de taille. À l'intérieur l'habitation est compacte,

donnant naissance à une ordonnance urbanistique de type, paraît-il, hippodaméen. L'*oppidum* comporte deux phases de construction. Dans la deuxième phase, dans un coin à l'intérieur de l'enceinte et occupant une aire restreinte, a été construite une petite citadelle d'une architecture parfaitement semblable à la grande, représentant probablement un centre seigneurial, tout comme dans le Seuthopolis thrace.

Il est extrêmement significatif que paraissent aussi parallèlement de monumentales tombes tumulaires — réalisées aussi bien par des terrassements que par des constructions proprement dites en pierre et en bois — pourvues, le plus souvent, de riches et précieux inventaires.

De ces *tumuli* il convient de distinguer un sous-groupe restreint — à Mangalia, Doi Mai et Agighiol, en Dobroudja — aux infrastructures construites de blocs ou de dalles de pierre, en forme de *pseudo-tholos*, c'est-à-dire comprenant un *dromos* et une ou deux chambres funéraires recouvertes de voûtes en berceau ou bien, dans un cas, celui d'Agighiol, d'une fausse coupole de bois. Un autre sous-groupe — représenté pour le moment par un seul exemplaire, celui de Peretu — comprend des infrastructures de bois sous la chemise du *tumulus*.

Ornements en argent —
trésor dacique de Merii-Goala (1er s.n.è.)



Ce groupe de monuments, dans son ensemble, présente d'importantes ressemblances avec les tombes thraces à *tholos*, mais par rapport à ces dernières, il constitue une subdivision typique nord-thrace ou, plus précisément, gète. Dans quelques-unes de ces tombes monumentales — Agighiol, Peretu, Găvani — on a également retrouvé les ensevelissements. Comme il s'agit d'inhumations, elles sont caractérisées par de riches inventaires — chevaux, char, armes, vases de bronze, vases de céramique, parures, accessoires d'harnachement en métal précieux. Des trésors du même type ont également été découverts dans d'autres localités — Cucuteni-Băiceni, Poiana-Coţofeneşti, Craiova, Poroina, Porţile de Fier —, mais sans qu'on ait la certitude qu'il y ait eu à ces endroits aussi des tombes monumentales.

Du point de vue de la typologie et du style, ces trésors sont spécifiquement géto-daces et ils sont essentiellement différents par rapport aux produits homologues grecs, présentant des ressemblances avec certaines pièces en métal précieux iraniennes, en général de date plus ancienne, et de nettes affinités avec les produits thraces du sud. Il est extrêmement significatif que ce soit justement dans ces trésors que l'on ait trouvé, bien précisés, quelques motifs iconographiques spécifiques: le chevalier thrace, le héros sacrificateur ou accomplissant la libation, la bête monstrueuse, la lutte entre les animaux. Ces motifs devaient survivre, dans des formes moins riches, pendant toute la période hellénistique, pénétrer, à la fin de cette période, dans l'art funéraire des cités grecques du littoral de la Mer Noire, pour connaître le point culminant de leur épanouissement dans l'art cultuel et funéraire daco-romain et thraco-romain. Fait essentiel, de l'art géto-dace ces motifs passent dans l'art thrace et, après un premier moment d'essor au IVe siècle av.n.è., ils en connaîtront encore un dans l'argenterie géto-dace du temps de Burébista et de Décébale.

Dans les trésors du IVe siècle av.n.è. aussi bien que dans ceux des Ier siècle av.n.è. — Ier siècle de n.è. se fait jour la tendance stylistique majeure de l'art thraco-dace, celle de transformer l'image en signe à valeur symbolique, par la simplification, par l'élimination de tout attribut non essentiel, par l'élaboration artistique des détails significatifs.

L'épanouissement de cet art a coïncidé avec une période de développement de la culture dace de type archaïque au début du second âge du fer. Dans le cadre de ce développement s'est également constituée la première organisation politique unitaire du type de royaume archaïque, semblable au royaume des Odrydes qui, à son tour, avait réalisé l'unification des Thraces du sud. Ce premier royaume archaïque comprenait seulement les Daces danubiens — de l'Olténie, la Munténie, la Moldavie et la Dobroudja, ainsi que ceux de la Plate-forme Prébalkanique connus plus tard sous le nom de Mésiens. Tout comme les Odrydes qui avaient réalisé l'unité en imposant leur domination aux autres Thraces du sud, les Thrace sdu nord avaient subi l'hégémonie des Gètes (Géto-Daces), l'un des peuples nord-thraces. Le royaume a donc été appelé le royaume des Gètes, et nous connaissons au moins l'un de ses rois: Dromichaites. Les Grecs qui avaient connu les Thraces du nord sous cette organisation leur avaient donné à tous le nom de Gètes.

59e métope du Monument d'Adamclisi (femmes daces)

L'art gèto-dace, tel qu'on vient de le définir plus haut, a représenté la première expression à caractère aulique de cette formation politique, ethnique et culturelle de type archaïque des Daces — le royaume gète. Ce furent l'expansion macédonienne, d'une part, et la grande migration des Celtes, de l'autre, qui ont mis fin à ce développement aux nombreux aspects originaux.

La période qui suit est caractérisée par la séparation tranchante des destinées historiques des Thraces et des Géto-Daces. Les premiers, au niveau de l'aristocratie du moins, s'hellénisent. Vers la fin de l'époque hellénistique, profitant justement de l'écroulement de la puissance macédonienne sous les coups des Romains, ils parviennent à recréer un grand État de type hellénistique rassemblant tous les Thraces du sud. Mais cet État sera d'emblée un État-client de Rome, et il finira par être englobé dans l'Empire romain. Les Thraces hellénisés, l'aristocratie guerrière, riche, cultivant le faste, devaient s'intégrer dans l'élite de la nouvelle province, fournir des

unités auxiliaires à l'armée de l'Empire, et donner une teinte spécifiquement locale à la culture et à l'art provinciaux romains de Thrace.

Par contre, les Daces devaient s'engager dans la voie d'une importante tentative de constitution d'une unité politique indépendante et d'une culture originale. Deux siècles durant (début du IIIe siècle av.n.è. — début du Ier siècle av.n.è.), la vie socio-politique des Daces a un caractère local. Les fouilles archéologiques ont mis au jour un nombre de « dava » — *oppida* aux fortifications de terre — polarisant la vie économique, sociale et politique d'une vaste zone rurale, peuplée d'agglomérations ouvertes, voire, par endroits, de petits habitats fortifiés, formant des centres secondaires. Il s'agit d'une structure spécifique, rencontrée dans d'autres lieux aussi, comme, par exemple, en Italie, dans le Latium, où une semblable manière de graviter d'une population rurale, dispersée sur une large aire autour d'un centre polarisant, est connue en tant que formation spécifique de transition des formes d'organisation rurale vers les formes de la vie urbaine. Dans les sources on l'appelle du nom spécifique de *populus*.

Ce n'est sans doute point par hasard que les sources grecques emploient le terme équivalent d'*ethnos* pour en désigner les Thraces et les Daces aussi, et que les sources épigraphiques témoignent de l'existence de certains rois locaux — Zamoldegikos, Rhemaxos — qui ne sont pas des chefs de tribu, mais des monarques de type archaïque, des chefs d'un État à ses débuts, encore pas assez stable et peu étendu, mais présentant une cohésion, une complexité et une diversification structurale autres que celles d'une tribu.

C'était le premier degré d'une organisation politique, qui n'a pas eu un développement rapide à cause, entre autres, de la pénétration violente dans le territoire dace, au début du IIe siécle av.n.è., d'une population germanique — les Bastarnes.

L'expression artistique de cette période se maintient à un niveau folklorique. Deux éléments sont, cependant, caractéristiques du développement culturel-artistique sur le territoire de la Dacie aux IIIe—IIe siècles av.n.è.: l'adoption et la généralisation de certaines techniques nouvelles, supérieures — la néo-métallurgie du fer, la roue du potier, le monnayage et la circulation monétaire — et l'adoption et l'assimilation de certains types grecs qui recouvrent de la sorte un aspect dace, bien qu'ils laissent encore transparaître les origines. Dans ce sens, l'exemple le plus concluant est celui des coupes déliennes daces, qui ne relèvent du type grec que du point de vue technique et formel. L'ornementation modifiée et chargée d'éléments symboliques, bien que réalisée dans la technique héritée, les range, cependant, du premier coup, dans le cadre de la production et de l'expression artistique locale.

À la fin de cette période à caractère formatif, vers l'année 100 av.n.è., se dessine un processus d'unification des petites formations locales. Il est fort probable que ce processus soit en rapport avec la lutte active, et finalement couronnée de succès, pour rejeter les dominations étrangères, à savoir celle des Bastarnes et des Celtes. L'initiative de cette unification revient, semble-t-il, à l'un des *populi (ethnoi)* nord-thraces, les *Daces*. La dernière

étape de ce processus a été dominée par la dynastie de Burébista — son père et la capitale de celui-ci, Argedava, sont en tout cas attestés — et surtout par la personnalité du grand roi lui-même.

Burébista achève le processus d'unification et la lutte pour l'indépendance, donnant à son État une extension allant jusqu'aux limites de l'aire ethnique des Daces et exerçant sa domination jusque dans les Balkans et le Moyen-Danube.

Pendant le règne de Burébista et sur son initiative s'accomplit une restructuration fondamentale de la société dace. Une réforme religieuse à un sens rigoriste, éthique, y a lieu, réalisée sous la direction de Décénée, grand prêtre et conseiller intime du roi; il paraît que c'est à cette époque que s'institue le monopole royal de l'or; les émissions locales de monnaies gètes — imitations d'après les monnaies grecques — cessent et l'on émet de manière centralisée une monnaie reproduite d'après le denier romain; l'administration et l'armée sont réorganisées; le développement de la métallurgie est stimulé et des ateliers royaux sont créés; un réseau de centres administratifs, militaires et religieux et, probablement, économiques et sociaux aussi est édifié, ayant comme noyau Sarmizegetusa — selon un plan unitaire et des techniques nouvelles utilisant la pierre, et par un effort organisé, soutenu grâce à l'intervention directe du pouvoir royal.

Le résultat en est l'apparition, à ce moment, du chapelet d'habitats daces situés dans les montagnes: Sarmizegetusa, Piatra Roşie, Costeşti, Blidaru, Vîrfu lui Hulpe, Feţele Albe, Banoţa, Tilişca, Căpîlna, Polovragi, Piatra Craivii, Bîtca Doamnei, etc. C'est aussi l'époque où se font jour les premières manifestations d'un art monumental et figuratif dace ainsi que les premiers ensembles de ce genre, qui constituent la deuxième étape d'apogée de la culture des Thraces du nord, à savoir des Daco-Gètes, expression d'une civilisation florissante.

Ces ensembles: citadelles de pierre, en *murus dacicus*, de plan polygonal ou en quadrilatère, avec des tours flanquantes aux angles et dominant la porte, les tours-habitations, les édifices aux absides, les habitations circulaires et les bergeries circulaires, les sanctuaires-alignements et les sanctuaires circulaires, l'argenterie aux séries typologiques chargées de motifs symboliques — bracelets spiralés aux têtes de serpents, plateaux aux effigies ou aux motifs iconographiques, dont celui du chevalier, fibules aux effigies ou en hallebarde, chaînes ornementales, ceintures, colliers, etc. —, la céramique peinte aux motifs zoomorphes, végétaux et géométriques et, enfin, la ferronnerie artistique sont marqués par la même tendance vers l'image abstraite, vers la transformation de l'image en signe à valeur symbolique, tendance d'éloignement de l'illusion et de la beauté idéale spécifiques à l'esthétique gréco-romaine.

Ces traits définissent l'art des Daces comme un art original, visant à exprimer des idées générales d'une certaine élévation philosophique, par l'attribution de valeurs symboliques, abstraites, aux images stylisées jusqu'à la schématisation.

Dans un monde où le répertoire de formes — parvenues à la perfection — de la culture gréco-romaine constituait un modèle accablant, incessamment adopté et imité, cet effort d'autonomie spirituelle et d'originalité dans l'expression a quelque chose de pathétique et de grandiose à la fois, et constitue le fondement solide de la pénétration de la spiritualité dace dans l'art et dans la culture provinciale romaine de Dacie et de Scythia Minor.

En effet, après avoir conquis la Dacie, les Romains ont procédé à une restructuration radicale des communautés de toute la province. Souvent, au sein de celle-ci, les éléments romanisés — militaires et leurs familles, artisans et marchands de l'Orient ou des provinces européennes, spécialistes en meunerie de la Dalmatie — étaient prépondérants. En tout cas, le mélange démographique, l'apparition de nouvelles activités productives, les nouvelles institutions spécifiquement romaines — le tout exigeait un cadre, un véhicule nouveau, commun, adéquat, et celui-ci a été la culture romaine, la culture impériale provinciale, avec son répertoire de formes et la langue latine. Ce nouveau cadre-véhicule a agi en tant que facteur d'unification et de romanisation de la nouvelle société.

Il est d'autant plus significatif que cette culture reçoive des traits spécifiquement locaux qui, à une analyse approfondie, s'avèrent représenter justement l'héritage dace.

Caractéristique en est en premier lieu la tendance à la stylisation abstraite des formes figuratives accompagnée par l'accentuation autonome de certains détails significatifs du point de vue conceptuel, et non point plastique, visant à transformer l'image en signe à une signification symbolique. Comme est également éloquente la prédilection pour les représentations en relief, pour ces petites « icônes populaires » qu'étaient les tablettes cultuelles.

Enfin, il convient de considérer aussi la fréquence prédominante de certains types: le sanctuaire de type central à portique intérieur, les motifs iconographiques du chevalier thrace, des chevaliers danubiens — motifs strictement provinciaux, thraces — ou ceux de Liher et Lohera, de Sylvain, Diane, Esculape qui, sous l'habit romain, exprimaient des croyances et des concepts plus anciens. Tout aussi éloquente est la persistance de certains rites d'ensevelissement — l'incinération avec tombe à inventaire pauvre sous le *tumulus*, comme à Soporu, à Caşolţ, etc. — ainsi que celle des formes de la céramique dace dans le cadre de ces manifestations.

L'ensemble de cet héritage nous indique la transmission plutôt d'une spiritualité que de cadres matériels et institutionnels de la vie des communautés — comme ce fut le cas dans d'autres provinces. Le fait que cette transmission a été réalisée par l'intermédiaire de la langue latine et qu'elle a souvent dépassé le noyau dace — restreint d'habitude à des familles ou à des groupes de familles — du cadre des nouvelles communautés est tout à fait remarquable, et il a joué, sans doute, un rôle important dans la formation de la structure spirituelle du peuple roumain.

RADU FLORESCU

musique

L'école musicale de Putna

De toute la culture artistique médiévale roumaine, la culture musicale mérite certainement plus d'attention qu'il ne lui en a été accordé jusqu'à présent. Ceci ressort clairement, entre autres, des volumes II et III (1961 et 1964) du traité intitulé *Histoire de la Roumanie* publié par l'Académie roumaine, lequel traite longuement (toutes proportions gardées !) de la littérature populaire et savante, de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, des arts décoratifs, etc., la musique étant presque passée sous silence. Alors que pour l'architecture on remonte au IXe siècle et pour la littérature au Xe, le traité en question ne mentionne la musique qu'à partir de la seconde moitié du XVIe, période illustrée par quatre musiciens qui ont déployé au moins en partie leur activité en Transylvanie (Valentin Balassi, Sebastian Tinodi, Valentin Bakfark et Ieronim Östermayer). Les informations concernant la musique des XVIIe et XVIIIe siècles sont encore limitées à la Transylvanie. Les premiers renseignements à ce sujet pour la Moldavie et la Valachie ne datent que de la fin du XVIIIe. Une cause première de cette carence de l'historiographie musicale réside, à notre avis, dans le manque d'intérêt manifesté autrefois à ce sujet par la musicologie roumaine elle-même, attitude résultant en grande mesure de l'étrange conception suivant laquelle seule la musique de type oriental peut être considérée comme un art savant et nullement celle de type byzantin. Le fait que cette dernière nous ait été transmise dans une notation qu'on n'a commencé à déchiffrer que dans notre siècle y a certainement contribué aussi.

Les recherches entreprises ces dernières années, avec l'aide de l'Union des compositeurs de la République Socialiste de Roumanie ont conduit à la découverte de certains manuscrits à sémiographie byzantine qui nous ont permis d'établir l'existence, sur le territoire roumain, de trois écoles de musique, dont la plus ancienne au Monastère de Neamț (Moldavie du Nord). C'est de cette école que nous parlerons dans ce qui suit. Au début de la neuvième décennie du siècle passé, le professeur Emil Kalužniacki a découvert à Putna un manuscrit musical contenant de nombreux cryptogrammes — le sujet qui l'intéressait — et il l'a étudié de ce point de vue. En 1901, le savant russe A.I. Iačimirskij publie une étude sur ce même

manuscrit musical de Putna qui se trouvait alors à Moscou, dans la bibliothèque de P.I. Sčiukin. Il y fait mention d'un deuxième manuscrit ayant la même origine et se trouvant en sa possession. Par suite de son volume réduit — il ne compte que 14 pages — ce dernier a été considéré comme faisant partie du manuscrit Sčiukin, d'autant plus qu'il avait été écrit par le même moine — le premier chantre Eustaţie de Putna. Tout comme Kalužniacki, Iačimirskij ne s'intéresse qu'à l'écriture glagolitique et aux cryptogrammes; il reproduit toutefois deux pages de notation musicale.

Certains résultats de ces études — et d'autres aussi — sont parvenus jusque dans les études des slavistes roumains, d'où ils ont été repris par les historiens et les musicologues. La connaissance des manuscrits précités, de même que celle d'une lettre du 6 juillet 1558 adressée par le prince de Moldavie, Alexandru Lăpuşneanu, à la communauté orthodoxe de Lemberg, qui, entre autres, l'invitait à envoyer quatre jeunes gens à Suceava pour y apprendre «le chant grec et serbe», a fait accréditer l'idée de l'existence d'une école de musique à Putna. Évidemment, il était admis depuis longtemps déjà que les monastères possédaient, dès leur création, des écoles d'écriture (ou de calligraphie) où l'on enseignait aussi le chant; toutefois, on ne commence à parler d'une école de musique spécialement organisée qu'à partir de 1940. Le musicologue George Breazul est le premier à avoir affirmé l'existence à Putna d'« une organisation scolaire spéciale » où l'on enseignait la musique; cependant, il ne disposait pas de témoignages fermes sur son organisation et ignorait qu'on y eut exercé une activité de composition. Ceci l'a amené à considérer — comme bien d'autres d'ailleurs — que l'activité des maîtres de Putna se réduisait, l'enseignement mis à part, à copier « des manuscrits plus anciens, fort peu vraisemblablement d'origine musicale roumaine ».

Dans un ordre d'idées très voisin, le chercheur Raïna Palikarova Verdeil soutient dans un ouvrage publié à Copenhague en 1953 que le manuscrit de Putna étudié par A.I. Iačimirskij était une copie d'après un manuscrit bulgare parvenu en Moldavie par l'intermédiaire des moines qui y avaient trouvé refuge après la destruction du second empire des tzars bulgares par les Turcs (fin du XIVe siècle). L'auteur dit ne connaître ce manuscrit que par l'intermédiaire de l'étude de Iačimirskij; elle fonde toutefois son affirmation, d'une part, sur le fait que certains chants du manuscrit sont en slavon, d'une autre part, sur le fait que certaines indications de rituel — principalement celles concernant le chantre — sont en grec. Le chantre bulgare aurait procédé de la sorte — affirme Palikarova — parce qu'il lui « était plus aisé d'employer la langue et la terminologie grecques, qu'il avait apprises probablement lors de son apprentissage musical chez les maîtres grecs. »

Dans un article paru dans « *Études et matériels d'histoire médiévale* » (5/1962), Radu Pava a démontré d'une manière convaincante, à notre avis, que le manuscrit en question, achevé par Eustaţie le « Protopsalt » (premier chantre) le 11 juin 1511, n'était nullement une copie d'après un manuscrit plus ancien, du fait qu'il contenait des créations musicales autochtones ainsi

qu'un hymne à Saint Jean le Nouveau de la ville de Suceava *qui ne pouvait avoir été composé qu'après 1414—1415, année du transport de ses reliques dans la capitale de Suceava, donc après la conquête de la Bulgarie par les Turcs.* Les créateurs autochtones dont parle Pava sont les moines Agathon, Agalian et surtout Eustatie qui, ainsi qu'il est mentionné à la fin du manuscrit, « a écrit ce recueil de chants de sa création » (« ot tvorenia svoju »).

Cette remarque nous pousse à croire que le livre contient principalement des œuvres d'Eustatie — quatre chants seulement sont d'origine étrangère, ainsi qu'il est spécifié, et deux sont dus aux deux moines mentionnés ci-dessus.

L'origine roumaine de Eustatie est prouvée — comme Pava l'explique aussi — par l'articulation spécifiquement roumaine de certains substantifs tels que: *aliluiarele* (« zde pocinaetsja aliluiar*ele* » — ms. f. 4 Ov), *cratimele* (« zde pocinaetsja cratim*ele* »*ms. f.* 105 r), *filtele* (ms. f. 140). Si l'auteur du manuscrit avait été bulgare, ou si ce manuscrit n'avait été qu'une copie fidèle d'un manuscrit antérieur — ainsi que le suppose R. Palikarova Verdeil —de pareilles inadvertances ne se seraient jamais produites. Ainsi, ce manuscrit vient confirmer une fois de plus la constatation que l'influence de la langue roumaine sur le slavon est de plus en plus évidente sur les territoires roumains dès le XVe siècle.

Il résulte de cet exposé que l'existence de l'école de musique de Putna peut être considérée comme un fait réel. Tous ceux qui soutiennent ce point de vue ont eu cependant certaines réserves — du fait qu'aucun d'eux ne connaissait l'existence *d'autres* manuscrits de Putna et du fait qu'aucun d'eux (à une seule exception près) n'avait vu le manuscrit en question.

À la suite des recherches entreprises ces derniers temps on sait qu'à part les manuscrits de Moscou et de Léningrade — qui constituent toutefois un seul corpus — il existe encore, provenant de la même école, deux manuscrits à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, un autre au monastère de Putna, un à celui de Dragomirna, un à Iași, un à Sofia, un autre au monastère de Leimonos de l'île de Lesbos (Grèce), écrit par Macarie en 1527 au monastère de Dobrovăț, construit sur l'ordre d'Étienne le Grand — et un manuscrit à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. Ces trois derniers manuscrits ont été découverts et communiqués par Anne E. Pennington de l'Université d'Oxford.

Il faut retenir aussi que, dans l'étude mentionnée ci-dessus, Emil Kalužniacki affirme avoir découvert à Putna un « *irmologhion* gréco-slave composé de six volumes inégaux » et que le volume qu'il avait examiné était le dernier d'entre eux à avoir été inscrit dans l'inventaire. Il résulte de tout ceci qu'un nombre assez considérable de manuscrits musicaux ont été écrits à Putna dont cinq seulement ont une existence certaine, en attendant que les recherches en découvrent d'autres. Un nombre si important de manuscrits ne saurait être que le résultat d'une activité de longue haleine. Rappelons seulement que le manuscrit de Iași date de 1543, étant donc écrit 32 ans après celui de la bibliothèque de Sčiukin.

Comme une preuve que l'activité de composition de Putna n'a pas été inférieure à celle de conception et d'écriture des manuscrits, on pourrait ajouter au nom d'Eustatie ceux de Ioasaf, le premier supérieur du monastère de Putna, Kyr Ghirghie, métropolite de Moldavie (1477—1508), Paisie, moine et chantre du monastère de Putna, qui, en 1504, a écrit un *Ménologe* pour le monastère de Dobrovăţ, à la demande du prince Étienne le Grand, ensuite les moines Ion Diaconu, Domentian Vlahu, Macarie, l'auteur du manuscrit qui se trouve actuellement à Leimonos, et Andonie, « protopsalt » à Putna qui a achevé en 1543 le manuscrit conservé à Iaşi. Pour un bon nombre des chants contenus dans ce manuscrit on indique Eustatie pour auteur. Le nombre des compositeurs attachés au monastère de Putna a certainement dû être plus grand — les manuscrits de Putna et de Dragomirna, encore insuffisamment étudiés, fourniront probablement encore d'autres noms — étant donné qu'il existait à Putna un corps de chantres ecclésiastiques, organisé d'après le modèle byzantin. La fonction de « protopsalt » (premier chantre) remplie par Eustatie, et celle de *demestic* (domestikos), c'est-à-dire dirigeant des chantres de l'un des lutrins, est, croyons-nous, concluante. L'existence de ce corps de chantres s'explique si l'on considère qu'il s'agit — tout au moins pour le règne d'Étienne le Grand et de ses successeurs immédiats—d'une époque où les princes faisaient construire beaucoup d'églises et de monastères exigeant un personnel nombreux qui ne pouvait être formé que dans les écoles.

La lettre d'Alexandru Lăpuşneanu à la communauté orthodoxe de Lemberg laisse voir que la renommée de l'école de Putna avait passé les frontières. Il ne s'agit donc point d'une simple école d'utilité limitée, locale, mais bien d'une école qui s'imposait même au monde orthodoxe extérieur aux frontières de la « Moldo-Valachie », selon les propres paroles du premier chantre Eustatie. Cette vérité est encore confirmée par l'influence indéniable qu'a exercée l'école de Putna sur la musique religieuse russe ainsi qu'il sera démontré plus loin.

Toutefois, pour une meilleure compréhension du commentaire ci-après nous estimons utile de dire quelques mots sur le chant religieux russe et sur sa notation.

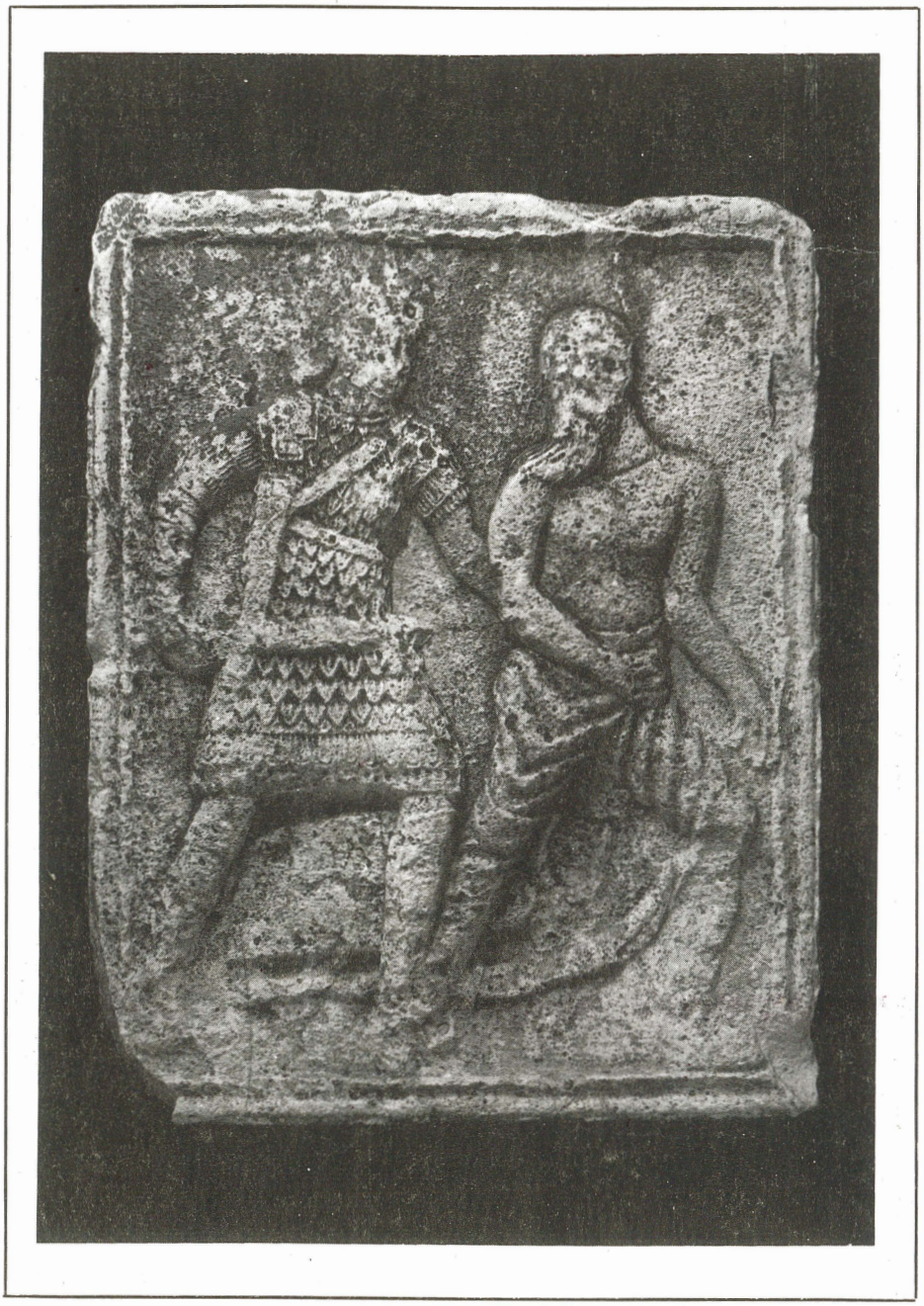
Les Russes ont reçu de Byzance, avec le christianisme, la musique religieuse et, en même temps, la notation *ecphonétique* et celle connue sous le nom d'*archaïque byzantine* (« early byzantine »). Dans la première moitié du XIe siècle trois chantres grecs, trois « demestiki » (« domestikoi ») sont venus s'établir en Russie. Ces derniers apportent avec eux de nouveaux chants ainsi qu'une notation plus évoluée qui est connue en Russie, jusque vers le XVIIIe siècle, sous le nom de « demestvennaja notatzija ». Jusqu'au XVIe siècle rien de spécial ne se passe dans la musique russe, ni en ce qui concerne la mélodie, ni en ce qui concerne la notation. Le XVIe enregistre toutefois l'apparition d'une nouvelle notation: *notatzija putevaja.* Les deux premières notations — dont on reconnaît l'origine byzantine — sont comprises sous le nom de « krjuki » ou « znamenni ». Que peut-on dire à propos de cette notation *putevaja?*

On trouve souvent dans un catalogue des manuscrits russes de la Bibliothèque Lénine de Moscou, les mots: *put, putevoi, putnii.* L'index des « noms et dénominations » (« ukazatel'imen i nazvanij ») de ce catalogue renvoie, pour le mot « put », à « raspev putevoi » qui à son tour renvoie à « raspev putnyi (putevoi) ». Il est donc naturel de faire un rapprochement entre tous ces termes. Si l'on considérait ces termes dans leur acception habituelle, on traduirait « put » par « chemin », « voie », et « raspev putevoi » par « chanson de route ». Cette interprétation est visiblement impropre. Il ne faut point oublier qu'il s'agit de *Chants religieux* — chaque manuscrit est mentionné avec l'indication: « Sbornik peveeskii », donc *Recueil de chants* (religieux), et aucunement laïques, tandis qu'on mentionne pour la notation: « na krjukovyh notah » ou « na bezline jnyh notah », donc: à notes « krjuki » ou à notes « sans portée ». De plus, étant donné que les manuscrits contiennent des chants de différentes périodes on trouve souvent la spécification que les mélodies sont notées en « demetsvo » ou en « put ». Dans les cas où le manuscrit indique les signes de la notation, on trouve des mentions telles que: « imena putnago znameni » ou « imena znameni putnago ». Il faut rappeler que la majeure partie des manuscrits de ce catalogue date du XVIIe siècle, un temps où la notation musicale russe avait évolué, les signes s'éloignant de l'original et acquérant de nouvelles formes et significations. Toutefois, à la suite de la comparaison de la notation de ces manuscrits (nous disposons, grâce au professeur académicien Emil Condurachi, d'un microfilm contenant 146 images de ce manuscrit) avec celle des manuscrits de Putna, on constate des similitudes indiscutables, bon nombre de signes étant même identiques. C'est pourquoi nous considérons qu'il faut entendre par « notatija putevaja », « put » et surtout « putnyja », *la notation du monastère de Putna reçue en même temps que les chants des compositeurs moldaves.* Quand les « pripele » de Filotei, ancien chancelier du prince Mircea l'Ancien de Valachie (fin du XIVe) circulent sous la forme de manuscrits russes; quand le prélat et écrivain Grigore Ţamblac (1364—1419) exerce son activité aussi bien en Moldavie, à Suceava, qu'à Kiev; quand un Roumain tel que Petru Movilă (1597—1697) a été métropolite de Kiev; quand, en règle générale, durant tout le Moyen Âge la religion constituait une des principales voies de contact culturel, un pareil emprunt ne doit pas surprendre. Le fait que non seulement la notation mais aussi des chants ont passé d'un pays à l'autre est attesté par des mentions telles que: « putevoiraspev poem », « veličanie na Blagovechtenie », « putevogo raspeva », « zadostvinki putnyia », etc.

À partir du XVIIe siècle, la musique religieuse russe commence à évoluer sous l'influence de la musique italienne. On y introduit le chant à plusieurs voix, en employant d'habitude la notation linéaire, mais parfois aussi la notation «krjuki». Comme dans la musique polyphonique du Moyen Âge, on prend comme point de départ le « cantus firmus », obtenu par la simplification des anciennes mélodies religieuses qui portent maintenant le nom de « znameni raspev » ou simplement « raspev ». Cependant, selon l'origine de la mélodie, ces « raspevi » sont nommés: *balgarski, greceski, moskovskij,*

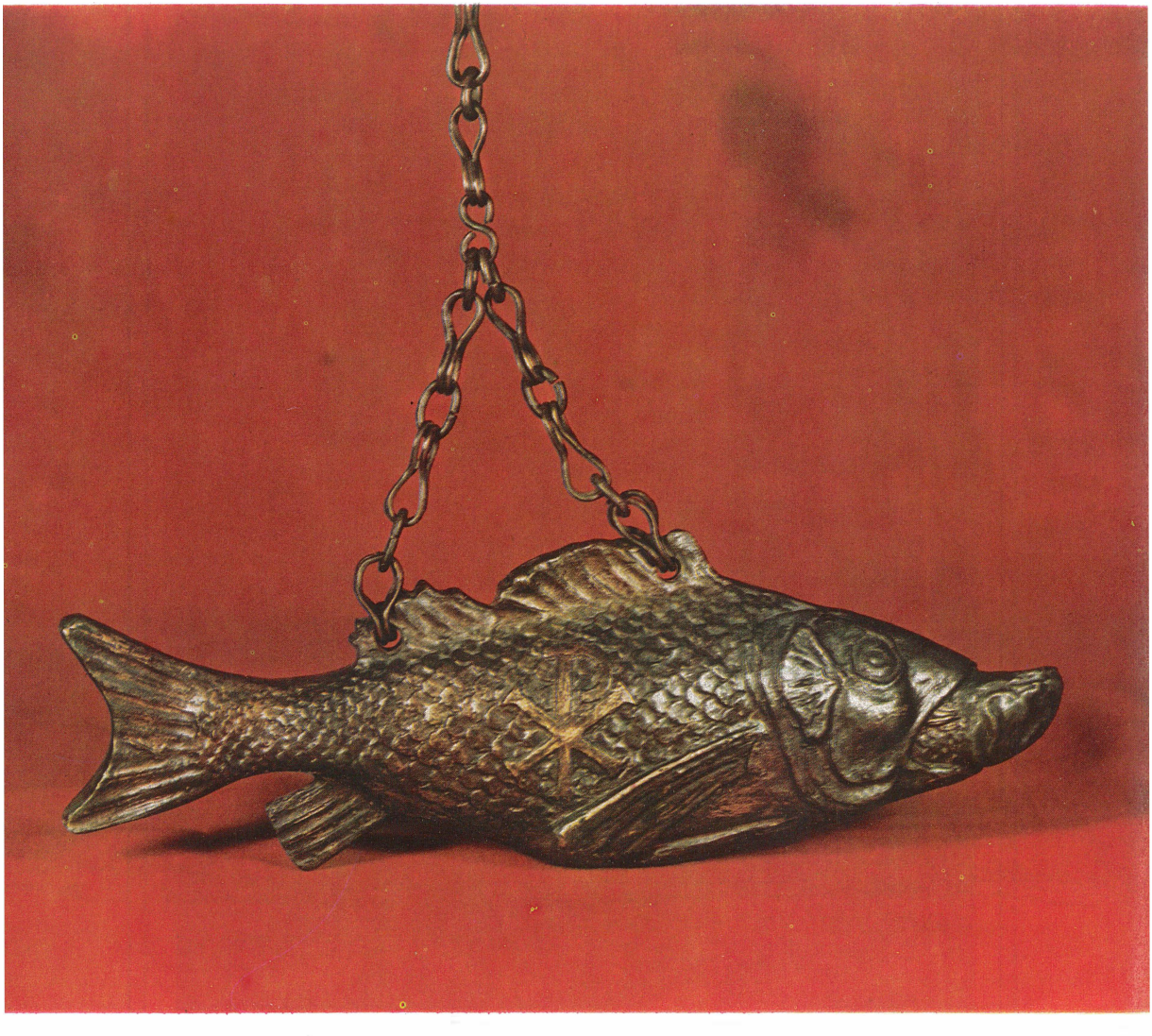
Coq (art romain) trouvé à Histria
(IIe s.n.è.)

Métope figurant un soldat romain et un Barbare prisonnier
Tropaeum Traiani d'Adamclisi



Vase de Sighişoara, période daco-romaine
(IIe — IVe s.n.è.)

Lampe à suif en bronze avec symbole chrétien, de facture romaine, trouvé à Histria (IVe s.av.n.è.)



novgorodskij, kievskij, mais aussi *putnevskij.* Après avoir énuméré tous ces noms, Raïna Palikarova Verdeil — déjà citée — nous dit que les *raspevii* « Kievopečerskij » et « putnevskij » proviennent de deux monastères célèbres, sans cependant indiquer l'emplacement du dernier. Il ne peut toutefois s'agir — surtout en considération du radical de *putnevskij* — que du monastère roumain de Putna.

Si les manuscrits découverts prouvent l'existence indiscutable d'une école musicale à Putna, les considérations ci-dessus disent, croyons-nous, assez éloquemment, son prestige, bien que les chroniques n'indiquent pas exactement le lieu d'origine de cette réalisation tout à fait remarquable dans le domaine de la musique byzantine, sur le sol roumain et avec des contributions spécifiquement roumaines.

Une question se pose maintenant: combien de temps cette école a-t-elle fonctionné?

Si le manuscrit conservé à Moscou a été achevé en juin 1511 — ainsi que l'indique Eustatie lui-même — au temps qu'il était premier chantre — et si une création d'Agathon a été notée par le même Eustatie — à l'époque où il n'était que « demestik » (domestikos) — il est clair donc qu'on peut situer les débuts de l'école musicale de Putna à une époque antérieure, du vivant du prince Étienne le Grand (donc avant le commencement du XVIe siècle). L'épanouissement des arts qui ont joui des meilleures conditions de développement sous le règne de ce prince remarquable plaide d'ailleurs en faveur de cette période.

S'il s'avérait que Ioasaf, le compositeur mentionné dans le manuscrit de Iaşi, est la même personne que Ioasaf, le premier supérieur du monastère de Putna (une hypothèse qui reste à vérifier et que nous avançons en mentionnant aussi que nous n'avons trouvé pour la période en question aucun autre Ioasaf dans les catalogues d'auteurs consultés), cela signifierait que les racines de l'école de Putna seraient encore plus anciennes, Ioasaf étant venu du monastère de Neamţ, et qu'elle aurait seulement atteint du temps de Eustatie et de ses successeurs immédiats *l'apogée de son épanouissement.* La carence de documents crée aussi quelque difficulté pour établir la durée de cette école. Si l'on tient compte cependant de l'affirmation de Dorothei de Monemvasia — qui a visité la Moldavie en 1576, avec le patriarche Jérémie de Constantinople — que le prince Petru Şchiopul (le Boiteux), qui régnait, à l'époque, aimait la musique et « avait un chantre fort habile », on peut supposer que l'école de musique de Putna a décliné et cessé d'exister vers la fin du XVIe siècle, lorsque la vie politique, sociale et culturelle du pays devenait de plus en plus précaire à mesure qu'augmentait l'oppression ottomane. Cette durée de près d'un siècle explique le renom et l'influence de l'école de chant de Putna jusque dans le XVIIIe siècle.

GHEORGHE CIOBANU

film

Rythmes d'épopée

Entretien avec Mihnea Gheorghiu, auteur du scénario, et Gheorghe Vitanidis, metteur en scène du film Le Fer et l'Or

— *L'événement cinématographique le plus important de cette année où nous célébrons le 2050e anniversaire de la constitution de l'État dace centralisé et indépendant sous le sceptre du roi Burébista est le film* Le Fer et l'Or *que vous, cher MIHNEA GHEORGHIU, consacrez à cette lointaine époque historique. Votre passion constante pour l'histoire s'est affirmée dans toute votre création, aussi bien dans la dramaturgie que dans le scénario de film, chaque pièce* (Capul — « *La tête* », Zodia Taurului « *La constellation du Taureau* », Patetica '77 — «*Pathétique* 77») *ou scénario de film* (Cantemir, Le mousquetaire roumain, Tudor, Tănase Scatiu) *ayant le mérite d'avoir souligné des idées et des permanences spirituelles caractéristiques du peuple roumain. Vous vous proposez maintenant de traduire dans un fait d'art l'époque de la fondation de l'État unitaire de Burébista. Pourquoi avez-vous choisi ce sujet?*

— L'histoire antique européenne a inspiré quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre du théâtre classique universel et, implicitement, de la cinématographie mondiale, leurs héros faisant partie intégrante de l'expérience intellectuelle des hommes de culture de tous les pays. Aussi m'est-il apparu comme une nécessité culturelle et artistique de reconstituer le moment sud-est européen de l'espace carpato-danubien-pontique où s'affirma le contemporain de César (évoqué par Shakespeare) et de Mithridate (évoqué par Racine) — le roi Burébista, fondateur, vers l'an 70 av. n. è., de l'État dace centralisé et indépendant, qui s'étendait sur un vaste territoire, au centre duquel, de la symbiose daco-romaine, allait naître le peuple roumain.

Il existe dans tous les grands musées de notre continent des témoignages au sujet de cette page de l'histoire de la civilisation européenne: documents épigraphiques, armes et parures, objets de culte ou outils d'artisan, trésors d'art et numismatiques. Le *fer* des armes et l'*or* des trésors ont joué un rôle prédominant dans la détermination des mutations historiques et géographiques qui caractérisent l'aube du premier millénaire de notre ère.

George Constantin (BURÉBISTA) et Ion Dichiseanu (CALOPOR) dans une scène du film *Le Fer et l'Or*

— *Ces deux éléments-symboles vous ont donc inspiré le titre du film . . .*

— Le trésor des Daces, de même que leur force armée, attestés par les chroniqueurs de l'antiquité, ont constitué d'imposants leviers dans l'équilibre instable entre la guerre et la paix de cette époque tellement séduisante pour les écrivains par son dramatisme intrinsèque, propre à la tragédie.

Pour souligner l'ambiance de ce conflit à large rayon d'action il suffirait de rappeler que Burébista entretint des rapports de « guerre et de paix » avec les Celtes, les Romains et les Grecs, c'est-à-dire avec les principaux peuples de l'antiquité européenne, dont le rôle politique et culturel fut énorme. C'est pourquoi je considère que mon choix s'est arrêté sur un moment de la plus grande importance de l'histoire millénaire du peuple roumain.

— *Je crois comprendre que l'élaboration du scénario vous a demandé une étude approfondie des réalités, des processus historiques qu'il se propose d'évoquer. Quelles sont, en ce sens, les lignes de force que vous en avez dégagé?*

— Vous vous souvenez sans doute du passage de *l'Iliade* où le roi thrace Rhessos, participant à la guerre de Troie, impressionna les Grecs par sa richesse et sa noblesse, ce roi dont les chevaux « beaux comme on n'en avait

encore jamais vu » furent volés par Ulysse. La branche la plus connue de la grande famille des Thraces, la branche du nord, celle des Géto-Daces, avait atteint un niveau économique et spirituel fort élevé. Les documents auxquels eurent accès les historiens du premier millénaire d'av.n.è. l'attestent largement, et les découvertes archéologiques faites sur notre territoire, toujours plus nombreuses ces derniers temps, sont venues le confirmer. L'Institut de Thracologie de Bucarest s'occupe tout spécialement de ces travaux. Il en résulte un paysage historique d'un intérêt presque sensationnel.

Des affrontements des Géto-Daces avec les armées d'invasion de Darius, roi des Perses, en 514 av.n.è., aussi bien qu'avec celles des Scythes et d'Alexandre le Grand en 335 av.n.è, résulte implicitement l'existence de formations politiques cristallisées, qui permirent à nos aïeux d'affronter l'ennemi et de l'obliger à quitter leurs terres. Les informations touchant ces campagnes nous permettent de constater l'existence de certaines formations politiques dès le VIe siècle av. n. è. Les relations concernant la tentative de Lysimaque de conquérir les citadelles des Gètes du nord du Danube nous permettent de suivre l'évolution de ce processus qui allait porter à la tête d'une formation politique solidement organisée Dromichaites, le premier « monarque » connu de l'histoire des Gètes. Chef des Géto-Daces de l'espace carpato-danubien avec, probablement, la cité d'Hellis pour capitale, Dromichaites impressionna ses contemporains par ses qualités de stratège, de diplomate et par l'autorité dont il jouissait et qu'il exerçait.

La période s'étendant entre les règnes de Dromichaites et de Burébista se caractérise, d'une part, par la continuité du processus de développement de la vie étatique dans le monde dace — une série de textes épigraphiques parlent de la présence en Dobroudja de commandants gètes tels que Zalmodégikos et Rhémaxos — et, d'autre part, par l'accentuation continuelle des dangers extérieurs qui réclamaient la consolidation de ces formations étatiques, dans tout l'espace carpato-danubien-pontique.

Présents dans l'histoire écrite de la période comprise entre le VIe et le IIIe siècle av.n.è. avec les combats livrés contre les Scythes, les Perses et les Macédoniens, les Géto-Daces s'affirment durant la période immédiatement suivante, ayant cette fois à affronter les Celtes, les Romains et les Bastarnes.

Le développement des forces de production, attesté par les fouilles archéologiques sur tout le territoire habité par les Géto-Daces, offre le tableau d'une économie en plein processus de développement et de consolidation, fait qui provoqua un approfondissement de la stratification sociale dans le sein de la société géto-dace, durant la période la plus rapprochée du règne de Burébista. C'est ainsi qu'en l'an 70 av.n.è., le stade de la société géto-dace imposa d'une façon objective et nécessaire la constitution de l'État dace centralisé et indépendant.

— *Nous vous connaissons une passion constante pour l'étude des vieux documents. Que vous ont « révélé » ces documents au sujet de l'époque de Burébista?*

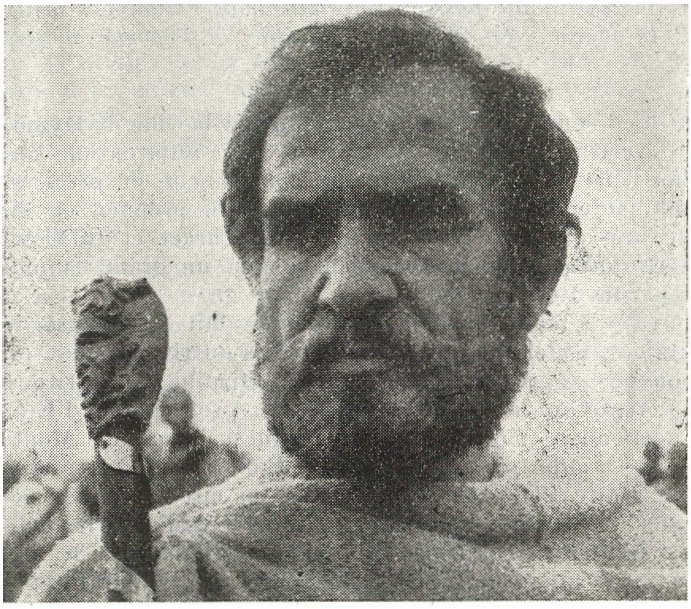
— Le document bien connu qu'est le décret émis par la ville de Dyonisopolis en l'honneur d'Acornion — en l'an 48 av.n.è. — et les informations qui nous ont été transmises par Strabon et Jordanès contiennent de précieux témoignages, à grande force d'évocation, au sujet « du premier et du plus grand de tous les rois qui régnèrent jamais sur la Thrace, et qui éleva si haut son peuple qu'en quelques années seulement il créa un grand empire et était craint jusque par les Romains. »

Si nous ajoutons à ce témoignage de Strabon le fait que l'autorité de Burébista s'est également étendue aux cités grecques du rivage ouest du Pont-Euxin, nous pouvons apprécier la très grande étendue du territoire sur lequel Burébista exerçait son incontestable autorité. À son époque, l'État dace centralisé et indépendant s'étendait au nord-ouest jusqu'aux Monts Slovaques et au Moyen-Danube, au sud jusqu'aux Balkans, et au sud-est jusqu'à l'est de la Mer Noire, comprenant également les cités grecques élevées sur ses bords. Sans être délimitée par des frontières fixes, l'autorité politique de Burébista est également confirmée sur tout ce territoire par les découvertes archéologiques et numismatiques faites dans la Plaine Pannonienne, sur le territoire de la Slovaquie, dans la zone de la Drava et de la Sava et dans le sanctuaire dace de la région du Dniestr, qui témoignent de la présence d'une puissante culture matérielle et spirituelle réalisée par les Géto-Daces ainsi que du caractère centralisé de l'État.

L'information de Strabon concernant l'existence de certaines « obligations » et « soumissions » permet de mieux comprendre l'autorité dont jouissait Burébista, l'organisation politique, administrative et militaire de l'État. Jordanès et Strabon complètent l'image que nous nous faisons de l'État dirigé par Burébista. Le fait que Burébista disposait d'une armée assez importante pour l'époque — estimée par Strabon à 200 000 combattants — attribue à son État un caractère organisé du point de vue militaire, son caractère théocratique nous étant à son tour dévoilé par cette information supplémentaire: « Burébista avait conféré au grand prêtre Décénée une puissance presque royale, et il — le roi — prit pour aide Décénée... qui était honoré comme un dieu ».

Au cours des près de quatre décennies durant lesquelles il dirigea l'État dace — la première moitié du Ier siècle av.n.è. — il fit preuve de fermeté et de clairvoyance, aussi bien dans la politique intérieure que dans celle extérieure. Loin d'avoir été le support d'une politique de conquête, le caractère militaire qu'il confère à son État démontre, au contraire, la volonté de défendre la terre des aïeux contre les graves menaces du dehors. Cela lui permit de se mêler au conflit qui opposa César à Pompée, prenant parti pour ce dernier.

Personnalité proéminente du monde antique, fortement ancrée dans les réalités de l'époque où il vécut, Burébista demeure l'une des grandes



Emanoil Petrut dans le rôle de DÉCÉNÉE

figures de l'histoire ancienne, sous laquelle se constitua l'État centralisé et indépendant, fondé par nos ancêtres géto-daces il y a plus de 2050 ans.

— Dans votre scénario, Burébista apparaît comme un personnage énigmatique, visionnaire, conscient de l'importance de sa mission et de son rôle historique. Vous déclariez lors d'une autre interview que vous vouliez tout savoir sur chacun de nos héros préférés. Comment se fait-il que vous vous soyez intéressé à Burébista et que vous ayez pensé à donner vie à une personnalité sur laquelle les documents historiques ne nous offrent pas beaucoup de détails biographiques ?

— Dans la perspective même de son organisation et de sa société, il était « le premier des égaux ». J'ai étudié par conséquent le mode de vie et les conceptions des citoyens de son État. J'ai également tenu compte de la vie sociale et politique du monde antique, latin et gréco-oriental, qui l'entourait. Je veux parler de la structure du gouvernement de l'État et les relations d'alliances ou d'inimitié existant dans ce cadre ou en dehors de lui.

Une fois élucidé le cadre historique général et spécifique, j'ai essayé de pénétrer dans son « laboratoire » personnel, spirituel, pour découvrir les sources de sa force morale et politique et, peut-être, ses faiblesses. Ceci devait ressortir de ses relations dramatiques avec tous ceux qui entouraient sa propre existence tragique, ses conseilleurs, les membres de sa famille, ses voisins, amis ou ennemis. En définitive, le pouvoir personnel ne se borne

pas à un seul but, car si le pouvoir était considéré comme un but en soi, le personnage paraîtrait superficiel, deviendrait «théâtral» et non « dramatique ». Enfin, compte tenu du fait que Burébista exprimait le devenir de tout un peuple, je me suis efforcé de le comprendre dans l'expression des qualités de ce peuple et j'avoue que l'héritage psychologique laissé aux Roumains par leurs ancêtres est tellement marqué qu'il ne m'a pas été trop difficile. de retourner avec bonheur aux sources.

— Deux idéologies se confrontent dans le film: celle de la collectivité gétodace de Burébista et celle esclavagiste-dictatoriale de César. Que signifie cette opposition pour l'histoire de notre peuple? Et, enfin, quelle est la signification particulière de ce film en cette année annivesaire?

— Les Daces croyaient en Zalmoxis, en l'immortalité de l'âme, ils étaient monothéistes; aussi leurs héritiers, les Roumains, se sont-ils laissés séduire par le christianisme sans problèmes de conscience. Le régime social des Daces refusait l'esclavage, ce qui, du point de vue spirituel, représentait un autre échelon de supériorité par rapport aux Romains. J'eus l'idée, à un moment donné, d'intituler mon film *César et Burébista*, afin de mettre en valeur cet aspect du conflit aussi.

Cependant des conflits apparurent entre l'État dace et l'Empire romain, et des guerres éclatèrent entre ces deux puissances comme une conséquence de la politique d'expansion menée par les empereurs de Rome. Après la conquête de la Dacie par les Romains (qui comporta aussi comme toute conquête des aspects tragiques pour le peuple dace) et par suite de l'étroite imbrication des deux civilisations qui coexistèrent longtemps, la vie économique, sociale et culturelle dans ces contrées prit un nouveau et puissant essor.

Descendant des Daces et des Romains qui forgèrent ici son berceau national et social, le peuple roumain allait accomplir, en une existence presque deux fois millénaire, une héroïque et grandiose destinée historique, se développant continuellement et s'affirmant avec force dans les rangs des peuples et des nations du monde. La lutte ininterrompue pour le développement indépendant, pour l'affirmation de son entité nationale, constitue un trait caractéristique de toute l'histoire du peuple roumain. Notre film parlera de ce passé.

★

— De votre création, cher GHEORGHE VITANIDIS, se détache l'intérêt pour le film historique. Si, dans le domaine du film d'actualité, vous avez signé des pellicules de référence, dont bon nombre vous ont valu des prix internationaux — tels Gaudeamus igitur, Le Méchant adolescent, La Genèse *ou encore, récemment,* L'Instant — , *la transposition à l'écran de certains moments importants de l'histoire de notre peuple vous a également inspiré des films tels que* Ciprian Porumbescu, Cantemir, Le Mousquetaire roumain, La Guerre de l'Indépendance. *Maintenant, après* Cantemir *et* Le Mousquetaire roumain, *vous réalisez, d'après le scénario de Mihnea Gheorghiu, le film* Le Fer et l'Or,

destiné à reconstituer la glorieuse époque qui fut dominée par la personnalité de Burébista. Dans quelle « clef » artistique allez-vous exprimer le contenu d'idées du scénario ?

— Je me propose de faire en sorte que le film suggère une légende ou une ballade, greffée sur une toile de fond que nous souhaitons aussi proche que possible de la vérité, reconstituée avec une rigueur scientifique. Notre ambition, aussi grande que celle visant la qualité artistique du film, est que *Le Fer et l'Or* s'inscrive comme un *point de vue*, un point de vue téméraire, certes, car les réalisateurs du film peuvent se permettre davantage que les historiens ou les archéologues qui ont l'obligation de *consigner* le document, de le *commenter*, de *l'interpréter*. Dans le processus de réalisation du film, nous sommes obligés de procéder à une reconstitution ample, complexe, de tout le mode de vie, d'existence des Géto-Daces, suggérant les grands problèmes socio-politiques concernant les structures et les superstructures de l'époque, mais sans négliger les menus détails dont, en fait, se compose la vie de tous les jours. La « clef » est donc celle qui ajoute au peu de documents et de témoignages scientifiques conservés ou découverts, tous ces *détails d'existence* et de *comportement*, les *données morales*, les *coutumes*, les *usages*, *les éléments d'art* conservés dans l'être même du peuple roumain d'aujourd'hui. C'est là qu'intervient le filtre de la sélection, qui doit nous permettre de détacher celles des particularités des Roumains d'aujourd'hui qui ont leur origine dans la civilisation de nos ancêtres daces. En ce sens, les sources sont complexes. Les plus importantes sont celles qui découlent de l'étude attentive du folklore roumain, des historiens de l'antiquité et de ceux d'aujourd'hui, qui étudient et s'occupent en priorité de l'histoire ancienne et, surtout, de l'histoire des Thraces et des Géto-Daces. D'une importance primordiale demeurent les témoignages de nos chercheurs du domaine de l'archéologie et, en premier lieu, ceux que nous a fournis Vasile Pârvan. Intéressantes sont aussi les interprétations d'Ovid et Nicolae Densușianu, de même que les références pertinentes que nous donne Mircea Eliade. Il va sans dire que, dans ce sens, on n'a pas manqué d'étudier certains ouvrages concernant l'histoire des Géto-Daces, parus chez nous au cours des deux dernières décennies, ouvrages portant des signatures prestigieuses telles que celles de feu Constantin Daicoviciu, ou d'Emil Condurachi, Radu Vulpe, Alexandru Vulpe, H. Daicoviciu, I.H. Crișan, etc. À la liste des auteurs cités on pourrait ajouter les noms de nombreuses autres personnalités, de chercheurs qui déploient aujourd'hui sous nos yeux leur activité.

— Il y a beaucoup de films historiques qui, par l'évocation d'époques depuis longtemps révolues, se proposent d'ouvrir une perspective sur le présent, sur l'avenir. En quoi consistera la vérité actuelle du film ?

— Nos ancêtres ont, tout comme nous, ceux d'aujourd'hui, aimé la liberté, l'indépendance, ils ont souhaité vivre en paix et en bon voisinage ; il n'ont jamais convoité le bien ou les terres d'autrui ; ils ont organisé leur vie

à la mesure de la beauté de leur âme et de l'harmonie de leur esprit. Ils ont aimé la nature, à laquelle ils se sentaient fraternellement unis. Ils ont aimé le beau exprimé dans la chanson, la poésie, la danse, l'architecture, dans l'art des métaux et de la céramique, dans les légendes. Si tout cela réussit à suggérer au spectateur que les Daces de Burébista pensaient et sentaient d'une manière proche de la manière de penser et de sentir de nos aïeux plus rapprochés et de nos parents, notre film sera un film d'actualité. De toute façon, nous nous proposons que notre film soit un promoteur des grandes idées humanistes qui ont permis à des œuvres littéraires-artistiques de s'inscrire dans la sphère de l'universalité. Vous voyez donc que nos ambitions sont grandes. Nous désirons cependant que, dans le film, elles soient exprimées aussi simplement, directement, humainement, honnêtement, authentiquement que possible: elles ressembleraient alors à notre peuple.

— *Avec quelle équipe réaliserez-vous ce que vous vous êtes proposé?*

— Je collabore depuis des années avec une équipe homogène composée d'excellents professionnels consacrés corps et âme à leur métier, dont je mentionnerais Hortensia Georgescu (créatrice des costumes), Dan Ionescu (ingénieur du son), Magda Chişe-Chincioiu (montage), Mircea Vodă (maquillage). Mes collaborateurs les plus jeunes sont l'opérateur Liviu Maier et le scénographe Bob Nicolescu. Le compositeur Theodor Grigoriu a composé pour ce film une partition intéressante.

Les interprètes sont George Constantin (le roi Burébista), Emanoil Petruţ (le prêtre dace Décénée), Ion Dichiseanu (le gladiateur Calopor), Ernest Maftei (le forgeron Castaboca), Vasile Niţulescu (le vieux chef de tribu Loup), etc.

— *Quelle est la signification d'un tel film pour la cinématographie roumaine, dans l'ensemble, et pour le genre du film historique, en particulier?*

— Du point de vue thématique, la signification du film est évidemment majeure. Quant à sa valeur artistique, à la place qu'il occupe dans le grand cycle de notre épopée nationale, je préfère laisser le public et les spécialistes se prononcer là-dessus, après la première. Car en ce moment, nous nous trouvons encore dans la phase de « rêve » et, comme vous pouvez vous en rendre compte, ce rêve est beau. Cependant pour devenir réalité, les rêves réclament des émotions et beaucoup, beaucoup d'efforts. Notre émotion est d'autant plus grande que, cette fois, le film sera jugé par des spécialistes de l'histoire. Car, comme j'espère que vous l'avez compris, malgré toutes nos ambitions de reconstitution de l'époque, nous ne nous proposons pas de faire un film *documentaire et scientifique*. Ce sera un film de *fiction*, mais que nous souhaitons être aussi vrai que possible.

ALINA POPOVICI

LIVRES

Chronique

L'histoire dans l'oeuvre du président Nicolae Ceauşescu

La hardiesse de la pensée révolutionnaire du président Nicolae Ceauşescu, son esprit créateur qui pénètre dans les problèmes les plus complexes en partant des lois générales appliquées aux réalités de la Roumanie ont apporté de nouvelles et remarquables contributions à l'enrichissement du patrimoine politique et spirituel national et universel. Avec une vision scientifique de la marche du temps prouvant le développement créateur qu'il donne au trésor du matérialisme dialectique, le président Ceauşescu s'est penché sur notre histoire, en a déchiffré et mis en valeur les grandes significations, conférant des dimensions élevées à l'indivisible relation dialectique passé-futur. Il a profondément compris l'amour, l'estime que les hommes ressentent pour l'histoire, premier livre de la nation où ils se retrouvent, où ils trouvent le fondement scientifique de leurs droits et les bases nécessaires à la compréhension du présent et à la préfiguration de l'avenir. L'expression éloquente de cette profonde connaissance de l'une des dimensions majeures — issue des temps les plus reculés et conservée depuis lors — de la spiritualité de notre peuple est le Programme même du Parti Communiste Roumain, dans l'initiation et l'élaboration duquel le secrétaire général du parti, Nicolae Ceauşescu, a eu un rôle décisif et qui, sous forme de synthèse scientifique, présente l'histoire millénaire du peuple roumain, ses réalisations et les luttes héroïques qu'il a menées au fil des siècles, jusqu'aux temps actuels de la Roumanie Socialiste. Les ouvrages du président Nicolae Ceauşescu définissent les coordonnées du développement du peuple roumain dont l'histoire retrouve ainsi ses ressorts et significations authentiques. Le fait d'avoir conçu l'histoire dans un esprit profondément créateur confère à l'orientation scientifique du présent et de l'avenir le sens le plus complet et le plus fertile, compte tenu des antécédents historiques, de la tradition en tant que force destinée à servir le présent.

Istoria patriei şi a Partidului Comunist Român în opera preşedintelui Nicolae Ceauşescu (« L'histoire de la patrie et du Parti Communiste Roumain dans l'œuvre du président Nicolae Ceauşescu »). Recueil de textes réalisé par l'Institut d'études socio-politiques près le C.C. du P.C.R., Éditions Militaires, Bucarest, 1979, 568 p.

Ainsi, la pensée historique du président Ceauşescu se montre pénétrée dans toute sa substance du principe de l'interprétation et de l'évaluation du processus historique en tant que résultante complexe, naturelle de l'évolution de la société roumaine dans son ensemble, où se trouvent englobées toutes les forces sociales et politiques impliquées par les problèmes vitaux qui se posent au peuple. C'est là un principe d'une valeur théorique et méthodologique inestimable pour la connaissance de notre devenir, qui permet de distinguer nettement certaines particularités et certains moments de l'histoire roumaine, par le truchement duquel cette histoire dévoile ses sommets et la science historique se fonde en vérité.

La vaste aire qu'embrasse la pensée du président Nicolae Ceauşescu, les analyses qu'il fait de notre passé — qui nous ont incités à nous replonger dans notre histoire, partant des conditions de fait de chaque étape d'évolution dans ces contrées ancestrales — nous donnent la mesure nette et représentative de l'ancienneté de cette histoire. Une histoire dont les commencements datent d'il y a plusieurs milliers d'années, enracinée dans l'histoire des Thraco-Géto-Daces et qui, depuis, appartient à un seul et même peuple, qui a vécu dans un seul et même espace géographique carpato-danubien-pontique, un peuple jouissant d'un grand prestige dans le monde antique, dont la civilisation s'est trouvée dans des rapports d'influence réciproque avec les grandes civilisations de ces temps — perse, hellénique, romaine, etc. C'est dans cette vision que nous apparaît la personnalité de Dromikaites, expression authentique du Géto-Dace — comme le présentaient les auteurs antiques — chez qui l'humanité se conjugait avec la raison, et la sagesse et l'habileté avec l'adresse au combat. Avec Dromichaites à leur tête, les vaillants Daces ont triomphé des troupes de Lysimaque, successeur d'Alexandre le Grand, qui voulait étendre son royaume sur la rive gauche du Danube. C'est dans cette vision que nous apparaît aussi Burébista, sous la conduite duquel, il y a 2050 ans, fut créé l'État dace centralisé et indépendant et que nous apparaît aussi Décébale, ce « heros légendaire, inscrit dans la conscience de notre peuple comme un symbole du courage et de l'esprit de sacrifice dans la défense de la liberté et de l'indépendance », comme le caractérise le président Nicolae Ceauşescu.

La permanence de vie, de lutte et de création sur le sol ancestral, la continuité et l'ascendance de l'œuvre accomplie par nos devanciers acquièrent par la pensée historique de Nicolae Ceauşescu leurs sens réels, conformes aux données de l'histoire. La conquête d'une partie de la Dacie par les armées d'invasion de Rome ne signifie aucunement la disparition du peuple dace, ni même sur le territoire occupé, qui ne représentait d'ailleurs qu'un tiers de l'ancienne Dacie. Lors de l'évacuation de la province du nord du Danube par l'administration impériale, retirée au sud du fleuve dans la Dacie aurélienne, les Daces, jusqu'alors soumis à la domination romaine, unirent leurs forces à ceux qui étaient restés libres, affrontant seuls les vicissitudes que l'histoire leur réservait. Ainsi qu'il est souligné dans les pages du livre, « Depuis la fondation par Burébista, au Ier siècle av.n.è., de l'État dace

centralisé, depuis l'époque de la florissante société dace du temps de Décébale, et tout au long de deux millénaires jusqu'à nos jours, notre peuple a dû mener une lutte acharnée pour défendre sa propre existence, son entité nationale. »

La permanence et la continuité inébranlable de notre peuple affirment leur fonction active, leur rôle hstorique progressiste, car elles signifient le triomphe de la vie et des accomplissements, réalisés dans la lutte corps à corps avec les vagues successives des envahisseurs attirés par des centres du globe possédant un niveau de vie matérielle et spirituelle plus développé, des formes de vie sociale mieux orgnisées. Un triomphe qui s'est fondé sur la force et la soif de liberté d'un peuple dont les origines, la langue et la spiritualité, les aspirations étaient les mêmes. D'où la concomitance de la constitution des États féodaux centralisés au sud et à l'est des Carpates, la similitude entre leurs organisations politiques intérieures, leurs formes d'État, leurs conceptions de politique extérieure.

C'est avec une force particulière qu'est reflétée dans les écrits du président Ceaușescu l'idée concernant l'admirable capacité de notre peuple de s'opposer fermement et efficacement aux envahisseurs déprédateurs, de triompher des adversités et des pénibles épreuves que l'histoire suscita dans cette partie de l'Europe. Les vicissitudes, les souffrances — remarquait le président — n'ont pas eu raison du peuple roumain; au contraire, elles l'ont fortifié, ont trempé sa volonté et son opiniâtreté, ont accru son amour de la patrie, ont renforcé sa décision de ne jamais céder devant les difficultés, de ne reculer devant aucun sacrifice pour défendre la terre ancestrale. À preuve la résistance opposée aux envahisseurs par les intrépides Dromichaites, Burébista et Décébale, ou par de vaillants voïvodes tels que Gelu, Glad, Menumorut, Litovoi à l'expansion des forces puissantes de l'époque, à preuve les grandes batailles livrées par nos grands voïvodes, tels Mircea l'Ancien, Iancu de Hunedoara, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand, Petru Rareș, Jean le Brave, Michel le Brave, sous le règne desquels les pays roumains tout en se défendant eux-mêmes ont constitué pour le continent un rempart contre le déferlement des armées ottomanes, sauvegardant ainsi non seulement leur propre indépendance, mais aussi les conquêtes de la civilisation européenne gravement menacée.

Dans ce contexte se trouve ainsi mis en relief, à l'aide des multiples ressorts explicatifs, l'énorme avantage scientifique que représente pour notre historiographie l'idée selon laquelle les pays roumains n'ont pu être soumis par la force, qu'ils ont conservé leur autonomie d'État. Les traités d'alliance politique, les relations économiques et culturelles établies avec les États voisins ou plus lointains, avec les empires ottoman, des Habsbourg et des tsars, ont confirmé à nouveau, au fil des siècles, l'autorité souveraine des voïvodes roumains, le droit des pays roumains de se gouverner selon leurs propres lois et organisations. Réalité dont les anciens traités, nommés aussi Capitulations, conclus avec la Porte sont une expression des plus éloquentes. Il en résulte la force d'action du peuple roumain, sa lucidité politique, l'éva-

luation pleine de sagesse de la situation internationale. « À l'encontre des autres peuples du bassin danubien, qui avaient été intégrés à l'Empire ottoman ou à celui des Habsbourg — montre le président Ceaușescu — le peuple roumain réussit à conserver son autonomie d'État. Comme une conséquence de la fermeté avec laquelle il défendit sa patrie, il réussit à conclure avec l'Empire ottoman, dès l'époque de Mircea l'Ancien, des traités qui prévoyaient pour la Porte l'obligation de respecter l'organisation du pays et de ne pas s'ingérer dans ses affaires intérieures, voire l'engagement de défendre le pays contre des attaques étrangéres. » La manière dont le président Ceaușescu souligne la signification des anciens traités, le statut d'autonomie des pays roumains, constitue un modèle élevé d'analyse pour les historiens. Ce statut — est-il montré — « assura les conditions pour un progrès plus intense des forces de production, pour l'apparition des nouvelles relations capitalistes, ainsi que pour la consolidation de la conscience de l'unité nationale et pour le déroulement de la lutte en vue de la création de l'État unitaire pleinement souverain. » Cela permit aux pays roumains de lutter avec succès contre les agresseurs et en même temps d'offrir à des combattants pour la liberté des peuples voisins la possibilité de se réfugier sur le territoire roumain et d'y organiser la lutte pour la libération, pour l'affirmation de ces peuples en tant qu'entités nationales distinctes. En étroite corrélation avec cette situation se dessine l'objectif de l'instauration de l'indépendance absolue, que le peuple roumain s'est constamment attaché à promouvoir, de pair avec celui de l'unité nationale, en tant qu'impérieuse nécessité sur la voie du progrès de la patrie.

Une puissante lumière est projetée sur la chronique de la continuité ininterrompue du peuple roumain et sur le fond robuste, populaire de notre histoire, irradiant de l'idée, soulignée par Nicolae Ceaușescu, concernant le rôle exceptionnel de la paysannerie dans notre évolution sur les échelons du temps. À une certaine époque, comme nul ne l'ignore, les masses paysannes étaient, et non par hasard, considérées comme un élément sans force historique, voire rétrograde. Cette attitude visait la mise en question de l'entité même du peuple roumain, sa continuité d'existence sur la terre des aïeux, le contenu et le sens de l'histoire roumaine au long de bien des siècles, la séparation de notre histoire moderne et contemporaine de tout son contexte antérieur, de ses racines profondes et pérennes. Le président Ceaușescu a restitué ainsi à notre passé sa substance réelle, relevant le fait que, des siècles durant, la paysannerie avait représenté la sève de l'histoire roumaine, toujours ascendante, histoire qui s'est identifiée avec la vie, les réalisations, les luttes et les aspirations mêmes des masses paysannes — expression essentielle du peuple roumain. Par la paysannerie se trouve continué l'ancestrale existence d'une seule et même nation sur son propre territoire, qui porte avec gloire le nom de monde roumain. Les travailleurs des champs ont représenté la principale force sociale de résistance contre les oppresseurs de l'intérieur, le bras vigoureux qui défendit le pays contre la domination étrangère, la force qui conserva et porta l'avoir matériel et spirituel du peuple à des échelons supérieurs. La paysannerie joua un rôle primordial dans les luttes

pour la justice nationale et sociale, pour l'indépendance, dans la production des biens matériels de la société, aussi bien que dans la conservation de la langue et l'enrichissement continuel de la culture roumaine.

Le credo du peuple roumain, son principe de vie, s'est exprimé dans le labeur créateur, dans la pensée originale et la lutte héroïque pour sa marche en avant, dans sa résistance acharnée contre l'oppression de n'importe quelle nature. Ces caractéristiques de permanence, exprimées à un niveau constamment ascendant au fil du temps, ont été mises en relief et se dégagent de toute la pensée historique du président Nicolae Ceaușescu. L'histoire du peuple roumain — souligne le secrétaire général du parti — est l'histoire du développement des forces de production, des relations de production et sociales, des luttes de libération sociale et nationale, contre l'oppression et la domination étrangère, pour la liberté et l'indépendance. Ainsi, notre passé dessine ses grands reliefs, se laissant interpréter sur la base de la vérité. Il va sans dire qu'à certains moments de la lutte révolutionnaire, c'est la manifestation des buts sociaux qui a prévalu; à d'autres moments ont été primordiales les aspirations nationales, mais chaque fois un objectif a engrené directement l'autre.

Cette idée-force offre aux historiens la voie de l'intelligence profonde, dans leurs véritables dimensions, des grands moments de la lutte révolutionnaire du peuple roumain — depuis les révoltes paysannes du Moyen Âge, les révolutions de 1821 et 1848, l'Union de 1859 et la création de l'État national roumain moderne, la conquête de la totale indépendance d'État de la Roumanie en 1877, jusqu'à la victorieuse insurrection armée d'août 1944, qui marque le début de la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et antiimpérialiste — la voie de la compréhension profonde des idéaux sociaux et nationaux du mouvement ouvrier, du Parti Communiste Roumain. Les principes de l'équité sociale et de la liberté nationale se trouvent ainsi exprimés dans les fondements des réalisations historiques de la Roumanie socialiste, matérialisées dans le niveau de vie et de civilisation toujours plus élevé des travailleurs, dans le prestige mondial du pays libre et totalement indépendant.

Dans les écrits du président Nicolae Ceaușescu sont abordés et mis en lumière, avec clarté et force de conviction, les traits caractéristiques fondamentaux et les enseignements de la glorieuse histoire du parti de la classe ouvrière de Roumanie, la continuité du processus d'affirmation et de modelage — par des efforts et une lutte persévérante — de ce qui constitue aujourd'hui le trésor de pensée et d'expérience du Parti Communiste Roumain, fruit de notre mouvement ouvrier constamment inscrit sur la ligne du développement ascendant, de sa confrontation avec les problèmes vitaux qui se sont posés à notre nation et qu'elle a su résoudre en accord avec les intérêts fondamentaux du peuple. Toute l'existence du parti politique de la classe ouvrière, son entité même, a ses origines dans les réalités engendreés par le contexte économico-social et politique du pays dans son ensemble, est indestructiblement liée aux problèmes fondamentaux, aux

aspirations et aux idéaux des masses. Il n'a jamais existé en Roumanie — montre le président Nicolae Ceaușescu — de parti politique qui ait une histoire aussi riche et glorieuse, qui ait lutté avec une telle abnégation et qui ait tant réalisé pour le bonheur du peuple.

Les analyses, les idées, les appréciations, les généralisations théoriques et politiques du président Nicolae Ceaușescu se détachent avec prégnance parmi les réalisations de pointe de la science historique roumaine. Elles constituent en même temps une stimulation puissante, une frappante mise en lumière du rôle et des responsabilités du front historique dans le progrès de la spiritualité roumaine.

L'exemple offert par l'œuvre du président Ceaușescu, ses exhortations à concevoir le processus historique comme une résultante complexe, naturelle, de l'évolution de la société roumaine dans son ensemble sont essentiels pour la compréhension de l'apparition de la classe ouvrière, de son parti — en tant qu'expression objective des réalités et des exigences de l'évolution ascendante du peuple roumain. C'est la force novatrice qui, avec ses racines profondément enfoncées dans le sol national, et à tous les moments essentiels de l'histoire moderne et contemporaine du pays, constitue la partie la plus vivante, la plus dynamique et la plus génératrice de significations du complexe riche et divers de la réalité roumaine. L'histoire du mouvement ouvrier et du parti communiste — relève Nicolae Ceaușescu — est directement liée aux stades du développement économique, politique, scientifique et culturel du pays, au progrès des forces de production, à l'action des lois sociales objectives, se désignant en tant que partie intrinséque de l'histoire nationale. Les buts d'action du parti révolutionnaire sont par conséquent des buts sociaux et nationaux du peuple tout entier. C'est à partir de ce solide support théorique que l'on peut apprécier avec justesse le chemin long et ardu parcouru par les forces révolutionnaires et progressistes du peuple, l'évolution de la classe ouvrière — depuis sa naissance jusqu'à sa transformation en classe dirigeante de la société, en principale force de la nation socialiste. L'analyse multilatérale réalisée par le président Nicolae Ceaușescu de ce que le parti de la classe ouvrière a apporté comme traits caractéristiques propres, distincts, dans le paysage de la société roumaine — la pensée théorique progressiste et l'activité révolutionnaire mise résolument et sans trève au service des intérêts vitaux du peuple — conduit à une ample compréhension des données du mouvement ouvrier ainsi que de tout le processus historique de la société roumaine. Un trait essentiel de l'histoire du mouvement ouvrier de Roumanie, relevé d'une façon frappante dans les écrits du président Nicolae Ceaușescu, réside dans le fait que, à mesure que s'accentuait son esprit combatif — manifesté dès la période de début et de pair avec l'assimilation des idées du socialisme scientifique —, le prolétariat s'est posé le problème de son organisation en tant que classe, de son organisation politique à l'échelle nationale, voyant dans cette organisation une condition décisive pour la réalisation de ses buts révolutionnaires. La création du parti politique de la classe ouvrière de Rou-

manie a constitué le résultat objectif du développement économico-social de la société roumaine, des contradictions de cette société, de l'existence objective de la classe ouvrière. Comme tel, il fut marqué au coin des réalités sociales et nationales dans lesquelles il fut créé et où il œuvre. Ce qui donna à ce parti la possibilité de s'affirmer, de guider la classe ouvrière vers l'accomplissement de sa mission historique, ce fut justement sa capacité de comprendre — à la lumière des idées du socialisme scientifique — les coordonnées de l'histoire de la patrie, les réalités concrètes, spécifiques, socio-économiques et politiques nationales, pour servir ainsi les intérêts, les desiderata et les idéaux du peuple dans le sein duquel il était né. L'histoire du part politique de la classe ouvrière roumaine démontre une fois de plus que c'est seulement quand, dans son activité, il part des réalités concrètes, socio-historiques, du peuple au milieu duquel il agit et qu'il tient compte des exigences, des intérêts et des aspirations de ce peuple, que le détachement révolutionnaire du prolétariat peut jouer un rôle essentiel dans la lutte contre l'exploitation et l'oppression, qu'il peut accomplir avec succès sa mission historique dans l'accomplissement de la révolution prolétaire, dans la transformation révolutionnaire de la société sur la voie du socialisme et du communisme. L'expérience du Parti Communiste Roumain témoigne des dangers qu'implique la transposition mécanique de certains principes généraux et, d'autant plus, de certaines conclusions élaborées dans l'ignorance des réalités concrètes; elle démontre en même temps l'immense force transformatrice qui réside dans une ligne politique, stratégique et tactique propre, élaborée à partir des conditions réelles existantes dans le pays, et qui trouve les réponses adéquates aux problèmes majeurs du progrès social.

Les écrits du secrétaire général du parti consacrent une place importance à l'analyse des conditions économiques, sociales et politiques de l'évolution du pays à l'époque moderne et contemporaine, mettant en relief la direction essentielle de l'action du peuple roumain tout entier — la réalisation de l'État national unitaire et ensuite la défense de l'intégrité territoriale et de la souveraineté de la Roumanie. Dans ces circonstances, remarque Nicolae Ceaușescu, le parti de la classe ouvrière a inscrit l'accomplissement de l'unité d'État de notre peuple comme l'un des objectifs importants de son programme révolutionnaire. On imprima par conséquent à la lutte du prolétariat roumain un caractère patriotique prégnant, ce qui favorisa l'affirmation du parti ouvrier sur la scène politique et sociale, contribua à la création du climat politique et spirituel propice à l'union des efforts des masses travailleuses, des forces avancées de la société en vue de la promotion des intérêts sociaux et nationaux. C'est justement pour cela qu'en la memorable année 1918 on trouvera la classe ouvrière dans les premiers rangs des combattants pour la création de l'État national unitaire roumain.

L'affirmation et l'approfondissement, au fil des décennies, des coordonnées d'évolution du mouvement ouvrier trouvèrent une éloquente illustration dans les années de lutte acharnée menée par le Parti Communiste Roumain pour la justice sociale et la liberté nationale, dans la lutte pour la vic-

toire de la révolution de libération sociale et nationale, pour la construction du socialisme. Se manifestant comme le représentant le plus fidèle des intérêts nationaux suprêmes, agissant en étroite collaboration avec les autres forces ouvrières organisées, le Parti Communiste Roumain réussit à concentrer autour de la classe ouvrière un large éventail de forces sociales et politiques qui orientèrent par leur lutte le développement du pays sur une voie nouvelle et frayèrent le chemin à la mise en œuvre du socialisme.

Le rôle du Parti Communiste Roumain de dirigeant politique de la nation, l'abnégation et la capacité avec lesquelles il sert les intérêts de tout le peuple représentent, dans le développement et l'élévation sur un plan supérieur des traditions révolutionnaires et patriotiques du passé, une composante historiquement vérifiée de son rapport avec les masses. Dans la politique que le parti et son secrétaire général s'attachent à promouvoir se trouve concentrée une longue expérience historique de recherche des réponses adéquates aux réalités et problèmes de la Roumanie, expérience accumulée et vérifiée dans un processus laborieux, non linéaire, par son triomphe sur de nombreuses difficultés, voire des erreurs et des confusions.

Exploitant le précieux filon de la mise en corrélation de sa politique avec les exigences et les réalités nationales, le mouvement ouvrier de Roumanie a manifesté en même temps sa réceptivité aux idées et à l'expérience sociale avancée du reste du monde, s'est affirmé comme un détachement actif du mouvement communiste et ouvrier international, a développé d'amples et fertiles relations de solidarité révolutionnaire internationale. L'histoire — écrit le président Nicolae Ceaușescu — démontre que « organisant et dirigeant les luttes du prolétariat contre les classes exploiteuses, pour la réalisation des aspirations et des intérêts du peuple roumain, le parti des travailleurs de Roumanie a toujours manifesté sa solidarité et accordé son soutien inconditionné à la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière du monde entier, œuvrant comme un détachement actif du mouvement révolutionnaire, démocratique, progressiste mondial. De leur côté, le prolétariat roumain, son parti politique ont bénéficié, dans toutes les grandes luttes révolutionnaires dans lesquelles ils se sont engagés, du soutien et de la solidarité des forces de classe d'autres pays, des autres détachements révolutionnaires de la classe ouvrière. »

L'étude de ces importants aspects de l'histoire du mouvement ouvrier impose — comme l'a montré à maintes reprises le président Ceaușescu — la considération du rapport dialectique qui existe, dans le processus du développement socio-historique, entre national et international, entre général et particulier, entre les facteurs internes et externes. En ce sens, l'appréciation selon laquelle la traduction juste de ce rapport est de nature à assurer l'élimination de toute unilatéralité, la reconnaissance de la place réelle qui revient à toute chose, l'intelligence du fait que la source des transformations de la société se trouve, en premier lieu, à l'intérieur de celle-ci, s'avère d'une grande valeur méthodologique. Le président Ceaușescu souligne que l'étude de l'histoire du mouvement communiste et ouvrier international

doit se fonder sur l'analyse concrète et historique du déroulement du processus révolutionnaire en différents endroits et sur différentes coordonnées du temps, sur l'appréciation réaliste et avec un maximum d'objectivité des faits, des événements. Ceci exige qu'on se débarrasse de tout schématisme théorique, de toute standardisation des processus révolutionnaires, qu'on évite de réduire l'analyse à certains espaces géographiques et politiques. En même temps, dans l'établissement des moments cruciaux, des dates marquant des échelons ascendants dans l'évolution du mouvement ouvrier international, on doit éviter le surdimensionnement de ces événements, la subordination de l'histoire du mouvement ouvrier international, considéré dans son ensemble, à l'histoire des pays communistes, d'un pays ou d'un autre.

Le développement du mouvement communiste et ouvrier international met en relief le nouveau cadre des relations de solidarité internationale. Tenant compte de ce que l'édification du socialisme dans le cadre de chaque pays est en premier lieu une œuvre nationale, ceci implique conjointement l'accomplissement de la principale obligation et responsabilité de la classe ouvrière, du peuple, du pays respectif sur le plan international. Le contenu de la solidarité internationale est devenu de nos jours plus riche, plus complexe; sa force réelle réside dans une solidarité et une entraide fondées sur l'esprit créateur et l'indépendance de chaque parti dans l'exercice de son rôle national et international, sur les succès de chaque pays dans la création d'une société avancée et prospère, sur la force d'exemple des relations de type nouveau qui s'établissent entre les partis communistes et ouvriers, entre les pays socialistes. Ces appréciations du président Nicolae Ceaușescu circonscrivent une direction méthodologique essentielle, qui doit se matérialiser dans l'étude de l'histoire du mouvement ouvrier de Roumanie dans sa connexion avec l'ensemble des facteurs caractéristiques du développement de la société roumaine et compte tenu des circonstances internationales, des rapports avec le mouvement ouvrier international. De l'analyse de celui-ci, de l'analyse de l'édification du régime socialiste, se dégagent aussi bien des traits et des aspects communs, que des coordonnées spécifiques attestant la nécessité de l'application créatrice par chaque parti, dans le contexte du processus historique national à la tête duquel il se trouve, des thèses et des principes généraux du socialisme scientifique, en conformité avec les conditions concrètes de chaque pays et avec les objectifs de chaque période et étape historique.

La conception qu'a le parti, le président Nicolae Ceaușescu, du contenu et des impératifs de la solidarité révolutionnaire internationale s'exprime également dans la considération unitaire des relations qui doivent unir et cimenter toutes les forces du progrès social contemporain. C'est dans cette vision que s'inscrivent la politique active de notre parti et de notre État de développement et d'approfondissement des rapports de coopération avec les partis et les mouvements socialistes et sociaux-démocrates, avec les

forces progressistes et démocratiques du monde entier, le soutien accordé aux jeunes États nationaux, à la lutte de libération nationale et sociale.

Le présent d'une nation représente la synthèse majeure de son passé et, en même temps, le fondement de granit dans lequel s'implantent les solides racines de l'avenir. Il en résulte avec prégnance la nécessité d'une connaissance approfondie du présent, du monde où nous vivons, connaissancequi — ainsi que le président Nicolae Ceaușescu le souligne — implique une exploration courageuse de la nouvelle voie que le socialisme et le communisme ouvrent à l'humanité, une vision audacieuse du jour de demain à partir des réalités et des brûlantes exigences du jour d'aujourd'hui.

Par sa pensée socio-politique et par toute son œuvre révolutionnaire, le président Nicolae Ceaușescu a apporté une contribution essentielle à l'enrichissement, par notre parti, du trésor théorique du socialisme scientifique, de l'expérience de la révolution et de la construction socialiste de Roumanie, à la configuration d'une vision historique élevée de notre temps. L'idée de continuité historique ascendante, d'intégration de la contemporanéité roumaine dans la longue évolution antérieure de ce pays, d'approche de l'avenir sur la base et à la lumière des données et des exigences propres au sol national, des idéaux de notre peuple acquiert de multiples valeurs, donnant à l'histoire les dimensions qui résultent de ses véritables sources. Cela étant, il nous est permis de constater, dans son plein fondement, l'idée que les années des victoires socialistes représentent des moments d'histoire à son plus haut sommet, qu'elles sont les années du plus haut dynamisme du devenir historique, auxquelles nous avons conféré la valeur de couronne de toute l'existence roumaine.

ION POPESCU-PUȚURI

Notes de lecture

Témoignages sur les Roumains

Le volume récemment paru: *Documente străine despre români* (« Documents étrangers sur les Roumains »), publié par les Archives de l'État de Bucarest et ayant pour coordonnateur Ionel Gal, vient prendre rang parmi les ouvrages publiés en vue des deux événements qui marquent l'an 1980 pour le secteur historique de la vie culturelle roumaine (l'accomplissement de 2050 ans depuis la fondation de l'État dace centralisé et indépendant et le XVe Congrès mondial des sciences historiques).

Il s'agit d'une sélection de 25 sources historiques diverses (sources narratives, documents, mémoires politiques, correspondance diplomatique) concernant le passé du peuple roumain depuis l'époque de ses ancêtres géto-daces — soit le VIe siècle av.n.è. — jusqu'à la réalisation de l'État national unitaire roumain en décembre 1918. Ce sont des documents connus depuis longtemps ou bien identifiés à des dates relativement récentes dans les archives et les bibliothèques de nombreux pays. Ils ont tous la qualité de contenir des informations de premier ordre concernant toutes les époques de l'histoire de la terre roumaine. Ce sont les sources le plus souvent citées jusqu'à ce jour pour documenter des points de l'histoire roumaine, ou qui le seront à l'avenir, car elles présentent toutes le triple avantage de l'authenticité, de l'autorité et de la richesse d'information.

Pour ce qui est, par exemple, de la civilisation et de l'histoire politique du plus ancien des peuples dont descendent les Roumains, les Géto-Daces, le volume présente 6 fragments de sources narratives, à commencer par les *Histoires* d'Hérodote, qui contiennent les informations les plus anciennes que l'on ait sur les Thraco-Géto-Daces. Les passages qu'il leur a consacrés démontrent l'intérêt de la Grèce antique pour ce peuple considéré à l'époque comme « le plus nombreux du monde », ce qui explique d'ailleurs qu'il ait été consigné dans la première œuvre historique produite par la culture européenne.

Un autre fragment, emprunté à l'historien Arrien, décrit l'expédition faite par Alexandre le Grand au nord du Danube en l'an 335 av.n.è. cependant qu'un passage du dialogue de Platon, *Charmides*, expose les connaissances et les coinceptons médicales des Thraces.

Dans sa *Géographie* Strabon consigne la fondation par Burébista de l'État dace centralisé et l'apogée de sa puissance militaire et politique. Puis Dion Cassius, dans son *Histoire romaine*, décrit l'État dace de Décébale, et sa conquête par les Romains, événement qui a inauguré le processus de formation du peuple roumain. Une partie de ces évé nements sont relatés ensuite par le chroniqueur goth romanisé Jordanès.

Pour ce qui est de la continuité daco-romaine en Dacie aussi bien que dans les provinces impériales du sud du Danube entre le IVe et le XIIe siècle, ainsi que de l'attestation des Roumains en tant que descendants des Daces et des Romains, on trouve dans le livre des fragments reproduits d'après les *Novelles* de Justinien et les chroniques byzantines de Kekanmenes et de Jean Kinnamos.

À mesure qu'on avance au fil du temps, les informations sur les Roumains et leur civilisation deviennent plus nombreuses et aussi, par conséquent, les sources reproduites dans le volume qui nous intéresse. Trois lettres papales s'échelonnant entre 1199 et 1203 et issues toutes de la chancellerie d'Innocent III attestent le rôle joué par les Roumains à l'époque dans la vie politique de l'Europe du Sud-Est, gar exemple dans l'empire romano-bulsare qui a connu une remarquable ascenpion politique et militaire sous Johanitsa Asen (roum. Ioniţă Assan).

On a reproduit des *Gesta Hungarorum*, l'œuvre célèbre du notaire anonyme du roi Béla, des informations qu'on y trouve sur la population roumaine de Transylvanie et de Pannonie au IXe siècle, lors de la pénétration des premiers groupes hongrois en Europe, puis celles concernant la résistance opposée par la population roumaine à Tuhutum et à d'autres chefs hongrois qui étendaient leurs possessions vers le pays du Bihor et le Banat. La chronique du Persan Fâzl al Rášid od-Din et le Diplôme des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem nous renseignent sur l'organisation des formations politiques roumaines de Transylvanie, Olténie et Valachie et sur leur participation à la lutte contre l'invasion tatare de 1241. De même que le grand nombre des Roumains de la Péninsule Balkanique, leurs occupations et leur développement économique sont attestés par l'œuvre du géographe anonyme de 1308, *Description de l'Europe orientale*.

Des sources narratives et des documents du XIIIe jusqu'au XVIe siècle renseignent sur les pays roumains à cette époque, sur la conquête, les armes à la main, de leur indépendance par la Valachie et la Moldavie, puis sur la participation de ces pays aux campagnes contre l'expansion ottomane vers l'Europe centrale.

Des fragments de chroniques hongroises, latines et ottomanes, des œuvres historiques italiennes, des documents de provenance variée, présentant le rôle des États roumains dans la défense non seulement de leur territoire mais aussi de la civilisation européenne contre l'invasion du Croissant, aident à comprendre aussi le statut international d'exception des Roumains dans leurs rapports avec la Porte Ottomane, statut d'autonomie obtenu par la résistance armée et les négociations. On sait que, en gardant leur autonomie, les pays roumains ont pu développer sur tous les plans une œuvre de création matérielle et spirituelle ininterrompue depuis leur fondation jusqu'à leur unification en un seul État national, œuvre qui a eu un rôle essentiel dans le maintien de la conscience nationale d'autres peuples de l'Europe du Sud-Est et dans leurs luttes de libération.

L'action politique et militaire de Michel le Brave pour l'unification de la Valachie, de la Transylvanie et de la Moldavie apparaît dans des lettres, des rapports et des relations de presse des années 1594—1601. De même que la situation politique, économique et culturelle des pays roumains vers le milieu du XVIIe siècle ressort des relations de mémorialistes orientaux connus, l'Ottoman Evlia Tchélébi et le Syrien Paul d'Alep.

Les luttes pour la liberté nationale et sociale des Roumains de Transylvanie dans la seconde moitié du siècle suivant, qui ont culminé dans la révolte conduite par Horea, Cloșca et Crișan en 1784, sont évoquées dans des lettres et des rapports de l'époque provenant d'archives autrichiennes, cependant que des documents diplomatiques et des textes juridiques, quelques-uns de provenance ottomane, attestent la continuité du statut d'autonomie des pays roumains à l'époque moderne.

Les mouvements révolutionnaires roumains des années 1821 et 1848, puis les luttes politiques et diplomatiques pour réaliser l'aspiration unanime des Roumains à s'unir en un État national sont illustrés par de nombreux rapports contemporains des faits (16 textes essentiels sont reproduits dans le volume).

Entre ceux-ci, une mention spéciale est due aux rapports de diplomates français et britanniques en mission à Bucarest (Robert Colguhoun, Eugène Poujade, etc.) à leurs ministères (rapports qui illustrent la situation qui régnait dans les Principautés Roumaines au milieu du siècle dernier et principalement l'immense aspiration active du peuple roumain, y compris les Roumains de Transylvanie, de s'unir en un État unitaire et indépendant, affranchi de l'oppression ottomane). Un rapport de ce genre, celui de Jacques Poumay, consul général de Belgique à Bucarest, daté du 5/17 octobre 1857, par exemple, renseigne sur la décision des chambres ad hoc de Bucarest et de Jassy concernant l'adoption du programme de l'Union et sur les manifestations de joie à l'occasion de cet événement des foules rassemblées dans les places des villes. De même, la lutte déployée par les Roumains pour la procla-

mation, puis pour la reconnaissance internationale de l'indépendance d'État après l'Union de 1859, lutte qui a culminé, comme on le sait, par l'acte du 9 mai 1877 et la participation victorieuse de la Roumanie à la guerre contre l'empire ottoman des années 1877—1878, occupe les pages suivantes de notre recueil de documents.

L'ouvrage se termine avec 25 autres sources relatives à la réalisation du point majeur suivant du programme politique des Roumains à la fin de l'époque moderne et au début de leur histoire contemporaine: l'accomplissement de l'unité nationale, la libération du territoire ancestral encore soumis à la domination étrangère, événements dans lesquels, comme dans tout le passé de ce peuple, les mouvements politiques et sociaux, la lutte armée, les actions diplomatiques se sont combinés, conformément aux solutions de courage et de pensée caractéristiques de toutes les phases de l'histoire roumaine.

Des documents inédits ou presque oubliés dans les archives sont produits aujourd'hui comme des témoignages significatifs — par exemple — de l'étape finale qui a conduit, le Ier décembre 1918 — à l'achèvement de l'union, au retour de la Transylvanie dans sa géographie *de jure*. Sont à cet égard dignes de mention les messages du président Wilson des États-Unis adressés au roi de Roumanie ou à la colonie roumaine de Paris, ainsi que les nombreux articles, reportages et informations publiés par la presse européenne sur l'union effective de la Transylvanie, et aussi les sentiments de sympathie qui transparaissent dans ces documents sur le peuple roumain et pour ses efforts — justes et héroïques — pour la réalisation de cette aspiration multiséculaire.

Le volume *Documente străine despre români* se recommande, par sa valeur informative et son autorité scientifique, mais aussi par ses qualités pratiques d'instrument de travail, à toute personne qui s'intéresse au passé du peuple roumain, qui désire connaître et présenter au monde l'image véridique de l'histoire de ce peuple.

VIRGIL CÂNDEA

La permanence d'une idée

Dans le sillage d'une vigoureuse tradition historiographique roumaine, le livre de Vasile Netea * aborde la problématique de l'évolution ascendante de l'idée de l'unité nationale chez les Roumains, depuis les racines profondément implantées dans l'histoire de l'ancestrale Dacie et jusqu'au grand moment de 1918 — le moment de l'accomplissement de l'État unitaire roumain.

Se fondant sur une solide argumentation historique, au cours de chapitres qui se succèdent logiquement et chronologiquement, l'auteur démontre la permanence de l'idée de l'origine commune, de la romanité et de l'unité du peuple roumain au long des siècles, *idée-force* manifestée en tant que composante fondamentale de la conscience communautaire et, plus tard, de la conscience nationale, qui a dominé toutes les catégories de la société et toutes les provinces historiques roumaines. Les Roumains ont depuis toujours fondé cette idée sur la conviction d'appartenir à un peuple unitaire, qui s'est formé, a vécu sans interruption et a exercé son autorité — grâce à une langue et à une civilisation communes — sur le territoire de l'ancienne Dacie. Le souvenir de la Dacie de Burébista et de Décébale et la conscience de la descendance romaine se sont constitués en héritage fondamental pour les Daco-Roumains du premier millénaire et pour les Roumains du Moyen-Âge et de l'époque moderne. Les knézats et les voïvodats roumains, continuateurs des communautés roumaines des siècles antérieurs, ont hérité et raffermi la conscience de l'unité indestructible du peuple qui leur a donné naissance.

La romanité et l'unité du peuple roumain ont été constamment relevées par l'historiographie roumaine et étrangère du Moyen-Âge et nombreux sont les voya-

* *Conștiința originii comune și a unității naționale în istoria poporului român* (« La conscience de l'origine commune et de l'unité nationale dans l'histoire du peuple roumain »), Éditions Albatros, Bucarest, 1980.

geurs, les missionnaires et diplomates étrangers, de même que les érudits humanistes des XIVe — XVIe siècles ayant contacté les réalités roumaines, qui ont relaté, à partir de ce qu'ils ont vu eux-mêmes, le caractère latin du peuple habitant en masse compacte la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie. La conviction quant à l'unité roumaine trouve une représentation graphique éloquente dans les sources cartographiques de l'époque, dont la plus suggestive est une carte italienne de 1453, où la Dacie est représentée par les trois pays roumains dénommés *Valahia* (la Transylvanie), *Vlahia* (la Valachie) et *Volahia* (la Moldavie).

Puissamment ancrée dans la mentalité populaire collective, la conscience de la romanité, de la continuité et de l'unité roumaine a été rendue encore plus forte par l'activité culturelle des chroniqueurs humanistes; elle a été scientifiquement exposée dans l'œuvre du Prince Dimitrie Cantemir, savant érudit et historien (XVIIIe s.), continuée et enrichie par la contribution philologique et historique des Lumières en Transylvanie au seuil de l'époque moderne. Dans des chapitres denses, l'auteur fait éloquemment la preuve du fait que l'idée de la latinité et de l'unité a traversé d'un bout à l'autre notre histoire, qu'elle a fertilisé la pensée politique, la création culturelle et la vie spirituelle des deux côtés des Carpates. Des preuves péremptoires, minutieusement rassemblées par l'auteur, mettent en évidence le rôle du livre et de sa circulation aux XVIe — XVIIIe siècles, forme supérieure de manifestation et prégnant témoignage de l'unité du peuple.

Au cours de l'époque moderne, la conscience de l'origine commune, de la continuité et de l'unité nationale est devenue une force active, génératrice de projets d'émancipation sociale et d'unité politique d'État. Sous l'étendard de l'idée nationale se sont groupés les larges couches sociales et les esprits les plus éclairés de la nation, se sont constituées des associations et des sociétés culturelles et politiques, offrant la preuve d'une impressionnante solidarité bien au-delà des frontières éphémères qui divisaient alors le territoire national unitaire. Les grands moments de l'époque moderne — les révolutions de 1821 et de 1848, l'Union de 1859 et la guerre d'Indépendance de 1877 —, les personnalités et les créations les plus représentatives pour la spiritualité roumaine unitaire étaient marqués au sceau de l'idéal national, de l'aspiration générale à la refonte de l'unité politique d'État de l'ancienne Dacie. La conscience de l'origine commune et la permanence de l'idée politique de l'ancestrale Dacie se sont confondues dans la devise de la « Daco-Roumanie », qui exprimait de manière synthétique toute l'idéologie nationale roumaine et le programme de la lutte pour la constitution de l'État national unitaire. Pour la réalisation de ce programme ont agi non seulement les sociétés culturelles nationales de Transylvanie, du Banat et de la Bucovine, mais aussi celles de l'ancienne Roumanie: ce programme devait polariser, comme il résulte de façon prégnante de l'argumentation offerte par ce livre pris en discussion, les ressources morales et les forces vives du peuple roumain dans les décennies qui ont succédé à la conquête de la complète indépendance d'État de la Roumanie, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. De sorte que la constitution de l'État national unitaire roumain en 1918 couronnait un processus historique objectif et légitime, c'était le triomphe tout naturel de l'ascension de l'idée, des tendances et de la lutte sans trêve du peuple roumain sur l'ensemble du territoire national pour l'accomplissement de ses aspirations séculaires à l'unité, à la liberté et au progrès.

Cet ouvrage du professeur Vasile Netea, dédié en premier lieu à la jeunesse, allie harmonieusement l'information scientifique solide, le respect de la vérité historique et un chaleureux pathos patriotique. C'est à la fois un livre scientifique et un livre d'éducation civique.

TEODOR PAVEL

La collection « Bibliotheca Historica Romaniae »

Fondée il y a plus de quinze ans, en 1963, la collection « Bibliotheca Historica Romaniae » paraît sous l'égide de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie, ayant pour directeurs le professeur Ştefan Pascu, membre de l'Académie, et le professeur Dr Ştefan Ştefănescu, membre correspondant de l'Académie, et pour secrétaire Gheorghe Diaconu, chercheur principal à l'Institut d'archéologie de Bucarest.

Destinée à satisfaire aux exigences impliquées par le vif intérêt que témoignent les cercles scientifiques et culturels étrangers à l'égard de la Roumanie contemporaine — toujours plus présente dans l'arène mondiale —,mais aussi, et de plus en plus, à l'égard du passé du peuple roumain, la collection s'est proposé de renseigner le public étranger sur les résultats les plus récents des recherches roumaines concernant l'histoire économique, sociale, politique et culturelle de la Roumanie au long des siècles.

Tout d'abord ont été publiés des ouvrages scientifiques traitant divers aspects de l'histoire du peuple roumain en une ou deux langues de circulation internationale: anglais, français, allemand ou russe; pour assurer une information élargie, qui atteigne les nombreux lecteurs d'expression espagnole, certains ouvrages ont été édités aussi en espagnol.

S'adressant surtout aux historiens étrangers qui s'intéressent de près à l'histoire de la Roumanie, approchent la problématique du sud-est européen ou étudient les événements à caractère général auxquels se trouve lié d'une manière ou d'une autre le peuple roumain, la collection «Bibliotheca Historica Romaniae» présente, par ses deux séries — *Studii* (Études) et *Monografii* (Monographies)—, des informations puisées directement aux sources et visant à prévenir contre les inexactitudes et les thèses non scientifiques qui résultent surtout d'une connaissance superficielle de la complexité du processus historique sur le territoire de la Roumanie. En même temps, en raison de l'ample thématique des ouvrages de cette collection, qui recouvre toutes les époques historiques, les publications de la B.H.R. s'adressent aussi à des catégories toujours plus larges de lecteurs désireux de connaître tel ou tel aspect de l'histoire de notre peuple.

Tout en observant ces coordonnées, la collection a publié, au cours de ses 17 années d'activité, 85 titres (dont 61 dans la série des *Études* et 24 dans celle des *Monographies)* en 104 volumes, la différence résultant de la publication de certains ouvrages en deux, trois et même cinq versions. Ces volumes ont été diffusés en dizaines de milliers d'exemplaires dans tous les pays du monde, par échange international, par don ou sur demande. Ainsi, par la contribution d'historiens, archéologues et linguistes de prestige — académiciens, professeurs et chercheurs — les spécialistes et les hommes de culture étrangers ont à leur disposition de précieux ouvrages, élaborés à partir d'une documentation solide — utilisant les découvertes archéologiques les plus récentes, les sources nationales et les archives étrangères — qui apportent des données, des faits et des arguments scientifiques rigoureux à la connaissance réelle des étapes les plus significatives de notre histoire et qui, mettant en lumière la vérité historique, sont à même de donner une riposte scientifique objective à des interprétations erronées ou à des tendances à dénaturer les faits.

La collection a abordé les thèmes majeurs de l'histoire de la Roumanie, tels que: la culture matérielle et spirituelle des Daco-Gètes, la conquête romaine, la naissance et la continuité du peuple roumain sur le territoire de son pays, sa vie étatique, le développement de la société roumaine au Moyen Âge et aux époques moderne et contemporaine, la lutte séculaire pour l'unité, la justice sociale et la liberté nationale, pour l'indépendance et la souveraineté. D'amples volumes ont été consacrés à des mouvements sociaux, tels que le soulèvement de Bobîlna (1437—1438), la révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu, le mouvement révolutionnaire de 1840, la révolution de 1848. Un chapitre

important des publications de la collection est consacré aux problèmes fondamentaux de la création de la Roumanie moderne: l'Union des Principautés (1859), la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie (1877), la réalisation de l'État national unitaire roumain (1918), l'affirmation du mouvement ouvrier et socialiste. Bon nombre d'ouvrages abordent des thèmes se rattachant à l'époque contemporaine — la création du Parti Communiste Roumain, le développement du mouvement ouvrier, la lutte pour la formation du front populaire, la solidarité antifasciste des forces patriotiques, la seconde guerre mondiale, l'insurrection d'août 1944, qui a constitué le début de la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et antiimpérialiste, la contribution de la Roumanie à la victoire de la coalition antihitlérienne, l'instauration du pouvoir démocratique-populaire, la réalisation de l'unité politique de la classe ouvrière, les relations fraternelles entre le peuple roumain et les nationalités cohabitantes. L'histoire culturelle, — envisagée aussi dans la perspective du contexte multilatéral sud-est européen, reflétant les phénomènes qui tiennent de l'histoire de l'architecture, des beaux-arts, de l'historiographie, etc. — forme l'objet de bien d'autres volumes. On n'a négligé ni les relations de la Roumanie avec d'autres pays, son rôle et sa place dans le contexte européen aux moments décisifs de l'histoire.

La richesse de l'information, l'interprétation magistrale, l'argumentation rigoureuse font de certaines monographies ou synthèses parues dans cette collection de véritables ouvrages de référence, dont on pourrait citer: D. Prodan, membre de l'Académie, *Supplex Libellus Valachorum or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century;* Pr Dr Dumitru Berciu, Pr Dr D. M. Pippidi, Pr Dr Ion Barnea, Pr Dr Ştefan Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei* (« Sur l'histoire de la Dobroudja»), vol. I—III; Adolf Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*; *Relations between the Autochtonous Population on the Territory of Romania* (ouvrage collectif); *Brève histoire de la Transylvanie* (ouvrage collectif); Dr Ştefan Olteanu, *Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave* (L'Union de 1600); *L'achèvement de la formation de l'État national unitaire roumain* (ouvrage collectif), etc.

Parmi les parutions les plus récentes de cette collection, citons quelques ouvrages d'importance majeure pour notre histoire nationale: Pr Dr I. H. Crişan, *Burebista and his Time*, remarquable et rigoureuse reconstitution de l'un des moments les plus importants de l'histoire ancienne, qui vient commémorer 2050 ans depuis la création de l'État dace centralisé et indépendant sous le règne de Burébista. La monographie *Vlad Ţepeş, Prince of Walachia*, du médiéviste Nicolae Stoicescu, reconstitue, à partir des documents, la personnalité réelle de ce prince roumain du XVe siècle, si sujette aux controverses et jouissant d'une étrange réputation due à la littérature à sensation qui s'en est emparé. Vlad l'Empaleur apparaît ainsi, à la lumière de la vérité historique, comme un chef d'État intelligent, soucieux de l'indépendance et du progrès de son pays.

À l'occasion du centenaire de la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie en 1977 est paru le volume *L'Indépendance d'État de la Roumanie* (ouvrage collectif publié en cinq langues de circulation mondiale: anglais, français, allemand, russe et espagnol), sous la direction de Ştefan Pascu, membre de l'Académie. Illustrant l'idée de la lutte pour l'indépendance et la souveraineté nationales depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'ouvrage prouve, arguments à l'appui, que la proclamation de l'indépendance d'État de la Roumanie n'est pas due à des circonstances fortuites, à une certaine conjoncture politique ou à un « don » de l'extérieur, mais qu'elle est le résultat de luttes séculaires, culminant par la victoire de l'armée roumaine contre les armées ottomanes dans la guerre roumano-russo-turque de 1877—78.

L'ouvrage *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale*, du Pr C. Velichi, présente, à partir des documents de l'époque, la formation et le développement des organisations révolutionnaires bulgares sur le territoire de la Roumanie et l'appui dont elles ont bénéficié dans notre pays. Les pages d'histoire contemporaine du volume *The Anti-fascist Resistence in the North-East of Transylvania* (ouvrage collectif, sous la

direction de Gh. Zaharia et L. Vajda) s'avèrent d'une grande densité.

Les perspectives immédiates de la collection se rattachent à la préoccupation constante des historiens de Roumanie pour l'élaboration d'ouvrages à caractère de synthèse très marqué. Parmi les volumes attendus avec impatience figure aussi *l'Histoire de la Roumanie, Compendium* — synthèse élaborée par un collectif d'auteurs travaillant dans les Instituts d'histoire et d'archéologie de Bucarest, Cluj et Iaşi et qui paraîtra en trois versions (anglaise, française, russe); en cours d'élaboration, l'ouvrage *L'affirmation des États nationaux indépendants et unitaires du centre et du sud-est de l'Europe* (1821—1923) reflète la préoccupation de l'historiographie roumaine pour les problèmes de la lutte commune des peuples occupant la même zone géographique que le peuple roumain. Une étude solidement documentée, représentant le premier ouvrage de numismatique de la collection, et en même temps un fort utile instrument de travail est *La monnaie romaine chez les Daces de l'Est.* La monographie du regretté Constantin C. Giurescu, *History of the Romanian Forest* met à jour des informations sur l'une des principales richesses naturelles de la Roumanie, tandis que les études *La Roumanie et la Triple Alliance* de Gh. Cazan et Gh. Rădulescu-Zoner et *Relations roumano-anglaises* 1848—1878 de Beatrice Marinescu présentent des aspects moins connus de la politique extérieure de la Roumanie.

Comme nous l'avons dit, les volumes de la collection sont diffusés sur tous les continents, entrant dans les bibliothèques les plus grandes et importantes, dans les institutions ou les rédactions des périodiques d'orientation historique. Ces périodiquesont publié par ailleurs des notes, des comptes rendus ou des références sur les ouvrages de la collection. Contenant des appréciations favorables (et parfois d'heureuses références pour les auteurs des ouvrages) ces entrefilets paraissant dans « *La Pensée* » « *Vaprosî istorii* », « *The American Historical Review* », « *Annales* », « *Byzantinische Zeitschrift* », etc. témoignent de l'intérêt que suscite cette collection laquelle offre aux intéressés la possibilité de se documenter sur les problèmes concernant l'histoire de la Roumanie.

L'efficience de la collection est mise en évidence aussi du fait que ses ouvrages sont cités et utilisés toujours davantage dans les volumes d'histoire à caractère général — traités d'histoire universelle, encyclopédies, dictionnaires, ouvrages s'intéressant au sud-est de l'Europe, etc. — parus à l'étranger. Enfin, les nombreuses demandes et les appréciations favorables des lecteurs étrangers, exprimées dans une abondante correspondance adressée aux Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie confirment l'utilité et la valeur de la collection.

C. BUSUIOCEANU

La Dacie à l'époque préromaine*

L'ouvrage de l'archéologue Mircea Petrescu-Dîmboviţa, professeur de l'Université de Iaşi et spécialiste bien connu dans les différents domaines d'investigation sur les sociétés primitives du territoire de la Roumanie, constitue, en un sens, une contribution plus ample que le titre ne le laisse entrevoir. En effet, loin de se limiter au territoire de la Dacie et à son histoire au cours de l'âge du fer, comme on pourrait le croire, le présent volume embrasse toute l'histoire de la Roumanie, depuis les premières manifestations du paléolithique jusqu'à la confrontation entre le royaume dace et l'empire romain. Un ouvrage ainsi conçu, qui comprend une époque vaste et particulièrement complexe du point de vue du thème aussi bien que de celui des déterminations qu'il établit pour l'évolution ultérieure du processus historique qui se déroule sur le territoire de la Roumanie

* Mircea Petrescu-Dîmboviţa — *Scurtă istorie a Daciei preromane* (« Brève histoire de la Dacie préromaine »). Ed. Junimea, Iaşi, 1978, 203 p. 31 p, 3 cartes.

au cours des siècles suivants, s'avère par son objet même non seulement utile, mais aussi nécessaire pour la synthèse qu'il offre aux spécialistes aussi bien que pour l'information qu'il fournit au large public qui s'intéresse à l'histoire.

Car, dans un domaine où les conclusions historiques fondent leur évolution en premier lieu sur les progrès et la documentation offerte par les recherches archéologiques, un pareil ouvrage qui interprète en « clé » historique la riche information fournie au public par les découvertes des dernières décennies était d'autant plus utile que l'accès à ces renseignements est moins aisé pour ceux qui ne disposent point d'une formation archéologique de spécialité — et que, d'autre part, les nouveautés en archéologie des dernières années ont été importantes aussi bien que nombreuses.

Précédées par une *introduction* qui examine les sources archéologiques et écrites cette histoire, les deux grandes sections de l'ouvrage sont consacrées à *l'âge de la pierre* et, respectivement, à *l'âge des métaux*. Dès les premières pages, une des caractéristiques — et des qualités — de cette synthèse, notamment l'intégration dans le contexte européen et universel des phénomènes d'histoire et de civilisation pris en discussion, se manifeste nettement. Il en résulte non seulement un exposé clair et aisément accessible, mais aussi une compréhension plus profonde de la valeur et des significations des phénomènes historiques respectifs. Ainsi, la documentation minutieuse qui fonde les reconstitutions proposées par l'auteur pour les étapes successives du processus historique analysé vient s'encadrer dans une vision historique ample, situant l'histoire des communautés primitives qui habitaient sur le territoire de la Roumanie dans la perspective de l'évolution générale de la société primitive, européenne et extra-européenne.

Certes, nous ne saurions condenser en quelques pages toute l'information historique et archéologique offerte par une pareille synthèse; nous nous bornerons à en souligner les moments dominants, dont l'organisation, particulièrement claire, suit les principales étapes de la périodisation de l'histoire de ces époques de début. L'auteur examine successivement les témoignages les plus anciens de l'existence de l'homme sur le territoire de la Roumanie (les galets aménagés de Valea Dîrjovului, qui remontent à une époque située entre 1 200 000 et 70 000 av.n.è.), ceux des étapes ultérieures du paléolithique, jusque vers les 10 000/8 000 av.n.è., puis ceux de l'époque mésolithique (10 000/8 000 — 5 500 av.n.è.) et du néolithique, d'une richesse de création matérielle et spirituelle particulière, pour conclure par un ample chapitre consacré à l'âge de la pierre, dont la fin se situe vers les 2 000 av.n.è. et à l'èpoque de transition à l'âge du bronze. La conclusion, parfaitement fondée, qui se détache de cette première section, porte donc sur l'ampleur toujours croissante qu'enregistre la documentation archéologique, depuis les modestes débuts paléolithiques et jusqu'aux grands complexes culturels du néolithique moyen ou tardif, de même que sur la constatation du carac- tère organique de cette évolution. La transition à l'âge du bronze a lieu, selon l'auteur, dans les conditions d'une population mixte, autochtone et allogène.

La seconde section, consacrée à la *Société humaine à l'âge des métaux*, examine, après un paragraphe introductif qui évoque les traits généraux de l'âge du bronze (env. 2 000—1 150 av.n.è.), les complexes culturels principaux de son époque de début (2 000—1 800 av.n.è.), de son époque moyenne (1 800—1 300 av.n.è.) et tardive (1 300—1150 av.n.è.). L'analyse des problèmes de la genèse de l'âge du bronze, les affirmations concernant les relations complexes existant entre la zone carpato-danubienne et celle de la Mer Égée et du bassin méditerranéen pendant le IIe millénaire av.n.è., les conclusions concernant les structurations nouvelles qui marquent la transition de l'âge du bronze à celui du fer ouvrent le riche chapitre consacré à *la première époque de l'âge du fer* (env. 1 150—env. 950 av.n.è) dont la problématique historique (continuation des formes de culture, débuts de la néo-métallurgie; Cymériens, Scythes, Grecs et Thraces) met en évidence les conclusions d'une grande portée concernant le rôle joué par cette étape dans l'histoire ancienne de la Roumanie.

Le point culminant de cette évolution, résultante organique du développement antérieur, époque d'apogée de la civilisation daco-gète, qui se situe entre le milieu

du Ve siècle av.n.è. et l'an 100 de n.è., définit, sur le plan archéologique et historique, les problèmes et les réalisations de tout le processus historique antérieur. La solution d'organisation du matériel, adoptée par l'auteur, souligne le caractère unitaire de cette époque, aussi bien dans ses relations avec les étapes antérieures de développement, qu'en ce qui concerne la civilisation et l'histoire des Géto-Daces sur tout le territoire de la Roumanie d'aujourd'hui. L'apparition des unions tribales, puis de l'État dace centralisé du temps de Burébista et son épanouissement sous le règne de Décébale constitue une conclusion historique objective du processus historique complexe qui les précède et les détermine.

La riche information archéologique, qui enregistre toutes les découvertes, anciennes et récentes, ayant trait aux nombreuses questions considérées (la bibliographie critique est particulièrement précieuse en ce sens), est ainsi intégrée à un exposé historique complet, l'ouvrage de Mircea Petrescu-Dîmbovița s'avérant ainsi un instrument d'information de valeur pour le grand public aussi bien que pour les spécialistes. L'argumentation solide et documentée, exposée dans un style accessible et direct, selon un plan clair, nettement articulé, ajoute ses qualités à celles d'un texte déjà intéressant en soi — synthèse de questions particulièrement importantes pour toute l'histoire de la Roumanie.

ZOE PETRE

«Dacoromano-saxonica»

Dans le cadre d'une ample monographie parue aus Éditons Scientifiques et Encyclopédiques, en 1980. Adolf Armbruster — le médiéviste bien connu pour ses contributions à l'élucidation de l'importante question de la romanité des Roumains — porte cette fois son attention sur un autre thème intéressant de l'historiographie que les historiens roumains ou allemands n'avaient pas encore abordé de manière systématique: les rapports existant dans le passé entre le peuple roumain et l'une des nationalités cohabitantes de Roumanie — les Saxons de Transylvanie. A. Armbruster a choisi, de ce sujet si vaste, de présenter la manière dont les relations multilatérales entre les Roumains et les Allemands se sont réfléchies dans l'historiographie médiévale des deux peuples, à partir du XIVe et jusqu'au début du XIXe siècle.

Après une introduction générale, qui explique la naissance et les objectifs de l'ouvrage, l'auteur divise son matériel en deux parties. Dans la première partie, il analyse méthodiquement l'évolution des deux historiographies, du point de vue de de l'intérêt que les Roumains et les Saxons ont manifesté les uns pour les autres; dans la deuxième partie, il examine en détail les divers aspects qui se dégagent de l'image d'ensemble que les Roumains se sont formée des Saxons et vice-versa. C'est ici que trouvent leur place les informations portant sur les pays et les habitants, sur l'histoire politique des Roumains et des Saxons, leur vie sociale et économique, les manifestations de leur lutte de classe, certains aspects de leur vie commune sur le territoire de la Transylvanie, les connaissances réciproques qu'ils ont acquises concernant leur vie religieuse et leur culture, et, enfin, des informations portant sur le cadre plus spécial des calamités naturelles qui ont affecté les deux peuples, ainsi que sur « le fait divers » qui illustre des aspects moins connus mais tout aussi significatifs de la vie quotidienne.

A parcourir la monographie d'Adolf Armbruster nous en détachons en premier lieu une vérité d'une importance et d'une actualité politique toutes particulières: les Saxons ont été colonisés sur la terre transylvaine depuis le XIIe siècle, ils y ont vécu pendant des générations au milieu des Roumains et des autres nationalités cohabitantes et *leur cadre naturel d'existence ne saurait être un autre que celui de leurs ancêtres, à savoir le territoire de la Roumanie.* En affirmant cette vérité qu'il soutient fermement, l'auteur fait preuve non seulement de probité scientifique et professionnelle mais aussi d'une authentique dignité patriotique, car il ne conçoit pas que les traditions historiques et culturelles des Saxons de Transylvanie puissent être cultivées hors des frontières roumaines, indifféremment des relations que ces Saxons entretiennent avec leurs nationaux d'autres pays. Suivant la ligne tradi

tionnelle de ses précurseurs en historiographie, dont les ouvrages ont milité dès le XIVe siècle pour une bonne cohabitation entre les Saxons et les Roumains dans un climat d'estime et de respect réciproque et manifestant son attachement pour la Roumanie, l'auteur analyse le passé de ses nationaux qui ont vécu, ont créé une culture spécifique florissante, ont souffert et ont peiné pour une vie meilleure, côte à côte avec les Roumains, les Hongrois et d'autres nationalités, sur l'ancienne terre transylvaine.

Une conclusion importante qui se dégage de l'ouvrage d'Adolf Armbruster est justement celle que — en dépit de certains différends passagers et insignifiants, intervenus surtout entre les représentants des classes dominantes des deux communautés — des liaisons durables d'estime et d'amitié réciproques entre les Roumains et les Saxons ont existé tout au long de l'histoire, surtout au niveau des masses, le paysan saxon étant souvent solidaire de son compagnon de souffrance roumain, partageant avec lui ses joies et ses peines. A. Armbruster n'idéalise pas le passé, il ne considère pas la communauté saxonne comme un ensemble homogène, mais tient compte — en tant qu'historien matérialiste — de sa division en classes sociales antagonistes, opposant à l'élite citadine les couches populaires de paysans et artisans; il relève aussi certains traits négatifs qui se sont manifestés dans l'historiographie saxonne et même les moments où les Saxons n'ont pas témoigné de compréhension envers la lutte des Roumains pour des droits politiques et pour l'égalité avec les autres nations de Transylvanie. Mais les aspects négatifs de la vie commune des Roumains et des Saxons sont en infériorité évidente par rapport aux nombreux arguments contraires. A. Armbruster relève — s'appuyant sur de nombreuses preuves historiques — que les Saxons de Transylvanie avaient reconnu dès le début la présence autochtone et la prépondérance des Roumains sur leur terre d'origine, qu'ils étaient convaincus de la romanité et de la continuité des Roumains sur ces lieux et qu'ils n'ont jamais manifesté le désir de fonder un État propre, ni revendiqué un statut d'indépendance qui aurait été incompatible avec l'importance réduite de leur nombre et avec leur situation de colons naturalisés. Les théories fantaisistes sur l'origine « dacique » des Saxons de Transylvanie, mises en circulation par Töppelt ou par Tröster au XVIIe siècle, comme un écho tardif des tentatives visant à prouver le caractère autochtone des Saxons ne se sont guère répandues et ont été totalement abandonnées par la suite.

A. Armbruster souligne aussi le caractère inégal de l'attention que l'historiographie roumaine a prêté aux Saxons et vice-versa. Tandis que les informations concernant les Saxons de Transylvanie sont plus pauvres dans l'historiographie roumaine et présentent de nombreuses lacunes, l'histoire de cette communauté n'étant considérée par les chroniqueurs valaques, moldaves ou transylvains que comme un supplément à l'histoire nationale, pour les Saxons, l'histoire des Roumains de Transylvanie, de ceux qui habitaient la Moldavie et la Valachie surtout, était d'une importance toute particulière, étant donné que les Roumains constituaient la population majoritaire au milieu de laquelle ils vivaient et ils étaient désireux de connaître la vie de leurs voisins jusqu'au moindre des détails. C'est pourquoi les sources narratives allemandes contiennent une grande abondance de données sur les Roumains, que l'auteur signale, recommandant comme nécessaire leur étude détaillée, qui permettrait de compléter à de nombreux égards certains aspects complexes de l'histoire roumaine.

L'effort appréciable déployé par A. Armbruster, qui fait appel non seulement à une vaste bibliographie de spécialité en allemand et en roumain, mais surtout à un immense matériel inédit, est digne d'être souligné, car plus de la moitié des chroniques allemandes étudiées n'ont été conservées qu'en manuscrit et étaient inconnues aux specialistes dans la plupart des cas. La quantité d'informations comprises dans cet ouvrage est effectivement impressionnante. Dans chaque chapitre, que ce soit celui qui est consacré à l'histoire politique, ou ceux qui traitent de la vie socio-économique ou culturelle, de la vie quotidienne ou du « fait divers », on peut trouver toute une série de données qui viennent compléter ou renouveler une grande partie des informations dont on disposait jusqu'à présent.

Certes, la monographie n'est pas dépourvue de certaines imperfections; on peut lui reprocher une redondance dans l'affirmation de certaines thèses ou dans la présentation de certains événements, une monotonie du rythme de développe-

ment du sujet, qui résulte de l'opposition permanente, présentée selon un schéma identique, des informations provenant des chroniques roumaines et saxonnes. Mais il est incontestable que l'histoire des rapports roumano-saxons, telle qu'elle apparaît dans l'historiographie de ces deux communautés ethniques, se présente comme un véritable succès et fait honneur à son auteur et à l'école d'historiographie roumaine tant par le caractère minutieux de la documentatio, et la richesse des données présentées, que par leur interprétation correcte Un résumé en allemand et en français ainsi qu'un utile index de toponymes s'ajoutent à cet ouvrage prestigieux.

PAUL CERNOVODEANU

Un siècle de luttes décisives

Paru aux Éditions de l'Académie, sous l'égide de l'Institut d'études historiques et socio-politiques auprès du Comité Central du Parti Communiste Roumain, l'ouvrage intitulé *Afirmarea statelor naționale independente unitare din centrul și sud-estul Europei* (1821—1923) (« L'affirmation des États nationaux indépendants unitaires du centre et du sud-est de l'Europe, 1821—1923 ») (coordonnateurs: Viorica Moisuc et Ion Calafeteanu) inaugure une série d'*Études d'histoire universelle moderne et contemporaine*, créant ainsi un nouveau cadre — s'ajoutant à ceux qui existent déjà — de développement des recherches roumaines dans le domaine de l'histoire universelle. Ce volume représente dans l'historiographie roumaine l'une des premières analyses d'ensemble qui présente, dans la lumière du matérialisme historique, les processus socio-économiques et politiques complexes qui se sont déroulés au XIXe et au début du XXe siècle dans le centre et le sud-est de l'Europe et qui ont eu comme résultat final le démembrement des empires multinationaux qui opprimaient les peuples de cette région. Sur les ruines de ces empires ont été fondés les États nationaux indépendants suivants: l'Albanie (sujet traité dans le volume par Gelcu Macautovici). l'Autriche (auteur: Eliza Campus), la Bulgarie (auteur: Crișan Iliescu), la Tchécoslovaquie (auteurs: Constantin Botoran et Milică Moldoveanu), la Grèce (auteur: Constantin Botoran), la Yougoslavie (auteur: Viorica Moisuc), la Pologne (auteur: Milică Moldoveanu), la Roumanie (auteurs: Mircea Mușat et Gheorghe Zaharia), la Turquie (auteur: Ion Calafeteanu) et la Hongrie (auteur: Eliza Campus).

L'époque analysée dans le volume représente une période extrêmement mouvementée de l'histoire des peuples du centre et du sud-est de l'Europe; c'est l'époque où leur lutte pour *l'émancipation nationale* et *l'unité nationale* — les deux idées fondamentales de cette période — entre dans son étape finale, dans cette phase où — comme le disait un grand patriote roumain — la valeur d'un peuple ne se discute pas, elle s'affirme. En effet, ces peuples ont prouvé leur « valeur » par une lutte courageuse et héroïque, marquée de faits glorieux, pour l'accomplissement de leur idéal national, car le début du XXe siècle a représenté la victoire définitive des idées d'indépendance et d'unité nationale dans cette région du continent européen.

L'affirmation de ces idées chères aux peuples a eu lieu — comme le montrent les études comprises dans le volume — en dépit de la politique menée par les grandes puissances, plus spécialement par les empires réactionnaires — ottoman, des Habsbourg, des tsars — qui ont été la première cible de la lutte de libération des peuples. Mettant en évidence les données principales de cette lutte, les auteurs du livre démontrent en même temps que les confrontations, les conflits d'intérêts entre les grandes puissances pour gagner « la course» vers Constantinople et les Détroits, vers l'Adriatique, l'Égée et la Méditerranée et, plus loin, vers le golfe Persique se trouvaient en désaccord irréconciliable avec le processus objectif de constitution et d'affirmation des États nationaux indépendants et unitaires. L'opposition de ces intérêts sur le plan diplomatique, politique, militaire, manifestée dans le groupement

et le regroupement de forces, dans des alliances et pactes secrets, la politique d'étouffement par des moyens brutaux ou subtils de la lutte pour l'émancipation nationale des peuples, l'ingérence directe ou indirecte des grandes puissances dans leurs affaires intérieures, dans les questions politiques et territoriales qui ne regardaient que les parties concernées, tout ceci fit que les Balkans se soient transformés en ce qui a été improprement appelé «le baril de poudre de l'Europe».

L'une des idées illustrées avec une vigueur particulière dans le livre est celle de la solidarité entre les peuples du centre et du sud-est de l'Europe, de l'appui réciproque qu'ils se sont accordé dans leur lutte de libération et d'unité nationale. Le long de la période de cent années écoulées entre la révolution du peuple roumain dirigée par Tudor Vladimirescu (1821) et la révolte des Grecs dirigée par le mouvement de l'Hétairie, d'une part, et la révolution de libération nationale antiimpérialiste du peuple turc dirigée par Kemal Mustapha, d'autre part, il y a eu de nombreux moments où les peuples de cette région se sont porté appui l'un à l'autre, ont collaboré pour la victoire d'une cause commune. Dans ce cadre d'idées, les auteurs ont prêté une attention tout à fait particulière aux efforts déployés par le peuple roumain pour soutenir la lutte de libération des peuples voisins. De nombreux patriotes albanais, bulgares, grecs, serbes, hongrois, etc. ont trouvé sur le territoire roumain l'hospitalité, la compréhension et l'appui pour leur cause qui leur ont été offerts non seulement par les forces progressistes et démocratiques roumaines, mais bien des fois par le gouvernement et les milieux officiels eux-mêmes.

Une place de choix est accordée dans notre ouvrage à la présentation des événements de l'année 1918, qui a marqué un moment décisif dans le processus de constitution des États unitaires indépendants et souverains au centre et au sud-est de l'Europe. Les auteurs y présentent les conditions intérieures et internationales dans lesquelles se sont développés les mouvements de libération nationale, mettant en évidence l'importance qu'ont eue pour la lutte des peuples oppressés la chute du tsarisme et la victoire de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, qui a proclamé le droit à l'autodétermination des peuples opprimés par les Tsars. La conclusion qui résulte de l'ouvrage pour ce qui est des décisions prises à la Conférence de Paris en 1918, concernant l'autodétermination et l'unification, est qu'elles ont toutes eu un caractère plébiscitaire, qu'elles ont représenté la volonté des nations respectives dans leur totalité et que ces nations ont pu ainsi exprimer de manière démocratique leur volonté d'unité nationale. Dans ces conditions, la Conférence de paix de Paris n'a eu qu'à reconnaître une situation déjà existante en fait et à lui donner la consécration internationale.

Soulignant le caractère objectif et profondément progressiste des événements de l'année 1918, les auteurs prennent position contre les historiens et politologues qui, se faisant les apologistes d'un état de choses depuis longtemps révolu, considèrent que le démembrement des anciens empires — de l'Autriche-Hongrie plus particulièrement — aurait été une erreur, que les nombreux États nationaux créés par la suite n'auraient pas été viables, qu'ils n'auraient pas été le résultat d'un processus historique objectif, mais de simples créations de la Conférence de paix de Paris, etc. Les auteurs montrent que le développement même des nouveaux États nationaux dans la période ultérieure, leur contribution toujours plus importante, au fur et à mesure de la consolidation de leur indépendance économique et politique, à l'échange des valeurs matérielles et spirituelles, leur intégration dans la vie internationale constituent la meilleure réponse à ces théories pseudo-scientifiques.

Nous voudrions, en guise de conclusion, relever la réussite de ce volume de la série *Études d'histoire universelle moderne et contemporaine* qui, par son élaboration scientifique ainsi que par les sujets majeurs qu'il approche, est reçu avec beaucoup d'intérêt par les spécialistes aussi bien que par le grand public. C'est pourquoi l'intention des Éditions de l'Académie et des Éditions «Kriterion» de publier ce volume en anglais et français, et, respectivement, en allemand et hongrois nous semble bienvenue.

NICOLAE CIACHIR

Une histoire de la ville de Bucarest

Le 11 novembre 1977, deux jours avant sa mort, l'historien Constantin C. Giurescu, membre de l'Académie, signait la préface d'une nouvelle édition du volume *Istoria Bucureştilor* (« Histoire de la ville de Bucarest »), paru il y a onze ans aux Éditions Minerva. La nouvelle version était destinée aux Éditions Sport-Turism et l'ouvrage, publié sous la rédaction de son fils, le professeur Dinu C. Giurescu, à la fin de l'année 1979, a marqué un notable événement de l'édition.

Loin d'être une simple réimpression de l'édition précédente, la nouvelle édition est revue et amplement augmentée tant en ce qui concerne le texte historique proprement dit, que l'illustration, révélatrice pour la dynamique de l'urbanisme de la capitale roumaine, notamment des nouveaux quartiers.

Bien que séculaire, l'histoire de la ville de Bucarest ne commence à être étudiée qu'à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, la première étude scientifique lui étant consacrée en 1861 par l'architecte Dan Berindei. En 1899 paraissait, sous la signature de l'historien Gh. Ionescu-Gion, une synthèse sur l'existence et le développement de la ville jusqu'en 1800, ouvrage considéré par Constantin C. Giurescu comme la contribution la plus précieuse de tout ce que nos prédécesseurs avaient produit dans ce domaine. Cependant, la synthèse de Gion s'arrêtait en 1800, laissant donc le XIXe siècle en dehors de la recherche, c'est-à-dire justement la période dans laquelle la ville de Bucarest devenait l'une des principales scènes où allaient se dérouler les événements les plus importants de l'histoire nationale moderne — les révolutions de 1821 et de 1848, l'accomplissement de l'Union des Principautés, la conquête de l'indépendance d'État à laquelle firent suite les enthousiastes préparatifs préludant à l'union de tous les Roumains (1918) —, la période où dans la capitale de la Roumanie devaient être créées plusieurs institutions d'importance culturelle: l'Université, l'Académie roumaine, l'Athénée roumain. C'est l'époque où les Roumains de Transylvanie affirmaient que « le soleil de tous les Roumains se lève à Bucarest ».

Cette lacune fut comblée, après différents autres essais, par le grand historien Nicolae Iorga, qui publia en 1939 le volume *Istoria Bucureştilor* (« Histoire de la ville de Bucarest ») où il examinait l'existence et les étapes successives du progrès de la ville. Bien que reposant sur une large information — les observations et réflexions des voyageurs étrangers, entre autres — l'ouvrage de Iorga n'épuisait pourtant pas le matériel documentaire, de nombreux aspects et problèmes n'y étant pas du tout relevés ou pas assez approfondis.

Le 23 Août 1944, la ville de Bucarest prit part, aux côtés du pays tout entier, à une nouvelle révolution qui devait radicalement transformer le caractère de l'État roumain et donner naissance à la Roumanie socialiste: par conséquent, une nouvelle histoire de la ville de Bucarest s'avérait nécessaire non seulement en vue d'une meilleure élucidation des anciens problèmes et controverses, mais aussi pour en présenter et en évaluer les nouveaux aspects et leurs significations, le rapide progrès que la grande ville enregistrait sous le rapport de son développement économique, social et culturel, dans les années du socialisme.

Cette tâche fut assumée par Constantin C. Giurescu qui, après l'élaboration d'une vaste synthèse concernant l'histoire générale du peuple roumain, s'est donné pour but d'écrire une histoire de la capitale de la Roumanie des origines jusqu'à nos jours; simultanément, d'autres ouvrages consacrés au même sujet étaient publiés par Dan Berindei, Florian Georgescu, Ion Ionaşcu, Aron Petric, etc. La recherche de Constantin C. Giurescu ne repose pas uniquement sur les documents des archives ou les statistiques de l'époque, mais aussi sur la connaissance directe de tous les quartiers, de tous les monuments, établissements et institutions de Bucarest, car l'historien était un investigateur passionné des vieux quartiers, de tous les coins et recoins de la capitale. Par ailleurs, un goût moderne dans la présentation des faits et une rigoureuse méthode de recherche et d'évaluation critique lui ont permis de présenter la ville de Bucarest non seulement dans le contexte plus large du développement social et national du pays tout entier, mais aussi en tant qu'authentique

métropole européenne dotée de toutes les institutions économiques, culturelles, scientifiques et artistiques requises par le progrès social et par les exigences de l'époque actuelle.

Selon les recherches et la vision de Constantin C. Giurescu, Bucarest n'est pas seulement une vieille ville roumaine, avec une existence de beaucoup plus ancienne que ne l'attestent les documents — qui eux, ne datent que du XVe siècle —, mais également une ville à signification importante dans le Sud-Est de l'Europe, car la capitale roumaine fait la liaison entre le centre et l'Est de l'Europe, entre les États des rives de la Baltique et ceux que baignent l'Égée, l'Adriatique et la Mer Noire. « C'est — précise l'historien — un carrefour de routes, situation d'où découle aussi son rôle sur le plan international, un rôle de trait d'union et, en même temps, de synthèse d'éléments différents dans leur essence et leur style. » La capitale de la Roumanie eut également à jouer un rôle important dans l'encouragement de la lutte des peuples et des États balkaniques pour leur libération et leur unité.

Considéré dès sa première édition comme un ouvrage de premier rang de l'historiographie roumaine, *Istoria Bucureştilor* de Constantin C. Giurescu s'impose d'autant plus lors de sa nouvelle édition, tant par la valeur scientifique que par le style concis et l'exceptionnelle élégance de sa présentation graphique.

VASILE NETEA

Carmen Saeculare Valachicum

Une anthologie — ample par ses dimensions et riche par sa substance —, significativement intitulée *Carmen Sæculare Valachicum*, vient de paraître aux Éditions Minerva de Bucarest, sous la signature de l'écrivain et historien Vasile Netea. Dans la préface inspirée de ce volume, consacré au 2050e *anniversaire de la création de l'État dace centralisé et indépendant sous le règne de Burébista*, l'auteur écrit: « La terre, les ancêtres, les origines, le développement, les durs combats livrés pour la sauvegarde de l'identité nationale et pour l'indépendance, pour la liberté et l'union de tous les Roumains, les voïvodes héros et les martyrs ont depuis toujours représenté non seulement l'objet d'étude de nos éminents savants et penseurs, mais également la source d'inspiration de nos grands écrivains, poètes et prosateurs, à la tête desquels se situe le peuple lui-même, le génie créateur de l'artiste anonyme. » Autour de ces noyaux irradiants, qui constituent une véritable cosmogonie de la spiritualité roumaine de même que les composantes structurales de son existence historique, gravitent les textes de l'anthologie. La matière du volume est ordonnée, selon des critères thématiques, en six chapitres.

Sous le titre *Descendants « des plus vaillants et des plus justes des Thraces » ainsi que des orgueilleux Romains*, le premier chapitre réunit des textes dus aux historiens roumains, notamment à Nicolae Densuşianu, Petru Maior, Samuil Micu, Vasile Pârvan, Simion Mehedinţi, Nicolae Iorga, des fragments tirés des œuvres des chroniqueurs Miron Costin et Grigore Ureche des poèmes de Mihai Eminescu, Lucian Blaga, George Coşbuc, Vasile Alecsandri, Alexandru Philippide, des créations populaires, des essais philologiques, qui constituent dans leur ensemble un vaste panorama des origines, un éloquent témoignage de l'ancienneté, de l'unité et de la continuité de la culture et de la civilisation dace. Voici un fragment de cet impressionnant chant des origines signé par Nicolae Densuşianu en 1913: « La Dacie, ce pays miraculeusement pourvu par la nature de toutes les richesses du climat et du sol, œuvre d'ères géologiques éloignées, s'est trouvée, sur la longue route menant de l'Asie vers l'Europe, la première terre bénie, propre à l'établissement et au développement de la vie spirituelle et industrielle des peuples migratoires. La Dacie apparaît, dans l'histoire de ces sombres époques, comme la première métropole géographique destinée, par sa position privilégiée, sa nombreuse population et la diversité de ses richesses, à étendre, au cours de la préhistoire, son influence ethnique et culturelle non seulement vers le sud, dans la Péninsule balkanique et jusqu'au-delà de l'Égée, mais aussi vers l'ouest, suivant

la large et longue voie de communication du Danube. »

Le deuxième chapitre (*Le peuple roumain s'est toujours distingué par son amour de la vérité et de la justice, par son hardiesse au combat, par la volonté d'être le maître de son destin*) embrasse la période s'étendant de l'apparition des formations politiques roumaines de Transylvanie aux premiers siècles du Moyen-Âge et jusqu'au XVIIIe siècle. Documents, textes historiques, poésies, fragments de prose ou de littérature dramatique y évoquent les moments de la fondation, les combats livrés pour la défense, les figures légendaires des voïvodes soucieux du bien-être du pays et du peuple, tels Mircea l'Ancien, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand, Petru Rareș, Jean le Brave, Michel le Brave. Comme une note commune, dominante, au-delà des modalités spécifiques de l'approche, s'y font jour l'aspiration permanente vers l'idéal de la liberté nationale, le patriotisme ardent, la volonté d'unité.

Trois événements historiques et les personnalités qui s'y rattachent constituent la substance du chapitre suivant de l'anthologie: la grande révolte paysanne de 1784 dirigée par Horea d'Albac, la révolution de 1821 ayant à sa tête Tudor Vladimirescu, la révolution de 1848 et les figures des grands patriotes Nicolae Bălcescu et Avram Iancu. Des poètes d'hier (Eminescu, Alecsandri, Heliade-Rădulescu, Iancu Văcărescu, Vasile Cârlova) et d'aujourd'hui (Geo Bogza, Ioan Alexandru, Tiberiu Utan, Leonid Dimov) se retrouvent par-delà les temps pour évoquer le troublant souvenir des héros du peuple, alliant la lutte pour la sauvegarde de l'identité nationale avec celle livrée dans le cadre des grands affrontements des classes.

L'Union des Principautés roumaines, accomplie par la volonté des masses populaires, en 1859, sous le règne d'un souverain unique, Alexandru Ioan Cuza, la conquête de l'indépendance à la suite de la guerre de 1877, la réalisation de l'État national unitaire roumain le 1er décembre 1918 sont les événements auxquels est consacré le quatrième chapitre du livre. À côté de documents d'intérêt capital (la Proclamation d'Alexandru Ioan Cuza concernant la reconnaissance de l'Union des Principautés, le discours de Mihail Kogălniceanu, ministre des Affaires étrangères, à la séance du 9 mars 1877 de l'Assemblée des députés qui proclama l'indépendance de la Roumanie, la décision prise le 1er décembre 1918, à Alba Iulia, par l'Assemblée Nationale de tous les Roumains de Transylvanie) s'y trouve un choix de textes appartenant à d'éminentes personnalités politiques de l'époque, comme Nicolae Titulescu, Vasile Goldiș, I. Rațiu, Maniu, Vasile Lucaciu, Ion I.C. Brătianu. Les poésies de ce florilège, inspirées par de tels événements, avancent — dans d'excellents vers, d'une profonde résonance patriotique — l'idée que l'Union et la conquête de l'indépendance représentent le couronnement des luttes du peuple, de sa volonté.

La création du Parti Communiste Roumain, le 8 mai 1921, et la révolution de libération sociale et nationale antifasciste et antiimpérialiste d'août 1944 constituent des moments cruciaux dans l'histoire de la Roumanie moderne. La lutte des masses populaires pour l'abolissement de l'exploitation et de l'oppression sociale, contre le fascisme et la guerre, le développement démocratique et progressiste de la société roumaine — voilà les thèmes généreux qui ont inspiré les vers, la prose et les reportages sélectionnés pour le cinquième chapitre du livre, chapitre intitulé de manière éloquente *Un nouveau degré de la lutte pour l'unité nationale et la justice sociale.*

Ce *chant roumain des siècles* s'achève avec l'éloge du présent socialiste de la Roumanie, établi sous le signe de la paix et de l'indépendance, de la souveraineté et de la coopération, du développement multilatéral. Des créateurs appartenant à toutes les générations — philosophes, poètes, prosateurs, historiens — font, dans d'émouvantes paroles, l'apologie des temps nouveaux. D'une manière significative, la dernière page de l'anthologie offre le texte de l'*Hymne d'État de la République Socialiste de Roumanie*, image quintessenciée du passé glorieux, du présent bouillonnant, de la confiance dans l'avenir.

VALENTIN F. MIHĂESCU

REVUE DES REVUES

Revue Roumaine d'Histoire

Il n'y a plus personne aujourd'hui à douter du fait que l'histoire des Roumains s'intègre comme un chaînon aussi nécessaire qu'important dans l'histoire universelle. Bien évidente à ce jour, cette affirmation ne l'a pas toujours été. Des circonstances historiques, des préjugés issus de l'ignorance ou de la sous-estimation des réalités ont fait que l'histoire des Roumains fût, sinon négligée par la plupart des synthèses historiques européennes ou mondiales, du moins jugée comme une histoire en quelque sorte mineure, aux effets insignifiants sur la « grande » histoire. Outre l'inanité de principe d'une telle vision, celle-ci se trouve infirmée d'une manière catégorique par les faits mêmes. Ce n'est nullement un point de vue « ethnocentrique » qui nous conduit à regarder de la sorte l'histoire des Roumains, mais simplement le fait que la Roumanie est un pays européen, que son peuple est l'un des plus anciens du continent, qu'il hérite directement des plus anciennes cutures nées en Europe et qu'il a depuis toujours été en contact permanent avec toutes les grandes cultures. La présence toujours plus fortement affirmée de la Roumanie sur le plan mondial impose nécessairement la connaissance de son passé. Nous ne sommes certainement pas les seuls à ne pas croire à une histoire « majeure » et à une histoire « mineure », à des peuples « privilégiés » ou à une voie unique du développement, à une « universalité » réservée exclusivement aux « privilégiés » de l'histoire « majeure ». Étudiant l'histoire de n'importe quel peuple, on retrouve tout autant d'« universalité » dans les structures sociales, économiques, politiques, culturelles, dans les tendances fondamentales de leur développement, que dans ces zones géographiques unilatéralement éclairées par une telle vision limitative. Il va de soi que c'est de ce point de vue que nous regardons l'histoire de la Roumanie. Et encore n'est-il plus question actuellement d'un point de vue, mais d'une direction méthodologique peu susceptible d'être contestée.

Depuis 1962, la *Revue Roumaine d'Histoire* », revue de l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga », assume le rôle de démontrer ce qui a été dit plus haut; elle répond avec un succès toujours croissant aux efforts roumains dirigés vers l'amplification des relations culturelles-scientifiques internationales, ainsi qu'au besoin de nos historiens de faire connaître à l'échelle mondiale les résultats de leurs recherches. Après la deuxième guerre mondiale, la recherche historique roumaine — dont la tradition est née à une époque bien reculée — trouve les meilleures conditions pour se développer. La réorganisation de l'Académie Roumaine, qui tutelle les instituts d'histoire de Bucarest, de Cluj et de Iaşi, la création des facultés distinctes d'histoire dans le cadre des universités des grands centres universitaires (Bucarest, Cluj-Napoca, Iaşi) ont permis une orientation extrêmement positive, planifiée, des recherches historiques, à même d'approfondir les grands problèmes de l'histoire du pays.

La « *Revue Roumaine d'Histoire* » avait devant elle le bel exemple de la reprise de la revue d'histoire ancienne « *Dacia* », fondée en 1924 par Vasile Pârvan et qui avait interrompu sa parution de 1947 à 1957. Elle s'est donné pour but, comme on l'a déjà mentionné, de porter à la connaissance de la communauté mondiale des historiens les résultats des recherches d'histoire effectuées dans le pays; elle l'a fait d'abord par des études sur les thèmes majeurs de l'histoire roumaine, auxquelles ont contribué, aux côtés des autorités consacrées de l'historiographie, de jeunes chercheurs, actuellement eux-mêmes des autorités en la matière. Comme le but essentiel de la revue est celui de mettre en lumière les problèmes de l'histoire roumaine, une section en est destinée aux discussions en vue de les définir. C'est là, certainement, l'un de ses chapitres les plus importants. L'histoire des Roumains comporte, on ne le sait que trop, bien des discussions. Souvent provoquées par l'ignorance(qu'il

faut écarter) de certains, ou par la malveillance (qu'il faut neutraliser) d'autres. Dans les deux cas des prises de position s'imposent, qui, par la force des choses, tournent à la polémique, bien que tout esprit objectif et lucide puisse constater le calme qui ne cesse d'exister sous le ton incisif, calme reposant sur la vérité acquise par l'examen scrupuleux des sources — et qui, dans une large mesure, est un trait propre au peuple roumain même, habitué par plus d'une expérience à l'équilibre révélateur d'un optimisme profond et structural. Se trouvent exprimées dans la revue des prises de position tant à l'égard des ouvrages relatifs à l'histoire du peuple roumain parus à l'étranger, qu'à l'égard des ouvrages des historiens roumains mêmes. Car on est obligé, par méthode, d'adopter une position critique envers qui ou quoi que ce soit. La « *Revue Roumaine d'Histoire* » réserve donc une rubrique substantielle à la présentation de tous les ouvrages d'histoire publiés en Roumanie aussi bien pour informer le lecteur étranger sur l'activité scientifique de nos chercheurs, que pour l'éclairer, sous un angle critique, sur les problèmes en discussion. Les comptes rendus des livres — voire des contributions moins amples — sont le plus souvent signés par des personnalités de prestige de l'historiographie roumaine.

Une place non moins considérable y est accordée aux comptes rendus de la vie scientifique (congrès, sessions, débats) de Roumanie ou de l'étranger, surtout lorsqu'on y touche à des problèmes intéressant l'histoire du pays. C'est l'une des sections les plus importantes, dont la rédaction est réservée aux membres de l'Institut d'histoire: elle représente l'une des principales contributions de la revue à une meilleure connaissance à l'échelle mondiale des travaux des sciences historiques roumaines. On ne saurait également omettre le fait que la « *Revue Roumaine d'Histoire* » ouvre ses colonnes aux contributions des collaborateurs étrangers, ce qui découle tout naturellement des principes qui sont à la base de son existence.

Il n'y a pas de problème important de l'histoire roumaine que la revue n'ait abordé. En 1971, à dix ans depuis son apparition, la rédaction constatait avec satisfaction que le programme initial avait été rigoureusement respecté. Essayons de voir, dans les limites de l'espace dont nous disposons, quels sont les thèmes traités dans la revue au long de son existence.

Puisqu'il nous faut, pour pouvoir comprendre les événements historiques, partir de certains principes, un thème majeur et constant de la revue a été et demeure toujours la méthodologie de l'approche historique, à base des positions théoriques du matérialisme historique. Le peuple roumain étant l'un des plus anciens de l'Europe, constitué en tant que tel avant d'autres grands peuples du continent, il n'a été que très naturel d'aborder le problème de sa naissance. La « *Revue Roumaine d'Histoire* » a été l'une des premières publications à avoir affirmé des thèses — aujourd'hui reconnues comme fondamentales — quant à l'ethnogenèse des Roumains. Rappelons dans ce sens l'article du regretté professeur Ion Nestor, publié dans le numéro 3/1964, dont les thèses se trouvent depuis à la base de la recherche archéologique relative à la formation du peuple roumain.

L'histoire médiévale roumaine y occupe une place privilégiée, bénéficiant d'ailleurs de la plus solide et riche tradition historiographique. Il n'y a, pratiquement, aucun thème de ce domaine à ne pas avoir été abordé par la revue. Il convient d'en mentionner les principaux: la fondation des pays roumains, le développement social de la paysannerie, de l'économie médiévale, des villes, des institutions et du droit féodal, des relations extérieures (notamment celles avec la Porte Ottomane, le statut des pays roumains en rapport avec elle, les rapports avec les autres États voisins). La lutte permanente, active du peuple roumain pour la sauvegarde de sa liberté et de son indépendance occupe une place à part dans les contributions publiées par la revue. Il en est de même pour les aspirations vers le progrès social, si souvent entravées par les vicissitudes de l'histoire.

Les contributions concernant l'histoire moderne sont axées sur les combats des Roumains pour l'émancipation de sous la domination temporaire des puissances étrangères, sur la lutte pour l'union des Princi-

pautés et son écho international, sur la création de l'État roumain moderne, sur les combats pour l'indépendance, tout comme pour la réalisation des desiderata majeurs de tous les Roumains — leur union dans un seul État.

Le développement du mouvement ouvrier et du socialisme en Roumanie y jouit d'une attention particulière et de précieuses contributions. Y sont traités les problèmes des débuts du mouvement ouvrier, du développement du marxisme, la création du Parti Communiste Roumain, la libération du pays de sous le joug fasciste, la contribution de la Roumanie à la défaite du fascisme, l'édification de la société socialiste dans notre pays.

Pour remplir toutes les tâches qu'elle s'est données, la revue accorde un ample espace à l'histoire des rapports de la Roumanie avec d'autres États et peuples des Balkans, de l'Europe Centrale et Occidentale, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique aussi. Y sont largement abordées également les contributions culturelles roumaines au patrimoine de la pensée, de l'art et de la culture universelle.

Il est tout naturel que la revue ne puisse passer outre à l'évocation de grandes personnalités politiques ou culturelles roumaines (Nicolaus Olahus, Dimitrie Cantemir, Hasdeu, A.D. Xenopol, Nicolae Bălcescu, Nicolae Iorga et tant d'autres), auxquelles elle consacre souvent des numéros spéciaux, ni à l'évocation d'événements d'une grande portée de l'histoire de notre peuple (la révolution de 1848, l'Union de 1859, l'Indépendance — 1877, etc.) ou d'événements culturels (l'anniversaire de la création de l'Académie Roumaine, de l'Université, etc.).

N'y font pas défaut non plus les contributions roumaines aux problèmes de l'histoire universelle. Mentionnons les études relatives à la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, à la Commune de Paris, aux guerres civiles des États-Unis et du Mexique, etc. Le rappel des thèmes abordés dans la « *Revue Roumaine d'Histoire* » offre — comme on l'espère — une image des efforts voués par la rédaction à une meilleure connaissance de la Roumanie dans le monde. La «*Revue Roumaine d'Histoire* » poursuivra certainement, dans l'avenir aussi, cette insigne activité, abordant de nouveaux thèmes ou bien revenant — comme elle l'a déjà fait plus d'une fois — à certains problèmes même lorsque ceux-ci peuvent paraître élucidés, car la recherche ne saurait s'arrêter de découvrir de nouveaux aspects de la réalité. Son apport au développement de l'historiographie roumaine constitue, dans une large mesure, une contribution à l'enrichissement de l'historiographie universelle.

VLAD PROTOPOPESCU

Revue des Études Sud-Est Européennes

Publication trimestrielle à caractère pluridisciplinaire, réservée aux spécialistes roumains et étrangers, et occupant une place à part dans l'ensemble des périodiques roumains, la « *Revue des Études Sud-Est Européennes* » jouit d'une bonne réputation dans les milieux scientifiques. S'ouvrant largement aux problèmes d'histoire universelle, mais accordant un intérêt particulier au phénomène de la constitution des cultures nationales du Sud-Est européen, la revue embrasse différents domaines de recherche faisant place à d'amples groupements d'articles qui abordent de façon prioritaire des problèmes d'histoire, de rapports littéraires et de linguistique, mais qui sont aussi consacrés aux aspects divers d'un même phénomène. Les problèmes clefs du Sud-Est européen y sont présentés dans une large perspective comparatiste.

Des numéros spéciaux — anticipant l'événement, pour leur permettre de parvenir à temps aux spécialistes intéressés — ont été consacrés aux grands congrès

internationaux concernant le Sud-Est européen. Chaque numéro réserve un espace substantiel aux comptes rendus et aux notes bibliographiques ainsi qu'aux chroniques destinées à refléter fidèlement les manifestations scientifiques internes ou internationales ayant trait, de près ou de loin, au Sud-Est européen.

Afin de donner du poids à ces affirmations, nous présenterons dans ce qui suit quelques numéros des dernières années.

Le numéro 4/1975 est consacré, pour une bonne partie, à quelques aspects significatifs de l'histoire et de la culture des Daces comme en témoignent l'étude *Aspects significatifs dans l'histoire de la culture des Géto-Daces* par Al. Vulpe ou l'*Essai sur le motif animalier dans l'art des Thraco-Daces* par Mihai Gramatopol, etc. Le volume réserve un ample espace à un débat sur la formation, en Roumanie, de nombre d'intellectuels des Balkans; s'y trouve mis en évidence le rôle joué par les centres culturels roumains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, et par l'intellectualité autochtone, l'influence exercée par cette dernière sur la mentalité des intellectuels des Balkans qui, à leur tour, ont influencé leurs cultures nationales au cours du processus de modernisation de la société dans les pays du Sud-Est européen.

Du numéro 2/1979, dédié au IVe Congrès international des études sud-est européennes d'Ankara, 1979, et consacré aux relations politiques, aux orientations diplomatiques, à la vie sociale, aux mentalités et à la linguistique, nous mentionnons les études: *Quod non iretur ad Tanam — Un aspect fondamental de la politique génoise dans la mer Noire au XIVe siècle* (Şerban Papacostea); *Raison d'État et conscience chrétienne* (Claude Michaud — France), *Zum Stellenwert des napoleonischen Illyrien* (Walter Marlkow — R. D. Allemande). L'étude *Intelligence et imagination à l'aube des cultures modernes sud-est européennes* (Al. Duţu) met en évidence les nouvelles directions qui se font jour dans la vie culturelle des peuples du Sud-Est de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles, le rôle toujours plus grand du livre dans la formation des hommes, le rôle des centres typographiques, les mutations décisives qui ont lieu dans toutes les cultures de la zone sud-est européenne, un accent particulier étant mis sur le phénomène culturel roumain; l'analyse met en lumière un long processus de transformation des structures mentales.

Le numéro 4/1979 est consacré à un débat d'un vif intérêt — repris d'ailleurs par d'autres publications du monde se rapportant au Sud-Est européen — sur la conscience nationale et les mouvements de libération. Des articles tels que *Modèle heuristique et modèle historique* (Al. Duţu), *Lessico della rivoluzione romena nel sec. XIX* (Al. Niculescu), *The formation of the Romanian National Consciousness* (Eugen Stănescu), *Conscience nationale et mouvement d'émancipation dans le contexte de la modernisation globale des sociétés sud-est européennes* (Valentin Georgescu), etc. mettent en discussion une problématique complexe issue de l'analyse d'un ensemble de phénomènes sociaux et culturels très variés. Le débat autour de ces phénomènes — qui présentent des traits communs aussi bien que des caractères distincts — est parvenu à la reconstitution du modèle qui a régi la pensée et l'action des peuples du Sud-Est européen dans l'affirmation de leur identité nationale.

En vue du XVe Congrès international des sciences historiques, qui aura lieu en août 1980, la « *Revue des Études Sud-Est Européennes* » a élaboré un numéro spécial ayant comme thème général « La Roumanie dans le Sud-Est de l'Europe: histoire et actualité », structuré autour des « Convergences culturelles » et des « Problèmes actuels de l'historiographie contemporaine ». De ce numéro — qui s'ouvre sur l'article du regretté professeur Mihai Berza: *Quelques remarques sur la culture roumaine du Moyen-Âge*, nous mentionnons: *L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen. Problèmes et méthodes — du XVIe au XXe siécle* (Zoe Dumitrescu-Buşulenga et Al. Duţu), *Tradition and Innovation in Balkan Epic* (Albert B. Lord — Harvard, États-Unis), *Tendances humanistes dans les littératures du Sud-Est européen ou XIXe et au début du XXe siècle* (Katherine Koumarianou — France), *Deux manuscrits du XVe siècle dans les archives de Cluj-Napoca* (Silvia Agemian — Liban), *Dix années de re-*

cherches au sujet des problèmes de la continuité (1970 — 1979) — *Monographies archéologiques concernant les VIe — Xe siècles de n.è. et l'ethnogenèse du peuple roumain* (Aurelian Petre), ainsi que bon nombre d'autres contributions signées par des spécialistes roumains et de l'étranger.

Il convient, par ailleurs, de souligner que la revue que nous présentons jouit de la collaboration constante et de haut niveau scientifique de certains spécialistes étrangers consacrés.

Publication constamment citée comme référence en raison du rôle qu'elle joue dans l'éclaircissement de problèmes fondamentaux concernant le Sud-Est européen, la revue fait souvent l'objet de comptes rendus dans les publications de spécialité de l'étranger et elle est couramment citée dans les synthèses, les ouvrages à caractère général ou les bibliographies, sous le sigle RESEE, ce qui atteste que cette publication roumaine est définitivement entrée dans le circuit scientifique.

Pour finir, quelques données techniques: la « *Revue des Études Sud-Est Européennes* » paraît dans un tirage moyen de 1100 exemplaires, dont la plupart sont destinés aux échanges avec des institutions de l'étranger. Elle est présente dans tous les pays de l'Europe, aux États-Unis, au Canada, au Japon, en R.P. de Chine et en d'autres pays de l'Asie, en Nouvelle Zélande et en Australie.

LIDIA SIMION

Dacia

La revue d'archéologie et d'histoire ancienne « *Dacia* », créée en 1924 par le grand érudit roumain Vasile Pârvan et éditée à Bucarest sous l'égide du Musée National d'Antiquités, parut entre 1924 et 1947 avec pour sous-titre: « *Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie* », comprenant, au cours de cette première période, 12 volumes (numérotés de I à XII) dont chacun à partir du IIIe était composé de deux numéros.

C'est en 1957, une année après la création de l'Institut d'Archéologie, que la nouvelle série de la revue « *Dacia* », avec pour sous-titre: « *Revue d'archéologie et d'histoire ancienne* », commença à paraître. Cette reprise avait été exigée par l'ampleur des recherches archéologiques effectuées en Roumanie et par les remarquables résultats obtenus par les chercheurs roumains, à une époque où la science roumaine entrait dans une nouvelle étape de son évolution, conséquence directe des transformations révolutionnaires survenues en Roumanie après le 23 Août 1944.

La nouvelle série de la revue « *Dacia* » parut jusqu'en 1970 sous l'égide de l'Institut d'Archéologie, son comité de rédaction étant constitué par: C. Daicoviciu et E. Condurachi (rédacteurs responsables), D. Berciu, Maria Comşa, Vl. Dumitrescu, K. Horedt, I. Nestor, M. Macrea, M.D. Matei, M. Petrescu-Dîmboviţa, D.M. Pippidi, D. Popescu, Gh. Ştefan et R. Vulpe; depuis et jusqu'à aujourd'hui elle parait sous l'égide de l'Académie, de son comité de rédaction faisant maintenant partie D.M. Pippidi (rédacteur en chef), Gh. Diaconu (rédacteur en chef adjoint), P. Alexandrescu, Maria Comşa, N. Constantinescu, A. Vulpe et Adriana Stoia (secrétaire de rédaction).

Le but principal de la revue « *Dacia* » est, conformément à sa tradition, de publier, dans une langue de circulation internationale, les principaux résultats de l'archéologie roumaine et d'informer ainsi les milieux scientifiques internationaux sur les progrès enregistrés en Roumanie dans ce domaine. Une large collaboration des chercheurs des instituts de recherches, des enseignants des universités et des spécialistes en muséographie de tout le pays a donné à la revue son caractère d'« organe central » dans le domaine de l'histoire ancienne et de l'archéologie. Si à ses débuts la revue publiait surtout des comptes rendus concernant les fouilles et des présentations des découvertes archéologiques, au cours des dernières décennies elle a accordé la priorité aux études de synthèse d'archéologie, d'histoire ancienne et médiévale, de numismatique et d'épi-

graphie. Directement ou indirectement, les recherches et les études publiées, abordant des thèmes majeurs de l'histoire de notre pays, ont intégré l'histoire ancienne de la Roumanie dans l'histoire de l'Europe de sud-est. Ainsi, par le nombre et la diversité de ces problèmes, la revue « *Dacia* » contribue à une meilleure connaissance du passé de la Roumanie, dans les milieux des spécialistes roumains et étrangers.

Publication annuelle, à un tirage moyen de 1000 exemplaires, la revue « *Dacia* » compte quatre rubriques: « Études », « Notes et discussions », « Chroniques » et « Comptes rendus ». Les deux premières comprennent des études, des présentations de découvertes d'une importance particulière pour l'histoire de la Roumanie et des discussions autour de problèmes ou découvertes controversés. Les découvertes et les recherches historiques et archéologiques sont présentées dans un contexte plus large, européen, des relations étant également établies avec l'histoire des régions voisines. La thématique des articles et particulièrement variée, allant du paléolithique jusqu'au féodalisme tardif.

Sans avoir la prétention de dresser un bilan des contributions de la revue à l'éclaircissement de certains problèmes ayant trait à l'histoire de la Roumanie et à son intégration dans le contexte européen plus large, nous voudrions cependant en relever quelques aspects. Par exemple, dans les sommaires de la revue — dans les deux premières rubriques mentionnées — ont figuré des articles concernant les débuts de l'humanité, le territoire de la Roumanie s'inscrivant dans la vaste aire géographique où s'est produit le processus d'anthropogenèse.

La découverte et la publication de stations et de cultures néolithiques — Hăbăşeşti, Boian, Cucuteni, Hamangia, Gumelniţa — ainsi que de celles appartenant à l'époque du bronze — Cernavodă, Coţofeni, Baden, Glina, Periam, Tei, Monteoru, Costişa, Verbicioara, Gîrla Mare, Pecica, Wietenberg, Otomani, Suciu de Sud, Noua, Coslogeni — ont apporté leur contribution au processus de connaissance de l'histoire des pré-Thraces et des Thraces.

La période hallstattienne a été l'objet d'une attention particulière de la part des archéologues roumains. La revue a publié les résultats des fouilles systématiques effectuées dans les habitats et les nécropoles afférentes — à Mediaş, Insula Banului et Babadag (début de la période Hallstatt) — et la description de la culture Basarabi (Hallstatt moyen), cette culture de caractère unitaire qui se trouve répandue sur tout l'espace habité par les Géto-Daces et qui a été le prélude de la future civilisation géto-dace de l'époque La Tène. La culture Ferigile, essentiellement thrace, locale, caractéristique de toute la zone subcarpatique de la Munténie et de l'Olténie, ainsi que l'aspect Bîrseşti de Moldavie ont été portés à la connaissance de l'archéologie européenne dans les pages de cette même revue.

L'époque qui jouit de l'attention particulière de nos chercheurs fut celle du second âge du fer, période de pointe du développement de la civilisation géto-dace. Les fouilles de Poiana, Zimnicea, Popeşti ont été présentées avec leurs résultats très intéressants pour l'étude de la civilisation gète au moment de son plein épanouissement sous le règne de Burébista. La revue a réservé aussi un bon nombre de pages aux résultats d'importance exceptionnelle obtenus à la suite des fouilles systématiques entreprises dans les forteresses daces des Monts d'Orăştie — notamment dans la capitale de Décébale, à Sarmizegetusa Regia de Grădiştea Muncelului. La commémoration, qui aura lieu cette année, du 2050e anniversaire de la fondation de l'État dace centralisé et indépendant sous le sceptre de Burébista a donné un caractère particulier au XXIVe volume de la revue « *Dacia* », les études publiées dans ce numéro étant consacrées pour la plupart à des questions se rapportant à l'histoire et à la civilisation des Daces.

Également précieuses se sont avérées les contributions concernant l'histoire de la Dobroudja et la vie de la population autochtone de cette zone, liée à l'histoire des colonies grecques du littoral (Histria, Tomi, Callatis).

Les recherches entreprises ont fourni des preuves incontestables de la conti-

nuité géto-dace sous la domination romaine, continuité qui s'étend au-delà de l'évacuation par Aurélien de la Dacie. Les articles publiés dans notre revue ont contribué à la solution de ce problème particulièrement important pour l'histoire de la Roumanie. Les contributions concernant l'époque des migrations n'ont pas fait elles non plus défaut, les articles publiés relevant l'idée du développement de la société autochtone de ces contrées, indépendamment des troubles provoqués par les vagues successives des peuples migratoires. Les recherches des archéologues roumains ont fourni des preuves quant à la période de formation du peuple roumain et de la langue roumaine et ont, elles aussi, occupé une place méritée dans les colonnes de la revue « *Dacia* ». À la fin de cet aperçu sommaire des principales activités de la publication, il convient de mentionner les premiers ouvrages scientifiques d'archéologie médiévale.

Dans la rubrique « Chroniques » sont publiées les recherches archéologiques et les découvertes de monnaies de l'année, les brèves présentations rassemblées dans ces articles ayant pour but de tenir au courant les chercheurs roumains et étrangers des résultats immédiats de la campagne de l'année. La rubrique « Comptes rendus » vise, d'une part, à faire état, en les présentant, de l'intérêt soulevé par la publication à l'étranger de certains livres et, d'autre part, à faire connaître à l'étranger les ouvrages roumains d'histoire et d'archéologie.

Parmi les collaborateurs passés et présents de la revue, il convient de mentionner quelques noms de prestige: I Andriesescu, P. Alexandrescu, I. Barnea, D. Berciu, Gh. Bichir, Maria Coja, E. Comșa, Maria Comșa, C. Daicoviciu, Gh. Diaconu, Vl. Dumitrescu. O. Floca, Gr. Florescu, N. Gostar, K. Horedt, M. Macrea, M.D. Matei, B. Mitrea, S. Morintz, I. Nestor, C.S. Nicolăescu-Plopșor, C. Preda, D. Protase, I.I. Russu, Th. Sauciuc-Săveanu, Gh. Ștefan, D. Tudor, A. Vulpe, R. Vulpe, E. Zaharia.

Le prestige de la revue est à la mesure de l'intérêt suscité par les articles publiés. La preuve immédiate en est la diffusion annuelle de plusieurs centaines de volumes à l'étranger, la revue comptant plus de 280 partenaires d'échange dans les centres universitaires et académiques étrangers.

ADRIANA STOIA

Revue Roumaine des Études Internationales

Publication scientifique de l'Association de Droit International et de Relations Internationales (A.D.I.R.I.) et de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R. S. de Roumanie, la « *Revue Roumaine des Études Internationales* » (« *R.R.S.I.* »), à parution trimestrielle, est entrée dans sa XIVe année d'existence.

La « *R.R.S.I.* » — avec un tirage de 1500 exemplaires dont chacun compte 100 pages — paraît en deux éditions: la version en langue roumaine et celle en langues étrangères, aux articles traduits en français, anglais et russe, identiques quant au conten thématique. L'édition en langues étrangères de la revue figure dans le catalogue des périodiques de l'Organisation des Nations Unies — « *The World of Learning* » — qui paraît à Genève. Elle est indiquée comme bibliographie obligatoire dans le catalogue sélectif dressé par la Conférence des directeurs des instituts de relations internationales et constitue une des sources de référence de l'Institut des Sciences Politiques de Paris qui la fiche et en distribue des tirés à part à ses abonnés.

Unique publication scientifique roumaine de politique extérieure, à thématique embrassant les domaines suivants: relations internationales, droit international, histoire des relations internationales et de la diplomatie roumaine, la « *R.R.S.I* » compte plusieurs rubriques permanentes: a) Documents de politique extérieure roumaine, b) Études, c) Notes et commentaires, d) Jurisprudence roumaine concernant le droit du commerce extérieur, e)Comptes rendus, f) Activité de l'A.D.I.R.I. Dans la rubrique qui ouvre la revue, sont publiés surtout les discours du président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, les messages qu'il adresse aux réunions de travail de certaines organisations internationales, des déclarations et des communiqués — donc des documents officiels à large écho international — des synthèses ou repères de la politique extérieure roumaine ou de la situation internationale à un moment donné.

Le sommaire de la revue est, des fois, thématique, consacré à un seul problème, mais se réfère d'autres fois aux principaux problèmes à l'ordre du jour dans le domaine des relations internationales. Des numéros à caractère thématique, il convient de mentionner tout d'abord celui qui a été publié en l'honneur du président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, lors de son 60e anniversaire et de plus de 45 ans d'activité révolutionnaire, occasion mise à profit par des spécialistes de marque pour faire une ample analyse de la conception révolutionnaire du président dans le domaine des relations internationales.

Les principaux problèmes de la vie internationale sont systématiquement traités dans les pages de la revue et, lorsqu'un problème quelconque doit être soumis à un débat dans le cadre d'une conférence ou d'une session spéciale de l'ONU, la « *R.R.S.I.* » lui consacre un numéro thématique, comme ce fut, par exemple, le cas de la Conférence pour la Sécurité et la Coopération en Europe, à laquelle la revue de l'A.D.I.R.I. — après lui avoir consacré de nombreuses études — a réservé un numéro spécial, paru au moment de la signature des Accords d'Helsinki. Dans ce numéro étaient tirées les conclusions de ces laborieux pourparlers et, en faisant des appréciations du point de vue du droit international sur le Document signé, on esquissait les perspectives futures de la coopération européenne.

Aux côtés des problèmes de l'édification de la sécurité européenne, de larges espaces ont été réservés à d'autres problèmes majeurs, tels que: l'instauration d'un nouvel ordre économique international, le problème du désarmement, la nécessité de l'accroissement du rôle et de l'autorité de l'ONU dans la vie internationale, la nécessité de la démocratisation des relations internationales, le droit de la mer, les droits de l'homme, la protection de l'environnement, la lutte contre la discrimination raciale, et autres sujets importants de la sphère des relations internationales et du droit international.

Une attention particulière est également accordée à des événements notables, d'un large écho international, de la vie du peuple roumain, de l'histoire diplomatique de la Roumanie.

Ainsi, bon nombre d'études parues dans les colonnes de la « *R.R.S.I.* » au cours des années 1977 et 1978 ont été consacrées à la commémoration du centenaire de la conquête de l'indépendance d'État de la Roumanie, notamment aux conditions de nature historique, diplomatique et politique de la proclamation de l'indépendance du pays. Une attention égale fut accordée au 60e anniversaire du parachèvement, le 1er décembre 1918, de notre unité nationale.

La « *Revue Roumaine des Études Internationales* » réserve une rubrique permanente à la jurisprudence roumaine dans le domaine du droit du commerce extérieur, rubrique très attentivement suivie par les spécialistes du droit international privé et par tous ceux qui concluent des contrats commerciaux, aussi bien entre les États socialistes, qu'entre des États socialistes et autres pays du monde.

La « *R.R.S.I.* » fait également place dans ses colonnes aux sessions scientifiques, aux colloques, symposiums, aux séances de communications scientifiques tenues au siège central de l'A.D.I.R.I. de Bucarest

ainsi qu'aux sièges de ses filiales de Cluj-Napoca, Iaşi, Craiova et Sibiu. D'amples espaces sont également réservés aux réunions bilatérales — comme ce fut le cas de celles organisées jusqu'à aujourd'hui avec des spécialistes de l'U.R.S.S., de Yougoslavie, des États-Unis, de l'Espagne, de la R.F. d'Allemagne — tout comme aux réunions multilatérales ayant trait, par exemple, à la sécurité européenne, auxquelles ont participé plus de 200 spécialistes provenant de la plupart des pays européens, des États-Unis et du Canada, rassemblés à Bucarest sur l'initiative de l'A.D.I.R.I. en 1969, 1970 et 1971.

Un regard rétrospectif embrassant les 47 numéros de la « *R.R.S.I.* », parus jusqu'à présent, permet de constater que la rédaction des études, des comptes rendus, des commentaires a été confiée à de nombreuses personnalités de la vie scientifique et de la diplomatie roumaine, professeurs, chercheurs des différents domaines des relations internationales et du droit international, aux côtés desquels des cadres jeunes et doués confirment leur valeur dans l'analyse des problèmes compliqués auxquels l'humanité est aujourd'hui confrontée.

Il est hors de doute que, aux côtés des spécialistes roumains, dont il convient de rappeler: Ştefan A. Andrei, Mircea Maliţa, Costin Murgescu, Constantin Oancea, Vasile Şandru, Valentin Lipatti, Ştefan Voicu, Gheorghe Dolgu, Maria Groza, Nicolae Ecobescu, Grigore Geamănu, Romulus Neagu, Dan Berindei, Gheorghe Moca, Viorica Moisuc, Eliza Campus — les études publiées dans les colonnes de la revue, par des personnalités étrangères — diplomates, fonctionnaires supérieurs des différentes organisations internationales, professeurs et chercheurs ont également contribué au prestige de la revue.

Nous ne saurions clore ces quelques lignes sans rappeler l'échange de publications réalisé par la « *Revue Roumaine des Études Internationales* » avec plus de 300 instituts scientifiques à une activité similaire du monde entier.

NICOLAE FOTINO

Revue Roumaine d'Histoire de l'Art

En 1964 paraissait le premier volume de la publication en langues étrangères de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (depuis 1971, l'Institut d'Histoire de l'Art fait partie du système de l'Académie des sciences sociales et politiques, étant intégré, à partir de 1975, à l'Institut des Beaux-Arts « Nicolae Grigorescu »), la « *Revue Roumaine d'Histoire de l'Art* », ayant pour but de présenter aux spécialistes de l'étranger les recherches roumaines dans le domaine de l'histoire et de la théorie de l'art. C'était la deuxième publication de l'Institut d'Histoire de l'Art, la première, « *Studii şi cercetări de istoria artei* » (Études et recherches d'histoire de l'art), ayant commencé sa parution régulière dix ans plus tôt, en 1954; les deux continuent d'exister parallèlement. De sorte que la « *SCIA* » publie en 1980 son 27e tome (à partir de 1964 en deux séries: Beaux-Arts et Musique-Théâtre-Cinéma), tandis que la « *RRHA* » en est à son 16e tome (depuis 1970 elle aussi paraît en deux séries: Beaux-Arts et Musique-Théâtre-Cinéma). Au fil des ans les deux publications ont fait place à un grand nombre d'études d'un intérêt particulier, reflétant les activités des checheurs groupés au cadre de l'Institut d'Histoire de l'Art fondé en 1949 par l'historien d'art bien connu, le regretté George Oprescu, professeur et membre de l'Académie de la R. S. de Roumanie, qui a été également le rédacteur en chef de la « *SCIA* » et de la « *RRHA* » depuis leur création jusqu'à sa mort (en 1969).

Le programme de la « *RRHA* » est tracé dans un bref avant-propos paru en tête du premier numéro de la « *RRHA* » et a été fermenent réalisé pendant les 17 années écoulées depuis la parution de la revue: « Nos efforts... seront dirigés-

avant tout, vers l'étude des traits caractéristiques qui affirment et prouvent l'originalité de la culture artistique roumaine, expression nette d'un certain mode de de vivre et de penser, toujours à retrouver aussi bien dans les traditions de l'art populaire que dans les œuvres des maîtres, et en second, l'étude des échanges tellement fertiles — vigoureux et originaux — qui ont eu lieu entre la culture du peuple roumain et celle d'autres pays ». Des études sur la théorie de l'art et sur la méthodologie ont constamment mis en lumière l'aspiration d'appliquer systématiquement les principes du matérialisme historique et de la méthode dialectique dans l'analyse du phénomène artistique, relevant les rapports profonds qui rattachent l'art à la vie sociale et au déroulement des événements historiques. La problématique complexe de l'histoire de l'art roumain sur le vaste territoire carpato-danubien-pontique où s'est formé le peuple roumain, lequel a entretenu des rapports constants, aux différentes époques historiques, avec le monde byzantin et avec les aires de culture du Sud-Est et du Centre, voire de l'Occident de l'Europe, explique le large éventail d'activités présentées dans les pages de la « *RRHA* »: depuis les études d'archéologie classique et médiévale, portant principalement sur les aspects artistiques, jusqu'aux études sur l'art populaire et sa symbolique. En même temps, l'art roumain moderne et contemporain a fourni le thème à de nombreuses études que l'on peut considérer actuellement comme des repères fondamentaux dans l'élaboration d'une histoire de l'art roumain aux XIXe et XXe siècles. On peut dire que l'harmonisation des recherches relatives aux aspects artistiques du passé avec celles concernant les tendances les plus récentes de l'art roumain contemporain constitue un trait essentiel de l'orientation de la « *RRHA* », conférant à la publication non seulement une tenue moderne, mais également l'intérêt sans faille que lui témoignent nombre de chercheurs du pays et de l'étranger. La « *RRHA* » peut être considérée, au même titre que la « *SCIA* » comme un laboratoire d'expériences fécondes non seulement de l'Institut d'Histoire de l'Art, mais de l'historiographie roumaine de l'art en général: les nombreuses études qui y sont publiées, et qui représentent le fruit de longues années de recherches, constituent et constitueront la base d'importantes synthèses de l'histoire de l'art roumain, synthèses réalisées par le passé ou en train d'être élaborées, dans une modalité nouvelle, de nos jours. Continuant la brillante tradition de l'histoire de l'art roumain, illustrée naguère par Al. Odobescu, Gr. Tocilescu, O. Tafrali, N. Ghica-Budeşti, Gh. Balş, N. Iorga, Al. Tzigara-Samurcaş, Al. Busuioceanu, G. Oprescu, I.D. Ştefănescu, toute une génération de chercheurs s'est formée dans le cadre de l'Institut d'Histoire de l'Art après 1944, processus qui se poursuit sans cesse. Les noms de ceux-ci se trouvent souvent dans les pages de la « *RRHA* ».

Outre la mise en valeur, par la publication, des recherches effectuées au cours des trois dernières décennies, la « *RRHA* » a représenté et représente toujours un instrument de communication permanente entre l'étude théorique et la pratique, grâce à la collaboration avec les musées ainsi qu'avec les institutions destinées à assurer la conservation et la restauration des monuments historiques. Ainsi, nombre de collaborateurs permanents de la « *RRHA* » travaillent directement dans le domaine de la muséographie et de la restauration, cependant que l'étroite liaison établie entre les historiens et les critiques d'art, collaborateurs de la « *RRHA* », avec l'Union des Artistes de la R.S. de Roumanie assure, sur un autre plan, l'intégration, lourde de conséquences théoriques et pratiques, de l'Institut d'Histoire de l'Art dans la vie artistique du pays. Les chroniques d'exposition, les nombreux comptes rendus confèrent à la « *RRHA* » une présence dans le circuit contemporain des valeurs artistiques roumaines, aussi bien que dans l'action visant à leur présentation dans un cadre international. Le sérieux des études publiées dans la « *RRHA* » a eu pour effet d'imposer la présence roumaine dans la vie scientifique internationale. On pourrait citer, dans cet ordre d'idées, l'activité et les contributions roumaines concernant l'œuvre de Brâncuşi, œuvre présente dans les études des chercheurs roumains dès le premier numéro de la « *RRHA* », les

recherches étant poursuivies jusqu'à ce jour, et cela non seulement du fait des spécialistes roumains, mais aussi par maints exégètes étrangers de l'œuvre du grand sculpteur.

Le prestige et la renommée dont jouit la « *RRHA* » dans les milieux des spécialistes du monde entier sont à évaluer tant en se rapportant au grand volume d'échanges effectués entre la « *RRHA* » et des revues similaires de l'étranger (plus de 400 échanges permanents effectués annuellement avec des revues d'histoire de l'art d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie et d'Afrique), que — et surtout — par la présence au sommaire de la « *RRHA* » de noms de notoriété mondiale, tels que Louis Hautecoeur et Jacques Lassaigne, ou de spécialistes consacrés comme Pauline Johnstone, Longinoz Sumbadze, Sidney Geist, Athena T. Spear, E. D. Tappe, Androkli Kostallari, Joby Patterson, Alfred Kolehmainen, Corrado Maltese, François Rüegg, Noubar Baboukhian, Jan Harold Brunvand, Mieczyslaw Porebski, Vasili Putko, Vukosava Popović, Sylvia Agémian, Alan Gailey, Ş. S. Fatullaev, Edith Balasz, Sanda Miller, René Jullian, etc.

Par la richesse de ses sommaires, toujours attrayants par leur diversité, par la solide argumentation des études publiées, la « *RRHA* » constitue un indispensable instrument de travail pour les chercheurs du phénomène artistique roumain. Bénéficiant d'emblée de la contribution des meilleures compétences professionnelles, tout comme de la garantie d'un comité de rédaction dont firent part, au fil des ans, des personnalités telles que les regrettés académiciens George Oprescu, Mihai Jora, Andrei Otetea et Alexandru Philippide, telles que Ion Jalea et Virgil Vătăşianu, membres de l'Académie, ou le professeur Zeno Vancea, la « *Revue Roumaine d'Histoire de l'Art* » peut être considérée comme un ouvrage de référence dans le domaine qui fait son objet — l'histoire de l'art — et cela non seulement à l'échelle roumaine, mais aussi à l'échelle européenne.

La « *RRHA* » est imprimée dans d'excellentes conditions graphiques, paraissant annuellement en volumes d'environ 200 pages, format 26×20 cm, sur du papier vélin, aux nombreuses illustrations.

PAUL PETRESCU

NOS COLLABORATEURS

DAN BERINDEI (né en 1923), docteur en histoire, secrétaire scientifique de l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest, secrétaire du Comité national des historiens, membre de plusieurs organismes et institutions internationaux à caractère historique. Auteur d'études d'histoire moderne de la Roumanie, d'histoire de la diplomatie et des relations internationales, d'histoire militaire. A publié, entre autres: *Documents sur l'Union des Principautés II* (1959), *Aspects militaires de la révolte populaire de 1821* (1962, IIe éd. — 1973), *La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie (1459—1862* (1963), *Sur les commencements de la diplomatie roumaine moderne* (1965), *L'Union des Principautés Roumaines* (1967), *Bălcescu* (1969), *La révolution roumaine de 1848* (1969, coauteur), *L'année révolutionnaire 1821 dans les pays roumains* (1973), *L'époque de l'Union* (1979). *Éditions scientifiques de documents et textes historiques*.

GHEORGHE CIOBANU (né en 1909), docteur en musicologie, spécialiste de la byzantinologie et de l'ethnomusicologie, A publié, entre autres: *La culture musicale byzantine sur le territoire de la Roumanie jusqu'au XVIIIe siècleu*, in: *Musica Antiqua Europae Orientalis*, Warszawa (1966), *Études d'ethnomusicologie et byzantinologie*, (vol. I — 1974, vol. II — 1979), *Sources de la musique roumaine* (vol.I — 1976, vol. II — 1978).

EMIL CONDURACHI (n. 1912), académicien, docteur ès sciences historiques, professeur titulaire d'histoire ancienne et archéologie à l'Université de Bucarest, président de la Société de numismatique roumaine, secrétaire général de l'Association d'Études sud-est européennes, vice-président de l'Union Académique Internationale. Auteur de nombreuses études sur l'histoire ancienne de l'espace carpato-danubien-pontique, parues dans des revues scientifiques roumaines et étrangères. Parmi les volumes publiés nous citons *Archéologie roumaine au XXe siècle* (Bucarest, 1963), *La Roumanie* (collection *Archaeologia Mundi*, Éd. Nagel, Paris-Genève 1972 — en collaboration), *Carte archéologique de la Roumanie* (Bucarest, 1972—coauteur). A soigné et édité les deux premiers volumes de la monographie *Historia*, ainsi que d'autres ouvrages et corpus de sources archéologiques.

RADU FLORESCU (né en 1931), archéologue et historien d'art. docteur en histoire de l'Université de Bucarest. Auteur de recherches archéologiques à Drobeta et Capidava. A publié les ouvrages: *Capidava* (1958), *L'art des Daces* (1968), *La Colonne* (1971), *Adamclisi* (1973), *Douce Bucovine* (1973), *Trésors transylvains* (1979), *Dictionnaire d'art ancien de la Roumanie* (1980 — en collab. avec Hadrian Daicoviciu et Lucian Roşu). Pour une série de ces volumes l'illustration est réalisé par l'artiste-photographe Ion Miclea.

MIHAI GRAMATOPOL (n. 1937) docteur ès sciences historiques. Recherches dans le domaine de l'art et de la culture antique (*Moira, mythos, drame*, 1969, *La civilisation hellénistique*, 1974). Contributions à l'histoire de l'art monétaire géto-dace (*Questions de numismatique géto-dace*, « *Numismo* », 54—57, Madrid, 1962) et à l'étude des pierres gravées (*Les pierres gravées du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine*, « *Latomus* », Bruxelles, 1974).

MIRCEA MUŞAT (n. 1930), docteur en histoire, maître de conférences à l'Académie des sciences économiques de Bucarest, spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine de la Roumanie. Ouvrages publiés: *La vie politique en Roumanie. Les partis politiques—1918—1921* (1971, IIe éd., 1975, en collaboration), *Les origines historiques du Parti Communiste Roumain* (1973), *La continuité de la lutte du peuple roumain pour les nobles idéaux de liberté sociale et nationale* (1974). Auteur de nombreuses études et communications dans les revues spécialisées.

CONSTANTIN NOICA (n. 1909), docteur en philosophie, études de spécialité en France et en Allemagne. Parmi ses ouvrages nous citons: *Mathesis ou les joies simples* (1934), *Concepts ouverts dans l'histoire de la philosophie* (1936), *Vie et philosophie de René Descartes* (1937), *Esquisse pour l'Histoire du comment est possible quelque chose de nouveau* (1940), *Journal philosophique* (1944), *Pages sur l'âme roumaine* (1944), *La phénoménologie de l'esprit chez Hegel* (1962) *Vingt-sept degrés du réel* (1968), *Le parler philosophique roumain* (1970), *Création et Beauté dans la langue roumaine* (1973), *Eminescu ou quelques réflexions sur l'homme total de la culture roumaine* (1975), *Goethe s'éloigne* (1976), *Le sentiment roumain de l'être* (1978), *L'esprit roumain au tournant du siècle* (1978). Traductions et éditions critiques des philosophes présocratiques, de Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel, etc.

ŞTEFAN PASCU (n. 1914), président de la section des sciences historiques de l'Académie de la R.S. de Roumanie, président de la Commission internationale de démographie historique, directeur de l'Institut d'histoire de Cluj-Napoca, professeur à la chaire d'histoire du Moyen Âge de la Roumanie de l'Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca. Parmi les volumes publiés nous citons: *Petru Cercel et la Valachie à la fin du XVIe siècle* (1944), *l'Histoire de la Transylvanie* (1944), *Les révoltes paysannes de Transylvanie* (1947), *L'artisanat de Transylvanie jusqu'au XIVe siècle* (1956), *Bobîlna* (1963), *La formation de la nation roumaine* (1969), *La Grande Assemblée Nationale d'Alba Iulia* (1968), *Le voïvodat de Transylvanie* (I — 1971, II — 1979), *Avram Iancu* (1972), *Michel le Brave — l'Union et la centralisation des pays roumains* (1973). Coauteur d'une série de synthèses sur l'histoire de la Roumanie et de corpus de documents. Études publiées dans des revues historiques roumaines et étrangères.

ION POPESCU-PUŢURI (né en 1906), directeur de l'Institut d'études historiques et socio-politiques auprès du Comité Central du Parti Communiste Roumain, membre de l'Académie des sciences sociales et politiques de la R. S de Roumanie. Spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier et de l'histoire du Parti Communiste Roumain (*Le mouvement ouvrier de Roumanie 1893-1900* — 1965, *La contribution de la Roumanie à la victoire sur le fascisme* — 1965, *La première Internationale et la Roumanie* — 1966, *Les luttes révolutionnaires des cheminots et des ouvriers du pétrole* — 1971, *La création du Parti Communiste Roumain, mai 1921*—1971)); auteur de romans historiques évoquant la lutte dans la clandestinité du Parti Communiste Roumain (*Deux brins de foin pour trois ânes* — 1946, *Une question apparaît* — 1961, *Les idées vivent même au cercueil* — 1963).

CRISTIAN POPIŞTEANU (né en 1932), licencié en sciences politiques et relations internationales

et docteur en histoire de l'Université de Bucarest. Rédacteur en chef du mensuel « *Magazin istoric* » consacré à des questions d'histoire. A publié, entre autres : *La Roumanie et l'Entente balkanique* (1969), postface d'Arnold J. Toynbee), *Où va l'Europe* (1970, en collab. avec Mircea Bogdănescu), *Itinéraire historique roumain* (1974, en collab. avec Petre Pînzaru), *Chronologie politique et diplomatique* 1944—1974. A collaboré au *Dictionnaire Diplomatique roumain* (1979). En 1979, les Éditions politiques de Bucarest ont publié sur son initiative et sous sa direction et celle de Nicolae Minei, le *Journal politique 1939—1941* de Marthe Bibescu.

GEORGE G. POTRA (n. 1940) licencié en histoire de l'Université de Bucarest. Spécialiste d'histoire contemporaine et de relations internationales. Ouvrages publiés: *La Roumanie socialiste — facteur actif de la vie internationale contemporaine* (1973); *Nicolae Titulescu. Documents diplomatiques (en colaboration,* 1967) *Ion Heliade Rădulescu, Lettres et documents* (en collaboration — 1972); auteur de nombreux articles, études, commentaires et essais portant sur l'histoire contemporaine de Roumanie, les relations internationales et l'histoire de la diplomatie, la politologie et la polémologie. Collabore à des revues et journaux et à des émissions de radio et télévision. Depuis 1979, rédacteur en chef de la Rédaction des publications pour l'étranger.

RADU VULPE (n. 1899), archéologue et historien de l'antiquité, docteur en philosophie et lettres, membre des écoles roumaines de Rome et Paris, professeur universitaire d'archéologie, conseiller scientifique à l'Institut d'archéologie de Bucarest, membre de l'Académie des sciences sociales et politiques de la R.S. de Roumanie. A dirigé des fouilles, dans plusieurs sites néolithiques dans des centres gètes de culture bastarne et carpique. Ouvrages : *Histoire ancienne de la Dobroudja* (1938), *Sources. Les fouilles de 1936—1948* (1957), *Sur l'histoire de la Dobroudja. II — La période du Principat* (1968), ainsi que de nombreuses études et communications publiées dans des revues scientifiques roumaines et étrangères.

DAN ZAMFIRESCU (n. 1933), docteur en philologie, essayiste, publiciste. Ouvrages : *Études et articles de littérature roumaine ancienne* (1967), *Neagoe Basarab et les enseignements donnés à son fils Théodose. Problèmes controversés* (1973), *La Roumanie, terre de civilisation et synthèse* (1969), *Vers nous-mêmes* (1971), *Histoire et culture* (1973), *La permanence de la patrie* (1976), *Via Magna* (1979). A collaboré à une *Anthologie de littérature roumaine ancienne 1402—1647* (1969).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ILEXIM, Dept. Export-Import Presă B.P. 1.136 et 1.137, Telex 226; 683, București-Roumanie, str. 13 Decembrie no 3 ou à nos correspondants à l'étranger

ALBANIE: Drejtorije Qendre e Pärhapjes dhe Propagandisttë dibrit, Kruga Konference e Pestes, Tirana ● R. D. ALLEMANDE: Buchexport, Leninstrasse 16, Leipzig 701 ● R. F. D'ALLEMAGNE: Kubon & Sagner — P.O.B. 68, München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610 ● ARGENTINE: Libraria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC) Buenos Aires ● AUSTRALIE: Current Book Distributors PTY Ltd. 425 Pitt. St. Sydney N.S.Q. 2000 ● AUTRICHE: Globus Zeitung A. 1206, Höchstadplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011, Wien ● BELGIQUE: Office International de Librairie, 30 Av. Marnix, 1050 Bruxelles; Du Monde Entier, Rue du Midi 1062, Bruxelles, 1000; Agence et Messageries de la Presse, 1070 Rue de la Petite Ile, B. 170 Bruxelles 7 ● BULGARIE: Hemus, Boul. Russky, 6 Sofia ● CANADA: Metropolitan News Agency, Inc. 1248, Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal 110, Québec; Ardelean Travel Service, 562 King Street, East, P.O. Box. 2216 — Kitchener, Ontario ● R. P. de CHINE: China National Publications Import Corporation, P.O. Box 88 — Pekin ● R. P. D. de COREE: Chulpanmul, Pyongyang ● CÔTE D'IVOIRE: Agence Ivorienne Hachette — B. P. 9253, route des 220 Logements, Abidjan ● CUBA: Instituto Cubano del Libro, Calle O'Reylly No. 407 La Habana ● CHYPRE: Poulias a. Coniaris Ltd., Prodromon Street 131, Nicosia ● DANEMARK: Munksgaard, Nörregade, 6 Kopenhagen K ● ESPAGNE: Agire's subscription service, av. Filipinas 32. Madrid 3; Libreria Herder, Calle de Palmes 26, Barcelona 7 ● ECUADOR: Munoz Hermanos S.A., General Aquirre 178 y de Agosto, Apartado 3024, Quito ● ÉTATS-UNIS: Fam. Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, NY. 10003; Read More Publications Inc. 140 Cedar Street, New York N.Y. 100.006 ● ÉGYPTE: Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● FINLANDE: Akateeminen Kirjakauppa, P.O. Box. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ●., FRANCE: Hachette — 58, rue Jean Bleusen, F. 92170 Vanves; Dawson — France S.A Service Librairie, B.P. 40—91121 Palaisseau; Offilib — 48, rue Gay Lussac, 75 Paris ● GRÈCE: Institute for Balkan Studies Vas Sopfian 4, Thessaloniki; Scientific Books, 2 Hyppokratus Street, Athens T.T. 143; Agence de Presse A Samoukos — 68, Bld. Syndron, Athens ● HONGRIE: Kultura P.O. Box. 149 — Budapest 62 ● ISRAEL: Heiflepac Ltd., 11 Arlosorov Street, Haifa POB. 5434; Lepac — 15, Rambam Street, POB. 1136 Tel Aviv ● ITALIE: Messagerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● LIBAN: Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● MAROC: Sochepress — Angle rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● MONGOLIE: Mongolgosknigtorog, Ulan Bator ● NORVÈGE: Tiedskrift Sentralen — Karl Johangt 41—43, Oslo 1 ● PAYS BAS: Swets & Zeitlinger — 347 b Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Haag 2076; Meulehoff Bruna, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197; Van Gelberen und Zoon — Isolator Weg 17, Amsterdam ● POLOGNE: Ars Polona Ruch, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● PÉRU: Libreria y Distribudora Siglo S.A., Giron Trujillo 222, Rimac, Apartado 5872, Lima ● PORTUGAL: Libreria Buchholz, Lisboa, Rue Duque de Palmela 4, Av. da Liberdade; Central Distribudora Libreria — 57, Av. Santos Dumond 4 D Lisabona 1 ● ROYAUME-UNI: Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 30 St. Bride Street, London EC.4 A4 BJ; Central Books Ltd., 37 Grays Inn Road, London WC.1 ● SUÈDE: C.E. Fritzes, Fredsgate 2—10327, Stockholm 16; Almquist & Wiksell — S. 101—20 Stockholm, Box. 62; Pressens Samdistribution — POB. 30073. 10425 Stockholm ● SUISSE: Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Sevogelstrasse 34, 4002 Basel; Karger-Libri — Petersgraben 31, CH. 4011, Basel ● TCHÉCOSLOVAQUIE: Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldovo nam 48.80.000, Bratislava ● U.R.S.S.: Mejdunarodnaia Kniga — Moskwa G-200 ● VIETNAM: So Xuat Nhap Sach Bao — Haai Ba Trong 32, Hanoi; Xunhasaba, 32 Hai Ba Trong, Hanoi 32 ● VENEZUELA: Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114, (Frente al Cacceo de Chacao), Caracas 106 ● YOUGOSLAVIE: Yugoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, 1 v Misica, P.O.B. 206

43434